

# HISTOIRE

## UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRÉSENT.

*TOME CENT DIX-SEPTIEME.*

# HISTOIRE

## *UNIVERSELLE,*

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRÉSENT;

*Composée en Anglois par une Société de Gens de Lettres;*

NOUVELLEMENT TRADUITE EN FRANÇOIS

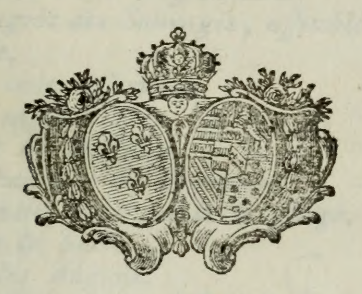
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES:

*ENRICHIE DE FIGURES ET DE CARTES.*

HISTOIRE MODERNE.

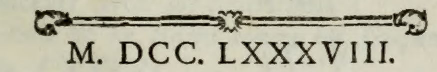
TOME SOIXANTE-DIX-SEPTIEME.

*CONTENANT la suite de l'Histoire de l'Amérique.*



*A PARIS,*

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.



M. DCC. LXXXVIII.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*

# TABLE
## DES SECTIONS
### ET DES SOMMAIRES

CONTENUS dans le Tome ſoixante-dix-ſeptieme de l'Hiſtoire Univerſelle.

Fin de la Table du Tome LXXVII.

HISTOIRE



# HISTOIRE
## *UNIVERSELLE.*



## HISTOIRE MODERNE.

## LIVRE XXXIII.

### SECTION XVIII.

*Suite de l'Hiſtoire du Canada.*

Sect. XVIII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Etat floriſſant du Canada.*

1668.

EN 1668, la Cour de France porta une ſi grande attention à faire fleurir le Canada, qu'enfin cette Colonie prit une face nouvelle. De bons Gentilshommes maltraités de la fortune, vinrent s'y établir, & on leur donna des terres & même des ſeigneuries, en ſorte qu'avec une induſtrie, même médiocre, ils parvinrent à pouvoir vivre

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

en hommes de qualité. Les soldats du régiment de Carignan Sablieres devinrent planteurs & colons, & les Officiers furent de grands tenanciers ; politique qu'on ne sçauroit assez admirer, parce qu'on ne combat jamais mieux que lorsqu'il s'agit de défendre ses possessions. On envoya de nouvelles troupes qui ajouterent à la force & à la tranquillité de la Colonie, & on commença à prendre l'habitude de l'industrie & du travail. Heureusement pour les colons que cette habitude ne fut pas de longue durée. Dès que les François purent subsister honorablement, ils ne travaillerent plus, & dès lors les Colonies Angloises acquirent une supériorité décidée.

Cependant la tranquillité dont le Canada jouissoit, étoit une preuve de sa prospérité ; & vers la fin de cette année, les Tsonnouthouans eux-mêmes demanderent un Missionnaire à Courcelles, qui leur envoya le Pere Fremin. Les Agniers, qui jusque-là avoient été ennemis implacables de ces Religieux, & qui avoient souvent trempé leurs mains dans leur sang, se réconcilierent avec eux, & un grand nombre de ces Barbares établis aux environs de la Cascade de Saint-Louis, reçurent le baptême ; mais les Onneyouths & les Goyogouins étoient moins dociles.

A cette époque, les Iroquois restant tranquilles, les Algonquins, presque tous Chrétiens, retournerent dans leurs anciennes habitations, que leurs ennemis les avoient forcés d'abandonner. Dans le même temps, le Pere Nicolas conduisit à Québec des Sauvages dont on ne connoissoit que le nom. Ils s'appeloient *nez percés*, parce

qu'ils étoient dans l'usage de se percer le nez, & d'y attacher des grains ou des plaques de métal après avoir vendu leurs marchandises à Chagouamigon.



*La division se met entre Cource les & Talon.*

Vers 1669, il s'éleva une querelle entre Courcelles, Gouverneur général, & Talon, Intendant général de la Nouvelle-France. Tous les deux avoient de grands talens & un mérite reconnu. Talon connoissoit les intérêts de la Colonie, & il auroit pu lui rendre des services signalés; mais en habile courtisan, il prenoit dans toutes les occasions le parti des Jésuites, que Courcelles détestoit. Celui-ci avoit de belles qualités, & il auroit été un excellent Gouverneur, s'il avoit été un peu plus actif, ou s'il avoit voulu se laisser aider par Talon. L'Intendant voyoit la foiblesse du Gouverneur, & souvent il se permit de décider sans le consulter, ce qui déplut à Courcelles; de sorte que Talon ayant été faire un voyage en France, on l'y retint, & on envoya pour le remplacer M. Bouteroue. Celui-ci porta à Courcelles une lettre de Colbert, dans laquelle ce Ministre lui faisoit entendre finement qu'il devoit vivre en meilleure intelligence qu'il n'avoit fait jusqu'alors avec l'Evêque & les Jésuites, & que M. Bouteroue n'avoit eu la préférence pour la place d'Intendant, qu'à cause de la grande considération qu'il avoit pour cet Ordre.

*Québec est érigé en évêché.*

C'est à cette époque que Québec fut érigé en évêché; le Prélat qui y avoit été établi jusque-là, n'avoit que le titre d'Evêque de Pétrée: on réunit à ses revenus & à ceux du Chapitre de la cathédrale, les abbayes de Maubec & de Béné-

vent ; cependant l'Evêque étoit si pauvre, que ses Bulles resterent quatre ans à Rome, faute d'argent pour en payer l'expédition. C'est aussi dans ce même temps que Maisonneuve donna sa démission du gouvernement de Mont-Réal, qu'il occupoit depuis si long-temps. Le Supérieur général du Séminaire de Saint-Sulpice, propriétaire de l'isle, y nomma M. Perrot ; mais comme celui-ci avoit épousé une niece de Talon, il crut au dessous de lui de recevoir une commission d'un sujet ; il négocia en conséquence, & le Roi lui en donna une, dans laquelle cependant il fut dit que c'étoit à la sollicitation du Supérieur général.

*Conduite de Courcelles.*

Malgré sa paresse habituelle, Courcelles ne négligeoit rien de ce qui intéressoit la Nouvelle-France, sur-tout par rapport aux Sauvages. Il fut averti que les Iroquois avoient envoyé des présens aux Outaouais pour les engager à leur apporter les fourrures qu'ils se proposoient ensuite de vendre aux Anglois de New-Yorck, & il résolut de prévenir les suites de cette négociation. Il s'embarqua sur le fleuve Saint-Laurent avec quelques troupes, & malgré les courans & les cascades, il arriva entre Mont-Réal & le lac Ontario, & montra ainsi aux Indiens que les François étoient en état d'envahir leur pays par le moyen de leurs bateaux ; & cette démarche eut l'effet qu'il en attendoit : mais ce voyage dérangea si fort sa santé, que bientôt après il demanda son rappel. Il rétablit les Colonies de l'Acadie & de Terre-Neuve, que l'Angleterre avoit cédées à la France par le traité de Breda.

1670.

En 1670, Talon, qui n'avoit quitté l'Intendance de la Nouvelle France que pour la reprendre avec de plus grands avantages, revint en Canada: Cet habile Magiſtrat, malgré ſon attachement pour les Jéſuites, étoit perſuadé que le gouvernement de ces Religieux étoit nuiſible à l'intérêt temporel de la Colonie, & pendant ſon ſéjour en France, il obtint que les Récollets, qui avoient été les premiers Miſſionnaires du Canada, y ſeroient rappelés. Le but de Talon étoit de modérer par-là l'influence & l'autorité des Jéſuites ſur les Sauvages, qu'ils gouvernoient abſolument, ſoit en dirigeant leurs conſciences, ſoit en leur permettant ou en leur interdiſant l'uſage des liqueurs fortes. Il obtint en même temps une recrue de cinq cents familles pour peupler le Canada; mais le vaiſſeau qui en portoit une partie fit naufrage, & périt avec la plupart des perſonnes qui y étoient à bord. Malgré cet accident, Talon réunit encore d'autres familles & d'autres Récollets, avec leſquels il arriva à Québec.

Le zele avec lequel Talon s'occupoit de la population du Canada, quoique fondé ſur les principes de la bonne politique, n'étoit pourtant pas ſans inconvénient. En effet, les nouveaux colons introduiſirent avec eux dans la Nouvelle-France des vices qui y étoient inconnus. Trois ſoldats François ayant rencontré un Chef Iroquois qui avoit une grande quantité de fourrures, le ſoûlerent & l'égorgerent enſuite pour s'emparer de ſes marchandiſes; mais malgré toutes les précautions qu'ils prirent, ils furent découverts & empriſonnés. Pendant qu'on inſ-

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

truisoit leur procès, trois autres soldats François soûlerent & tuerent six Indiens Mahingans qui avoient pour mille écus de fourrures, & ils les vendirent comme si elles leur appartenoient : ils n'avoient pas même pris la précaution d'enterrer les cadavres de ces Indiens, qui furent trouvés par leurs compatriotes.

Ces derniers, croyant que c'étoient les Iroquois qui avoient commis ces meurtres, coururent aux armes, & demanderent satisfaction ; mais un des soldats François qui en étoient coupables, ayant eu une querelle avec ses complices, découvrit la vérité, de sorte que les Iroquois & les Mahingans se réunirent pour faire la guerre aux François. Au moment où quatre Mahingans venoient de brûler une Dame Françoise dans sa maison, Courcelles arriva à Mont-Réal. Il fit exécuter, en présence des Iroquois & des Mahingans, les trois soldats qui avoient assassiné le Chef Iroquois, & promit de ne pas faire plus de grace à ceux qui avoient égorgé les six Mahingans, dès qu'ils seroient découverts. Ce trait de justice flatta les Sauvages, & Courcelles acheva de les désarmer, en les assurant qu'il répareroit le dommage qu'on leur avoit causé.

Courcelles ayant ainsi rétabli le bon ordre, s'appliqua à rendre la paix aux Iroquois & aux Outaouais, qui étoient alors en guerre. Ces Sauvages le respectoient si fort, qu'ils envoyerent de part & d'autre leurs Députés à Québec, où sur-tout, par la prudence de Garakonthie, on parvint à terminer tous les différens qui divisoient les deux nations.

Dans cette circonstance, Garakonthie déclara

que depuis long-temps il étoit Chrétien au fond du cœur, & qu'il détestoit les erreurs dans lesquelles il avoit été élevé, & il demanda à être baptisé par l'Evêque, ce qui lui fut accordé. La cérémonie, qui fut faite avec beaucoup de pompe, fut suivie d'un repas splendide donné aux Députés Sauvages; & ce repas, dit-on, fit un effet prodigieux sur ceux des Sauvages, en général, qui n'avoient pas encore embrassé le Christianisme : on donna le nom de Daniel à Garakonthie.



Pendant que le Canada étoit dans cette situation florissante, une maladie contagieuse se manifesta parmi les Sauvages du Nord, & détruisit des Tribus entieres, notamment celle des Attikamegues, dont on n'a plus entendu parler depuis. Dans le même temps, Tadoussac, qui jusqu'alors avoit été le principal marché des Sauvages pour le commerce des fourrures avec les François, fut presque entiérement abandonné, ainsi que Trois-Rivieres, parce que la petite vérole fit périr presque dans un instant quinze cents Indiens. Les François quitterent Tadoussac, mais ils conserverent leur établissement de Trois-Rivieres. La petite-vérole fit aussi de grands ravages à Sillery.

C'est à cette époque que le Pere Chaumont fonda, pour les Hurons Chrétiens, l'établissement de Lorette, dont nous avons parlé, & que les Anglois de New Yorck, dans le voisinage des Agniers, voulurent en vain attirer ces Indiens au Protestantisme. Ils chercherent à alarmer les femmes, en leur disant que le Gouvernement de New-Yorck ne leur permettoit pas de paroître

SECT XVIII. *Histoire de l'Amerique.*

dans cette province avec des chapelets ou d'autres marques de catholicifme ; mais ils ne purent rien gagner ; les femmes furent plus inébranlables que les hommes.

*Mauvais fuccès des Miffionnaires.*

Cependant les Agniers continuerent à infulter les Miffionnaires. Le Chef d'un canton impofa filence au Pere Perron, & le chaffa même de l'affemblée. Celui ci le menaça du reffentiment du Grand Onenthio. On affure que cette fermeté de la part du Miffionnaire alarma fi fort le Chef, qu'il lui demanda pardon. Le Jéfuite lui reprocha vivement fon infolence & fon impiété, & ne voulut rien entendre de ce que le Chef lui dit pour s'excufer. La fierté de Perron produifit un effet contraire à celui qu'il auroit dû naturellement attendre. Au lieu d'irriter le Sauvage, elle lui fit chercher les moyens d'obtenir fa grace, & il jugea qu'on ne la lui refuferoit pas, s'il parvenoit à convertir tout fon canton. Pour cet effet, il fut trouver les anciens, & les engagea à convoquer une affemblée générale. Le Chef en fit l'ouverture par un difcours tel, qu'il auroit fait honneur au Miffionnaire le plus zélé. Il fut fecondé par le Pere Perron & par Garakonthie, qui par hafard fe trouva à cette affemblée. Celui-ci parla à fon tour avec tant d'énergie, qu'enfin l'Affemblée arrêta, 1°. qu'on ne reconnoîtroit plus Agreskoue (principale Divinité du pays) comme l'auteur de la vie, & qu'on ne lui rendroit plus aucun culte ; 2°. qu'on ne s'adrefferoit plus aux Jongleurs pour guérir les maladies, & 3°. que toutes les danfes fuperftitieufes & indécentes feroient abolies.

Charlevoix avoue cependant que cet événement n'eut pas les suites qu'on en attendoit. Dans le canton d'Onneyouth, le Pere Bruyas, quoique secondé par l'infatigable Garakonthie, n'eut que fort peu de succès. Les Missionnaires attribuoient l'aversion que les Indiens leur montroient, au voisinage de New-Yorck, qui leur fournissoit des liqueurs fortes. Tout le zele de Garakonthie, joint à celui du Missionnaire, ne purent déterminer un seul Sauvage, pas même une femme, à écouter seulement les instructions : ils se consolerent cependant par l'espoir d'envoyer au Ciel un grand nombre d'enfans, qu'ils baptiserent au moment de leur mort.

Ils furent plus heureux dans les autres cantons des hauts Iroquois, qui étoient plus éloignés des Anglois, & auxquels les dernieres guerres avoient fait perdre une partie de leur énergie; mais les hauts Algonquins furent presque tous convertis : on défricha une grande étendue de terrein près la cascade de Sainte-Marie, qui étoit le centre de leurs établissemens, & qui devint celui d'un très-grand commerce.

Depuis les expéditions des François contre les Agniers, Courcelles affectoit de traiter toutes les nations Sauvages, voisines de la Nouvelle-France, comme si elles avoient été soumises au Roi; cependant il eut beaucoup de peine à les réconcilier les unes avec les autres. Cette fierté contenoit les nations voisines des François; mais elle ne put rien contre les Tsonnonthouans, qui, malgré ses représentations,

Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.

fondirent sur les Pouteoutamis. Il envoya un message menaçant aux agresseurs, & leur ordonna de rester tranquilles, sous peine d'encourir son indignation; mais les Tsonnonthouans répondirent fiérement qu'ils n'étoient ni ne vouloient être sujets de la France. Courcelles demanda qu'on lui remît les prisonniers qu'on avoit faits sur les Pouteoutamis. D'abord on refusa d'obéir; mais après quelques délibérations, le grand Chef des Goyogouins, qui, après Garakonthie, étoit celui qui parmi les Iroquois jouissoit de la plus grande considération, les engagea à lui remettre huit prisonniers sur trente-cinq, & il les envoya à Courcelles, qui crut qu'on les lui avoit donnés tous, & qui fut flatté d'avoir montré dans cette occasion le crédit dont il jouissoit.

Le Chef Goyogouin, en lui présentant les captifs, dit à Courcelles qu'il ne s'étoit chargé de cette commission que pour pouvoir être baptisé par l'Evêque. Cette conversion fit un grand plaisir à tous les François. Talon, qui étoit de retour à Québec, fut son parrain, lui donna le nom de Louis, & donna un grand repas à tous les Sauvages Chrétiens de Québec, de Lorette & de Sillery.

Dans le même temps, Courcelles engagea les principaux des Agniers qui s'étoient convertis, à s'établir avec leurs femmes à Lorette; il espéroit qu'un jour cet établissement deviendroit une forte barriere contre les autres Sauvages. Comme le nombre se trouva plus considérable qu'il n'avoit cru, il forma une Colonie de Chrétiens Iroquois presque en face de Mont-

Réal, dans un endroit appelé le *Pré de la Madeleine.* Dans la suite, cette Colonie fut portée deux lieues plus loin au sud, & on l'appela la *Mission de la Cascade de Saint-Louis.*

C'est aussi cette année que Talon commença à exécuter le projet qu'il avoit formé pendant son dernier voyage en France, de faire visiter les contrées les plus éloignées du Canada, & d'engager toutes les nations Sauvages qui les habitoient, d'envoyer des Députés dans un lieu convenu, pour délibérer sur les moyens de leur faire partager également la protection de la France. Courcelles, à qui il communiqua son dessein, lui recommanda Nicolas Perrot, qui étoit au service des Jésuites, & qui, à cause de son adresse & de son habileté, avoit déjà été souvent employé par eux dans différentes parties du Canada.

*Grand Congrès de Sauvages assemblé par les François.*

Talon ayant approuvé ce choix, Perrot reçut ses instructions, visita toutes les Tribus septentrionales qui étoient connues des François, & les invita à envoyer leurs Députés à un temps fixé aux cascades Sainte-Marie, où ils trouveroient un des Commandans du Grand Onontio. De là il passa à l'ouest, & descendant vers le sud, il arriva à Chicagou, au haut du lac Michigan, où résidoient les Miamis, escorté comme il l'avoit été tout le chemin, par un parti de Pouteoutamis, pour se mettre à l'abri des insultes. Perrot trouva ces Sauvages différens des autres. Le Chef pouvoit lever quatre ou cinq cents guerriers, & étoit toujours accompagné d'une garde de quarante hommes. Il vivoit comme un Monarque, avoit des Ministres, auxquels il don-

SECT XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

noit ses ordres sans être obligé de consulter personne. Tetinchoua (c'étoit son nom), averti de l'approche de Perrot, qui voyageoit avec le titre d'Envoyé général de France, le reçut militairement, ainsi que son escorte, & lui fit donner un grand appartement, avec une garde de cinquante hommes. Il n'oublia rien de ce qui pouvoit marquer la grande estime qu'il avoit pour la nation Françoise; & lorsque Perrot partit, il vouloit l'accompagner; mais à cause de son grand âge & de ses infirmités, ses sujets ne voulurent pas le laisser aller.

Perrot vouloit ensuite visiter un grand nombre de nations qui habitent non loin du Mississipi, particuliérement les Mascoutins, les Kicapous & les Illinois; mais il n'eut pas le temps. La grande Assemblée se tint au mois de Mai 1671, & les Sauvages s'y rendirent même de la partie méridionale de la baie d'Hudson.

1671. *Suites de cette Assemblée.*

Au jour qui avoit été fixé pour l'ouverture de ce grand Congrès, Lusson, Subdélégué de l'Intendant, se présenta avec la commission spéciale de prendre possession de tous les pays habités par les nations dont les Députés étoient présens, & de recevoir ces nations sous la protection du Roi. Le Pere Allouez prononça un discours en Langue Algonquine; il vanta la puissance de la France, & fit aux Députés un détail pompeux des avantages inappréciables que la faveur du Roi Très-Chrétien devoit leur procurer lorsqu'ils l'auroient reconnu comme leur grand Chef. Lusson ensuite leur demanda s'ils acceptoient les propositions qu'on leur avoit faites; ils répondirent par des acclamations de *vive le*

*Roi !* Aussi tôt on érigea une croix & les armes de la Couronne de France, & on supplia le Roi de vouloir bien prendre possession de tous les pays dont les Députés étoient présens, & recevoir sous sa protection toutes les nations que ces Députés représentoient. L'Assemblée se termina par de grandes politesses qu'on se fit de part & d'autre, & par un repas splendide donné par le Subdélégué.

Lusson, suivant les ordres qu'il avoit reçus de Talon, parcourut ensuite la partie méridionale du Canada, & sur les bords de la riviere de Kennebeck il trouva plusieurs établissemens Anglois. Il déclara aux propriétaires que d'après les délibérations du dernier Congrès, les terres sur lesquelles ils avoient bâti, avoient été cédées au Roi de France, & que par conséquent ils étoient sujets de ce Prince. Lusson annonça à ses Supérieurs que ces Planteurs avoient promis obéissance & fidélité au Roi Très-Chrétien : cependant on croit qu'ils resterent toujours soumis à la Grande-Bretagne, même à la connoissance de la Cour de France.

Cette même année, les Hurons Tionnontatez s'établirent près Michillimakinac, sur le détroit qui sépare le lac Michigan du lac Huron. Cette situation leur fut indiquée par le Pere Marquette, quoique le froid occasionné par le voisinage de ces grands lacs la rendît fort incommode.

La soumission des Sauvages ne parut cependant pas leur avoir procuré la tranquillité. Il paroît même, d'après les relations Françoises, que quelques-uns des plus puissans cantons avoient refusé ou au moins négligé d'envoyer des Députés

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

au Congrès, & les Iroquois n'en continuerent pas moins la guerre contre les Andastes & les Chaouanons, deux nations qu'ils exterminerent presque entiérement. Les débris de ces deux peuples furent incorporés parmi les vainqueurs, sur-tout parmi les Tsonnonthouans. Courcelles fut bientôt convaincu que cette prétendue soumission étoit très-précaire, & que les Iroquois ne l'en respectoient pas davantage. Comme il ne pouvoit pas les dompter, il prit le parti de les tromper.

Il envoya des messages dans tous leurs cantons, pour les prévenir qu'il avoit une proposition très-importante à leur faire, & pour les inviter à envoyer leurs Députés à Cataracnoy le plus tôt qu'il seroit possible. Les Sauvages, curieux de savoir ce qu'on leur vouloit, arriverent en grand nombre, & trouverent le Gouverneur. Après la présentation réciproque des présens, il leur dit qu'il avoit fort à cœur leur sûreté & leur bien-être; qu'en conséquence il avoit formé le projet de construire dans un lieu peu éloigné un bâtiment spacieux & commode, qui serviroit de place de commerce & de rendez-vous pour les Indiens & pour les Négocians François. Les Sauvages, qui ne soupçonnoient pas que Courcelles voulût bâtir un fort pour les contenir, approuverent son projet, & le presserent de l'exécuter; mais il en fut empêché par le désir qu'il avoit de repasser en France.

*Courcelles rappelé.*

Il avoit en effet déjà sollicité son rappel, & lorsqu'il fut de retour à Québec, il y trouva le Comte de Frontenac, qui venoit le remplacer: il lui parla du fort qu'il avoit eu intention de bâtir à Cataracnoy, ce que le nouveau

Gouverneur approuva beaucoup ; en ſorte que le Comte ſe rendit ſur les lieux au printemps, fit conſtruire ce fort, & lui donna ſon nom, ſous lequel il devint depuis ſi important. Il étoit ſitué ſur la baie de Cataracnoy, à l'endroit où le fleuve Saint-Laurent ſe décharge dans le lac Ontario ; par cette poſition, il commandoit également les paſſages entre Mont-Réal & le lac, & terminoit cette forte chaîne de citadelles qui ſuivoient dans l'eſpace de trente milles les frontieres des Colonies Britanniques.

SECT. XVIII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

On convient en général de la capacité & du courage du nouveau Gouverneur général ; on convient qu'il étudia & qu'il apprit à connoître les vrais intérêts de la Colonie ; qu'il fut infatigable pour la faire proſpérer, & qu'il eut ſurtout le talent de ſe faire reſpecter également des Canadiens & des Sauvages ; mais en même temps il eut les défauts qu'on reprochoit à tous les Gouverneurs de l'Amérique ; il fut abſolu, haut, opiniâtre ; il ſe laiſſa facilement prévenir, ſans qu'il fût enſuite poſſible de le faire changer ; & quelque violens qu'ils fuſſent, tous les moyens étoient bons lorſqu'il s'agiſſoit d'éloigner ceux qui oſoient contrarier ſes volontés & ſes plaiſirs.

*Découverte du Miſſiſſipi.*

Talon eut bientôt deviné le caractere de Frontenac ; auſſi à peine cet Officier étoit-il arrivé, que l'Intendant demanda à être rappelé. C'eſt à ce Magiſtrat qu'on doit la découverte du Miſſiſſipi. On avoit appris des Sauvages que ce fleuve couloit au midi de la Nouvelle-France ; mais on ignoroit s'il ſe jetoit dans le golfe du

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amerique.*

Mexique ou dans la mer du Sud. Talon jugea cette découverte si importante, qu'il en chargea le Pere Marquette & un habitant de Quebec, nommé *Joliet*, homme d'esprit, & qui connoissoit parfaitement le pays.

Avant de partir, les deux Commissaires dresserent une carte des contrées qu'ils supposoient devoir traverser d'après les informations des Sauvages, & firent leurs provisions, qui consistoient en viande salée & en maïs. Ils dirigerent leur route vers la baie de Puantes ou le lac Michigan (*a*). Les nations qu'ils trouverent étoient fort ignorantes & fort superstitieuses. Ils s'embarquerent ensuite sur la riviere des Renards; ils la remonterent malgré sa rapidité, & après avoir marché quelques jours à terre, ils se rembarquerent sur la riviere Ouisconsing ou Misconsing. Les détails de ce voyage sont étrangers à cet Ouvrage. Il suffira de dire, que le 17 Juin 1673, ils entrerent dans le grand fleuve Missisipi, qui répondit aux grandes idées qu'ils en avoient conçues d'après les rapports des Sauvages.

Ils trouverent la nation des Illinois dans trois villages situés à trois lieues de l'endroit où le Missouri se jette dans le Missisipi. Ces Indiens reçurent nos voyageurs avec une politesse franche & sauvage, & ensuite, au nombre de huit cents, ils les conduisirent à leurs canots. Pendant le séjour qu'ils firent parmi les Illinois, ils apprirent que ces Sauvages craignoient d'être attaqués

(*a*) Voy. Rel. du P. Marquette.

par

par les Iroquois qui étoient plus forts qu'eux, & ils réclamerent les bons services du Gouverneur général du Canada.

Marquette & Joliet se rembarquerent, suivirent le fleuve jusqu'à l'embouchure de la riviere Ouabouskigou, où ils trouverent une nation fiere, nombreuse & guerriere, qui occupoit trente huit villages. On l'appeloit les *Chuoanous*, & elle étoit continuellement harassée par les Iroquois. Peu après, ils en trouverent une autre qui avoit des armes à feu, & qui leur dit qu'elle les achetoit dans un établissement d'Européens, situé à l'est, & ils apprirent en même temps qu'ils n'étoient qu'à dix lieues de la mer.

Avant d'arriver au grand village d'Akamsca, ils trouverent une autre race de Sauvages assez doux, mais non pas aussi polis. Les natifs d'Akamsca les reçurent avec beaucoup de civilité. Cependant quelques-uns d'entre eux vouloient qu'on tuât les deux Commissaires; le Chef les en empêcha. Marquette & Joliet tinrent conseil avec cinq François qui les avoient accompagnés, sur ce qu'il étoit à propos de faire. On observa qu'il étoit certain qu'on n'étoit plus qu'à trois journées du golfe du Mexique, où ils devoient s'attendre à être égorgés par les Espagnols; en conséquence, voyant sur-tout que les provisions étoient fort diminuées, ils reprirent la route du Canada.

Lorsqu'ils furent arrivés à Chicagon sur le lac Michigan, le Pere Marquette resta avec les Miamis, & Joliet s'en alla à Québec, où il trouva Talon faisant ses préparatifs pour retour-

ner en France. Marquette fut très-bien accueilli par le grand Chef des Miamis.

Dans le même temps, les PP. Allouez & Dablon remontérent la riviere des Renards, & prêcherent, mais sans succès, chez les Indiens qui habitoient au midi du lac Michigan. Ils trouverent à une certaine distance du village un fragment de rocher qui ressembloit à une tête humaine, & qui étoit adorée par ces Sauvages. Les deux Missionnaires s'éleverent avec force contre cette idolâtrie, & eurent le courage d'abattre l'idole; de sorte que depuis il ne fut plus question ni de l'idole, ni du culte qu'on lui avoit rendu.

Dans le cours de leur voyage, ils découvrirent que la riviere des Renards, après les cascades qui troublent son cours, serpente dans un pays délicieux coupé de bois & de prairies; les bords de la riviere, & ceux de plusieurs autres qui viennent s'y réunir, sont couverts d'une avoine sauvage qui attire une quantité incroyable de gibier. En un mot, ce pays n'attend qu'un peu de culture pour devenir un des plus beaux du monde. Des vignes qui produisent de grosses grappes, viennent spontanément dans les bois, de même que des pommes, des prunes & plusieurs autres fruits, qui, quoique sauvages, n'ont aucun goût désagréable, mais qui seroient excellens s'ils étoient cultivés.

Au sud, les Missionnaires entrerent dans le pays des Mascoutins, qui, d'après la signification d'un pareil mot indien, veut dire *feu*, & qui par conséquent est appelé par quelques Géographes *la contrée du feu*. Au reste, c'est un pays

ouvert. Les Kicapous sont les voisins & les alliés constans des Mascoutins. Là les deux Peres trouverent le Chef des Miamis à la tête de trois mille de ses sujets, tant Mascoutins que Kicapous, que la crainte des Iroquois avoient fait entrer en campagne. Les Missionnaires ne purent point convertir cette nation; au reste, ils en furent bien traités, & tout le fruit qu'ils retirerent de leurs exhortations, fut que ces Sauvages les entendant parler si bien, les prirent pour des Divinités, les inviterent à la grande fête guerriere, & les supplierent de leur accorder la victoire sur leurs ennemis.



Peu de temps après, le Pere Dablon fut, à son grand regret, rappelé à Québec, & le Pere Allouez vouloit aller résider chez les Outagamis, qui alors composoient environ mille familles; mais comme ces Sauvages ne vivoient pas en très-bonne intelligence avec les François, les Miamis & les Mascoutins firent tous leurs efforts pour l'en dissuader; mais il fut sourd à leurs remontrances, & il partit pour sa mission, qui fut plus heureuse qu'il n'avoit lieu de l'espérer.

Cependant tout étoit en confusion dans le gouvernement du Canada. Frontenac, comme nous l'avons dit, étoit fier & emporté. Il avoit fait emprisonner l'Abbé de Fénélon, qui appartenoit au Séminaire de Saint-Sulpice, & Perrot, ci-devant Gouverneur de Mont-Réal. En un mot, il étoit en querelle non seulement avec le Clergé & avec les Missionnaires, mais encore avec du Chesneau, qui avoit remplacé Talon en qualité d'Intendant de la Nouvelle France. Il voulut aussi réformer le Conseil supérieur,

*Conduite hautaine de Frontenac.*

de sorte qu'il n'y laissa que ses amis & ses créatures, & il fit arrêter plus de personnes dans l'espace d'une année, qu'on ne l'avoit fait depuis soixante, ce qui avoit excité une réclamation générale.

Nous avons déjà parlé de l'établissement formé pour les Iroquois Chrétiens au pré de la Magdeleine. L'expérience apprit à ces nouveaux colons, que le sol ne pouvoit produire qu'une des différentes especes de grains nécessaires à leur subsistance, & l'établissement couroit le danger d'être entiérement abandonné. Alors les Missionnaires demanderent au Gouverneur la permission de le transporter aux cascades de Saint-Louis, & Chesneau, en sa qualité d'Intendant général, leur accorda le lieu qu'ils demandoient, sans s'embarrasser de la requête qu'ils avoient présentée au Gouverneur. Frontenac s'emporta; mais cela n'empêcha pas les Missionnaires de prendre possession du terrein qu'on leur avoit donné.

C'est à cette époque que les Hollandois chasserent les Jésuites du canton des Agniers, & les Iroquois menacerent le Canada d'une nouvelle invasion. Frontenac, pour augmenter son crédit à la Cour, écrivit aux Ministres, de maniere à leur persuader que par son adresse & par son influence sur les Chefs des Iroquois, il avoit sauvé la Nouvelle-France d'une destruction inévitable. Quoi qu'il en soit, on sentit alors la nécessité de soutenir l'établissement Iroquois qu'on venoit de placer aux cascades de Saint-Louis.

*Divisions entre l'Evêque & le Clergé.*

Cependant la division se mettoit de plus en

plus entre le Gouverneur général d'un côté, & l'Evêque & l'Intendant de l'autre. Les deux partis avoient des amis à la Cour. Ceux de Frontenac eurent assez de crédit pour empêcher qu'il ne fût rappelé, & peut-être puni de ses injustices & de ses violences. Il usurpa toute l'autorité du Conseil supérieur, en faisant les fonctions de Président. Il bannit de sa propre autorité le Procureur-Général & deux Conseillers, & ne fit même aucun cas des ordres qu'il reçut de la Cour. Le Roi, au mois de Juin 1675, avoit rendu une Ordonnance par laquelle il étoit dit que le Gouverneur général auroit la premiere place au Conseil, l'Evêque la seconde, & l'Intendant la troisieme, & que ce seroit ce dernier qui recueilleroit les voix & prononceroit les Arrêts. Frontenac, méprisant cette Ordonnance, menaça même l'Intendant de le faire emprisonner.

Ses amis agirent de maniere que le Roi n'eut aucune connoissance de ces procédés. Cependant, sous prétexte que l'Intendant étoit coupable comme le Gouverneur, ils furent réprimandés tous les deux; seulement la réprimande qu'on fit à Frontenac fut plus sévere. On fit en même temps quelques réglemens contre une classe d'hommes appelés *Coureurs de bois*, qui faisoient un commerce illicite avec les Anglois & avec les natifs, auxquels ils fournissoient des liqueurs fortes.

Frontenac & ses partisans soutenoient avec quelque raison, que le commerce de ces liqueur étoit absolument nécessaire pour retenir les natifs dans l'alliance des François; que l'Evêque

*Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.*

& les Jésuites exagéroient le mal qui en résultoit, & que leur dessein étoit de s'emparer de ce commerce pour avoir plus d'autorité dans la Colonie, & pour s'attacher exclusivement les Sauvages. Colbert lui-même fut de cet avis, & il blâma du Chesneau pour s'être opposé à ce commerce. La querelle devint enfin sérieuse; mais les Jésuites triompherent encore une fois. On prit l'avis des vingt principaux habitans de la Nouvelle-France sur les inconvéniens de ce commerce, & on en mit le résultat sous les yeux du Roi, de l'Archevêque de Paris, & du Pere La Chaise, Confesseur du Monarque, & la décision fut toute favorable à l'Evêque & aux Missionnaires; en conséquence on défendit le commerce des liqueurs fortes sous les plus fortes peines.

*Détail sur la Salle.*

Cependant, par la retraite de Talon & la mort du Pere Marquette, la découverte du Missisipi restoit imparfaite; elle fut reprise quelque temps après par la Salle, un des aventuriers les plus extraordinaires de ce siecle. Il étoit de Rouen, & comme il avoit passé quelques années parmi les Jésuites, il perdit sa fortune. Se trouvant sans ressource, il résolut de former quelque entreprise d'éclat qui le rendît célebre. Son premier projet étoit de découvrir par le nord ou l'ouest un passage du Canada au Japon ou à la Chine. Dans cette vûe il passa dans la Nouvelle-France; mais il n'avoit ni argent, ni d'autres moyens de réussir. Cependant, comme il avoit de l'esprit, du courage & de l'adresse, il se fit des amis & des protecteurs, du nombre desquels fut Frontenac lui-même.

Il étoit à Mont-Réal lorſque Joliet revint de ſon voyage ſur le Miſſiſſipi. La Salle eut une conférence avec lui ſur cet objet, ce qui lui fit former le projet de ſuivre cette découverte, & de remonter ce fleuve vers le nord. Muni de tous les renſeignemens néceſſaires, il s'attacha adroitement à Frontenac, en flattant ſa paſſion favorite, qui étoit de fortifier le poſte de Cataracuoy, qui n'étoit encore qu'environné de poteaux, de paliſſades, & d'un rempart de terre (*a*). Les moyens qu'il lui propoſa pour en faire une barriere redoutable contre les Iroquois & les autres Indiens ennemis, plurent ſi fort au Gouverneur, qu'il permit à la Salle de retourner en France pour faire agréer ſes plans au Miniſtere, non ſeulement pour remonter le Miſſiſſipi, mais encore pour conſtruire le fort de Cataracuoy, y former un établiſſement, y mettre une bonne garniſon, & pour en défricher & planter les environs, de maniere à faire produire toutes les choſes néceſſaires à la vie, & tous les matériaux propres à conſtruire des barques avec leſquelles on pourroit naviguer ſur le lac Ontario.

Frontenac lui ayant donné ſes lettres de recommandation, la Salle partit. A ſon arrivée à Paris, Colbert étoit mort ; mais la place de Miniſtre de la Marine étoit occupée par le Marquis de Seignelay ſon fils. La Salle lui rendit compte de ſes projets ; le Miniſtre les approuva, & lui accorda tout ce qu'il voulut. On lui

(*a*) Voyage d'Hennepin, p. 17.

SECT. XVIII.

*Histoire de l'Amérique.*

donna des lettres de noblesse, la seigneurie de Cataracuoy, ainsi que le gouvernement du fort, à condition qu'il le feroit bâtir en pierre. Enfin il reçut les pouvoirs les plus étendus pour étendre le commerce & continuer les découvertes.

Le Prince de Conty avoit fortement appuyé ses sollicitations, & le crédit de ce Prince lui fut fort utile. Dès qu'il eut réussi, le Prince n'exigea de la Salle d'autre reconnoissance, si ce n'est qu'il prendroit avec lui le Chevalier Tonty, Officier brave & expérimenté, pour être après la Salle le chef de l'entreprise.

Le 14 Juillet, les deux associés s'embarquerent à la Rochelle avec trente personnes, dont les uns étoient Pilotes, & les autres ouvriers, & ils arriverent à Québec le 15 Septembre suivant. Ils s'arrêterent peu dans cette capitale, & partirent pour Cataracuoy, où ils emmenerent avec eux le Pere Hennepin, Récollet Flamand. Cette expédition, pendant laquelle la Salle conduisit le fort & un vaisseau, donna de grandes espérances pour l'avenir. Dès que le vaisseau fut fini, il vogua jusqu'à Niagara, où il forma le projet de bâtir un autre fort à l'entrée du lac d'Eric, au dessus de la cascade de Niagara. Ensuite il parcourut à pied tout le canton des Tsonnanthouan à l'est de Niagara, & revint à pied à Cataracuoy. Pendant cet intervalle, son vaisseau faisoit le commerce; mais ce vaisseau périt par la négligence du Pilote.

La Salle & Tonty s'occuperent promptement à réparer cette perte; & pendant que les ouvriers les secondoient avec zele, ils visiterent

eux deux les Sauvages voiſins, avec leſquels ils établirent un commerce, & le vaiſſeau étant prêt au milieu d'Août, la Salle s'y embarqua avec quarante perſonnes, dont trois Récollets, dans l'intention d'aller à Michillimakinac. Dans ce voyage il eſſuya un ſi violent orage, que la plupart de ceux qui l'avoient accompagné l'abandonnerent; mais ces perſonnes ayant rencontré le Chevalier Tonty, qui avoit pris une autre route, il les détermina à revenir ſur leurs pas. Le vaiſſeau fit voile vers la baie de Puantes, d'où il vogua vers Niagara avec un chargement de fourrures; pendant que lui même, dans un canot, remonta la riviere de Saint-Joſeph, & fut rejoint par Tonty. Après s'être arrêtés enſemble quelque temps, Tonty paſſa dans le pays des Illinois, & la Salle retourna à Cataracuoy, où il apprit que ſon vaiſſeau, auquel il avoit donné le nom du *Griphon*, avoit été détruit.

Il eſt certain que la Salle, qui, malgré toutes ſes bonnes qualités, étoit fort entêté, ne conſulta pas la bonne politique, lorſqu'il voulut faire une barque auſſi conſidérable ſur les lacs du Canada. Les Barbares ne douterent pas que ce ne fût dans l'intention de les détruire, & les peines qu'il ſe donnoit pour accaparer tout le commerce des fourrures, leur annoncerent le projet de les tenir dans une entiere dépendance des François. On ſuppoſe que ces motifs engagerent un parti d'Iroquois à ſurprendre le vaiſſeau qui étoit à l'ancre, & qui n'étoit gardé que par quatre ou cinq hommes, & après l'avoir pillé, ils le réduiſirent en cendres.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'à cette

époque les Sauvages n'aimoient point les François. La Salle comptoit beaucoup sur les Illinois, & pendant que Tonty étoit parmi ces Indiens, les Iroquois les défirent complétement. Les nations Algonquines, sur-tout les Outaouais, s'éloignoient des François, & les François eux-mêmes, du moins ceux qui étoient à Cataracuoy, sous les ordres de la Salle, formerent une conspiration contre la vie de cet Officier, & empoisonnerent ses desseins dans l'esprit des Sauvages.

La Salle eut besoin de toute sa fermeté & de tout son courage pour résister à tant de choses. Il se rendit immédiatement chez les Illinois, qui le reçurent très-froidement; mais cet accueil, au lieu de le décourager, l'engagea à montrer une vigueur d'autant plus déplacée, qu'elle devoit irriter ces Barbares. Tout ce qu'il gagna fut de se faire haïr de ceux même qui l'avoient admiré le plus. Les François de sa suite, voyant qu'il ne devoit plus compter sur le secours des Indiens, voulurent l'empoisonner; mais ce complot ayant été découvert, ils prirent la fuite. Il fut obligé de remplacer ces fugitifs par autant de jeunes Illinois que son courage avoit charmés. Il chargea le Pere Hennepin, & un nommé *Dacan*, de remonter le Mississipi, s'il étoit possible, jusqu'à sa source. Le Missionnaire & son compagnon s'embarquerent en conséquence au fort Crevecœur, que la Salle avoit construit, le 28 Février, & suivirent le fleuve jusqu'au quarante-sixieme degré de latitude nord. Ils furent arrêtés là par une cascade qui prenoit toute la largeur du fleuve, & que le Pere Hennepin

appela la *Cascade de Saint-Antoine de Padoue.* Si on en croit ce Missionnaire, il trouva moyen de délivrer quelques Canadiens François prisonniers des Sioux; ensuite il redescendit le fleuve jusqu'à la mer, d'où il revint au fort Crevecœur. Charlevoix regarde le reste de ce voyage comme une fiction.

Ce fort de Crevecœur avoit été construit par la Salle dans un pays affreux, & dans une situation misérable. Après le depart de Hennepin & de son compagnon, la Salle avoit été forcé, par plusieurs accidens, d'y rester jusqu'au mois de Novembre. Ensuite, dans son voyage pour aller à Cataracuoy, il observa sur la riviere des Illinois un endroit très-propre pour y construire un autre fort. Il en traça le plan, y laissa Tonty pour le bâtir, & continua sa route, tantôt à pied, tantôt par eau. Tonty apprit peu de temps après, que les François que la Salle avoit laissés à Crevecœur s'étoient mutinés. Il s'y rendit incontinent, & trouva qu'ils avoient tous abandonné le fort, à l'exception de six ou sept, & que les déserteurs avoient emporté tout ce qu'ils avoient pu. Bientôt après, les Iroquois, au nombre de six cents guerriers, parurent à la vue des villages Illinois, ce qui augmenta les soupçons que ces derniers avoient conçus contre les François. Dans cette position critique, Tonty employa deux Missionnaires qui rétablirent la paix entre les deux nations, mais d'une maniere qui donna aux Iroquois une grande idée de leur propre supériorité; en sorte que les hostilités ne tarderent pas à recommencer.

La Cour de France avoit adopté les projets

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

romanesques de la Salle, qui, en obtenant un privilége exclusif pour le commerce, s'étoit fait un grand nombre d'ennemis dans la Nouvelle-France; mais Frontenac attribua aux Anglois cette irruption des Iroquois. Les Colonies de la Nouvelle-Angleterre & de New Yorck étoient riches & heureuses; cependant les colons, piqués de ce qu'on avoit rendu l'Acadie à la France, voulurent molester leurs voisins, & s'étant apperçus que les François négligeoient cette province qu'ils s'étoient fait restituer, ils s'en emparerent de nouveau, sans s'embarrasser des négociations des deux Cours, qu'ils craignoient peu à cause de la grande distance. Les Anglois attachoient un grand prix à la possession de l'Acadie, qui n'étoit pas moins importante pour les François; & pour se l'assurer, les colons Anglois engagerent les Iroquois à attaquer les Illinois.

Tonty étoit alors à Crevecœur; mais il n'avoit avec lui que cinq François & deux Récollets, en sorte qu'il étoit hors d'état de résister aux Iroquois, qui vouloient absolument le chasser de la riviere des Ilinois. En conséquence il se retira le mieux qu'il put, & ne perdit qu'un Récollet, qui fut massacré par les Sauvages (a). La Salle n'avoit eu aucune nouvelle de cette retraite, de maniere qu'il fut surpris le printemps suivant de trouver le fort abandonné. Il y remit une nouvelle garnison, &

(a) Charlevoix dit que Tonty ne fut pas blessé dans cette occasion; Hennepin dit le contraire, & Frontenac manda la même chose à la Cour.

envoya des travailleurs pour terminer celui qui avoit été commencé l'année précédente, & qu'il nomma *Saint-Louis*. Ensuite il marcha à Michillimakinac, où il joignit Tonty, & vers la fin d'Août, après avoir erré de côté & d'autre pendant trois mois, ils retournerent à Cataracuoy pour avoir de nouvelles provisions & prendre de nouveaux renforts. En chemin, il visita les deux forts du pays des Illinois.

Tout étant préparé pour la grande expédition du Mississipi, il y entra le deux Février par la riviere des Illinois. Le quatre Mars, il prit formellement possession du pays des Akansas, & le 9 Avril il parvint à l'embouchure du fleuve, dont il prit encore possession. Il est certain que la Salle & toute la nation Françoise avoient la plus grande idée de l'acquisition du Mississipi; mais il ne l'est pas moins que long-temps avant, ce fleuve avoit été reconnu sous le nom de *Cucagua* par Ferdinand de Soto, dont le corps y fut jeté après sa mort, & que dans la suite quelques aventuriers Anglois s'y étoient établis.

Le 11 Avril, la Salle se rembarqua pour revenir; mais étant tombé malade le 15 Maî, il envoya Tonty devant lui à Michillimakinac. Hennepin réclame pour lui-même la découverte du Missislipi, & soutient que c'est parce que la Salle ne pouvoit l'ignorer, qu'il conçut contre lui la haine la plus forte, le fit maltraiter par la Cour de France, ce qui l'obligea enfin à se retirer en Angleterre. La Salle ayant passé l'hiver dans la baie de Puantes, arriva à Québec au printemps, d'où il partit pour la France, emmenant avec lui Laforest, Major du fort de Cataracuoy.

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Cependant le Gouvernement de la Nouvelle-France avoit éprouvé quelques révolutions. Frontenac vivoit dans une si grande mésintelligence avec l'Intendant, que la Cour les rappela tous les deux. Lefevre de la Barre fut nommé Gouverneur général, & de Meules fut nommé Intendant. D'après leurs instructions, datées de Mai, ils eurent ordre de correspondre amicalement avec Blenac, Gouverneur des isles Françoises, à l'effet d'ouvrir avec ces isles & la Nouvelle-France un commerce qui devoit être très-avantageux aux deux pays. On leur recommanda aussi de bien vivre ensemble; mais on dit à l'Intendant qu'il devoit être soumis au Gouverneur.

On ignore les causes qui avoient nui à la population de la Colonie; en 1697, elle ne comptoit que 8515 habitans.

*Intrigues des Anglois.*

Les Iroquois étoient devenus aussi bons soldats que les Canadiens François, & connoissant la foiblesse de la Colonie, ils faisoient tous leurs efforts pour rompre l'alliance des autres Indiens avec les François. Ils furent fortement secondés par le Colonel Dongan, Gouverneur Anglois de New-Yorck, qui donna aux Iroquois un prix plus considérable de leurs fourrures que ne pouvoient le faire les Canadiens, à cause des droits qu'exigeoit la Compagnie Françoise. D'autres circonstances contribuerent à augmenter la haine des Sauvages. Du Luth, Officier François, avoit fait mourir quelques Indiens accusés d'avoir tué deux François près du lac Supérieur; ce qui irrita leurs compatriotes. Au mois de Septembre, Frontenac étant encore Gouverneur, un Chef Tsonnonthuan fut tué par un Illinois à Michillima-

kinac, qui appartenoit aux Kiskacons, & les Iroquois Tsononthouans demanderent satisfaction pour ce meurtre. Comme les Kiskacons étoient une Tribu des Illinois, & vivoient en bonne intelligence avec les François, Frontenac envoya un messager aux Tsonnonthouans pour les engager à suspendre les effets de leur ressentiment jusqu'à son arrivée à Cataracuoy, les priant d'y venir eux-mêmes, afin qu'on pût rétablir la tranquillité entre les deux nations.

Les Tsonnonthouans, animés probablement par le Colonel Dougan, exigerent que le Gouverneur François vînt dans leur propre pays, à l'embouchure de la riviere Onnontague. L'orgueilleux Frontenac regarda cette demande comme une insulte pour la dignité de son Maître, & marqua la plus grande indignation. Il fit tout son possible pour rétablir son autorité parmi les Sauvages, & ce fut en vain; il apprit même que s'il alloit au rendez-vous qu'il avoit lui-même fixé, sa vie n'étoit point en sûreté. Cependant il n'en fut pas moins fier; il prit les Illinois sous sa protection, & permit aux Kiskacons de bâtir des forts pour leur défense.

*Et des Missionnaires.*

Les Missionnaires avoient employé leur crédit pour engager quelques-uns des Tsonnonthouans à aller trouver le Gouverneur François à Cataracuoy; Frontenac, persuadé que la crainte avoit seule causé cette condescendance, déclara qu'il n'iroit pas plus loin que Mont-Réal, & que si les Sauvages ne s'y rendoient point au mois de Juin, il s'en retourneroit à Québec. Les Iroquois irrités en revinrent à leur premiere résolution, de ne s'assembler qu'à l'embouchure de l'Onon-

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

tague. L'Intendant s'efforça d'engager Frontenac à y aller, & lui indiqua les moyens de le faire sans déroger à sa dignité; mais cet Officier rejeta toutes ses propositions, & annonça même qu'il ne remettroit le gouvernement à son successeur qu'après avoir fait rentrer les Barbares dans leur devoir.

Peu de temps après, il rencontra dans le voisinage de Mont-Réal Laforest qui n'étoit pas encore parti pour la France, & les Députés des cinq cantons Iroquois, commandés par un Capitaine Onontaguese, nommé *Teganissorens*, grand partisan des François. Ils déclarerent qu'ils étoient entiérement dévoués au Gouverneur, & qu'ils avoient une grande considération pour ses alliés; mais Frontenac ayant appris qu'ils ne comptoient point les Illinois au nombre des alliés des François, il fit de grands présens à Teganissorens, pour l'engager à empêcher sa nation de faire la guerre aux Illinois, ce qu'il promit.

*Nouvelles négociations du Gouverneur.*

Le Gouverneur étoit sur le point de quitter Mont-Réal, lorsqu'on vit arriver les Députés des Kiskacons & des Miamis. Il les pressa de donner aux Iroquois la satisfaction qu'ils demandoient pour le meurtre dont ils se plaignoient. Les Kiskacons répondirent qu'ils avoient envoyé des colliers de coquilles; que c'étoit l'expiation ordinaire d'un meurtre, lorsque ce n'étoit pas la nation qui l'avoit commis; & ni les prieres, ni l'autorité de Frontenac ne purent les déterminer à faire davantage. Dans cet intervalle, le nouveau Gouverneur & le nouvel Intendant arriverent à Québec, & on découvrit que la députation de Teganissorens n'avoit eu d'autre but que d'amuser les François, jusqu'à ce

ce que les Iroquois se fussent préparés à la guerre, qui commença en effet avec vigueur.



*La Barre succede à Frontenac dans le gouvernement du Canada.*

La Barre arriva entiérement prévenu contre les amis de Frontenac, & contre la Salle en particulier, qu'il accusoit d'être la cause de la guerre que les François alloient avoir à soutenir contre les Iroquois. Il se plaignit aussi du Pere Zenobe, qui avoit suivi la Salle dans ses découvertes qu'il traitoit d'impostures, ou qu'au moins il assuroit être très-peu importantes. Il disoit que tout cela étoit l'ouvrage d'une douzaine de François vagabonds, qui avoient compromis l'autorité du Roi pour s'emparer de tout le commerce de la Nouvelle-France. Cependant les François prirent le parti de la Salle. Il avoit séduit le Ministere, sur-tout M. de Seignelay, à qui il avoit fait croire que sa découverte seroit plus avantageuse que celles du Pérou & du Mexique; & lorsqu'il vint à la Cour, s'il reçut une légere réprimande, on lui donna de grands encouragemens.

La Barre se trouva dans de grands embarras. Il voyoit l'état misérable de la Colonie & la guerre qui la menaçoit, & il ne connoissoit les moyens ni de remédier à l'une, ni de prévenir l'autre. Il prit le parti le plus sage. Il convoqua une Assemblée de tous les principaux habitans, Ecclésiastiques, Magistrats, Militaires & autres, & demanda ce qu'il falloit faire. L'Assemblée voyoit tout le mal, & fit un détail exact de l'état de la province. Elle représenta que la Colonie ne pouvoit armer plus de 1000 hommes, que même en le faisant, l'agriculture seroit négligée; qu'on manquoit de provisions; en un mot, que si la France n'envoyoit des secours, il étoit impossible d'attendre aucun

*Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.*

ſuccès de la guerre ; qu'il faudroit au moins deux ou 300 hommes pour garnir les frontieres, ſur-tout le fort de Cataracuoy ; que la culture des terres, pendant l'abſence des habitans enrégimentés, exigeroit 1000 ou 1500 travailleurs de plus ; qu'il faudroit de l'argent pour conſtruire des magaſins & des vaiſſeaux. La Barre marqua tous ces détails dans un Mémoire qu'il fit paſſer à la Cour ; & le Roi, voyant que tout ce qu'on demandoit étoit néceſſaire, fit ſur le champ partir 200 hommes de troupes régulieres, & on écrivit au Gouverneur que le Colonel Dungan de New-Yorck avoit reçu de la Cour de Londres les ordres les plus exprès de changer de conduite à l'égard de la Nouvelle-France. Les mêmes lettres enjoignoient à la Barre de faire tous ſes efforts pour empêcher les Anglois de s'établir ſur la baie d'Hudſon.

*Négociations avec les Sauvages.*

Dans ce même temps, la Barre apprit que 1500 Iroquois s'étoient aſſemblés dans le chef-village des Onontagues, & que de là ils devoient marcher contre les Miamis, les Outaouais, & les autres alliés des François. Dans ce danger, la Barre eut recours à la négociation. Il envoya un Meſſager pour diſſuader les Sauvages de cette expédition, & pour les engager à envoyer des Députés à Mont Réal, à l'effet de traiter de la paix. Les Indiens parurent entrer dans ſes vûes ; mais, avant la fin de Juin, le Gouverneur fut averti que 7 ou 800 Iroquois des cantons d'Onnontague, de Goyogouin & d'Onneyouth étoient en marche contre les Indiens alliés, pendant que les Tſonnonthouans, avec un autre corps de Goyogouins, devoient fondre ſur la

Colonie elle même. La Barre envoya un nouveau Courrier en France, pour se plaindre des intrigues des Anglois, auxquels il attribuoi cette guerre, & pour demander que le Duc d'Yorck envoyât au Gouverneur de New-Yorck l'ordre exprès de ne donner aucun secours aux Iroquois contre les François.



En attendant l'effet de ses représentations, la Barre envoya un autre Messager aux Iroquois, dans le dessein de les amuser, sous prétexte de savoir s'ils étoient disposés, ainsi qu'ils l'avoient promis, d'envoyer leurs Députés à Mont-Réal. Les Sauvages traiterent le Messager avec mepris; ils dirent qu'ils ne se souvenoient pas qu'ils eussent fait cette promesse, & que si le Gouverneur avoit à leur parler, il n'avoit qu'à venir chez eux. Il paroît cependant que, quoique décidés à faire la guerre aux alliés des François, ils n'étoient pas si pressés à attaquer la Colonie; car, au mois d'Août, les cinq Cantons envoyerent leurs Députés à Mont-Réal. Les Missionnaires & les Marchands François, qui connoissoient le caractere de ces Sauvages, firent tous leurs efforts pour que la Barre se tînt en garde contre eux, parce qu'ils prévoyoient que l'intention des Indiens n'étoit que de gagner du temps, pour pouvoir ensuite frapper plus sûrement leur coup. Mais la Barre, soit qu'il fût déterminé par les circonstances, les accueillit fort bien, & reçut toutes leurs protestations d'attachement. En même temps il prit possession du fort de Cataracuoy, qui étoit la propriété de la Salle ou de ses créanciers, ainsi que du Fort Louis dans le pays des Illinois; ce qui mécontenta la Colonie, qui se voyoit gou-

Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.

vernée par un vieillard trop crédule. Cependant les Iroquois prenoient des mesures pour s'emparer de ces deux forts. Un détachement de ces Barbares, en marche pour cet objet, pilla une caravane de quatorze François, & leur enleva pour 15000 livres de marchandises. Les Sauvages voulurent ensuite se justifier, en disant qu'ils croyoient que ces marchandises appartenoient à la Salle, que le Gouverneur leur avoit permis de piller.

La Barre avoit chargé un Officier, nommé *de Baugy*, de défendre le Fort-Louis, où servoit aussi Tonty. Cet Officier, instruit de l'approche des Barbares, se prépara à les recevoir, en tua en effet un grand nombre à la premiere décharge, ce qui les engagea à se retirer. Cette entreprise ayant manqué, ainsi que celle qu'ils avoient formée contre le fort Cataracuoy, la Barre résolut enfin de les châtier. Il donna ordre à La Durantaye, Capitaine au régiment de Carignan, qui commandoit à Michillimakinac, & à Du Luth, son Lieutenant, d'armer tous les Indiens alliés de ces contrées, & de leur dire de s'assembler à Niagara, où il viendroit les joindre avec toutes les forces de la Nouvelle-France, le 15 Août, pour aller ensuite attaquer les nations Iroquoises, notamment les Tsonnonthouans.

Ces ordres furent mal exécutés, quoique les Sauvages fussent plus intéressés dans cette guerre que les François, tant le Gouverneur avoit perdu de sa considération parmi les Indiens. Ceux qui habitoient vers la baie de Saint-Louis, furent les plus négligens, parce qu'ils avoient éprouvé quelques découragemens dans

leur commerce, par ordre du Gouverneur, qui vouloit l'accaparer à lui ſeul. Du Luth fut obligé d'appeler à ſon ſecours Perrot, qui connoiſſoit ſi bien l'art de traiter avec les Sauvages; & en effet, il négocia ſi adroitement, qu'enfin La Durantaye ſe vit à la tête de cinq cents Indiens alliés, outre deux cents Canadiens. La difficulté étoit enſuite de ſavoir comment on ſe rendroit à Niagara. On délibéra ſur ce ſujet, & les Indiens commençoient à ſe mettre en marche, lorſque d'après leurs idées ſuperſtitieuſes, ils ſe perſuaderent que l'expédition ſeroit malheureuſe. Durantaye parvint cependant à les faire marcher; mais leur opinion fut confirmée en arrivant à Niagara, parce qu'ils n'y trouverent pas le Gouverneur, & qu'ils apprirent enſuite qu'il avoit fait une paix particuliere avec les Iroquois.

Les trois Officiers François s'attendoient à être ſacrifiés à leur reſſentiment; mais les Sauvages ſe contenterent de ſe plaindre de ce qu'on les avoit trompés, & de promettre qu'ils ne viendroient plus à la voix d'Onontio. Les Officiers les appaiſerent, en les aſſurant qu'on n'avoit pas négligé leurs intérêts dans le traité de paix que la crainte avoit forcé les Iroquois à accepter, de ſorte que les Indiens s'en allerent tranquillement chez eux.

*Expédition de la Barre contre les Iroquois.*

La Barre, de ſon côté, avoit donné rendez-vous à ſes troupes à Mont-Réal. Avant de commencer ſa marche, il avoit envoyé un Meſſager au Colonel Dungan, pour le prier, en conſéquence des ordres qu'il avoit reçus du Duc d'Yorck, de ne point s'oppoſer à ſon expédition contre une nation cruelle & perfide, qui égorge-

roit les Anglois, si elle ne craignoit pas les François, & pour l'inviter à se joindre à lui, à l'effet de venger la mort de vingt-six Anglois massacrés l'hiver précédent par les Tsonnonthouans; ensuite il envoya des colliers aux cantons d'Onnontague, des Agniers, & d'Onneyouth, en les informant qu'il alloit attaquer les Tsonnonthouans.

Après toutes ces précautions, il détacha Dutast, un de ses Capitaines, à la tête de cinquante six hommes, pour escorter un grand convoi de provisions jusqu'à Cataracuoy, & pour renforcer la garnison de ce fort, où commandoit d'Orvilliers, brave Officier. Celui ci, par les ordres de la Salle, avoit reconnu dès le printemps le pays ennemi sur le lac Ontario, & il avoit observé un endroit commode pour faire la descente: ensuite l'armée se mit en marche; elle consistoit en sept cents Canadiens, cent trente hommes de troupes régulieres, & deux cents Sauvages. Le 9 Juin, l'armée sortit de Québec sur trois colonnes, & arriva le 21 à Mont-Réal, où elle fut jointe par d'Orvilliers avec d'autres troupes.

Toute l'armée s'embarqua le 26 & le 27, & le 1 Août, la Barre eut l'avis certain que les cantons d'Onnontague, d'Onneyouth & de Goyagouin, avoient forcé les Tsonnonthouans à accepter leur médiation. En même temps le Général fut averti qu'il retireroit peu d'avantages de la guerre qu'il vouloit faire aux Tsonnonthouans, parce qu'ils s'étoient retirés avec tous leurs effets & leurs provisions dans des bois épais; & que s'il persistoit dans sa résolution, il ne feroit que réunir contre lui toutes les différentes Tribus Iroquoises; on lui ajoutoit que les

Chefs des Tſonnonthouans avoient aſſuré qu'ils offriroient pour tout ce qui s'étoit paſſé, des dédommagemens plus conſidérables même qu'on ne les demandoit, & qu'ils ceſſeroient les hoſtilités contre les alliés des François; mais que ſi ces offres étoient rejettées, le Colonel Dungan, Gouverneur de New-Yorck, leur avoit promis de leur envoyer un ſecours de quatre cents chevaux, & d'une troupe d'infanterie.

Charlevoix avoue que ſi l'offre de l'Anglois avoit été acceptée, la Barre ſe ſeroit trouvé fort embarraſſé; mais il penſe que le zele de cet Officier pour le Duc d'Yorck, & la haine qu'il avoit contre les François, l'emporterent ſur ſa prudence. Il traita les Iroquois comme ſujets du Duc ſon Maître; il leur ordonna de prendre les armes, leur défendit de traiter avec les François ſans ſa participation, & preſſa les cinq Cantons d'accepter le ſecours qu'il leur offroit, & de fondre enſuite tous enſemble ſur les François. Il chargea de cette commiſſion un nommé *Arnold*, & en qualité d'Envoyé il ſe préſenta aux Onnontagues, qui dans cette querelle jouoient le role de médiateurs.

*Mauvaiſe politique d'un Envoyé Anglois.*

Arnold les voyant étonnés lorſqu'il fit ſa commiſſion, leur demanda inſolemment s'ils refuſoient d'obéir à leur légitime Prince, le Duc d'Yorck. Ce diſcours irrita les Onnontagues, qui prirent le Ciel à témoin de ce qu'Arnold venoit les troubler chez eux. Un de leurs Chefs prenant la parole, parla à l'Envoyé en ces termes, avec une force de raiſon & d'éloquence également ſurprenantes: » Apprends, dit-il, que l'Onnon» tague ſe place entre ſon pere Ononthio & ſa

SECT. XIII. Histoire de l'Amérique.

» frere Tsonnonthouan, pour les empêcher de se » frapper. Je crois avoir entendu Corlar (c'est » ainsi que les Sauvages appellent le Gouver- » neur de New-Yorck) derriere moi me crier: » Tu fais bien Onnontague, ne laisse pas ton » pere & ton frere se faire la guerre! Je suis » grandement surpris que son Envoyé parle un » autre langage, & veuille m'empêcher de les » désarmer. Arnold, je ne puis croire que l'in- » tention de Corlar soit aussi mauvaise que tu » viens de nous l'annoncer. Ononthio me fait beau- » coup d'honneur en voulant permettre que la paix » se négocie dans ma cabane: eh! pourquoi le fils » déshonoreroit-il son pere? Corlar, entends ma » voix! Ononthio m'a adopté pour son fils, il » me traite & m'habille comme tel à Mont-Réal; » là j'ai planté l'arbre de la paix; j'en ai planté » un autre à Onnontague, où mon pere envoie » ordinairement ses Ambassadeurs, parce que » les Tsonnonthouans sont remplis de crainte. » Ses prédécesseurs ont fait la même chose, & » les deux partis y ont gagné. J'ai deux bras; » j'en tends un à Mont-Réal pour entretenir » l'arbre de la paix; je tends l'autre à Corlar » qui a long-temps été mon frere. Depuis dix ans » Ononthio est mon pere, depuis long-temps » Corlar est mon frere; mais c'est ma volonté » qui les a choisis, je ne reconnois ni l'un ni » l'autre pour mon maître. Celui qui a fait le » Monde m'a donné la terre où j'habite; je suis » libre, je les respecte tous les deux; mais au- » cun homme n'a le droit de me commander, » & aucun ne doit trouver mauvais que je veuille » rétablir la tranquillité dans mon pays. Pour

» terminer, je ne puis plus long-temps différer » d'aller trouver mon pere qui prend la peine » de venir à ma porte, & qui n'a que des pro- » positions raisonnables à me faire «.

*Les Iroquois traitent avec la Barre.*

Ensuite les Sauvages écrivirent une lettre au Gouverneur de New-Yorck, pour se plaindre de la conduite d'Arnold, qu'ils ne pouvoient pas croire avoir été autorisée par ses instructions. La bonne fortune des François & l'imprudence des Anglois en cette occasion sauverent la Nouvelle-France. L'armée de la Barre, qui, pendant la négociation, étoit en pleine marche, fut réduite à l'état le plus déplorable ; & comme par la négligence du Général les troupes étoient dépourvues de provisions, & que les maladies les gagnoient, on étoit sur le point de rebrousser chemin, lorsque ces consolantes nouvelles d'une pacification parvinrent au camp. La Barre montra une si grande joie, que les Sauvages conclurent qu'il étoit peu en état de faire la guerre ; aussi les Députés des cantons le traiterent-ils avec une espece de supériorité. Ils le trouverent campé sur une langue de terre près du lac Ontario, mais dans une telle détresse, que, depuis, cet endroit a été appelé *famine*. Garakonthie & Oureouati, tous deux fort attachés aux François, étoient à la tête de la députation ; mais celui des Tsonnonthouans se conduisit avec beaucoup d'insolence, lorsqu'il se fut convaincu de la foiblesse du Gouverneur. Il déclara que sa nation ne vouloit point de paix avec les Illinois, & la Barre répondit qu'il espéroit que la hache levée sur les Illinois ne tomberoit pas sur les François dans leur pays ; après quoi la paix fut faite. Les Tsonnonthouans restituerent

SECT XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

les marchandises qu'ils avoient pillées aux François, & le lendemain la Barre décampa.

*Les Sauvages méprisent les François & se préparent à la guerre.*

A peine le Général étoit il de retour à Québec, qu'il reçut un renfort de troupes sous les ordres de Montortier & de Desnos. Ils avoient un pouvoir indépendant de celui du Gouverneur, & ils étoient chargés de garder & de défendre les postes les plus avancés & les plus importans de la Colonie, ce qui annonçoit que la Cour de France jugeoit la Barre, à cause de son grand âge, incapable de remplir cette partie de ses devoirs. La Barre reçut en même temps une lettre qui lui ordonnoit de faire prisonniers autant d'Iroquois qu'il pourroit, parce que ces hommes forts & robustes étoient jugés très-propres à servir sur les galeres.

A cette époque, Perrot, Gouverneur de Mont-Réal, ayant eu quelques discussions avec la Communauté de Saint-Sulpice, le Roi lui donna le gouvernement de l'Acadie ; il eut pour successeur dans celui de Mont-Réal le Chevalier de Callieres.

1685.

Cependant les Iroquois, contenus sans doute par le renfort qui venoit d'arriver de France, resterent tranquilles. Vers la fin de Juillet, la Barre reçut des lettres de Lamberville, Missionnaire à Onnontague, par lesquelles il lui apprenoit que pendant tout l'hiver précédent, les Tsonnonthouans n'étoient pas allés à la chasse, parce qu'ils craignoient que pendant leur absence les François n'envahissent leur pays ; qu'ils se plaignoient vivement des Mascontins & des Miamis, qui, encouragés, disoient-ils, par la faveur d'Ononthio, avoient pris & tué quelques-uns de leurs com-

patriotes, & que les Mascontins alléguoient pour leur justification les ordres qu'ils avoient reçus du Gouverneur de la Nouvelle-France. Le Missionnaire ajoutoit que les cinq Cantons des Iroquois avoient récemment renouvelé leur confédération; que les Mahingans devoient leur fournir douze cents hommes; que les Anglois leur fournissoient des armes & des munitions de toute espece; que les Iroquois étoient en marche contre les Miamis, & que les Tsonnonthouans se prétendoient hors d'état de fournir les 1000 peaux de castor qu'ils avoient promis de donner en indemnité aux François qu'ils avoient pillés, quoiqu'on sût qu'ils en avoient porté 10000 à New-Yorck; qu'ils se justifioient de ce qu'ils n'avoient pas été à Québec se concerter avec le Gouverneur, en disant que les chemins étoient trop mauvais; que d'ailleurs un jeune Iroquois, en revenant de Québec, avoit cru devoir se sauver dans les bois pour conserver sa vie, & qu'il y étoit mort de faim; que, quoique les François fussent la cause de sa mort, cependant ils ne l'avoient point pleuré, ni couvert son corps, c'est-à-dire qu'ils n'avoient fait aucun présent à sa famille.

*Denonville est nommé Gouverneur du Canada.*

Les Onnontagues étoient alors si bien disposés en faveur des François, qu'ils firent tous leurs efforts pour prévenir une rupture; mais les Iroquois leur répondirent qu'ils avoient la liberté de faire ce qu'ils vouloient. Les nouvelles de la derniere paix ayant été portées en France, la Cour jugea qu'elle ne seroit pas de longue durée; le Roi envoya Denonville pour remplacer la Barre, & il arriva à Québec avec un nouveau renfort de

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

troupes, peu de temps après que la Barre eut reçu la lettre du P. Lamberville. La Foreſt avoit été rétabli par ordre du Roi dans le commandement du fort de Cataracuoy; mais ayant appris que la Salle, ſon Supérieur, étoit parmi les Illinois, il fut le trouver, & d'Orvilliers commanda en ſon abſence.

*Etat de la Colonie.*

Denonville, avant d'arriver à Québec, s'étoit arrêté dans ce fort, & il fut convaincu de la néceſſité qu'il y avoit à brider les Iroquois; mais il trouva les affaires de la Colonie dans une ſituation déplorable, & que la Cour s'en faiſoit une fauſſe idée. Elle avoit recommandé à tous les Gouverneurs de franciſer les Sauvages autant qu'il ſeroit poſſible; cependant Denonville les trouva toujours ſauvages, & même que les François l'étoient devenus. Plus il étudioit l'état de la Colonie & la nature des Iroquois, plus il étoit convaincu qu'il étoit impoſſible de réconcilier ces Indiens avec la Colonie, & que la ſeule reſſource qui reſtât, étoit d'eſſayer de les réduire par la force des armes. L'Acadie & le pays qui l'environnoit étoit en proie aux incurſions des Anglois; d'un autre côté, ils avoient enlevé aux François tout le commerce du nord. A l'oueſt, les Tſonnouthouans avoient attiré les Anglois vers Niagara, d'où ils étoient à portée de pénétrer juſques à Michillimakinac, par le moyen des lacs dont ces Barbares leur aſſuroient la communication.

Dans cet état des affaires, les François devoient ſe hâter de couper cette communication aux Anglois, & de s'aſſurer ſur-tout du lac Ontario à l'eſt & à l'oueſt, en bâtiſſant à Niagara

un bon fort de pierres, capable de contenir cinq ou ſix cents hommes. Le Gouvernement crut que c'étoit un moyen infaillible d'empêcher les Iroquois de commercer avec les Anglois auxquels ils procuroient un bénéfice annuel de 30000 liv. ſur les fourrures. Denonville faiſoit paſſer tous ces détails à la Cour de France, & demandoit qu'on le mît en état de bâtir le fort. Il étoit ſecondé en cela par les Marchands de la Nouvelle-France; lui-même il contribua, à ſes dépens, à ce qu'il fallut faire pour aſſurer un commerce excluſif dans ce poſte, qui devoit être par la ſuite le centre de celui du Canada. Pour avoir ce privilége, les Marchands de Québec offrirent 30000 livres par an.

Ce projet parvint à la connoiſſance du Colonel Dungan, qui voulut s'oppoſer à la conſtruction d'un fort à Niagara, ſous prétexte que le terrein appartenoit au Duc d'Yorck. Il s'éleva auſſi contre ces gros magaſins & ces grandes proviſions d'armes qu'on raſſembloit à Cataracuoy, & qui donnoient de l'ombrage aux Iroquois. Denonville répondit, en ſe plaignant des Iroquois, qu'ils n'avoient d'ailleurs rien à craindre; que quant à Niagara, les François en avoient pris poſſeſſion long-temps avant que les Anglois fuſſent établis à New-Yorck.

Le Duc d'Yorck étoit alors ſur le trône d'Angleterre. Dungan s'étoit ſincérement attaché à ce Prince, mais ſon attachement ne l'aveugloit point ſur les devoirs d'un bon Gouverneur. Il prétendit que Jacques étoit l'eſclave de la France, & il ſuppoſa que tous les ordres qu'il en recevoit lui étoient extorqués par les François, en

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

conséquence il n'y avoit aucun égard. Il convoqua une assemblée des cantons Iroquois, leur fit voir le danger qui les menaçoit du coté des François, & que le seul moyen de le prévenir étoit de les attaquer. Lamberville fut averti de ce qui devoit se passer dans cette assemblée, par quelques Indiens Catholiques avec lesquels il etoit lié, & il obtint des Chefs des Onnontagues qu'ils ne prendroient aucune résolution avant son retour de Québec, où il alloit savoir les intentions du Gouverneur-Général. Dungan soupçonna les vûes du Missionnaire, & demanda qu'on lui remît le frere de ce Religieux, qui avoit été laissé à Onnontague en qualité d'otage. Il intrigua ensuite auprès des Iroquois Catholiques, établis près la cascade de Saint Louis & dans les hautes terres. Il leur offrit des habitations plus belles, & un meilleur traitement que celui dont ils jouissoient parmi les François, avec promesse de leur accorder la liberté de conscience : mais toutes ses représentations furent inutiles; les Catholiques voulurent rester où ils étoient, de même que ceux qui ne l'étoient pas, & le canton Onnontague refusa de lui livrer Jacques Lamberville.

Dungan rechercha ensuite les Sauvages de Michillimakinac, par le moyen de quelques Marchands qui les convainquirent des avantages qu'ils trouveroient à se lier avec les Anglois au préjudice des François, & il réussit de ce coté. Durantaye étoit alors absent de Michillimakinac. Il y revint au moment où les Marchands Anglois venoient de partir, & les fit poursuivre. Les Anglois, qui s'en étoient doutés, s'étoient fait donner une grosse escorte par les Hurons établis aux caf-

cades de Sainte-Marie, & ils arriverent dans le pays des Tsonnonthouans. Denonville vit le danger de laisser les Tsonnonthouans se lier avec les Anglois, & il se confirma dans la résolution de leur faire la guerre. En conséquence il mit une forte garnison à Cataracuoy, & il fit partir un gros détachement par la riviere Sorel, pour contenir les Agniers & alarmer Dungan. Il établit de grands magasins dans tout le pays. Quand il fit la revue de ses troupes, il vit qu'il ne pouvoit compter que sur environ huit cents hommes, qui encore ne seroient pas d'une grande utilité, parce qu'ils ignoroient la maniere de combattre des Sauvages. En attendant qu'il eût reçu des renforts plus considérables de France, il chercha à gagner du temps en amusant les Anglois & leurs alliés; mais cependant il jugea absolument nécessaire de renvoyer le Missionnaire Lamberville aux Onnontagues.

Pendant l'absence de ce Religieux, Dungan avoit réussi à persuader aux Sauvages que les François alloient fondre sur eux, & que pour cette raison Lamberville ne se croyoit plus en sûreté parmi eux; de sorte que quelques guerriers entiérement convaincus se mirent en campagne; l'apparition de Lamberville, chargé des présens que Denonville envoyoit aux Chefs des Onnontagues, changea la face des affaires. Les guerriers furent rappelés; on négocia un échange de prisonniers, & les Hurons, ainsi que les Outaouais de Michillimakinac, furent déterminés à indiquer une assemblée à Cataracuoy, où se trouveroit le Gouverneur.

Vers la fin de Septembre, Lamberville retourna

à Québec informer Denonville de ce qui s'étoit passé. Les Onnontagues avoient rendu leurs prisonniers ; mais les Tsonnouthouans n'avoient pas voulu rendre les leurs, sous prétexte que ces prisonniers aimoient mieux rester avec eux. Lamberville étoit fortement prévenu en faveur de tous les Sauvages en général, & il étoit persuadé qu'on leur faisoit aisément entendre raison lorsqu'on les traitoit avec douceur. Denonville feignit d'entrer dans ses vûes, & cacha le dessein qu'il avoit formé d'attaquer les Tsonnonthouans, qui déjà avoient commencé les hostilités contre les Illinois.

*Hostilités sur la baie d'Hudson.*

Cependant le Colonel Dungan, qui étoit Gouverneur-Général de la Nouvelle-Angleterre & de New-Yorck, avoit enlevé aux François leur établissement de Sainte-Thérese sur la baie d'Hudson. La Cour de Versailles fit faire à cet égard les plus fortes remontrances au Roi d'Angleterre ; mais il faut observer que Jacques II n'eut pas plus d'autorité sur ses sujets d'Amérique, que n'en avoit eu Charles II, & qu'il ne put parvenir à faire restituer cet établissement. Les François voyoient avec étonnement cette résistance des Anglois d'Amérique à la volonté de leur Souverain ; mais la Compagnie pensa alors à se faire justice elle-même, & demanda que Denonville lui prêtât des secours pour reprendre le fort de Sainte-Thérese.

Ce Gouverneur donna quatre-vingts soldats sous les ordres du Chevalier de Troie, & le 20 Juin 1686, cette troupe arriva au fond de la baie d'Hudson. Elle assaillit d'abord le fort Monsipi sur la riviere Mhonsoni, fit la garnison, composée

posée de soixante hommes, prisonniere de guerre, & s'empara d'une grande quantité de provisions & de munitions. Iberville, Officier François, prit ensuite un petit vaisseau sur lequel étoit le Gouverneur de la baie, soumit le fort Robert sur la riviere de Nemiscau, qui avoit été rebâti depuis peu de temps, mais qui n'étoit défendu par aucune fortification.



Avec toutes ces prises, les François s'avancerent contre Quitchinchouen, où les Anglois avoient leurs principaux magasins, & ils s'en rendirent également maîtres; ils y trouverent des fourrures pour 150000 livres, ce qui prouva aux François combien étoit étendu le commerce des Anglois dans ces contrées. La garnison fut envoyée dans un vaisseau au port Nelson. Ce port, suivant des conventions particulieres, étoit commun aux deux nations, Françoise & Angloise. Denonville fit de fortes représentations à la Cour sur cet objet : il soutenoit qu'il y avoit beaucoup de danger à permettre que les mécontens François trouvassent un asile dans ce port, où ils faisoient un commerce préjudiciable aux intérêts de la mere-patrie. Il observa que les Anglois pouvant acheter les fourrures à plus haut prix, deviendroient maîtres de tout le commerce, & que le port Nelson étoit plus important pour les François que tous les forts dont ils s'étoient emparés sur la baie.

Au commencement de 1686, les Cours de France & d'Angleterre firent un traité, par lequel les deux nations convenoient que dans quelque circonstance qu'elles se trouvassent en Europe, leurs sujets d'Amérique observeroient entre eux

1686. Traité désavantageux aux Anglois

une exacte neutralité ; qu'en conséquence les Gouverneurs Anglois & François traiteroient comme pirates tous les Armateurs qui n'auroient pas une commission en regle. Les Anglois Américains eurent si peu d'égard à ce traité, qu'ils attaquerent le fort Quitchinchouen dans la baie d'Hudson ; mais ils furent repoussés avec perte par Iberville.

Au mois de Septembre 1686, Denonville avoit déclaré la guerre aux Iroquois ; cependant les hostilités ne commencerent qu'au mois de Juin 1687. A cette époque, le Gouverneur François ayant reçu tous les renforts qu'il attendoit de France, se mit en campagne à la tête de deux mille François & de six cents Sauvages. Il commit dans cette circonstance une perfidie dont les Barbares même auroient eu honte. Il attira les Chefs des Iroquois à une conférence à Cataracuoy, les fit arrêter, & les envoya à Québec, d'où on devoit les faire passer en France pour servir sur les galeres. Ce procédé détruisit toute l'influence que les deux Missionnaires Lamberville & Milet avoient sur ces Sauvages. Plusieurs de ces Chefs qui s'étoient rendus à Cataracuoy, étoient les meilleurs amis des François ; & ils en devinrent les implacables ennemis, ainsi que toute la nation des Iroquois. Denonville s'étant apperçu de la faute qu'il avoit faite, la désavoua ; mais cette foiblesse ne fit que le rendre plus odieux & plus méprisable aux natifs.

Le P. Milet tomba entre les mains des Onneyouths, qui aussi-tôt le condamnerent à périr dans les flammes ; on lui fit souffrir tous les tourmens préliminaires, & on alloit le conduire au

supplice, lorsqu'une femme Indienne l'adopta & le conduisit dans sa cabane. Le P. Lamberville étoit dans le canton des Onnontagues; on le fit venir à l'assemblée, où il fut traité avec une douceur qui auroit honoré un peuple civilisé. On se plaignit à lui de la perfidie du Gouverneur; mais comme il étoit fort aimé des Sauvages, on lui dit qu'on lui rendoit assez de justice pour croire qu'il n'en avoit pas été complice; que cependant il ne pouvoit pas rester plus long-temps parmi eux, parce que, lorsque la chanson de guerre seroit commencée, on ne pourroit peut-être plus le sauver des mains des jeunes guerriers.

Lamberville déclara qu'il devoit sa conservation à Garakonthie, qui jouissoit toujours d'un grand crédit dans sa nation. Les anciens lui donnerent une escorte pour le mettre à l'abri de tout danger. Cependant Denonville, voyant qu'il n'étoit plus possible de reculer, prit toutes les mesures pour assurer le succès de la guerre. De Tonty, qui avoit voyagé jusqu'à l'embouchure du Mississipi, eut ordre de se rendre dans le pays des Illinois pour y publier la guerre, pour réunir ces Indiens en un corps le plus promptement qu'il feroit possible, & de les conduire vers les Tsonnonthouans, établis sur la riviere de l'Ohio, d'où il détacheroit de petits partis pour couper toute retraite aux femmes & aux enfans de ces Sauvages, précaution d'une grande importance dans une guerre contre les Indiens.

Ceux qui étoient établis dans le voisinage de la baie Saint Louis, étoient irrités contre les Iroquois, parce que l'été précédent ils avoient em-

mené quelques-unes de leurs femmes. Denonville profita de cette circonstance, & les détermina à se joindre à du Luth qui étoit retranché sur les bords du lac Huron, endroit très-commode, & qu'il avoit indiqué pour le rendez-vous général de l'armée. Perrot & un autre Officier nommé *Boisguillot*, se rendirent à Michillimakinac avec tous les François qu'ils purent rassembler, & déclarerent aux Sioux que s'ils s'avisoient de troubler les Indiens alliés de la France pendant la guerre, ils auroient tout lieu de s'en repentir. Durantaye, qui commandoit à Michillimakinac, & qui, par ses bonnes qualités, s'étoit fait aimer des Sauvages, eut ordre d'en rassembler le plus qu'il pourroit, de s'avancer jusqu'à Niagara, & de harasser dans sa marche les Sauvages ennemis, en faisant tout son possible pour faire beaucoup de prisonniers parmi les Onnontagues, les plus fiers des Sauvages, afin qu'avec ces prisonniers le Gouverneur pût échanger les Missionnaires, si on en retenoit quelques-uns.

De Tonty ne put mettre en campagne que quatre-vingts Ilinois, quoiqu'il en eût reconnu six ou sept cents. Ces Indiens ayant appris que les Tsonnonthouans se préparoient à venir surprendre leurs villages, s'étoient mis en marche pour les attaquer eux-mêmes; mais le Colonel Dungan leur ayant fait croire que les François vouloient s'emparer de leur pays, ils revinrent pour le défendre, & Tonty se joignit à du Luth à l'entrée du détroit du lac Huron.

Les natifs s'étoient persuadés que les François vouloient les réduire à l'esclavage, & ni Du-

rantaye ni du Luth ne purent déterminer les Hurons ni les Outaouais à se joindre aux troupes Françoises. Ils étoient même sur le point de se liguer avec les Iroquois, lorsque les Missionnaires trouverent les moyens de gagner deux des Chefs, & les envoyerent à Denonville pour traiter avec lui. Ce Gouverneur les décida en sa faveur.

Cependant, malgré toutes ces intrigues, malgré les avis réitérés du Colonel Dungan, les Iroquois ne pouvoient se persuader qu'ils alloient avoir la guerre contre les François. Ils voyoient avec indifférence les préparatifs de Denonville, & le P. Lamberville faisoit toujours auprès d'eux les fonctions de Missionnaire. Enfin ils commencerent à soupçonner la vérité, & ce soupçon leur fit prendre le parti d'envoyer des Députés à Cataracuoy pour menacer Denonville.

1687. Expédition de Denonville contre les Sauvages.

Mais ce Général étoit prêt à commencer ses opérations. Il étoit campé sur la petite isle de Sainte-Hélene en face de Mont-Réal, où, le 7 Juin 1687, il fut joint par de Champigny-Noroi, qui avoit succédé à de Meules, Intendant de la Nouvelle-France, & par Vaudreuil qui devoit commander les troupes. Le 11 du même mois, l'armée s'embarqua à bord de deux cents bateaux & de plusieurs canots. Elle consistoit en huit cent trente-deux hommes de troupes régulieres, en mille Canadiens, & en trois cents Sauvages. La bonne intelligence qui régnoit entre le Gouverneur & l'Intendant, fit que l'armée fut abondamment pourvue, & que les troupes prirent confiance dans ceux qui les commandoient.

Après trois jours de navigation, Champigny,

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

avec trente hommes, se détacha du gros de l'armée pour se rendre à Cataracuoy, & y prendre des mesures nécessaires au succès de l'expédition. Là Denonville reçut une lettre du Colonel Dungan, qui lui reprochoit le dessein de faire la guerre aux sujets de la Grande-Bretagne (c'est ainsi qu'il appeloit les Iroquois), & lui rappeloit une convention que la Barre, ancien Gouverneur du Canada, avoit faite avec lui, d'après laquelle l'une des nations Européennes ne pouvoit attaquer les Indiens sans en prévenir l'autre. Denonville n'eut aucun égard à ces représentations; & d'un autre côté, Durantaye dépouilla six Marchands Anglois qui faisoient un commerce de contrebande à Michillimakinac.

Après cette opération, Durantaye joignit du Luth & Tonty à l'entrée du détroit, & marcha directement à Niagara, où il reçut l'ordre du Gouverneur de se transporter sur la riviere de Sable, dans le pays des Tsonnonthouans, pour le 10 du mois, ce qu'il fit, & il y trouva Denonville avec toute l'armée. On fit d'abord un retranchement pour assurer les magasins, & cet ouvrage étant fini deux jours après, d'Orvilliers resta avec quatre cents hommes pour les garder. Le gros de l'armée Françoise marcha ensuite dans le pays des Tsonnonthouans. Il les rencontra au nombre de huit cents, les attaqua, & leur tua quarante-cinq hommes & en blessa soixante. Dans le détail de cette bataille que Denonville envoya à la Cour, il dit que ses Outaouais se jeterent sur les corps morts des ennemis, les mirent en pieces & les dévorerent. Le 14, les François camperent dans un des quatre grands villages qui composoient le

canton des Tſonnonthouans, & qu'ils brûlerent en entier; mais pendant dix jours qu'ils paſſerent à darcourir le pays & à le ravager, ils ne trouverent pas un ſeul ennemi. Les uns s'étoient réfugiés dans le pays des Goyogouins, & les autres à New-Yorck, où ils furent bien reçus, & où le Colonel Dungan leur fournit des armes & des munitions.



Cependant les François dévaſtoient le pays de ces Barbares ; ils détruiſirent toutes les proviſions qu'ils avoient faites, & ſur-tout un nombreux troupeau de cochons. Ils en voulurent manger, & cette nourriture occaſionna une maladie contagieuſe parmi les troupes. Ainſi les fatigues, les maladies & les mutineries des Sauvages forcerent le Général à quitter ce pays, & à marcher à Niagara. Il y conſtruiſit un fort, où il laiſſa le Chevalier de la Troie avec une garniſon de cent hommes; mais peu de temps après, cette garniſon entiere fut enlevée par une maladie contagieuſe. Ce malheur fut attribué au mauvais air; mais il eſt plus probable qu'il fut occaſionné par les proviſions, puiſqu'on conſtruiſit un autre fort non loin du premier, & que la garniſon qu'on y mit ne fut pas incommodée.

Malgré les ordres qu'il avoit reçus de la Cour, le Gouverneur de New-Yorck ſe montroit toujours ennemi acharné des François. Il détermina les cantons Iroquois à ne plus communiquer avec le fort de Cataracuoy, & même à renvoyer les priſonniers qu'ils avoient faits aux Hurons & aux Outaouais de Michillimakinac, eſpérant que par-là il gagneroit l'affection de ces Sauvages. En-

SECT. XIII *Histoire de l'Amérique.*

ſuite il fit dire aux Iroquois Montagnards, & à ceux de la caſcade de Saint-Louis, qu'il leur fourniroit des Miſſionnaires Anglois, & leur donneroit des établiſſemens ſupérieurs à ceux qu'ils occupoient, s'ils vouloient ſe joindre à lui.

Toutes ces intrigues donnoient de l'inquiétude à Denonville. Il choiſit un Chef Agnier de la caſcade de Saint Louis, & le chargea d'aller dans le pays des Agniers pour ſonder leurs diſpoſitions. Ce Chef, en paſſant le lac Champlain, rencontra ſoixante Agniers que Dungan avoit chargés d'une expédition. Il leur parla ſi bien, qu'il les engagea dans le parti des François, & qu'il en détermina quatre à le ſuivre à la caſcade de Saint-Louis. Le même Chef, qui avoit un grand crédit parmi ſes compatriotes, envoya enſuite ſon neveu avec un autre Indien dans les cantons d'Onneyouth & d'Onnontague. Ces Députés furent ſi bien ſecondés par Garakonthie, qu'ils déconcerterent tous les projets du Gouverneur de New-Yorck, & que ces cantons reſterent liés à la France.

*Les François négligent l'Acadie.*

Tous ces avantages confirmerent la Cour de France dans les fauſſes notions qu'elle avoit ſur la Colonie, & ſans le vouloir, elle favoriſoit de plus en plus le commerce interlope des Anglois, commerce qui ſeul pouvoit dédommager des dépenſes que la Colonie occaſionnoit. De Meules s'étoit efforcé de faire ouvrir les yeux ſur l'Acadie, qui, diſoit-il, étoit le ſeul établiſſement qui pût ſoutenir le Canada : mais tous ſes efforts furent vains ; on continua à y négliger les pêcheries & le commerce des fourrures, de maniere que dans cette année, cette riche

province n'avoit pas plus de neuf cents habitans.



Les Anglois, connoissant la foiblesse des François dans cette contrée, leur déclarerent la guerre, & encouragerent les Tsonnonthouans à reprendre les armes. Denonville résolut de faire une autre expédition contre ces Barbares, qui avoient formé une secrete alliance avec les Indiens de Michillimakinac, les plus utiles alliés que les François eussent parmi les Sauvages. Cependant il étoit embarrassé dans l'exécution, parce qu'il venoit de recevoir ordre de ne point donner ombrage aux Anglois. Mais il n'eut plus rien à ménager lorsqu'il apprit que le 3 Novembre, le fort Chambly avoit été assiégé par un gros détachement d'Agniers & de Mahingans. A la vérité ils furent obligés de se retirer le lendemain; mais ils brûlerent plusieurs plantations, & firent un certain nombre de prisonniers. Les François attribuerent cette espece de révolte à Dungan, & lui susciterent tant d'ennemis parmi les Sauvages, qu'il fut obligé de prendre à sa solde douze cents Iroquois pendant tout l'hiver, pour couvrir son gouvernement.

Quarante Onnontagues avoient pris, près du fort de Cataracuey, une Dame Françoise & trois soldats; Lamberville se proposa d'obtenir leur liberté. Il se rendit à l'assemblée de ces Sauvages, leur reprocha ce procédé dans un temps où ils n'étoient point en guerre avec les François; mais ils répondirent qu'ils n'avoient fait que suivre l'exemple d'Ononthio, qui avoit surpris plusieurs de leurs compatriotes. Lamberville fit l'apologie de Denonville, & donna deux colliers, l'un pour que l'on traitât bien les prison-

niers, l'autre pour que la nation ne se liguât pas avec les Tsonnonthouans; mais ces deux colliers furent portés au Colonel Dungan, qui envoya un Messager à Québec pour savoir les motifs qu'avoit eus Lamberville pour les présenter. Denonville lui députa le Pere Vaillant Duguerlis, sous prétexte de lui rapporter la réponse, mais en effet pour observer toutes les démarches du Gouverneur Anglois. Celui-ci, après une conversation assez longue, lui dit en termes très-clairs, que les François ne pouvoient espérer d'avoir la paix avec les Iroquois, qu'à quatre conditions. La premiere, qu'ils rendroient ceux qu'on avoit fait passer en France pour servir sur les galeres; la seconde, qu'ils obligeroient les Iroquois des montagnes & ceux de la cascade Saint-Louis à retourner dans leur pays; la troisieme, qu'ils feroient démolir les forts de Niagara & de Cataracuoy; & la quatrieme, qu'on dédommageroit les Tsonnonthouans des pertes qu'ils avoient souffertes dans la derniere expédition. Après cette déclaration, Dungan renvoya le Missionnaire sans vouloir permettre qu'il eût aucune communication avec les Sauvages.

*Influence des Anglois sur les Iroquois.*

Quelque temps après, Dungan convoqua les Chefs des cinq cantons Iroquois à New-Orange, & leur fit part des conditions qu'il avoit faites au Missionnaire François; cependant il leur conseilla de rester quelque temps en paix, mais que quand ils recommenceroient la guerre, il leur fourniroit des armes & des munitions, quoique le Roi d'Angleterre le lui eût défendu. Il finit en leur disant qu'ils devoient toujours être prêts à saisir l'occasion favorable de tomber sur le fort Ca-

taracuoy. Les Sauvages ſuivirent l'avis de Dangan, & reſterent tranquilles tout l'hiver; mais dès le commencement du printemps 1688, un détachement de ces Indiens ſurprit & tüa quelques François qui revenoient de Cataracuoy à Mont-Réal. Denonville chargea le Pere Lamberville de détacher les Onnontagues de la ligue avec les autres Iroquois.



Dans cet intervalle, le Pere Vaillant étoit revenu à Cataracuoy avec une eſcorte de deux Sauvages, que Dangan lui avoit donnée pour l'empêcher de converſer avec les Agniers. Lamberville eut l'adreſſe de gagner un de ces Sauvages, & de l'engager à ſe rendre chez les Onnontagues, pour faire part à ſes compatriotes des vûes intéreſſées du Colonel Dangan, lorſqu'il tâchoit de les brouiller avec les François. Le Sauvage trouva tous les cantons aſſemblés, & une armée de mille hommes prête à marcher contre les François, contre leſquels ils étoient fort irrités. Il parla ſi bien, qu'il détermina l'Aſſemblée à envoyer des Députés pour traiter avec Denonville; on leur donna une eſcorte de 500 guerriers.

Lorſqu'ils arriverent à Cataracuoy, Haaskouaun, un des Députés, ſuivi de ſix Sauvages, ſe ſépara de ſon eſcorte, & étant entré dans le fort, il demanda à d'Orvilliers de lui donner un de ſes Officiers pour le conduire à Mont-Réal: d'Orvilliers donna cette commiſſion à un Lieutenant, nommé *la Perelle*. Il fut auſſi ſurpris qu'effrayé de ſe voir reçu comme priſonnier de guerre par ſix cents Sauvages bien armés, & qui furent même renforcés lorſqu'ils arrive-

*Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.*

rent au lac Saint François. Là l'escorte s'arrêta, & les Députés seuls se rendirent à Mont-Réal, où ils trouverent Denonville.

*Influence de leurs Ambassadeurs.*

Haaskouaun, Chef de la députation, montra beaucoup de fierté dans la négociation. Il parla de l'état misérable de la Colonie, de la force des Iroquois, & fit entendre qu'il seroit aisé à ces derniers de chasser les François du Canada. Ensuite, d'un air moqueur, il se fit un mérite d'avoir déterminé ses compatriotes à avertir Ononthio du danger qui le menaçoit, & de lui donner quatre jours pour délibérer s'il vouloit accepter ou non les conditions que Corlar (le Colonel Durgan) lui avoit fait proposer.

La situation des François étoit embarrassante. Douze cents Sauvages étoient prêts à attaquer Mont-Réal. Les colons établis entre la riviere Sorel & le pré de la Madeleine, n'osoient plus sortir, de crainte de surprise. Cependant Denonville, sans s'arrêter aux propositions dont on lui parloit, déclara les conditions auxquelles il vouloit bien consentir de faire la paix avec les Iroquois; & pour les leur faire accepter avec plus de plaisir, il rendit la liberté aux prisonniers Onnontagues qu'il avoit faits.

*Qui se sauvent difficilement.*

Dans le même temps, huit cents Sauvages assiégeoient le fort Cataracuoy; le lac Ontario étoit couvert de leurs canots, & ils détruisirent tous les établissemens des François sur les bords de ce lac. Les prisonniers Onnontagues, que Denonville avoit délivrés, passerent à Cataracuoy pour se rendre dans leur pays. Un de ces prisonniers étoit neveu du Chef qui commandoit au siége. La délivrance de son parent fit tant

d'impreſſion ſur lui, que dans l'inſtant il retira ſes troupes, & le 8 Juin ſuivant, les Députés des Onnontagues, des Onneyouths & des Goyoguoins, arriverent à Mont-Réal pour traiter de la paix. Elle fut en effet conclue aux conditions ſuivantes :



*Ils obtiennent la paix.*

1°. Que tous les Alliés des François ſeroient compris dans le traité ; 2°. que les cantons d'Agnier & de Tſonnonthouan envérroient des Députés pour y accéder ; 3°. que les hoſtilités ceſſeroient de part & d'autre ; 4°. que les François auroient la liberté de ravitailler le fort de Cataracuoy. On prétend que par des articles ſecrets, Denonville s'étoit obligé à démolir le fort de Niagara, & à envoyer un Courrier en France pour demander la reſtitution des Iroquois qu'on faiſoit ſervir ſur les galeres. Quoi qu'il en ſoit, ce traité fut approuvé par Dungan, qui renvoya à Denonville la Dame Françoiſe qui avoit été faite priſonniere quelque temps auparavant, & douze François qui avoient été pris en différens temps. Dungan prévint en même temps Denonville, qu'il avoit reçu du Roi ſon Maître, de nouveaux ordres d'obſerver la neutralité qui avoit été convenue avec la France, & qu'il avoit ordonné aux Iroquois de rendre tous les priſonniers François qui ſe trouvoient parmi eux.

*Les hoſtilités recommencent.*

Malgré toutes ces belles apparences, les Iroquois pillerent un des canots chargés de proviſions pour le fort Cataracuoy, quoiqu'ils euſſent donné cinq otages pour aſſurer la ſûreté de ce convoi. Bientôt après, ils parurent en armes dans les poſtes les moins fortifiés des François.

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Le Gouverneur-Général, pour faire cesser les brigandages, se mit en campagne avec toutes ses forces, rencontra les Sauvages au lac du Sacrement, tua un grand nombre de Mahingans, & fit prisonniers plusieurs Agniers, qui avoient engagé Dungan à leur fournir des armes & des munitions pour rompre la paix. Cette expédition rendit un peu de repos à la Colonie; mais la sagesse & la prudence des Jésuites, & sur-tout du Pere Lamberville, y contribuerent beaucoup. C'est à cette époque que Dungan fut rappelé én Angleterre.

*Désordres dans la Colonie.*

Dans les lettres que Denonville écrivit dans le même temps à Seignelay, il se plaignit des grands abus qui s'étoient introduits dans la Colonie. On n'y reconnoissoit plus, dit-il, aucune autorité, ni aucune discipline. Les acheteurs courans avoient fait baisser le prix des marchandises de France, & élevé celui des fourrures, & ils faisoient tant de bassesses à l'égard des Sauvages, que ceux-ci étoient devenus fort insolens. Il se plaignoit des suites de la mauvaise intelligence qui avoit régné entre la Barre & la Salle, puisque les Sauvages, abusant de l'ordre que la Barre leur avoit donné de piller la Salle, s'en faisoient un prétexte pour piller tous les François. Il finissoit par dire qu'il étoit essentiel de construire un plus grand nombre de forts, & qu'il seroit impossible de soutenir la Colonie, si on n'envoyoit quatre mille hommes d'infanterie, & si on n'avoit sur les lacs quatre ou cinq cents barques. Il insista sur-tout sur la suppression des coureurs de bois, qui étoient devenus si nombreux, que les principaux éta-

bliſſemens de la Colonie n'étoient preſque plus peuplés. La Cour de France ne fit aucune attention à toutes ces repréſentations, & les Canadiens eux-mêmes diſoient que Denonville exagéroit.

*Fidélité des Abenaquis.*

Les Abenaquis & les Iroquois des caſcades Saint-Louis furent toujours ſinguliérement attachés aux François. Pendant que Denonville traitoit avec les autres Sauvages, les Abenaquis ſe mirent en campagne, marcherent vers la riviere Sorel, & tuerent quelques Mahingans & Iroquois. S'avançant enſuite dans les établiſſemens Anglois, ils en rapporterent un grand nombre de chevelures. D'un autre côté, les Hurons de Michillimakinac, alliés des François, étoient toujours moins diſpoſés à la paix; & la répugnance qu'ils eurent à ſigner le traité que Denonville avoit fait avec les Iroquois, venoit ſans doute de la perſuaſion où ils étoient que les Iroquois ne cherchoient qu'à gagner du temps pour frapper plus ſûrement les François & leurs alliés. Kondiaronk, ſurnommé *Rat*, étoit le Chef des Hurons de Michillimakinac, & il donna des preuves d'un courage rare & de talens extraordinaires.

Il aſſembla un corps choiſi de ſes Hurons, & ſe rendit à Cataracuoy. Le Commandant François l'avertit de la négociation qui étoit ſuivie entre Denonville & les Iroquois, négociation ſi avancée, que le Gouverneur-Général attendoit à Mont-Réal les Ambaſſadeurs & les otages de la nation; enſuite il lui dit que le plus grand ſervice qu'il pût rendre aux François, étoit de

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

s'en retourner chez lui, ſans faire aucune violence aux Iroquois.

Rat entendit ce diſcours avec une feinte indifférence ; enſuite il quitta le fort, mit ſa troupe en embuſcade ſur le chemin où devoient paſſer les Ambaſſadeurs & les otages, fondit ſur eux lorſqu'ils paſſerent, en tua quelques-uns, & en prit d'autres, parmi leſquels ſe trouva Teganiſſorens, dont nous avons déjà parlé, & qui étoit un des Ambaſſadeurs. Rat retourna enſuite à Cataracuoy, & ſe vanta d'*avoir tué la paix*. Cependant il ſe tut ſur les détails juſqu'à l'arrivée d'un Onnontague bleſſé, qui avoit échappé aux Hurons, & qui raconta ce qui s'étoit paſſé. Lorſque Rat rejoignit ſa troupe à Point-Famine, Teganiſſorens lui reprocha d'avoir violé la foi publique en faiſant priſonnier un Ambaſſadeur. Rat marqua beaucoup de ſurpriſe, prétendit qu'il avoit agi à l'inſtigation des François, & renvoya l'Ambaſſadeur & ſes compagnons, à l'exception d'un ſeul qu'il retint pour tenir lieu d'un des ſes Indiens qu'il avoit perdu. Enſuite il ſe rendit à Michillimakinac ; & pour rendre la rupture plus irréparable, il fit tant de menſonges à Durantaye, que le malheureux priſonnier fut condamné à la mort, malgré tout ce qu'il dit de la trahiſon de Rat, & quoiqu'il ſoutînt qu'il étoit Ambaſſadeur. Rat, après cette exécution, rendit la liberté à un vieux Iroquois, & le chargea de retourner dans ſon pays, pout annoncer à ſes compatriotes, que pendant qu'ils traitoient avec les François, ceux-ci les égorgeoient par-tout où ils les rencontroient.

La

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

La perfidie de Rat eut tout l'effet qu'il en attendoit, & les Iroquois rompirent la négociation. Cependant les plus modérés d'entre eux avoient déterminé la nation à envoyer de nouveaux Députés pour traiter avec Denonville, lorsqu'on reçut des lettres de la part d'Andros, nouveau Gouverneur de New-Yorck, qui leur ordonnoit de rompre toute liaison avec les François, avec promesse de leur fournir tout ce dont ils auroient besoin. En même temps il écrivit à Denonville, qu'il ne devoit espérer de paix avec les Iroquois, qu'aux conditions que lui avoit proposées son prédécesseur; cependant il finissoit par lui dire qu'il étoit disposé à vivre en bonne intelligence avec les François, & qu'il avoit défendu à tous les habitans de son Gouvernement de troubler en aucune façon ceux de la Nouvelle-France.

*Conduite d'Andros, Gouverneur Anglois.*

Il est plus que probable qu'Andros ne prit ce parti que pour satisfaire son avarice. Il pilla les établissemens François d'Acadie & de Chedabouctou, sous prétexte qu'ils n'étoient point dans les limites de la Nouvelle-France. En un mot, toute sa conduite jusqu'à la révolution qui chassa Jacques II du trône, fut une suite continuelle de perfidies. Les Anglois, de leur côté, soutenoient qu'ils avoient le même droit que les François au commerce des fourrures avec les Indiens du Nord, & les Sauvages eux-mêmes aimoient mieux, dit-on, commercer avec les Anglois, qui leur payoient leurs fourrures plus cher, & leur fournissoient de meilleures marchandises que les François.

En 1688, la Nouvelle-France comptoit onze *1688.*

mille deux cent quarante - neuf habitans. Ils se dégoûterent du commerce des pelleteries, pour s'occuper des pêcheries, sur - tout au midi du fleuve Saint - Laurent, où ils trouverent une grande quantité de baleines & de poissons blancs. Ensuite ils négligerent également ces pêcheries, quoiqu'elles promissent de grands avantages. Les Abenaquis furent les seuls Sauvages qui continuerent à porter leurs fourrures aux François. Les Anglois voulurent même les gagner & les attirer à eux; mais les Missionnaires se conduisirent si bien, que les Abenaquis resterent toujours fideles aux François, & formerent une barriere entre la Nouvelle - Angleterre & la Nouvelle-France.

*1689. Les François forment le projet de conquérir New-Yorck.*

Le désir de se débarasser de ces dangereux rivaux fit naître le projet de chasser les Anglois de la province de New-Yorck, & Carliere, du consentement de Denonville, passa en France pour le faire approuver à la Cour. Il présenta à cet effet un Mémoire au Ministre, où il faisoit voir la nécessité de cette entreprise, fondée sur l'impossibilité de soutenir la Colonie Françoise, tant que les Anglois fourniroient des secours aux Iroquois; ensuite il détailloit les moyens de réussir dans cette expédition. Il demandoit qu'on lui donnât treize cents hommes de troupes régulieres, & trois cents Canadiens. Avec cette troupe, il se proposoit de remonter la riviere Sorel jusqu'au lac Champlain, sous prétexte de faire la guerre aux Iroquois, & ensuite de fondre sur New Yorck, dont la conquête seroit aisée. Il ajouta, que lorsque la révolution seroit consommée en Angleterre, les ha-

bitans de New-Yorck, qui, pour la plupart, étoient Hollandois, prendroient certainement le parti de Guillaume contre Jacques, & que cette circonstance ajoutoit aux motifs qui devoient déterminer à tenter cette entreprise. Le Roi & les Ministres l'approuverent; mais Denonville fut rappelé, & on envoya à sa place le Comte de Frontenac, qu'on croyoit le plus propre à traiter avec les Sauvages pendant la conquête de New-Yorck. On lui ordonna de chasser les Anglois de tous leurs postes dans la baie d'Hudson, & du fort de Pentagoet.



*Denonville est rappelé, & Frontenac est nommé de nouveau Gouverneur de la Nouvelle France.*

On prépara à Rochefort l'armement qui devoit contribuer à la conquête projetée, & on en donna le commandement à Cassiniere, à qui on recommanda d'exécuter les ordres de Frontenac. On dressa ensuite le plan qu'il falloit suivre. Frontenac avec l'escadre devoit se rendre à l'entrée du golfe Saint-Laurent, d'où il devoit faire voile pour la baie de Canso en Acadie, & partir ensuite pour Québec, pendant que Cassiniere resteroit sur les côtes d'Acadie, où il saisiroit tous les vaisseaux Anglois qu'il rencontreroit. Callieres avoit été envoyé avant que l'escadre parût dans le golfe, avec ordre de faire les préparatifs de l'expédition, qu'il devoit cacher sous toutes sortes de prétextes. Comme elle exigeoit la plus grande diligence, & qu'on ne pouvoit l'entreprendre que pendant l'automne, Frontenac, à son arrivée à Québec, devoit en partir avec un grand nombre de bateaux, suivi de Callieres qu'on avoit nommé son Lieutenant-Général, & en même temps on devoit envoyer ordre à Cassiniere de

faire voile avec son escadre à Mahatta, dans la province de New-Yorck. Il n'étoit pas possible de savoir le moment auquel les troupes de terre pourroient se réunir à celles de mer; en conséquence Cassiniere devoit attendre à Mahatta, & faire une diversion sur la capitale, pendant que Frontenac attaqueroit les postes les plus avancés. Pendant l'absence de ce Gouverneur, Vaudreuil devoit commander à Québec.

Après la conquête, Frontenac devoit exiger un serment de fidélité des Anglois Catholiques, & leur laisser la libre possession de leurs biens. Les Marchands & Artisans devoient être distribués comme esclaves aux François qui s'établiroient dans la province conquise, & les bouches inutiles devoient être renvoyées dans la Nouvelle-Angleterre ou dans la Pensilvanie. Callieres devoit être Gouverneur de la Nouvelle-Yorck sous les ordres du Gouverneur général de la Nouvelle-France. Tous les villages Iroquois, près de Nechatta ou de la ville de New-Yorck, devoient être détruits, & les autres mis à contribution; enfin tous les principaux Anglois devoient être mis à rançon.

On crut que ces précautions ne pouvoient manquer de faire réussir l'entreprise; mais l'exécution dépendoit de tant d'accidens, qu'elle manqua entiérement. Ce ne fut que le 12 Septembre que l'escadre Françoise arriva à Chedabouton. Il fallut attendre jusqu'au 18 avant qu'elle eût pu être jointe par les vaisseaux marchands qui avoient été très-maltraités par la tempête sur les côtes de Terre-Neuve. Le lendemain, Frontenac s'embarqua pour Québec, à bord

d'un vaiſſeau marchand ; mais la ſaiſon étoit ſi avancée, qu'il déſeſpéra de réuſſir dans la conquête projetée. Avant de partir, il laiſſa à Caſſiniere les inſtructions qu'il devoit ſuivre, l'une deſquelles portoit qu'il conſtruiroit des magaſins à Port-Royal, où il placeroit les proviſions qu'il trouveroit ſur les vaiſſeaux Anglois qu'il prendroit, afin qu'elles puſſent ſervir l'année ſuivante pour les troupes Françoiſes, dans le cas où il ſeroit néceſſaire de renvoyer l'expédition. Caſſiniere prit un grand nombre de vaiſſeaux ; mais les vents contraires l'empêcherent d'arriver à Port-Royal. Frontenac fut également contrarié dans ſon voyage aux iſles Percées ; il n'arriva à Québec que le 12 Octobre, & à Mont-Réal que le 27.



*Les Iroquois deſcendent à Mont-Réal.*

Denonville fit les fonctions de Gouverneur juſqu'à l'arrivée de Frontenac, qui ſe plaignit ſur le champ de l'état dans lequel il trouva la Colonie. Le 25 Août précédent, les habitans de cette iſle étant dans la plus grande ſécurité, quinze cents Iroquois fondirent pendant la nuit ſur un établiſſement appelé *la Chine*, à trois lieues de la ville de Mont-Réal. Les Sauvages maſſacrerent les habitans endormis, & mirent enſuite le feu aux maiſons. Le peu de François qui échapperent au carnage furent faits priſonniers. Ils furent traités avec une inhumanité inexprimable ; ils éventrerent les femmes enceintes, obligerent les meres à faire rôtir elles-mêmes leurs enfans ; en un mot, dans moins d'une heure, deux cents perſonnes périrent dans des tourmens affreux.

Les Iroquois s'étoient enſuite avancés vers

SECT XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Mont-Réal en continuant leurs ravages, & avoient fait encore deux cents prisonniers qu'ils firent brûler. Denonville, qui étoit alors à Mont-Réal, fit occuper un fort dont il craignoit que les Sauvages ne s'emparassent. Aussi-tôt ce fort fut investi, & tous les soldats qui y étoient furent tués en le défendant. L'Officier blessé mortellement tomba entre les mains des Barbares, ainsi que le fort, & ils furent ainsi les maîtres de tout le plat pays de l'isle, qu'ils ravagerent sans obstacle. Ils y resterent jusqu'au milieu d'Octobre; alors ils se retirerent dans leur pays, & laisserent un peu respirer la garnison de Mont-Réal. Du Luth, & un autre Officier nommé *Mantot*, étant sortis pour les reconnoître, tomberent dans un parti de vingt-deux Iroquois, dont ils tuerent dix-huit, & en prirent trois, qui furent réservés pour périr dans les flammes.

*Projets de ces Barbares sur la Colonie Françaife.*

Telle étoit la position de Mont-Réal à l'arrivée de Frontenac le 27 Octobre 1689. Un Indien allié, qui avoit été fait prisonnier, s'étoit échappé après avoir été cruellement tourmenté, & s'étoit réfugié à Mont-Réal. Il avertit que les Iroquois devoient revenir dans l'hiver, & qu'ils devoient être joints par un corps d'Anglois & de Mahingans, à l'effet de s'emparer de la ville de Mont-Réal. De là ils devoient passer aux Trois-Rivieres, & enfin à Québec où une escadre Angloise devoit les soutenir, & ils espéroient qu'avant la fin de la campagne il n'y auroit pas un François vivant dans tout le Canada.

Frontenac jugea que s'il étoit arrivé trois mois plus tôt à Mont-Réal, la Colonie n'auroit pas

tant souffert. Quoi qu'il en soit, la consternation y étoit si générale, que Denonville envoya ordre à Valranes, qui commandoit à Cataracuoy, de détruire ce fort, ainsi que toutes les provisions, si avant le mois de Novembre il ne recevoit pas de secours. Frontenac ayant entendu parler de ces ordres, les blâma beaucoup; mais Denonville se justifia en faisant voir que ce fort ne remplissoit point le but qu'on s'étoit proposé en le construisant, & que d'ailleurs il employoit beaucoup d'hommes, & occasionnoit de grandes dépenses. Frontenac, qui avoit été le fondateur de ce fort, donna plusieurs raisons pour le conserver, sur-tout celle de la commodité qu'il procuroit aux Marchands François; mais ce dernier motif étoit un de ceux qui avoient déterminé Denonville & Champigny à en ordonner la démolition, parce qu'il encourageoit la contrebande.

*Le fort Cataracuoy est démoli.*

Denonville passa en France, où il fut nommé Sous Gouverneur des enfans du Roi. Frontenac, qui n'avoit été touché d'aucune de ces considérations, se hâta d'envoyer un renfort de François & de Sauvages pour prévenir la démolition du fort. Mais ce détachement ne parvint que le 6 Novembre à la Chine, & Valranes y arriva deux heures après avec la garnison du fort, composée de quarante-cinq hommes. Il en avoit perdu six dans sa marche. Valranes dit à Frontenac qu'en exécution des ordres de Denonville, il avoit miné tous les bastions & tous les murs du fort; qu'il avoit ensuite attaché à ces mines des meches allumées, & que d'après le bruit qu'il avoit en-

tendu, il ne doutoit pas que le fort n'eût été abîmé.

Cette nouvelle affligea Frontenac au delà de toute expression; cependant la nécessité de conquérir New-Yorck devenoit de jour en jour plus pressante, quoique la saison parût devoir faire différer cette expédition. Callieres proposa deux nouveaux plans d'opérations. Suivant le premier & le plus facile, il falloit attaquer la ville de New-Yorck avec douze cents hommes, à bord de six vaisseaux, pendant que les Canadiens attaqueroient New-Orange par terre. Suivant l'autre plan, la conquête devoit se faire entiérement par terre. Il est probable que l'un ou l'autre de ces plans auroit été exécuté, si en même temps Frontenac n'avoit été averti que les Anglois étoient en marche pour soumettre le Canada.

Lorsque Callieres envoya ses plans à la Cour, on jugea que dans la situation actuelle des affaires ils étoient absolument impraticables. Seignelay déclara à Frontenac & à Chavigny, que le Roi étoit en guerre avec les plus grandes Puissances de l'Europe, & que quelque importante ou même nécessaire que fût la conquête de New-Yorck, on ne pouvoit envoyer en Canada ni troupes ni vaisseaux. En conséquence, le Ministre recommanda à Frontenac de se tenir sur la défensive, & d'obliger les colons François à bâtir leurs maisons le plus près l'une de l'autre qu'il seroit possible, & de fortifier les différens établissemens.

*Expédition de Frontenac contre les Iroquois.*

Frontenac avoit ramené de France les Sauvages Iroquois qu'on avoit envoyés sur les ga-

leres, & il espéroit qu'en leur rendant la liberté, & en prenant d'autres mesures qu'il savoit devoir être agréables à cette nation, il pourroit l'attacher à son parti : il comptoit aussi sur l'estime qu'il s'étoit acquise pendant son premier gouvernement. Le Chef des Sauvages prisonniers étoit un Goyogouin, nommé *Oureouharé*. Pendant tout le voyage, Frontenac avoit eu les plus grands égards pour lui; il l'avoit gagné, & l'avoit fait entrer dans toutes ses vûes.

Lorsqu'il arriva à Mont-Réal il y trouva Gagniagaton, Député Iroquois, qui faisoit des propositions mortifiantes à Denonville. Oureouharé proposa à Frontenac de renvoyer le Député avec quatre des Iroquois prisonniers, qui annonceroient à la nation la délivrance de leurs freres. En même temps ce Chef recommanda à ses compatriotes de faire le plus grand éloge de la bonté de leur ancien pere (Frontenac), & qu'en reconnoissance la nation devoit lui envoyer des Ambassadeurs pour le remercier. Ils furent chargés aussi d'assurer la nation que Frontenac avoit pour elle beaucoup d'attachement, & que quant à lui (Ourehouaré), il étoit résolu de ne plus retourner dans sa patrie, si on ne venoit pas le demander.

Les Députés remplirent à merveille leur commission. Les cantons nommerent un Ambassadeur, qui arriva à Mont-Réal le 9 Mars 1690. Frontenac & Oureouharé étoient partis pour Québec. Callieres reçut l'Ambassadeur, & le traita avec distinction; néanmoins, pendant plusieurs jours, il ne put savoir l'objet de sa mission. Enfin le Sauvage lui présenta six colliers; le premier

SECT. XVIII. Histoire de l'Amerique.

étoit pour justifier la nation de ce qu'elle avoit tant tardé à envoyer le Député. Les Outaouais étoient arrivés à Tsonnonthouan. Cette Tribu, de concert avec celle des Tsonnonthouans, avoit indiqué une assemblée qui devoit s'ouvrir au mois de Juin, mais où les étrangers ne seroient pas reçus. Le Gouverneur général étoit invité à s'y faire représenter par un Onnontague, & dans ce cas on pouvoit espérer que la paix seroit bientôt conclue. Le second collier signifioit le plaisir avec lequel les Anglois & les Iroquois avoient appris le retour du Chef Oureouharé. Le troisieme demandoit de la part du canton des Onnontagues, au nom de tous les autres, la liberté des Iroquois qui étoient revenus de France, & l'Ambassadeur ajouta qu'on avoit rassemblé tous les prisonniers François faits par les différens cantons, afin qu'on pût en disposer suivant les conseils d'Oureouharé. Le quatrieme & le cinquieme colliers avoient rapport à l'expédition faite par Denonville chez les Tsonnonthouans, & à la démolition du fort de Cataracuoy. L'Ambassadeur annonça que lorsqu'on auroit donné satisfaction à cet égard, Teganisserens viendroit pour traiter de la paix avec Ononthio. Le sixieme collier annonçoit que depuis le mois d'Octobre un corps d'Iroquois étoit en campagne, mais qu'il ne commenceroit les hostilités qu'à la fonte des neiges; qu'alors, s'il faisoit des prisonniers, on les traiteroit bien, afin que les François traitassent de même les leurs.

*Mort remarquable d'un Sauvage.*

» Dans votre défaite à la Chine, continua-t-il,
» j'ai fait huit prisonniers; j'en ai mangé quatre,
» & j'ai sauvé les autres. Vous êtes plus cruels

» que moi, car vous avez tué douze Tsonnonthouans, tandis que vous auriez dû en » épargner au moins un ou deux, & j'ai mangé » mes quatre prisonniers en représailles de votre » barbarie «.

Callieres fit tout son possible pour tirer de l'Ambassadeur de plus grands éclaircissemens sur les dispositions des autres Sauvages, mais il n'en obtint que des réponses équivoques : en conséquence il envoya la députation au Gouverneur. Celui-ci, voulant punir l'insolence de Gagniagaton, refusa de le voir ; mais il fit faire beaucoup d'honnêteté aux personnes de sa suite, avec lesquels il traita par le moyen d'Oureouharé. Lorsque les rivieres furent navigables, ces Députés eurent la permission de partir. Oureouharé leur présenta huit colliers, leur disant en même temps qu'Ononthio avoit appris avec beaucoup de plaisir le traité fait entre les Outaouais & les Tsonnonthouans, ainsi que la résolution prise par les Iroquois de bien traiter à l'avenir les prisonniers François ; qu'Ononthio en useroit de même jusqu'à ce qu'il eût reçu une réponse des cinq Cantons aux propositions qu'il avoit à leur faire.

» Quant à moi, ajouta-t-il, je vous répete » que je ne quitterai pas Ononthio jusqu'à ce que » mes compatriotes envoyent une députation » honorable pour me réclamer «. Ensuite il les exhorta à secouer le joug des *Flemish*, c'est ainsi qu'il appeloit les Anglois de New-Yorck, & de ne point se mêler de leurs querelles avec Ononthio ; qu'ils avoient détrôné leur Souverain légitime que le Roi de France protégeoit ; enfin,

qu'ils iroient en toute sûreté à Mont-Réal avec l'Officier qui avoit ordre de les conduire.



Cet Officier étoit le Chevalier d'Eau, Capitaine réformé, qu'on envoyoit pour observer les démarches des Onnontagues. Pendant cette négociation, on reçut la nouvelle de quelques avantages remportés par un parti de François & d'Indiens contre les Anglois sur la frontiere de New-Yorck.

Le Gouverneur avoit témoigné de la joie en apprenant que les Outaouais vouloient se lier avec les Tsonnonthouans, mais cette joie n'étoit que feinte. Les Outaouais avoient été jusqu'alors les alliés les plus fideles des François; mais découragés par la foiblesse de plusieurs Gouverneurs, par l'état déplorable de la Colonie, & sur-tout par les pertes qu'elle avoit récemment souffertes, ils formerent le dessein de traiter avec les Iroquois, dont ils avoient tout à craindre.

*Négociation entre les Outaouais & les Iroquois.*

Quelques Outaouais s'étoient trouvés au massacre de la Chine. Ils revinrent dans leur pays remplis de mépris pour les François, qui n'avoient fait aucun effort pour se défendre, & ils acheverent de déterminer leur nation à se liguer avec les Iroquois. En conséquence ils rendirent la liberté à tous les prisonniers qu'ils avoient parmi eux, comme préliminaire du traité qu'il devoit faire au mois de Juin suivant.

Cette résolution n'échappa point à la vigilance de la Durantaye, & des Missionnaires qui en surent tous les détails; mais l'hiver étoit avancé, & il étoit bien difficile de trouver un Messager qui voulût faire un voyage de douze cent milles dans un pays impraticable. Enfin Joliet s'offrit,

& arriva à Québec avec une lettre du Pere Carheil à Frontenac, vers la fin de 1689. Ce Général y vit que les François ne jouissoient plus d'aucune considération parmi les Outaouais, & qu'ils étoient généralement méprisés de toutes les nations Sauvages (*a*).

Frontenac ne fut pas très-fâché des nouvelles que contenoit cette lettre, en ce qu'elles frappoient l'administration de ses prédécesseurs, surtout à l'égard de la démolition du fort de Cataracuoy, & en ce qu'elles prouvoient la nécessité d'y en construire un autre, comme aussi celle de détacher les Iroquois des Anglois, pour faciliter la conquête de New-Yorck. En réponse à la lettre du Missionnaire, il chargea Durantaye d'assurer les Hurons & les Outaouais de Michillimakinac qu'ils verroient bientôt du changement dans les affaires. Ensuite il se prépara à attaquer les Anglois. On leva à Mont-Réal une troupe de cent dix hommes François & Sauvages, sous le commandement de deux Lieutenans, & qui résolurent d'attaquer Orange. Les Sauvages n'étoient point du même avis, & la dispute dura jusqu'à ce qu'on arriva à un endroit où le chemin se divisoit en deux; l'un menoit à Orange, & l'autre à Corlar, que les Sauvages vouloient attaquer. Les François y ayant consenti, on marcha de ce côté, & lorsqu'on ne fut plus qu'à deux lieues de la place, le Chef des Iroquois, qu'on appeloit le *Grand Agnier* (*b*),

(*a*) Charlevoix, vol. II, p. 432.

(*b*) Il s'agit ici des Iroquois Chrétiens établis à la cascade de Saint-Louis, & qui étoient alliés des François.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

fit à ses compatriotes un long discours, dans lequel il déclama contre les Anglois, qu'il dit être ennemis de Dieu. Bientôt après, ils rencontrerent quatre femmes Sauvages, qui donnerent toutes sortes de détails sur la force & la situation de Corlar. La troupe partit, y arriva de nuit, & trouva même que les portes n'étoient pas fermées ; en sorte que la conquête n'en fut pas difficile. Cependant ce succès rendit un peu de crédit aux François sur l'esprit des Sauvages.

*Mort du Grand Agnier.*

Les vainqueurs étant revenus à Mont-Réal, deux Officiers François leverent un corps d'Iroquois Catholiques, & en donnerent le commandement au Grand Agnier, pour faire des excursions chez les Iroquois. Dans cette expédition il fit quarante deux prisonniers, dont huit Anglois. Ayant appris qu'un corps de Mahingans, inférieur à sa troupe, venoit à lui pour le combattre, il marcha vers la riviere Salmon, où il arriva le 4 Juin. Il y fit faire des canots neufs, parce que les siens étoient à une trop grande distance. Pendant que ses troupes étoient occupées de cet ouvrage, elles furent découvertes par un parti d'Algonquins & d'Abenaquis, qui les prirent pour des Anglois avec lesquels ils étoient en guerre; ils les attaquerent avant le jour, & à la premiere décharge, le Grand Agnier & six autres Iroquois furent tués. La méprise fut reconnue par les prisonniers qu'on fit de part & d'autre ; mais les Iroquois François, irrités de la mort de leur Chef, ne voulurent pas rendre les leurs. Cet événement produisit une querelle entre les deux nations, quoique Catholiques, & la France eut beaucoup de peine à les réconcilier.

Enfin il fut convenu que les agresseurs envertoient des Députés & un collier aux cascades de Saint-Louis, pour témoigner combien ils étoient fâchés de ce qui étoit arrivé.



Irruptions contre les Anglois.

Indépendamment de l'attaque de Corlar, Frontenac avoit concerté deux autres expéditions contre la province de New-York. L'une devoit partir des Trois-Rivieres, & l'autre de Québec, afin que tous les François du Canada reprissent courage. Trois-Rivieres ne put lever que cinquante-cinq hommes, dont vingt-cinq étoient Algonquins & Sokokis : le commandement de ce parti fut donné à un Officier nommé *Hertel*. Après une marche longue & pénible, il arriva à un établissement Anglois, que Charlevoix appelle *Sementel*, à six lieues de Piscataqua, dans la Nouvelle-Angleterre. Les François surprirent les colons, & emmenerent cinquante-quatre prisonniers, après avoir brûlé toutes les maisons & les troupeaux dans leurs étables. Ils se préparoient à se retirer, pour ne pas être coupés par les habitans de Piscataqua. Ils furent en effet poursuivis & atteints; mais ils les repousserent avec perte, après quoi ils se retirerent tranquillement.

Prise de Casco-Bay.

Le parti de Québec étoit aussi entré en campagne, sous les ordres d'un Officier nommé *Portneuf*. Hertel, à son retour, ayant appris que ce détachement n'avoit que deux jours de marche, envoya son neveu à Québec pour rendre compte au Gouverneur de ses succès, & joignit Portneuf à quatre lieues de *Casco-Bay*, qu'on résolut d'assaillir. Cette place étoit défendue par huit canons, & étoit d'ailleurs abondamment pourvue.

Quatre Sauvages & deux François furent chargés d'alarmer le fort, ce qu'on fit par des cris à la maniere des Indiens, & ayant tué un Anglois, cinquante hommes de la garnison sortirent, essuyerent le feu des François, qui étoient en embuscade, & qui ensuite fondirent l'épée à la main, & les Sauvages avec la hache sur les ennemis, & les tuerent tous, à l'exception de quatre, qui regagnerent le fort, quoique blessés. Sur le soir, Portneuf somma le Gouverneur de se rendre; mais on lui répondit qu'on se défendroit jusqu'à la derniere extrémité.

Cette fermeté déconcerta Portneuf, qui avoit ordre seulement de ravager le plat pays; mais voulant se distinguer autant que Hertel, & ses troupes demandant qu'on les menât à l'assaut, il résolut de le tenter. Outre le fort principal, il y en avoit encore quatre autres; mais on les avoit évacués pour renforcer la garnison. Portneuf fit dire au Commandant Anglois qu'il le sommoit de nouveau de se rendre avec toutes ses provisions & munitions, & qu'il ne lui donnoit que la nuit pour se déterminer. Le Commandant ne se croyant pas assez fort pour se défendre, capitula; mais Portneuf ne voulut d'autre condition que de se rendre prisonnier de guerre, ce qui fut enfin accepté. Les François y trouverent environ soixante hommes, sans compter les femmes & les enfans.

La place étoit à peine évacuée, que l'escadre Angloise parut pour la secourir; mais l'Amiral n'appercevant point le drapeau Anglois, & voyant qu'on

qu'on ne répondoit à aucun de ses signaux, fut convaincu que la ville étoit prise, & s'en retourna. Portneuf pilla & détruisit le fort, ainsi que toutes les maisons du voisinage. Les prisonniers, au nombre desquels étoit le Gouverneur, nommé *Dennis*, furent conduits à Québec. Cette conquête eut l'effet que les François en attendoient; elle rendit les Sauvages indépendans des Anglois.



Pour achever cette heureuse révolution, environ un mois après le retour de Portneuf à Québec, Frontenac fit partir de Mont-Réal de la Porte de Louvigny, Capitaine réformé, & Perrot avec un fort convoi pour Michillimakinac. Ces Députés étoient chargés de présens pour les Sauvages, & Louvigny devoit en même temps prendre la place de Durantaye. Le déplacement de cet Officier, qui avoit rendu de si grands services, fut attribué à la jalousie de Frontenac, qui en secret n'aimoit pas les Jésuites, & avec lesquels il croyoit que Durantaye étoit trop lié. L'envie accompagna toujours depuis ce brave & malheureux Officier. Forcé, pour subsister, de quitter les armes pour le barreau, il mourut de misere à Québec quelque temps après.

*Défaite des Iroquois.*

Lorsque Louvigny fut prendre possession de son nouveau commandement, il fut accompagné par cent quarante-trois François, plusieurs desquels avoient une grande quantité de fourrures à Michillimakinac, & que jusque-là ils n'avoient osé emporter. Ils furent escortés par deux Officiers François & par six Sauvages. Le 25 Mai, le lendemain de leur départ, ils ap-

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

perçurent deux canots Indiens. Auſſi-tôt Louvigny détacha trente hommes de ſa ſuite dans des canots, & ſoixante par terre, pour inveſtir l'ennemi qu'on croyoit beaucoup plus nombreux. Les canots tomberent dans une embuſcade d'Iroquois, qui tuerent une grande partie des hommes qui les montoient. D'abord Perrot, ſous les ordres duquel Louvigny étoit pendant la route, ne voulut pas lui permettre d'aller attaquer les Sauvages; mais enfin il y conſentit, & cet Officier, à la tête de cinquante ou ſoixante François, tua trente Iroquois, en bleſſa un grand nombre, & fit pluſieurs priſonniers; le reſte s'échappa avec peine.

*Suites de cette victoire.*

Les deux Officiers qui commandoient le convoi retournerent à Mont-Réal, & envoyerent un des priſonniers à Frontenac, qui le livra à Oureouharé. Un autre fut conduit à Michilimakinac, & donné aux Outaouais, qui commencerent à prendre une meilleure idée du courage des François, & firent brûler ce captif pour prouver qu'ils ne vouloient point faire la paix avec les Iroquois. L'époque étoit arrivée à laquelle les Outaouais devoient ſe rendre à Michillimakinac pour conclure le traité définitif avec les Iroquois; mais la vue des François, la nouvelle de leurs victoires, les préſens qu'on leur envoyoit, leur fit changer d'avis; & Perrot profita ſi bien de ces diſpoſitions, que ces Sauvages ſe liguerent avec les François avec plus de zele que jamais. Auſſi-tôt cent dix canots chargés pour plus de 100,000 écus de fourrures, eſcortés par trois cents Sauvages, partirent pour Mont-Réal, où étoit alors Frontenac.

*Nouvelles hostilités.*

Le Chevalier d'Eau, qui avoit été envoyé à Onnontague comme Ambaſſadeur & comme eſpion, avoit été arrêté, ainſi que toutes les perſonnes de ſa ſuite, quoique Frontenac eût proteſté qu'il n'avoit envoyé cet Officier que pour faire honneur à la nation, en qui il avoit la plus grande confiance. Les Sauvages allerent plus loin; ils envoyerent le Chevalier priſonnier à Manhatta, pour prouver aux Anglois combien ils étoient éloignés de faire la paix avec les François; &, pour le prouver davantage, ils firent brûler deux François de la ſuite de l'Ambaſſadeur.

Frontenac, inſtruit de cette barbarie, forma deux détachemens de ſes meilleures troupes; il en donna un au Chevalier de Clermont, avec ordre de garder la partie méridionale de la Colonie de Mont-Réal juſqu'à la riviere de Sorel, & l'autre, commandé par le Chevalier de la Motte, étoit chargé de garder cette Colonie du côté de Québec. Il y eut entre les François & les Iroquois pluſieurs actions ſanglantes, mais peu conſidérables.

Ces hoſtilités firent que les colons n'oſoient plus ſortir, ſoit pour cultiver leurs terres, ſoit pour faire leurs moiſſons; en ſorte que la famine menaçoit la Colonie. Le 18 Août, la Chaſſaigne, Commandant du fort la Chine, fut averti qu'on voyoit un grand nombre de canots ſur le lac de Saint-Louis. Frontenac ſuppoſant qu'ils étoient remplis d'Iroquois, ordonna une défenſe vigoureuſe; mais on vérifia peu de temps après que c'étoit le convoi de Michillimakinac dont nous avons déjà parlé. La joie des

François fut extrême, & le convoi fut reçu aux acclamations générales de tous les habitans.

Le 22 du même mois, Frontenac donna audience aux Chefs du convoi, qui parurent bien disposés à vivre eux & leur nation en bonne intelligence avec les François. En même temps un Iroquois, qui étoit neveu du Grand Agnier, & qui avoit été envoyé pour reconnoître la ville d'Orange, rapporta qu'à son retour il avoit vu construire un grand nombre de canots sur le lac Sacrement. Cet Iroquois étoit si attaché aux François, que Frontenac ne doutant ni de la nouvelle ni des circonstances, ordonna sur le champ qu'on mît la ville & l'isle dans le meilleur état de défense. Il assembla tous les Sauvages alliés qui étoient sur les lieux, & après les avoir bien régalés, il leur dit qu'il étoit résolu à ne faire jamais la paix avec les Iroquois, jusqu'à ce qu'il les eût forcés à accepter des conditions avantageuses aux Indiens ses alliés, qu'il regardoit comme ses enfans. Ensuite il les exhorta à lui être fideles, & même en conservant le respect qu'il devoit à sa propre dignité, il chanta à sa maniere une chanson de guerre, pour leur dire qu'il vouloit marcher à leur tête & partager tous leurs dangers.

Cette conduite de Frontenac charma les Sauvages, & porta jusqu'à l'enthousiasme l'attachement qu'ils vouerent à sa personne; ils témoignerent les sentimens dont ils étoient pénétrés par les plus vives acclamations. Le lendemain, sur l'avis qu'on voyoit un grand nombre de canots sur le lac Champlain, on fit les signaux pour assembler les troupes régulieres & la milice, &

le 31 Août, Frontenac fit sur le pré de la Madeleine la revue de ses Sauvages, qui étoient si disposés à combattre, qu'ils parurent tous en armes, sans qu'ils eussent laissé un seul d'entre eux pour prendre soin de leurs marchandises. L'armée se trouva composée de douze cents hommes.

Quelques Indiens des cascades de S.-Louis saisirent cette occasion pour inviter tous les Chefs des autres cantons à venir au quartier d'Ononthio. Lorsqu'ils furent assemblés, un Chef Chrétien de la cascade de S.-Louis, nommé *Louis Atherihata*, fit un discours adroit, adressé particuliérement aux Outaouais, les engageant à découvrir à leur pere Ononthio leurs véritables sentimens, & les raisons qui les avoient déterminés à traiter avec les Iroquois. L'Orateur des Outaouais justifia sa nation de la meilleure maniere qui lui fut possible; mais il promit pour l'avenir une inviolable fidélité, & tous les autres Chefs présens firent le même serment.

Frontenac prévit que si l'assemblée duroit plus long-temps, il pourroit s'élever quelque contestation; en conséquence, après avoir remercié Louis Atherihata de lui avoir procuré une entrevue si agréable, il promit de convoquer une autre assemblée aussi tôt après que l'ennemi auroit été repoussé.

*Les François sont surpris par les Sauvages.*

Le lendemain, les espions rapporterent qu'ils n'avoient point vu de traces d'ennemis, sur quoi l'armée fut renvoyée jusqu'à nouvelle ordre, & les habitans s'occuperent de faire la moisson. Deux jours après, un parti d'Iroquois surprit quelques habitans & quelques soldats désarmés, &

tua ou prit six soldats, onze habitans & quatre femmes; il détruisit aussi quelques bêtes à cornes; & brûla les maisons & les magasins des environs. Les troupes s'assemblerent aussi-tôt; mais les Sauvages regagnerent leurs bois.

Frontenac fut sur-tout piqué d'avoir essuyé cet échec pendant que les Chefs Indiens étoient avec lui. Ils le pressoient depuis quelque temps de leur permettre de se retirer; il leur donna donc leur congé avec beaucoup de grace, les exhortant à suivre son exemple, & à n'accorder ni paix ni treve aux Iroquois, que lorsqu'ils les auroient humiliés. Peu de jours après leur départ, l'ennemi surprit encore les François qui le croyoient éloigné. Il tua le Commandant de Chateangua près la cascade de Saint Louis, ainsi que quelques autres Officiers. Frontenac irrité reprocha à Oureouharé l'ingratitude de ses compatriotes, après toutes les honnêtetés qu'il leur avoit faites ainsi qu'à lui-même; mais cet Indien les justifia si bien, que le Gouverneur s'appaisa & lui rendit même toute sa confiance.

*Et le Canada est envahi par les Anglois.*

Le 10 Octobre, pendant que Frontenac se préparoit à retourner à Québec, un Officier vint lui apporter des lettres du Prévôt qui commandoit dans cette capitale en l'absence du Gouverneur. La premiere, datée du 5, portoit qu'un Abenaquis l'avoit averti qu'il y avoit à Boston trente vaisseaux destinés à assiéger Québec. Ce Sauvage n'avoit mis que douze jours à faire le voyage de Piscataqua à Québec, & il assura que cette escadre avoit tenu la mer pendant six semaines. La seconde portoit que 24 vaisseaux Anglois, dont quelques-uns fort gros, avoient paru

à Tadouſſac. Ces nouvelles déterminerent Frontenac & Champigny à s'embarquer ſur le champ pour Québec ; & , au moment de partir , il arriva un Courrier qui annonça que deux Dames Françoiſes avoient été priſes par une flotte de trente-quatre voiles , qui au moment où on écrivoit , devoit être à l'iſle des Gazelles.

SECT. XVIII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

Cet avis étonna ſur-tout le Général , ſoit parce qu'il n'avoit jamais ſu qu'on eût équipé aucun vaiſſeau à Boſton , ſoit qu'il crût que les Anglois , humiliés par leurs dernieres pertes n'oſeroient plus remuer.

Nous avons dit qu'une eſcadre Angloiſe avoit paru à Caſco-Bay , mais qu'elle étoit arrivée trop tard pour empêcher cette place de tomber entre les mains des François ; elle fit voile pour Port-Royal , & parut devant la place le 20 Mai 1690. Cette flotte étoit commandée par Sir William Phipps , & conſiſtoit en une frégate de quarante canons , un ſloop de ſeize , un autre de huit , & quatre caïques. Le fort étoit commandé par un François nommé *Manneval.* Le Commodore Anglois le ſomma de ſe rendre à diſcrétion ; quoique Manneval n'eût aucun moyen de défenſe , il refuſa d'accepter une condition auſſi honteuſe ; mais il envoya un Eccléſiaſtique , nommé *Petit* , pour traiter avec Phipps.

*Sir William Phipps ſoumet l'Acadie.*

Après quelques diſcuſſions , il fut convenu que le fort ſeroit rendu , à condition que le Gouverneur & la garniſon qui étoit très-foible , ſeroient tranſportés à Québec ; qu'on conſerveroit aux habitans leurs biens & leurs effets , ainſi que l'exercice de la Religion Catholique. Le Député François inſiſta pour que cette capitulation fût

écrite ; ce que Phipps refusa absolument, sous prétexte que sa parole, comme Général, valoit mieux que toutes les écritures du monde. Cependant la capitulation fut rompue par le Commodore, sous prétexte que les soldats & habitans avoient pillé un magasin qui, par la capitulation, devoit être livré au Roi d'Angleterre. En conséquence il désarma les soldats, mit Manneval aux arrêts, & livra la place au pillage, sans en excepter les églises. Il emmena ensuite avec lui Manneval, un Sergent, & trente-huit soldats, après avoir reçu des habitans un serment de fidélité au Roi Guillaume & à la Reine Marie, & avoir laissé un Sergent pour commander, & lui avoir donné un Conseil, composé de six des principaux habitans, pour administrer la Justice.

De Port-Royal Phipps fit voile à Chedabouctou, & somma Montorgueil qui y commandoit, de se rendre. Cet Officier n'avoit que quatorze soldats ; cependant il se défendit si vigoureusement, que Phipps fut obligé de mettre le feu à la place avant qu'il voulût accepter aucune capitulation, qui lui fut accordée à des conditions honorables, & sa garnison fut conduite à Placentia.

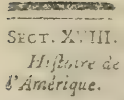
Dans cet intervalle, le Chevalier de Villebon arriva de France pour prendre le gouvernement de l'Acadie ; mais voyant que Port Royal étoit pris, il résolut de se retirer au fort Saint-Jean, où il se proposoit de rassembler toutes les forces Françoises de l'Acadie ; mais il fut chassé de si près par deux Pirates Anglois, qu'il n'eut que le temps de se sauver lui & ses Officiers dans un

canot, & il abandonna aux Pirates le vaiſſeau l'*Union*, qui l'avoit amené de France. Villebon relâcha au fort de Gemſec, & il y apprit que les Pirates s'étoient auſſi emparés de deux caïques, dans leſquelles on avoit mis le chargement de l'*Union*. Il aſſembla un corps d'Abenaquis, & marcha ſur les côtes pour ſurprendre les Pirates qui avoient fait une deſcente à Port-Royal, & y avoient commis toutes ſortes de cruautés. N'ayant pu réuſſir dans ſon projet, il renvoya les Abenaquis, ſe rendit à Québec, d'où il paſſa à Port-Royal ſur un vaiſſeau François, après quoi il fit voile pour la France. Il rendit compte aux Miniſtres de l'état de l'Acadie, & leur offrit d'en chaſſer les Anglois, même ſans le ſecours des François, ſi on vouloit lui permettre de ſe mettre à la tête des Abenaquis.

A cette époque, l'Acadie étoit devenue la propriété des François & des Anglois; de ceux-ci par leur force maritime, & des premiers par la faveur des natifs. Villebon ayant obtenu ce qu'il demandoit, partit pour Québec avec toute ſorte d'encouragement, & la commiſſion de Commandant des Abenaquis, auxquels on promit d'ailleurs toutes eſpeces de proviſions & de ſecours, juſqu'à ce que les François puſſent rétablir leurs affaires à Port-Royal. On donna en même temps des commiſſions d'Officiers à pluſieurs Canadiens François, pour ſervir ſous Villebon.

*Préparatifs pour défendre Québec.*

Frontenac ignoroit tous ces événemens, lorſqu'il reçut la nouvelle du danger qui menaçoit Québec, & il avoit reſté ſi long-temps à Mont-Réal, que ſi la flotte de Phipps n'avoit pas été


Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

maltraitée par un ouragan à l'approche de Québec, cette ville eût été prise avant que le Gouverneur eût su qu'on l'avoit attaquée. Frontenac envoya Ramezay, Gouverneur des Trois-Rivieres, à Callieres, pour lui dire de ne laisser qu'une petite garnison à Mont Réal, & de se rendre sur le champ à Québec avec toutes les forces qu'il pourroit rassembler. Le 14 Octobre au soir, Frontenac arriva dans cette capitale, & vit avec satisfaction que son Lieutenant avoit tout préparé pour une bonne défense, & il apprit que la flotte Angloise s'étoit avancée jusqu'à l'isle d'Orléans. Québec étoit défendue non seulement par sa garnison ordinaire, mais par un grand nombre d'habitans des environs, qui furent tous appelés, & qui travaillerent aux fortifications avec tant de courage, que dans l'espace de cinq jours elles furent bien réparées, & à l'abri d'une attaque soudaine.

Frontenac fit ensuite faire de nouveaux retranchemens, & envoya ordre aux Commandans des milices de Beaupré, de Beauport, de l'isle d'Orléans, & du côté de Lauson, de ne point quitter leurs postes qu'ils ne vissent l'ennemi à terre, & occupé à l'attaque; qu'alors ils marcheroient vers les endroits qui leur seroient indiqués. En même temps, Longueville, partisan François, à la tête d'un corps de Hurons & d'Abenaquis, observoit les mouvemens de la flotte, & les bas postes de la riviere étoient si bien gardés, que les Anglois ne pouvoient pas envoyer à bord même de grandes barques. La milice se rassembloit cependant de tous côtés à Québec, & montroit autant de disposition à bien combattre, que les habitans eux-mêmes.

Le 15, le Chevalier de Vaudreuil, à la tête de cent hommes de troupes régulieres, fut reconnoître l'ennemi, &, s'il étoit possible, l'empêcher de débarquer; & Frontenac, qui attendoit quelques vaisseaux de France, ne voulant pas qu'ils tombassent entre les mains de l'ennemi, fit partir deux canots par le petit passage de l'isle d'Orléans, avec ordre de descendre le fleuve autant qu'il seroit possible, & d'informer les vaisseaux de la situation des affaires. Ensuite il dressa une batterie de huit pieces de canon sur une hauteur qui joignoit le fort, ce qui complétoit les fortifications de la place : en un mot, il n'omit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à une défense vigoureuse.

Le 16, Vaudreuil retourna à Québec, & le lendemain matin on commença à appercevoir la flotte Angloise, consistant en trente-quatre vaisseaux de différentes forces, & portant, dit-on, trois mille hommes de troupes de terre. En avançant, les plus gros vaisseaux tinrent le milieu du canal, & à midi la flotte jeta l'ancre. L'Amiral envoya un long bateau avec pavillon de treve.

*Qui est assiégé par les Anglois.*

Il faut observer que Phipps avoit fait prisonnier un Officier nommé *Grandville*, que le Prévôt avoit envoyé pour observer les mouvemens de la flotte, & qu'aux interrogations qu'on lui avoit faites, il avoit répondu, ce qu'il croyoit vrai, que Québec n'avoit point de fortifications, ni troupes, ni Général pour la défendre. Ces détails encouragerent si bien Phipps, qu'il se vanta de coucher la nuit suivante dans le palais du Gouverneur. Frontenac, voyant le long bateau

avec un Meſſager qui portoit une trompette ; envoya un Officier qui fit la moitié du chemin, lui banda les yeux, lui fit faire le tour des fortifications, où les ſoldats & les habitans augmentoient par leurs cris le bruit des inſtrumens militaires, & on le conduiſit dans une grande ſalle. Lorſqu'on ôta le bandeau qui couvroit ſes yeux, il fut fort étonné de ſe voir en préſence du Gouverneur, de l'Evêque, de l'Intendant, & d'un nombreux corps d'Officiers, dont le courage & la réſolution étoient peints ſur leur figure.

Il s'attendoit ſi peu à tout cela, qu'il trembla de toutes ſes forces en remettant au Gouverneur le Manifeſte de l'Amiral. Il reprochoit aux François & à leurs Sauvages alliés, les cruautés qu'ils avoient commiſes à l'égard des Anglois ; il demandoit qu'on lui rendît tous les priſonniers, que le Gouverneur, la garniſon & les habitans ſe rendiſſent à diſcrétion, & il ne donnoit au Gouverneur qu'une heure pour répondre. Ce Manifeſte ayant été lu tout haut, excita une indignation générale, qui fut encore augmentée, lorſque le Trompette ayant ſorti ſa montre, déclara qu'il ne reſteroit pas paſſé deux heures.

Valranes dit que ce Trompette devoit être traité comme appartenant à un Pirate, qui étoit en armes contre ſon légitime Souverain, & qui avoit agi en Pirate, puiſqu'il avoit rompu la capitulation faite à Port-Royal avec Manneval. Frontenac répondit au Trompette, en reprochant à Phipps & aux Anglois leur révolte contre leur Roi, au nom duquel il agiſſoit. Il parla

auſſi avec beaucoup de chaleur de la capitulation de Port-Royal, & conclut en diſant qu'à des propoſitions auſſi inſolentes que celles qu'il lui avoit apportées, il ne pouvoit répondre que par la bouche des canons. Il ordonna enſuite qu'on réconduisît le Trompette de la même maniere qu'on l'avoit amené, juſqu'à l'endroit où on l'avoit pris.

Dans notre Hiſtoire de la Nouvelle-Angleterre, nous avons parlé de Sir William Phipps, & on y a vu combien ce Commodore étoit incapable de commander une expédition de cette importance. Lorſque le Trompette lui rapporta ce qu'il avoit vu & ce qu'il avoit entendu, ſon étonnement fut extrême; mais il fut abſolument déconcerté, lorſque les François, faiſant feu de toutes leurs batteries, lui apprirent qu'avant de les ſoumettre il falloit les aſſiéger réguliérement, ce à quoi il n'étoit nullement préparé (*a*). Il faut avouer que jamais les Anglois ne ſe conduiſirent plus mal que dans cette occaſion. Un long bateau eſſaya d'aborder; mais le Pilote étoit ſi mal adroit, qu'il ne put jamais y réuſſir.

Le 18, vers midi, preſque tous les gros bateaux de la flotte, remplis de ſoldats, arriverent ſur le rivage, & les débarquerent à Beauport, où ils ſe mirent en bataille au nombre de quinze cents. Comme le terrein ne convenoit pas à

---

(*a*) Le feu des François abattit un drapeau, que quelques Canadiens trouverent enſuite ſur le rivage. Il fut déployé dans la grande égliſe, où il reſta comme un trophée juſqu'à ce que les Anglois ſoumirent la place pendant la guerre de 1760.

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

une action réguliere, les François & leurs Indiens se contenterent de les harasser par des escarmouches dans lesquelles ils eurent toujours l'avantage. Trois cents Canadiens s'élançant de rocher en rocher, & faisant feu de derriere les arbres & les buissons, déguiserent leur nombre, & ne laisserent pas même le temps aux Anglois de les attaquer, quoiqu'ils en fissent un grand carnage. En un mot, les Anglois, après avoir perdu cent cinquante hommes (*a*), furent obligés de se retirer devant une poignée d'hommes qu'ils prirent pour des Indiens, parce qu'on leur entendit dire dans leur retraite, qu'il y avoit sans doute un Sauvage derriere chaque arbre. Les François ne perdirent que trois volontaires, & huit ou dix Canadiens blessés. Frontenac, pour en cacher le nombre, fit marcher un bataillon de troupes régulieres pour assurer la retraite des Canadiens.

*Mauvaise conduite des Anglois à ce siége.*

L'après-midi, quatre des plus gros vaisseaux Anglois battirent la haute ville, qui y répondit par un feu très-vif. On dit que les Anglois pointerent sur-tout leur canon sur le collége des Jésuites, qu'ils regardoient comme les auteurs de tous les maux qu'avoient soufferts leurs compatriotes; quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils ne firent que peu ou point de dommage à la ville; ils tuerent seulement un homme & en blesserent deux. A huit heures du soir, le feu cessa de part & d'autre; mais il se renouvela le lendemain, & avec tant de succès de

(*a*) Charlevoix, t. III, p. 121.

la batterie placée sur la porte des Matelots, que l'Amiral & le Contre-Amiral furent obligés, à leur éternel déshonneur, de se retirer, leurs vaisseaux ayant souffert des dommages considérables, & ayant perdu un grand nombre de soldats & de matelots.

Les deux autres vaisseaux continuerent leur feu pendant quelque temps, mais furent aussi forcés de se retirer. Pendant cette journée, il n'y eut point d'action entre les troupes de terre; mais les Anglois, qui étoient toujours campés près de Beauport, se mirent dès le lendemain matin en ligne de bataille, & vers deux heures après midi, ils marcherent en bon ordre du côté de la ville. Ils n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin, qu'ils furent attaqués par Sainte-Hélene, un des meilleurs Officiers Canadiens, à la tête de deux cents hommes; ils firent un feu si vif sur les Anglois de derriere les buissons, qu'ils les forcerent de se réfugier dans un bois, d'où ensuite les Anglois répondirent avec tant de vigueur, que les Canadiens furent repoussés, & se retirerent en emportant Saint-Hélene blessé mortellement.

Cependant Frontenac s'avança à la tête de trois bataillons pour soutenir les Canadiens; l'action étoit finie, & les Anglois souffrirent que les François, qui n'avoient eu que deux ou trois hommes tués & quatre blessés, rentrassent tranquillement dans la ville. Les Anglois perdirent dans cette escarmouche plus d'hommes que dans le premier engagement. Il paroît cependant que cette action ressemble beaucoup à une rencontre de fourrageurs. La nuit suivante,

SECT. XVIII. Histoire de l'Amerique.

l'Amiral envoya aux troupes de terre, sans que les François s'en apperçussent, cinq canons de six livres, & aussi-tôt après elles se mirent en marche dans le dessein de battre en breche. Les François, qui ne perdoient pas les Anglois de vue, avoient formé une petite embuscade, en sorte qu'ils ne furent découverts par les Anglois, que lorsqu'ils ne purent plus se retirer. Ainsi, en croyant éviter une embûche, ils tomberent dans une autre; & quoiqu'ils eussent repoussé les François trois ou quatre fois, ceux-ci, en combattant toujours de derriere les buissons, faisoient une horrible boucherie de leurs ennemis, & ne souffroient, pour ainsi dire, aucune perte. Ensuite les François réunirent leurs différens partis derriere un retranchement garni de palissades, d'où ils firent un si bon feu, qu'ils arrêterent la marche de l'armée Angloise. On lui avoit envoyé depuis des pieces de campagne, parce qu'on jugea que le gros canon n'étoit pas aussi avantageux; mais une batterie que les François avoient placée sur le bord de la petite riviere, fit une si sanglante exécution, que les Anglois commencerent par se retirer, & finirent par fuir de toutes leurs forces. Les François ne perdirent dans l'attaque des palissades, qu'un Chasseur tué & un Sauvage blessé. Ce qui engagea particuliérement les Anglois à fuir, c'est qu'ayant entendu le son de la grosse cloche de Québec, ils se persuaderent que c'étoit le Gouverneur qui les poursuivoit à la tête de toute sa cavalerie.

*Ils sont défaits.*

Pendant cet engagement, les deux vaisseaux qui n'avoient pas été désemparés, renouvelerent la

la canonnade, mais sans produire aucun effet. Les troupes Angloises profiterent de l'obscurité de la nuit pour se rembarquer, & laisserent derriere elles tout leur canon, leur poudre & leurs boulets. Cette retraite fut découverte par quelques Sauvages, & les Canadiens étant accourus pour se saisir de l'artillerie ennemie, se défendirent contre trente-trois longs bateaux qui étoient venus la reprendre; mais les soldats n'oserent pas descendre à terre, tant étoit vif & terrible le feu des François. L'honneur de cet engagement appartenoit en entier à un particulier, nommé *Carré*, qui commandoit les milices de Beauport, de Beaupré & de l'isle d'Orléans, & qui se conduisirent aussi bien que l'auroient pu faire des soldats vétérans. Frontenac, pour récompenser leur valeur, leur donna deux pieces de canon.

Nous avons dit plus haut, qu'un Sauvage avoit annoncé à Frontenac qu'il y avoit un corps d'Indiens campé sur le lac du Saint-Sacrement. Suivant Charlevoix, il étoit composé de trois mille hommes, tant Anglois qu'Iroquois & Mahingans, & il étoit destiné à soumettre Mont-Réal, pendant que la flotte attaquoit Québec. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, qu'elle s'accorde avec le plan qu'on doit supposer avoir été concerté par les Anglois, de chasser les François du Canada. Pendant que les Anglois & les Mahingans étoient en marche pour joindre les Iroquois, la petite vérole se manifesta parmi eux, & fit des ravages incroyables. Ceux qui échapperent étoient très-marqués, lorsqu'ils arriverent au lieu du rendez-

vous. Ils parurent si dégoûtans aux Iroquois, que la fureur s'emparant d'eux, ils reprocherent amérement à leurs alliés d'être venus les empoisonner. En effet, huit cents Iroquois périrent de la contagion, & l'armée se sépara.

Phipps, ou plutôt les Colonies Angloises furent grandement déconcertées, lorsqu'elles virent le malheureux succès d'un plan d'opérations qui promettoit tant d'avantages. Elles furent sur-tout étonnées de ce que Frontenac avoit pu même, contre son attente, appeler & réunir si promptement toutes les forces de la Nouvelle-France pour la défense de Québec. Quelques Historiens François ont attribué la séparation du corps d'armée campée près du lac du Saint-Sacrement, à la politique des Iroquois, qui craignoient que les Anglois ne devinssent trop puissans. La raison que nous avons donnée est plus naturelle, & d'autant plus vraisemblable, que personne n'ignore combien la petite vérole est désastreuse parmi les Sauvages de l'Amérique septentrionale.

*Et lèvent le siége.*

Quoi qu'il en soit, cette nouvelle étant parvenue à Phipps, cet Amiral abandonna tous ses projets sur Québec, & leva le siége. Les François ont dit que les trois dernieres attaques couterent six cents hommes aux Anglois; ce calcul est bien modéré, puisque les Anglois eux-mêmes avouent qu'ils perdirent en tout mille de leurs meilleures troupes. Au reste, dans ce moment Phipps n'avoit pas un seul boulet de canon, & quelques jours avant il avoit été obligé de les charger avec des morceaux de fer.

Le 23, deux Capitaines François, d'Orvilliers & Subercase, partirent avec cent hommes pour l'isle d'Orléans, & avec un autre Officier, nommé *Vilieu*, pour empêcher les Anglois d'y descendre en se retirant. Le 24, l'Amiral mit à l'ancre. Mademoiselle de Lalande, qui avoit été prise avec quelques autres François de distinction, proposa un échange de prisonniers. Phipps y ayant consenti, cette Demoiselle partit pour Québec; & comme le nombre des prisonniers étoit égal de part & d'autre, cette affaire fut promptement terminée.

*Retraite des Anglois.*

Ainsi finit cette expédition si mal concertée, qu'on ignore, disent les Ecrivains Anglois, si elle avoit été autorisée par le Gouvernement. Il est certain qu'elle fut faite sur-tout aux dépens des colons de la Nouvelle-Angleterre. La faute capitale fut de ne pas s'être pourvu de Pilotes instruits dans la navigation du fleuve Saint-Laurent, & de n'avoir pas fait une provision assez considérable de canons & de munitions de guerre. Lorsque la flotte passa à la vue de l'isle d'Orléans, elle avoit perdu neuf vaisseaux, faute d'hommes pour les gouverner, & même la flotte en entier couroit le plus grand danger d'être détruite.

Cet échec rendit la Colonie de la Nouvelle-Angleterre moins fiere; elle fit quelques propositions avantageuses aux Abenaquis & aux autres Sauvages alliés des François; mais elles furent rejetées avec mépris, & la haine que ces Indiens avoient conçue contre les Anglois, ne fit qu'augmenter. Dans le même temps, les messagers que Frontenac avoit envoyés pour avertir les vais-





Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

ſeaux qu'il attendoit de France, de la deſcente des Anglois, eurent le bonheur de les rencontrer, & ils ſe cacherent dans la riviere Saguenay, juſqu'à ce que la flotte Angloiſe fût paſſée. Lorſque ces vaiſſeaux parurent devant Québec, la joie qu'ils cauſerent fut grandement diminuée, quand les Officiers qui les montoient annoncerent qu'ils n'avoient aucune eſpece de proviſions. La Colonie étoit elle-même mal pourvue, parce que les habitans, de peur des Sauvages, n'avoient oſé ni ſemer ni recueillir. Le Gouverneur ne trouva d'autre remede à ce mal, que de mettre les équipages en quartier chez les habitans les plus riches de la province, & ils les ſoignerent avec un zele dont les François ſeuls peuvent être capables, après les fatigues qu'ils avoient eſſuyées & les dangers qu'ils avoient courus pendant la campagne. L'événement de cette délivrance parut ſi important, que par ordre de Louis XIV, on frappa une médaille pour le conſerver à la poſtérité.

En Mars 1691, les Abenaquis envoyerent de nouveaux Députés à Québec, pour avertir que la flotte Angloiſe n'étoit plus compoſée que de quatre vaiſſeaux lorſqu'elle étoit arrivée à Boſton, les autres ayant péri en voulant pourſuivre les bateaux pêcheurs François ſur les bancs de Terre-Neuve. Ils avertirent auſſi que les Onnontagues avoient commis des cruautés atroces contre quelques François, & que la nation des Abenaquis & celle des Canibas avoient tellement haraſſé la Colonie de la Nouvelle-Angleterre, qu'elle n'étoit pas mieux pourvue que la Nouvelle-France. On vérifia dans la ſuite

que la derniere partie de ces informations étoit fausse, & Frontenac fut persuadé que les Anglois en étoient les auteurs, pour amuser les François, pendant que les Iroquois & les Agniers égorgeoient les François par-tout où ils en rencontroient.

Cent quarante Agniers avec quelques Anglois avoient attaqué les Iroquois des cascades de Saint-Louis, en avoient tué plusieurs, & en avoient amené d'autres en captivité. Peu de temps après, quelques Agniers se présenterent aux cascades avec ces prisonniers, & sans armes, déclarant qu'ils venoient pour obtenir la paix de leur Pere Ononthio, & demander une portion de terrein pour s'établir avec leurs freres. Ils ajouterent que huit cents Iroquois étoient entrés en campagne, qu'ils étoient prêts à entrer dans la Nouvelle-France, entre Mont-Réal & Trois-Rivieres, & que c'étoient les Anglois qui les excitoient à commettre toute sorte de cruautés chez les François.

Frontenac fit passer tous ces détails à Pontchartrain, qui avoit succédé à Seignelay dans le Ministere de la Marine. Il représenta qu'il étoit à propos d'accepter la demande des Agniers, & que l'honneur & l'intérêt de la Colonie exigeoient qu'on attaquât les établissemens Anglois, sur-tout New-Yorck, pour ôter aux Iroquois toute espérance de protection de ce côté. Il ajouta qu'il étoit essentiel de recouvrer l'Acadie, & d'envoyer tous les ans quatre frégates pour croiser entre le Cap Sable & le nord de l'isle de Terre-Neuve, pour assurer aux François la possession du grand banc, qui étoit plus avan-

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

tageuse à la mere-patrie que la conquête des Indes, puisqu'il pouvoit lui rapporter un revenu de près de vingt millions.

*Les Iroquois envahissent le Canada.*

Cependant le grand corps d'Iroquois annoncé par les Députés Agniers, & qui étoit composé de mille hommes, parut au commencement de Mai près de Mont-Réal, & ils fixerent leur quartier général à l'embouchure de la riviere des Outaouais. De là le Chef envoya deux détachemens, l'un de cent vingt hommes, au nord, & l'autre de deux cents, au midi. Le premier attaqua Point-Tremble, dans l'isle de Mont-Réal, brûla environ trente maisons, & fit quelques prisonniers qu'ils traiterent à l'ordinaire, c'est-à-dire, avec beaucoup d'inhumanité. Dans le second, il y avoit vingt Anglois & quelques Mahingans. Il surprit quelques Sauvages des cascades de Saint-Louis, entre Chambly & le pré de la Madeleine. Mais le lendemain, les Agniers, qui formoient le gros de ce détachement, emmenerent les prisonniers dans leurs habitations, & déclarerent qu'ils vouloient faire la paix. On découvrit dans la suite qu'ils avoient formé le dessein de gagner les habitans des cascades de Saint-Louis; mais ils n'y réussirent point. Un parti de 80 d'entre eux fit en même temps une irruption chez les Iroquois Chrétiens des montagnes, & il leur enleva environ trente-cinq femmes ou enfans. Le reste des Sauvages se dispersa par petits détachemens, depuis Repentigny jusqu'aux isles de Richelieu, & ils ravagerent tout le plat pays sans éprouver de résistance. Les François ne pouvoient s'assembler faute de provisions.

*Divisions entre le Gouverneur François & les Jésuites.*

Cependant Vaudreuil, à la tête d'environ cent ou cent vingt soldats, en ayant ramassé une certaine quantité pour subsister quelques jours, joignit un autre Officier, nommé *La Mine*, qui étoit en campagne, & ils découvrirent un parti d'Onneyouths, près de Saint Sulpice. Vaudreuil en surprit quinze, qu'il tailla en pieces. Les autres Indiens, qui étoient dans une maison isolée, alarmés des cris des blessés & des mourans, prirent les armes & se défendirent avec courage. Vaudreuil mit le feu à la maison, & tous ceux qui en sortirent furent pris & livrés aux Sauvages alliés, qui les firent périr dans les flammes. Parmi les Officiers qui se distinguerent dans cette occasion, on doit compter le Marquis & le Chevalier de Crisafy, qui, nés en Sicile, avoient essayé d'y exciter un soulévement en faveur du Roi de France. N'ayant pas réussi, ils étoient venus implorer la protection de ce Prince, qui leur donna une compagnie dans le Canada. Avant l'action, Bienville, Officier distingué, qui même y fut tué, avoit, à la tête de deux cents hommes, partie François, partie Indiens alliés, surpris un corps de soixante Goyogouins ou Agniers. Au moment où ces Sauvages alloient être forcés à se rendre, les Agniers demanderent une conférence avec leurs compatriotes de la cascade de S. Louis, qui exigerent qu'on l'accordât. Ils assurerent qu'ils étoient très disposés à la paix, & promirent d'envoyer des Députés à Mont-Réal pour traiter avec Callieres. On accepta cette promesse, & on les laissa aller.

Cette complaisance de la part des Iroquois

des cascades, fit concevoir à Frontenac de grands soupçons contre eux. Il en fit part au Ministre de France, en ajoutant que ses craintes étoient d'autant plus vraisemblables, que les Iroquois des cascades étoient tous parens ou amis des ennemis des François. Il finit par quelques réflexions sur les Jésuites, qui prenoient beaucoup de peine pour faire des Chrétiens, & qui n'en prenoient aucune pour faire des François.

*Conspiration des Sauvages contre les François.*

Le canton d'Onnontague, sous prétexte de pleurer la mort de Saint-Hélene qu'il avoit adopté, envoya à son pere un collier de coquilles avec deux femmes Sauvages des montagnes, qu'ils avoient faites prisonnieres. Ces femmes furent chargées de porter deux autres colliers, dont elles devoient remettre secrétement, l'un au principal habitant des montagnes, & l'autre à Louis Atherihuta, filleul du Roi de France, & Chef de l'établissement des cascades de St-Louis. L'objet de ces colliers étoit d'engager les uns & les autres à retourner dans leur pays avec leurs parens & amis, afin de n'être pas compris dans le massacre général qu'on devoit faire des François. Les colliers furent remis; mais les Sauvages furent aussi tôt les porter à Callieres à Mont-Réal, auquel ils jurerent de nouveau une fidélité inviolable.

Cet Officier apprit en même temps des deux femmes Sauvages, qu'un gros corps d'Iroquois s'étoit établi sur la riviere des Outaouais, dans un endroit appelé *la Grande Cascade*, & qu'ils se proposoient de massacrer tous les François qui y passeroient, soit en allant à Michillimakinac, soit en en revenant, & ensuite de détruire tous

les établissemens isolés. Vaudreuil ayant été averti de cette conspiration, leva des troupes pour aller attaquer les Sauvages dans leur postes; mais ceux-ci s'étant apperçus que leur dessein étoit découvert, & craignant que les Indiens François n'allassent envahir leur pays, se retirerent. Ce fut pour les François un événement très heureux; ils en eurent l'obligation aux Outaouais & aux Hurons, qui resterent armés tout l'hiver, & harasserent continuellement les Onnontagues & les autres Iroquois.

Au printemps, deux Officiers François, Courtemanche & Repentigny, après avoir heureusement échappé à tous les Sauvages qui environnoient Mont-Réal, arriverent à Michillimakinac avec dix hommes, & annoncerent aux Sauvages de ce pays, l'échec des Anglois devant Québec. Cette nouvelle donna un nouveau courage à ces Indiens. Courtemanche se mit à la tête des Miamis, pour arrêter les incursions des Iroquois.

*La France envoie un renfort à Québec.*

Le 1 Juillet, un petit vaisseau François arriva à Québec, & annonça qu'un armement, consistant en quatorze vaisseaux de différentes forces, paroîtroit incessamment; en effet, il arriva bientôt après sous les ordres de du Tast. Cette flotte avoit été équipée par la Compagnie Françoise du Nord, & elle étoit destinée à enlever aux Anglois le port Nelson, dans la baie d'Hudson. On supposa que la saison étoit trop avancée pour cette expédition; mais la vraie raison de ce délai, étoit que la Compagnie devoit recueillir, avec une partie de la gloire, tous les profits de l'entreprise; & Iberville, qui

commandoit pour la Compagnie, prévit que ce motif la feroit manquer. Cependant Frontenac reçut à cet égard des ordres si précis, qu'il convoqua une assemblée de tous les intéressés dans cette Compagnie ; & du Tast fut lui-même d'avis que la saison étoit trop avancée, & ni Frontenac ni Champigny ne le contredirent : mais afin de montrer que ce n'étoit pas la paresse qui lui avoit fait adopter cette opinion, il entreprit de nettoyer le fleuve Saint-Laurent d'un grand nombre de pirates Anglois qui ruinoient le commerce des François.

*Continuation de la guerre entre les François & les Anglois.*

Cependant Phipps sollicitoit avec tant d'ardeur la Cour d'Angleterre de lui donner une flotte pour retourner devant Québec, que le Gouvernement François du Canada en fut alarmé. Les colons Anglois faisoient de leur côté de très-grands préparatifs, qui auroient pu être funestes à la Nouvelle-France, si Phipps n'avoit pas perdu tout son crédit par la maniere dont il s'étoit conduit. La province de New-Yorck seule leva cinq cents hommes, dont cent quatre-vingts Anglois ; le reste étoit pris parmi les Agniers ou les Mahingans. Cette troupe étoit destinée contre Mont-Réal. Callieres, qui y commandoit, instruit de ce projet, assembla sept ou huit cents hommes au pré de la Madeleine, & ses partis détachés lui apprirent que le vrai dessein des Anglois étoit d'attaquer le fort Chambly, où Callieres envoya en conséquence un renfort de deux cents hommes sous Valrenes.

Cet Officier avoit ordre d'observer les mouvemens de l'ennemi, & d'entrer dans le fort

s'il voyoit qu'il eût intention de l'attaquer ; dans le cas contraire, il devoit le ſuivre & tomber ſur ſon arriere-garde, pendant que Callieres l'attaqueroit de front. Ce détachement fut ſuivi d'un gros corps de Sauvages & d'habitans, qui prirent poſte près de Chambly, ſous les ordres d'un Officier, nommé *Le Bert du Cheſne*. Parmi les Sauvages alliés, il y avoit trois Chefs d'une grande réputation ; le premier étoit Oureouharé, dont nous avons déjà parlé, & qui commandoit les Hurons de Lorette ; le ſecond étoit Paul, à la tête des Iroquois des caſcades de S.-Louis ; & le troiſieme étoit la Routine, Chef des Algonquins.



Après avoir campé pendant trois jours ſur le pré de la Madeleine, le mauvais temps les força à ſe mettre à l'abri dans le fort, où Callieres étoit confiné dans ſon lit par la fievre. C'étoit le 11 Août. Deux ou trois jours après, l'ennemi ſurprit un poſte François à un mille ; il en chaſſa la milice, & en prit poſſeſſion. Le bruit que cela occaſionna alarma Saint-Cyrque, qui commandoit pendant la maladie de Callieres. Il voulut en ſavoir la cauſe, & ignorant que le poſte fût pris, il s'avança ſans précaution, & fut tué ainſi que quelques autres Officiers ; mais un autre détachement s'étant avancé, les Anglois furent forcés à la retraite. Les Iroquois, en s'enfuyant dans les bois, furent haraſſés par un parti François, commandé par Domergue ; mais ils l'attirerent ſi adroitement dans une embuſcade, qu'il y fut taillé en pieces.

*Succès des François.*

Ce ſuccès encouragea fort les Iroquois,

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

qu'ils revinrent à la charge; mais ils furent rencontrés par Valrenes, qui les chargea ainsi que les Anglois, & les mit en fuite. Il y eut dans les différentes actions de cette journée, soixante François tués, entre autres Le Bert du Chesne, & Paul, Chef des cascades de S.-Louis; & les Anglois perdirent cent vingt tués, & eurent un grand nombre de blessés. Après la retraite de l'ennemi, les François firent tranquillement leur moisson.

*Conduite d'Ourouharé.*

Frontenac, à la premiere nouvelle de cette invasion, s'étoit rendu à Mont-Réal, & ayant appris que l'ennemi avoit été repoussé, il retourna à Québec. Bientôt après, il reçut des lettres du Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, qui demandoit la restitution des prisonniers que les Sauvages, alliés des François avoient faits, & proposoit une neutralité entre les sujets des deux Couronnes en Amérique. Pendant que Frontenac délibéroit sur la réponse qu'il devoit faire, il reçut un Mémoire du Baron de Saint-Castin, établi dans le pays des Abenaquis, où il avoit épousé une femme Sauvage, par lequel il l'avertissoit que la proposition faite par les Anglois d'un échange de prisonniers, n'avoit pour objet que de rompre l'alliance des Abenaquis avec les François, & de les empêcher de continuer les hostilités qu'ils commettoient contre les Anglois. En conséquence, Frontenac répondit au Gouverneur Anglois, que dès qu'on lui auroit rendu le Chevalier d'Eau & Manneval, il consentiroit à traiter.

Ensuite il écrivit à Pontchartrain, pour lui représenter combien la conquête de New-Yorck

ſeroit aiſée, à cauſe des diviſions qui s'y étoient élevées entre les habitans Anglois & Hollandois; mais le Miniſtre lui fit la réponſe ordinaire, que le Roi étoit trop occupé des guerres d'Europe, pour envoyer des troupes en Amérique; qu'il falloit ſe contenter de conſerver la Nouvelle-France, & ſe tenir ſur la défenſive.

Cependant les François étoient ſi haraſſés par les Iroquois, qu'ils furent obligés de prendre les armes pour faire la moiſſon. Un corps de ces Indiens avoit fait une irruption ſur la riviere des Prés, mais ils furent repouſſés par Oureouharé. Ce Chef fit quelque temps après une viſite à Frontenac à Québec. Le Gouverneur l'accueillit ſi bien, qu'il déclara qu'encore que pluſieurs nations lui euſſent offert de le prendre pour leur Chef, il étoit réſolu de conſacrer le reſte de ſes jours, à ſon pere Ononthio.

Quoique Frontenac n'eût que les forces néceſſaires pour ſe défendre, il voulut cependant attaquer. Il envoya cinq ou ſix cents hommes envahir le pays des Agniers; mais le mauvais temps & les mauvais chemins les forcerent à revenir ſur leurs pas. En même temps Iberville arriva de la baie d'Hudſon avec deux vaiſſeaux chargés de peaux de caſtor & d'autres fourrures, pour la valeur de 80 à 90,000 livres.

*Iberville reprend Port-Royal.*

Iberville, après s'être arrêté quelque temps à Québec, paſſa en France pour preſſer les préparatifs contre le port Nelſon. Dans le même temps, les Abenaquis commirent de grands ravages dans les plantations Angloiſes; & c'eſt à cette époque que le Chevalier de Villebon ar-

riva dans la Nouvelle-France avec le titre de Gouverneur de l'Acadie, qu'il devoit enlever aux Anglois. Pontchartrain le chargea de se rendre à Québec, pour se concerter avec Frontenac sur cette conquête, par le moyen des Abenaquis qu'il s'étoit chargé de discipliner.

La situation du Canada étoit telle en ce moment à l'égard des Anglois, que Frontenac résolut de profiter pour lui-même du vaisseau qu'avoit amené Villebon; en conséquence il le retint jusqu'au 6 Septembre. Alors, n'ayant plus rien à craindre, il laissa partir Villebon pour Port-Royal, où il arriva le 26 Novembre. Il y débarqua cinquante soldats & deux Ingénieurs. Il vit le pavillon Anglois flotter sur le fort, mais il ne put voir personne dans la place; en conséquence il y entra, fit ôter le pavillon Anglois & placer celui de France, & prit encore une fois possession de l'Acadie au nom de son Maître. Un nommé *Desgontins*, qui faisoit les fonctions de Commissaire, informa les habitans que lors de la prise de Port Royal par Phipps, il avoit enterré 1300 livres dans un certain endroit. On retrouva cette somme qui appartenoit au Roi, & qui fut employée à l'utilité de la Colonie. Dans la suite, cet Officier ayant été accusé de malversation, ce trait de probité le fit absoudre sans aucune forme de procès.

Vers le commencement de Novembre, deux femmes Sauvages qui s'échapperent de chez les Iroquois, avertirent le Gouverneur de Mont-Réal que deux détachemens de ces Indiens, consistans chacun en 250 hommes, étoient en campagne dans l'intention de surprendre les ha-

bitans des cascades de Saint Louis. Aussi-tôt cet Officier envoya à l'établissement menacé, un renfort des troupes qu'il avoit à Mont-Réal, & il distribua le surplus dans les forts du voisinage, laissant aux habitans de Mont-Réal le soin de défendre la ville. Quelques jours après, un de ces détachemens parut, & s'étant apperçu qu'on étoit sur ses gardes aux cascades, il se retira après quelques escarmouches. Le second, composé d'Agniers, de Mahingans & d'Onneyouths, parut près du lac Champlain : mais ayant appris le peu de succès du premier il n'alla pas plus loin; il se contenta d'enlever quelques particuliers, que toutes les précautions du Gouverneur n'avoient pu empêcher de se disperser dans les champs.



Tout le reste de l'année se passa en escarmouches entre les François & les Iroquois. En 1692, Frontenac envoya ordre à Callieres de lever un corps de troupes pour se rendre à la péninsule formée à l'embouchure de la riviere des Outaouais dans le fleuve Saint-Laurent, parce que c'étoit là que les nations Iroquoises se rendoient ordinairement l'hiver pour chasser. Callieres rassembla 300 tant François que Sauvages, dont il donna le commandement à d'Orvilliers, qu'un accident força de revenir; mais on donna sa place à un autre Officier, nommé *Beaucourt*.

La troupe se rendit dans l'isle de Toniatha, où elle rencontra 50 Tsonnonthouans qui se proposoient de surprendre les plantations isolées des François, & empêcher les colons d'ensemencer leurs terres. Elle les attaqua, en tua 25,

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

en prit 16, & délivra un Officier François, nommé *Laplante*, qui depuis trois ans étoit prisonnier de ces Sauvages, & qui faillit à être tué, parce que les François le prenoient pour un Iroquois. Les prisonniers apprirent à Beaucourt que 100 Tsonnonthouans chassoient dans un endroit appelé *la Cascade du Chaudron*, sur la riviere des Outaouais, où ils proposoient de se fixer après la fonte des neiges, & où ils devoient être joints par 200 Onnontagues, sous les ordres d'un de leurs plus braves Chefs, appelé *Chaudronnoir*. Il apprit encore que ces Sauvages devoient employer tout l'été suivant à intercepter tous les François qui iroient à Michillimakinac, ou qui en viendroient.

Callieres fit passer tous ces détails à Frontenac, demandant ce qu'il devoit faire, parce qu'il ne pouvoit pas se priver d'un plus grand nombre d'hommes, attendu qu'on attendoit tous les jours plusieurs chargemens de fourrures, & qui exigeoient des escortes. Frontenac lui répondit qu'il falloit envoyer à Michillimakinac 40 Canadiens, sous les ordres de l'Officier Michel, escortés de trois canots armés qui iroient se rendre à la cascade du Chaudron. Cet ordre fut exécuté, & l'escorte qui avoit conduit les Canadiens, revint à bon port. Quelques jours après, Michel apperçut quelques traces de Sauvages, ainsi que deux Iroquois, qui lui firent craindre que Chaudronnoir & son parti ne fussent pas éloignés, sur quoi il s'en retourna à Mont-Réal.

*Instructions de Frontenac à Callieres.*

Frontenac étoit alors dans cette ville, & il commanda à Michel de se remettre en marche à la tête de 30 François & de 30 Sauvages. En même

même temps il détacha Tilly par la riviere de Hare qui se jette dans celle des Outaouais, à cinq lieues au dessus de la cascade du Chaudron, avec le duplicata de l'ordre que Michel portoit à Louvigny, Commandant de Michillimakinac. Lorsque Michel arriva dans l'endroit qu'il avoit récemment quitté, il vit encore les deux espions Iroquois, & un grand nombre de canots sur l'eau. Il retourna de nouveau à Mont-Réal, où soixante Sauvages alliés arriverent trois jours après avec des fourrures, & avertirent que Tilly étoit passé sain & sauf.

Les Sauvages ayant vendu leurs fourrures, demanderent un escorte jusqu'à un certain endroit où ils devoient se séparer. Michel offrit de les accompagner, & on lui donna en conséquence un parti de 30 hommes. Lorsqu'ils parvinrent à la grande cascade sur le fleuve Saint-Laurent, ils essuyerent une décharge de mousqueterie, sans voir d'où elle partoit. Alors les Sauvages disparurent après avoir tué ou blessé un grand nombre de François, & ceux qui étoient en embuscade fondirent sur le petit nombre qui avoit échappé, & en firent une horrible boucherie. Michel, la Gemeraye, & les deux freres Hertels se défendirent avec une valeur incroyable, & ils auroient pu se sauver, si leurs alliés Sauvages ne les eussent abandonnés. Ainsi Michel & les deux Hertels furent pris; mais Gemeraye & quelques soldats échapperent, & arriverent à Mont Réal dans leurs canots.

Exploits de Chaudronnoir.

Après cette expédition, les Iroquois resterent quelque temps tranquilles, & Frontenac, qui attendoit tous les jours un renfort de France,

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

se rendit à Québec. Mais le 15 Juin, Chaudronnoir fit une descente dans l'isle de Mont Réal, & en emmena 14 François & quelques Sauvages. Callieres les fit poursuivre par 100 hommes, commandés par Duplessis Faber, soutenu par Vaudreuil, qui en avoit 200 autres. Les Sauvages se voyant attaqués par une force supérieure, s'enfuirent dans les bois, abandonnant leurs canots & leurs bagages aux François. Ceux-ci ayant discontinué la poursuite, les Sauvages firent de nouveaux canots, avec lesquels ils descendirent le fleuve. Mais Vaudreuil, averti par ses espions, accourut, atteignit leur arriere-garde, tua quelques Iroquois, & reprit plusieurs prisonniers. Quelques jours après, Lusignan, Capitaine François, fut tué près les isles de Richelieu. Tous ces événemens & d'autres convainquirent Frontenac, que les habitans de Mont-Réal ne seroient en sûreté que lorsqu'ils seroient défendus par une troupe considérable. Ainsi, au commencement d'Août, il s'y rendit lui-même, & y amena 300 hommes, pour protéger les habitans pendant qu'ils feroient leur moisson. Il y trouva 200 Outaouais que la faim y avoit conduits, malgré tout ce qu'ils avoient eu à craindre de Chaudronnoir, qui étoit toujours sur la riviere.

Quoique ces Outaouais n'eussent point apporté des fourrures, Frontenac les traita bien, & leur proposa une expédition contre les Iroquois ennemis communs. Les Outaouais refuserent, soit qu'ils la trouvassent trop périlleuse, soit parce qu'ils ne pouvoient y être autorisés par leurs Chefs. Bientôt après, Frontenac, averti

que les vaiſſeaux François étoient arrivés à Québec, s'y tranſporta, & le Chevalier d'Eau, priſonnier des Anglois, y arriva preſque avec lui.

SECT. XIII. Hiſtoire de l'Amérique.

Affaires de Terre-Neuve.

Cependant la guerre continuoit toujours en Acadie entre les François & les Anglois, & Frontenac fut averti que Sir William Phipps ſe préparoit encore à attaquer la Nouvelle France. Il rendit compte à la Cour de France du danger qui menaçoit la Colonie, & auſſi-tôt le Miniſtre envoya une eſcadre qui devoit remonter le fleuve Saint-Laurent & ſervir à deux fins. 1°. Elle devoit attaquer la flotte Angloiſe, ſi elle entroit dans le fleuve, & enſuite reprendre tous les poſtes dont les Anglois s'étoient emparés à Terre-Neuve. Le commandement de cette eſcadre fut donné au Chevalier du Palais, qui fit voile pour la baie Eſpagnole, d'où il envoya un vaiſſeau pour s'informer ſi quelque vaiſſeau Anglois étoit à l'embouchure du fleuve Sr. Laurent. Ce vaiſſeau, après avoir croiſé longtemps dans le golfe & à l'entrée du fleuve ſans voir aucun Anglois, voulut rejoindre l'eſcadre; mais une tempête l'en empêcha,& le força de retourner en France. Cependant du Palais l'attendoit toujours dans la baie Eſpagnole, & ainſi il perdit l'occaſion d'agir & d'exécuter les ordres de la Cour, en ſorte que la flotte Angloiſe, qui étoit très-inférieure, lui échappa.

Malheureuſes pour les Anglois.

La flotte marchande des Pêcheurs de Terre-Neuve étant prête à retourner en Europe, Brouillan, qui étoit Gouverneur François à Plaiſance, apprit, le 14 Septembre, qu'une eſcadre Angloiſe étoit à l'ancre à cinq milles du port, & le lendemain matin cette eſcadre fut vue encore à

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

l'ancre dans la rade de Plaisance, mais hors de la portée du canon. Aussi-tôt le Gouverneur dépêcha le Baron de la Hontan, qui avoit été envoyé de Québec pour faire les fonctions de Lieutenant de Roi à Plaisance. Cet Officier se porta avec soixante hommes à l'endroit où il étoit probable que les Anglois débarqueroient, à l'effet de s'emparer d'une éminence qui commandoit les batteries du fort. Les Anglois passerent toute la journée à sonder la rade. Le 17 Septembre, ils entrerent dans de grands bateaux pour aller à terre; mais ayant apperçu la Hontan, ils changerent de chemin, & débarquerent dans un autre endroit, où ils mirent le feu à un bois, dans l'espérance que la fumée les couvriroit pendant qu'ils examineroient le fort.

Dans cet intervalle, Brouillan avoit érigé une batterie de quatre pieces sur l'éminence dont nous avons parlé, & une autre à l'entrée du bassin, qu'on ferma avec un gros arbre. Vers neuf heures, le Gouverneur apperçut un bateau portant pavillon de treve. On envoya prendre le Messager par un Sergent, qui lui banda les yeux & le conduisit au fort. Ce Messager dit au Gouverneur qu'il venoit de la part du Commodore William pour lui faire ses complimens, & le prier d'envoyer à son bord un Officier auquel il feroit part de ses projets, & avec lequel il traiteroit de la rançon de quelques matelots François qui étoient prisonniers sur sa flotte. Le Gouverneur envoya la Hontan & un autre Officier nommé *Pastour*, pour conférer avec le Commodore. Ensuite le Messager somma le Gouverneur, au nom du Roi Guillaume & de la Reine Marie, de

rendre la place, ce que Brouillan refusa de faire.



Lorsque la Hontan & Pastour revinrent, ils dirent que l'escadre Angloise étoit composée du Saint-Albans de soixante canons, du Plymouth, & d'une galere à peu près de même force, d'une frégate & d'un autre vaisseau de vingt canons; mais qu'à la maniere dont ils avoient vu manœuvrer, ils étoient persuadés que les équipages n'étoient pas nombreux. Le lendemain, les Anglois s'apperçurent qu'au lieu d'un, ils avoient trois forts à prendre. La canonnade commença, & fut vive pendant quelque temps; le Gouverneur n'avoit plus qu'une charge de poudre, lorsqu'il vit le Commodore se retirer de la ligne. Les Marchands François aiderent avec zele au service des batteries, & réparerent avec courage les breches que l'artillerie Angloise avoit faites. Enfin le soir du 19, les vaisseaux Anglois se retirerent. Pour se venger du mauvais succès de leur expédition, ils tomberent sur Pointe-Verte, qui est à l'entrée de la rade, & y brûlerent quelques maisons, ou, pour mieux dire, quelques cabanes.

*Qui se retirent.*

*Expédition des François dans la baie d'Hudson.*

Les Anglois ne furent pas plus heureux dans les autres entreprises qu'ils firent sur les côtes de la Nouvelle-France. Phipps persistoit toujours dans la résolurion d'attaquer Québec; &, dans le même temps, Villebon se fortifioit au fort Saint-Jean, jusqu'à ce qu'il eût reçu de France les secours qu'on lui avoit promis pour reprendre Port-Royal. Phipps, pour le déloger, envoya un vaisseau de quarante-huit canons & deux brigantins, portant en tout quatre cents hommes. Villebon parut avec un parti de François & de Sauvages, qui firent si bonne contenance, que les

Anglois n'oserent pas débarquer, & se retirerent au fort de Pemmaquid. Villebon représenta à Frontenac la nécessité de détruire ce fort, qui gêneroit toujours les opérations des François sur la Nouvelle-Angleterre.

SECT XVII°. *Histoire de l'Amérique.*

Dans ces circonstances, Iberville, qui avoit reçu ordre d'enlever aux Anglois le port Nelson, dans la baie d'Hudson, arriva à Québec avec l'*Envieux*, vaisseau de guerre, & il y fut joint par le *Poli* & deux autres vaisseaux fournis par la Compagnie du Nord. Iberville n'avoit pu arriver que le 18 Octobre, en sorte qu'il étoit encore trop tard pour rien entreprendre dans la baie; en conséquence Frontenac voulut employer cette escadre commandée par un nommé *Iberville*, à attaquer le fort Pemmaquid. La proposition ayant été acceptée par les Officiers de marine, il fut convenu que les vaisseaux attaqueroient le fort par mer, tandis que Villebon l'assailliroit du côté de terre avec ses Sauvages. Lorsque l'escadre arriva devant le fort, elle vit un vaisseau de guerre Anglois à l'ancre sous son canon; comme les François n'avoient aucun Pilote côtier, ils ne jugerent point propos de faire aucune tentative contre le fort, & ils s'en retournerent au grand regret des Sauvages qui s'étoient assemblés en grand nombre, & qui s'attendoient à s'en rendre maîtres. Iberville, qui étoit un brave Officier, découvrit dans la suite que l'escadre Françoise avoit espéré surprendre le fort; mais qu'un nommé *Nelson*, Officier Anglois, prisonnier à Québec, avoit gagné deux soldats François, qui avoient averti le Gouverneur de Pemmaquid; ce qui avoit engagé Iberville à renoncer à l'entreprise.

*Elle échoue.*

*Prospérité de la Nouvelle-France.*

A cette époque, Frontenac avoit réussi à mettre la Colonie sur un pied respectable. Cependant on l'accusoit encore de la mal gouverner. Il ruina, dit-on, le commerce, parce qu'il fit supporter la guerre par les Marchands, tandis que les Officiers & les soldats ne faisoient rien. Il fut encore plus blâmable en autorisant parmi les Sauvages l'usage des liqueurs fortes. Ce reproche lui a sans doute été fait par les Jésuites, qui vouloient seuls faire ce commerce, & qui ne pouvoient souffrir que la puissance civile donnât aux Indiens cette permission, sans le consentement des Missionnaires. En conséquence ils employerent tous leurs amis à la Cour à renouveler leurs plaintes contre le Gouverneur, qu'ils vouloient rendre responsable des pilleries & des meurtres que les Sauvages commettoient dans l'état d'ivresse.

Cependant Frontenac s'apperçut que c'étoit par les intrigues de Nelson que l'entreprise sur le fort Pemmaquid n'avoit pas réussi, & que cet Anglois étoit aussi la cause des fréquentes désertions dont on se plaignoit depuis quelque temps. Toutes ses sollicitations n'avoient pu lui procurer aucun secours de la France; il étoit fondé à croire que les Anglois connoissoient toute sa foiblesse, & il fit de vains efforts pour arrêter les désertions. Il apprit, dans ces entrefaites, que huit cents Iroquois étoient en mouvement sur les frontieres de New-Yorck pour attaquer le Canada. Ces Sauvages se diviserent en deux corps; l'un marcha vers le lac Champlain, l'autre par le lac Saint-François, & ils devoient se réunir aux cascades de S.-Louis, où ils devoient

ſe retrancher, & de là ſurprendre & maſſacrer tous les habitans.

Cette nouvelle alarma Frontenac, parce qu'il ne ſavoit où l'orage devoit tomber, & que la prudence lui faiſoit une loi de ſe tenir ſur la défenſive. Suivant l'avis de Callieres, il renforça le Marquis de Criſaſy, qui commandoit aux caſcades Saint-Louis; il envoya auſſi quelques troupes aux forts Chambly & Sorel, & ordonna à tous les Officiers & habitans de ſe tenir prêts, ſans quitter leurs maiſons ni leurs poſtes. Les Iroquois qui étoient venus par le lac Saint-François, trouvant que les habitans des caſcades de S.-Louis étoient ſur leurs gardes, échangerent quelques coups de fuſil, & ſe retirerent ſur le ſoir. L'autre parti, qui venoit par le lac Champlain, laiſſa en arriere, dans une petite iſle, un corps de trois cents hommes prêts à fondre ſur les établiſſemens François; mais ayant vu les uns & les autres qu'on les attendoit, & qu'on étoit bien diſpoſé à les recevoir, ils abandonnerent l'expédition, & s'en retournerent chez eux.

*Expédition contre les Agniers.*

Le Gouverneur général attribuant le projet de cette entrepriſe aux Agniers, réſolut de les châtier. Il envoya à Mont-Réal deux cents Canadiens, avec un gros corps d'Abenaquis, d'Algonquins & de Sokokis. Ils y furent joints par cent autres Canadiens, cent hommes de troupes régulieres, & un détachement d'Iroquois Chrétiens des caſcades & des montagnes; & Callieres devoit ſe mettre à la tête de cette armée, & faire une prompte irruption dans le canton des Agniers. Callieres confia la conduite

de cette troupe, composée de six cents hommes, à trois Lieutenans, Mantel, Courtemanche, & Lanoue, & l'armée s'embarqua à Mont-Réal le 5 Janvier. Les ordres donnés en cette occasion tendoient à l'entiere destruction du canton des Agniers; en effet, tous les hommes devoient être passés au fil de l'épée, & les femmes & les enfans dispersés dans les établissemens des Sauvages alliés.

Le 6 Février, les François arriverent au pays des Agniers sans avoir été découverts. Ces Sauvages occupoient trois villages, chacun défendu par une espece de fort. Lanoue, avec peu ou point de résistance, détruisit le premier avec toutes les provisions qui y étoient; Mantel & Courtemanche firent subir le même sort au second; mais on n'exécuta pas les ordres du Général, puisqu'on fit quelques prisonniers, dont Courtemanche eut la garde. Le troisieme fort couta plus de peine. Quarante Agniers étoient prêts à partir pour se joindre aux Anglois; & lorsque Lanoue & Mantel les attaquerent, les Sauvages se défendirent avec beaucoup de résolution. Cependant, après avoir perdu vingt hommes & quelques femmes, deux cent cinquante autres se rendirent prisonniers.

Ce grand nombre de captifs durent, malgré les ordres du Gouverneur, leur conservation à la tendresse naturelle que les Sauvages avoient pour leurs compatriotes. En effet, quoique les Indiens alliés des François eussent promis d'obéir aux ordres du Gouverneur, cependant ils se jeterent aux pieds des Officiers, & les forcerent d'accorder la vie aux prisonniers mâles. Après avoir ravagé tout le canton, les François s'ap-

perçurent qu'on n'avoit réservé de provisions que pour arriver à Mont-Réal, & sachant que l'ennemi les poursuivoit, les Sauvages alliés les obligerent de se retrancher, & d'attendre pendant deux jours l'arrivée des Iroquois. Ils parurent en effet; c'étoient des Onneyouths. Il s'en suivit une escarmouche, où la perte fut à peu près égale de part & d'autre. Les Onneyouths feignirent de se retirer, mais suivirent de loin les François, & les obligerent de se tenir toujours serrés.

Cependant les chemins devenoient de plus en plus mauvais, & les provisions diminuoient de jour en jour; ainsi, forcés de se disperser, tous les prisonniers s'échapperent, à l'exception de soixante-quatre, & les débris de cette armée victorieuse arriverent enfin à Mont-Réal dans une situation déplorable. Ils y apprirent le projet d'une autre expédition plus considérable encore, tramé par les Anglois contre Québec, qu'ils vouloient attaquer par mer & par terre. Ces nouvelles furent confirmées à Frontenac par Iberville qui étoit en Acadie, & par quelques François échappés des prisons des Anglois. Ils annoncerent que tous les Gouverneurs des Colonies Angloises s'étoient assemblés, & avoient résolu de lever une armée de 10000 hommes qui devoient se réunir à Boston, & qu'on en emploieroit 6000 contre Québec. Ni Frontenac ni Callieres ne douterent de la vérité de ces avis; en conséquence on répara incontinent les forts Chambly & Sorel; & on fit, soit à Mont-Réal, soit à Québec, toutes les dispositions nécessaires pour rendre la descente des Anglois infructueuse.

Ces dispositions exigeoient beaucoup de monde, en sorte que Frontenac ne put donner aucune escorte pour conduire un grand convoi de fourrures qui étoit à Michillimakinac, & qui, s'il avoit pu descendre le fleuve Saint-Laurent, auroit été d'un grand service pour la Colonie. Cependant d'Argenteuil, Officier réformé & frere de Mantel, entreprit ce dangereux voyage suivi de dix-huit Canadiens, & on leur donna un autre Officier à la tête de vingt hommes, & d'un certain nombre d'Iroquois Chrétiens pour les conduire dans les passages les plus périlleux. Ils porterent à Louvigny l'ordre d'envoyer à Mont-Réal & à Québec tous les François que la défense de son poste ne lui rendroit pas nécessaires. D'Argenteuil arriva à bon port; mais Valtrie, qui commandoit l'escorte, fut défait à son retour, près de Mont-Réal, par un parti d'Iroquois.

Le 10 Juin, on vit arriver à Mont-Réal un nommé *Tarcha*, Capitaine Onneyouh, suivi d'un François prisonnier dans ce canton depuis quatre ans, & que Tarcha vouloit échanger contre un de ses neveux pris par les François. Il présenta en même temps une lettre de recommandation du Missionnaire Milet, qui étoit toujours prisonnier à Onneyouth. Callieres l'envoya à Frontenac, qui consentit à l'échange, & gagna si bien l'affection de Tarcha, que celui-ci lui remit des colliers au nom des familles les plus considérables du canton, pour marquer combien elles étoient disposées à la paix; mais il conseilla au Gouverneur de se tenir sur ses gardes, sur-tout pendant le temps de la moisson. Tarcha ne négligea

*Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.*

rien pour persuader Frontenac de la sincérité de ses sentimens, & de ceux de sa nation en faveur des François. Le Gouverneur, instruit par une longue expérience, affecta d'en être persuadé, ne s'ouvrit point avec lui, ne l'éloigna pas non plus du dessein d'entamer une négociation; mais il lui dit qu'il falloit que les Députés vinssent avant la fin de Septembre, ou qu'il seroit trop tard. Tarcha promit de revenir avant cette époque, & parti fort satisfait du Général.

*Les Anglois mettent à la voile de Boston.*

Peu de jours après, Frontenac fut averti que la flotte Angloise étoit sortie du port de Boston, & dans le même instant il vit arriver à Québec le malheureux Michel, que les Iroquois avoient fait prisonnier l'année précédente, & qui leur avoit échappé au moment où ils alloient le faire brûler. Il annonça que les Anglois avoient construit dans le principal village des Onnontagues, un fort très-vaste pour recevoir toutes les femmes & les enfans du canton, dans le cas où les François viendroient les surprendre comme ils avoient fait les Agniers : que l'avis de Tarcha pouvoit être vrai, mais qu'il étoit certain que la nation des Iroquois en général n'avoit jamais été moins disposée à faire la paix. Michel finissoit à peine de parler, qu'on apporta la nouvelle que huit cents Iroquois s'étoient avancés jusqu'au lac St. Loüis.

Le 21 Juin, Vaudreuil avec cinq compagnies de troupes régulieres, & cent cinquante recrues nouvellement arrivées de France, vint de Québec. Callieres en personne, à la tête de sept ou huit cents hommes, marcha vers les cascades de Saint-Louis, où on disoit que les Sauvages devoient

ſe réunir, mais on n'en apperçut aucun ; en effet, ils s'étoient retirés quelque temps auparavant. Les détails des préparatifs faits à Boſton étoient fondés ; & pour amuſer Frontenac, on leur avoit donné à deſſein une fauſſe deſtination. L'expédition étoit concertée contre la Martinique; mais elle échoua, & dans le même temps trois vaiſſeaux étant arrivés de France à Québec, les Iroquois, qui étoient venus aux caſcades de S.-Louis, en furent avertis, ſe retirerent ſur le champ, & laiſſerent les colons faire en paix leurs moiſſons.

D'Argenteuil amena, le 4 Août, de Michillimakinac à Mont-Réal, deux cents canots chargés de fourrures & de pelleteries, & les principaux Chefs des Sauvages du nord & de l'oueſt. Comme ces Chefs étoient Hurons, Frontenac leur accorda ſur le champ une audience, où aſſiſterent les Chefs des Indiens alliés. L'Orateur Huron fit un long détail des exploits de ſa nation contre les Iroquois, ennemis des François, & les autres Chefs lui firent leurs complimens de la maniere la plus reſpectueuſe ; mais ils demanderent qu'on leur donnât un prix plus avantageux de leurs fourrures. Frontenac demanda pourquoi il ne voyoit point les Députés des Miamis. On lui répondit que les Anglois avoient envoyé des préſens à cette nation par les Mahingans, qui les avoient gagnés, & qu'en conſéquence elle commerçoit actuellement avec les Anglois par la riviere Saint-Joſeph. Frontenac réſolut de rompre ce commerce ; & comme il avoit un talent particulier pour ſe faire aimer des Sauvages, ceux-ci s'en retournerent chez eux,

charmés de la maniere dont il s'étoit conduit. Ils furent suivis de près par un certain nombre de François, sous les ordres de Tonty, qui commandoit toujours sur la riviere des Illinois, mais qui par hasard se trouvoit à Québec. Tonty étoit accompagné par Courtemanche, Mantel, Perrot, d'Argenteuil, & autres Officiers, & il eut ordre de rompre toute communication entre les Anglois & les Miamis, soit de gré, soit de force. Un nommé *le Sueur* fut chargé de former un établissement à Chagouamigon, & de renouveler alliance avec les Sieux & les autres habitans des cascades.



Frontenac se préparoit à retourner à Montréal, lorsqu'il apprit que les Anglois s'étoient emparés du fort Sainte-Anne, dans le fond de la baie d'Hudson. Trois François en formoient toute la garnison : cependant ils se défendirent courageusement contre cent Anglois, & enfin se sauverent & arriverent à Québec. Ils y trouverent Frontenac, fâché de ce que les renforts de France, arrivant trop tard encore cette année, il ne pourroit rien tenter contre le port Nelson. Il n'avoit plus aucune inquiétude sur la flotte Angloise, & elle étoit revenue trop maltraitée de l'expédition concertée contre la Martinique.

*Une femme Sauvage va à Québec.*

Vers la fin de Septembre, Tarcha, suivant sa promesse, arriva à Québec avec une femme Onneyouth, que la réputation du Comte de Frontenac avoit engagée à venir le voir. Cette femme avoit toujours été fort douce pour les François prisonniers, sur-tout pour le Pere Milet; elle en avoit sauvé plusieurs des flammes, & en conséquence

elle avoit été baptisée sous le nom de *Susanne*. La présence de cette femme engagea Frontenac à bien traiter Tarcha, quoique son canton l'eût chargé de propositions fort injurieuses. Il dit que les Anglois avoient empêché ses compatriotes d'envoyer des Députés, & il proposa au Gouverneur d'en envoyer lui-même à Orange, pour y traiter sous la médiation des Anglois. Frontenac, quoiqu'irrité de ces propositions, dissimula son ressentiment, fit des présens à Tarcha, & le renvoya en lui reprochant l'insolence & la perfidie de ses compatriotes, qu'il châtieroit certainement, s'ils ne se repentoient pas bientôt de leur conduite.

*Intrigues de Frontenac avec les Iroquois.*

Cependant Tonty & les autres Officiers François avoient déterminé les Illinois & les Miamis à attaquer vivement les Iroquois, & par le moyen de ses secrets agens, Frontenac ne désespéroit pas de s'attacher quelques cantons Iroquois. Ourehouaré, qui étoit toujours fidele aux François, habitoit avec les habitans des montagnes ; il faisoit cependant de fréquentes visites à ses compatriotes, qu'il pressoit sans relâche de faire la paix avec les François. Garakonthie, alors très-vieux, étoit chez les Onnontagues, & jouissoit toujours de la même considération parmi sa nation ; & ce fut lui qui arrêta l'exécution de plusieurs projets formés par les Anglois pour détruire les François.

Teganissorens vivoit encore, & rendoit le plus de services qu'il pouvoit à la Colonie. Frontenac connoissoit toute l'influence qu'il avoit sur ces trois Chefs, & il vit que c'étoit plutôt par leur moyen que par la force ouverte qu'il de-

voit rendre vains tous les efforts des Anglois. Mais ils ne purent jamais rompre l'union qui existoit entre eux. Les François continuèrent à être harassés par les Iroquois, que les Anglois excitoient de plus en plus, en les traitant bien, & en leur promettant de temps en temps qu'ils alloient équiper un armement formidable, au moyen duquel ils chasseroient les François d'Amérique.

Cependant il faut avouer que la France étoit mieux servie par ses Officiers en Canada, que l'Angleterre ne l'étoit par les siens dans les Colonies Angloises. Les Gouverneurs & Officiers François étoient bien nés, bien élevés, & se croyoient bien récompensés lorsque leurs services avoient augmenté la gloire de leur Maître. Frontenac connoissoit aussi la partie foible de son gouvernement; il voyoit qu'il n'y avoit pas de proportions entre l'étendue de la Colonie Françoise & celle des Colonies Angloises, ainsi que la supériorité des Anglois sur les François, relativement à l'industrie. Il employoit toute son adresse pour rétablir l'équilibre. Les agens qu'il entretenoit parmi les Iroquois, alliés des Anglois, faisoient chaque jour des propositions de paix qu'on lui envoyoit, & qu'il approuvoit ou rejetoit, suivant les circonstances; mais il ne manquoit jamais de retirer de leurs mains quelques prisonniers François, & il y avoit toujours un grand avantage à gagner du temps. Les colons pouvoient ainsi semer & récolter leurs terres. Il obtint un plus grand avantage dans une occasion où il donna audience à des Députés Iroquois,

quois, par l'adresse avec laquelle il adopta toutes leurs manieres.



Au commencement de 1694, deux Onnontagues vinrent à Mont-Réal demander à Callieres l'endroit où leur pere Ononthio voudroit bien recevoir des Députés qui étoient en chemin pour traiter de la paix. Callieres leur dit qu'il leur feroit obtenir audience; mais il hésita à indiquer le lieu où ces Députés devoient se rendre. Les deux Onnontagues se retirerent, & on n'entendit plus parler d'eux pendant deux mois, quelques efforts que fît Callieres pour connoître les motifs de ce procédé. Le 23 Mars, deux Agniers se rendirent à Mont-Réal, & au nom de Teganissorens, qui devoit être le Chef de la députation, ils accuserent les Anglois du retard qu'elle avoit éprouvé. Frontenac avoit de grandes raisons de se méfier de ces Agniers. En effet, il fut informé que leur intention étoit de l'attirer lui & Callieres à une conférence près de Mont-Réal, où un grand nombre d'Iroquois devoit se tenir en embuscade, & qu'après avoir assassiné les deux Gouverneurs, ils devoient fondre sur la Colonie, s'en rendre maîtres, & la donner ensuite aux Anglois. On prétend que cet avis étoit faux; cependant Frontenac se tint sur ses gardes. Enfin, au mois de Mai, Teganissorens, suivi de huit Députés, arriva à Québec, & comme les habitans étoient occupés à semer leurs terres, la réception qu'il fit aux Députés fut moins pompeuse. On se fit beaucoup de complimens de part & d'autre en public & en particulier, & Teganissorens lui remit des colliers d'amitié de la part de Garakonthie. Frontenac les reçut avec

toutes les marques de la reconnoissance, & en donna d'autres qu'il chargea le Chef de remettre de sa part; en même temps, il en fit accepter quelques-uns à Teganissorens lui-même. Il prolongea le séjour des Députés jusqu'après les semailles; mais dans cet intervalle les Iroquois cherchoient à persuader aux Sauvages du nord & de l'ouest aux environs de Michillimakinac, que les François les trahissoient, & les abandonneroient à leurs ennemis.

Ce bruit, qui se répandoit de jour en jour davantage, alarma Louvigny, qui commandoit dans ces contrées, & il engagea les Sauvages à envoyer des Députés à Québec, où ils arriverent deux jours après le départ des Iroquois. Frontenac, instruit des motifs de leur voyage, fit poursuivre Teganissorens, qui revint sur ses pas, & Frontenac se conduisit si bien, qu'il fit voir aux Députés toutes les intrigues des Iroquois contre les François.

Frontenac avoit fort à cœur de rétablir le fort de Cataracuoy. Encouragé par Teganissorens, il équipa un grand convoi qui devoit y porter la garnison, des travailleurs, & toutes les provisions nécessaires pour la reconstruction de ce poste, qui devoit être un des boulevarts de la Colonie. Le commandement de cette expédition fut donné au Chevalier de Crisasy; mais cet Officier, en arrivant à Mont-Réal où étoit Frontenac, fut remplacé par Sesigny, frere d'Iberville, qui portoit une commission particuliere de la Cour, par laquelle il étoit autorisé à veiller au rétablissement de ce fort. En conséquence, Sesigny se mit à la tête du convoi, escorté par cent vingt

Canadiens & quelques Sauvages des cascades de Saint-Louis. Bientôt après, deux François qui avoient été prisonniers à Onnontague arriverent à Mont-Réal, & avertirent Frontenac qu'il ne devoit point attendre la paix des Iroquois. Il ne voulut pas les croire, parce que ces Sauvages avoient laissé passer un grand convoi de fourrures conduit par Louvigny en personne; & quinze jours après, Ourehouaré arriva avec treize prisonniers François, au nombre desquels étoient les deux Hertels, qui avoient été pris deux ans auparavant & qu'on croyoit morts.



*Les Goyogouins & les Tsonnonthouans.*

Ourehouaré n'avoit avec lui que les Députés des Goyogouins & des Tsonnonthouans. Lorsqu'ils parurent à l'Audience, où se trouverent aussi les Chefs des Sauvages alliés, Ourehouaré donna au nom de ses compatriotes les plus fortes assurances de leur attachement pour les François; il présenta plusieurs colliers pour en convaincre le Général, & offrit de commencer sur le champ les négociations de paix. Frontenac lui demanda s'il étoit autorisé à traiter pour toutes les nations Iroquoises; les Députés ne savoient que répondre à cette question; sur quoi Frontenac déclara qu'il renverroit les colliers de toutes les Tribus dont les Députés n'étoient pas présens, à moins qu'il ne reçût une réponse satisfaisante sur ce qu'il avoit concerté avec Teganissorens, & qu'il étoit prêt à entrer en campagne. Ensuite il entretint les Députés avec son affabilité ordinaire, s'efforça de persuader les Députés de Goyogouin & d'Onnontague, qu'il désiroit sincérement la paix par rapport à eux, parce qu'ils étoient ses enfans, & qu'il

avoit le plus grand chagrin lorſqu'il ſe voyoit forcé de les châtier.

SECT. XVIII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

Il les raſſembla quelques jours après, & leur témoigna combien il étoit fâché que leurs compatriotes ſe fuſſent liés avec les Anglois, & les menaça de renouveler la guerre avec plus de vigueur que jamais. Les Députés, avec une fineſſe qu'ils avoient ſans doute acquiſe parmi les François, eſſayerent de lui inſpirer de la méfiance contre les Sauvages alliés, qui cherchoient à lui donner de mauvaiſes impreſſions ſur le compte des nations Iroquoiſes; mais il leur répondit qu'il aimeroit toujours ſes alliés, & qu'il auroit toujours confiance en eux. Il échappa alors aux Hurons & aux Iroquois quelques mots déſagréables; Frontenac en menaçant les Iroquois, s'ils ne ſe ſoumettoient pas, impoſa ſilence à tous, fit des préſens aux Députés, & les renvoya.

Vers la fin d'Octobre, le Pere Milet arriva à Mont-Réal, après cinq années d'une dure captivité chez les Onneyouths; il précéda de quelques jours Tarcha, qui vint avec les Députés de cette nation. Frontenac menaça de les traiter comme des eſpions; mais il parut s'appaiſer à la ſollicitation du Pere Milet, auquel Tarcha avoit rendu de grands ſervices. Frontenac agiſſoit peut-être ainſi pour prolonger la tranquillité de la Colonie. En effet, il n'auroit pu punir les Onneyouths, ſans déclarer la guerre à toutes les nations Iroquoiſes qui étoient alliées des Anglois, & il n'avoit pas des forces ſuffiſantes pour les réduire.

*Foibleſſe des François.*

Malgré toutes les dépenſes de la France, cette

année Frontenac pouvoit à peine mettre ſur pied deux mille hommes, en y comprenant la Milice & les Sauvages alliés. Cette armée n'étoit pas comparable à celle que les Anglois & les Iroquois pouvoient mettre en campagne ; ainſi donc le Gouverneur ſe conduiſoit ſagement, en contenant adroitement les Sauvages & les empêchant de ſe réunir. Il n'avoit à la vérité rien à craindre des Anglois. Leur flotte de Boſton étoit dans un trop mauvais état, pour qu'elle pût faire quelque entrepriſe, & par terre ils ne pouvoient rien faire ſans les Iroquois.

Il n'en étoit pas de même de Phipps, qui étoit toujours Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre. Il avoit fait un bien mauvais uſage d'une grande force, & il lui en auroit fallu une bien plus conſidérable pour réuſſir à quelque choſe. Cependant, après la conſtruction du fort de Pemmaquid, quelques Abenaquis ſe ſoumirent à la Couronne d'Angleterre ; mais cette ſoumiſſion n'étoit pas ſincere, & la Tribu qui s'étoit ſoumiſe étoit très-peu importante. Charlevoix ne s'eſt peut-être pas trompé en conjecturant que ces Sauvages n'avoient feint de ſe ſoumettre, que pour obtenir la liberté de leurs priſonniers. Quoi qu'il en ſoit, le traité qu'ils ſignerent ne dura pas long-temps. Pendant que Phipps étoit au fort de Pemmaquid, pour mettre la derniere main à cette pacification, Villieu, Officier François, & le Pere Thury, Miſſionnaire de ce pays, gagnerent Mataouando, Chef des Sauvages Malecites, qui étoit un des contractans ; ils leverent, de concert avec lui, un corps de deux cent cinquante Indiens près

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

de Pemmaquid & sur la riviere de S.-Jean. Bientôt après, Villieu fut joint par d'autres Abenaquis, &, suivi d'un seul François, il traversa tous les établissemens Anglois sur la riviere de Piscataqua jusqu'à douze lieues de Boston, où ils trouverent deux forts Anglois. L'un fut attaqué & pris par les Abenaquis, & l'autre par Villieu & les Sauvages. Deux cent trente Anglois périrent dans cette occasion; soixante maisons furent brûlées, & les Indiens alliés ne perdirent qu'un seul homme.

*Mauvaise conduite des Anglois.*

La mauvaise administration de Phipps fut la cause de ces avantages, & des autres que les François obtinrent à cette époque dans la Nouvelle-Angleterre. Les Abenaquis avoient alors pour Chef Taxus, un des plus braves & des plus actifs Sauvages de l'Amérique. A la tête de quarante hommes d'élite, il emporta un fort près de Boston, quoique bien défendu par les Anglois; ensuite il étendit ses ravages jusqu'aux portes de cette capitale. Dans le même temps, Phipps assuroit sa Colonie, que la paix qu'il avoit faite lui rendroit la tranquillité. Les colons irrités se souleverent, & l'obligerent de s'enfermer dans le fort de Pemmaquid, & il offrit de reprendre les négociations avec les Sauvages. En conséquence, il menaça de se venger de ceux qui avoient aidé les François dans la conquête des deux forts, sur les otages & les prisonniers qui étoient à Boston. Les Indiens alarmés résolurent de donner satisfaction au Gouverneur Anglois; mais le Pere Thury leur fit un portrait si affreux de ces Européens, qu'ils n'oserent pas se fier à eux. Il leur conseilla de ne pas perdre

de temps, d'aller mettre leurs moiſſons en ſûreté, & enſuite de ſe retirer dans des endroits où les Anglois ne viendroient ſûrement pas les attaquer. En même temps, Villieu détermina leurs Chefs à le ſuivre à Québec, où ils préſenterent à Frontenac les chevelures des Anglois qu'ils avoient tués, & renouvelerent entre ſes mains les proteſtations d'une fidélité éternelle.



Le 24 Septembre de cette année, Iberville & Seſigny arriverent à l'embouchure de la riviere de Ste-Thérefe, dans deux vaiſſeaux, le *Poli* & *la Salamandre*. Ils deſcendirent à terre; la nuit ſuivante, ils firent inveſtir le fort Nelſon du côté de terre par quarante Canadiens. Le 27, tous les préparatifs du ſiége ſe trouverent faits, & *la Salamandre* parut le 28 Octobre à un mille du fort, qui depuis une ſemaine avoit été conſtruit en bois, & confié à une garniſon de cinquante-trois hommes. Le Gouverneur fut ſommé de ſe rendre, & il capitula, à condition que les Officiers paſſeroient l'hiver dans le fort avec ſûreté pour leurs perſonnes & leurs biens, & que lorſque les mers ſeroient libres, ils ſeroient conduits en France, d'où ils paſſeroient en Angleterre. Les François trouverent dans ce fort des proviſions en abondance, dont ils avoient un grand beſoin.

*Les François prennent le fort Nelſon.*

Charlevoix obſerve avec raiſon que les expéditions projetées par les François en Amérique étoient toujours exécutées trop tard; car ſi Iberville fût venu au fort Nelſon deux mois plus tôt, il y auroit trouvé une grande quantité de fourrures & de peaux qui étoient parties depuis pour l'Angleterre. Au mois de Juin ſuivant cent

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

cinquante canots chargés de pelleteries y arriverent, & à cette époque, les François lui donnerent le nom de fort *Bourbon*, pour marquer le grand avantage qu'ils comptoient retirer de ce poste, d'où ils pouvoient accaparer tout le commerce de la baie d'Hudson. Ils équiperent deux vaisseaux chargés de fourrures ; mais les glaces les retinrent, & le scorbut fit de grands ravages dans les équipages. Enfin la saison s'étant adoucie, les deux vaisseaux mirent à la voile, & arriverent en France le 9 Octobre. On nomma la Ferret Gouverneur du fort Bourbon, & on lui laissa une garnison de soixante-huit Canadiens & de six Sauvages des cascades de S.-Louis.

*Etat de l'Amérique septentrionale.*

Au commencement de 1695, le Canada étoit dans le même état que l'année précédente. Frontenac employoit toute son adresse pour soumettre les Iroquois, tandis que la Nouvelle-Angleterre faisoit tous ses efforts pour empêcher cette soumission. Quant aux Iroquois eux-mêmes, nous ignorons si l'intérêt ne les attachoit pas plus aux Anglois que l'inclination. Ils croyoient devoir tenir en balance les François & les Anglois, pour assurer leur indépendance qu'ils étoient persuadés que l'une ou l'autre de ces nations leur auroit enlevée, si l'une avoit pu conquérir l'autre. Ils voyoient l'ascendant des François parmi les Hurons, les Outaouais, & les autres Sauvages du nord & de l'ouest. Cela les attachoit davantage aux Anglois.

Ceux-ci, d'un autre côté, voyoient par expérience que les Iroquois des montagnes & des cascades de Saint-Louis étoient les sujets les

plus utiles des François, & ils aidoient de toutes leurs forces les autres Iroquois, pour déterminer ceux-là à revenir dans leurs anciennes habitations, & plus d'une fois ils auroient réussi, si les Missionnaires ne les avoient pas contrariés.

Frontenac informoit exactement sa Cour de tout ce qui se passoit dans son Gouvernement; mais il ne put jamais obtenir des secours assez puissans pour agir avec vigueur contre les Iroquois. Pontchartrain, dans ses dépêches, blâmoit Frontenac d'être si entreprenant; cependant il lui promit de le mettre à portée de tenter quelque entreprise décisive.

Dans ces circonstances, Callieres découvrit à Mont-Réal un agent des Iroquois, qui résidoit aux cascades de S.-Louis, & qui en pressoit les habitans d'abandonner cet établissement, & de rejoindre leurs freres & leurs compatriotes; & les Iroquois étoient résolus, ou bien de les attirer à leur parti, ou bien de les chasser de cet établissement; en conséquence ils ne manquoient aucune occasion de les tailler en pieces, même sous le canon des forts François.

Enfin ils proposerent à Frontenac une cessation d'hostilités; mais ils lui dirent avec beaucoup de fierté, que s'il vouloit la paix, il n'avoit qu'à envoyer des Députés dans leur pays. Tous les François du Canada, qui connoissoient le caractere de Frontenac, furent très-surpris qu'après une si grande insolence, ce Général n'assemblât pas sur le champ toutes ses forces pour le punir; mais il avoit ses raisons pour être indulgent. Il n'avoit pas perdu de vue son projet

*Le fort Frontenac est réparé.*

Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.

favori de reconstruire le fort de Cataracuoy, & il s'en occupoit plus que jamais, persuadé que c'étoit le seul moyen de soumettre les Iroquois, sans compromettre la sûreté de la Colonie.

Les Iroquois eux-mêmes demandoient que ce fort fût reconstruit; mais Champigny & les autres Officiers François, qui croyoient qu'il étoit inutile, furent fort surpris de la résolution que montra le Général de satisfaire ces Barbares. Ils représenterent que c'étoit une indignité d'avoir cet égard pour un ennemi perfide, qui d'ailleurs pouvoit être soumis par les troupes régulieres & par la milice qu'on employeroit à rebâtir le fort. Frontenac répondit, que quoi qu'il fût seul de son avis, il y persistoit, ajoutant que la protection de ce fort encourageroit les Outaouais à faire des incursions contre les Iroquois.

Cette opiniâtreté étoit mieux fondée que les raisons spécieuses des autres Officiers, qui même chercherent à obtenir un ordre de la Cour pour forcer le Gouverneur à se désister de son dessein. L'avis qu'il en eut ne servit qu'à l'engager à presser ses préparatifs, qui furent extraordinaires. Le 8 Juillet, il arriva à Mont-Réal, & n'employa pas moins de sept cents hommes, dont deux cents Sauvages, à la reconstruction du fort. Il chargea le Chevalier Crisasy de cette commission, & il la remplit avec une promptitude incroyable, puisque dans l'espace de quinze jours il remonta cent vingt lieues de riviere, arrêté souvent par des cascades, & rebâtit le fort. Lorsqu'il fut fini, il envoya quatre-vingts Sauvages, divisés par petits partis, pour reconnoître le pays. Quarante prirent le chemin d'Onnontague,

& quelques-uns s'étant avancés jusqu'à la riviere de Chouguon, apperçurent trente-quatre canots remplis d'Iroquois qui la descendoient, & qui, d'après les discours qu'ils tenoient, paroissoient aller aux cascades de S.-Louis. Les autres partis apprirent aussi qu'un grand nombre d'autres Iroquois s'étoient mis en campagne avec le même dessein, sur quoi tous se rendirent en hâte à Mont-Réal pour avertir le Gouverneur, & par cet avis Frontenac eut le temps d'assembler huit cents hommes, qu'il plaça dans l'isle Perrot, près de Mont-Réal, vers le sud-ouest.

*Les Iroquois sont défaits.*

Les ennemis firent leur descente; ils trouverent que le Général avoit divisé son armée par petits partis, pour couvrir les habitans qui faisoient leur moisson. Cette précaution les déconcerta; ils tuerent quelques particuliers trop éloignés de leurs compatriotes; mais un de leurs plus gros détachemens fut taillé en pieces par Durantaye. Ainsi, par la vigilance de Crisasy, cette invasion échoua. Dans la partie ouest de la Colonie, Cadillac n'avoit pas été moins heureux à exciter les Sauvages alliés contre les Iroquois; outre qu'ils en tuerent un grand nombre, ils firent beaucoup de prisonniers qu'ils conduisirent à Michillimakinac.

Les Iroquois irrités marcherent dans le pays des Miamis, pour les forcer à se déclarer en leur faveur, ou pour les chasser de leur établissement sur la riviere Saint-Joseph. Heureusement Courtemanche avec quelques Canadiens étoit dans le village lorsque les Iroquois parurent; il joignit les Miamis, & attaqua & défit les Iroquois. Un Capitaine Huron, nommé *Ba-*

*ron*, mais l'un de ces Hurons ennemis implacables des François, étoit alors à Michillimakinac, & il avoit engagé les Hurons de ce poste à ne pas faire la guerre aux Iroquois; mais ses intrigues furent fort secretes, & il dissimula si bien, que lorsqu'il fut avec les autres Députés complimenter le Gouverneur-Général, il envoya son fils avec trente guerriers qui lui étoient dévoués, dans le pays des Tsonnonthouans. Ils y conclurent un traité dans lequel les Outaouais furent compris, & qui étoit si bien fait, que Cadillac lui-même ne put le rompre; seulement il réussit à en faire différer l'exécution en ce qui concernoit les Outaouais.

Cependant Baron avoit levé le masque, & Cadillac vit que le meilleur parti étoit de temporiser; mais c'étoit encore une tâche difficile. Les Hurons, ceux même qui étoient le plus attachés aux François dans ces contrées, s'étoient souvent plaint à lui de la cherté des marchandises Françoises, & avoient prévenu qu'ils seroient forcés de s'adresser aux Anglois. Cadillac ne put leur donner de satisfaction sur cet article; mais il dit aux Députés qui devoient aller traiter avec Frontenac sur un autre objet, de lui présenter un collier de coquilles, pour l'informer que leurs compatriotes espéroient qu'on réduiroit le prix exorbitant des marchandises de France. Les Sauvages firent plus; lorsqu'ils parurent devant Frontenac, & qu'ils lui présenterent le collier, ils lui dirent qu'il avoit le choix de la paix ou de la guerre, & qu'il auroit la guerre s'il ne satisfaisoit pas à leurs demandes.

Frontenac rejeta le collier avec hauteur; mais

il tempéra ce refus, en disant qu'il auroit beaucoup de chagrin s'il étoit obligé de châtier ses enfans ; ensuite il fit tous ses efforts pour leur faire ouvrir les yeux sur la conduite des Iroquois, qui, dit-il, ne veulent que votre destruction, & vous rendre plus facilement la proie des Anglois en vous détachant de moi. Baron garda un profond silence pendant tout ce discours, au grand étonnement des Députés. Enfin, pressé de parler, il dit que sa nation l'avoit seulement chargé d'apprendre les intentions d'Ononthio, & de les lui rapporter. Frontenac lui fit entendre qu'il étoit instruit de toutes ses intrigues, mais qu'il ne l'aimoit ni ne le craignoit. Alors les Outaouais & les Nipissings déclarerent qu'ils n'étoient point fâchés de ce que Baron avoit pu faire pour déplaire à Ononthio.

A cette époque, le Sueur amena à Mont-Réal un grand convoi de l'extrémité occidentale du lac supérieur, où étoient établis les Sieux. Un de leurs Chefs s'approcha d'un air triste de Frontenac, & les larmes aux yeux, il le conjura au nom de sa nation d'avoir pitié de lui. » Toutes » les nations, dit-il, excepté moi, ont un pere, » moi seul je reste orphelin. Ensuite il jeta à » terre une peau de castor, sur laquelle il laissa » tomber l'une après l'autre vingt-deux fleches, à » chacune desquelles il donnoit le nom d'un des » villages de sa nation, & il supplia le Gou- » verneur de les prendre tous sous sa protec- » tion «; ce que Frontenac lui accorda.

Les ennemis de Phipps avoient, dans cet intervalle, porté des plaintes si graves contre lui à la Cour d'Angleterre, qu'il fut enfin rappelé à

Londres, où il mourut, & on envoya pour lui succéder Stoughton. Pendant son administration, sept Abenaquis, qui furent au fort de Pemmaquid avec un pavillon de treve, furent arrêtés & envoyés prisonniers à Boston; mais en chemin les Anglois en tuerent quatre. Les Abenaquis furent sensibles à cette violation de l'hospitalité; cependant ils ne voulurent rompre avec les Anglois, qu'après qu'ils eurent vainement essayé de recouvrer leurs otages qui étoient à Boston. Alors ils prirent les armes; mais ils hésitoient à commettre les hostilités, parce qu'ils croyoient que les Anglois étoient plus forts sur mer que les François. Cependant, lorsqu'ils virent qu'un vaisseau de guerre François, commandé par Bonaventure, avoit pris un grand nombre de vaisseaux Anglois, & sur-tout lorsqu'on leur eut fait de grands présens, ils entrerent en campagne.

*Frontenac justifie sa conduite.*

Le lendemain du départ du convoi expédié pour la reconstruction du fort Cataracuoy, Frontenac reçut de Pontchartrain la défense expresse de le reconstruire. Dans sa réponse au Ministre, il observa que si les grands préparatifs qu'il avoit faits, devenoient inutiles, il se rendroit méprisable aux yeux des Outaouais qui en avoient été témoins, & qui attribueroient ce changement ou à son incapacité, ou au dessein de faire la paix avec les Anglois, qui avoient toujours été aussi contraires à l'établissement du fort, que les Iroquois avoient paru empressés à le voir rebâtir. Il ajouta qu'il avoit été construit à peu de frais & à peu de temps. Le passage suivant doit être transcrit en entier. » J'étois pressé, dit-il, d'at-
» taquer les Onnontagues avec toutes mes trou-

» pes, tous les habitans & tous nos alliés ; » mais je n'ai pas voulu y consentir : 1°. parce » que je n'avois pas assez de forces pour réussir dans cette entreprise : 2°. parce que si je » l'avois fait, j'aurois laissé la Nouvelle-France » exposée aux invasions des Anglois, qui au- » roient pu attaquer Mont-Réal du côté de » Chambly ; 3°. parce que cette entreprise, en » elle-même, étoit ridicule, & auroit consisté » à brûler quelques misérables huttes ; car les » Sauvages, en supposant qu'ils n'eussent pas » eu le temps de recevoir le secours des An- » glois, se seroient sauvés dans les bois avec » leurs femmes & leurs enfans. L'expédition de » M. Denonville contre les Tsonnonthouans » justifie mon observation, & prouve que l'in- » cendie de deux ou trois villages ne nous met » point à labri des incursions des Sauvages. Le » seul moyen de les humilier est de les harrasser, » & de les alarmer continuellement par des partis » détachés, en sorte qu'ils n'osent point s'é- » carter, & c'est ce que le fort Frontenac, c'est- » à-dire, le fort de Cataracuoy, nous met à » portée de faire.

» Si l'année prochaine Sa Majesté veut per- » mettre que j'attaque le fort de Pemmaquid, » nos Sauvages, de ce côté, en seront fort » contens ; il seroit même prudent que cette » expédition s'étendît jusqu'à bombarder New- » Yorck & Boston, ce qui n'est point impra- » ticable, & pourroit d'un seul coup finir en- » tiérement la guerre ici «.

Tels étoient les raisonnemens par lesquels il se justifia, & l'expérience prouva qu'il s'étoit

SECT XVIII. Histoire de l'Amérique.

sagement conduit; mais il étoit vieux & fier; ce qui lui avoit fait beaucoup d'ennemis parmi les Officiers. Vers la fin de cette année, Frontenac & Champigny représenterent à leur Cour l'état délabré de Plaisance, & l'impuissance de conserver ce poste, s'il étoit attaqué par les Anglois. Ils proposerent qu'on leur envoyât une escadre assez forte pour battre celle des Anglois, & ensuite s'emparer de Boston, ce qui produiroit non seulement de grandes richesses, mais assureroit à la France la possession de toutes les pêcheries. Toute autre Cour auroit sans doute adopté cette proposition sur un projet très-praticable alors. Heureusement pour l'Angleterre, Louis XIV étoit si occupé à forger des chaînes pour l'Europe, qu'il négligea celles de l'Amérique.

*Plan des opérations des François.*

Au lieu de suivre les avis de Frontenac, le Conseil de Versailles borna les opérations de l'année 1696 en Amérique, à la conquête du fort de Pemmaquid, de tous les postes que les Anglois occupoient à Terre-Neuve & dans la baie d'Hudson. Iberville & Bonaventure furent chargés de l'expéditon contre le fort de Pemmaquid, laquelle devoit être faite aux dépens du Roi de France. Les deux autres restoient à la charge de la Compagnie du Nord. Au mois de Février, Begon, Intendant à la Rochelle, reçut ordre d'équiper deux vaisseaux, *l'Envieux* & le *Profond*; les deux Capitaines furent chargés de raser le fort après la conquête, & ensuite de faire un établissement au fond de la riviere Saint-Jean, d'où ils enverroient Sesigny dans le *Dragon*, à la baie d'Hudson.

Quant

Quant aux deux autres expéditions, les deux Commandans devoient s'avancer par la riviere de S.-Jean, y joindre quelques vaisseaux de St-Malo, & de concert avec Brouillan, Gouverneur de Plaisance, attaquer vigoureusement les Anglois par terre & par mer. A l'égard des Iroquois, le Gouvernement persuadé que tout le commerce de contrebande étoit fait par les coureurs de bois; que les désordres qu'ils avoient introduits parmi les Sauvages alliés du nord & de l'Ouest, tendoient aussi à faire négliger l'Agriculture, par l'obligation où on étoit de garder à grands frais, & non sans danger, la communication entre Michillimakinac, & les parties intérieures de la province, il étoit ordonné d'abandonner ce poste & tous les autres plus éloignés, excepté Saint-Louis sur la riviere des Illinois. En même temps il étoit enjoint à la Forest & à Tonty, qui commandoient dans ce dernier fort, de n'importer aucune peau de castor dans la Colonie. Charlevoix reconnoît les maux que ces coureurs de bois ont faits à la Nouvelle-France; mais il crut que le parti que la Cour prenoit, tendoit à la ruine entiere des colons, parce que ces postes avancés devoient certainement tomber entre les mains des Anglois, qui, réunis avec les Sauvages, pouvoient dans une seule campagne chasser les François du Canada.

*Embarras des François relativement aux Sauvages.*

Cependant Frontenac avoit épuisé toute son adresse dans sa conduite avec les Sauvages, qui attribuerent à sa foiblesse sa lenteur à les punir. Ainsi ce Général, pour les détromper, résolut d'en venir aux effets, & de marcher con-

tre eux avec toutes ses forces. Il envoya, avec les Députés des Outaouais, un messager chargé d'annoncer ses intentions à Cadillac. Le messager trouva cet Officier dans la plus grande perplexité. Baron avoit réussi non seulement à faire tenir l'assemblée qu'il avoit projetée entre les Indiens de Michilimakinac & les Iroquois, mais encore à conclure une alliance offensive, par laquelle ils devoient réunir leurs forces contre les François.

Cadillac fut averti de ce traité par Onaské, Chef des Outaouais Kiskakons, & son embarras augmenta par le bruit qui se répandit que les Députés Indiens, à leur retour de Québec, parloient des François dans les termes les plus injurieux. Pour rompre cette dangereuse union, Cadillac offrit aux Sauvages toutes sortes de provisions au prix ordinaire; mais il leur fit crédit pour le payement. Ensuite il exagéra les avantages que les François avoient remportés sur les Anglois dans différens endroits de la Nouvelle-France, & assura que les vents contraires retenoient seuls l'arrivée des flottes & des marchandises Françoises. La générosité de Cadillac toucha ces Sauvages; de sorte que malgré le traité qu'ils venoient de faire avec les Iroquois, ils résolurent de se joindre aux François contre eux, & avant de sortir de l'endroit où Cadillac les avoit assemblés, ils nommerent Onaské & deux autres Chefs pour commander l'expédition. Ils en revinrent victorieux avec trente chevelures, trente-deux prisonniers, & un butin de cinq cents peaux de castor qu'ils avoient enlevées aux Anglois.

Bientôt après, d'Argenteuil arriva à Michillimakinac, où il publia le détail des grands préparatifs que Frontenac faisoit contre les Iroquois & les Anglois. Cadillac espéroit déterminer 500 guerriers Outaouais à aller joindre le Gouverneur; mais ce projet fut déconcerté par les intrigues des Hurons, qui blâmoient la perfidie des Outaouais à l'égard des Iroquois.

*Frontenac se prépare à marcher contre eux.*

Frontenac n'avoit plus qu'à dresser le plan de ses opérations. Il avoit d'abord intention de fondre pendant l'hiver sur le canton des Onnontagues; mais sur les représentations de Callieres, il différa jusqu'à l'été. Cependant il fit sortir cinq ou six cents hommes des Colonies de Mont-Réal & des Trois-Rivieres, pour marcher contre les Agniers. Ces Sauvages avoient plus d'intelligence qu'il ne le croyoit; car il apprit que prévoyant l'orage qui les menaçoit, ils avoient appelé dans leur canton toutes les autres nations Iroquoises, & même les Anglois. Alors Frontenac changea son plan, & il ordonna qu'un détachement de trois cents hommes attaqueroit les chasseurs Iroquois, qui rodoient sans défiance entre le fleuve S.-Laurent & la riviere des Outaouais. Ce détachement partit de Québec vers la fin de Janvier, sous les ordres de Louvigny; mais la neige le retint treize jours à Mont-Réal. Ensuite il continua sa marche avec des peines incroyables jusqu'à cinq lieues de Cataracuoy. De là il envoya des Sauvages pour reconnoître le pays; & après avoir marché sept ou huit jours, il rencontra dix Iroquois & une femme; trois furent tués, & les

autres pris, dont un ou deux furent brûlés à Mont-Réal.

Au commencement du printemps, les Iroquois parurent en corps au voisinage de Mont-Réal pour empêcher les semailles; mais leur projet échoua par les sages dispositions de Callieres, en sorte que peu de François souffrirent, encore fût-ce leur faute. Vers le même temps, le Chevalier de Crisasy mourut de chagrin pour n'avoir pas pu obtenir la plus petite récompense des services importans qu'il avoit rendus à la Colonie, quoiqu'il eût été recommandé à la Cour par le Gouverneur-Général, & par tous les Officiers de la Couronne dans la Nouvelle-France.

*Il envahit leur pays.*

Au mois de Mai, Callieres fut à Québec, & après avoir concerté avec le Gouverneur les opérations de la campagne, il retourna à Mont-Réal, où, le 22 Juin, Frontenac vint le joindre, ainsi que le Chevalier de Vaudreuil, Ramezay, Gouverneur des Trois-Rivieres, les troupes régulieres & la milice de Québec, ainsi que celles des Trois-Rivieres. Les troupes de Mont-Réal étoient déjà prêtes. Le 4 Juillet, on vit arriver dix Outaouais qui avoient erré quelque temps dans le canton d'Onnontague, sans avoir pu faire aucun prisonnier. Les François ne désespérerent pas qu'enfin toute cette nation ne se joignît à eux.

Enfin l'ordre de toute l'armée fut arrêté; les Officiers qui connoissoient bien la maniere de combattre des Iroquois, furent nommés pour commander les Sauvages alliés. On divisa les

troupes régulieres en quatre bataillons, & la milice en plusieurs autres, qui eurent tous leurs Officiers. Le 6, l'armée campa dans l'isle de Perrot, & le lendemain elle se mit en marche. Le 19, elle arriva à Cataracuoy, où elle attendit quatre cents Outaouais, promis par Cadillac, mais qui ne vinrent point. Le 28, l'armée se trouva à l'entrée de la Chouguen, riviere très-rapide, qui obligea le Général à s'avancer avec précaution, de sorte qu'en 24 heures on ne faisoit qu'une lieue & demie.

Enfin, après avoir surmonté les plus grandes difficultés, l'armée parvint au lac de Ganentaha, & passa un détroit que l'ennemi avoit négligé d'occuper. On trouva deux paquets pendus à un arbre, & qui étoient formés d'autant de roseaux, qu'il y avoit d'ennemis prêts à combattre les François; on en compta 1434. Cependant l'armée débarqua sans aucune opposition, & le lendemain on construisit un retranchement, ou, si l'on veut, un fort, où on mit à couvert les provisions & les munitions.

Cette expédition ne pouvoit réussir que par le plus profond secret, mais personne ne le garda. Callieres voulut tirer parti de cette indiscrétion, & sachant que des Indiens déserteurs alloient annoncer à l'ennemi toutes les résolutions des François, il dit tout haut parmi les Sauvages, que les Outaouais n'étoient pas venus les joindre, parce qu'ils avoient promis d'aller attaquer les Tsonnonthouans pendant que le Gouverneur marcheroit contre les Onnontagues. Cette nouvelle fut aussi-tôt portée par un déserteur aux

Tsonnonthouans, qui en conséquence resterent dans leur pays pour le défendre.

La nuit suivante, l'armée vit le principal village des Onnontagues en flammes; les habitans y avoient mis le feu eux mêmes, & par différentes circonstances on conjectura qu'ils avoient envoyé les bouches inutiles chez les Goyogouins & les Onnevouths, & que ces deux cantons avoient envoyé un renfort. Le 3 Août, l'armée Françoise fut mise en ordre de bataille. L'aile gauche étoit commandée par Callieres, la droite par Vaudreuil, & le centre par le Gouverneur-Général; mais les chemins étoient si mauvais, qu'il fallut long temps avant d'arriver au village, qu'ils trouverent en cendres, & ils virent les cadavres de deux François récemment égorgés.

Les François furent surpris de voir que non seulement le village étoit abandonné, mais même le fort Anglois, qui, s'il eût été bien défendu, eût pu ruiner l'armée Françoise. Le 5, un soldat François prisonnier vint du canton des Oneyonuths avec un collier de la part de cette nation, pour demander la paix. Le Général le renvoya sur le champ, avec ordre de répondre qu'il étoit prêt à recevoir les soumissions de ceux qui l'avoient envoyé, pourvu qu'ils vinssent vivre dans les établissemens François; mais que s'ils n'obéissoient pas sur le champ, il leur enverroit le lendemain des troupes pour leur porter sa résolution.

En conséquence Vaudreuil partit dès le matin avec six ou sept cents hommes, ayant ordre de

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

détruire tous les grains, de brûler les villages, & d'exiger six de leurs Chefs comme otages. En cas de résistance, il devoit tout passer au fil de l'épée. Le lendemain, un prisonnier François qui s'étoit échappé, ayant remarqué que l'ennemi vouloit cacher quelque chose, Vaudreuil commença à exécuter ses ordres en coupant les blés & ravageant le pays pendant deux jours de marche. La rage des Indiens, alliés des François, fut portée si loin, qu'un vénérable Onnontague, âgé de près de cent ans, & incapable de fuir avec ses autres compatriotes, étant tombé entre leurs mains, ils se préparerent à le faire mourir dans les plus cruels tourmens, sans qu'il témoignât la moindre foiblesse; il leur reprochoit au contraire de ce qu'ils s'étoient rendus esclaves des François. Quelques-uns voulant par pitié se hâter de terminer sa vie: » Pourquoi, dit-il, vous » tant presser de finir mes tourmens? laissez-» moi plus de temps, afin de vous montrer com-» ment doit mourir un homme; car je meurs » content, parce que je n'ai aucune foiblesse à » me reprocher «.

*Et se retire.*

Après avoir ravagé tout le pays des Onneyouths, Vaudreuil revint au camp avec trente-cinq prisonniers, dont plusieurs étoient François, qu'il avoit délivrés de captivité, & suivi des Chefs du canton, qui se soumirent à Frontenac. Parmi les prisonniers étoit un jeune Agnier qui s'étoit échappé d'un établissement François, & qui fut brûlé vif. Il rapporta que trois cents Agniers & Anglois avoient quitté Orange pour venir au secours d'Onneyouth, mais qu'ils s'en étoient retournés dans la plus grande consternation. En-

suite on assembla un Conseil de guerre, où il fut résolu qu'on traiteroit de la même maniere le canton de Goyogouin, & qu'après cette opération on construiroit des forts pour contenir les Sauvages, ou les forcer à quitter le pays. Frontenac paroissoit d'abord approuver cette résolution; mais tout-à-coup il changea d'avis, & déclara qu'il falloit sur le champ retourner à Mont-Réal.

*Motifs de sa retraite.*

Charlevoix est fort embarrassé de deviner quels furent les motifs qui déterminerent Frontenac. Il dit qu'il fit réflexion que si les Iroquois étoient soumis, son gouvernement ne signifieroit plus rien; d'autres assurent qu'il étoit jaloux de Vaudreuil: mais, sans adopter toutes ces extravagances, nous trouvons de quoi justifier son retour. Cette expédition coutoit prodigieusement, & en effet n'avoit rien produit, car les Sauvages avoient perdu au plus trente ou quarante hommes; ils pouvoient aisément rebâtir leurs cabanes, & les Anglois leur fourniroient abondamment des subsistances. Ainsi Frontenac conclut que ce seroit une folie d'aller plus loin; & malgré les représentations de Callieres & des autres Officiers, il fit donner le signal de la retraite, qui commença à se faire le neuf, & l'armée arriva à Mont-Réal le vingt, n'ayant perdu en tout que six hommes.

Frontenac y trouva d'Argenteuil avec cinquante François de Michillimakinac, mais qui étoient arrivés trop tard pour se trouver à l'expédition. Il apprit au Général que les Sauvages du nord & de l'ouest n'avoient eu d'autres raisons pour se dispenser de joindre l'armée, que

l'idée désavantageuse qu'ils s'étoient formée des François. Ils avoient dit que cette expédition, comme toutes les autres, tomberoit sur la terre. Quoi qu'il en soit, on lui rapporta quelque temps après, que les Iroquois étoient sur le point de périr par la famine, & que les Anglois de New-Yorck étoient hors d'état de leur fournir des vivres. Il imagina alors qu'en les faisant harasser par des partis détachés, il les ameneroit aisément à se soumettre, & après avoir donné des ordres en conséquence, il retourna à Québec. Il ne tarda pas à voir combien il s'étoit trompé; les Iroquois envahirent les établissemens François avec plus de fierté que jamais; leurs villages furent rétablis dans un meilleur état qu'auparavant; au lieu d'être soumis, ils n'en furent que plus acharnés; enfin la récolte fut si mauvaise, que les François furent plus exposés à souffrir la famine que leurs ennemis.



*Autres expéditions contre les Sauvages.*

Vers la fin de l'automne, Callieres eut ordre de lever un gros corps de troupes, & de marcher sur les glaces contre les Agniers; mais la disette des provisions rendit ce dessein impraticable. Alors le Gouverneur lui ordonna d'envoyer un parti de cinquante hommes dans l'endroit où les Iroquois étoient dans l'usage de chasser pendant l'hiver. Ce projet ne fut pas plus heureux, parce qu'on apprit que les Onneyouths étoient en mouvement, & que cette année les Iroquois avoient décidé d'aller chasser ailleurs. Cependant quelques chasseurs s'avancerent du côté de New Yorck, mais peu échapperent; ils furent tués, soit par les Maginhans, soit par les Agniers, soit même

par les Sauvages alliés, qui les prirent pour des Anglois.

Le 5 Février 1697, trente-trois Onneyouths vinrent à Mont-Réal offrir, au nom de leur canton, de se soumettre au Gouverneur-Général. Ils ajouterent que les autres cantons voudroient bien suivre cet exemple; mais que, placés entre leurs ennemis, les Onnontagues les retenoient par un bras, & les Agniers par l'autre; que cela cependant ne changeoit point leur intention, & que si Ononthio vouloit leur envoyer quelqu'un, ils viendroient très certainement. Quant à nous, dirent-ils, nous nous fixerons où il voudra; toute la grace que nous lui demandons, c'est de conserver notre nom d'Onneyouths. Callieres les accueillit fort bien, & reçut ordre de Frontenac de renvoyer le principal d'entre eux au canton d'Onneyouth, afin qu'il rendît compte à ses compatriotes de la maniere dont il avoit été reçu, & les engageât à venir avec lui s'établir parmi les François.

Fierté de ces Barbares.

Cette démarche des Onneyouths donna de l'inquiétude aux Onnontagues & aux Agniers; & ceux-ci, sous prétexte d'escorter deux femmes Françoises qui avoient été faites prisonnieres quelque temps auparavant, envoyerent deux de leurs compatriotes à Québec pour savoir ce qui s'y passoit. Ces prisonnieres apprirent au Gouverneur que les Iroquois étoient revenus de la consternation dans laquelle l'invasion & la dévastation de leur pays les avoient jetés; que les Anglois avoient fait aux Onnontagues des présens suffisans pour les dommager de leurs pertes, & pour les mettre à portée de rebâtir leurs villages, &

qu'au printemps suivant ils se proposoient même de semer les terres que les François avoient ravagées. Les deux Agniers parlerent fort librement au Gouverneur. Ils demanderent si le chemin qui conduisoit de Québec dans leur pays étoit libre, & l'un d'eux demanda qu'on lui rendît son fils qui étoit prisonnier. Frontenac leur répondit, que si la remise qu'ils venoient de lui faire de deux prisonnieres ne le retenoit, il leur feroit sentir tout le poids de l'indignation que lui causoient leurs demandes insolentes ; qu'il ne leur répondroit point avant qu'ils ne se fussent soumis à sa volonté, & qu'ils ne lui eussent renvoyé tous les prisonniers François. Il fit plus, il retint les deux Agniers à Québec pendant tout l'hiver, afin qu'ils ne pussent pas avertir leurs compatriotes de se tenir en garde contre les partis qui couroient de côté & d'autre.

Dans le même temps, il envoya à Mont-Réal de nouveaux ordres pour qu'on harassât sans cesse les Iroquois, & qu'on s'informât, s'il étoit possible, de ce qui se tramoit entre leurs cantons & la Colonie de New-Yorck. Le 15 Mai, les Sauvages des montagnes & des cascades de Saint-Louis vinrent offrir leurs services au Gouverneur de Mont Réal ; cet Officier leur répondit qu'il trouveroit l'occasion de les employer chez eux, d'où il leur défendoit de s'écarter. Cet ordre fut occasionné par des dépêches qu'un Canadien avoit remises au Gouverneur général, de la part de Gabaret qui étoit arrivé de France. Ces dépêches portoient qu'il se gardât bien de se défaire de ses troupes, ni de les employer à des postes éloignés, parce

qu'une escadre étoit prête à faire voile d'Angleterre ; qu'elle devoit se joindre à celle de Boston pour attaquer ensuite le Canada, & qu'il falloit réunir 1000 ou 1200 hommes pour être prêts à exécuter les ordres du Roi.

*Les Iroquois recommencent les hostilités.*

L'obéissance à ces ordres persuada aux Iroquois qu'ils n'avoient rien à craindre des François ; en conséquence ils renouvelerent leurs incursions & leurs ravages dans le Gouvernement de Mont-Réal ; ce qui obligea Callieres à envoyer un détachement contre eux. Bientôt après, quelques prisonniers de New-Yorck les assurerent que les colons étoient trop malheureux pour rien tenter contre le Canada, & qu'ils craignoient bien plus d'être attaqués par les François.

*Les Anglois reprennent le fort Nelson.*

Dans le même temps, on apprit que les Anglois s'étoient emparés du fort Nelson. Vers la fin de l'automne de l'année précédente, quatre vaisseaux Anglois & une bombarde avoient paru dans la rade. Deux vaisseaux François y entrerent peu de temps après ; mais ils partirent sur le champ ; l'un arriva en France, & l'autre fit naufrage en voulant aller à Québec. Après leur départ, les Anglois canonnerent le fort, & essayerent de débarquer quelques troupes, mais elles furent repoussées ; ensuite on bombarda le fort si vigoureusement, que la Forest, qui y commandoit, avoit demandé à capituler, & à être transporté lui, sa garnison & leurs effets, dans quelque port appartenant à la France. Cette capitulation fut consentie, & puis violée par le Commandant Anglois, qui emmena la garnison prisonniere en Angleterre.

Quatre mois après, elle arriva dans cette isle,

d'où elle passa en France ; & à peine y étoit-elle descendue, qu'on forma le projet d'une expédition pour reprendre le fort Nelson, & qu'elle s'embarqua pour cet effet presque toute entiere à bord de quatre vaisseaux & d'un sloop qui faisoient voile de la Rochelle sous les ordres de Serigny, qui, en arrivant à Plaisance, devoit céder le commandement à son frere Iberville. Ce dernier, avant de se rendre à la baie d'Hudson, devoit visiter le fort Naxoat sur la riviere de S.-Jean ; mais l'escadre arriva trop tard. La saison étoit si avancée, & les vaisseaux si fatigués du voyage, qu'on fut obligé de faire voile tout de suite pour le fort Nelson, & ils arriverent à l'entrée de la baie d'Hudson le 28 Juillet.

Le 3 Août, il gela si fort, qu'un des vaisseaux périt, & on eut beaucoup de peine à sauver l'équipage. Le 4 Septembre, l'escadre parut devant le port. Le Général envoya un Officier à terre pour reconnoître le rivage, & prendre connoissance de quelques vaisseaux Anglois qu'il avoit vus à l'entrée de la baie. Le lendemain, il apperçut trois vaisseaux Anglois ; & quoiqu'un de ces vaisseaux fût plus fort que le sien, il les attaqua, & en prit un appelé *la Baie d'Hudson*. Ensuite, comme il se préparoit à attaquer le fort Nelson, il fit naufrage lui & sa prise. Les équipages eurent le bonheur de se sauver, & même de retirer assez d'artillerie pour attaquer le fort ; les provisions manquoient, mais il espéroit trouver des vivres dans le fort. Comme il faisoit ses dispositions, il apperçut ses trois vaisseaux qu'il avoit perdus de vue depuis plusieurs

jours, & qui avoient été fort maltraités par la même tempête qui avoit fait périr son vaisseau. Ce renfort venoit fort à propos, & l'encouragea, en même temps qu'il intimida le Commandant Anglois Bailey, qui demanda immédiatement à capituler. La garnison consistoit en cinquante-deux hommes, dont dix-sept avoient été de l'équipage du vaisseau *la Baie d'Hudson*, & s'étoient échappés après le naufrage. Ils profiterent de la capitulation. Iberville revint en France sur *le Profond.* Lorsqu'il arriva à Belle-Isle, son équipage étoit si malade du scorbut, qu'il n'y avoit pas un homme en état de faire le service. La conquête de la baie d'Hudson étoit plus importante que les François eux-mêmes ne le croyoient; d'abord ils y trouvoient les plus belles fourrures de l'Amérique; ensuite les natifs étoient si misérables, qu'ils les vendoient à meilleur marché qu'en aucun autre endroit de l'Amérique.

Frontenac cependant étoit dans l'embarras de savoir comment il pourroit exécuter les ordres qu'il avoit reçus de la Cour, lorsque le Chef du canton des Onneyouths arriva seul à Québec, & s'étant présenté avec indifférence au Général, lui dit que ses compatriotes ayant appris le bon accueil qu'il avoit fait à leurs freres, étoient disposés à suivre leur exemple. Ce Chef étoit le même que Callieres, par ordre de Frontenac, avoit renvoyé dans son pays pour faire part à sa nation du bonheur dont jouissoient ceux qui étoient venus s'établir parmi les François. Il ajouta que les Onnontagues étoient prêts aussi à se soumettre, & qu'ils alloient envoyer un collier à Onontio, pour savoir s'il voudroit les recevoir, & un autre

aux Missionnaires, pour qu'ils priassent le Dieu des Chrétiens de leur procurer la paix avec les François.



Frontenac jugea que tous ces complimens n'avoient pour objet que de gagner du temps. Il n'avoit pas à hésiter, ou il falloit déclarer la guerre, ou dissimuler. Les ordres de la Cour lui défendoient le premier parti; en conséquence il répondit au Chef Onneyouth, qu'il accordoit à sa nation jusqu'au mois de Septembre pour se déterminer à venir en corps demander la paix; mais que s'ils laissoient passer ce délai, elle trouveroit toujours en lui l'ennemi le plus implacable. Frontenac savoit bien que cette menace ne feroit pas un grand effet; cependant il n'auroit pas cru que les Sauvages l'eussent bravé si-tôt, car quelques jours après ils renouvelerent leurs incursions. Ce ne fut pas à cette époque la seule inquiétude qui agitât le Gouverneur.

*Frontenac se brouille avec les Miamis.*

Un gros corps des Miamis établis près la riviere de Maremek, qui se jette dans la partie orientale du lac Michigan, s'étoit mis en marche au mois d'Août de l'année précédente, pour joindre leurs freres qui habitoient les bords de la riviere de S.-Joseph; mais ils furent attaqués en chemin par les Sieux, qui en tuerent un certain nombre. Les Miamis de la riviere de S.-Joseph, pour venger leurs freres, marcherent contre les Sieux, & pénétrerent dans leur pays, où ils les trouverent retranchés dans un fort avec quelques Contrebandiers François. Cela ne déconcerta point les Miamis; ils donnerent plusieurs fois l'assaut au fort, mais ils furent toujours repoussés; & après avoir perdu leurs plus braves hommes,

ils furent obligés de retourner chez eux. En chemin ils rencontrerent un parti de François qui portoient des armes & des munitions aux Sieux. Les Miamis enleverent ces armes & ces munitions sans faire d'autre mal aux François. Les Outaouais, avertis de ce qui s'étoit passé, en informerent sur le champ Frontenac, en lui disant qu'il étoit nécessaire d'appaiser les Miamis pour les empêcher de se joindre aux Iroquois. Frontenac donna de belles paroles; mais les Miamis, toujours irrités, alloient faire brûler Perrot, quoiqu'il eût toujours joui parmi eux de la plus grande considération, si les Outagamis ne l'avoient enlevé de leurs mains. Frontenac trouva cependant le moyen de les adoucir; mais il craignit que la Cour ne fût instruite de cette affaire, qui lui auroit attiré des désagrémens, parce qu'elle lui avoit ordonné expressément d'empêcher tout François de commercer avec les Sauvages.

Champigny & Callieres étoient d'avis, comme Frontenac, qu'on fît rester un certain nombre de François au poste de Michillimakinac & de Saint-Joseph, pour empêcher les Anglois de s'y établir, & pour établir un commerce avec les Indiens. On l'écrivit à la Cour, & on ajouta qu'il falloit ensuite envoyer tous les ans au moins vingt-cinq canots chargés de marchandises qui seroient distribuées par le Gouverneur aux amis des François, pour les empêcher de se joindre aux Anglois; & qu'il n'étoit pas moins nécessaire, pour la sûreté des Missionnaires, d'envoyer de temps en temps des troupes dans les contrées sauvages. Les Ministres approuverent ces propositions.

Vers

*D'autres Sauvages se réunissent à lui.*

Vers la fin d'Août, Cadillac, qui avoit été informé par Callieres de l'invasion préméditée par les Anglois, arriva à Mont-Réal avec un corps considérable de François & trois cents Sauvages des Tribus de Sakis, de Pouteouatamis, Outaouais & Hurons. Frontenac, qui s'y trouva, les reçut avec distinction, loua leur zele & leur empressement à venir au secours de la Colonie, & la bravoure qu'ils avoient déployée dans la campagne précédente, pendant laquelle ils avoient tué ou pris environ cent Tsonnonthouans.

Dans ces circonstances, les Iroquois, au nombre de deux cent cinquante hommes, dont soixante étoient dans des canots, se mirent en marche pour joindre Baron; mais ils furent découverts par Rat, qui étoit entiérement dévoué aux François, & quoiqu'il n'eût que cent cinquante hommes avec lui, il attaqua l'ennemi, & par un stratagême nouveau & employé à propos, il en tua quarante-six & en prit quatorze. Cette action & les autres services qu'il avoit rendus aux François, lui acquirent une grande considération dans l'esprit du Général; mais celui-ci connoissoit trop bien les Sauvages, pour croire que ce zele fût désintéressé, ou qu'il fût excité seulement pour lui plaire. En conséquence il leur parla avec franchise, les encouragea à lui présenter leurs griefs s'ils en avoient, avec promesse de les redresser autant qu'il lui seroit possible; que cependant ils devoient se tenir toujours bien unis contre les Iroquois, auxquels il feroit une guerre éternelle. Onanguiée, Chef des Pouteouatamis, se leva alors, & avec lui un Orateur des Sauvages de l'assemblée, qui dit qu'on étoit accou-

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

tumé à leur promettre beaucoup plus qu'on ne leur donnoit; qu'on s'étoit engagé plusieurs fois à ne pas les laisser manquer d'armes ni de munitions; que cependant ils n'avoient rien reçu de toute l'année; que ce n'étoit pas ainsi que les Anglois se conduisoient avec les Iroquois, & que si cela continuoit, ils ne viendroient plus à Mont-Réal.

Le Gouverneur leur répondit, que quoiqu'ils n'eussent reçu pendant l'année ni armes ni munitions, ils n'y perdroient pas pour avoir attendu; qu'il avoit projeté une grande expédition de guerre, qu'il ne lui étoit pas permis de leur communiquer; mais qu'aussi-tôt qu'il auroit pris toutes ses précautions, il auroit soin que rien ne leur manquât. Sur cela ils partirent satisfaits; & comme il ne craignoit plus que les Anglois vinssent envahir le Canada, il les renvoya sans leur donner d'autre audience.

Il paroît que la grande expédition dont il leur avoit parlé devoit être dirigée contre la Nouvelle-Angleterre, dont la conquête avoit été projetée par Pontchartrain lui-même. Frontenac avoit fait ses préparatifs avec tant de diligence, qu'il marqua au Ministre qu'il seroit en état de marcher huit jours après avoir reçu ses ordres; mais il observoit que la conquête de New-Yorck étoit bien plus avantageuse que celle de Boston, qui n'incommodoit point la Nouvelle-France, & que New-Yorck seroit soumis aisément en attaquant la capitale par mer, tandis que les troupes de terre s'empareroient de New-Orange; mais ses représentations vinrent trop tard. Le Roi avoit donné au Chevalier de Nesmond dix vaif-

ſeaux de guerre, une frégate & deux brûlots, avec ordre de joindre, le 25 Avril, l'eſcadre de Rochefort, commandée par Magnon; & pour qu'on ne ſe plaignît point qu'il fût arrivé trop tard, ils devoient faire voile directement pour la baie de Plaiſance, & chaſſer entiérement les Anglois de Terre Neuve: enſuite ils devoient aller au fort de Pemmaquid, d'où ils détacheroient un vaiſſeau à Québec pour prendre quinze cents hommes qui ſeroient prêts à marcher. La jonction étant effectuée, la flotte devoit aller ſoumettre Boſton, ruiner tous les établiſſemens Anglois entre cette ville & Piſcataqua, de maniere qu'ils ne puſſent pas être réparés.

*Les François projettent la conquête de l'Amérique Angloiſe.*

Le Roi, craignant que Frontenac ne pût, à cauſe de ſon grand âge, commander en perſonne, lui laiſſoit la liberté de ſe faire remplacer par Vaudreuil, qui, dans ce cas, devoit obéir à Neſmond; mais ſi Frontenac marchoit, il devoit diriger l'expédition. Après avoir pris Boſton & ravagé les côtes de la Nouvelle Angleterre, la flotte & l'armée Françoiſe devoient réduire New-Yorck, & ruiner également cette Colonie. Si les forces de Neſmond n'étoient pas ſuffiſantes, il étoit autoriſé à prendre avec lui tous les vaiſſeaux de guerre François employés dans la baie d'Hudſon.

Lorſque Neſmond étoit dans la rade de la Rochelle, il reçut ordre de donner au Chevalier Villebon, qui étoit à Naxoat dans l'Acadie, tous les ſecours & renforts qu'il ſeroit poſſible, & lorſqu'il arriva dans la baie de Plaiſance, Ponchartrain lui fit ſavoir que dix vaiſſeaux Anglois, eſcortés par un vaiſſeau de guerre, étoient partis

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

du Portugal pour aller pêcher sur les bancs de Terre-Neuve, & qu'il devoit les attaquer, après quoi il prendroit ou détruiroit tous les vaisseaux Anglois qu'il rencontreroit dans ces parages.

*Expédition inutile de Nesmond.*

Tel étoit le plan que les François avoient conçu pour la destruction des Anglois dans l'Amérique septentrionale, sans penser aux grandes difficultés qui devoient s'opposer à l'exécution. Nesmond fut deux mois en voyage avant d'arriver à Plaisance, où il ne parvint que le 24 Juillet. Il assembla un Conseil de guerre, pour savoir s'il falloit aller directement à Boston, & on arrêta que cela n'étoit pas possible, 1°. parce qu'on ignoroit absolument ce que faisoient les Anglois; 2°. parce que, quelque diligence que l'on fît, les forces du Canada ne pourroient arriver à Pemmaquid avant le 10 Septembre, & qu'alors la flotte, qui n'avoit des provisions que pour cinquante jours, seroit hors d'état de rien entreprendre.

Nesmond n'avoit rien à répondre à ces raisons. Il détacha un de ses Officiers pour conduire en Canada tous les vaisseaux qu'il avoit à escorter, mais il lui ordonna de revenir, & de lui dire s'il avoit vu quelques vaisseaux Anglois. Nesmond se posta ensuite à vingt-deux lieues à l'ouest de Plaisance, d'où il étoit à portée d'agir contre les Anglois. Au commencement d'Août, il fut averti que les Anglois fortifioient le poste de Saint-Jean, & ayant assemblé un autre Conseil de guerre, on convint unanimement d'attaquer ce fort, d'autant mieux qu'on fut averti qu'on pourroit y prendre trente-quatre vaisseaux Anglois. Les uns venoient de

Plimouth, ſous les ordres du Capitaine Norris, & les autres d'Irlande, ayant à bord mille hommes de troupes de terre, commandés par le Colonel Gibſon.



La flotte Françoiſe fit voile en conſéquence pour la côte orientale de Terre-Neuve: mais Neſmond fut trompé dans ſon attente ; il n'y trouva pas un ſeul vaiſſeau Anglois, & ſans avoir tiré un ſeul coup de canon, il fut obligé de retourner en France.

*Et des Anglois contre Naxoai.*

La Cout de France ayant fort à cœur la réduction du fort de Pemmaquid, s'en empara, comme nous l'avons dit dans l'Hiſtoire de la Nouvelle-Angleterre ; & après l'avoir raſé juſqu'aux fondemens, Iberville & Bonaventure, qui commandoient cette expédition, apperçurent une eſcadre Angloiſe, comme ils ſortoient de la riviere de Pemmaquid. Iberville ordonna à un vaiſſeau qu'il avoit pris, de ſe tenir caché derriere lui. Il y avoit à bord de cette priſe cent Sauvages Mickmak, qui, voyant le danger qui les menaçoit, demanderent à aller à l'abordage contre le plus gros vaiſſeau ennemi, aimant mieux mourir les armes à la main, que pourrir dans les priſons de Boſton, & le Capitaine le leur promit; mais Iberville ſerra ſi bien la terre, que les Anglois n'oſant pas le ſuivre, changerent de chemin & ſe tournerent vers la riviere de Saint-Jean, pendant qu'Iberville arriva ſur la côte du Cap Breton. Il y débarqua tous les Sauvages, à l'exception de trois qui ne voulurent point l'abandonner ; mais il ne put point attendre Laheve, où il y en avoit d'autres qui vouloient s'embarquer avec lui pour Terre-Neuve. Il y arriva

le 12 Août, & jeta l'ancre dans la rade de Plaisance.

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Cependant les vaisseaux Anglois, auxquels il avoit échappé, tomberent sur le Chevalier de Villebon, qui, avec une compagnie de Sauvages, retournoit au fort de Naxoat, & on le fit prisonnier. Les Anglois continuerent leur course jusqu'à Beaubassin, où Bourgeois présenta au Capitaine un écrit par lequel les habitans de Beaubassin s'étoient engagés, lors de la conquête de l'Acadie par William Phipps, à être fideles au Roi Guillaume. En même temps, deux cent cinquante Anglois & cent cinquante Sauvages furent débarqués. Le Commodore accueillit fort bien Bourgeois & les principaux habitans de la place le reçurent sur le rivage, & le conduisirent chez Bourgeois, où on lui donna une fête. Le Commodore promit sa protection aux habitans, ordonna à ses soldats de ne rien prendre sans payer, & de ne tuer de bêtes à cornes que celles qui seroient nécessaires à leur subsistance; cependant ils commirent toute sorte de violences. Pour les justifier, on assura que le Commodore avoit trouvé un écrit de la main de Frontenac, qui fixoit les conditions d'un traité de commerce entre les habitans & les autres François de la Nouvelle-France; que les soldats avoient à cœur de punir les excès que les François avoient commis contre les Anglois; qu'enfin on sut que les habitans avoient caché une partie de leurs effets, ce qui irrita les Anglois au point qu'ils pillerent les maisons & les églises, & ensuite les démolirent ou les réduisirent en cendres. Quoi qu'il en soit, le Com-

modore leur fit figner un nouvel acte, par lequel ils se soumettoient de nouveau à la Couronne d'Angleterre.



Après cette expédition, l'escadre s'avança vers la riviere de Saint-Jean. Villebon, qui avoit obtenu sa liberté pour avoir rendu quelque service à la flotte Angloise, étoit retourné au fort Naxoat où il commandoit. Un Enseigne du fort découvrit les Anglois, & fut avertir Villebon de leur approche. Deux jours après, le même Enseigne étant sorti pour les reconnoître, fut surpris & tué, & deux soldats qui l'accompagnoient furent faits prisonniers. Ces soldats découvrirent plusieurs endroits où on avoit caché des marchandises & des munitions. Les Anglois s'en emparerent, firent tout porter à bord, & firent ensuite voile pour Boston. Ils n'avoient pas fait encore beaucoup de chemin, qu'ils rencontrerent une frégate Angloise de trente-deux canons & deux sloops, dont le Commandant leur montra l'ordre de retourner pour attaquer le fort Naxoat.

Villebon croyoit les Anglois à Boston, lorsque le 16 Octobre il apprit qu'ils étoient revenus dans l'intention de l'assiéger. Il se prépara incontinent à se défendre, dressa de nouveaux retranchemens, fit prendre les armes à sa garnison, l'exhorta à combattre avec courage, promettant que Sa Majesté prendroit soin de ceux qui pourroient être blessés ou estropiés. Le 18, les Anglois débarquerent & commencerent l'attaque; mais ils furent si bien reçus & si vivement repoussés, qu'ils furent obligés de lever le siége. La perte fut considérable du côté des An-

glois, qui se vengerent en brûlant quelques établissemens isolés.

Brouillan étoit alors Gouverneur de Plaisance; cet Officier étoit brave & intelligent. Sa garnison ne consistoit qu'en quatre-vingts soldats; mais il pouvoit au besoin être renforcé par environ quatre vingts pêcheurs, qui à la vérité n'avoient aucune expérience de la guerre. L'isle de Terre-Neuve étoit partagée entre les François & les Anglois; & Iberville, après la conquête de Pammaquid se proposoit de chasser les Anglois de Terre-Neuve, & c'est dans cette intention qu'il arriva à Plaisance le 12 Septembre Trois jours avant, Brouillan étoit parti à bord du *Pélican*, vaisseau de guerre, & suivi de huit autres vaisseaux de Saint-Malo, pour aller soumettre le fort de S. Jean, qui étoit le principal établissement des Anglois dans l'isle. Au moment où il alloit entrer dans la baie, il fit prisonnier un Officier, qui lui apprit qu'il y avoit à Saint-Jean quarante vaisseaux Anglois, dont quelques-uns montoient depuis huit jusqu'à trente-deux canons.

*Affaires de Terre-Neuve.*

Cet avis n'intimida pas Brouillan; il surmonta le courant, entra dans la baie, débarqua ses troupes, prit, ou imposa silence à quelques forts Anglois, & s'avança ensuite vers celui de Saint-Jean, dont il désiroit beaucoup de se rendre maître avant l'arrivée d'Iberville. Cependant les Malouins l'obligerent d'attaquer le fort Florillon, qu'il emporta l'épée à la main, & dont il fit le Commandant & la garnison prisonniers de guerre. Il marcha de là contre quelques autres postes, qu'il trouva abandonnés; mais les Malouins étant révoltés contre lui, il fut obligé de

ſe borner à enlever environ trente vaiſſeaux pêcheurs, avec leſquels il retourna à Plaiſance ſans avoir pris Saint-Jean. Il y trouva Iberville, qui, faute de proviſions, n'avoit pu l'aller joindre; mais ayant été approviſionné & renforcé de Québec, il ſe prépara à attaquer Carbonniere, qui étoit le poſte le plus ſeptentrional des Anglois: Brouillan s'oppoſa à cette réſolution, & déclara que s'il y perſiſtoit, il défendroit aux Canadiens de le ſuivre. Iberville, conjecturant qu'il lui ſeroit impoſſible de faire quelque choſe avec un homme de ce caractere, vouloit retourner en France. Les Canadiens en ayant été avertis, ſe ſouleverent, proteſterent de n'obéir qu'aux ordres d'Iberville, & menacerent de partir pour Québec. Iberville étoit lui-même Canadien, & comme il étoit excellent Officier, il étoit adoré de tous ſes compatriotes.

Ces troupes étoient intraitables, lorſqu'on vouloit les mener durement; mais lorſqu'on employoit la douceur, il n'y en avoit pas de plus dociles. Elles n'étoient pas les ſeules à ſe plaindre de Brouillan. Les Malouins en étoient auſſi mécontens, de ſorte que le Gouverneur fut obligé de ſe réconcilier avec Iberville, & ils convinrent d'aller attaquer le fort de S.-Jean de concert, mais en corps ſéparés; qu'Iberville ſe mettroit à la tête des Canadiens, & que Brouillan commanderoit les troupes réglées & la milice; que, lorſque ces deux troupes ſeroient réunies, Brouillan les commanderoit, & qu'Iberville auroit la majeure partie du butin.

Ce traité ayant été approuvé de part & d'autre, Brouillan s'embarqua à bord du *Pisford*, commandé par Bonaventure, qui, quoique Ca-

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

nadien, n'avoit pris aucune part à la querelle. Brouillan trouva le moyen de s'attacher de Muys, qui étoit dans le même vaisseau, en lui promettant de lui donner dans un autre moment le commandement des Canadiens. Iberville se mit en marche le premier Novembre, & après avoir surmonté les plus grands obstacles pendant neuf jours, il arriva à Florillon, où il fut joint par le Chef de Rangogne, que Brouillan avoit détaché pour aller reconnoître le fort. Il avoit pris en chemin un Anglois, qui, s'étant échappé, avoit donné l'alarme au fort, d'où le Commandant avoit fait sortir un parti pour poursuivre Rangogne, qui en tua, en blessa ou en prit six hommes. Le 12, Iberville, à bord d'un sloop, arriva à Rognouse, où étoit le rendez-vous général. Brouillan parut fort étonné de ce qu'Iberville insistoit pour que la division qui l'attendoit à Florillon eût la moitié du butin qui seroit fait à Saint-Jean. Iberville lui rappela le compromis qu'ils avoient fait avant de partir; mais Brouillan le nia, & il se montra si entêté dans son refus, qu'Iberville résolut d'abandonner l'expédition. Brouillan, alarmé des suites que pourroit avoir cette résolution, se désista de ses prétentions, & l'armée réunie fit voile pour la baie de Toulle, entre Rognouse & Saint-Jean. Pendant la traversée, on apprit que dans cette baie il y avoit cent dix Anglois, qui, n'ayant perdu que leurs cabanes, se proposoient de les rebâtir. Iberville se détermina alors à attaquer l'ennemi du côté des bois, & le *Profond* fut envoyé en France avec les prisonniers.

*Les François prennent le fort de Saint-Jean.*

Brouillan renouvela encore une fois la querelle, en prétendant au commandement des Ca-

nadiens ; qu'il voulut donner à de Muys ; mais les Canadiens abaisserent encore son orgueil, & le forcerent à se réconcilier de nouveau. L'armée continua à s'avancer vers la baie de Toulle, pour s'emparer du fort de Saint-Jean, ce qu'ils firent après avoir mis en fuite plusieurs détachemens Anglois. La garnison étoit composée de deux cent cinquante hommes. Les François ayant sommé la place de se rendre, le Commandant voulut gagner du temps, parce qu'il voyoit de loin deux gros vaisseaux qu'il supposoit Anglois ; mais Brouillan ayant deviné son intention, exigea qu'on lui répondît sur le champ, & alors le Gouverneur capitula.



Ces deux vaisseaux que le Gouverneur du fort avoit apperçus, étoient en effet Anglois ; mais voyant que la place étoit prise, ils s'en allerent en Angleterre. Après la prise du fort, Brouillan proposa d'en donner le gouvernement à de Muys ; Iberville y consentit, à condition qu'aucun de ses Canadiens ne resteroit dans la garnison. De Muys ne voulant pas du gouvernement à ce prix, on résolut de brûler le fort, ainsi que toutes les maisons qui l'avoisinoient. Après cette opération, Brouillan & de Muys retournerent à Plaisance, pendant qu'Iberville acheva de soumettre le reste de l'isle ; en sorte que dans l'espace de deux mois, les Anglois n'eurent plus à Terre-Neuve que Bonavista & Carbonniere. Le premier de ces postes étoit trop bien fortifié, pour qu'il pût être emporté par une poignée de Canadiens ; & quant à l'isle de Carbonniere, elle étoit inaccessible pendant l'hiver, & d'ailleurs trois cents Anglois, chassés

*Et le réduisent en cendres.*

Sect. XVIII *Histoire de l'Amérique.*

de leurs autres établissemens, s'y étoient réfugiés, & l'avoient mise si bien en état de défense, qu'Iberville n'osa pas l'attaquer. Il auroit probablement réussi, si Brouillan avoit consenti que l'expédition commençât par ce poste. Dans cette campagne, les François firent six ou sept cents Anglois prisonniers. Iberville se rendit ensuite à Plaisance, pour y attendre des secours de la France.

En 1697, un François nommé *Riverin*, actif & entreprenant, forma le projet d'établir une pêcherie à Mont-Louis, sur la côte méridionale du fleuve de Saint-Laurent, à moitié chemin de Québec à la mer, & où il y a un bon port. Une société de Marchands François se forma pour améliorer cette pêcherie sur le fleuve, & cette situation étoit sur-tout propre à un établissement; mais lorsque les Entrepreneurs eurent leur provision de poisson salé, & qu'ils voulurent l'embarquer, le Gouverneur général, en vertu des ordres de la Cour, mit un embargo sur leurs vaisseaux, ce qui découragea si fort la Société, qu'elle abandonna durant quelque temps son entreprise. Cependant Riverin ne se découragea pas, & aidé par quelques habitans de Saint-Louis, il fit tant d'efforts pour réussir, qu'elle fut reprise.

Pendant tout le printemps de cette année, Frontenac eut sur pied un corps respectable de troupes réglées & la milice de la Nouvelle-France, prêtes à exécuter les ordres de la Cour, qu'on attendoit toujours. Par ce moyen, il contint aussi les Iroquois, qui laisserent jouir les colons de quelque repos. Il avoit fait des pro-

positions aux quatre hauts cantons, & il leur avoit donné jusqu'au mois de Juin pour y répondre; ensuite il menaça de marcher contre eux avec toutes ses forces, à commencer par les Agniers, dans le pays desquels il envoya cinq cents hommes. Ces menaces parurent avoir été faites sans intention de les exécuter; & ayant vu que les Agniers ne s'effrayoient pas, il envoya de nouveaux ordres pour contremander le départ des cinq cents hommes.



Dans ces circonstances, il reçut de France une nouvelle Ordonnance, par laquelle il étoit défendu à tous les Officiers dans les postes isolés de faire aucun commerce, sous peine d'être cassés & d'être dégradés, & de même à tous les soldats, sous peine de galeres. La même peine étoit prononcée contre tous les voyageurs ou coureurs de bois, qui, lorsqu'ils étoient découverts, devoient être arrêtés & condamnés aux galeres. Cette Ordonnance portoit un si furieux coup à l'autorité & à la fortune de Frontenac, qu'il voulut faire des représentations; mais elles ne furent pas écoutées : le Ministre insista pour l'exécution de cette Loi également avantageuse à la Colonie & aux Sauvages, qui auroient à l'avenir les marchandises de France de la premiere main par la Compagnie du Nord. Cependant il paroît que le commerce de contrebande continua, & Frontenac trouva moyen d'éluder la Loi.

*Le Chaudron-noir est tué.*

Les avantages que les Abenaquis & les autres Indiens alliés avoient eus l'année précédente sur les Anglois & les Iroquois, confirmoient l'espérance que ce Général avoit conçue, que la

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

crainte forceroit enfin ces derniers à se réunir aux François. Le Chaudronnoir, qui jouissoit toujours d'un grand ascendant sur sa nation, & qui n'étoit pas moins acharné contre les François, s'étant mis à la tête d'un détachement, s'avança jusqu'au fort Cataracuoy, & avertit la Gemeraye, qui y commandoit, que les anciens des quatre hauts Cantons étoient allés traiter de la paix à Québec. La Gemeraye doutoit de la vérité de cette assertion. Dans cet intervalle, Frontenac lui écrivit de ne pas provoquer les Iroquois, mais que s'il le pouvoit sans faire du bruit, il se saisît de quelques-uns des Chefs du parti de Chaudronnoir & les lui envoyât.

Avant qu'il eût reçu cet ordre, trente-quatre jeunes Algonquins avoient attaqué & égorgé Chaudronnoir & son parti, à quelques hommes près qu'ils avoient faits prisonniers. Peu de temps après, Oureouharé arriva à Québec, où il fit au Général les plus fortes assurances de la bonne disposition des Goyogouins en faveur des François; mais peu de jours après, il tomba malade d'une pleurésie, à laquelle il succomba, au grand regret des François, qui firent les plus grands éloges de sa piété, de sa fidélité & de sa vertu.

*Paix de Ryswick.*

Au mois de Février 1698, les François apprirent par les Anglois la conclusion de la paix de Ryswick, & cette nouvelle fut confirmée au mois de Mai suivant par le Colonel Schuyler, qui arriva à Québec avec dix-neuf prisonniers François & une lettre du Comte de Bellamont, Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, par la-

quelle il demandoit qu'on remît en liberté tous les prisonniers sujets du Roi son maître, tant Anglois qu'Iroquois, promettant de son côté de renvoyer tous les Sauvages alliés des François prisonniers dans son gouvernement, avec une escorte qui les conduiroit, s'il étoit nécessaire, jusqu'à Mont-Réal. Frontenac rendit les prisonniers Anglois; mais il éluda de rendre les Iroquois, comme nous l'avons dit dans l'Histoire de la Nouvelle-Angleterre. Il ajouta qu'il n'avoit aucune autorité sur les Canibas & les autres Indiens alliés de la France, établis sur les frontieres de l'Acadie, pour les obliger à restituer les prisonniers Anglois. Cette réponse étoit adroite, parce que Frontenac vouloit profiter de la paix pour brouiller les Anglois & les Iroquois. Schuyler & Dellius, qui étoient chargés de cette négociation, furent obligés de s'en contenter, & deux mois après leur départ, on vit l'effet des intrigues de Frontenac. En effet, les Agniers jeterent au feu tous les actes qu'ils avoient passés avec les Anglois relativement à l'acquisition & au payement des terres, voulant faire voir par-là qu'ils regardoient ces actes comme nuls, & qu'ils étoient indépendans des Anglois.

Frontenac, instruit que quelques Agniers étoient allé voir leurs compatriotes aux cascades de S.-Louis, pour lesquels ils conservoient le plus tendre attachement, même pendant la guerre, crut qu'il pourroit tirer parti de la mésintelligence qui s'étoit élevée entre cette nation & les Anglois. En conséquence il envoya inviter poliment ces Sauvages à se rendre à Mont-Réal,

SECT. XVIII *Histoire de l'Amérique.*

où il les fit traiter splendidement pendant plusieurs semaines, pour exciter la jalousie & la haine des Anglois contre eux; il ne paroît pas cependant qu'il réussit.

*Nouvelles discussion entre les François & les Anglois.*

Cette querelle n'étoit pas encore appaisée, qu'il s'en éleva une autre. Dellius, à son retour de Québec, s'arrêta à Mont-Réal, & demanda ouvertement au Gouvernement la restitution du poste de Michillimakinac & de toutes les terres au sud de ce fort, qui originairement faisoient partie de la Nouvelle-Hollande, dont toutes les dépendances avoient été cédées à la Grande-Bretagne par les Etats-Généraux; mais Callieres ayant répondu que les François étoient établis dans ces contrées avant que les Hollandois eussent paru en Amérique, le Député n'insista point.

Les Anglois souffroient beaucoup des Sauvages qui habitoient du côté de l'Acadie. Pour se mettre à l'abri de leurs incursions, ils formerent le dessein de rebâtir le fort de Pemmaquid & de peupler les deux côtés de la riviere de Kennebak; mais Villebon, Gouverneur de l'Acadie, s'opposa vigoureusement à ces deux entreprises. Les deux Cours de France & d'Angleterre nommerent des Commissaires pour fixer les limites des deux nations. Nous n'en dirons pas davantage sur cet objet, puisque les deux provinces appartiennent actuellement à l'Angleterre.

Cependant les Iroquois s'étoient déclarés également indépendans des deux nations Européennes, & aucune des deux ne les provoquoit, de peur qu'ils ne se joignissent à l'autre.

Le

Le Comte de Frontenac mourut cette année, âgé de 78 ans, après avoir soutenu la Colonie Françoise pendant son gouvernement contre un grand nombre de désavantages, sous lesquels tout autre auroit infailliblement succombé. S'il ne les surmonta pas tous, il ne se laissa pas abattre. Il jouissoit d'une si grande considération parmi les Sauvages, que lorsqu'il fut mort, les Iroquois penserent à rompre le traité qu'ils avoient fait avec lui. Callieres agit comme Gouverneur général pendant la vacance, & c'est à lui que les Iroquois envoyerent des Députés au mois de Mars à Mont-Réal, sous prétexte de pleurer la mort de Frontenac, mais en effet pour examiner l'état de la Colonie. Ils présenterent à Callieres trois prisonniers François, & promirent de relâcher tous les autres qui étoient entre leurs mains, si l'on vouloit leur rendre les prisonniers de leur nation. En même temps ils le supplierent d'envoyer Maricourt, Gentilhomme Canadien, & deux des Indiens alliés, à Orange, où ils proposerent de faire les échanges & de conclure la paix. Ils finirent par lui dire que, tant qu'il laisseroit sur le feu la chaudiere de la guerre, & que ses alliés tiendroient leurs haches dans leurs mains, ils ne pourroient prendre aucune confiance en lui.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Mort de Frontenac.*

Callieres répondit qu'il vouloit traiter à Mont-Réal & non pas à Orange, & même qu'avant de commencer la négociation, il vouloit être certain qu'ils étoient sincérement disposés à remplir les conditions que Frontenac leur avoit imposées. Ensuite il voulut bien, à leur priere, leur accorder une treve de soixante jours; il

leur accorda aussi quelques autres graces de peu de conséquence ; mais en général ils furent mal reçus, parce que Callieres avoit quelque raison de croire qu'ils vouloient d'abord retirer leurs prisonniers des mains des François, avant de recommencer les hostilités. Ils prirent congé, & promirent de revenir avant le mois de Juin. Les Ecrivains rapportent qu'à cette époque le Comte de Bellamont avoit fait un traité avec les Chefs Iroquois à Penobscot, & qu'ils avoient promis de se concerter avec lui dans leurs futures négociations avec les François.

*Callieres lui succede.*

Callieres fut nommé par la Cour de France pour succéder au Comte de Frontenac en qualité de Gouverneur général. Ce choix fut généralement approuvé dans la Colonie, qui connoissoit l'habileté & la bravoure du nouveau Général. Comme il n'avoit ni la naissance ni les alliances de son prédécesseur, il n'en eut pas non plus la violence, ni la hauteur, ni les préjugés, & sa modération fit espérer à la Colonie de jouir d'une plus grande tranquillité pendant son administration, que sous celle de son prédécesseur. Vaudreuil fut en même temps nommé Gouverneur de Mont-Réal. Le fort Cataracuoy étoit devenu si important, qu'il laissa au Gouverneur général le soin de choisir le Commandant, & on lui recommanda de ne pas le donner à quelqu'un qui seroit capable d'agir sans ordre, si les circonstances l'exigeoient.

Ces précautions étoient d'autant plus nécessaires, que le Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre avoit fait une réclamation contre quelques Tribus des Abenaquis, les plus fideles

alliés des François, comme si les Canibas, établis sur la riviere de Kennebeck, eussent été sujets de l'Angleterre. Callieres reçut aussi ordre de ne rien conclure avec les Sauvages, que lorsque les limites seroient fixées entre les possessions Angloises & Françoises. Cependant ce Général avoit une opinion si favorable des Abenaquis, qu'il les laissa les maîtres de terminer leur négociation avec les Anglois. Les préliminaires qu'ils exigeoient, étoient, 1°. que le Gouverneur Anglois fît retirer de leur pays tous les sujets de la Grande-Bretagne; 2°. qu'il ne prétendît pas qu'ils fissent aucun serment d'allégeance au Roi d'Angleterre, parce qu'ils se reconnoissoient volontaires & fideles sujets du Roi Très-Chrétien, de qui seul ils vouloient bien recevoir les ordres, ou des Généraux qu'il envoyoit pour gouverner en son nom; 3°. qu'ils auroient la liberté de permettre aux François, exclusivement à toutes les autres nations, de s'établir dans leur pays; 4°. que le Gouverneur Anglois ne persisteroit pas à vouloir leur envoyer d'autres Missionnaires que des François, prétention qui avoit excité une surprise générale, & qu'ils ne changeroient jamais leur Religion pour laquelle ils étoient déterminés à vivre & à mourir.

*Ses négociations avec le Comte de Bellamont.*

Il est certain que les disputes entre les Anglois & les François nuisirent aux deux nations sans leur produire aucun avantage, & les deux Couronnes ordonnerent qu'on y observât une cessation d'hostilités. La lettre du Roi Très-Chrétien fut envoyée au Comte de Bellamont, & celle du Roi d'Angleterre à Callieres. Celui-ci, comme nous l'avons dit, avoit une grande confiance dans

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

les Abenaquis ; cependant, inquiet du ſuccès de leur négociation avec les Anglois, il envoya la Valliere, Major de Mont-Réal, & le Pere Bruyas à Boſton, où devoit ſe faire l'échange des priſonniers, pour s'informer de l'état de la négociation, & comment le Gouverneur avoit pris le projet de la réconciliation entre les Abenaquis & les Iroquois. Ceux-ci avoient récemment commis des hoſtilités contre les Miamis, dont ils avoient égorgé un certain nombre. Cependant les Iroquois en général vouloient la paix, & le Comte de Bellamont ne négligea rien pour s'en rendre l'arbitre. Callieres s'étoit procuré un double des ordres que Bellamont avoit reçus du Roi ſon maître, & il vit que ce Prince lui enjoignoit de déſarmer les Iroquois. Callieres fit faire des copies de ces ordres, & les diſtribua dans les cantons Iroquois, pour leur faire voir que le Roi d'Angleterre les regardoit comme ſes ſujets. Il leur ſignifia auſſi qu'ils n'avoient aucun ſecours à attendre de New-Yorck, parce que le Roi avoit expreſſément défendu à ſes Gouverneurs d'Amérique de les aſſiſter ni directement ni indirectement ; que dans ces circonſtances, il ne lui ſeroit pas difficile de les réduire à ſe ſoumettre aux conditions que ſon prédéceſſeur leur avoit impoſées.

Les Iroquois vouloient également bien vivre avec les François & avec les Anglois, qu'ils reconnoiſſoient comme freres, mais non comme leurs maîtres ; Callieres les preſſoit d'accepter les conditions que leur avoit faites Frontenac. Ils éluderent de répondre, & tâcherent de gagner du temps depuis le 21 Mars juſqu'au mois de Juin 1700,

Trois mois après, un certain nombre d'Outaouais débarquerent à Mont-Réal, pour justifier la conduite qu'ils avoient tenue à l'égard des Iroquois, dont Callieres épousoit la cause. Le 18 Juillet, deux Députés d'Onnontague & quatre de Tsonnonthouan eurent une audience du Gouverneur, auquel ils firent de grandes protestations d'amitié au nom des quatre Hauts-Cantons, disant que les Députés Goyogouins & les Onneyouths n'étoient pas venus, parce qu'ils avoient été dans la Nouvelle Angleterre pour savoir les raisons pour lesquelles le Colonel Schuyler étoit allé chez eux les dissuader d'aller à Mont Réal. Ensuite ils se plaignirent de ce que pendant qu'ils négocioient avec la France & l'Angleterre, ils avoient été attaqués par les Outaouais, les Illinois & les Miamis qui leur avoient tué cent cinquante hommes, & ils supplierent le Gouverneur de les faire reconduire par le Pere Bruyas, Maricourt & Joncaire, qui avoient beaucoup de crédit parmi les Cantons, & qu'on leur remettroit tous les prisonniers François.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.* *Et avec les Sauvages.*

Callieres, dans sa réponse, marqua sa surprise de ce que les Députés des Goyogouins & des Onneyouths, au lieu de venir avec leurs freres, avoient été consulter le Gouverneur Anglois sur un point qui n'exigeoit aucune explication, après la conclusion du traité entre les François & les Anglois. Ensuite il leur dit que la perte qu'ils avoient essuyée, ils l'avoient bien méritée, puisqu'ils avoient attaqué les premiers les Miamis, & qu'ils avoient tant prolongé la négociation; que cependant il avoit fait tout son possible pour empêcher ses alliés de commettre des hostilités;

qu'il étoit fâché de ce qui étoit arrivé ; que pour prevenir de semblables accidens, il avoit ordonné à ses alliés d'envoyer des Députés dans trente jours, & que si les Iroquois étoient sincérement disposés à faire la paix, ils enverroient également les leurs pour assister à cette assemblée ; qu'alors la guerre cesseroit de tous côtés, toutes les chaudieres seroient renversées, le grand arbre de la paix planté, les rivieres rendues libres, ainsi que les chemins, & que chacun pourroit aller où il voudroit.

Quant au Missionnaire & aux deux Officiers qu'ils demandoient, il consentoit à les leur donner ; mais à condition qu'ils les feroient accompagner, à leur retour, par des Députés autorisés à conclure une paix durable ; qu'à leur arrivée à Mont-Réal, on rendroit la liberté à tous les prisonniers Iroquois, & encore à condition que quelques-uns des Députés présens resteroient comme otages : aussitôt quatre des Députés s'offrirent en cette qualité, & ayant été acceptés, l'audience finit à la satisfaction générale. Seulement les Abenaquis & les Iroquois Chrétiens n'étoient pas aussi complaisans que le Général ; ils traiterent fort durement les Députés, & leur firent de grands reproches.

*Il envoye trois Ambassadeurs à Onnontague.*

Callieres, en rompant l'assemblée, dit qu'il attendroit la grande députation jusqu'au mois de Septembre. Lorsque les trois Ambassadeurs François arriverent à Onnontague, ils furent reçus avec des transports de joie incroyables, & on les conduisit en triomphe au village principal. Teganissorens parla au nom du canton, & leur adressa un discours poli & amical, d'autant plus agréable aux Ambassadeurs, qu'ils le crurent sincere. Au

bruit de plusieurs salves de mousqueterie, ils furent introduits dans une grande salle, où ils trouverent des Députés de tous les autres cantons. Le Pere Bruyas, Orateur de l'ambassade, présenta trois colliers. Par le premier, il les avertit qu'Onontio étoit leur pere, & que le Gouverneur Anglois n'étoit que leur frere. Par le second, il marqua la considération que les Missionnaires avoient toujours conservée pour les nations Iroquoises, malgré toutes les souffrances qu'elles leur avoient fait endurer, & combien ces Missionnaires avoient regretté les Chefs qu'elles avoient perdus. Le troisieme collier exprimoit le désir sincere qu'avoit Ononthio de faire la paix, & qu'il vouloit bien leur accorder, pourvu qu'ils se conduisissent avec lui avec la même candeur, & qu'ils acceptassent les conditions qui leur avoient été proposées.



*Détails de la grande Assemblée des Iroquois.*

Ce discours fut reçu avec une satisfaction générale. Maricourt parla ensuite du grand pouvoir d'Ononthio, & de l'impuissance où seroient les nations de lui résister, si elles n'acceptoient pas les propositions raisonnables qu'il leur avoit fait faire. Comme ces Sauvages prenoient toujours du temps pour délibérer sur les réponses qu'ils devoient faire, ils s'assemblerent le lendemain en Conseil; on y introduisit un jeune Anglois & un vieux Onnontague qui venoient de la part du Comte de Bellamont, pour les engager à se tenir en garde contre les intrigues des François, & pour les avertir que cet Officier les attendoit dans dix ou douze jours à Orange, où il leur feroit connoître ses intentions.

Cet impérieux message, au lieu de gagner l'Af-

ſemblée, la révolta. » J'ignore, dit Teganiſſorens, » pourquoi mon frere fait tant d'efforts pour nous » empêcher d'écouter la voix de notre pere, & » à nous exciter à chanter la chanſon de guerre » pendant que tout nous invite à la paix «. Le Miſſionnaire profita de cette diſpoſition de l'Aſſemblée; il fit ſentir l'orgueil des Anglois qui vouloient traiter les cantons comme leurs ſujets, & qu'ils ne les excitoient à continuer la guerre que dans l'eſpérance qu'ils s'affoibliroient aſſez pour ne pouvoir plus enſuite réſiſter à leur tyrannie.

Cependant ce jour-là on ne décida rien; l'aſſemblée ſe ſépara. Joncaire, qui avoit ſa cabane parmi celles des Tſonnonthouans, c'eſt-à-dire, qui étoit adopté par ce Canton, & avoit tous les priviléges d'un Indien, s'y rendit, & fut reçu avec toute l'affection & l'amitié poſſibles. Il étoit chargé de réclamer les priſonniers François; & on les lui remit ſur le champ. Un grand nombre de ces priſonniers, ou même tous avoient été adoptés, & la vie d'un Sauvage fut à leurs yeux ſi préférable à celle d'un Canadien, qu'ils refuſerent de retourner dans leur pays. En effet, ils jouiſſoient parmi les Sauvages non ſeulement d'une liberté plus étendue que ſous le Gouvernement François, mais encore, s'ils étoient induſtrieux, ils pouvoient prétendre à de plus grandes richeſſes, parce que tout ce qu'ils ſe procuroient par la chaſſe, par la pêche, & par la culture des terres, étoit à eux, ſans être ſoumis à aucune taxe. D'ailleurs la vie militaire eſt plus dure chez les François que chez les Sauvages. Quelques-uns des priſonniers ſe cacherent pour ne pas ſuivre Joncaire; d'autres dirent réſolument qu'ils vouloient reſter.

*Résolutions de cette Assemblée, favorable aux François.*

Enfin le Conseil général de toutes les nations Iroquoises s'assembla à Onnontague pour prononcer leur résolution définitive, & le jeune Anglois fut présent à l'assemblée. Teganissorens en fut encore l'Orateur. Il déclara aux Ambassadeurs François que sa nation étoit résolue à écouter la voix de son pere, & d'envoyer incontinent deux Députés de chaque Canton à Mont-Réal. » Je ne » fais rien en secret (dit-il à l'Anglois); in- » forme mon frere Corlar qui t'a envoyé ici, » que je vais partir pour Quebec afin d'y rece- » voir les ordres de mon pere Onnonthio, & » d'y planter l'arbre de la paix; ensuite j'irai » à Orange pour savoir la volonté de mon frere » Corlar «. Teganissorens ayant cessé de parler, mit aux pieds des Ambassadeurs cinq colliers, & le Pere Bruyas invita l'Assemblée à presser le départ des Députés, afin qu'ils fussent arrivés assez tôt pour conférer avec les Députés des autres nations.

*Grand Congrès à Mont-Réal.*

Les Députés des Onnontagues & des Goyogouins accompagnerent les Ambassadeurs François lorsqu'ils retournerent à Mont Réal. La nation les suivit en pompe jusqu'à Gannentaha, où ils attendirent les Députés des Onneyouths; mais ce canton, qui ne paroissoit pas disposé à rendre ses prisonniers, n'envoya qu'un collier, sous prétexte que le Chef de la députation étoit malade. Bientôt après, Joncaire les joignit avec six Députés des Tsonnonthouans, & trois prisonniers François. Au moment où on alloit s'embarquer, on vit arriver un Tsonnonthouan qui venoit d'Orange, & qui annonça que le Gouverneur de New-Yorck, irrité de la conduite des

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Iroquois, avoit mis aux fers un Onneyouth, sous prétexte qu'il étoit soupçonné d'avoir tué un Anglois, & avoit fait saisir toutes les fourrures qui appartenoient aux Iroquois à Orange; qu'il avoit levé l'étendard rouge, avoit ordonné aux Mahingans de commencer la guerre contre les Iroquois, faisant les plus grandes menaces qu'il iroit en personne les châtier. Ces menaces ne firent qu'exciter l'indignation des Iroquois.

Lorsqu'ils arriverent à Mont-Réal, où les Députés des Hauts-Cantons les attendoient, ils furent reçus au bruit du canon, ce qui affligea les Indiens alliés des François. Lorsque l'assemblée fut ouverte, l'Orateur des Iroquois vanta la grande déférence que sa nation avoit eue pour le Pere Bruyas, puisqu'à sa sollicitation ils avoient cessé les hostilités contre leurs ennemis. Ensuite il parla avec beaucoup de mépris des menaces du Gouverneur de New-Yorck; que probablement sa nation alloit être en guerre avec les Anglois, & qu'elle espéroit trouver à Cataracuoy les marchandises dont elle s'approvisionnoit à Orange, ainsi que des armes & des munitions.

Callieres fit une réponse civile, & donna aux Députés jusqu'au mois d'Août de l'année suivante pour rendre tous les prisonniers, tant François qu'Indiens. Ensuite il exigea d'eux qu'ils oubliassent tout motif de querelle & de dissention entre eux, les engageant à s'adresser à lui, & qu'il leur feroit justice. Quant à la demande qu'ils faisoient d'armes & de marchandises, il en rendroit compte au Roi son Maître; & qu'en attendant qu'il pût connoître ses intentions, il enver-

roit à Cataracuoy un Officier avec quelques marchandises & un Forgeron.

*Traité provisionnel.*

*Signatures singulieres des Sauvages.*

Cette réponse fit plaisir aux Députés, & on conclut un traité provisionnel, conforme à celui qui avoit été proposé par Frontenac. La maniere dont ce traité fut signé est singuliere. Après que Callieres & ses Officiers Civils & Militaires, ainsi que les Ecclésiastiques, l'eurent signé, chaque Député y traça une figure particuliere. Les Onnontagues & les Tsonnonthouans deslinerent une araignée, les Goyogouins un calumet, les Onneyouths un morceau de bois fendu & une pierre dans la fente, les Agniers un ours, les Hurons un castor, les Abenaquis un chevreau, & les Outaouais un lievre. Ce traité est daté du 8 Septembre 1700. Les Anglois prétendent que le Comte de Bellamont ne désiroit pas exciter la guerre entre les François & les Iroquois; mais que son intention étoit seulement d'empêcher ceux-ci de se réunir aux François. Callieres désiroit sincérement la paix; mais il sentoit tous les avantages que cette réunion produiroit à la Colonie dans le cas d'une guerre entre la France & l'Angleterre. Ainsi cette dispute fut plutôt un assaut de politique entre les deux Gouverneurs, qu'une querelle entre les deux Couronnes.

Callieres, en poursuivant l'exécution de son plan, l'étendoit le plus qu'il lui étoit possible; il envoya Courtemanche & un autre Agent aux Tribus les plus éloignées au nord & à l'ouest, pour engager celles qui n'avoient pas envoyé des Députés à accéder au traité qui venoit d'être conclu, & de députer quelqu'un à l'assemblée qui devoit se tenir au mois d'Août de l'année

Sect XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Projets des François & des Anglois.*

suivante, à l'effet de convenir d'une paix générale & solide. Ensuite le Général rendit compte de tout ce qui s'étoit passé au Ministre, & ajouta qu'il seroit possible dans la suite d'obtenir au Congrès quelque grand avantage pour la France; mais que si dans le cours de la négociation, les Iroquois ne vouloient point céder la propriété de leur pays, il seroit aussi injuste pour les François que pour les Anglois de s'y établir; qu'à l'égard des Missionnaires, il ne voyoit aucun danger pour la France à laisser introduire les Ministres Anglois parmi les Sauvages. Lord Bellamont n'auroit pas sans doute agi en pareille circonstance avec tant d'équité & de modération. Les Anglois avoient la manie de se faire céder des terres par les Sauvages, qui n'avoient aucun égard à ces traités, & qui prétendoient ensuite qu'on les avoit trompés, & qu'on ne leur avoit pas donné la valeur de ce qu'ils avoient vendu.

*Mauvaise politique des Anglois.*

Si on en croit Charlevoix, le Comte de Bellamont demanda que les Iroquois fissent pendre tous les Jésuites qui s'introduiroient chez eux, & il proposa de construire des forts dans les cantons des Agniers, des Onneyouths, d'Onnontague, & sur-tout un à l'embouchure de la riviere de Chouguen, près du lac Ontario. Ces propositions parurent si révoltantes aux Sauvages, que Bellamont n'insista point. A cette époque, Riverin essaya de rétablir sa pêcherie au Mont-Louis; mais l'avarice de ses associés le fit encore échouer.

*Affaires de l'Acadie; administration du Gouverneur Villebon.*

Cependant les Anglois continuoient toujours à pêcher sur les côtes de l'Acadie, pour laquelle il semble que la Cour de France n'avoit plus au-

tant de zele. Un fils ou un parent de Leborgne, d'après les droits de ses auteurs, réclama la propriété de toute la péninsule d'Acadie, & d'après cette réclamation, les Anglois, malgré la paix qui régnoit entre les deux nations, crurent pouvoir pêcher sur les côtes de cette province, sous prétexte qu'ils étoient autorisés par Leborgne, auquel ils payoient un droit de 150 livres par vaisseau. Villebon construisit le fort de Naxoat sur la riviere de S.-Jean; mais comme il ne recevoit aucun secours de la France, ce fort ne servit pas à grand'chose; mais il continua à faire tant de représentations à la Cour, qu'on lui envoya un Ingénieur, par l'avis duquel, en 1700, les habitans de Naxoat furent transportés à Port Royal.



Cependant, comme on ne prit aucun soin de fortifier cet établissement, ni aucun autre sur les côtes de l'Acadie, les Anglois y augmenterent leurs pêcheries. Lorsque la guerre éclata en 1702, on ne pensa pas encore à fortifier Port-Royal, ni aucun autre endroit de l'Acadie; mais l'importance de cette province fut si bien démontrée au Ministre, qu'il promit à Callieres qu'on enverroit des Missionnaires pour convertir les Sauvages, & qu'on prendroit des mesures pour envoyer des François dans cette Colonie. L'Evêque de Québec, qui étoit alors en France, s'intéressoit au Canada comme le Ministre à l'Acadie; mais les affaires de cette Couronne en Europe étoient si critiques, que les deux projets s'évanouirent.

*Il meurt; Brouilian lui succede.*

A cette époque, Villebon mourut; il fut remplacé dans le gouvernement de l'Acadie par

*Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.*

Brouillan, qui l'avoit été de Plaisance. Il trouva cette province dans une misérable situation. Les Bostoniens en ravageoient toutes les côtes, & en avoient chassé les habitans dans les bois, ou bien les avoient emmenés prisonniers à Boston, où ils étoient fort maltraités. Le Gouvernement Anglois ordonna qu'aucun prisonnier François fait dans cette province ne seroit échangé, & un Capitaine François, nommé *Baptiste*, fut menacé d'être pendu comme Pirate. Brouillan, instruit de cette violence, fit dire au Gouverneur de Boston qu'il useroit de représailles, s'il exécutoit ses menaces à l'égard de Baptiste; ce qui sauva la vie du Capitaine.

Le Messager que Brouillan avoit employé dans cette circonstance, rendit un service plus important encore aux François d'Amérique. Pendant qu'il étoit à Boston, il découvrit que les Anglois faisoient des préparatifs pour attaquer Québec. A son retour, Brouillan fit part de cet avis au Gouverneur général, qui prit de si bonnes mesures que le projet manqua.

Il est certain qu'alors les affaires des Anglois étoient fort mal administrées en Amérique. On donna le commandement d'une escadre de vaisseaux de guerre à l'Amiral Groydon, Officier brutal & corrompu, qui déshonora le service de mer dans ce pays. A la vérité, les colons Anglois trouverent leur avantage à ravager les côtes Françoises; mais il n'y en eut qu'un petit nombre qui en profiterent, & l'intérêt national fut négligé.

*Démêlés parmi les Sauvages.*

Cependant Callieres poursuivoit avec un zele infatigable son projet favori de réunir tous les

Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, & d'y établir une paix générale; mais un accident imprévu penſa rendre toutes ſes peines inutiles. Après que les Députés Iroquois furent retournés dans leur pays, les hommes de cette nation furent chaſſer dans un endroit qui de tout temps appartenoit aux Chaſſeurs Outaouais, & ils y détruiſirent quelques cabanes de caſtors. Les Outaouais, irrités de cette invaſion injuſte, fondirent ſur un parti de Chaſſeurs Iroquois, en tuerent un certain nombre, & amenerent le Chef priſonnier. Les Iroquois, à leur tour, alloient uſer de repréſailles, ſi leurs Députés ne leur avoient rappelé la promeſſe qu'ils avoient faite de faire juger leurs différens par Ononthio.

Les Iroquois reſterent donc tranquilles pour quelque temps, & ils envoyerent une nouvelle députation, qui arriva le 2 Mars 1701 à Mont-Réal. Ils y trouverent le Gouverneur, lui firent leurs plaintes, & le prierent de leur faire rendre leur Chef qui avoit été mené priſonnier à Michillimakinac. Callieres s'efforça d'excuſer les Outaouais, en diſant que le parti qui avoit commis les hoſtilités ignoroit le traité qui avoit été récemment conclu. Il promit d'obtenir la liberté du Chef, & il les aſſura qu'ils n'auroient pas à ſe plaindre de l'avoir choiſi pour arbitre.

Les Députés ne trouverent rien à dire à cette réponſe; mais le 5 Mai, Teganiſſorens, ſuivi d'un grand nombre de Chefs Iroquois, arriva à Mont-Réal. Leur intention étoit non ſeulement de renouveler leurs plaintes contre les Outaouais, & de s'informer s'il étoit vrai, comme on le leur avoit dit, que le Gouverneur général voulût

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

former un établissement sur le détroit qui réunit le lac Huron avec le lac Eric, mais aussi s'il étoit vrai que la guerre fût sur le point d'éclater en Europe entre la France & l'Angleterre?

A l'égard des Outaouais, Callieres répéta la réponse qu'il avoit déjà faite. Quant à l'établissement, il répondit qu'il ne savoit point pourquoi les Anglois ou les Iroquois prendroient ombrage d'un établissement fait sur un terrein qui lui appartenoit; que sa seule intention en cela étoit de rendre la paix durable entre toutes les nations, & qu'il avoit chargé la personne qui devoit le représenter dans cet établissement, d'accommoder tous les différens qui pourroient s'élever parmi les alliés. Quelques circonstances lui firent conjecturer que Bellamont avoit eu le même projet, & que le détroit en question étoit un des endroits où il avoit proposé de bâtir un fort. Cet éclaircissement le rendit encore plus affable à l'égard des Iroquois; il les assura qu'il vouloit les traiter comme ses enfans, & que tout ce qu'il faisoit étoit pour leur bien.

Teganissorens ne répliqua rien de son chef; mais il avoua franchement que les anciens de la nation communiqueroient sa réponse aux Anglois. Callieres, éclairé par cet aveu, ne fit qu'une réponse équivoque à la troisieme demande des Iroquois, qui étoit que si la guerre éclatoit entre la France & l'Angleterre, les Cantons pourroient se dispenser d'y prendre part. Teganissorens étant parti de Mont Réal, Callieres le fit accompagner par trois Ambassadeurs, soit pour lui faire honneur, soit pour assister à la délivrance des prisonniers qui étoient encore dans ce canton. Les Ambassadeurs

Ambaſſadeurs furent fort ſurpris, lorſqu'ils arriverent à Onnontague, de voir des Anglois mêlés avec les Sauvages qui étoient venus au devant d'eux. En effet, Bellamont avoit envoyé un Anglois, nommé *Abraham*, pour diſſuader le Canton d'envoyer des Députés au Congrès du mois d'Août, & quelques perſonnes de la ſuite d'Abraham étoient venues avec les Indiens pour recevoir les Ambaſſadeurs.

On les conduiſit au grand village avec les mêmes honneurs que la premiere fois, & on les introduiſit ſeuls dans l'aſſemblée des Anciens. Le Pere Bruyas ſe plaignit des négociations qu'ils continuoient avec les Anglois, & déclara qu'Ononthio ne traiteroit plus avec les nations, ſi elles n'envoyoient point leurs Députés au grand Congrès qui devoit mettre la derniere main à la paix générale parmi tous les Indiens. Il ajouta qu'il étoit poſſible que la guerre ſe renouvelât entre la France & l'Angleterre, mais que l'intérêt du Canton étoit d'obſerver une exacte neutralité. Ce ne fut que trois jours après qu'il fut queſtion de l'objet de l'ambaſſade des François. On introduiſit Abraham au Conſeil; Tegniſſorens lui préſenta un collier pour l'exhorter à ne pas s'oppoſer à la réconciliation qui étoit ſur le point d'être conſommée avec la France. Enſuite il mit un autre collier aux pieds du Pere Bruyas, pour donner la liberté à tous les priſonniers du canton, en diſant : » J'ouvre toutes mes portes ; » je n'arrête perſonne ; je veux vivre en bonne » intelligence avec mon pere Ononthio & mon » frere Corlar. Je tiens chacun d'eux par la » main, & je ſuis réſolu à ne me ſéparer ni

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

» de l'un ni de l'autre. Cinq Députés vont aller » à Mont-Réal, & deux à Orange; quant à » moi, je resterai sur ma natte, pour convaincre » tout le monde que je ne prends pas plus le » parti de l'un que celui de l'autre, & que je » veux observer une exacte neutralité «.

Cette déclaration de la part de Teganissorens, qui avoit tant d'ascendant dans son canton, fit beaucoup plus de plaisir à Bruyas & à Maricourt. Ces Ambassadeurs avoient déjà envoyé Joncaire à Tsonnonthouan, & un autre François, nommé *la Chauvignerie*, à Onneyouth. Bientôt après, Villedonné, Officier François, arriva avec l'agréable nouvelle que les Députés de toutes les nations étoient en chemin pour se rendre à Mont Réal. Cependant Teganissorens déclara aux Ambassadeurs que tous les François prisonniers du canton avoient été adoptés par les Indiens; que la plupart s'étoient mariés, & que leurs parens & leurs amis refusoient de les laisser aller; qu'eux-mêmes ne se soucioient pas de retourner dans leur pays, & qu'il en étoit en son particulier d'autant plus fâché, qu'il étoit obligé de manquer de parole à son pere Ononthio. Les Ambassadeurs dissimulerent, parce que toute contestation à cet égard pouvoit, malgré Teganissorens, jetter le canton dans le parti des Anglois.

*Succès du Pere Joncaire chez les Onnontagues.*

Joncaire fut plus heureux chez les Goyogouins & les Tsonnonthouans, dont il ramena les Députés avec plusieurs prisonniers; & cet exemple fit tant d'impression sur les Onnontagues, qu'ils délivrerent cinq François. Les Onneyouths envoyerent aussi des Députés, & les Ambassadeurs, suivis de deux cents Iroquois, arriverent à Mont-

Réal le 21 Juillet. Nous avons déjà dit que Courtemanche & le Pere Anjelran avoient été envoyés par Callieres à Michillimakinac. Le Jésuite traita avec les Outaouais & les Hurons, pendant que Courtemanche fut chez les Miamis, les Pouteouatamis, les Sokokis, les Outagamis, les Hurons & les Mahingans, dont plusieurs se préparoient à faire la guerre aux Iroquois. Courtemanche menaça les Miamis en particulier de l'indignation du Général, s'ils ne changeoient pas de résolution; sur quoi ils contremanderent leurs guerriers, & rappelerent tous leurs détachemens.

Il fut plus difficile de les persuader de rendre les prisonniers Iroquois qu'ils avoient déjà adoptés; cependant il réussit encore sur ce point, & tous lui promirent d'envoyer des Députés au Congrès général. Courtemanche visita ensuite les Illinois, qui tous, à l'exception du canton des Kiskaskias, étoient prêts à fondre sur les Iroquois; mais il leur fit prendre des sentimens plus pacifiques, par les mêmes raisons qu'il avoit employées avec les Miamis. Il en usa de même à l'égard des Ougatanons, Tribu des Miamis qui étoit en guerre avec les Iroquois & les Sieux. Ces nations promirent encore d'envoyer des Députés à Mont-Réal. Il eut plus de peine avec les Mascontins, chez lesquels il arriva le 5 Mai. Ensuite il se rendit à la baie des Puantes, où il arriva le 14. Il réconcilia entre eux les Sakis, les Otchagros, les Malhomines, les Outagamis, les Pouteouatamis & les Kiscapous, & les détermina à envoyer leurs Députés au Congrès. Le 2 Juillet, il fut de

Sect. XVIII *Histoire de l'Amérique.*

retour à Michillimakinac, après avoir traversé quatre cents lieues de pays. Angelran ayant fini sa mission, se rendit à Mont-Réal avec deux prisonniers Iroquois qu'il avoit fait rendre par les Outaouais. Courtemanche partit quelque temps après pour cette ville avec une flotte de cent quatre-vingts canots, ayant à bord sept ou huit cents Sauvages. Ils furent reçus à leur arrivée au bruit du canon, le 22 Juillet, & Rat, au nom de tous les autres Indiens, complimenta le Général.

*Politique de Callieres.*

Callieres, avant d'assembler le Congrès, sonda tous les Députés l'un après l'autre; ensuite on ouvrit un Congrès préliminaire, pendant lequel un Outaouais, nommé *Jean le Blanc*, fit des présens à Ononthio, & lui fit une harangue qui fut fort applaudie. Les autres Chefs Algonquins firent la même chose. L'objet de tous ces discours étoit d'obtenir une diminution sur le prix des marchandises Françoises, & qu'on leur prendroit les petites fourrures, parce que les castors commençoient à devenir rares. Rat, sur lequel Callieres comptoit beaucoup pour le succès de l'assemblée, présenta ses prisonniers Iroquois, mais demanda que toutes les autres nations imitassent sa générosité. Le Chef des Pouteouatamis, au nom de tous les Sauvages de l'ouest, déclara que toutes les nations pour lesquelles il parloit étoient si disposées à exécuter les ordres d'Ononthio, que rien n'avoit pu les en détourner, pas même le bruit qui avoit couru qu'une maladie contagieuse s'étoit manifestée à Mont-Réal. Le Chef des Miamis dit la même chose; ensuite il tira le calumet ou pipe de paix, afin

que toutes les nations y fumaſſent, déclarant que s'ils faiſoient la paix avec les Iroquois, ce n'étoit pas par crainte, mais pour obéir à leur pere Ononthio. Enſuite Onaguice, Chef des Miamis, au nom des Députés des Sakis, fit des préſens en expiation du meurtre d'un François qu'ils avoient tué.



Le Général donna pluſieurs autres audiences ſéparées, & montra dans toutes beaucoup d'adreſſe; mais Jean le Blanc, plus éclairé, fut auſſi plus difficile à ſatisfaire. Lorſque les Députés Iroquois parurent devant Callieres, leur Orateur eſſaya de démontrer l'impoſſibilité de renvoyer tous leurs priſonniers, dont pluſieurs ayant été pris pendant leur enfance, ne connoiſſoient plus d'autres parens que ceux qui les avoient adoptés. Enſuite il conjectura que cette reſtitution n'étoit pas jugée bien importante, puiſque les Ambaſſadeurs n'avoient pas inſiſté. Cette eſpece d'apologie mécontenta quelques autres Cantons, & ce ne fut pas ſans peine qu'on les appaiſa.

*Ouverture du Congrès.*

Le premier Août, on ouvrit les conférences. Pendant qu'un Chef Huron haranguoit, Rat, qui avoit été le principal auteur de cet étonnant Congrès, ſe trouva mal. Lorſqu'il eut repris ſes ſens, on le plaça dans un fauteuil au milieu de la ſalle. Comme il étoit le plus grand Orateur qu'il y eût parmi les Sauvages, il leur fit un très-beau diſcours ſur les avantages de la paix, & tous ceux qui étoient préſens lui donnerent les plus grands applaudiſſemens. Enfin il perdit la parole, & mourut peu de jours après. Charlevoix parle de ce Sauvage comme

*Mort & funérailles de Rat.*

d'un des chef-d'œuvres de la Nature. Au moment de sa mort, il avoit le rang & la paye d'un Capitaine dans l'armée Françoise ; en conséquence on lui fit des funérailles militaires, auxquelles le Gouverneur général & tous les Officiers assisterent. Joncaire couvrit son corps, c'est-à-dire qu'il fit des présens à sa nation, à l'occasion de sa mort ; il fit cette cérémonie à la tête de soixante guerriers des cascades de Saint-Louis. Ce fut une grande perte pour les François ; mais ses compatriotes promirent, à son exemple, un attachement inviolable pour Ononthio.

Les Iroquois avoient représenté combien l'affaire des prisonniers leur donnoit de chagrin, & ils avoient supplié le Gouverneur général de leur rendre les leurs, avec promesse qu'il n'auroit pas lieu de se repentir de s'être fié à eux. Callieres avoit consulté à cet égard Rat, qui non seulement lui conseilla de les satisfaire, mais même engagea plusieurs Députés des autres nations à faire la même chose. Ce Général fit sentir aux Iroquois combien leur demande étoit déraisonnable ; cependant il leur dit qu'il en rendroit compte à l'Assemblée. Les Députés ayant été d'avis que Callieres devoit rendre ses prisonniers, il les délivra, & l'événement justifia cette complaisance.

Dans ces circonstances, une maladie épidémique se manifesta parmi les Sauvages, & en fit périr un grand nombre, sur-tout parmi les Hurons, qui l'attribuerent à la magie, & conjurerent les Jésuites de détruire ce funeste enchantement. Charlevoix assure que tous ceux qui moururent furent baptisés. Cet accident obligea

le Gouverneur de hâter la conclusion du traité. Enfin tous les articles étant convenus, on résolut de les signer, & de publier la paix avec la plus grande solennité. Pour cet effet, on dressa un échafaud de cent vingt-huit pieds de long sur soixante-douze de large dans une plaine voisine de Mont-Réal. On y pratiqua une grande loge pour les Dames & pour les personnes de distinction de Mont-Réal. Callieres, suivi de Vaudreuil, de ses principaux Officiers & de treize mille Sauvages, prit place, & l'échafaud fut environné par les soldats sous les armes. Callieres ouvrit l'Assemblée par un discours sur les avantages de la paix & de la protection que le grand Ononthio vouloit bien accorder à toutes les nations Américaines. Ses paroles étoient répétées aux différentes nations par des Interpretes, & reçues avec les plus grandes acclamations. Ensuite chaque Chef reçut un collier de coquilles, & se levant l'un après l'autre, ils sortirent gravement de leurs places avec leurs longues robes fourrées, se placerent devant le Général, lui remirent chacun leurs prisonniers & un collier. Callieres reçut ces présens avec beaucoup de grace, & à mesure qu'il recevoit les prisonniers, il les rendoit aux Iroquois. La parure de tous ces Sauvages, la maniere burlesque dans laquelle ils étoient habillés, les gestes qu'ils faisoient, & les attitudes qu'ils prenoient lorsqu'ils parloient au Général, formoient un spectacle incroyable. Enfin on rédigea le traité, qui fut signé par trente-huit Députés, mais d'une autre maniere que celle qu'ils avoient employée au traité provisoire. Ils sortirent ensuite le grand

*Paix générale.*

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

calumet de paix. Le Général s'en ſervit le premier, enſuite Vaudreuil, & enfin tous les Députés l'un après l'autre. On finit par chanter le *Te Deum*, & on apporta de grandes chaudieres, où on avoit fait bouillir trente bœufs. On en ſervit à manger à chacun ſuivant ſon rang, ſans bruit ni confuſion. Tout ſe paſſa avec beaucoup d'agrément, & la cérémonie fut terminée par des ſalves d'artillerie & de mouſqueterie, par des feux de joie & des illuminations.

*Conférences avec les Députés.*

Deux jours après, Callieres eut une conférence particuliere avec les Députés des Hauts-Cantons, & les avertit de ne point commettre de déprédations à l'égard des François, s'ils vouloient en éviter les châtimens; enſuite il leur fit des préſens au nom du Roi. Les Outaouais demanderent qu'ils puſſent amener avec eux le Pere Anjelran & Nicolas Perrot; ce qui leur fut accordé. Leurs Députés ſupplierent enſuite le Gouverneur de défendre qu'on ne portât plus d'eau-de-vie dans leur pays, à cauſe des excès dans leſquels cette liqueur entraînoit leurs jeunes gens. Tous ceux qui étoient préſens applaudirent à cette demande, excepté un Chef Huron, qui aimant paſſionnément à boire, avoit déjà fait une forte proviſion de cette liqueur.

Le lendemain, Callieres donna audience aux Députés des Cantons Iroquois, auxquels il ordonna de remettre les priſonniers François entre les mains de Joncaire, qui partiroit avec eux, avec promeſſe que ſi quelques-uns de ces priſonniers vouloient enſuite retourner dans leur canton, ils en auroient la liberté, comme ceux qui avoient été priſonniers des Hurons. Il finit par leur re-

commander une exacte neutralité entre les François & les Anglois, en leur démontrant que l'intérêt de leur nation exigeoit sur-tout qu'ils empêchassent que les Anglois n'élevassent point de forts dans leur pays. Quant à l'établissement du détroit, il les avertit qu'il devoit être fort avancé, parce que Cadillac y étoit avec cent hommes & un Jésuite, & qu'il n'avoit pensé à le construire que pour prévenir les Anglois qui avoient la même intention.

Tout étant ainsi amicalement terminé, les Députés prirent congé du Gouverneur : ils étoient à peine partis, qu'on vit arriver les Députés des Agniers, qui ne s'étant pas trouvés au congrès, signerent le traité. Joncaire revint de chez les Iroquois, & n'amena que très-peu de prisonniers, les autres n'ayant jamais voulu le suivre.

L'année suivante, les Iroquois envoyerent une grande députation au Général, pour le remercier de leur avoir procuré la paix, & pour lui demander quelques Missionnaires. Callieres n'avoit pas osé leur en offrir auparavant ; mais il auroit désiré que quelques Jésuites les eussent accompagnés volontairement. Ces Députés lui apprirent la mort de Garakonthie, qui avoit conservé jusqu'au dernier moment ses sentimens d'affection pour les François : ils présenterent au Général le neveu de cet Indien, qui offroit de remplacer son oncle, ce que Callieres accepta. Il accorda aussi la demande des Députés relativement aux Jésuites ; & Maricourt les introduisit dans les cantons, plutôt comme espions que comme Missionnaires.

*Guerre entre la France & l'Angleterre.*

A cette époque, la guerre éclata entre la France

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

& l'Angleterre en Europe, & Callieres reçut de la part du Ministere les plus fortes assurances qu'on peupleroit & qu'on fortifieroit l'Acadie. Cette province donnoit beaucoup d'inquiétude au Gouverneur général, parce qu'elle étoit plus exposée aux invasions des Anglois. Il fit tant de remontrances à cet égard à la Cour, que l'Evêque de Québec, qui étoit alors en France, fit pour la nouvelle Colonie une recrue assez considérable d'Ecclésiastiques, pour qu'il ne fût pas obligé de diminuer le Clergé du Canada. Néanmoins le zele du Ministre se refroidit bientôt, & l'Acadie resta exposée aux ravages des colons de la Nouvelle-Angleterre.

Cependant les Iroquois se lassoient de leur alliance avec les François, parce qu'ils avoient peine à trouver chez leurs nouveaux alliés les marchandises dont ils avoient besoin; en sorte qu'ils s'adresserent aux Anglois. Callieres fit de vaines représentations à cet égard à sa Cour; & pendant qu'il s'occupoit à augmenter les fortifications de Québec pour déconcerter les intrigues des Anglois parmi les Iroquois, il mourut le 26 Mai 1703. Vaudreuil remplit les fonctions de Gouverneur jusqu'à ce que le Roi y eût pourvu. Il connoissoit parfaitement les Sauvages, & avoit toujours vu beaucoup de résolution & d'adresse dans toutes leurs entreprises, & par sa conduite polie, affable & généreuse, il avoit gagné l'estime générale de la Colonie, qui demanda unanimement à la Cour qu'on le nommât successeur de Callieres. Champigny, Intendant de la Nouvelle-France, étoit parti pour l'Europe, & avoit abandonné l'Amé-

*Mort de Callieres.*

*Vaudreuil lui succede.*

rique, de ſorte que Vaudreuil n'eut pas de concurrent; & le Roi, qui avoit des preuves du courage de Vaudreuil, eut beaucoup de plaiſir à l'élever au grade de Gouverneur général : cette nouvelle fut reçue avec tranſport des Canadiens, enchantés de la maniere dont il s'étoit conduit pendant la vacance.

Son premier ſoin fut de s'aſſurer des Tſonnonthouans. Ce Canton lui avoit envoyé une députation après la mort de Callieres, & lorſque les Députés s'en retournerent, il les fit accompagner par Joncaire, qui ramena un de leurs Chefs. Ce Sauvage, après avoir fait beaucoup de complimens au Gouverneur, ſur ce qu'il vouloit bien accorder ſa protection au Canton, parut offenſé de ce que les Onnontagues n'avoient pas envoyé de députation pour le complimenter, & il attribua cette négligence à de mauvais deſſeins. Si on en croit Charlevoix, il fit, mais en ſecret, une ceſſion entiere du pays de ſa Tribu à Vaudreuil, & pour cet effet, il lui préſenta trois colliers. Le premier ſignifioit cette ceſſion abſolue; le ſecond marquoit que ſes compatriotes perdroient plutôt la vie que de ſouffrir qu'on fît aucun mal aux Jéſuites; & par le troiſieme, il demandoit qu'il fût permis à Joncaire de paſſer l'hiver avec eux. Vaudreuil lui accorda toutes ſes demandes. Peu de temps après le retour de ce Chef dans ſon pays, Teganiſſorens arriva à Mont Réal; il dit au Gouverneur qu'il falloit que les Européens fuſſent un peuple bien méchant, puiſque, quand ils avoient fait la paix, le motif le plus léger leur faiſoit reprendre la hache. » Il n'en eſt

» pas de même chez nous, dit-il; lorsqu'une » fois nous avons signé un traité, il nous faut » des raisons très-importantes pour nous déter- » miner à le rompre «. Il finit par dire que son canton ne se mêleroit en aucune maniere de la querelle entre les Anglois & les François. Vaudreuil approuva cette résolution; & afin de ne pas fournir de prétexte pour la faire changer, il différa l'exécution du projet qu'il avoit formé d'envoyer des troupes contre New-Yorck.

*Les François envahissent la Nouvelle-Angleterre.*

Cependant les Bostoniens voulurent en vain engager les Abenaquis à observer aussi une exacte neutralité. Vaudreuil avoit engagé un parti de ces Sauvages à faire une irruption dans la Nouvelle-Angleterre, & il le fit joindre par quelques François commandés par un Officier nommé *Beaubassin.* Ce détachement tua trois cents Anglois, & fit de grands ravages dans leurs établissemens. Il paroît que Vaudreuil n'avoit d'autre vûe, en ordonnant cette expédition, que de rendre les Abenaquis ennemis irréconciliables des Anglois, pour prévenir toutes négociations entre eux. Vers la fin de l'automne, les Anglois entrerent dans le pays de ces Sauvages & en tuerent quelques-uns. Ceux-ci demanderent du secours à Vaudreuil, qui leur envoya dans l'hiver deux cent cinquante hommes commandés par Rouvelle. Ils massacrerent un grand nombre d'Anglois, & firent cent cinquante prisonniers.

*Les Sauvages rompent avec les François.*

En 1704, Vaudreuil fut alarmé des dispositions que montrerent, à l'égard des François, les Hurons de Michillimakinac, qui furent visiter le détroit. Ils avoient alors pour Chef un nommé

*Quarante-Sous*, qui étoit ami des Anglois: Les Outaouais, dont une partie visitoit aussi le détroit, ainsi que les Miamis, étoient également disposés à renouveler la guerre contre les Iroquois, qu'ils espéroient vaincre avec le secours des François. Les Outaouais même attaquerent un parti d'Iroquois sous le canon de Cataracuoy, & en détruisirent une partie. Dès-lors Schuyler, Officier Anglois très-adroit, n'eut pas beaucoup de peine à persuader aux Iroquois de rompre avec les François, après une violation si manifeste de la promesse qu'ils leur avoient faite de les protéger. Il réussit si bien, qu'il fit soulever un grand nombre d'Iroquois Chrétiens, qui étoient comme naturalisés François, & qui forcerent leurs Chefs à demander au Gouverneur général satisfaction pour cette violence. Ramezay, Gouverneur de Mont-Réal, fit ce qu'il put pour détourner le coup. Cependant ses efforts eussent été vains sans le secours des Abenaquis qui étoient alors à Mont-Réal, & qui représenterent les Anglois comme n'étant pas Chrétiens, ce qui fit prendre à ces pieux Sauvages la résolution de ne pas communiquer avec eux.

Vaudreuil avoit envoyé dans ces contrées Joncaire & le Pere le Vaillant; ils y apprirent que Schuyler avoit réussi à faire convoquer une Assemblée générale de tous les Iroquois à Onnontague, où on devoit arrêter les points suivans; 1°. que les Missionnaires seroient chassés de tous les cantons; 2°. que les Abenaquis seroient forcés de cesser toutes les hostilités; 3°. que les Mahingans, qui depuis quelque temps s'é-

toient établis dans le pays des Agniers, seroient obligés de retourner dans leurs anciennes habitations près d'Orange, & 4°. qu'on donneroit un libre passage aux Sauvages des Hauts-Cantons, pour qu'ils pussent commercer avec les Anglois.

Cette nouvelle n'étoit pas la seule qui dans le même temps donnât de l'inquiétude au Gouverneur. Quelques Sauvages du détroit avoient été à New-Yorck, où on leur avoit témoigné beaucoup d'amitié, pendant que d'autres avoient mis le feu au fort du détroit, qu'on ne put éteindre qu'avec peine. L'Assemblée, qui fut convoquée à Orange, fut ouverte par les détails des hostilités commises par les Outaouais au fort Cataracuoy, & les Tsonnonthouans, les seuls qui y eussent souffert, envoyerent Vaillant & Joncaire à Vaudreuil pour s'en plaindre. Cette démarche de leur part fit d'autant plus de plaisir à ce Gouverneur, qu'il ne l'attendoit point, & il promit aux Députés la plus ample satisfaction.

Il paroît que c'étoit le fort du détroit qui avoit donné lieu à la querelle entre les Outaouais & les Iroquois, & Vaudreuil se détermina à l'abandonner. Il pria les Tsonnonthouans & les Onnontagues, sur l'attachement desquels il comptoit, de se rendre à l'Assemblée indiquée à Orange, afin qu'ils pussent s'opposer aux résolutions qu'on voudroit prendre contre les François. Il les y fit accompagner par le Baron de Longueil, Joncaire, & par le Pere Vaillant, qui furent admis à l'Assemblée, malgré toutes les intrigues de Schuylet; en sorte que cette As-

ſemblée n'aboutit à rien. Schuyler rencontra peu de jours après quelques Iroquois des caſcades de Saint-Louis, & les engagea, à force de préſens, à le ſuivre juſqu'à Corlar. Là, après leur avoir reproché qu'ils avoient été les auteurs de la guerre, il leur propoſa de s'établir dans le Gouvernement Anglois, avec promeſſe de leur accorder de bonnes terres, & il leur donna à cet effet un collier pour leur village, & deux autres pour les habitans de la montagne & des caſcades des Récollets, les exhortant à garder la paix, & à entrer en correſpondance avec lui. Ces Sauvages, à leur arrivée, diſtribuerent les colliers; mais Ramezay ayant été inſtruit de ces mouvemens, négocia ſi efficacement avec les Anciens & les Chefs, que ces colliers furent renvoyés ſans réponſe, & trois villages aſſemblerent leurs guerriers pour faire la guerre aux Anglois.

Quelque temps auparavant, les Anglois avoient ſurpris & tué quelques Abenaquis. Ceux-ci demanderent du ſecours, & Vaudreuil leur envoya Montigny avec quatre ou cinq Canadiens. Montigny arma cinquante Abenaquis, les mena contre les Anglois, pilla & brûla un fort, & emmena quelques priſonniers. Cependant d'autres Sauvages de la même nation étoient ſi exactement inveſtis par les Anglois, qu'ils étoient ſur le point de mourir de faim. Vaudreuil, averti de leur poſition, réſolut d'exécuter un projet qu'il avoit formé peu de temps après avoir été revêtu du gouvernement. Il propoſa à ces Sauvages de venir vivre dans la Colonie; ils y conſentirent, & on leur donna des terres ſur

la riviere de Bekancourt, où ils formerent une barriere très-utile, lorsqu'enfin les Anglois eurent déterminé les Iroquois à prendre les armes.

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Ce ne fut pas sans peine qu'ils obtinrent cet avantage. Le dessein des Iroquois & des Tsonnonthouans en particulier, étoit, en observant un exacte neutralité, de tenir la balance entre les François & les Anglois, qu'ils se faisoient un point d'honneur de comprendre dans cette neutralité. Rien n'étoit plus aisé; mais comme en adhérant à cette neutralité, les vûes de Vaudreuil étoient traversées, il demanda à la Cour des instructions sur ce qu'il devoit faire. On lui répondit que s'il croyoit pouvoir faire la guerre avec succès sans entraîner le Roi dans des dépenses extraordinaires, il devoit rejeter les propositions des Iroquois, & que dans le cas contraire, il falloit accepter la neutralité; qu'il ne falloit pas cependant compromettre l'honneur du Roi en faisant les premieres avances, & encore moins souffrir que les Iroquois fussent les seuls médiateurs. Qu'il paroissoit à propos que les Missionnaires, par leurs intrigues avec les Sauvages, fissent désirer la neutralité aux Anglois; que, dans ce cas, Vaudreuil recevroit les propositions, mais qu'il ne concluroit point de traité sans de nouveaux ordres.

Cette derniere tentative ne réussit point; Vaudreuil s'efforçoit en vain de conserver les Iroquois dans des dispositions pacifiques, lorsqu'un heureux événement contribua à remplir ses vûes. Le Chef du parti des Outaouais, qui avoit attaqué les Iroquois sous le fort Cataracuoy, passa, en retournant dans son pays, auprès du fort du détroit,

détroit. Il y déploya tous les trophées de sa victoire, & somma tous les autres Outaouais de venir le joindre. Tonti, qui commandoit dans ce fort en l'absence de la Mothe Cadillac, pour châtier cette insolence, envoya un Officier & vingt hommes pour attaquer les Barbares; & ceux-ci, quoique soutenus par leurs compatriotes du détroit, furent mis en fuite & obligés d'abandonner tous leurs prisonniers, qui furent aussitôt renvoyés aux Tsonnonthouans. Cet exemple de fermeté donné à propos, rétablit le crédit des François parmi les Sauvages, & déconcerta toutes les mesures des Anglois, qui furent également malheureux dans les autres parties du Canada.



*Les Anglois attaquent Port-Royal en Acadie.*

Le 2 Juillet 1704, quelques vaisseaux Anglois parurent dans le bassin de Port-Royal, & mirent à terre des troupes qui firent quelques prisonniers. Cet armement consistoit en dix vaisseaux, dont l'un portoit cinquante canons, un autre trente, une galere de Boston huit, & sept brigantins. Quelques Écrivains disent que cette flotte étoit deux fois plus considérable. Les Anglois prétendent au contraire qu'elle n'étoit composée que de quelques vaisseaux de Boston, ayant à bord cinq cent cinquante volontaires, commandés par le Major Church, qui visita Penobscot, Passamaquady & les Mines, & attaqua ensuite Port-Royal, qu'il ne put prendre; mais il y fit environ cent prisonniers. Avant de se retirer, les Anglois renvoyerent un prisonnier pour dire aux habitans qu'ils n'avoient rien à craindre, s'ils restoient neutres.

Peu de temps après, Brouillan mourut; on lui

donna pour successeur Subercase, qui avoit été Gouverneur de Terre-Neuve, où il avoit causé les plus grands dommages aux Anglois. A cette époque, Vaudreuil gagna le Capitaine Rowse, Anglois de Charles-Town, & l'engagea à fournir des provisions aux François d'Acadie, ce que le Capitaine exécuta avec le pavillon de treve, sous prétexte qu'il alloit échanger des prisonniers. Subercase, de son côté, profita des avantages que lui procuroient ce secours de Vaudreuil & l'amitié des Abenaquis qui continuoient à ravager la Nouvelle-Angleterre.

Cependant Dudley, Gouverneur de cette Colonie, forma la résolution de chasser entiérement les François de l'Acadie. Il fit ses préparatifs avec le plus grand secret. Il embarqua deux régimens de milice, ceux de Wainwright & de Hilton, à bord de quelques vaisseaux de transport, sous le commandement du Colonel March, sous l'escorte du vaisseau de guerre le *Deptfort* & de la galere *la Province*. L'entrée de ce qu'on appelle le bassin de Port-Royal est fort étroite, & Subercase y avoit placé dans une guérite quinze hommes, avec ordre de donner l'alarme à Port-Royal, toutes les fois qu'ils verroient paroître des vaisseaux auprès du bassin. Le 16 Juin, ayant apperçu l'escadre Angloise, ils se retirerent dans le fort, & ils y étoient à peine entrés, qu'on vit les vaisseaux ennemis à l'ancre à une lieue de la place.

Le lendemain, les Anglois débarquerent quinze cents hommes du côté du fort & cinq cents du côté de la riviere, ce qui répandit une si grande terreur dans la garnison, qu'on eut beaucoup de

peine à lui faire prendre les armes, parce qu'il y avoit déjà de grandes breches aux murailles du fort. Les Anglois qui étoient débarqués, avoient à traverser des bois fort épais avant de pouvoir arriver devant la place; en conséquence Subercase appela tous les habitans des environs à son secours, & résolut de harasser & de tailler en pieces tous les Anglois qui marchoient par partis détachés. Les Anglois en effet étoient tués dans ces bois sans qu'ils pussent se venger sur les habitans qui avoient des canots, & qui, lorsqu'ils étoient trop pressés, couroient au fort. Enfin les cinq cents Anglois qui avoient débarqué arriverent avec peine au bord d'une riviere qu'il falloit encore passer, pendant que le Gouverneur & un Officier Canadien tenoient en échec le gros détachement ennemi. Cependant ils furent enfin obligés de gagner le fort, dont on avoit diligemment réparé les breches.

*Subercase qui en étoit Gouverneur.*

Les Anglois avoient tant souffert dans cette marche, & ils avoient une idée si désavantageuse des Officiers de la marine qui devoient couvrir le siége, qu'ils perdirent courage & resterent deux jours dans l'inaction. Enfin, la nuit du 10 au 11 Juin, ils ouvrirent la tranchée devant la place. Le lendemain, Subercase ordonna à quatre-vingts hommes qui connoissoient parfaitement le pays, de sortir, & d'intercepter un convoi de six cents Anglois qui menoient paître des troupeaux. Ce détachement, composé de François & d'Indiens, se plaça en embuscade, arrêta les Anglois, & les força avec perte à rentrer dans leur camp. Nous avons peine à croire que l'escorte Angloise fût aussi nombreuse.

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Quoi qu'il en soit, tout sembloit se réunir contre les Anglois dans cette expédition. Quelques prétendus déserteurs François leur firent croire que la garnison étoit disposée à se mutiner; mais ils cacherent que les breches du fort avoient été réparées. Les Anglois, imaginant que la place étoit hors d'état de se défendre, monterent à l'assaut la nuit du 16; mais ils furent reçus si vigoureusement, qu'ils furent obligés de se retirer. Malgré cet échec, ils investirent complétement la place, & ils l'auroient sans doute prise, s'ils n'avoient pas été saisis d'une terreur panique, lorsqu'ils virent le Gouverneur tenir toujours ferme, ce qui leur fit croire qu'il y avoit une mine plus près des remparts. Cette crainte les frappa tellement, qu'après avoir en vain essayé de détruire quelques vaisseaux François qui étoient à l'ancre sous le canon du fort, ils retournerent à leur camp à la pointe du jour, & le lendemain ils se rembarquerent. Les Anglois perdirent dans cette expédition environ cent hommes.

*Les force à se retirer.*

La flotte Angloise, en s'en retournant à Boston, s'arrêta dans quelques établissemens, où elle apprit que les habitans de Boston étoient si persuadés qu'elle réussiroit, qu'ils avoient déjà fait des réjouissances publiques à l'occasion de la conquête de Port Royal. Cette nouvelle détermina le Colonel March à rester à Cascabay jusqu'à ce qu'il eût trouvé les moyens de se justifier auprès du Gouverneur & de l'Assemblée de la Nouvelle-Angleterre. Il écrivit en conséquence une relation de l'expédition, & chercha à se justifier en blâmant ses troupes, qui,

encouragées par leurs Officiers, n'avoient jamais voulu lui obéir & donner un assaut général. Malgré cette apologie, on croit que s'il avoit débarqué à Boston, la populace l'auroit mis en pieces. Le Gouverneur & l'Assemblée furent plus justes, & la vérité de ses raisons ayant été démontrée, il fut absous; mais on lui enjoignit de ne pas débarquer ses troupes, & de rester où il étoit jusqu'à nouvel ordre.

Dudley représenta le danger & le désagrément d'abandonner cette expédition, & il offrit d'aller en personne la diriger, ajoutant qu'il mourroit plutôt que de ne pas soumettre l'Acadie à la Couronne d'Angleterre. L'Assemblée ne jugea pas à propos d'accepter cette proposition du Gouverneur; mais ayant confirmé le Colonel March dans son commandement, elle lui fit passer un renfort de trois vaisseaux & de cinq ou six cents hommes, avec ordre de ne pas revenir qu'il n'eût encore essayé de soumettre le Port-Royal. Pour exciter les troupes à bien faire leur devoir, le fils du Gouverneur & plusieurs autres personnes de distinction voulurent les joindre.

Le 20 Août, l'escadre Angloise parut encore une fois devant Port-Royal. A cette vue, la garnison fut consternée au point, que Subercase fut presque le seul d'avis de défendre la place. Cependant sa résolution fut approuvée; & quoique plusieurs habitans fussent éloignés de plus de vingt milles de la ville, la confiance des Anglois dans leur succès, donna à Subercase le temps de faire tous les préparatifs nécessaires. Tout ce que les Anglois avoient souffert il y

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

avoit peu de temps, ne les rendit pas plus ſages. Subercaſe, comme la premiere fois, plaça ſur le chemin des embuſcades d'Indiens qui en-tuerent un certain nombre, en prirent d'autres, qui annoncerent que les Anglois devoient débarquer leur artillerie à la faveur de l'obſcurité de la nuit, & la conduire devant le fort.

Subercaſe ſe prépara à déconcerter ce projet, & en effet il força les Anglois à ſe rembarquer. Cependant, le 31 du même mois, ils débarquerent de nouveau pour attaquer la place d'un autre côté. Leur garde avancée tomba encore dans une embuſcade de cent cinquante François & Indiens, qui fut ſi meurtriere pour les Anglois, que Subercaſe eſpéra de pouvoir forcer leurs retranchemens. Il n'y réuſſit pas tout-à-fait; mais il eut au moins l'avantage de les obliger à fuir vers leurs vaiſſeaux & à ſe rembarquer. Les Hiſtoriens Anglois, comme honteux du peu de ſuccès de cette flotte, n'ont fait aucune mention de cette expédition, & les François aſſurent qu'ils n'y perdirent eux-mêmes que trois hommes tués; ils eurent quinze bleſſés.

Les malheurs qui accompagnoient les armes Françoiſes en Europe, l'empêcherent de profiter de ſes avantages en Amérique. La Colonie & la garniſon qui s'étoient ſi bien conduites, furent négligées par la mere-patrie, de maniere que même les néceſſités de la vie leur manquoient. Quoi qu'il en ſoit, ce ne fut pas le ſeul échec que les Anglois reçurent à cette époque.

*Expédition de Lagrange à Terre-Neuve.*

Un François, nommé *Lagrange*, excellent marin, qui avoit ſervi ſous Iberville dans la baie

d'Hudſon, équipa deux barques à Québec, & s'y embarqua avec cent Canadiens, dans l'intention de ſurprendre quelques vaiſſeaux Anglois qu'il ſavoit être récemment arrivés à Bonaviſta, dans l'iſle de Terre-Neuve. Lorſqu'il ne fut plus qu'à douze lieues de ce port, afin qu'on ne le découvrît pas, il quitta ſes barques & ſe mit ſur de larges radeaux avec leſquels il entra dans le port pendant la nuit, & s'empara d'une frégate de vingt-quatre canons chargée de poiſſon. Enſuite il brûla deux vaiſſeaux, chacun de deux ou trois cents tonneaux, fit échouer une petite frégate, & ſortit du port avec ſa priſe & un grand nombre de priſonniers. Il y avoit alors dans le fort de Bonaviſta ſix cents Anglois qui parurent le lendemain : mais il étoit trop tard; Lagrange avoit rejoint ſes barques & faiſoit voile pour Québec, où il vendit ſon chargement & freta ſa priſe pour l'Europe. Dans ce voyage il fut attaqué & pris par les Anglois; mais ce fut après une défenſe ſi brave, que dans la ſuite il parvint à des grades diſtingués dans la marine Françoiſe.

*Subercaſe paſſe dans cette iſle.*

Le ſuccès de Lagrange encouragea Subercaſe à ſuivre le plan d'Iberville & de Brouillan, c'eſt-à-dire, à chaſſer les Anglois de Terre-Neuve, ce qui fut approuvé par ſa Cour. L'Epinay, Commandant du *Frelon*, vaiſſeau de guerre François alors à Québec, eut ordre de prendre cent Canadiens & de les tranſporter à Plaiſance ſous le commandement de M. de Beaucourt, qui avoit ſous lui douze Officiers, & entre autres Montigny. Le 15 Janvier 1705, Subercaſe ſortit de Plaiſance à la tête de quatre cent

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

cinquante hommes braves & bien armés, & portant chacun des vivres pour vingt jours. En chemin ils trouverent quatre rivieres à traverser. Enfin, après des fatigues incroyables, ils arriverent au centre des établissemens Anglois à Rebou, dont tous les habitans se soumirent sans résistance. L'armée y trouva des provisions en abondance, & après s'y être rafraîchie, elle marcha au petit Port, poste Anglois qui n'est qu'à trois lieues de Saint Jean. On y laissa les prisonniers faits à Rebou, sous la garde de quarante hommes, dans l'espoir de surprendre la garnison de Saint-Jean; mais les François avoient marché avec si peu de précaution, que les Anglois furent avertis & se préparerent à se défendre.

En arrivant devant la place, Subercase attaqua le plus gros des deux forts; mais ayant éprouvé une grande résistance, & la poudre ayant manqué, il fut obligé d'abandonner son entreprise, & de se contenter de détruire tous les établissemens Anglois dans le voisinage du petit Port. Le 5 Mars, il se mit en marche vers Forillon, autre établissement Anglois, qu'il détruisit, & dont il fit tous les habitans prisonniers. La terreur se répandit parmi les Anglois, en sorte que Montigny, à la tête des Sauvages, ravagea toutes les côtes jusqu'à Bonavista, & le commerce des Anglois de Terre-Neuve fut cette année entiérement ruiné.

*Les Anglois se rendent maîtres d'un vaisseau Canadien, chargé d'un million, où etoit passager l'Evêque de Québec.*

Les Anglois reçurent cependant une espece de dédommagement de leurs pertes, par la prise qu'ils firent de *la Seine*, gros vaisseau François, commandé par le Chevalier de Maupeou,

chargé pour Québec. Il avoit à bord l'Evêque de cette ville, un grand nombre d'Eccléſiaſtiques & de Laïques fort riches, en ſorte que le chargement valoit environ un million. Cette priſe fut un coup terrible pour les Canadiens, mais en même temps leur fut peut-être avantageuſe. La perte qu'ils eſſuyerent excita leur induſtrie; ils s'appliquerent aux manufactures de toile, & à la culture du chanvre & du lin qui venoit très-bien dans leurs terres. L'Evêque reſta huit ans priſonnier en Angleterre, parce que Sa Majeſté Britannique exigeoit qu'on lui rendît en échange le Prévôt de Liége, retenu priſonnier par les François.

Cependant Vaudreuil & Dudley traiterent de l'échange de leurs priſonniers. Dudley envoya à Québec Levingſton, & Vaudreuil envoya Courtemanche à Boſton, avec ſes propoſitions, dont voici la ſubſtance; Aucun priſonnier Anglois ne ſera relâché, que tous les priſonniers François & Indiens n'ayent été mis en liberté, & qu'on n'ait donné une ſûreté pour la rendre à ceux qu'on avoit fait paſſer en Europe & dans les iſles Angloiſes d'Amérique. Une négociation ſuivit, & le fils de Dudley vint à Québec, ſous prétexte de finir le cartel; mais en effet, dit Charlevoix, pour connoître les hauteurs du fleuve Saint-Laurent du côté de Québec, & pour obſerver l'état des fortifications, ce qui l'autoriſa à blâmer l'inattention de Vaudreuil.

*Embarras de Vaudreuil.*

Les Tſonnonthouans avoient recouvré leurs priſonniers d'entre les mains des Outaouais; cependant ils n'étoient pas encore contens, ils exigeoient une réparation pour la mort de leur

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Chef, & ils étoient, dit-on, fortement excités à insister à cet égard par Schuyler, Gouverneur de New-Orange. Vaudreuil étoit fort embarrassé, parce que les jeunes Outaouais demandoient la guerre, & que la nation ne vouloit plus traiter avec les Iroquois. Il dépêcha Louvigni à Michillimakinac, & il eut beaucoup de peine à obtenir qu'on lui remît quelques prisonniers Iroquois, qu'il conduisit à Mont-Réal, dans l'espoir que quelques Députés Outaouais le suivroient. Le Gouverneur proposa une entrevue entre cette nation & celle des Iroquois à Mont-Réal. Ceux-ci y consentirent, & attendirent les autres jusqu'au commencement d'Août. Les Iroquois alloient partir, lorsqu'enfin les Outaouais arriverent.

Ils se présenterent devant le Gouverneur de la maniere la plus respectueuse & la plus soumise, & leur Orateur, au nom de la nation, lui demanda son pardon & celui des Iroquois, qui, touchés de leur repentir, se réconcilierent sur le champ avec eux. Le Gouverneur ordonna aux Outaouais de couvrir le mort, après quoi il régala les deux parties. Les Sauvages partirent tous fort contens de Mont-Réal.

*Et alarmes des Canadiens.*

Deux grands maux à la fois accablerent à cette époque les Canadiens, la misere, & l'amour des procès. Les deux Randots, pere & fils, avoient succédé à Beauharnois dans la place d'Intendant de la Nouvelle-France. Le fils s'attacha à la marine, & son pere s'occupa de l'administration civile. Celui-ci remarqua que les habitans, tourmentés par le Démon de la chicane, se ruinoient les uns les autres, & pour pour-

ſuivre leurs procès, laiſſoient leurs terres incultes. Pour diminuer ces maux, Randot abrégea les formalités, & diminua les frais; il s'occupa auſſi de terminer les différens à l'amiable.



Il voulut également remédier à l'autre maladie, en cherchant à obtenir de la Cour la permiſſion pour les habitans de manufacturer le chanvre & le lin qu'ils cultivoient, parce que les toiles qui venoient de France étoient d'une cherté exceſſive & au deſſus des facultés du plus grand nombre. Le Miniſtre refuſa cette permiſſion, comme nuiſible aux intérêts de la mere-patrie; mais il encouragea les habitans à s'attacher à l'agriculture, à s'occuper de la conſtruction des vaiſſeaux, & à perfectionner leurs pêcheries, & finit même par permettre aux plus pauvres de fabriquer de la toile de lin & de chanvre. Cette grace fut la plus grande que les Canadiens euſſent encore reçue de la mere-patrie, & en peu de temps ils en fabriquerent une ſi grande quantité, que la Colonie y gagna prodigieuſement.

*Les Outaouais attaquent les Miamis.*

Malgré toutes les marques de repentir que les Outaouais avoient témoignées, ils n'avoient pas encore tenu la parole qu'ils avoient donnée aux Iroquois, & les Miſſionnaires les trouverent ſi intraitables, qu'après avoir eux-mêmes brûlé leurs cabanes, ils revinrent à Québec. De leur côté, les Iroquois ſe préparerent à ſe faire juſtice par la force des armes; mais Vaudreuil, en envoyant Joncaire à ceux-ci, & Montigny aux autres, parvint encore à les appaiſer. Cette querelle venoit à peine d'être étouffée, qu'il s'en

éleva une autre plus sérieuse parmi les Sauvages.

Les Miamis avoient tué quelques Outaouais, qui ayant demandé satisfaction, reçurent des anciens Miamis une réponse fort dure; ils tuerent même un autre Outaouais, Chef de sa nation, & refuserent de couvrir le mort. Les Outaouais s'adresserent alors à la Mothe Cadillac, Commandant François du détroit, où il y avoit trois villages, occupés, l'un par les Miamis, l'autre par les Outaouais, & le troisieme par les Hurons. Quelque temps après, Cadillac ayant eu occasion d'aller à Québec, dit aux Outaouais, en les quittant, que tant que sa femme resteroit parmi eux, ils n'avoient rien à craindre, mais que si elle les quittoit, ils se tinssent sur leurs gardes.

Deux mois après son départ, cette Dame quitta le détroit, ce qui fit croire aux Outaouais que leur ruine étoit résolue, pour les punir des hostilités qu'ils avoient commises contre les Iroquois; car, comme ces Barbares n'oublioient jamais le mal qu'on leur avoit fait, ils pensoient que tous les autres hommes leur ressembloient. Dans cet intervalle, un Officier, nommé *Bourgmont*, arriva au détroit pour relever Tonti, Lieutenant de Cadillac, & les Outaouais étant venus, suivant l'usage, lui faire une visite, il leur dit d'un ton fort aigre, que Cadillac reviendroit au printemps bien accompagné.

Cette menace aggrava les soupçons que ces Sauvages avoient conçus, & ils ne les déguiserent point. Bourgmont voyant qu'ils s'aigrissoient les assembla, & leur proposa de marcher avec les

Miamis, les Iroquois & les Hurons dans une expédition contre les Sieux. Ils parurent y consentir ; mais ils furent persuadés qu'on avoit intention de les exterminer entiérement pendant cette marche, & que les Iroquois étoient complices de ce complot. Le plus léger événement les confirmoit dans cette idée ; & quoique les plus sages d'entre eux fussent d'avis de demander une explication au Commandant François, le vœu général fut qu'il falloit prévenir les Miamis & les égorger tous, mais de feindre en même temps d'être prêts à marcher contre les Sieux ; & en effet ils partirent.

*Et les égorgent.*

Etant arrivés dans un bois, les Chefs, qui étoient dans le secret, le découvrirent à tous leurs compatriotes, & ils revinrent sur leurs pas, dans la résolution de massacrer tous les Miamis qu'ils rencontreroient, mais de ne faire aucune violence ni aux Hurons ni aux François. Cinq Miamis, qui se trouverent sur leur chemin furent tués immédiatement ; d'autres se réfugierent dans le fort & firent feu sur les Outaouais, qui dans leur furie tuerent par inadvertence un Récollet & un autre François. Aussi-tôt Bourgmont fit fermer les portes du fort, & fit tirer sur les Outaouais, dont trente furent renversés, soit par les François, soit par les Hurons ou les Miamis. Au moment où la fureur étoit au plus haut degré, on vit tout à coup les Outaouais se retirer tranquillement dans leur village, & les autres Sauvages se rendirent aussi chez eux.

*Conduite de Vaudreuil dans cette occasion.*

Vaudreuil, averti de ce désordre, ne savoit comment y remédier. Sa perplexité fut encore augmentée par une députation que les Iroquois

lui envoyerent, pour le prier de retirer sa protection de sur les perfides Outaouais, auxquels ils étoient prêts à faire la guerre. Cependant Cadillac étoit retourné au détroit avec sa famille, & un grand convoi d'hommes & de provisions; en sorte que Vaudreuil ne put pas le consulter. Alors il répondit aux Iroquois d'un ton si ferme, qu'ils abandonnerent leur projet, au grand mécontentement des Anglois. Il ne vouloit pas, à cause de l'importance de leur commerce, que les Outaouais fussent ruinés ou poussés au désespoir. Bientôt après, un des Chefs de cette nation se rendit à Québec, & annonça au Gouverneur que ses compatriotes avoient abandonné leur village du détroit, qu'ils s'étoient retirés avec leurs freres de Michillimakinac, & qu'ils étoient résolus de se soutenir mutuellement, & de mourir ensemble. Vaudreuil voulut cependant témoigner son ressentiment à cette nation; en conséquence il ordonna à tous les François de Michillimakinac de se retirer dans la Colonie, espérant que par-là il diviseroit les Sauvages, & il recommanda à Cadillac de se tenir à leur égard sur la défensive jusqu'à ce qu'on vît comment cette affaire tourneroit; mais ces ordres vinrent trop tard.

Pendant que Cadillac étoit en chemin pour aller au détroit, il avoit appris ce qui s'étoit passé au fort, & il somma les Chefs des Tsonnonthouans & des autres Iroquois de venir le joindre, comme s'il avoit eu intention d'exterminer les Outaouais; mais s'étant apperçu que les Outaouais alloient se livrer au désespoir, il renvoya les Iroquois & se tint tranquille. Au

mois de Juin 1707, une députation des Outaouais, commandée par Jean le Blanc, qui avoit joué un grand rôle dans l'affaire du détroit, arriva à Québec, & chercha à justifier la nation. Vaudreuil, pour toute réponse, ordonna aux Députés de se rendre au détroit, & d'y faire la réparation qu'ils devoient; qu'il feroit connoître ses intentions à Cadillac, & qu'il leur ordonnoit de lui obéir en tout ce qu'il leur enjoindroit de faire. Après quoi il les renvoya sans vouloir recevoir le collier qu'ils avoient apporté, & il chargea un de ses Officiers, nommé *Saint-Pierre*, de les accompagner au détroit.

*Imprudence de Cadillac.*

Lorsqu'ils arriverent, Cadillac leur dit que le seul moyen d'obtenir le pardon de la nation, étoit de lui livrer Pesant. C'étoit un Sauvage Outaouais, que Jean le Blanc avoit accusé d'être, & qui avoit réellement été l'auteur du massacre des Miamis, & c'étoit pour cette raison que ses compatriotes n'avoient pas voulu qu'il fût de la députation Les Députés, forcés d'obéir, offrirent d'aller à Michillimakinac, & promirent d'envoyer Pesant, ou bien de lui couper la tête dans le village. Toujours suivis de Saint-Pierre, ils partirent, & peu de jours après ils revinrent, amenant avec eux le criminel au détroit. Cadillac le fit sur le champ mettre aux fers; mais tous les Chefs de la nation s'étant jetés à ses pieds pour implorer sa clémence, Cadillac touché accorda imprudemment la grace du coupable, au lieu de l'envoyer au supplice pour servir d'exemple. Cette démarche étoit d'autant plus déplacée, qu'elle autorisa les Miamis à reprocher à Cadillac son manque de foi, qu'elle privoit

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique*

ces Sauvages de la satisfaction de se venger, qu'il étoit difficile de leur faire oublier.

Leur principal établissement étoit sur la riviere Saint-Joseph, à environ cent lieues du détroit. Cadillac avoit rappelé le Missionnaire Aveneau, qui avoit beaucoup de crédit parmi eux. Après son départ, les Miamis se réunirent pour demander justice contre Pesant, & s'étant apperçus que Cadillac les jouoit, ils tuerent trois François, & commirent quelques désordres aux environs du détroit. Cadillac se disposoit à les châtier, lorsqu'il apprit que les Iroquois & les Hurons s'étoient réunis avec eux pour massacrer tous les François du détroit, ce qui obligea Cadillac à faire la paix; mais les Miamis en observerent si mal les conditions, que le Commandant François marcha contre eux à la tête de quatre cents hommes, & les obligea à se soumettre. Cadillac leur pardonna; mais il crut devoir leur renvoyer le Missionnaire, qui seul pouvoit modérer leur passion & la contenir dans de justes bornes.

*Succès du Pere Joncaire chez les Iroquois.*

Cependant Joncaire déployoit beaucoup d'adresse & d'activité dans les cantons Iroquois, dont il parloit la langue comme si c'eût été la sienne, & il déconcerta tous les projets des Anglois. Schuyler, de son côté, faisoit la même chose parmi les Iroquois Chrétiens dont on avoit formé des Colonies dans le Canada. Ils n'étoient plus aussi pieux depuis quelques années, ce qu'on attribuoit aux liqueurs fortes que les Anglois leur fournissoient, malgré toutes les défenses de leur Roi & de leur Gouverneur.

Dans un grand Conseil qui se tint à cette époque

à

*Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.*

à Mont-Réal, & où se trouverent les Chefs des Sauvages Chrétiens, on forma le projet d'une nouvelle expédition contre la Nouvelle-Angleterre. Les Abenaquis, cent Canadiens d'élite, & un corps considérable de volontaires, dont plusieurs étoient Officiers, devoient se réunir, & former ensemble quatre cents hommes. Les François devoient être commandés par Messieurs de Saint-Ours du Chaillons & Hertel de Rouville, & les Sauvages par la Perriere. Les deux premiers devoient marcher par la riviere Saint-François avec les Algonquins, les Abenaquis de Bekancourt & les Hurons de Lorette. Les autres devoient prendre la route du lac Champlain, & le rendez vous général étoit indiqué au lac Nikisipique, où les Sauvages de l'Acadie devoient venir joindre l'armée. Elle partit le 26 Juillet; mais lorsque Chaillons & Rouville furent arrivés à la riviere Saint-François, ils apprirent que les Hurons s'en étoient retournés, par une terreur superstitieuse qui les avoit saisis à l'occasion de la mort de l'un d'eux qui avoit été tué. Les Iroquois, qui marchoient avec Perriere du côté du lac Champlain, imiterent leur exemple, sous prétexte que quelques-uns d'entre eux étoient malades, & que le reste de l'armée couroit risque d'être infecté.

*Expédition des François contre les Anglois.*

Vaudreuil, informé de ces désertions, ordonna aux Commandans d'avancer toujours, quand bien même ils seroient abandonnés de tous les Sauvages, & que plutôt que de revenir sans rien faire, ils attaquassent quelque établissement isolé. Chaillons communiqua les ordres du Général aux Sauvages qui l'accompagnoient, & qui jurerent de le suivre jusqu'à la mort. Après une marche très-pénible,

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

ils arriverent au lac Nikisipique ; mais ils n'y trouverent aucun des Sauvages de l'Acadie. Ayant appris que non loin de là il y avoit un village Anglois, nommé *Haverhill*, consistant en vingt-cinq ou trente maisons bien bâties, protégées par un fort, dans lequel étoit une garnison de trente soldats qui y étoient arrivés récemment, les François & leurs Sauvages attaquerent & prirent le fort, pillerent & brûlerent les maisons, passerent environ cent habitans au fil de l'épée. Ils s'apperçurent ensuite, par le bruit des tambours & le son des trompettes, qu'ils avoient été découverts par les forts voisins, & qu'ils couroient risque d'être environnés, en sorte qu'ils se préparerent à la retraite. Ils emmenerent un grand nombre de prisonniers, & après avoir détruit & brûlé tout ce qu'ils ne pouvoient pas conserver, ils emporterent des provisions en assez grande quantité pour subsister pendant tout leur voyage. Peu de temps après, ils furent attaqués par les Anglois, qui s'étoient mis en embuscade à l'entrée d'un bois, & bientôt ils se virent investis par un grand nombre de cavaliers & de fantassins ; cela ne les arrêta point, ils fondirent sur l'ennemi, & après avoir pris ou tué les soixante-dix Anglois, à l'exception de dix ou douze qui se sauverent par la fuite, ils retournerent à Mont-Réal, & y arriverent n'ayant perdu que cinq François & trois Sauvages tués, & dix-huit blessés. Mais de ce grand nombre de prisonniers, il n'en arriva que peu à Mont-Réal, tous les autres s'étoient échappés.

*Intrigues de Schuyler contre les François.*

Le vrai motif qui avoit engagé les Iroquois à abandonner la Perriere, parut bientôt avoir été les intrigues de Schuyler parmi ces Sauvages;

mais aussi cet Officier compta trop sur les assurances qu'ils lui firent, que ni eux ni leur nation ne serviroient plus contre les Anglois. On fit cette découverte par le moyen d'un prisonnier Anglois qui fut pris à Haverhill ; & Vaudreuil, qui connoissoit parfaitement le caractere des Sauvages, sut si bien piquer leur orgueil en affectant de les négliger & de les mépriser, qu'au lieu de tenir la parole qu'ils avoient donnée à Schuyler, ils prirent les armes, joignirent les Abenaquis, & remplirent la Nouvelle-Angleterre & New-Yorck de ravages.

Cependant Vaudreuil se plaignit des intrigues de Schuyler avec les Sauvages établis dans la Nouvelle-France, & de ce qu'il sollicitoit les autres Sauvages à prendre les armes, pendant qu'il s'occupoit des moyens d'accorder à New-Yorck une neutralité qui seroit aussi avantageuse à cette Colonie qu'à celle du Canada. Schuyler répondit que le motif de sa correspondance avec les Sauvages pour les déterminer à la neutralité, étoit fondé sur le dessein tout chrétien d'empêcher ces Sauvages de commettre ces actes de cruauté & de barbarie qu'on ne pouvoit se rappeler sans horreur. Vaudreuil récrimina en reprochant l'encouragement & la protection que les Anglois avoient accordée aux Iroquois contre les François.

Les pêcheries de Terre-Neuve devenoient de jour en jour plus importantes; un Officier François, nommé *Saint-Ovide*, Lieutenant de Plaisance, & neveu de Brouillan, forma un projet qu'il communiqua à un autre François, nommé *Costebelle*, alors Gouverneur de Plaisance ; c'étoit de détruire ce qui restoit aux Anglois dans la baie

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

de Saint-Jean, & cela à ses dépens. Ce projet ayant été approuvé, Saint-Ovide prit à sa solde cent vingt hommes, sans y comprendre vingt-quatre soldats de la garnison de Plaisance que Costebelle lui donna. Le 14 Décembre, Saint-Ovide se mit en marche, & le 20 il arriva à la baie de Sainte-Marie, où, sur quelques vaisseaux que Costebelle avoit envoyés, il parvint, le dernier jour de l'année, à cinq lieues de Saint-Jean, sans avoir été découvert. Comptant sur-tout réussir par la surprise, il s'avança jusqu'à trois cents pieds de la premiere palissade qu'il devoit attaquer, & quoiqu'on lui tirât quelques coups, il marcha toujours, & étant entré par une porte qu'on avoit laissée ouverte, il fit retentir l'air des cris de *Vive le Roi !* Les Anglois furent si déconcertés, que Saint-Ovide eut le temps d'escalader le principal fort de la place, & de s'en emparer, sans presque aucune résistance de la part des Anglois qui lui demanderent quartier. Ainsi, en moins d'une demi-heure, le Gouverneur Anglois du fort William ayant été blessé, Saint-Ovide fut maître des deux forts. Ce qu'il y a de très-extraordinaire, c'est que dans l'un il y avoit dix-huit canons & quatre mortiers, outre quelques autres pieces d'artillerie & une garnison de cent hommes sous les ordres d'un bon Officier; & dans l'autre fort, il y avoit six cents habitans. D'après les relations des François, il ne leur fut pas cependant possible de forcer la porte d'un passage souterrain qui communiquoit au premier fort, & par lequel ils auroient pu aller au secours de la garnison. Un troisieme fort, pourvu également d'une garnison & d'artillerie,

se rendit à la premiere sommation. Saint-Ovide envoya à Costebelle le détail de son succès, & en même temps il fit partir pour la France un nommé *Despensens*, pour aller rendre compte de sa conquête ; mais son triomphe fut de courte durée : Costebelle lui ordonna de démanteler les forts, & de revenir à Plaisance vers la fin de Mars au plus tard. Costebelle envoya en même temps une frégate pour ramener à Plaisance le Gouverneur Anglois & les garnisons prisonnieres, & pour prendre les munitions qui étoient en abondance à Saint-Jean. Si cette place n'avoit pas été ainsi emportée, il devoit en sortir trois cents Anglois pour aller attaquer Plaisance. Saint-Ovide obéit avec peine aux ordres de Costebelle ; & on prétend que peu de temps après, la Cour de France fût très-fâchée que cette place eût été détruite.

*Les Anglois projettent de nouveau la conquête de Québec.*

Nous avons rapporté dans l'Histoire de la Nouvelle-Angleterre le plan formé par le Ministre Whig, pour la conquête de Québec, & pour les motifs qu'il eut de l'abandonner. Avant de recevoir la nouvelle du succès de Saint Ovide à Terre-Neuve, Vaudreuil avoit été alarmé par les avis qui lui venoient de toutes parts des immenses préparatifs qu'on faisoit contre le Canada dans les établissemens Anglois. Le Pere Moreville, Missionnaire à Onnontague, avoit depuis plusieurs mois averti ce Général de se tenir sur ses gardes ; mais ce conseil fut méprisé, à cause de la grande idée que le Général avoit d'un Iroquois qui étoit son agent secret chez les Anglois. Cependant tous les cantons de cette nation, excepté celui des Tsonnonthouans, firent un traité à Onnon-

tague, & chanterent la chanson de guerre contre les François. Ce ne fut que fort difficilement que le Pere Moreville s'échappa à Orange, où, quoiqu'on le retînt prisonnier, il fut traité par Schuyler avec beaucoup d'humanité.

Au mois de Juin 1710, Vaudreuil, convaincu de la réalité des projets des Anglois, mit Québec dans le meilleur état de défense, & se rendit à Mont-Réal, d'où il fit partir de Rouville avec un parti de deux cent cinquante hommes pour reconnoître les environs du lac Champlain, où l'on attendoit les Anglois. Rouville n'ayant aucunement entendu parler d'eux, revint à Mont-Réal sans avoir rien fait. Le 10 Mai, le Colonel Vetch, qui s'étoit réuni au Gouverneur Nicholson pour solliciter la permission de faire une expédition contre Québec, étoit arrivé d'Angleterre à Boston, d'où il avoit passé à New-Yorck pour équiper les troupes destinées contre Mont-Réal. Nous ne nous arrêterons pas à examiner les détails que Charlevoix nous donne sur les motifs qui déterminerent le Ministere Whig à faire cet armement contre le Canada. Tout ce qu'il dit à cet égard est peu important, & même fort douteux. Il est certain qu'ils en auroient suivi l'exécution avec beaucoup de plaisir ; mais lorsqu'ils virent qu'il étoit tombé entre les mains de leurs ennemis, ils s'intéresserent peu au succès.

Deux mille Anglois & un nombre égal de Sauvages devoient attaquer le Gouvernement de Mont Réal, & leur rendez-vous étoit indiqué à la riviere de Chicot, à deux lieues du lac Champlain : de là ils devoient descendre sur des

canots & des barques jusqu'à Chambly. Vaudreuil, à cette nouvelle, assembla un grand Conseil de guerre, où il fut résolu d'envoyer un gros corps de troupes contre New-Yorck, pour dissiper l'orage qui menaçoit Mont-Réal. Ramezay offrit de commander cette expédition; mais quelques différens qui s'étoient élevés entre cet Officier & Vaudreuil, furent cause qu'on ne la lui confia que quelque temps après. Vaudreuil lui donna quinze cents hommes, dont cent de troupes régulieres, le reste étoit formé de Miliciens & de Sauvages. Le Gouverneur se rendit ensuite à Québec, où il mit un embargo sur tous les vaisseaux qui se trouvoient dans le port.

Ramezay ne se mit en marche que le 28 Juillet. Son armée étoit commandée par les Officiers les plus braves & les plus expérimentés; mais ils étoient jaloux l'un de l'autre, & aucun ne vouloit obéir. Elle fit quarante lieues en trois jours; mais lorsqu'elle fut sur le point d'entrer en action, on répandit de faux bruits, qui, joints à d'autres difficultés qu'on rencontra, déterminerent les Sauvages à ne vouloir pas aller plus loin. Ramezay, qui se croyoit sûr de son coup, vouloit avancer, quoiqu'on lui eût dit que cinq mille Anglois étoient retranchés à peu de distance; mais la lenteur des Sauvages, & la crainte de n'être pas obéi par ses troupes, l'engagerent à se retirer. Pendant qu'il étoit en marche, vers la mi-Septembre, un Iroquois, venant du camp des Anglois, vint lui apprendre que deux mille cinq cents hommes avoient été détachés pour construire un fort à l'extrémite du

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

lac du Saint-Sacrement, & que six cents Anglois, avec leurs alliés, avoient pris poste sur le lac Champlain, dans un endroit qui n'étoit qu'à deux journées de chemin du fort Chambly. Vaudreuil se rendit sur le champ à ce fort, avec un corps considérable de troupes régulieres & de milice; mais après y avoir resté quelque temps, il n'entendit aucunement parler de l'ennemi : en voici la raison.

*Ils échouent contre Mont-Réal.*

Les quatre cantons Iroquois qui avoient feint de se déclarer en faveur des Anglois, étoient si peu sinceres, que leur intention étoit de ne point s'écarter de leur politique, & de se rendre si nécessaires aux deux partis, qu'ils pussent toujours tenir la balance entre eux. Cette maxime leur fut tant recommandée par l'Orateur des Onnontagues, qu'ils résolurent de ne rien faire jusqu'à ce qu'ils vissent comment les affaires tourneroient, & de ne jamais s'éloigner du plan qui devoit assurer leur indépendance. Dans ces intentions, ils joignirent l'armée Angloise; jugeant qu'elle étoit assez forte pour s'emparer de Mont-Réal, ils s'occuperent des moyens de la détruire. Suivant Charlevoix, qui tenoit ces détails du Pere Moreville, les Iroquois jeterent dans la riviere toutes les peaux des bêtes qu'ils avoient tuées dans leur chasse; par ce moyen, ils infecterent l'eau, &, pour en avoir bu, mille Anglois périrent. Sans avoir recours à une circonstance si extraordinaire, nous dirons plus vraisemblablement que les Iroquois se montrerent très-refroidis, & que les Anglois découragés n'oserent pas aller plus loin; que les maladies s'introduisirent dans leur camp; qu'on exagéra le nombre

des François qui venoient les attaquer; que la mésintelligence se mit parmi eux ; qu'enfin tous ces motifs réunis les déterminerent à se retirer à New-Yorck. Il paroît cependant que ce qui fit surtout manquer cette entreprise , c'est que la flotte de Boston ne vint point se concerter avec les troupes de terre.

Quoi qu'il en soit , il est certain que le Canada fut délivré d'un grand danger. Lorsque les Anglois retournerent à New-Yorck , ils apprirent que la flotte sur laquelle ils comptoient pour le siége de Québec , n'étoit pas encore arrivée à Boston , & qu'elle étoit employée en Portugal.

*Vaudreuil rend ses bonnes graces aux Onnontagues & aux Agniers.*

L'hiver suivant , les Onnontagues envoyerent des Députés à Vaudreuil pour le supplier de les recevoir en grace. Ils chercherent même à justifier le Gouverneur & les colons de New Yorck , qui les avoient engagés à rompre la paix. Il est probable que Vaudreuil crut à la sincérité du repentir de ces Sauvages , puisqu'il leur pardonna , leur accorda tout ce qu'ils demandoient , & sur-tout relativement à l'échange des prisonniers. Cependant il leur dit : » Tous mes autres » alliés m'ont pressé long-temps de leur permettre » de vous faire la guerre. Si vous voulez éviter » une destruction certaine , vivez en paix , au- » trement soyez persuadés que je lâcherai sur » vous tous mes enfans «.

Les Onnontagues étoient à peine partis , que les Agniers arriverent pour faire les mêmes protestations. Vaudreuil savoit que leurs liaisons avec New-Yorck étoient si fortes , qu'elles ne leur laisseroient pas la liberté d'exécuter leurs promesses ; cependant il les accueillit avec bienveillance , & les renvoya contens.

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique* *Affaires de Terre-Neuve.*

Les nouvelles qui arriverent peu de temps après de la baie d'Hudson, modérerent la joie qu'avoit causée aux Canadiens le mauvais succès de l'expédition du Colonel Vetch contre Mont-Réal. Mantel, avec un parti du Canada, s'étoit chargé de soumettre le fort Sainte-Anne; mais il échoua par la lâcheté de ses troupes, & l'imprudence avec laquelle il attaqua la place avant de l'avoir suffisamment reconnue, lui couta la vie. Les François furent plus heureux à Terre-Neuve. Le seul poste important que les Anglois y occupassent, étoit l'isle de Carbonniere, & Costebelle forma, pour la soumettre, un projet approuvé par la Cour, qui promit même de lui envoyer des secours à cet effet; mais comme ces secours n'arrivoient point, Costebelle impatient résolut de tenter seul cette entreprise. Il divisa ses troupes en deux parties; l'une devoit se rendre par terre auprès de la place, & l'autre devoit y être conduite par mer. Il chargea de toute l'expédition un nommé *Bertrand*, natif de Plaisance, homme habile & courageux. Ces deux détachemens partirent si secrétement, qu'ils arriverent à la baie de la Trinité, tout près de l'isle Carbonniere, sans avoir été découverts. Ils y trouverent une frégate Angloise portant trente canons & cent trente hommes d'équipage. Les sloops François, qui n'avoient chacun que 25 hommes, aborderent & prirent la frégate; mais ils perdirent Bertrand, qui fut remplacé par un jeune homme très-résolu, nommé *Dacarrete*. Bientôt après, on apperçut deux Pirates Anglois, l'un monté de vingt-deux canons, & l'autre de seize; ils vinrent à toutes voiles, & firent feu sur la prise. Dacarette vou-

loit les attaquer l'un & l'autre ; mais ſes troupes, découragées par la mort de Bertrand, refuſerent de combattre, en ſorte qu'après avoir coupé les cables, il ſortit de la baie ; par ce moyen il échappa aux deux Pirates.

Cependant l'autre détachement étoit arrivé ſur le rivage, & ne voyant aucun eſpoir d'être joint par celui qui étoit à bord, pilla & détruiſit les maiſons dans le voiſinage, & ſe retira enſuite à Plaiſance, où les deux ſloops arriverent peu de temps après. C'eſt ainſi que François & Anglois faiſoient des expéditions indignes d'hommes policés. Les deux Couronnes méritoient de grands reproches ſur la maniere dont elles ſe conduiſoient à l'égard de leurs poſſeſſions d'Amérique. On convenoit généralement que la pêche de Terre-Neuve étoit beaucoup plus avantageuſe que tout le Canada, & cependant la France ne fit aucun effort pour s'en rendre maîtreſſe. D'un autre côté, les Anglois connoiſſoient tout le prix de ces pêcheries, & cependant ils laiſſerent pourrir leurs vaiſſeaux dans leurs ports, plutôt que de les employer à s'aſſurer cette riche poſſeſſion. Par la comparaiſon des deux Puiſſances, celle d'Angleterre eſt plus blâmable, puiſqu'elle avoit des établiſſemens plus nombreux & plus peuplés en Amérique, indépendamment de la ſupériorité de ſa marine ſur celle des François.

*Les Anglois prennent Port Royal d'Acadie.*

En 1710, ſix vaiſſeaux de guerre Anglois avec une bombarde & quelques troupes arriverent à Boſton pour faire encore une tentative ſur l'Acadie. Le ſuccès qu'elle eut préſagea la conquête de la Nouvelle-France. Subercaſe appela autour de lui tous les Flibuſtiers,

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Pirates & Aventuriers du Continent & des isles de l'Amérique, dans la vûe de former un établissement solide à la Heve; mais il échoua, parce qu'il ne fut pas soutenu. Il fut plus heureux à exciter les Abenaquis & les autres Sauvages du Canada contre les Anglois, qu'ils massacrerent par-tout où ils en rencontrerent. Suivant les meilleures relations, l'Angleterre connoissoit mieux que la France l'importance de l'Acadie, & les Ministres de la Reine Anne résolurent à tout prix de la conquérir. Subercase, averti du danger qui le menaçoit, en fit part plusieurs fois à Vaudreuil & à la Cour de France; mais ses sollicitations ne produisirent aucun effet, en sorte que Subercase, quoique bon & brave Officier, devint aussi indifférent sur le sort de son gouvernement.

Cependant les Anglois continuoient leurs préparatifs à grands frais, &, au mois de Juillet, le Général Nicholson arriva d'Angleterre à Boston avec quelques Officiers & le régiment de la Marine du Colonel Reading. Il portoit avec lui des ordres pour que tous les Gouverneurs de l'Amérique Angloise l'assistassent dans son expédition, & on lui donna pour Adjudant général le Colonel Vetch. Au mois d'Août, un vaisseau de guerre Anglois de soixante canons, suivi d'un brigantin & d'un sloop, bloqua Port-Royal si exactement, que la garnison ne pouvoit recevoir aucun secours du côté de la mer. Le 18 Septembre, le grand armement fit voile de Boston (*a*). Il consistoit dans *le Dragon*, *le*

(*a*) Douglas's Summary, vol. I, p. 308.

*Falmouth*, *le Leostaff* & *le Feversham*, vaisseaux de guerre, la bombarde *l'Etoile*, & la galere *Province de Massachussets Bay*, avec des transports ; en tout trente six voiles. Cette escadre avoit à bord un régiment de la Marine venu d'Angleterre, deux régimens de la province de Massachusset, un régiment de Connecticut, & un autre de New Hampshire & de Rhode-Island. Le 5 Octobre, elle arriva dans le bassin de Port-Royal, où elle jeta l'ancre. Subercase, qui étoit persuadé que la Cour de France l'avoit abandonné, ne pensa point à se défendre, & laissa débarquer les Anglois sans opposition. Il n'avoit pas plus de trois cents hommes effectifs sous ses ordres, & les habitans ne se soucioient point de combattre pour une Puissance qui les sacrifioit.

Les assiégeans étoient au nombre de 3400 hommes, sans y comprendre les Officiers & les Matelots ; en sorte que Subercase ne se proposa de résister qu'autant qu'il le falloit pour ne pas compromettre son honneur. Lorsque les Anglois approcherent du fort, il ordonna une décharge générale de son artillerie, qui les obligea à se retirer. Les Anglois répondirent à son feu, & la bombarde jeta quelques bombes dans la place. Un brûlot monté par quarante hommes, essaya d'entrer dans le port ; mais il fut repoussé. Le 10, le bombardement recommença ; mais il produisit peu d'effet. Cependant les habitans, qui virent que la place n'étoit pas tenable, se retirerent au nombre de cinquante, & ceux qui restoient prierent le Gouverneur d'avoir pitié

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

d'eux, craignant d'être passés au fil de l'épée si le fort étoit emporté d'assaut.

Subercase assembla un Conseil de guerre ; & il y fut décidé qu'on négocieroit avec les Anglois pour obtenir les conditions les plus favorables. D'abord il demanda qu'il fût permis à toutes les femmes de quitter le fort, ce qui fut refusé. Alors Subercase demanda une entrevue avec le Général Nicholson ; & celui-ci envoya au fort un Officier subalterne qui régla les articles de la capitulation, dont les circonstances sont rapportées différemment par les Anglois & les François (*a*). Suivant les Anglois, tous les François, au nombre de quatre cent quatre-vingts personnes établies dans la banlieue, ou à trois milles du fort, étoient reçus sous la protection du Roi d'Angleterre, en faisant à ce Prince serment de fidélité & d'obéissance ; les autres établissemens étoient à discrétion. Dans le cas où les François feroient des incursions dans la Nouvelle-Angleterre, les Anglois useroient de représailles sur les François de la Nouvelle-Ecosse. La garnison devoit sortir avec six canons & deux mortiers ; mais comme les habitans avoient chassé tous leurs troupeaux, Subercase ne put plus conserver qu'un mortier, & il fut obligé de vendre le surplus à Nicholson pour 350 livres sterling. Suivant les Anglois, la garnison étoit de 258 soldats ; des Officiers, & les habitans, hommes & femmes, portoient ce nombre à 480 personnes.

Si on en croit les François, la garnison n'étoit

(*a*) *Ibid.* p. 309.

que de 156 hommes, & Nicholſon ſe repentit d'avoir accordé une capitulation qui, dans moins de vingt-quatre heures, auroit été obligée de ſe rendre, faute de proviſions. La garniſon fut envoyée à la Rochelle. Nicholſon y laiſſa 200 ſoldats de la Marine & 250 Volontaires de la Nouvelle Angleterre, & donna au fort le nom d'*Annapolis*. Cette expédition couta à la Nouvelle-Angleterre 23,000 livres ſterling, que le Parlement lui rembourſa dans la ſuite.



Il s'éleva quelques diſputes entre Nicholſon & Subercaſe, relativement à la capitulation. Nicholſon envoya à Vaudreuil le Major Livingſton, & Subercaſe joignit le Baron de Saint-Caſtin, avec une copie de la capitulation. Livingſton prétendit que tout le pays qui étoit hors de la portée du canon de Port-Royal, n'étoit pas compris dans la capitulation, & étoit au contraire à la diſcrétion des Anglois. Livingſton fit auſſi de grandes plaintes de la cruauté des Sauvages alliés des François, & menaça que s'ils les continuoient, on uſeroit de repréſailles ſur les François habitans de l'Acadie; & enſuite il propoſa un échange de priſonniers.

Il faut avouer que ſi Livingſton parla ainſi au Gouverneur François par ordre de Nicholſon, celui-ci connoiſſoit peu les loix de la guerre, à moins qu'il n'eût des preuves que les cruautés commiſes par les Indiens, l'avoient été à l'inſtigation des François. Vaudreuil lui fit cette obſervation, & rappela les bons traitemens que les priſonniers Anglois avoient toujours reçus chez lui, & attribua tous les maux de cette guerre au refus qu'avoient fait les Anglois d'accepter la neutralité qu'on leur avoit propoſée pour les

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

ſujets des deux nations en Amérique ; & comme Livingſton avoit menacé de livrer aux Indiens Anglois les priſonniers François, Vaudreuil menaça de ſon côté de livrer les priſonniers Anglois aux Indiens François.

*Politique des François.*

Il écrivit enſuite à Nicholſon & à Dudley, Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, & envoya les deux lettres par deux excellens Officiers Partiſans, avec ordre d'obſerver le pays. En même temps il nomma le Baron de Saint-Caſtin, alors Gouverneur de Pentagoet, pour gouverner ce qui reſtoit de l'Acadie. Vetch fut établi Gouverneur d'Annapolis, & les habitans François ſe plaignirent amérement de ſon exceſſive ſévérité. Les Gouverneurs & les Officiers François ſe conduiſirent avec une meilleure politique. Les Anglois, ignorant l'état de foibleſſe des François, firent des dépenſes énormes qu'ils auroient pu épargner, tandis que les François trouvoient les moyens de paroître forts. Cependant Vaudreuil, ne croyant pouvoir tromper plus long-temps ſes Sauvages alliés, employa les Miſſionnaires pour les attacher de plus en plus à ſon parti. Ce moyen lui réuſſit au delà de ſes eſpérances, malgré la grande puiſſance des Anglois, & les préſens conſidérables que ceux-ci leur faiſoient ſans ceſſe.

*Défaite des Anglois.*

Le 4 Août 1711, Vaudreuil reçut une lettre, par laquelle un Miſſionnaire l'informoit que quarante Sauvages avoient défait un gros corps d'Anglois ; qu'enſuite les Indiens s'étant joints à quelques François, avoient inveſti Port-Royal, dont la moitié de la garniſon avoit péri pendant l'hiver. Auſſi-tôt Vaudreuil détacha le Marquis d'Alegniers avec douze de ſes meilleurs

leurs Officiers, à la tête de deux cents hommes, pour presser le siége. Mais pendant qu'ils étoient en marche, il apprit que les Anglois se préparoient à attaquer Québec, & il les contremanda.

Pontchartrain, dans toutes ses dépêches, se plaignoit de ce que Port-Royal étoit entre les mains des Anglois, & il pressoit Vaudreuil d'employer toutes les forces du Canada pour le reprendre. Le Gouverneur offrit de s'en charger, à condition qu'on lui enverroit de France deux vaisseaux pour soutenir cette entreprise; mais les deux vaisseaux ne parurent point. Cependant les Acadiens firent au Ministre les plus fortes assurances de leur affection pour la Couronne de France, & protesterent que la nécessité seule les avoit obligés de se soumettre aux Anglois. Cette circonstance détermina Ponchartrain à chercher les moyens d'établir une Compagnie assez riche pour peupler la Heve & Chedabouctou, & pour recouvrer l'Acadie; mais quoique le Roi offrît toutes sortes d'encouragemens, le projet échoua.

Cependant les Missionnaires avoient tellement excité les Sauvages alliés, qu'ils commirent les plus grands ravages dans les établissemens Anglois. Ceux-ci, maîtres de Port Royal, se regardoient comme maîtres de l'Acadie, & le Gouverneur Anglois envoya en conséquence soixante soldats sous le Capitaine Pigeon, pour brûler toutes les habitations Françoises dont les propriétaires refuseroient de se soumettre à la Grande-Bretagne. Les Sauvages, avertis de cette expédition, se mirent en embuscade, & taillerent en pieces tout le détachement; il n'échappa qu'un seul homme.

Ce succès encouragea les Sauvages & les François au point que dans le mois de Juin cinq cents hommes investirent Port-Royal, & un Missionnaire se chargea de réduire la place, si Costebelle, Gouverneur de Plaisance, vouloit envoyer un Officier pour commander le siége ; mais n'ayant pu l'obtenir, les François leverent le siége, & se contenterent de harasser continuellement les Anglois.

Enfin le Gouvernement Anglois comprit la nécessité de conquérir le Canada. La prise de Port-Royal avoit refroidi les Sauvages même Chrétiens, ce qui engagea Vaudreuil à multiplier parmi eux les Missionnaires & les Agens, afin de réchauffer leur zele. Il ordonna à tous ceux qui étoient bien intentionnés, & qui vivoient parmi les Sauvages du nord & de l'ouest, de se rendre à Mont-Réal, & il s'y transporta lui-même. Cette démarche étoit d'autant plus nécessaire, qu'il avoit appris que le Gouverneur de New-Yorck s'efforçoit d'engager les Iroquois dans une ligue offensive contre les François. Le Baron de Longreil, Lieutenant de Roi à Mont Réal, suivi de Joncaire & de la Chauvignerie, négocierent avec les Iroquois pour les engager à conserver la neutralité. Les cantons de Tsonnonthouans & d'Onnontague furent les seuls qui envoyerent des Députés ; & ils ne dirent rien de bien satisfaisant sur le compte des autres cantons, qu'ils prétendoient être intimidés par les succès, & gagnés par les présens des Anglois.

Cependant on faisoit à New-Yorck les plus grands préparatifs, & Vaudreuil, qui en savoit

la destination, prit les plus grandes précautions pour mettre Québec en état de défense, & même il réconcilia les deux Députés Iroquois avec les hauts Sauvages qui étoient venus à Mont-Réal au nombre d'environ 500 hommes. Peu de temps après, Costebelle lui annonça que le Général Nicholson étoit arrivé d'Angleterre à Boston avec deux vaisseaux de soixante-dix canons, qui devoient être suivis d'un grand armement destiné contre Québec. On en a vu le détail dans un des volumes précédens. La nouvelle de cet armement fut portée à Plaisance par un Corsaire de la Martinique. Il dit qu'il y avoit déjà deux cents bateaux prets à New-Yorck, & qu'on y en attendoit incessamment cent autres pour embarquer deux mille hommes.

*Expédition contre Québec.*

Vaudreuil se montra dans cette circonstance Officier brave & prudent. Il confirma les deux cantons Iroquois dans la neutralité, & malgré les grands avantages que les Sauvages du Nord tiroient de leur commerce avec les Anglois, ils se joignirent aux Indiens colons pour chanter la chanson de guerre contre les Anglois. Enfin Vaudreuil obtint des Algonquins & des Abenaquis des otages pour garans de leur fidélité. Lorsqu'il fut de retour à Québec, il trouva les fortifications en bon état, par les précautions de Beaucourt qui servoit en qualité d'Ingénieur. La place étoit d'ailleurs fournie de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siége; enfin tous les habitans, les femmes comme les hommes, étoient résolus à se défendre jusqu'à la derniere extrémité.

Toutes les dispositions étant faites, Vau-

SECT XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

dreuil plaça son fils dans le poste le plus périlleux, & le 25 Septembre on apprit que la flotte Angloise, forte de quatre-vingt-seize voiles, commençoit à paroître; mais quelques jours après on sut qu'elle s'en étoit retournée. On en a vu les raisons ailleurs. Enfin on rapporta que la flotte avoit fait naufrage près des Sept-Isles, dans le fleuve Saint-Laurent. Vaudreuil y envoya quelques vaisseaux, qui trouverent les corps de sept ou huit gros vaisseaux, avec les canons & les provisions, & des copies imprimées du Manifeste que le Général Hill devoit distribuer parmi les Canadiens & les habitans de la Nouvelle-France.

*Elle échoue.*

C'étoit une piece curieuse, d'ailleurs assez mal écrite. Il assuroit en général que toute l'Amérique septentrionale appartenoit originairement à la Couronne Britannique, qui en avoit inféodé une partie à la France; que les François n'ayant pas exécuté les conditions de ces concessions, avoient perdu tout droit à ce pays; que la Reine d'Angleterre, comme Souveraine, vouloit s'en mettre en possession, & qu'elle regardoit tous les Canadiens comme ses sujets, & comme s'ils étoient nés dans ses Etats. Le surplus ne contenoit que de grandes plaintes contre les François & leurs alliés Indiens, pour les cruautés inouies qu'ils avoient commises à l'égard des Anglois. Rien n'étoit plus contraire à la politique, rien ne devoit plus aliéner l'esprit des descendans de ces Indiens, que les expressions dans lesquelles ce Manifeste étoit conçu. Car quoiqu'on pût peut être reprocher aux François quelques usurpations, il y avoit beaucoup d'imprudence

à se prétendre propriétaires originaux de toutes les terres.

En un mot, ce Manifeste absurde fit un tort irréparable aux Anglois en Amérique. Charlevoix attribue à l'opiniâtreté de l'Amiral, la perte de ses vaisseaux; mais les Anglois prétendent qu'il exagere, lorsqu'il dit qu'on trouva sur les rivages plus de trois mille cadavres Anglois. Ils soutiennent que la perte ne fut que de huit cents hommes. Quoi qu'il en soit, les Anglois ne furent pas plus heureux par terre. Leurs troupes avoient été renforcées par six cents Iroquois; mais ces Sauvages les abandonnerent avant même d'avoir appris le malheur arrivé à la flotte.

*Ainsi que cette entreprise contre Terre-Neuve.*

Le principal objet de l'armement étoit la conquête de Québec; ensuite on se borna à celle de Plaisance, que les colons Anglois regardoient même comme plus utile pour eux que la premiere. Lorsque la flotte faisoit voile pour Québec, on intercepta un paquet de Costebelle adressé à Pontchartrain, par lequel il se plaignoit de l'état d'abandon de Plaisance, & des François de Terre-Neuve, abandon qui étoit tel, disoit il, que dans toute l'isle on n'y trouveroit pas cent François. Il est certain que lorsque la flotte Angloise retourna à la baie Espagnole, elle avoit à bord environ sept cent cinquante hommes, & qu'en supposant qu'elle n'eût de vivres que pour dix semaines, la conquête de Plaisance devenoit très-possible, puisqu'elle ne devoit pas employer plus de trois jours. Cependant, lorsqu'on assembla le Conseil de guerre, il fut arrêté qu'on ne feroit aucune tentative, & que même Nicholson auroit ordre d'abandonner son expédition contre

Mont-Réal. Ainsi tout l'avantage que les Anglois retirerent de leur armement, fut la conservation de Port-Royal en Acadie, dont les Ministres François vouloient absolument tenter la conquête.

*Les fortifications de Québec sont augmentées.*

Au commencement de 1712, les Marchands de Québec leverent une somme de 50,000 écus pour compléter les fortifications de cette ville. L'échec que les Anglois avoient essuyé, rendit les François plus respectables aux yeux des Sauvages. Les Députés Iroquois, au nom de leurs Cantons, firent les plus grandes promesses d'un attachement inviolable pour les François. Vaudreuil leur répondit avec fierté; cependant, avant de les renvoyer, il leur fit quelques présens.

A cette époque, les Outagamis, vulgairement appellés *Renards*, & dont depuis vingt-cinq ans on avoit à peine entendu parler, commencerent à jouer un grand rôle dans le nord de l'Amérique. Ils passoient pour être fiers, résolus, & vindicatifs plus que les plus sauvages des Iroquois, & en se joignant à ceux-ci, ils s'étoient attachés aux Anglois, à qui ils avoient promis de les mettre en possession du fort du détroit. Dans cette vûe, ils s'approcherent de la place, & ils saisissoient toutes les occasions d'insulter la garnison commandée par un Officier nommé *Dubuisson*. Deux autres nations Sauvages, les Kiscapons & les Mascontins, s'étoient liées avec eux pour le même objet, ce qui fut annoncé à Dubuisson par un nommé *Joseph*, Outagamis Chrétien; il lui dit en même temps qu'ils étoient sur-tout irrités, parce que cent cinquante Mascontins, qui venoient les joindre, avoient été taillés en pieces par les Outaouais. Dubuisson,

qui n'avoit que vingt François dans le fort, informa les Indiens François du danger qui le menaçoit; mais ils étoient partis pour la chasse. Enfin, après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne pas être surpris, il apprit pourtant que les alliés venoient à son secours. C'étoient des Outaouais, commandés par le Chef Saguima, le même qui avoit taillé en pieces les Mascoutins; les Hurons, les Pouteouatamis, les Sakis, les Malhomines, les Illinois, les Osages & les Missourites vinrent aussi tous avec leurs étendards particuliers. » Vois-tu cette fumée, Saguima, disoit un Huron à ce Chef, pour l'exciter davantage à la vengeance? elle est produite par les flammes qui consument ta femme «.

Lorsque les Confédérés approcherent du fort, Dubuisson les reçut, & après les avoir remerciés de leur zele, il leur fit distribuer des rafraîchissemens de toute espece avec des balles & de la poudre.

Les Outagamis avoient élevé un fort à une portée de fusil de celui du détroit, & là ils attendirent leurs ennemis avec l'intrépidité la plus étonnante, jusqu'à ce qu'ils furent investis de tous côtés & vivement attaqués. Ils se défendirent avec tant de bravoure, que les assaillans furent obligés d'élever deux échafauds, chacun de vingt-cinq pieds de haut, d'où ils battoient les Outagamis déjà accablés par la soif & la faim. Cependant l'attachement de ces malheureux pour les Anglois étoit si fort, qu'ils élevoient autant qu'ils pouvoient des couvertures rouges en guise de drapeaux, & crioient de toutes leurs forces qu'ils n'avoient pas d'autres pere que les Anglois,

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Défense désespérée des Outagamis.*

qui ne manqueroient pas de venir à leur secours ; ou de venger leur mort, & ils exhortoient les confédérés à suivre leur exemple. Quoique ces exclamations ne fissent pas une grande impression, Dubuisson, pour se délivrer de toute inquiétude, leur défendit toute espece de conversation entre les assiégeans & les assiégés. Ces derniers se réfugierent dans une maison voisine, devant laquelle Dubuisson fit porter du canon ; alors les Outagamis demanderent une conférence, que le Commandant ne voulut point leur accorder sans le consentement des Chefs des Indiens alliés. Ceux-ci observerent qu'il falloit retirer des assiégés trois femmes qu'ils avoient prises aux Confédérés. Le lendemain, Pemoussa, Chef des Outagamis, fut admis dans l'assemblée. Il présenta deux prisonniers & un collier à Dubuisson ; il fit le même présent à chacun des Chefs, & demanda un délai de deux jours pour pouvoir concerter avec leurs Chefs les moyens d'appaiser la colere de leur pere.

Son discours toucha si fort les Indiens, qu'ils resterent muets. Dubuisson dit à Pemoussa, qu'il n'entameroit aucune négociation avec lui, qu'après qu'il lui auroit remis trois prisonnieres, dont l'une étoit femme de Saguima. Pemoussa répondit qu'il n'étoit pas autorisé à rien accorder à cet égard ; il demanda la permission d'aller consulter les anciens, & il revint peu de temps après avec un drapeau blanc suivi de deux Chefs Mascontins, & de trois prisonnieres qu'il présenta au Gouverneur. Celui-ci lui dit qu'il conféreroit avec ses alliés sur le sort qui seroit réservé aux assiégés. Le Chef des Illinois fit entendre à

Pemoussa qu'il ne devoit s'attendre à aucune grace, à moins qu'il ne se rendît à discrétion avec tous ses compatriotes ; que cependant on lui donnoit la liberté de rentrer dans le fort & de se défendre le mieux qu'il pourroit.

Le feu recommença de part & d'autre avec une nouvelle fureur. Les assiégés lancerent des fleches, auxquelles ils avoient attaché des meches allumées qui incendierent plusieurs maisons, en sorte qu'on fut obligé de couvrir les autres avec des peaux. Les Sauvages alliés, déconcertés par une si longue résistance, vouloient se retirer ; mais Dubuisson sut les retenir en leur faisant des présens ; de sorte qu'ils chanterent de nouveau la chanson de guerre. Les assiégés qui l'entendirent, jugerent qu'ils n'avoient plus à prendre que le parti de la soumission. Ils demanderent la permission d'envoyer des Députés : on les reçut ; mais les Indiens alliés insisterent pour que les assiégés se rendissent à discrétion, & ce fut même avec la plus grande peine que Dubuisson put obtenir qu'on ne massacreroit pas les Députés ; on les laissa retourner à leur fort, d'où ils échapperent presque tous durant une nuit fort orageuse, après avoir souffert pendant dix-neuf jours tous les maux réunis.

*Ils sont soumis.*

Dès le matin, les François & les Indiens alliés les poursuivirent, & les trouverent retranchés sur une petite langue de terre, près de l'isle Sainte-Claire. Ils les assiégerent de nouveau ; mais la défense fut encore si opiniâtre pendant quatre jours, que Dubuisson fut obligé de faire venir de gros canons pour forcer leurs retranchemens ; alors ces malheureux se rendirent à

*[illegible]*

discrétion. Tous ceux qui furent trouvés en armes furent égorgés sur le champ, & les autres donnés comme esclaves aux Indiens alliés, qui les égorgerent aussi; en sorte que peu ou point échapperent à ce massacre, & on calcula qu'environ deux mille de ces braves Sauvages y périrent. Il est impossible de lire sans horreur les détails que Charlevoix donne de cette expédition.

*Etat de la Nouvelle-France lors du traité d'Utrecht.*

La Nouvelle-France étant délivrée de tous les dangers qui la menaçoient, Vaudreuil s'occupa du rétablissement du poste de Michillimakinac, qui avoit beaucoup souffert pendant les derniers troubles. Il y renvoya des Officiers & des Agens, chargés de réunir tous les Sauvages à un intérêt commun. Il n'y réussit qu'en apparence; les natifs ne voulurent pas abandonner le commerce qu'ils faisoient avec les Anglois, parce qu'il leur étoit très-avantageux, & leur exemple à cet égard fut suivi même par les Indiens colons. En 1713, avant le traité d'Utrecht, les Gouverneurs de la Nouvelle-France & de la Nouvelle-Angleterre reçurent des ordres positifs de leurs Cours de cesser toutes hostilités. On ne peut dissimuler que ce traité ne fût plus avantageux aux Anglois d'Amérique, qu'ils ne devoient s'y attendre d'après la maniere dont ils s'étoient conduits. Les Abenaquis, toujours fideles aux François, portoient leurs ravages jusqu'au centre de la Nouvelle-Angleterre, & quoique par ce traité Louis XIV cédât sa supériorité sur les Iroquois, cependant les François avoient pris un si grand ascendant sur ces Sauvages, qu'ils déclarerent qu'ils vou-

loient conferver leur indépendance des Anglois. Tout ce que ceux-ci purent faire, fut de bâtir un fort à l'embouchure de la riviere Choguen, fur le lac Ontario, dans le pays des Onnontagues, pendant que les François en conftruifirent un à l'embouchure de la riviere de Niagara. Quant aux Abenaquis, dont les terres fe trouvoient comprifes dans l'efpace de terrein cédé aux Anglois par le douzieme article, l'exécution de cet article éprouva de grandes difficultés. C'étoient les Sauvages les plus acharnés contre les Anglois. Ceux-ci firent tout ce qu'ils purent pour fe les attacher; ils établirent une école gratuite à l'embouchure de la riviere de Kennebeck, & y fonderent un Miniftre chargé d'élever leurs enfans aux frais du public : toutes ces mefures furent inutiles. Les Gouverneurs de New-Yorck & de la Nouvelle-Angleterre attendirent tout du temps. Par degrés, les Sauvages fouffrirent qu'ils conftruififfent des magafins fur leurs terres; mais lorfqu'ils virent les Anglois s'y multiplier, ils en prirent ombrage. Alors les Anglois leur fignifierent que tout le pays leur appartenoit. Les Sauvages étonnés fe plaignirent à Vaudreuil, qui leur répondit que dans le traité d'Utrecht il n'avoit été fait aucune mention ni d'eux ni de leurs terres. Lorfque le Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, dans une conférence qu'il eut avec eux, les eut convaincus du contraire, ils répondirent que Sa Majefté de France pouvoit bien difpofer de ce qui lui appartenoit; mais qu'ils tenoient leurs terres de la Nature, & qu'ils défendroient leur indépendance jufqu'à la mort de leur dernier enfant.

*Diffenfions entre les Anglois & les Sauvages.*

SECT. XVIII *Histoire de l'Amérique.*

Peu de temps après, quelques différens s'étant élevés relativement à la propriété, leurs Députés furent arrêtés à Boston, & cette infraction du droit des gens excita les plus vives réclamations de la part de la nation entiere. L'affaire étoit délicate. Les François affecterent de la traiter comme une nation indépendante. Les Anglois en appelerent aux François eux-mêmes, qui nierent leur avoir cédé aucune autorité sur ces Indiens, & soutinrent qu'ils n'auroient même pas pu le faire. Ils pousserent cette dissimulation politique si loin, que lorsque le Colonel Schute, Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, proposa une conférence amicale pour terminer tous les différens, deux Jésuites & le Baron de Saint-Castin proposerent d'être reçus comme représentant les Sauvages; & en conséquence, le Gouverneur refusa d'assister en personne à cette conférence. Saint Castin avoit beaucoup de crédit parmi les Indiens, parce que sa mere étoit Abenaquis, & qu'il avoit lui-même passé sa vie parmi eux, qu'ils l'avoient nommé pour être le Commandant en chef de la nation, & que dans toutes les occasions il affectoit de paroître comme un Abenaquis; cependant il portoit l'uniforme François, comme ayant une commission du Roi qu'il reconnoissoit comme son Souverain; mais comme par sa naissance il étoit sujet de la Grande Bretagne, le Gouverneur Anglois le fit arrêter, & conduire à Boston; cependant, pour ne pas irriter les Abenaquis, on le relâcha.

*Intrigues d'un Jésuite.*

Les Anglois rencontrerent encore à la soumission de ces Sauvages un plus grand obstacle

dans la personne du Pere Rasle, zélé Jésuite, qui avoit long-temps résidé parmi eux en qualité de Missionnaire, & qui possédoit si bien toutes leurs affections, qu'ils faisoient aveuglément tout ce qu'il vouloit. Il ne négligeoit rien pour perpétuer la haine qu'ils ressentoient contre les Anglois. En vain ceux-ci voulurent ils qu'on le renvoyât à Québec. Ils mirent sa tête à prix, & firent plusieurs tentatives pour se rendre maîtres de sa personne; ils échouerent toujours. Ces complots contre leur favori irriterent les Sauvages plus que tout ce qui avoit intéressé leur indépendance. Ils envoyerent des Députés à tous leurs freres & alliés, pour indiquer une assemblée générale à Narrantsouak, leur village principal. Cette assemblée eut lieu, & on n'entendit plus retentir que la chanson de guerre parmi les Hurons de Lorette contre les Sauvages de la Nouvelle-Angleterre.

Ils commencerent par détruire tous les établissemens des Anglois sur les bords des rivieres; ils ravagerent les terres & détruisirent les maisons, mais ne firent aucun mal aux habitans, si ce n'est qu'ils en prirent cinq comme ôtages de leurs Députés qui étoient prisonniers à Boston. Les Anglois fondirent à Narrantsouak, où ils massacrerent le Missionnaire, brûlerent les cabanes, pillerent l'église, & tuerent quelques habitans qui résisterent; les autres se sauverent par la fuite. Par ce moyen ils rétablirent pendant quelque temps la tranquillité; mais ce n'étoit pas de cette maniere qu'ils pouvoient se réconcilier avec les Abenaquis.

Lorsqu'en 1720, Richard prit possession

du gouvernement de l'Acadie & de Terre-Neuve, il fut étonné de trouver une partie des habitans qui y vivoient indépendans de la Couronne d'Angleterre. Ils commerçoient ouvertement avec le Cap Breton, qui appartenoit aux François. Ils ne connoissoient que les Loix & la Langue Françoise. Leurs Prêtres célébroient publiquement la Messe, comme si la Religion Catholique eût été celle du pays. Richard voulut réformer ces abus dans l'Acadie & dans Terre-Neuve, mais il ne fut pas soutenu. Le Roi George I avoit alors des liaisons très-étroites avec le Régent de France; cependant il n'étoit peut-être pas prudent de dispenser les Canadiens ou Acadiens François, établis dans les domaines Britanniques, de prêter serment d'allégeance à cette Couronne.

Nous trouvons des détails sur l'état du Canada en 1714, dans une lettre que Vaudreuil adressa à Pontchartrain. » Le Canada, dit-il, » ne contient pas actuellement plus de 4484 » habitans capables de porter les armes, depuis » l'âge de quatorze jusqu'à celui de soixante » ans, & les vingt-huit compagnies des troupes » de la marine que le Roi entretient, ne for» ment que six cent vingt-huit soldats «. Dans la même lettre, il proposa le moyen de peupler cette province, en y transportant les criminels condamnés aux galeres. Il paroît que cet avis fut suivi avec succès.

La paix d'Utrecht ne procura pas la tranquillité à son Gouvernement. Les Outagamis, malgré l'échec qu'ils avoient reçu au détroit, ne furent pas plus soumis; ils intercepterent

toute communication entre la Colonie & les ports éloignés, en pillant & égorgeant les voyageurs, & ils réussirent si bien, que les Sieux se joignirent à eux ouvertement, pendant que les Iroquois les favorisoient sous main. En un mot, il sembloit qu'on formoit une confédération générale contre les François.

*Guerre avec les Outagamis.*

Vaudreuil prit dès-lors la résolution d'exterminer, s'il étoit possible, les Outagamis, & il invita tous les Indiens alliés à le joindre. Louvigny, Lieutenant de Roi à Québec, fut mis à la tête de cette expédition, & il eut bientôt huit cents hommes, si acharnés contre les Outagamis, qu'on ne doutoit pas que cette race ne fût anéantie. Ils s'y attendoient eux mêmes; ils se retrancherent au nombre de cinq cents guerriers, ayant avec eux trois mille femmes, dans une espece de fort palissadé, devant lequel Louvigny ouvrit la tranchée. Il avoit deux pieces de campagne & un mortier à grenades.

Les assiégés se défendirent d'abord avec courage, jusqu'à ce qu'ils s'apperçurent que Louvigny alloit faire jouer une mine; ils demanderent à capituler, mais leurs propositions furent rejetées. Ils en proposerent d'autres, c'est-à-dire, 1°. que les Outagamis feroient la paix avec les François & leurs alliés; 2°. qu'ils relâcheroient provisoirement tous leurs prisonniers; 3°. qu'ils remplaceroient ceux qu'ils avoient tués par des esclaves, qu'ils prendroient chez les nations éloignées avec lesquelles ils étoient en guerre; & 4°. qu'ils payeroient tous les frais de l'expédition. Louvigny avoit ordre de ne pas pousser les choses à l'extrémité; en conséquence, en faisant des

préſens aux Chefs des alliés, il les engagea à accepter ces conditions. Cependant c'étoit une négociation inſidieuſe. Il obligea les Outagamis à lui livrer ſix fils de leurs ſix premiers Chefs, comme garans qu'ils enverroient des Députés à Mont-Réal, pour ratifier le traité de paix en préſence du Gouverneur général, & ce traité contenoit une ceſſion entiere de leur pays aux François. Malheureuſement la petite vérole fit périr l'hiver ſuivant trois otages, ainſi que Pemouſſa, Chef de la nation.

Cet événement alarma ſi fort Vaudreuil, qu'il ſe rendit à Mont-Réal ſur la glace; de là il envoya Louvigny à Michillimakinac, avec ordre d'exécuter le traité, & d'engager les Chefs des Outagamis à ſe rendre à Mont-Réal avec tous les contrebandiers de ces contrées, auxquels le Roi avoit accordé un pardon général. Louvigny partit à la fin de Mai 1717, & prit prudemment avec lui un des otages ſurvivans, à qui la petite vérole avoit fait perdre un œil, afin qu'il rendît témoignage à ſa nation, des ſoins avec leſquels il avoit été traité ainſi que ſes compagnons. Dès qu'il fut arrivé à Michillimakinac, il envoya l'otage avec deux Interpretes François chargés de préſens pour couvrir les corps des otages décédés. Cette complaiſance fit tant de plaiſir aux Sauvages, que ſur le champ ils entonnerent la chanſon de paix. Ils témoignerent aux Interpretes la reconnoiſſance qu'ils avoient pour Ononthio, & ils ajouterent que pour des raiſons particulieres, ils ne pouvoient pas aller vers eux juſqu'à l'année ſuivante; mais qu'ils n'oublieroient jamais qu'ils lui devoient la

la vie. Ensuite l'otage & les Interpretes rejoignirent Louvigny à Michillimakinac : après avoir fait vingt lieues, il les quitta, en disant qu'il étoit nécessaire qu'il retournât avec ses compatriotes, pour leur rappeler la promesse qu'ils avoient faite.

L'événement prouva que, malgré sa longue expérience, Vaudreuil ne connoissoit pas encore le caractere des Sauvages. L'otage ne reparut plus, & on n'entendit pas parler davantage des Députés de sa nation. Ainsi tout le fruit que Louvigny & Vaudreuil retirerent de ce pénible voyage, fut de ramener les Coureurs de bois François, & d'engager quelques Sauvages à apporter à la Colonie une plus grande quantité de fourrures qu'ils n'avoient fait depuis plusieurs années. La raison que donnerent dans la suite les Outagamis de ce manque de foi, fut qu'ils ne croyoient pas qu'un ennemi provoqué jusqu'au plus haut degré, pût devenir un ami sincere. Ils furent battus dans plusieurs rencontres, & cependant ils obligerent les Illinois à abandonner leurs établissemens sur les bords de la riviere, & ils y formerent des habitations qui rendirent la communication du Canada avec la Louisiane extrêmement dangereuse. Il faut cependant observer qu'à cette époque ils avoient formé une alliance très-étroite avec les Sieux, la nation la plus nombreuse du Canada, & avec les Chichacas ou les Chickisaws, la nation la plus brave de la Louisiane.

En 1725, la Colonie Françoise jouit d'une tranquillité qu'elle ne connoissoit plus depuis long-temps, & qui favorisa sa population & sa

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

prosperité. Cependant la perte du *Chameau*, vaisseau de guerre François, qui fit naufrage près de Louisbourg, & qui périt corps & biens, fut pour elle un coup terrible. Outre un chargement fort riche, Louvigny, qui avoit été nommé Gouverneur des Trois-Rivieres, un fils de Ramezay, qui, l'année précédente, étoit mort Gouverneur de Mont-Réal, avec un grand nombre d'Officiers de la Colonie & d'Eccléfiastiques, y périrent. Pour mettre le comble à ce malheur, le Marquis de Vaudreuil mourut lui-même au mois d'Octobre suivant, généralement regretté. Il avoit, comme ses prédécesseurs, déployé de grands talens. Il sut, malgré tous les désavantages occasionnés par la misere des colons & la foiblesse du Gouvernement François, rendre sa Colonie respectable, & malgré l'inégalité de forces, il se fit craindre de ses voisins.

*Mort de Vaudreuil.*

*Beauharnois le remplace.*

Il eut pour successeur le Chevalier de Beauharnois, qui n'eut aucun des embarras qui avoient si souvent tourmenté ses prédécesseurs, en sorte que l'histoire de son administration n'est remarquable que par la tranquillité dont jouit la Colonie. En 1751, les habitans François étoient au nombre de soixante-dix mille. Il n'entre point dans notre sujet de peindre l'état des Cours d'Angleterre & de France pendant ce long intervalle; mais il est certain que les Colonies étoient dans une funeste sécurité, tandis que les François aspiroient à la conquête de toute l'Amérique septentrionale.

Les usurpations qu'ils commirent, en 1746, sur le territoire des Anglois, fit ouvrir les yeux au Gouvernement Anglois sur le danger qui me-

naçoit ses possessions d'Amérique; & par ordre du Roi, tous les Gouvernemens des différentes Colonies leverent des Compagnies indépendantes, de cent hommes chacune. Celles de New-Yorck, de New-Jersey, de Pensilvanie, de Maryland & de Virginie, furent réunies en un corps sous le commandement du Brigadier Gooch, Lieutenant-Gouverneur de Virginie. Les Colonies devoient faire les frais de levée & de nourriture; mais Sa Majesté se chargeoit de les armer, de les payer, & de les habiller. On savoit généralement que le but de ces grands préparatifs en Amérique, qui devoient être secondés par un armement considérable d'Europe, étoit la conquête du Canada, dont le Général Sinclair devoit être chargé.

Les Colonies Angloises firent leurs levées avec beaucoup d'activité. La Virginie envoya deux compagnies, le Maryland trois, la Pensilvanie quatre, les Jerseys cinq, & New-Yorck quinze. Elles devoient être sous les ordres du Brigadier Gooch; & commencer par réduire Crown-Point & ensuite Mont-Réal. Le rendez-vous des troupes fut indiqué à Saratogar, vingt milles au dessus de la riviere d'Hudson. Pour ce service, les Massachussets leverent vingt compagnies, Connecticut dix, Rhode-Island trois, New-Hampshire deux, en tout trente-cinq compagnies qui devoient attaquer Québec sous le Général Sinclair, pendant que Gooch essayeroit de soumettre Mont-Réal.

Sinclair étoit d'un âge & d'un rang qui le firent choisir pour cette expédition importante; mais il n'avoit ni le génie, ni l'activité, ni la capacité nécessaires. Les François n'ignoroient point qu'un

orage alloit fondre sur eux ; en conséquence toutes les troupes dont Québec & Mont-Réal purent se passer, furent envoyées aux Mines & à Chiconceto, & ils ne négligerent rien pour harasser les Anglois & détruire leurs établissemens. Dans l'été de 1746, les Canadiens, avertis des préparatifs qu'on faisoit contre eux en Angleterre, Ramezay se rendit aux Mines à la tête de seize cent hommes tirés des troupes de la Marine, de la Milice du Canada, des Coureurs de bois, & d'Indiens François. Ce corps devoit agir de concert avec une escadre qu'on équipoit à Brest sous les ordres du Duc Damville. Elle étoit composée de onze vaisseaux de ligne, de quelques frégates, de deux brûlots, & de vaisseaux de transport, ayant à bord trois mille cent cinquante hommes de troupes de terre.

*Expédition du Duc Damville.*

Le 22 Juin, cette escadre mit à la voile, & on fut fort étonné en Angleterre de ce qu'on la laissoit tranquillement faire son voyage, quoique l'Amiral Martin commandât alors une escadre d'observation. Damville eut ordre de reprendre & de démanteler Louisbourg, qui étoit alors entre les mains des Anglois : ensuite il devoit s'avancer à Port-Royal, nommé *Annapolis* en Acadie, & s'en emparer. De là il devoit aller détruire Boston, & enfin visiter les isles à sucre Britanniques. Damville étant parti, donna trois de ses plus gros vaisseaux & une frégate à Conflans, pour escorter les vaisseaux marchands qui alloient du cap Breton à Saint-Domingue. Conflans avoit ordre de revenir joindre l'escadre ; mais après avoir croisé sur le cap Sable, entre le cap Negre & le cap Sambre, sans apprendre aucunes nouvelles de Damville, il retourna en France.

*Malheurs de sa flotte.*

L'escadre de Damville essuya toute sorte de revers. Après avoir souffert une tempête près du cap Sable, il arriva le 10 Septembre à Chebucto, dans l'Acadie, où il mourut du scorbut, ainsi que la moitié des troupes & des équipages. Les fideles Abenaquis lui firent plusieurs visites, de maniere qu'ils gagnerent une maladie contagieuse qui en fit périr les deux tiers. Il paroît que cette contagion effraya les Anglois, car il y avoit alors près du cap Breton une escadre commandée par l'Amiral Townshend, & néanmoins les François resterent tranquilles à Chebucto.

Cependant les Canadiens rassemblés sous les ordres de Ramezay, étoient fêtés par les François de la Nouvelle-Ecosse, quoique sujets de la Grande-Bretagne; mais ayant passé tout l'été aux Mines sans aucune nouvelle de Damville ni de son escadre, ils partirent pour s'en retourner au Canada. Pendant qu'ils étoient en marche, Damville arriva à Chebucto, & leur envoya un exprès pour les faire revenir; ce qu'ils firent au nombre de 400. Vers la fin de Septembre, Ramezay campa auprès d'Annapolis avec quelque intention de l'assiéger; mais la flotte Françoise étant partie, & ayant vu dans le port un vaisseau de guerre Anglois de 50 canons, une frégate & un scooner, il décampa le vingt-deux Octobre, & retourna aux Mines.

Il y passa l'hiver, afin qu'au printemps il fût prêt à joindre la flotte Françoise & les troupes de terre qu'il attendoit de France pour réduire Annapolis. Dans cet intervalle, les Anglois renforcerent la garnison de cette place de trois compagnies de volontaires de Boston. Mascarenne en étoit alors

Gouverneur; il demanda encore un renfort, pour être en état de déconcerter les intrigues des François auprès des habitans du voisinage. L'Assemblée de Massachusset en vota cinq cents, Rhode-Island trois cents, & New-Hampshire deux cents. Ces derniers n'arriverent point; ceux de Rhode-Island firent naufrage; mais le 12 Décembre, ceux des Massachussets arriverent au nombre de quatre cent soixante-dix, outre les Officiers, après une marche pénible de trente lieues par terre, qu'ils firent en huit jours, quoique chacun portât des vivres pour quatorze jours.

Ces troupes avoient plus de courage que de discipline; elles étoient commandées par le Colonel Nolle; un détachement resta à Annapolis, & les autres furent mises en quartier à Grand-pré, dans des endroits écartés. Les François furent informés de ce cantonnement irrégulier; le 8 Janvier, ils partirent de Chiconecto, & arriverent aux Mines le 31 du même mois, à trois heures du matin. Ramezay divisa sa troupe, composée de six cents hommes, en petits partis de cinquante ou soixante hommes, attaqua les Anglois, & en passa un grand nombre au fil de l'épée. Le Colonel Noile, & le Lieutenant Lechemore, Jones Pickening, Enseigne du Colonel, avec environ soixante-dix sergens, caporaux ou soldats, furent tués, & on fit un pareil nombre de prisonniers. Le désespoir réunit les fuyards, & ils obtinrent la capitulation suivante: 1°. Qu'ils sortiroient avec armes & bagages, tambours battans, enseignes déployées, & défileroient devant l'ennemi; 2°. qu'on leur donneroit des provisions pour six jours, une livre de poudre avec une balle,

*Les François défont les Anglois.*

& 3°. qu'ils ne porteroient pas les armes dans les baies de Chiconecto & des Mines pendant six mois. Ensuite les François se retirerent à Chiconecto, où ils passerent la majeure partie de l'été en attendant l'escadre de Jonquieres, qui devoit amener un armement assez considérable pour donner la loi à toute l'Amérique.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

En conséquence, au printemps de 1747, les escadres de Brest & de Rochefort se joignirent à la Rochelle. Elles étoient destinées pour les Indes orientales & pour le Canada. Cette flotte consistoit en trente-huit voiles, dont sept vaisseaux de guerre de soixante-quatorze à quarante-quatre canons. *L'Invincible* de soixante-quatorze, avec une frégate de quarante-quatre, devoient escorter les vaisseaux des Indes orientales, tandis que le reste avec les transports remplis de soldats, de provisions & de marchandises, étoit destiné pour le Canada & la Nouvelle-Ecosse. Le but de cet armement n'étoit pas un secret pour l'Angleterre; elle savoit qu'il devoit porter la destruction dans ses établissemens d'Asie & d'Amérique. Les Amiraux Anson & Warren partirent de Plymouth, & le 3 Mai ils joignirent la flotte Françoise. Celle-ci se mit aussi-tôt en bataille, pendant que les vaisseaux marchands & les transports firent force de voiles pour aller à leur destination. Les Anglois en firent de même; mais Warren crut remarquer que les François n'étoient pas disposés à combattre; en conséquence il détermina Anson, qui étoit Général, à donner signal de chasse. Les François combattirent avec courage; cependant ils furent obligés de baisser pavillon; six vaisseaux de guerre furent pris avec tout le

*Mais sont défaits à leur tour.*

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

convoi des Indes orientales, & les Anglois firent dans cette occasion quatre à cinq mille prisonniers, & entre autres la Jonquiere qui étoit l'Amiral. Il y eut environ sept cents François tués ou blessés, & environ cinq cents Anglois. Ramezay apprit cette funeste défaite par quelques vaisseaux vivriers qui échapperent. Il ne pensa plus dès-lors à réduire la Nouvelle-Ecosse, & il s'en retourna en Canada.

Par les efforts que firent les François vers la fin de cette guerre, qui fut terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle, il paroît qu'ils commençoient à sentir l'importance du Canada. Durant le court intervalle de temps qui s'écoula entre cette paix & la guerre qui la suivit, ils construisirent un grand nombre de forts, au moyen desquels les Anglois ont prétendu qu'ils vouloient s'emparer de tout le commerce d'Amérique. Ils vouloient surtout, dirent-ils, reconquérir la Nouvelle-Ecosse, & réunir cette belle province au Cap Breton (*a*). Ils fondoient ce projet sur l'affection des habitans, qui refusoient toujours de prêter serment de fidélité à l'Angleterre. Si on les croit, leur projet étoit de réunir la Louisiane au Canada par des communications qui auroient en effet chassé les Anglois de tous leurs établissemens, & les auroient confinés dans un petit terrein le long des côtes, dont même ils se seroient emparés dans la suite.

Si on les en croit, ils se saisirent de l'Ohio, dont ils firent les limites des possessions Angloises

(*a*) The Contest in America Between Great Britain and France With its consequences and importance, &c.

au ſud, comme ils les avoient bornées au nord par les forts de Crown-Point & de Niagara.

En effet, en 1749, c'eſt-à dire, immédiatement après la paix d'Aix-la-Chapelle, ils voulurent s'aſſurer du cours de cette riviere, & y envoyerent cinq cents hommes ſous les ordres de Celeron, pour prendre poſſeſſion des deux côtés. Les Anglois prétendirent avoir un droit mieux établi; mais les natifs, à leur tour, ſoutinrent qu'ils étoient ſeuls propriétaires, & en conſéquence ils chaſſerent les François. Alors ceux ci s'établirent vers le lac Eric, aux environs du détroit & des rivieres des Miamis & du Sandoski.

Le traité d'Aix-la-Chapelle avoit laiſſé ſi incertaines les limites de l'Acadie, que les François trouverent beaucoup de facilité à les reſtreindre, & la mere-patrie favoriſa ſi ouvertement leurs prétentions à cet égard, qu'après la paix, la milice du Canada étoit de douze mille hommes, outre mille hommes de troupes réglées, & pluſieurs compagnies de troupes de la Marine. Pour empêcher les Anglois de s'étendre, ils avoient environné leurs établiſſemens d'un grand nombre de forts, entre autres de Crown-Point, bâti, diſent les Anglois, ſur le territoire de New-Yorck, du fort Chamblai, qui coupoit la communication des poſſeſſions Angloiſes avec celles des François du Haut-Canada, le fort Sorel à l'embouchure de cette riviere dans le fleuve Saint-Laurent, le fort Frontenac, autrement appelé *Cataracuoy*, le fort Denonville auprès de la grande Cataracte de Niagara entre le lac Ontario & le lac Eric; la Trouette aux détroits entre le lac Eric & le lac Huron.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Ils avoient de plus formé en différens endroits des eſtacades du Canada à la Nouvelle-Orléans, & à l'embouchure du Miſſiſſipi, & tous les ans une patrouille générale alloit viſiter tous ces forts, qui depuis Québec juſqu'à la Nouvelle-Orléans renfermoient un eſpace d'environ ſix cents lieues. La Cour de Londres étoit bien informée du danger qui menaçoit ſes Colonies; mais on avoit inſéré dans le traité d'Aix-la Chapelle une clauſe par laquelle toutes les conteſtations à cet égard ſeroient terminées par des Commiſſaires qui ſeroient aſſemblés à Paris. Ces Commiſſaires de la part des François étoient la Galiſſonniere, qui avoit été récemment Gouverneur de la Nouvelle-France, & Silhouette. Ceux de la part de l'Angleterre étoient Shirley & Mildenay. Leurs conférences furent inutiles. Les François ſoutenoient que l'Acadie, appelée aujourd'hui *Nouvelle-Ecoſſe*, ne conſiſtoit que dans la péninſule de ce nom, & les Anglois réclamoient toute l'ancienne Acadie, qu'ils bornoient modeſtement du côté du nord au bord méridional du fleuve Saint-Laurent, c'eſt-à-dire, par Québec, & à l'oueſt par le fort Pentagoet. Il réſultoit de ces prétentions, que l'Acadie auroit contenu la plus grande partie du Canada, & que, pour ſatisfaire les Anglois, les François auroient dû leur laiſſer même Québec. On ne peut donc aſſez s'étonner des plaintes continuelles que font les Anglois ſur les uſurpations continuelles de leurs rivaux.

Quoi qu'il en ſoit, voulant ſoutenir leurs prétendus droits par la force des armes, les François furent obligés d'employer le même moyen pour défendre les leurs. Jonquiere, alors Gouver-

neur général du Canada, écrivit d'abord au Commandant de la Nouvelle-Ecosse & à celui de Massachusset, pour établir la justice de ses réclamations, & sur l'inutilité de cette précaution, il envoya Lacorne, Officier Canadien, avec trois compagnies de troupes de la Marine, quatre cents Indiens du Canada, une partie de la milice avec un parti de Coureurs de bois, avec ordre de se porter au nord de la baie de Chiconecto, & de protéger les travailleurs chargés de construire de nouveaux forts, à l'effet d'enfermer les Anglois dans la péninsule.

*Nouvelles querelles entre les François & les Anglois.*

Les Anglois sommerent Lacorne de se retirer; mais celui-ci déclara qu'il avoit ordre de rester pour défendre les Indiens alliés. Bientôt après, le Gouverneur général François fut obligé d'écrire aux Gouverneurs de New-Yorck & de Pensilvanie, que puisque malgré toutes ses instances, les Anglois continuoient à faire un commerce de contrebande avec les Indiens protégés par la France, il prendroit le parti de faire arrêter tous ceux qui seroient trouvés en faute. Il exécuta cette menace, & fit enlever trois Marchands Anglois qui furent envoyés à Québec, & de là à la Rochelle; toutes leurs marchandises furent confisquées. Ces prisonniers s'adresserent au Comte d'Albermale, Ambassadeur d'Angleterre à Paris, & à la recommandation de ce Ministre, on leur rendit la liberté.

*Compagnie de l'Ohio.*

Cependant Spotswood, Gouverneur de la Virginie, ayant trouvé les Outaouais, appelés depuis, *les Twightees*, bien disposés en faveur des Anglois, se proposa de leur acheter une partie de leurs terres sur l'Ohio, & d'établir une Compa-

gnie pour ouvrir un commerce avec les Sauvages au ſud, à l'oueſt & au nord de ce fleuve. Ce projet étoit beau; mais il dépendoit entiérement des Sauvages, & il échoua, parce qu'ils ne voulurent pas s'y prêter. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, Spotſwood penſa de nouveau à ſon projet; mais il en négligea la partie la plus eſſentielle, celle de ſe concilier l'affection des Indiens. Quelques Marchands qui commerçoient avec le Maryland & la Virginie, furent encouragés par le Gouverneur à s'établir ſur les bords de l'Ohio, & afin qu'ils puſſent faire un commerce excluſif avec les Indiens, il fit lever le plan du pays juſqu'aux caſcades de ce fleuve.

Ce procédé alarma les natifs, qui, quoique très-pacifiques, devinrent encore très-jaloux des uſurpations des Anglois; ils furent excités par les François, qui leur repréſenterent la conduite des Anglois ſous les plus noires couleurs. Les Négocians particuliers de Virginie & de Penſilvanie voyant même que cette opération alloit ruiner leur commerce, ſe réunirent aux François, & s'intriguerent ſi heureuſement, que les Entrepreneurs de la Compagnie ſe ruinerent.

Cependant les François continuoient à ſe fortifier à Niagara & ſur le lac Eric. Hamilton, alors Gouverneur de Penſilvanie, s'en plaignit à l'Aſſemblée de cette province, & propoſa de bâtir des forts ſur l'Ohio pour protéger le commerce des Anglois dans cette contrée; mais la diverſité d'opinions & d'intérêts empêcherent que cette propoſition ne fût admiſe. Dinwiddie, Gouverneur de Virginie, ne négligea rien pour alarmer la Cour de Londres, & en même temps

il envoya le Major Washington au Commandant François d'un fort conftruit fur la riviere au Beuf, qui fe décharge dans l'Ohio, non loin du lac Eric, pour le fommer de fe retirer, attendu que ce fort étoit fur le territoire Britannique. Le Commandant répondit qu'il feroit paffer la lettre à Duquefne, Gouverneur général du Canada, parce qu'il n'avoit pas le droit de connoître de cette affaire, & qu'en conféquence il garderoit fon fort. Alors Dinwiddie projeta d'en conftruire un près de l'embouchure de cette riviere; mais comme les Virginiens ne prenoient aucun foin de s'attacher les Sauvages, cette entreprife ne fit que les irriter davantage.



*Les Anglois bâtiffent la ville d'Halifax.*

Dans le même temps, on forma le projet de confolider l'établiffement des Anglois dans la Nouvelle-Ecoffe en y bâtiffant la ville d'Halifax. On divifa le terrein en trente-cinq parties, chacune defquelles contenoit feize lots de quarante à foixante pieds. On bâtit une églife, une maifon d'affemblée, & un petit nombre de maifons qui formerent des rues régulieres de cinquante pieds de large. La ville fut environnée de poteaux défendus par des forts de diftance en diftance. Le long de la riviere de Chebucto, au fud de la ville, on conftruifit des bâtimens pour préparer le poiffon. La riviere a en cet endroit trois milles de large. Depuis, cette ville, qui fut fondée par le Comte d'Halifax, s'eft beaucoup agrandie. Le premier projet étoit de donner des terres aux Officiers & aux foldats qui voudroient s'y établir. Le Gouvernement l'adopta, & on commença à l'exécuter en 1749. On publia une proclamation

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

par laquelle il étoit dit que chaque soldat ou matelot qui voudroit s'établir dans cette partie de l'Amérique, auroit cinquante acres de terre exemptes de toutes taxes pendant dix ans, & soumises les années suivantes à un seul scheling par année. Si les soldats & matelots avoient femme & enfans, on donnoit dix acres de plus pour chaque membre de la famille. On promettoit à chaque Officier subalterne quatre-vingts acres, & quinze de plus pour sa femme & pour chacun de ses enfans; deux cents acres à chaque Enseigne, trois cents à chaque Lieutenant, quatre cents à chaque Capitaine, & trois cents de plus pour chacun de ses enfans. Le Gouvernement se chargeoit de transporter les nouveaux colons, & de fournir à leur entretien pendant une année, comme aussi de leur donner des armes, des munitions, & tous les instrumens nécessaires pour défricher les terres, les labourer, & construire des maisons & commencer des pêcheries.

On offrit les mêmes conditions aux Charpentiers & autres Artisans, & les Chirurgiens devoient être traités comme un Enseigne. Cette proclamation fut publiée au mois de Mars, & dès le mois de Mai suivant, 3750 personnes s'embarquerent & s'établirent sur les bords de la riviere de Chebucto, où la ville d'Halifax fut bâtie. Avant la fin d'Octobre de la même année, on avoit bâti trois cent cinquante jolies maisons de bois. Dans l'espace de cinq années, le Parlement d'Angleterre donna à cette Colonie une plus grande somme que tout le Canada n'avoit couté à la France pendant cent cinquante ans.

La premiere année d'établissement, le Parlement accorda quarante mille livres sterling.

| | | | |
|---|---|---|---|
| En 1750. . . . . . . . . . . . | 57,582 l. | 19 f. | 3 d. |
| En 1751. . . . . . . . . . . . | 53,927 | 14 | 4 |
| En 1752. . . . . . . . . . . . | 61,492 | 19 | 4 |
| En 1753. . . . . . . . . . . . | 94,615 | 12 | 4 |
| En 1754. . . . . . . . . . . . | 58,447 | 2 | |
| En 1755. . . . . . . . . . . . | 49,418 | 7 | 8 |
| Total . . . | 415,484 | 14 | 11 ft. |

*Qui est attaqué par les François.*

A peine Halifax commençoit-elle à se peupler, que les François exciterent les Indiens à attaquer les habitans. Il y en eut en effet quelques-uns d'égorgés, & d'autres menés prisonniers à Louisbourg, où ils furent vendus aux François pour des armes & des munitions de guerre. Lorsque le Gouvernement Anglois se plaignit à cet égard à la Cour de France, on répondit que les François n'avoient consenti à cette espece de commerce, que pour mettre les Anglois à l'abri de la cruauté des Indiens. Les Anglois prétendirent que ces expéditions des Indiens étoient toujours commandées par des Officiers François, & en conséquence ils renouvelerent leurs plaintes auprès du Gouverneur de Louisbourg, qui leur répondit que ces Officiers étoient les habitans d'Annapolis, qui étoient restés en Acadie après que cette province eut été cédée à l'Angleterre, & que par conséquent ils étoient sujets de la Grande-Bretagne. Il est vrai que ces François étoient toujours attachés à leurs compatriotes, & qu'ils le prouverent en se révoltant ouvertement contre l'Angleterre.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Au printemps de 1750, le Gouverneur d'Halifax (le Colonel Cornwallis) détacha le Major Lawrence avec un petit parti pour soumettre ces rebelles; mais à son approche, ils brûlerent leurs habitations, & furent réclamer la protection de Lacorne, Officier François, dont nous avons déjà parlé, & qui étoit à la tête de quinze cents hommes bien armés & bien pourvus. La partie étoit si inégale entre les deux Commandans, que l'Anglois se borna à faire au François des représentations sur sa perfidie. Lacorne répondit qu'il n'étoit pas Juge des deux Couronnes; mais qu'il avoit des ordres, & qu'il les exécuteroit.

Lawrence s'en retourna à Halifax, pendant que les François *neutres*, c'est ainsi qu'on appeloit les François d'Annapolis, renouvelerent leurs déprédations & leurs meurtres. Lawrence revint par mer avec mille hommes, & quoique les rebelles fussent avantageusement postés, il en tua un grand nombre, les chassa de leurs retranchemens, & les força encore une fois à aller se réfugier auprès de Lacorne.

On ne peut dissimuler que l'Angleterre n'étoit pas à cette époque dans une position assez favorable pour se déclarer contre les François. Les Anglois d'Amérique furent à la vérité soutenus contre les Sauvages & les François neutres, mais ils n'étoient pas assez forts pour attaquer les François. Ils se contenterent de se tenir sur la défensive, & bâtirent un fort qu'ils nommerent *Saint-Laurent*, en face de celui de Beau-séjour, qui appartenoit aux François, sur l'isthme de la péninsule. Cette précaution n'empêcha

pêcha pas les Indiens de surprendre la petite ville de Darmouth, de l'autre côté de la baie d'Halifax, dont ils tuerent quelques habitans & emmenerent les autres prisonniers. Ils avoient une maniere si singuliere de faire la guerre, qu'il étoit fort difficile aux Anglois de les battre. Leur activité & leur célérité étoient favorisées par les François, qui leur fournissoient, dans toutes les occasions, mais très-secrétement, des armes, des munitions & des canots, & les mettoient ensuite à l'abri des Anglois, en les recevant dans leurs forts.



Le Comte d'Albermale se plaignit plusieurs fois de ces invasions à la Cour de France, & demanda qu'on ordonnât à la Jonquiere, Gouverneur du Canada, de cesser toutes ces hostilités, que le fort de Niagara fût démoli, que tous les prisonniers Anglois fussent remis en liberté, & que ceux qui les avoient pris fussent sévérement punis. Les Ministres François écrivirent en conséquence à la Jonquiere, qui délivra six prisonniers Anglois. Cependant chaque jour les François avoient à se défendre de nouvelles invasions. Les Virginiens, pour faciliter leur commerce, avoient bâti une ville, nommée *Loggstown*, sur l'Ohio, & dans un terrein qui faisoit évidemment partie du Canada. Ils la surprirent, & confisquerent toutes les marchandises qui s'y trouverent. Un autre Officier François vint de Venango à la tête de 1000 hommes, & avec 16 pieces de canon, & détruisit un autre fort Virginien sur les bords de la Monongahela.

*Les François surprennent Loggstown.*

La Cour de Londres voulant à tout prix s'as-

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

ſurer de la poſſeſſion de l'Ohio, ordonna aux Gouverneurs d'en chaſſer les François à force ouverte ; mais l'expérience fit voir que la ſupériorité devoit être du côté des François, à cauſe de la conſtitution des deux pays. Le Canada n'avoit qu'un Gouverneur qui, maître d'employer à la fois toutes les forces de la Colonie, devoit être formidable pour les Anglois partagés en pluſieurs gouvernemens, dont les Officiers avoient néceſſairement des intérêts différens, & qu'il étoit par conſéquent toujours difficile de réunir. Il y avoit deux moyens de prévenir ces inconvéniens ; le premier, de former une confédération politique entre toutes les Colonies Angloiſes, &, par ce moyen, de n'en faire qu'une ſeule & même puiſſance, & le ſecond étoit de détacher les Indiens du parti des François.

*Traité entre les Anglois & les Iroquois.*

Les colons Anglois ſentoient tous les avantages de ces meſures ; mais la diverſité d'intérêts en empêcha encore l'exécution. Cependant le Gouverneur de New-Yorck, avec les Députés des autres Colonies, ſe rendit à une aſſemblée des Iroquois, ou, comme on les appelle aujourd'hui, *des ſix Nations d'Albany* ; mais il n'y trouva qu'un très-petit nombre de ces Sauvages, dont l'attachement pour les Anglois paroiſſoit s'être fort refroidi. Ce refroidiſſement étoit la ſuite des intrigues des François, qui, pour ſe les attacher, leur avoient fait de riches préſens en argent, en armes & en munitions. Les Anglois, pour les balancer, voterent qu'on leur en feroit d'autres non moins conſidérables ( la Virginie ſeule donna cinq

cents livres). Les Sauvages accepterent, renouvelerent les anciens titres avec les Anglois, & promirent de se joindre à eux pour chasser les François des postes qu'ils avoient usurpés sur leurs terres.

Aussi-tôt après, Dinwiddie, Gouverneur de New-Yorck, envoya le Major Washington au Commandant François sur l'Ohio, pour demander les raisons qui l'avoient engagé à sortir du Canada avec des troupes, & à envahir les territoires de la Grande-Bretagne. Ce Commandant, qui se nommoit *Saint-Pierre*, répondit à Dinwiddie par une lettre qui, si on en croit les Anglois, étoit remplie d'équivoques; mais il finissoit par promettre de faire passer sa lettre à Duquesne, Gouverneur général du Canada. Washington étoit revenu à Williansbourg; les Gouverneurs de New-Yorck & de la Virginie se déterminerent à lui donner quelques troupes, avec lesquelles il eut ordre d'aller défendre les postes Anglois sur l'Ohio.

Washington campa sur le grand pré, & obtint d'abord quelques avantages qui ont été fortement contredits par les François. Il avoit environ quatre cents hommes, & il s'étoit retranché sur un terrein qui appartenoit aux François. Ceux-ci étoient au nombre de neuf cents, commandés par Villiers, qui envoya un petit détachement, commandé par Jumonville, pour engager Washington à se retirer; mais ce détachement fut détruit ou pris d'une maniere contraire à toutes les Loix de la guerre. Alors Villiers s'avança avec tout son monde, & après avoir tué les chevaux & les troupeaux

Anglois qu'il trouva dans les prés, il commença l'attaque. Washington se défendit avec intrépidité, &, malgré l'inégalité du nombre, Villiers lui offrit une capitulation honorable, d'après laquelle les deux Parties devoient se retirer, les Anglois vers Wills's-Creek, & les François à Monongahela. Washington l'accepta, & donna des otages pour garantir la restitution des prisonniers faits sur le petit détachement de Jumonville. La capitulation étoit à peine signée, qu'on vit paroître un corps d'Indiens François, qui vouloient absolument la rompre; mais le Commandant François les en empêcha.

Cependant la Cour de France, qui avoit fait passer en Canada de gros renforts, se mit moins en peine de justifier la conduite des François d'Amérique, dont le Comte d'Albermale se plaignoit. Les Colonies Angloises, au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, sembloient être plus divisées que jamais. Les Virginiens attribuerent aux colons de New-Yorck l'échec qu'avoit reçu Washington; en même temps ils n'étoient pas d'accord avec leur Gouverneur. Les mêmes querelles divisoient les colons & le Gouvernement de Pensilvanie. Ceux de New-Yorck étoient dans une fureur incroyable, à la nouvelle des instructions qu'Osborn, leur nouveau Gouverneur, avoit apportées d'Angleterre; & les autres Colonies Britanniques n'étoient pas dans une meilleure position; cependant elles se réunissoient pour blâmer la négligence de leur mere-patrie, & quelquefois pour implorer son secours.

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Enfin la Cour donna ordre qu'on levât deux régimens Américains, dont le commandement fut donné à Shirley, Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, & à Pepperel, qui avoit déjà servi dans la guerre précédente dans la même qualité. Elle envoya des munitions de toute espece.

*Négociations entre la France & l'Angleterre à Londres.*

Mirepoix étoit alors Ambassadeur de France à Londres, & il fut témoin de tous ces préparatifs. Sa Cour le chargea d'assurer qu'elle n'avoit jamais eu l'intention de renouveler la guerre, & il répondit sur son honneur de la sincérité des protestations de la France. Le Ministere Britannique lui présenta une copie des ordres contraires qui avoient été donnés au Gouverneur du Canada. Mirepoix vint en rendre compte au Roi de France, qui soutint que c'étoit une fausseté, & le renvoya à Londres, pour assurer la Cour d'Angleterre de ses dispositions pacifiques. Avant d'y être arrivé, on apprit qu'une puissante escadre étoit prête à faire voile de Brest & de la Rochelle pour l'Amérique. Aussi-tôt l'Amiral Boscawen sortit de Plimouth avec 12 vaisseaux de guerre, en Avril 1755, pour observer les mouvemens de l'escadre Françoise. Celle-ci étoit plus forte qu'on ne l'avoit annoncé; elle étoit composée de vingt-cinq vaisseaux de ligne, outre plusieurs frégates & transports, & elle avoit à bord 4000 hommes de troupes régulieres, commandées par le Baron de Dieskau, & une quantité prodigieuse de munitions de guerre. A cette nouvelle, les préparatifs redoublerent en Angleterre, & l'Amiral Holbourne

Sect. XVIII *Histoire de l'Amerique.*

fut envoyé avec six vaisseaux de guerre pour renforcer Boscawen.

*La France envoye une flotte en Canada.*

Macnamara commandoit la flotte Françoise, & au commencement de Mai elle sortit de Brest, & prit la route du Canada; mais après avoir dépassé la Manche, il revint avec neuf des plus gros vaisseaux, & les autres continuerent leur chemin, sous les ordres de M. du Bois de la Mothe. Mirepoix continuoit cependant à négocier, & ayant appris que Boscawen avoit ordre d'agir offensivement, il déclara que son Maître regarderoit le premier coup de canon comme une déclaration de guerre qui pourroit embraser l'Europe & l'Amérique.

Boscawen arriva au banc de Terre-Neuve & se posta au cap Race. Peu de jours après La Mothe arriva sur la même côte avec son escadre; mais un brouillard fort épais l'empêcha d'être vue des Anglois, en sorte qu'elle échappa en remontant le fleuve Saint-Laurent. Cependant deux vaisseaux, l'*Alcide* de soixante-quatre canons, & de quatre cent quatre-vingts hommes d'équipage, & le *Lis*, percé pour soixante-cinq canons, mais n'en ayant que vingt-deux avec quatre compagnies de troupes de terre, furent séparés du reste de la flotte, & furent rencontrés par le *Dunkerke*, Capitaine Howe, & la *Défiance*, Capitaine Andrews, tous deux de soixante-quatre canons, & après un combat très-vif ils furent pris l'un & l'autre.

*Le Colonel Moncton soumet les forts François dans la Nouvelle-Ecosse.*

Cette premiere hostilité alarma, dit-on, les François comme elle encouragea les Anglois. Les deux Ambassadeurs François, Mirepoix à Lon-

dres, & Buſſy à Hanovre, où le Roi d'Angleterre étoit alors, furent rappelés, & dès lors les Anglois ſe préparerent par terre & par mer à faire vigoureuſement la guerre. L'Aſſemblée de Maſſachuſſet défendit tout commerce avec les François de Louisbourg, & leva un corps de troupes, qu'elle envoya au ſecours de Lawrence, Gouverneur de la Nouvelle-Ecoſſe, occupé du projet de chaſſer les François du fort de Beau-ſéjour, & de tous les autres poſtes ſur l'iſthme.

Les François avoient prévu cette entrepriſe; cependant ils firent de vains efforts pour la déconcerter. Pendant que le Colonel Monckton marchoit pour les attaquer par terre, le Capitaine Rous, avec trois frégates & un ſloop, faiſoit voile pour la baie de Fundy. La premiere réſiſtance que les Anglois éprouverent, fut à une eſpece de fort ſur la riviere de Maſſaguash, où environ quatre cent cinquante Acadiens & Indiens étoient poſtés. Cependant ils en furent chaſſés en une heure de temps, & la riviere reſta libre. Le 12 Juin, le Colonel inveſtit Beau-ſéjour, où il y avoit vingt-ſix canons & toutes ſortes de munitions. Il le bombarda quatre jours avant que le Commandant eût pu monter ſes canons en batterie, & il le força à ſe rendre. Il y trouva cent cinquante ſoldats réguliers, & trois cents habitans. Le fort prit alors le nom de *Cumberland.* La capitulation portoit que, pendant ſix mois, la garniſon ne porteroit point les armes en Amérique, qu'aux frais du Roi d'Angleterre elle ſeroit tranſportée à Louisbourg, & qu'on pardonneroit aux

Acadiens, parce qu'ils ne s'étoient révoltés qu'à la sollicitation des François.

Le lendemain, le Colonel soumit un autre fort sur la riviere Cassper eau, qui se décharge dans la baie Verte, & il y trouva des provisions en abondance pour les Indiens; ensuite il désarma les Acadiens, qui étoient, dit-on, au nombre de vingt-cinq mille. Après cette opération, le Capitaine Rous fit voile avec sa petite escadre, pour visiter la riviere de Saint Jean. Il n'y trouva aucun vaisseau; mais dès qu'il parut, les François, qui étoient dans un fort construit sur cette riviere, creverent leurs canons, détruisirent leurs magasins, & se retirerent. Le lendemain, les natifs inviterent le Capitaine Rous à descendre à terre, l'assurerent qu'ils étoient disposés à vivre avec les Anglois dans la meilleure intelligence, & qu'ils n'avoient jamais voulu donner du secours aux François, quoiqu'ils les eussent beaucoup pressés. Passons actuellement à une autre expédition qui fut aussi malheureuse que celle-ci avoit été heureuse.

*[illegible]ratifs [illegible]eux [illegible] [illegible]tre le Canada.*

La guerre ayant été déclarée, après avoir ruiné le commerce des François par mer, les Ministres Anglois résolurent de pousser vigoureusement leurs ennemis par terre. En conséquence on prépara plusieurs expéditions. Le Général Braddock devoit être envoyé d'Angleterre contre le fort Duquesne, sur l'Ohio. Le Colonel Johnson, Officier Américain, devoit marcher contre Crown-Point, & le Général Shirley devoit attaquer le fort de Niagara. Braddock avoit beaucoup de courage & quelque expé-

rience dans la guerre ; mais cette expérience étoit nulle dans une guerre en Amérique. A tous autres égards, on ne pouvoit pas plus mal choiſir pour agir de concert avec les Anglo-Américains.

Ce Géneral fit voile pour la Virginie, de Corke, en Irlande, avec les régimens d'infanterie de Dunbar & d'Halkat ; il arriva avant la fin de Février. Braddock, comme le public, étoit perſuadé qu'il réuſſiroit, s'il pouvoit entrer de bonne heure en campagne ; mais lorſqu'il arriva en Virginie, il ne trouva rien de prêt, ce qui le mit dans une fureur qu'il ne prit aucune peine de cacher aux colons. Il étoit campé à Wills's-Creek, d'où il avoit cent trente milles à parcourir avant d'arriver au fort Duqueſne ; le défaut de proviſions, & le manque de charrois qui étoient fort rares, lui firent perdre quelques ſemaines. Enfin, au lieu de cent cinquante chariots & de trois cents chevaux de bât, on lui fournit quinze chariots & cent chevaux. Le Général s'adreſſa alors à quelques particuliers de Penſilvanie, qui, par zèle pour la cauſe publique, ſupplérent à ce qui lui manquoit. Alors Braddock commença ſa marche le 12 Juin, & paſſa les montagnes Alleghany à la tête de 2200 hommes. Lorſqu'il ne fut plus qu'à cinq journées de chemin du fort Duqueſne, il rencontra deux obſtacles bien difficiles à vaincre. D'abord il n'avoit aucune connoiſſance de l'état de la garniſon Françoiſe, ni aucun détail ſur les autres forts que les François poſſédoient dans le voiſinage. Enſuite on étoit dans la ſaiſon où les arbres étoient couverts de feuilles, ce qui four-

nissoit à l'ennemi la facilité des embuscades. Les autres désavantages qu'il essuya venoient de lui même.

Le Duc de Cumberland, alors Généralissime des forces Britanniques, lui avoit donné des instructions très-sages, & telles qu'il sembloit prévoir ce qui arriveroit. Sans y avoir aucun égard, Braddock traita les Indiens avec le plus grand mépris, & ne les chargea point, contre les ordres exprès du Duc, de fouiller les bois pour prévenir les surprises. Il négligea & désobligea même les Virginiens, se conduisit avec une vanité ridicule à l'égard de leurs Officiers, lorsqu'ils voulurent lui persuader de marcher avec plus de circonspection.

Arrivé au Petit-Pré, où Washington avoit été défait l'année précédente, il reçut avis que les François du fort Duquesne attendoient un renfort de 500 hommes; aussi-tôt il laissa la plus grande partie de ses bagages sous la garde du Colonel Dunbar, avec ordre de le suivre le plus vîte qu'il pourroit; &, avec le gros de l'armée & douze canons, il arriva le 8 Juillet à dix milles du fort. Sir Peter-Halket, brave & prudent Officier, proposa d'envoyer les Indiens reconnoître les bois & les défilés. Braddock rejeta cet avis, en faisant sentir que cette précaution timide ne faisoit pas l'éloge du courage de celui qui le donnoit. En conséquence, le 9 il continua sa marche, & tomba dans une embuscade de François & d'Indiens, qui firent le plus grand carnage de sa troupe sans courir aucun danger. Un feu très-vif qui assaillit les Anglois en front & à l'aile gauche, annonça le danger.

Ils étoient alors au milieu d'un défilé, & les François s'étoient postés de maniere que les Anglois ne voyoient pas un seul homme. L'avant-garde se rejeta sur le centre, & une terreur panique s'emparant de toute la troupe, la déroute fut générale. Braddock resta seul avec ses Officiers & quelques braves soldats, qui firent de vains efforts pour attaquer un ennemi invisible.



Les Officiers firent tout ce qu'ils purent pour rallier leurs soldats; mais le Général ne donna aucun ordre, soit pour faire une retraite réguliere, soit pour diriger le canon vis-à-vis l'endroit où étoient les François; ce qui les auroit sans doute délogés. Au lieu de cela, il resta sur le champ de bataille, & ordonna à ceux qui l'accompagnoient de se former en pelotons, qui étoient grandement éclaircis à chaque décharge des François. Le Général lui même, après avoir eu cinq chevaux tués sous lui, fut blessé si griévement qu'il mourut quatre jours après. Le Lieutenant-Colonel Gage & un autre Officier l'emporterent. Sir Peter Halket fut tué sur le champ de bataille, ainsi que deux Capitaines & dix ou douze Officiers subalternes. Il y eut un grand nombre d'Officiers blessés. En un mot, la perte des Anglois fut de 700 hommes.

*Braddock est défait & tué.*

Il faut remarquer que les Virginiens & les autres troupes provinciales qui étoient dans cette action, & que par mépris Braddock avoit placés à l'arriere-garde, furent celles qui résisterent le mieux; qu'elles offrirent de s'avancer contre l'ennemi, & que lorsqu'il fallut se retirer, elles délivrerent le reste des troupes régulieres. La

*Courage des Virginiens.*

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

retraite s'effectua, & les troupes ne s'arrêterent que lorsqu'elles joignirent le détachement du Colonel Dunbar. Toute l'artillerie, tout le bagage, les munitions & les papiers de Braddock tomberent au pouvoir des François. Dunbar, à qui le commandement étoit dévolu, mit hors de service l'artillerie qui lui restoit, & les Indiens François, après avoir partagé le butin, retournerent en Canada. Cette défaite ne fit cependant aucune impression sur les Indiens Anglois; lorsqu'ils l'apprirent, ils dirent qu'ils n'en étoient pas surpris, d'après la maniere dont s'étoit conduit le Général, qui d'ailleurs ignoroit la maniere dont on faisoit la guerre en Amérique.

On s'attendoit que le Colonel passeroit le reste de l'été au fort Cumberland, où il auroit pu retrancher sa petite armée, & prévenir les excès des Indiens François sur les frontieres de la Virginie & de la Pensilvanie. Mais ses troupes régulieres n'étoient pas encore revenues de la terreur panique qui les avoit saisies, en sorte qu'elles refuserent de rester dans un pays qui avoit été si funeste à leurs compatriotes; enfin les provisions commençoient à manquer, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, de fatigue & de danger, que la Pensilvanie lui en procura. Il laissa les malades & les blessés au fort, avec deux compagnies indépendantes de la milice provinciale, & avec le reste il revint à Philadelphie. L'Assemblée générale vota une somme de cinquante mille livres & trois mille hommes pour la défense de la Colonie; mais de nouvelles querelles s'étant élevées entre le Gouver-

neur & l'Aſſemblée, cette réſolution ne fut pas exécutée.

Bientôt après, Shirley, à qui la mort de Braddock faiſoit paſſer le commandement général des forces d'Amérique, fit paſſer Dunbar avec ſes troupes à Albany, dans la province de New-Yorck, & ainſi la Virginie, le Maryland & la Penſilvanie furent, le reſte de cette année, livrées aux barbaries des Indiens François.

Il paroît, par la conduite de l'Aſſemblée de Penſilvanie, que ce qu'elle jugeoit de plus preſſant étoit de réduire le Gouverneur, qui prétendoit ne pouvoir donner ſon conſentement au Bill paſſé pour la perception des cinquante mille livres, ſi les biens des propriétaires n'étoient point exempts de la contribution. Les autres Colonies furent, en quelque maniere, plus raiſonnables. Après la défaite de Braddock, elles virent la néceſſité d'agir. New-Yorck vota quarante mille livres pour le ſervice public, défendit tout commerce avec les François, & indiqua à Albany le rendez-vous des troupes deſtinées à la réduction de Crown-Point & de Niagara, où en effet elles étoient preſque entiérement rendues avant le commencement de Juillet. Cependant les François, par leurs détachemens d'Indiens, remplirent de meurtres les établiſſemens Anglois.

Lorſque les troupes furent raſſemblées à Albany, on jugea que les canots néceſſaires pour le tranſport de l'artillerie & des proviſions ne ſeroient prêts que vers le 8 Août, & comme cette expédition devoit être fort diſpendieuſe, & qu'on en attendoit les plus grands avantages, les Co-

lonies Angloises commencerent à ouvrir les yeux sur la nécessité d'oublier leurs différens particuliers, & de se réunir pour défendre la cause commune. En conséquence les Colonies de Boston, de Connecticut, de New-Hampshire, de Rhode-Island & de New-Yorck, s'appliquerent entiérement à augmenter leurs forces, de sorte que Sir William Johnson trouva au lac George, où il se rendit d'Albany, entre cinq & six mille hommes, sans y comprendre les Indiens.

Tout étant prêt, Johnson choisit un camp, défendu sur les ailes par des marais, appuyé sur le lac George, & il en rendit le front inaccessible par des arbres renversés. Il y attendit les bateaux dont il avoit besoin pour s'avancer à Ticonderoga, passage difficile, mais qui, s'il pouvoit le réduire, lui laissoit ensuite le chemin libre jusqu'à Crown-Point. Il apprit dans cet intervalle que les François étoient en marche pour attaquer le fort Edouard, dans lequel étoit une garnison de quatre à cinq cents hommes de la Milice de New-Hampshire & de New-Yorck. Johnson ayant averti Blanchard, Commandant Anglois de ce fort, du danger qui le menaçoit, résolut de détacher, sous le Colonel William, un corps de mille hommes, & de deux cents Indiens pour intercepter les François.

A peine ce détachement étoit-il parti, que Johnson entendit le bruit d'un combat régulier, & presque en même temps il vit revenir son détachement dans la plus grande confusion, poursuivi par un corps de troupes Françoises, commandées par Dieskau, qui paroissoit marcher vers le centre du camp Anglois. Si, pendant la consternation des Anglois, & avant qu'ils eussent établi leurs bat-

teries de gros canons, ce Général avoit attaqué leurs retranchemens, il eſt probable qu'il auroit détruit toute l'armée. Mais s'étant arrêté à 150 verges du retranchement, il fit feu fort inutilement, parce qu'il étoit trop loin. Les Anglois ayant repris courage, y répondirent ſi vigoureuſement, que le centre des François ceſſa de tirer, & que les Canadiens & les Indiens qui étoient aux ailes, ſe réfugierent dans les bois, d'où Dieſkau ne put jamais les tirer pour continuer l'attaque.

*Les François ſont défaits par Johnſon.*

Alors ce Général changea ſes diſpoſitions; il attaqua la droite & la gauche du camp, & cette attaque opiniâtre dura depuis midi juſqu'à quatre heures, que le feu des François s'étant fort affoibli, les Anglois & leurs Indiens ſauterent hors de leurs retranchemens, fondirent ſur les François, tuerent un grand nombre de ſoldats, compléterent la déroute, & firent même priſonnier le Général Dieskau, qu'ils trouverent appuyé contre un arbre, bleſſé à une jambe & à la hanche. Huit cents François, l'élite de la troupe, périrent dans cette action. Les Anglois prétendent qu'ils perdirent à peine de leur côté cent quatre-vingts hommes, & que même cette perte tomba principalement ſur le détachement du Colonel Williams, qui fut tué avec le Major Ashley, & ſix Capitaines ou autres Officiers ſubalternes. Parmi les Indiens tués, on trouva le vieux Hendrick, le grand Chef des Mohawks, qui, à la tête de ſes Sauvages, combattit comme un lion, & dont dans la ſuite ils vengerent cruellement la mort ſur les François. A la défenſe des retranchemens, il y eut peu d'Anglois tués avec le Colonel Titcombe. Le Général & le Major Nichols furent bleſſés.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Suites de cette victoire.*

Cette défaite, dont les suites furent très-importantes, fut due, comme celle de Braddock, au ridicule attachement du Général pour la discipline militaire d'Europe. Lorsqu'il quitta Québec, il avoit trois mille hommes de troupes régulieres, dont il avoit laissé une partie à Crown-Point & dans d'autres postes importans. S'il avoit suivi son plan de s'emparer du fort Edouard, l'armée Angloise auroit été fort embarrassée, parce qu'elle n'auroit pas pu aller plus loin, & que même sa retraite auroit été très-difficile. Le motif qui avoit engagé à différer cette entreprise, c'est qu'on lui avoit assuré que Johnson n'avoit point de grosse artillerie, ce qui étoit vrai, parce qu'en effet le canon n'arriva que peu de momens avant l'étape. Une opiniâtreté déplacée, fondée sur de mauvaises informations, & sur le mépris qu'il faisoit des troupes provinciales, le firent persister dans l'attaque, sans avoir lui-même de canon, & quoiqu'il vît l'ennemi bien disposé à le recevoir.

Quant à Johnson, il paroît qu'il pensa trop tard à envoyer le Colonel Williams pour secourir le fort Edouard, & il est étonnant qu'il eut exposé ainsi un détachement sans s'être informé des forces des François; mais le grand reproche qu'on lui fit, fut de ne pas avoir profité de sa victoire, ce qu'il auroit pu faire. Le lendemain, un petit corps de François tomba dans un détachement de troupes de New-Hampshire, commandé par le Capitaine Magennis, qui le défit, après n'avoir perdu que deux hommes tués, onze blessés, & cinq déserteurs; mais il fut lui-même

même blessé mortellement, & porté au camp du lac George.

Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que Johnson empêcha ses Indiens de massacrer le Général Dieskau & les autres prisonniers François, pour les immoler aux mânes de leur Chef Hendrick. Quoi qu'il en soit, cette expédition, qui avoit couté énormément, ne produisit pas d'autre avantage aux Colonies Angloises. Le combat ayant eu lieu le 9 Septembre, la saison devenoit trop avancée pour rien tenter contre Crown-Point, d'autant mieux qu'on n'avoit pas pris la précaution d'assurer une communication entre l'armée & Albany. En conséquence Johnson ayant laissé un petit détachement pour garder le camp du lac George, ramena le reste de ses troupes dans leurs provinces respectives.

Quelles que fussent les fautes qu'il eût commises pendant cette campagne, ses services firent beaucoup de bruit en Angleterre, où depuis long-temps on n'avoit entendu des cris de victoire; en conséquence il fut fait Baronnet, & le Parlement lui accorda une gratification de cinq mille livres. Après avoir parlé des expéditions de Braddock & de Johnson, il nous reste à décrire celles de Shirley contre Niagara (a).

*Le vainqueur est récompensé par le Roi & par le Parlement.*

(a) Il est nécessaire de rappeler à nos Lecteurs la situation des trois forts principaux que les François avoient construits dans leurs possessions Américaines, & les motifs qui les avoient fait construire. Ces trois forts étoient Niagara, Duquesne & Crown-Point. Les François vouloient, au moyen de ces forts, s'assurer de tous les passages, empêcher les Anglois de pénétrer plus avant dans

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

On eut en général une idée peu favorable du succès de cette expédition, lorsqu'on la vit commandée par un homme qui avoit été élevé dans l'étude des Loix, qui n'avoit jamais donné aucune preuve de talent, soit en campagne, soit dans le cabinet, & qui enfin, pour tout mérite, n'avoit que quelque connoissance du pays, en quoi il étoit au moins égalé par tous les Coureurs de bois. Le succès dépendoit sur-tout de l'époque à laquelle Schirley entreroit en campagne : il falloit nécessairement que ce fût de bonne heure.

*Shirley marche à Oswego.*

Nous avons parlé d'Oswego, & de l'importance de ce poste, que Burnet, Gouverneur de New-Yorck, avoit bâti, mais qu'on avoit toujours négligé de fortifier comme il le méritoit. Shirley voulut y passer en allant à Niagara.

L'année précédente, on avoit projeté d'en augmenter la garnison, & de construire des vaisseaux sur le lac Ontario, pour couper toute communication entre Niagara & les autres forts François situés au sud du lac, & avec le fort Fron-

---

le Continent, & les priver du commerce qu'ils auroient pu y faire avec les Indiens.

Crown-Point fut bâti en 1730. Il étoit à cent milles d'Albany. La garnison qu'on y plaça pouvoit aisément troubler les frontieres de New-Yorck & de la Nouvelle-Angleterre, & empêcher tout nouvel établissement au nord des rivieres d'Hudson & de Connecticut.

Le fort Duquesne fut construit en 1753, & mettoit les François à portée, en cas de guerre, de ravager la Pensilvanie, la Virginie & le Maryland. Niagara étoit situé sur l'isthme, entre les lacs Eric & Ontario, & assuroit la communication du Canada avec la Louisiane. Il étoit dans le pays des Senecas, la plus puissante des cinq nations, & avoit été bâti en 1721.

tenac ou Cataracuoy au nord. On avoit en conséquence construit un certain nombre de ces vaisseaux portant des canons de dix livres de balle, & ils avoient nui beaucoup au commerce des François sur le lac. Dans le même temps, le Capitaine Bradstreet étoit arrivé à Oswego avec deux compagnies de cent hommes pour renforcer la garnison, qui avoit été déjà portée de vingt-cinq à cent hommes.

La marche longue & périlleuse que les troupes avoient à faire depuis Albany jusqu'à Oswego, rendoit plus pressante la nécessité de les faire partir de bonne heure; cependant le départ en fut si retardé, qu'on eut le temps de recevoir les tristes nouvelles de la défaite de Braddock, ce qui découragea les soldats, au point qu'ils déserterent en grand nombre; & lorsque Shirley arriva à Oswego, son armée n'étoit pas assez forte pour l'expédition qu'il avoit entreprise, ni même pour garantir les possessions Angloises dans ces contrées. Plusieurs des bateaux vivriers refuserent de le suivre, ce qui mettoit ses troupes en danger de manquer de vivres. Enfin les Indiens sur lesquels le Commandant comptoit principalement, étoient si peu disposés à se joindre à lui, qu'ils se récrierent fortement contre une entreprise qui ne tendoit qu'à ruiner leur commerce, & à les replonger dans les malheurs de la guerre. Shirley n'arriva à Oswego que le 17 ou le 18 d'Août, & ce ne fut que le dernier jour de ce mois que ses troupes & son artillerie y parvinrent.

*D'où il ne [illegible]*

Il n'étoit pas difficile de prévoir que cette année on ne feroit rien contre Niagara; d'abord

la saison étoit trop avancée, ensuite, quoiqu'il eût attendu un secours de provisions jusqu'au 26 Septembre, ce convoi se trouva si peu considérable, qu'il suffisoit à peine pour faire vivre pendant douze jours & ses troupes & la garnison d'Oswego. Enfin le temps des pluies, qui n'étoit plus éloigné, rendoit décidément l'expédition impraticable. Un Conseil de guerre ayant été assemblé, on décida unanimement qu'il falloit la renvoyer à l'année suivante, laisser le Colonel Mercer à Oswego avec une garnison de six cents hommes, bâtir à l'entrée du port deux nouveaux forts pour la sûreté de cette place; qu'enfin le Général s'en retourneroit avec le reste de l'armée à Albany: en conséquence Shirley partit le 24 Octobre.

Ainsi finit cette expédition aussi mal exécutée que mal conçue. Il n'arriva rien qu'on n'eût pu prévoir fort aisément, & Shirley arriva à Albany au moment où sa présence étoit on ne peut pas plus nécessaire à Oswego. La prise des papiers de Braddock avoit averti les François de toutes les opérations projetées par les Anglois pendant cette campagne, & Shirley fut instruit qu'ils avoient au fort Frontenac mille hommes de troupes réglées, destinées à attaquer Oswego, où on n'avoit fait qu'indiquer les deux forts qu'on devoit bâtir lorsqu'il en étoit parti. Dans cet intervalle, les Indiens François commettoient tant de ravages sur les établissemens Anglois, que quoique ces pertes ne tombassent que sur des particuliers, elles étoient si nombreuses, que la consternation étoit générale.

Au reste, il paroît par le résultat si médiocre

des immenſes préparatifs que les Anglois avoient faits en Amérique, que les Chefs des Gouvernemens étoient mécontens. Ils virent avec peine que Braddock avoit la commiſſion de Commandant en chef, & qu'ils lui étoient ſubordonnés. Shirley étoit haï, & n'avoit aucun talent militaire; enfin Johnſon, après avoir eu ſix mille hommes & défait les François, fut obligé de diſperſer ſon armée, ſoit faute de proviſions, ſoit pour d'autres raiſons que nous ignorons.

SECT. XVIII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Conduite des Miniſtres Anglois.*

Les Miniſtres Britanniques voyoient bien qu'il y avoit eu des fautes dans le ſervice; mais ils mettoient beaucoup de prudence à en rechercher les auteurs, & ils étoient bien éloignés de les punir, parce que la rigueur des Loix militaires n'étoit pas connue en Amérique, & que des actes de ſévérité n'auroient ſervi qu'à irriter les colons. En conſéquence, on réſolut que l'Angleterre feroit la plus grande partie des frais de la guerre d'Amérique, & qu'on leveroit dans les Colonies Angloiſes un régiment de quatre bataillons, compoſés chacun de mille hommes, & qu'on y joindroit ſix régimens Irlandois, qui ſerviroient, ſoit en Amérique, ſoit dans les Indes occidentales. M. Fox, qui étoit alors Miniſtre, porta au Parlement un meſſage du Roi pour cet objet, & auſſi-tôt le Parlement autoriſa Sa Majeſté à accorder des commiſſions d'Officiers & d'Ingénieurs à des Proteſtans étrangers.

Ce régiment de quatre mille hommes, dont nous venons de parler, fut compoſé pour la plus grande partie d'Allemands & de Suiſſes, qui

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

s'étoient établis sur les frontieres des Colonies Angloises. On leur donna des Officiers habiles qui les eurent bientôt disciplinés. Enfin on ôta le commandement en chef au Général Shirley, & il eut pour successeur le Général Abercrombie, qui au mois de Mars conduisit deux régimens en Amérique. On nomma en même temps le Comte de Loudon, Gouverneur de la Virginie, Colonel du régiment royal Américain, & Commandant en chef de toutes les forces d'Amérique. Il s'embarqua à la fin de Mai pour aller prendre possession de son gouvernement.

*Qui font passer en Amérique le Général Abercrombie & Lord Loudon.*

Cependant les colons Anglois voyant que leur mere-patrie étoit déterminée à les soutenir de tout son pouvoir, résolurent de leur côté de faire les plus grands efforts pour mettre sur pied une armée formidable. Le Général Abercrombie arriva à Albany le 5 Juin ; il prit le commandement des troupes qui y étoient, & qui consistoient en deux régimens qui avoient servi sous Braddock, deux bataillons levés en Amérique, les deux régimens qu'il avoit amenés d'Angleterre, quatre compagnies indépendantes de New-Yorck, le régiment de New-Jersey, quatre compagnies de la Caroline septentrionale, & un corps de milice de la Nouvelle-Angleterre. Les Colonies du sud, telles que la Pensilvanie, le Maryland & la Virginie, avoient beaucoup souffert & souffroient encore des ravages & des barbaries de la part des Indiens & des François, & il y avoit de grandes difficultés à les en délivrer.

On projeta pendant la campagne qui alloit

s'ouvrir, de réduire le fort de Niagara, afin d'ôter aux François, 1°. la facilité de se maintenir sur l'Ohio, 2°. la communication de la Louisiane. Pour la sûreté de New-Yorck, on devoit aussi réduire Ticonderoga & Crown-Point; on devoit s'emparer de tous les passages sur le lac Champlain; enfin on devoit assiéger le fort Duquesne, & alarmer même Québec, en faisant remonter par un corps de troupes la riviere de Kennebek.



Ce plan d'opérations promettoit un heureux succès, & l'exécution n'en étoit pas impraticable, parce que toutes les troupes étoient prêtes; mais il paroît que le Général avoit ordre de ne rien entreprendre de décisif avant l'arrivée de Lord Loudon, & il arriva trop tard. D'un autre côté, il y avoit si peu d'union entre les Officiers Provinciaux, qu'il ne falloit pas moins que l'autorité de Loudon pour faire entrer les troupes en campagne. Ainsi ce fut encore une année perdue.

*Les François s'emparent d'Oswego.*

Les François & leurs Indiens profiterent de ce délai pour continuer leurs dévastations. Ils taillerent en pieces vingt-cinq Anglois, qui formoient la garnison d'un poste situé au milieu des possessions des Indiens François. Ils guetterent le retour d'un convoi qui avoit porté des provisions & des munitions à Oswego, & qui étoit commandé par le Colonel Bradstreet. Cet Officier, qui soupçonnoit leur projet, se prépara à se défendre, & après avoir essuyé le feu des François postés sur le rivage nord de la riviere Onnondaga, il débarqua au sud & prit possession d'une petite isle. Il y fut attaqué par un

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

corps de François qui fut repoussé, ainsi que deux autres détachemens qui avoient passé la riviere plus haut. Il reçut dans ces entrefaites un renfort sous le Capitaine Patten qui alloit à Oswego, & un autre de deux cents hommes de cette garnison, & il prétendit qu'il auroit certainement défait les François, qui étoient au nombre de sept cents hommes, si la riviere ne l'avoit pas empêché de les poursuivre.

Patten ensuite continua sa route vers Oswego, & Bradstreet marcha à Albany. Il informa Abercrombie que les François avoient assemblé une armée à l'est du lac Ontario, avec un gros train d'artillerie, pour assiéger Oswego, quoique la garnison de cette place eût été portée à quatorze cents hommes, sans y comprendre les ouvriers & les matelots. Aussi-tôt le Major-Général Webb eut ordre de marcher à Oswego avec un régiment; mais avant qu'il fût parti, le Comte de Loudon arriva Albany le 29 Juillet. Sa présence ne rétablit pas la concorde parmi les colons; car, malgré le danger imminent d'Oswego, la province de New-Yorck & les Gouvernemens du nord insisterent pour la réduction de Crown-Point, qui leur étoit plus nuisible que l'autre n'étoit avantageux, & ils exigeoient qu'on envoyât quelques régimens de troupes réglées au Général Winslow, qui, avec sept mille hommes de milice, iroit tenter cette entreprise, pendant que le surplus de l'armée resteroit à Albany pour couvrir New-Yorck.

*Le Marquis de Vaudreuil est nommé Gouverneur de la Nouvelle France, & le Marquis de Montcalm Général des troupes.*

Cependant le Marquis de Vaudreuil avoit été nommé Gouverneur général de la Nouvelle-France, & le Marquis de Montcalm, qui avoit

ſuccédé au Général Dieskau, devoit agir ſous Vaudreuil comme Major Général. Montcalm avoit plus de talens militaires que tous les Officiers qui juſque-là avoient fait la guerre en Amérique. Il arriva le 29 Juillet à Frontenac, où, ſous prétexte de pourvoir à la ſûreté de ce fort & de celui de Niagara, Vaudreuil avoit aſſemblé trois mille hommes, parmi leſquels étoient treize cents ſoldats des régimens de la Sarre, de Guienne & de Béarn. Il y avoit de plus un autre corps à la baie de Niaoure, où étoit le rendez-vous général de troupes.

Montcalm ayant pris les meilleures précautions pour prévenir toute ſurpriſe, & pour aſſurer ſa retraite, ſi par haſard il étoit battu, s'embarqua le 4 Août ſur le lac Ontario, pour la baie de Niaoure, & toute l'armée l'y ayant joint, il s'avança, partie par terre, partie par eau, juſqu'à une demi-lieue d'Oſwego, ou plutôt d'un des nouveaux forts qu'on y avoit conſtruits. Les François l'appeloient le fort *Chouguen*, & les Anglois *Oſwego New-Fort*; l'autre avoit été nommé le fort *Ontario*.

Le 13 Août, il ouvrit la tranchée devant le fort Ontario, & la garniſon jugeant impoſſible de le défendre, mit le feu à toutes les proviſions, encloua les canons, évacua le fort, & paſſa dans le ſecond, ſitué de l'autre côté de la riviere. Montcalm avoit fait bloquer Oſwego du côté du lac par deux barques armées, l'une de douze & l'autre de ſeize canons, & en même temps il avoit établi une longue chaîne de poſtes ſur la route d'Albany, pour intercepter tous les cour-

riers & tous les secours. Enfin une batterie qui étoit à terre défendoit ses vaisseaux.

La perte du fort Ontario annonça celle d'Oswego. Le Colonel Mercer fit tout son possible pour rendre utiles à la garnison les petits vaisseaux qu'il avoit à l'embouchure de la Chouguen; mais les mesures de Montcalm rendirent tous ses efforts inutiles. Le 13 Août, les François investirent le fort, & Mercer fut tué par un boulet de canon. La garnison n'ayant plus de Commandant, se rendit prisonniere de guerre, à condition qu'elle seroit transportée à Mont-Réal & traitée avec humanité. Montcalm ne put empêcher que les Indiens ne pillassent quelques Officiers Anglois, & qu'ils n'enlevassent les chevelures des malades & des blessés. Il fut même obligé de leur livrer vingt prisonniers, pour leur tenir lieu de vingt d'entre eux qui avoient été tués au siége. On trouva dans les forts qui furent démolis, cent sept pieces de canon, quatorze mortiers, dix huit cents mousquets, vingt-cinq mille livres de poudre, & une grande quantité de provisions. Le prisonniers furent conduits à Mont-Réal, conformément à la capitulation.

Le Général Webb accouroit au secours de la place, & il en apprit la réduction, lorsqu'il arriva entre les rivieres Mohawk & Wood. Craignant d'être attaqué par l'armée victorieuse, il abattit des arbres & prit d'autres précautions pour que le passage de la riviere de Wood fût impossible, & ainsi il assura sa retraite.

Le Comte de Loudon ne pouvant rien faire,

parce que la saison étoit trop avancée, employa son temps à rétablir l'union entre les Colonies, & à mettre, le plus qu'il étoit possible, les frontieres à l'abri de toute insulte. En conséquence il fit construire des baraques auprès d'Albany, & il renforça les forts d'Edouard & d'Henri-Guillaume. Malgré toutes ses précautions, le fort Granvelle, sur les frontieres de Pensilvanie, fut surpris, pillé & brûlé par les François, qui emmenerent prisonniers les soldats & habitans, tant hommes que femmes & enfans.

Pour prévenir de semblables malheurs, le Gouverneur de Pensilvanie conclut une alliance avec les Sauvages de la Delaware, qui habitoient les bords de la Susquehanna; le Gouverneur de la Virginie en fit une semblable avec les Cherokées & les Catawbas, deux Tribus puissantes du voisinage, qui pouvoient mettre trois mille hommes en campagne. Il semble qu'on pouvoit espérer que l'événement auroit répondu aux immenses préparatifs faits par l'Angleterre & par les Colonies; cependant l'attente générale fut trompée. Le Lord Loudon ne put jamais amener les Gouverneurs & les provinces à cette unanimité si nécessaire pour assurer le succès de leurs efforts contre l'ennemi commun.

Les François, après avoir pris Oswego, devinrent maîtres de tous les lacs de l'Amérique, & par ce moyen toute communication entre les Iroquois & les Anglois fut coupée. A la vérité quatre cents Cherokées se joignirent aux Anglois du fort Cumberland & du fort Loudon, situé à Winchester; mais toutes les plantations

Angloises, situées le long de la riviere Mohawk & les plaines allemandes, furent exposées à la fureur des Indiens François, qui les ravagerent.

A cette époque, l'Amiral Holbourn arriva à Halifax avec un renfort d'hommes & de vaisseaux, & le Comte de Loudon se vit à la tête de douze mille hommes. C'étoit l'armée la plus formidable que les Européens eussent encore eue en Amérique. Mais en même temps, la Mothe arriva au port de Louisbourg avec une escadre supérieure à celle des Anglois, ce qui empêcha d'attaquer cette place, quoique ce fût le but de toutes les opérations militaires des Anglois.

Cependant Montcalm attaqua trois fois le fort de Guillaume-Henri, sans succès. Le Colonel Parker voulut avec quatre cents hommes déloger une garde avancée Françoise à Ticonderoga; mais découvert par les Indiens & les François, tout son détachement fut taillé en pieces; il ne se sauva que deux Officiers & soixante-dix Pirates. Montcalm, encouragé par ce succès, tenta une nouvelle attaque contre le fort Guillaume-Henri, qui, situé sur la côte méridionale du lac George, commande à ce lac & protege les Colonies Angloises qui l'avoisinent. Ce fort avoit une garnison de trois mille hommes, & le Général Webb n'en étoit pas éloigné avec une armée de quatre mille hommes.

Dans cet intervalle, le Gouverneur général ayant reçu des renforts considérables d'Europe, Montcalm assembla une armée de dix mille hommes, investit le fort, & somma le Commandant de se rendre. La garnison comptant

sur le secours de Webb, se défendit avec courage; mais le 6 Août, six jours après l'ouverture du siége, elle fut obligée de capituler. Les conditions furent que les troupes du camp retranché sortiroient avec armes & bagage, escortées par un détachement François; que la porte du fort seroit livrée au Général François immédiatement après la signature de la capitulation, & le camp retranché aussi-tôt après le départ des Anglois; que l'artillerie, les munitions de guerre, les provisions, & tout ce qui étoit dans le fort, à l'exception des effets appartenans aux Officiers & aux soldats, seroient exactement remis aux François; que la garnison du fort, ni les troupes du camp, ne pourroient point servir pendant l'espace de dix-huit mois, à compter de la date de la capitulation; qu'en conséquence on fourniroit un état exact, qui contiendroit les noms & qualités des soldats, Officiers, Ingénieurs, Artilleurs, Commissaires, &c. que quatre Officiers & soldats, les Canadiens, les femmes, & les Sauvages faits prisonniers par terre depuis le commencement de la guerre en Amérique, seroient envoyés, dans l'espace de trois mois, à Carillon, & qu'en échange, un nombre égal de prisonniers Anglois faits dans le fort Guillaume-Henri pourroient servir; qu'un Officier Anglois demeureroit comme otage jusqu'au retour de l'escorte; que les malades & les blessés qui ne pouvoient être transportés au fort Edouard, resteroient sous la protection du Marquis de Montcalm, qui s'engageoit à les faire traiter avec humanité, & à les renvoyer lorsqu'ils seroient guéris; qu'on

Sect. XVIII.
*Hiſtoire de l'Amérique.*

donneroit aux troupes Britanniques des proviſions pour deux jours, & que pour témoignage de l'eſtime qu'il avoit conçue pour le Colonel Monro, à cauſe de ſa brave défenſe, il lui donneroit un canon de ſix.

Le fort fut démoli; les François enleverent tout ce qu'ils y trouverent, & détruiſirent les vaiſſeaux qui avoient eté conſtruits ſur le lac. Il faut obſerver que dans cette campagne les Anglois avoient en Amérique vingt mille hommes ſur pied, & vingt vaiſſeaux de ligne.

L'Amiral Holbourn, après avoir mis à terre les troupes qu'il amenoit, fit voile pour Louiſbourg. Les Anglois prétendent qu'il n'avoit aucun projet ſur cette place, & que ſur-tout il n'avoit pas l'intention de combattre l'eſcadre Françoiſe, puiſque, diſent-ils, lorſqu'il vit que l'Amiral François ſe mettoit en bataille, il s'en retourna à Halifax. Nous croyons plutôt qu'il auroit voulu prendre la place & battre l'eſcadre Françoiſe, mais que prévoyant qu'il ne réuſſiroit ni d'un côté ni de l'autre, il s'en retourna. Ce qui le prouve, c'eſt qu'ayant reçu un renfort de quatre vaiſſeaux de ligne vers le milieu de Septembre, il retourna à Louisboug. Mais cetre fois, les élémens renverſerent ſes projets. Une tempête diſperſa ſon eſcadre; *le Tilbury* fit naufrage; onze autres vaiſſeaux furent démârés; pluſieurs autres furent obligés de jeter les canons à la mer, & enfin l'Amiral retourna en Angleterre dans l'état le plus déplorable.

*Lord Loudon retourne en Angleterre.*

En 1758, la Cour de Londres paroiſſant mécontente de la maniere dont la guerre avoit

été faite en Amérique, Lord Loudon passa en Angleterre, & laissa le commandement au Général Abercrombie. L'armée Britannique étoit alors de cinquante mille hommes, dont vingt-deux mille de troupes régulieres. On en destina douze mille pour assiéger Louisbourg. Seize mille sous les ordres du Général devoient attaquer Crown-Point, & le Général Forbes fut chargé de réduire le fort Duquesne sur l'Ohio.

Louisbourg se rendit, ainsi que l'isle de Saint-Jean, dans le golfe Saint-Laurent. Au mois de Juillet, le Général, avec près de sept mille hommes de troupes réglées & dix mille soldats provinciaux, s'embarqua sur le lac George, à bord de neuf cents bateaux & de cent trente-cinq baleiniers avec des canons montés sur des radeaux, & toutes les provisions nécessaires pour assurer le succès de l'expédition. Il attaqua d'abord Ticonderoga, fort situé sur l'isthme, entre le lac George & le lac Champlain, & qui servoit de clef à Crown-Point. Le débarquement se fit sans presque aucune résistance; les troupes se formerent sur trois colonnes, & chasserent un bataillon ennemi d'un poste avancé. L'armée marcha à travers un bois fort épais, où Lord Howe fut tué. Ce bois n'étant pas connu, le Général fit retourner ses troupes au lieu du débarquement, pour leur donner un peu de repos. Dans l'escarmouche où Lord Howe fut tué, les Anglois prirent cent quarante-huit François, & en tuerent un grand nombre; après quoi le Colonel Bradstreet s'empara d'un moulin à scie, qui devoit favoriser les opérations contre Ticonderoga.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Abercrombie s'avança encore une fois contre ce fort, qui étoit défendu par huit bataillons de troupes régulieres ; outre un corps de Canadiens & de Sauvages qui montoit à six mille hommes. Cette garnison comptoit sur-tout sur un retranchement qui étoit en avant du fort ; & elle attendoit d'ailleurs un renfort de trois mille hommes ; que le Général Levi devoit amener. Les Anglois résolurent de consommer l'attaque avant l'arrivée de ce secours. La partie du marais qui étoit la moins difficile à aborder, étoit défendue par une forte ligne de huit pieds de haut, sur laquelle on avoit établi du canon ; & devant cette ligne ; à environ cent verges de distance, on avoit renversé des arbres avec toutes leurs branches, qui rendoient l'approche presque impossible.

L'Ingénieur Anglois, après avoir reconnu ce retranchement, fut d'avis qu'on pouvoit l'emporter, parce que tous les ouvrages n'étoient pas finis ; en conséquence, sans gros canon, on résolut de l'assaillir. Environ deux mille hommes avec des Officiers en proportion y périrent. Le régiment des Montagnes, commandé par Lord John Murray, y fut détruit à moitié, & vingt-cinq de ses Officiers furent tués ou blessés mortellement. La retraite fut aussi honteuse que l'attaque avoit été audacieuse. Le Général rembarqua ses troupes le 9 Juillet, & retourna à son camp sur le lac George.

Cependant le Général Amherst, après avoir réduit Louisbourg, où il laissa une garnison, marcha du côté d'Albany, vers le milieu de Septembre, avec six régimens, pour renforcer le Général

*Prise du fort Frontenac.*

néral Abercrombie, qui avoit détaché trois mille hommes sous le Colonel Bradstreet, pour réduire le fort Frontenac. Bradstreet eut de grands obstacles à vaincre avant d'arriver au lac Ontario où il s'embarqua. Le fort Frontenac n'avoit pour sa garde que cent dix hommes & quelques Indiens qui se rendirent à discrétion. On trouva dans le fort soixante canons, seize petits mortiers, & une grande quantité de provisions & de marchandises; dans le port, il y avoit neuf vaisseaux, dont quelques-uns montés de dix-huit canons, qui avoient été construits à l'imitation de ceux du lac Ontario. Bradstreet rasa le fort, brûla les provisions & les vaisseaux, & se rendit à Oswego.

*[illegible] du fort Duquesne.*

Au commencement de Juillet, le Brigadier Forbes étoit parti de Philadelphie pour aller attaquer le fort Duquesne. Il eut à traverser des contrées où jamais on n'avoit vu de traces d'hommes, & il eut peut-être plus d'obstacles à vaincre dans cette expédition, qu'Alexandre dans son voyage aux Indes, soit pour établir des magasins, soit pour assurer son camp, soit pour se procurer des transports, soit enfin pour pénétrer dans des pays inconnus, où on n'appercevoit que des Sauvages avec les chevelures des victimes qu'ils avoient immolées à leur férocité. Les François & leurs Indiens harassoient continuellement sa marche par des partis détachés; cependant il arriva à la ville de Ray, qui n'étoit qu'à quatre-vingt-dix milles du fort Duquesne. Dans ces vastes contrées, quatre-vingt-dix milles sont peu de chose. Là il détacha deux mille hommes, sous les ordres du Colonel Bouquet,

pour se rendre à un endroit appelé *Lyal-Henning*, à cinquante milles de là. Le Colonel Bouquet chargea le Major Grant avec huit cents hommes d'aller reconnoître le fort & les environs. Le Major s'avança peut-être plus que la prudence ne l'exigeoit. Il fut investi par les François, & après avoir perdu trois cents hommes, il fut fait prisonnier avec les cinq cents autres, & conduit au fort. Malgré cet avantage, Forbes arriva, s'empara du fort, le démantela, & les François se réfugierent dans leurs autres postes sur l'Ohio. Il y trouva les natifs disposés à se lier avec les Anglois. Il fit un traité avec eux, & laissa une garnison de troupes provinciales dans le fort, fit ensuite construire une espece de fort près de Lyal-Henning; mais la fatigue l'épuisa si fort, qu'il mourut avant d'être de retour en Pensilvanie.

*Johnson traite avec les Indiens.*

Jusque-là les succès des armes Britanniques étoient plus solides que brillans. Elles avoient dépouillé le Canada de ses gardes avancées, & rendoient ainsi possible la conquête de Québec, qui quelques années auparavant étoit jugée au dessus des forces humaines. En Octobre 1758, les Gouverneurs de Pensilvanie & de New-Jersey, de concert avec Sir William Johnson, tinrent une assemblée à Easton, à quatre-vingt-dix milles de Philadelphie, & firent un traité d'alliance avec tous les Indiens qui habitoient cette vaste étendue de pays qui sépare les lacs des montagnes Apalaches. Les négociateurs de ce traité furent Sir Johnson, qui faisoit les fonctions d'Agent des Indiens, les deux Gouverneurs, quatre Membres du Conseil de Pensilvanie, six Membres de

l'Assemblée, deux Députés de New-Jersey, avec un certain nombre de Quakers de Pensilvanie. Il s'agissoit de faire droit sur les plaintes des Indiens relativement aux usurpations des Anglois, & de terminer les contestations des Sauvages entre eux au sujet des limites de leur pays. Les Mohawks, les Oneidoes, les Onondagoes, les Cayugas, les Senecas, les Tuscatoras, les Nanticoques, les Conoys, les Tuteloes, les Chugnuts, les Delawares, les Unamies, les Minisinks, les Mohicons, & les Wappingers, envoyerent leurs Députés, en sorte qu'en y comprenant leurs femmes & leurs enfans, ces Indiens vinrent au nombre d'environ cinq cents.

Le Chef de tous ces Députés étoit Tecdynscung. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette négociation; mais nous observerons que les Sauvages discuterent leurs intérêts avec une précision étonnante. Ils nommerent tous ceux de leurs compatriotes qui avoient été tués, & ils demanderent satisfaction pour tous ces meurtres, & pour les dommages les moins considérables qu'ils avoient soufferts. Les Commissaires Anglois eurent la prudence de l'accorder, en sorte qu'ils s'en retournerent avec toutes les apparences de haine contre les François. Les Miamis n'avoient pas envoyé de Députés; mais on avoit pris d'autres mesures pour les déterminer à conserver la paix.

Ce traité mit la derniere main aux préparatifs préliminaires de la campagne. On arrêta ensuite qu'on feroit trois attaques différentes. Le Général Wolfe, avec huit mille hommes,

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

devoit aller assiéger Québec. Le Général Amherst, avec douze mille hommes, devoit réduire Ticonderoga & Crown-Point, ensuite traverser le lac Champlain, descendre la riviere de Richelieu jusqu'au fleuve Saint-Laurent, & de là se réunir à Wolfe devant Québec. Enfin le Brigadier général Prideaux, avec Sir William Johnson, devoit assiéger le fort de Niagara; ensuite ils devoient s'embarquer sur le lac Ontario, &, suivant les circonstances, attaquer Mont-Réal, ou se joindre à l'armée d'Amherst. Outre ces trois grandes opérations, le Colonel Stanwix, à la tête d'un détachement, devoit s'emparer de tous les forts & postes sur le lac Ontario.

Vaudreuil, Gouverneur général du Canada, étoit à Mont-Réal avec cinq mille hommes. Montcalm en avoit dix mille hommes, outre un certain nombre d'Indiens, entre cette isle & Québec. De Levi étoit à la tête d'un camp volant; la garnison de Niagara consistoit en six cents hommes. Les fortifications de Québec avoient été fort augmentées, & il y avoit à peine un Marin Anglois qui connût le secret de la navigation du fleuve Saint-Laurent. Le fort de Chambly, près de la cascade de Richelieu, & sur le fleuve Saint-Laurent, étoit un obstacle de plus pour les Anglois.

*Opérations du Général Amherst.*

L'armée du Général Amherst fut la premiere en mouvement. La saison étoit déjà avancée avant qu'il eût passé le lac George pour s'approcher de Ticonderoga. Les François l'avoient abandonné pendant la nuit du 7 Juillet 1759. Amherst fortifia cette place importante, & y laissa

une bonne garnison qui assuroit sa retraite & couvroit les frontieres de New-Yorck. Amherst s'avançoit avec précaution, n'abandonnant rien à la fortune; ainsi les François, qui d'ailleurs n'avoient pas des forces suffisantes pour faire la guerre en tant d'endroits différens, se replierent sur Québec. Le premier Août, le Général apprit que les François avoient également abandonné Crown-Point. Amherst se hâta d'y arriver, & il traça le plan d'un fort plus redoutable, & qui pût plus efficacement contenir les Sauvages de ces contrées.

Les troupes Françoises qui avoient évacué ces deux forts, s'étoient retirées dans l'isle aux Noix sur le lac Champlain, au nombre de trois mille cinq cents hommes, sous le commandement de Burlamaque, qui avoit aussi un gros train d'artillerie. Quatre vaisseaux montés de canons, & sur lesquels il y avoit des troupes régulieres, assuroient la possession du lac. Amherst chargea le Capitaine Loring de construire un sloop de seize canons, un radeau de quatre-vingt-quatre pieds de long, capable de porter six gros canons, & un brigantin. Tout cela ne fut fini que le 12 Octobre. Alors le Capitaine Loring mit à la voile, chassa les vaisseaux François dans une baie, où deux furent coulés à fond; l'équipage fit échouer le troisieme; mais Loring le prit, & le remit en état de servir. Amherst voulut ensuite embarquer ses troupes; mais deux fois la force des courans l'obligea à se désister de ce projet, & enfin la saison étoit si avancée, qu'il mit fin à ses opérations. Sa position étoit alors fort critique; car si les autres expéditions

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

ne réussissoient pas, il pouvoit lui-même être écrasé, & il ne reçut que quelques nouvelles assez décourageantes sur les détails du débarquement de Wolfe devant Québec. Amherst arriva le 21 Octobre à Crown-Point, & il s'occupa à s'assurer la supériorité sur le lac, & à rendre son fort imprenable, & il y réussit si bien, qu'il put ouvrir une communication entre Ticonderoga & les Massa hussets.

*Johnson défait les François.*

Cependant Prideaux & Johnson s'étoient avancés vers Niagara. Le 20 Juillet, Prideaux fut tué par l'éclat d'une coulevrine qui creva. Le commandement fut dévolu à Johnson; mais le Général Amherst envoya le Brigadier général Gage pour remplacer Prideaux. Avant son arrivée, Johnson fit des miracles. Il avoit conduit ses approches à cent verges du chemin couvert du fort; les François, pour conserver cette place, rassemblerent dix-sept cents hommes des postes voisins, particuliérement du détroit de Venango & de la presqu'isle. D'Aubry conduisoit ce secours, & s'il étoit arrivé, peut être que les Anglois n'auroient pas pu prendre le fort; aussi Johnson prit-il des mesures pour l'intercepter. Il plaça sur le chemin son infanterie légere pour faire des patrouilles, & elle fut renforcée dès le matin par des grenadiers & une partie du quarante-sixieme régiment, commandé par le Lieutenant-Colonel Massey, pendant qu'un autre Lieutenant-Colonel, nommé *Farquhar*, avec un autre régiment, gardoit les tranchées.

Les 24 Juillet, les François arriverent à huit heures du soir. Les Indiens Anglois essayerent d'avoir une conférence avec ceux de leurs com-

patriotes qui servoient avec les François ; mais ce fut en vain. La bataille commença par l'horrible cri de guerre. Les François chargerent avec leur impétuosité ordinaire ; mais ils furent reçus avec une intrépidité égale, & ils furent mis en déroute. Ils furent poursuivis jusqu'à la distance de cinq milles, & dans cette fuite, dix-sept Officiers, parmi lesquels se trouvoient les deux principaux, furent faits prisonniers.

Le lendemain, Johnson envoya au Commandant du fort la liste des dix-sept Officiers prisonniers, pour lui faire voir qu'une plus longue résistance étoit inutile. Le Commandant, instruit de la vérité de ce rapport, signa peu d'heures après une capitulation, par laquelle la garnison, composée de sept cent sept hommes, devoit être conduite à New-Yorck, après qu'elle auroit évacué la place avec tous les honneurs de la guerre. Les femmes & les enfans devoient être envoyés à Mont-Réal, & les malades & blessés laissés aux soins du vainqueur, qui promettoit de les bien traiter. Cette conquête présagea la chute de Québec.

La Cour de France, qui sentoit l'importance de cette place, en avoit fait augmenter les fortifications quelques années auparavant, & y avoit envoyé des renforts considérables en hommes & en vaisseaux. Vers le milieu de Février, le Roi d'Angleterre fit partir d'Europe pour le Cap Breton une forte escadre, sous les ordres des Amiraux Saunders & Holmes. Ils trouverent le port de Louisbourg gelé ; en conséquence ils passerent à celui d'Halifax dans la Nouvelle-Ecosse, d'où ils détacherent le Contre-Amiral

Sect. XVII. *Histoire de l'Amérique.*

Durell avec quelques vaisseaux pour le fleuve Saint-Laurent. Cet Officier s'empara de deux vaisseaux vivriers; quatorze autres vaisseaux remplis de provisions, de munitions de guerre & de recrues, avoient déjà relâché à Québec, sous le convoi de trois vaisseaux de guerre.

*Expédition contre Québec.*

Pitt étoit alors l'un des Secrétaires d'Etat en Angleterre, & on croit que c'est lui qui dirigea la guerre d'Amérique. Un des plus grands avantages de son administration est d'avoir détruit l'usage ridicule qui s'étoit perpétué en Angleterre, de donner les premiers grades militaires à l'ancienneté du service & au rang. Il les accorda au mérite, au courage & aux talens. Le Lieutenant Colonel James Wolfe avoit servi dans la fameuse expédition contre Rochefort, commandée par Sir Johnson Mordaunt. Cette entreprise n'ayant pas réussi, on accusa le Général de s'être mal conduit, & les deux partis appelerent en témoignage le Lieutenant-Colonel Wolfe. La candeur, la précision, & les talens qu'il montra dans cette circonstance, lui concilierent l'estime générale, la considération des Ministres & même du Roi George II, en sorte qu'il fut nommé pour commander l'expédition projettée contre Québec. Il s'étoit déjà distingué à la prise de Louisbourg, où il avoit donné des preuves de ses talens militaires, & on choisit trois Officiers généraux, de familles distinguées, pour servir sous lui; c'étoient les Brigadiers Monckton, Townshend, & Murray.

On avoit enlevé aux François quelques cartes de la navigation du fleuve Saint-Laurent, qui servirent à la rendre moins difficile pour l'ar-

mement Anglois, & vers la fin de Juin, les troupes de terre furent débarquées dans l'isle d'Orléans, que nous avons dit être située au dessous de Québec, & qui abondoit en tout ce qui étoit nécessaire à la vie. Peu de temps après l'invasion, le Général, suivant l'usage, publia un Manifeste conçu en ces termes.

*Manifeste des Anglois.*

» Le Roi, justement irrité contre la France, » a envoyé une armée formidable de terre & » de mer pour abaisser l'orgueil de cette Cou» ronne. Son but est de détruire les établisse» mens les plus considérables des François dans » l'Amérique septentrionale; ce n'est pas aux » Laboureurs industrieux, ni à leurs femmes & » à leurs enfans; ce n'est pas aux Ministres de » la Religion qu'il a déclaré la guerre: Sa Ma» jesté regrette les maux auxquels cette querelle » les expose; elle leur promet sa protection, » leur offre de les conserver en possession de » leurs biens, & leur permet de conserver leur » Religion, pourvu qu'ils ne se mêlent point ni » directement ni indirectement de la contesta» tion élevée entre les deux Couronnes.

» Les Canadiens doivent connoître leur situa» tion. Les Anglois sont maîtres du fleuve, & » empêcheront l'arrivée de tous les secours d'Eu» rope. Ils ont d'ailleurs sur le continent une » puissante armée sous le Général Amherst. Ils » ne doivent pas hésiter sur la conduite qu'ils » ont à tenir; tous les efforts de la valeur ne sont » plus de saison, & ne serviroient qu'à les priver » des avantages qu'une exacte neutralité leur » procurera. Les cruautés que les François ont » commises contre les sujets de la Grande-Bre-

» tagne, justifieroient les plus dures représailles; » mais les Anglois sont trop généreux pour » suivre de pareils exemples. Ils offrent aux » Canadiens de les faire jouir des douceurs de » la paix au milieu des horreurs de la guerre. » Ce sera la maniere dont ils se conduiront » qui décidera de leur sort. Si une présomption » déplacée, si un courage hors de saison leur » font prendre le parti le plus dangereux, ils » n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils » succombent sous le poids des maux auxquels » ils auront voulu s'exposer.

» Le Général Wolfe se flatte qu'on lui ren» dra la justice de croire, que ce ne sera qu'à » la derniere extrémité & par l'opiniâtreté des » Canadiens qu'il emploiera des moyens vio» lens «. Il finissoit par faire le tableau de la puissance de l'Angleterre, qui généreusement leur offroit sa protection, qui leur tendoit la main pour les secourir dans toute occasion, & même lorsque la France, trop foible pour les défendre, les abandonnoit dans la circonstance la plus critique.

Ce Manifeste, comme on l'imagine, ne produisit pas l'effet que les Anglois en attendoient. Les Canadiens, réunis aux Indiens François, continuerent à harasser les ennemis; & Montcalm troubloit leur marche autant qu'il le pouvoit. Wolfe comptoit sur sa jonction avec Amherst; mais elle n'avoit pas encore pu s'effectuer, & quoique la navigation du fleuve Saint-Laurent fût assez praticable, il n'étoit rien moins que content, parce que ne recevant aucun éclaircissement sur la nature & la situation du terrein

aux environs de Québec, le débarquement lui paroissoit absolument impossible. Montcalm se conduisit en habile Général. Pour rendre ce débarquement impraticable, il se tint sur les hauteurs d'Abraham avec une armée supérieure à celle de Wolfe, qu'il supposoit ne pouvoir rester long-temps dans une position si incertaine. En même temps il fit entrer dans Québec cinq bataillons de troupes régulieres, & les Canadiens, accoutumés dès l'enfance à courir les champs, étoient tous en armes; de sorte que l'armée qu'ils formoient occupoit tout le rivage de Beaufort, depuis la riviere Saint-Charles jusqu'aux cascades de Montmorency, & ils avoient élevé des retranchemens dans tous les endroits accessibles.

*Difficultés que rencontra Wolfe.*

Dans ces circonstances, il détacha le Brigadier Monckton avec quatre bataillons; &, le 29 Juin, il passa la riviere, dans l'intention de chasser les François du pont-levis. Il s'en empara en effet après une vive escarmouche. En même temps le Colonel Carleton se rendit maître de la partie occidentale de l'isle d'Orléans, c'est-à-dire, du côté le plus près de Québec. Ces deux avantages procurerent celui de faire entrer sûrement les vaisseaux Anglois dans le bassin de Québec; ce qu'on n'auroit pu faire, si les François avoient établi sur ces points quelques batteries.

Il paroît que Montcalm s'apperçut de la faute qu'on avoit faite. Il envoya 1600 hommes pour détruire la batterie que les Anglois élevoient sur le pont-levis; mais ils échouerent, de sorte que les canons détruisirent toute la basse ville, & causerent de grands dommages à la haute. Lorsq-

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

que l'hôpital & les magasins que les Anglois construisoient dans l'isle d'Orléans furent terminés, ils passerent le canal du nord, & camperent sur la gauche des François, dont ils étoient séparés par la riviere de Montmorency. Dans cette position, il y eut plusieurs escarmouches avec des succès variés ; mais les François restoient toujours maîtres de tout le terrein entre la riviere de Montmorency & Québec.

Cependant Wolfe, en reconnoissant cette riviere, découvrit un gué praticable ; mais le rivage opposé étoit défendu par un si bon retranchement, que les Anglois furent repoussés lorsqu'ils voulurent l'attaquer. Le 18 Juillet, deux vaisseaux de guerre, deux sloops armés, & deux transports ayant à bord quelques troupes, remonterent le fleuve Saint-Laurent sans aucune perte, & passerent au dessus de Québec. Wolfe profita de cette occasion pour reconnoître les bords du fleuve au dessus de la place, & il trouva que l'Art & la Nature les avoient rendus également inaccessibles. Leur position étoit telle, que si même il avoit pu débarquer, le premier détachement auroit été taillé en pieces avant que le second eût pu venir à son secours. Enfin tous les momens étoient employés par l'infatigable Général à chercher un endroit où il pût débarquer, & il n'en trouvoit point.

Il apprit qu'un certain nombre de François s'étoient réfugiés dans un endroit appelé *Point-au-Tremble*, à quelques milles au dessus de la ville, & il chargea le Colonel Carleton d'aller l'attaquer. Il en chassa les Indiens ; mais cet avantage ne fut pas considérable. Wolfe retourna

à ſon camp aux caſcades de Montmorency. Le Brigadier Townshend avoit détruit une batterie que les François avoient voulu dreſſer en face du camp pour le canonner.

Wolfe ſavoit que les yeux de l'Europe étoient fixés ſur lui ; en conſéquence il réſolut à tout prix de débarquer. L'Amiral Saunders prépara deux tranſports qui prenoient peu d'eau, & qui par conſéquent étoient très-commodes pour une deſcénte. Son projet étoit de ſe rendre maître d'une redoute détachée auprès du fil de l'eau, à une portée de fuſil de diſtance du grand retranchement. Il eſpéroit par-là, ou attirer les François à un engagement général, ou trouver les moyens de les attaquer efficacement.

Le 31 Juillet après midi, les bateaux plats ſe remplirent de Grenadiers, & d'une partie de la brigade de Monckton qui étoit au Point-Levi. Les deux autres brigades eurent ordre de ſe tenir prêtes à paſſer le gué lorſqu'il ſeroit néceſſaire. Pour faciliter le paſſage de ce corps, l'Amiral plaça dans le canal *le Centurion* pour démonter la baſſe batterie qui commandoit le gué. Ce vaiſſeau fut très-utile, parce que l'artillerie en fut bien ſervie & bien dirigée. On plaça enſuite pluſieurs canons ſur une éminence d'où on pouvoit battre & enfiler la gauche des retranchemens. Les deux vaiſſeaux armés ne pouvoient pas approcher la terre d'aſſez près pour couvrir le vaiſſeau qu'on devoit faire échouer, & la redoute étoit ſi bien commandée par les retranchemens, qu'on ne s'attendoit pas à l'emporter ſans perte.

Cependant les Brigadiers généraux eurent

SECT. XVIII. Histoire de l'Amérique.

ordre de se préparer, Monckton à débarquer; & les deux autres à passer le gué. En s'approchant du rivage, plusieurs vaisseaux toucherent, ce qui causa une si grande confusion, que le Général envoya ordre à Townshend de s'arrêter; mais treize compagnies de Grenadiers & deux cents hommes du second bataillon de Royal-Américain aborderent pour attaquer les retranchemens. Les Grenadiers eurent ordre de se former en quatre corps séparés, & de commencer l'attaque lorsqu'ils pourroient être soutenus par les troupes du Brigadier Monckton, lorsqu'elles eurent passé le gué. Mais soit que ce fût le bruit ou l'embarras du débarquement, soit quelque autre circonstance, les Grenadiers, au lieu de se former, coururent avec impétuosité aux retranchemens dans le plus grand désordre, sans attendre le corps qui devoit les soutenir. Monckton n'étoit pas encore débarqué; Townshend étoit à une grande distance, & l'événement répondit à la témérité de l'entreprise, & au peu d'égard que les Grenadiers eurent pour la discipline. Le feu des François les obligea à se mettre à l'abri, ou derriere, ou dans la redoute que les François avoient abandonnée; mais ils y étoient également exposés au feu des retranchemens; ce qui obligea le Général à les en faire sortir, pour qu'ils se formassent derriere le Brigadier Monckton, dont les troupes étoient débarquées.

*Il est défait.* La nuit étoit venue, un orage l'accompagna; la retraite de Townshend étoit douteuse, & mille autres circonstances se réunirent pour le déterminer à conseiller au Général de se dé-

ſiſter de cette attaque, qui ne pouvoit être que malheureuſe. Wolfe lui-même n'en avoit pas une idée plus favorable, après la lettre qu'il écrivoit au Miniſtre Pitt. » Si, diſoit-il, la place étoit » diſpoſée de maniere que notre artillerie pût » ſervir, que nos troupes puſſent agir à la fois, » qu'enfin nous puſſions aſſurer notre retraite en » cas de malheur, je pourrois eſpérer de réuſſir; » mais ici je ne trouve aucun de ces avantages: » le rivage ſur lequel les troupes doivent ſe » former eſt rempli de limon à une grande pro- » fondeur, & coupé par des trous. La montagne » que nous avons à monter eſt eſcarpée, & en » quelques endroits impraticable. L'ennemi eſt » nombreux derriere ſes retranchemens, & ſon » feu eſt très-vif. Si l'attaque avoit été heureuſe, » ce n'auroit pu être qu'au prix d'un grand nombre » de nos ſoldats, tandis que le voiſinage des » bois auroit procuré un abri ſûr aux François; » enfin il nous auroit encore reſté la riviere » Saint-Charles à paſſer, avant de pouvoir in- » veſtir la place. J'avois bien vu tout cela; mais » le déſir d'exécuter les ordres du Roi m'a fait » faire cette tentative, perſuadé qu'une armée » victorieuſe brave tous les obſtacles «.

Le Général envoya enſuite le Brigadier Murray avec 1200 hommes, pour aider l'Amiral Holmes à détruire, s'il étoit poſſible, les vaiſſeaux François, afin de faciliter une communication avec le Général Amherſt. Murray brûla, à un endroit appelé *Chambaud*, un magaſin d'habits & de munitions; mais ce ſuccès ne diminuoit pas la difficulté qu'il y avoit à inveſtir la place. Chaque jour il y avoit quelque eſcarmouche qui af-

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

affoibliffoit l'armée Angloife. » Par les liftes que
» je vous ai envoyées, dit Wolfe, des Officiers
» mis hors de fervice, vous voyez, Monfieur,
» que l'armée eft affoiblie. Le cours naturel de
» la riviere eft tel, qu'il rend inutile la plus
» grande partie de l'armement, & cependant
» nous avons contre nous prefque toutes les
» forces du Canada. J'ai tant d'obftacles à vaincre,
» que je ne puis que choifir le moins difficile.
» Je fais que la Grande-Bretagne eft obligée à
» de vigoureux efforts; mais auffi il n'eft pas
» poffible de douter que le courage d'une poi-
» gnée d'hommes n'eft excité que par l'efpoir
» du fuccès. Cependant vous pouvez affurer
» que le temps qui me refte fera employé, au-
» tant que je le pourrai, à la gloire de Sa Ma-
» jefté, & à l'intérêt de la nation. En cela je
» ferai bien fecondé par l'Amiral & les autres
» Généraux. Heureux fi nos efforts peuvent con-
» tribuer au fuccès des armes du Roi dans les
» autres parties de l'Amérique « !

*Et éloigne fon camp.*

Dans ces circonftances, le Général quitta fon camp de Montmorency, & débarqua fes troupes & fon artillerie au Point-Levi. Le chagrin qu'il eut d'avoir échoué, lui donna la fievre: cependant, encouragé par l'idée qu'on avoit de lui, il forma le projet d'une autre attaque au deffus de la riviere du côté du nord; il adopta enfuite celui des Brigadiers, qui confiftoit à faire defcendre aux troupes la riviere jufqu'à un certain endroit, d'où elles gagneroient les hauteurs d'Abraham, à une lieue du Cap Diamant. Le mouvement que les Anglois firent pour cet effet, engagea Montcalm à détacher Bougainville avec

cinq

cinq cents hommes pour tâcher de deviner leurs intentions.



Le 12 Septembre, on embarqua quatre régimens, l'infanterie légere, un détachement de Montagnards, & les Grenadiers Américains, sous les ordres des Brigadiers Monkton & Murray, à trois lieues au dessus de l'endroit où ces troupes devoient être mises à terre. Les vaisseaux de Saunders y firent une fausse attaque pour amuser les François; d'un autre côté, les barques furent emportées par la rapidité du courant plus bas que l'on ne se l'étoit proposé; mais les vaisseaux les suivirent pour protéger le débarquement des troupes, qui fut enfin effectué. L'armée Françoise attendoit le retour de Bougainville, & pendant que les Anglois employoient toutes les ruses possibles pour faire croire aux sentinelles Françoises que les troupes débarquées faisoient partie du détachement de cet Officier, les barques retournerent chercher l'autre division Angloise.

Cependant les soldats qui étoient à terre voyoient sinon une impossibilité démontrée, au moins la plus grande difficulté à monter. Wolfe dit à un Officier qui étoit auprès de lui, qu'il falloit faire des efforts, quoiqu'on vît qu'il fût impossible de réussir. Le Colonel Howe, avec l'infanterie légere & les Montagnards, découvrit un sentier étroit, par lequel, au moyen des racines & des troncs d'arbres qui y étoient, il étoit possible de monter. Ce sentier étoit à la vérité coupé par un fossé profond, & défendu en haut par un retranchement; mais ce retranchement se trouva fort mal gardé, en sorte que

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

les Anglois n'eurent pas de peine à en déloger les François. Enfin, au point du jour, le débarquement fut consommé, & l'armée parut sur les hauteurs en ordre de bataille.

*Il gagne les hauteurs d'Abraham.*

Lorsqu'on vint en apporter la nouvelle à Montcalm, il ne voulut en rien croire. Il ne pouvoit s'imaginer que les Anglois eussent franchi un tel précipice; cependant la nouvelle s'étant confirmée, il prit son parti & se détermina à combattre. Il jugea que s'il parvenoit à vaincre, la flotte ennemie ne seroit plus d'aucun usage; en conséquence il rassembla toutes ses forces vers Beauport, passa la riviere Saint-Charles, & montra de grands talens dans les dispositions qu'il prit pour un engagement général. Il avoit avec lui quinze cents Indiens & Canadiens, qui étoient excellens tireurs, & qui connoissoient à merveille cette guerre de buissons, si usitée en Amérique. Il les plaça dans les bosquets & les halliers des environs. Il mit les troupes régulieres à sa gauche, ne réservant que deux bataillons qui devoient soutenir les troupes de la Colonie à la droite, pendant que le reste des Canadiens & Indiens étoit placé de maniere à prendre les Anglois en flanc sur la gauche.

Pour prévenir les suites de cette disposition, Townshend, qui étoit à la gauche, forma sa division composée de six bataillons, & lui donna la forme d'une potence, c'est-à-dire qu'elle présentoit deux fronts aux François. Murray commandoit le centre, & Wolfe servoit à la droite commandée par Monckton. On y avoit conservé, en réserve, un régiment formé en huit

fubdivifions, féparées par de grands intervalles. L'arriere garde & la gauche étoient protégées par l'infanterie légere, fous les ordres du Colonel Howe.

SECT. XVIII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Bataille de Québec.*

Les Canadiens & les Indiens, cachés dans les buiffons, commencerent la bataille & firent un feu vif; mais il fut éteint peu de temps après par les Anglois, qui étoient parvenus à faire venir du canon. Vers neuf heures du matin, les François s'avancerent, & l'action devint générale. Les deux partis combattirent avec la plus grande intrépidité. Le Général Wolfe étoit à la tête du régiment de Braggs & des Grenadiers de Louisbourg, & avoit à combattre les bataillons de Languedoc, de Béarn & de Guienne, dont la gauche étoit garnie d'un corps de colons & de buiffonniers, qui blefferent le Général Anglois au poignet. Wolfe, avec la plus grande indifférence, mit un mouchoir autour de fa bleffure, & s'avançoit avec les Grenadiers la baïonnette au bout du fufil, lorfqu'il reçut une autre bleffure, mais qui étoit mortelle. Alors les forces lui manquant, il tomba fur l'épaule d'un Lieutenant, qui fe mit à genoux pour mieux le foutenir. Il n'avoit plus qu'un fouffle de vie, lorfque le Lieutenant s'écria : *Ils fuient ! ils fuient ! Qui ?* demanda le Général. *Les François*, répondit l'Officier ; *Déjà ?* répliqua Wolfe. *Je meurs heureux !* Ce furent fes dernieres paroles (*a*).

*Victoires des Anglois.*

*Mort du Général Wolfe & du Marquis de Montcalm.*

(*a*) Quelques Relations rapportent que Wolfe reçut trois bleffures avant de mourir.

Cependant la droite continuoit à combattre avec vigueur; mais la division de Murray fut la plus heureuse ; ses troupes fondirent l'épée à la main sur les François , & les poussèrent les uns dans la ville, les autres dans les fortifications qu'on avoit faites sur le pont Saint Charles. Les François comptoient encore sur les troupes qui devoient prendre l'ennemi en flanc ; mais le Colonel Howe les priva de cette ressource. Le Brigadier Monckton , à qui la mort de Wolfe faisoit passer le commandement , avoit aussi reçu une blessure jugée mortelle , qui l'empêchoit d'agir. Le Brigadier Townshend le remplaça. Il fit avancer ses pelotons contre le front des François , & resta à la tête du régiment d'Amherst pour les soutenir. Ensuite il fit presser & rallier le centre , que l'ardeur de la poursuite avoit mis un peu en désordre.

La bataille fut perdue pour les François. Au moment où la victoire étoit décidée pour les Anglois , on vit paroître Bougainville , que Montcalm avoit détaché , comme nous l'avons dit , avec un corps de cinq cents hommes , qu'il avoit augmenté & porté jusqu'à deux mille ; il fut obligé de se retirer dans les bois ; mais il le fit avec tant d'ordre , que les Anglois n'oserent pas l'y attaquer. Le Général ennemi jugea d'ailleurs que c'étoit inutile , & il ne voulut pas risquer une nouvelle action qui pouvoit lui faire perdre les avantages de la journée.

Les fuyards renforcerent la garnison de Québec ; les débris de l'armée Françoise se retirerent au Point-au-Tremble , de là à Jacques-Quartier , & enfin à Trois-Rivieres & à Mont-Réal. Le

Général François eut le même sort que Wolfe ; il fut blessé mortellement & porté à Québec, où il mourut après avoir écrit au Général ennemi pour lui recommander les prisonniers. Celui qui lui succéda au commandement, fut aussi blessé comme Monckton ; mais il mourut, & Monckton se rétablit. Peu de Généraux ont été aussi regrettés que Wolfe. Il n'avoit que 34 ans au moment où il périssoit, après avoir achevé une conquête très importante. Il semble qu'il avoit pris pour modele cet Agricola dont Tacite nous parle, & il avoit fait de si bonnes études, que, comme César, il écrivoit avec autant d'élégance qu'il portoit de courage dans les combats. Au génie d'un Héros, il joignoit les qualités du Général, & les vertus simples du particulier. Son affabilité le fit adorer des soldats. Sobre, vigilant, & grand observateur, il se fit un systeme de l'Art militaire, d'après son caractere particulier. On le blâmera peut-être de s'être exposé comme il le fit ; mais cette faute, si c'en est une, est bien noble.

Quoique les Anglois fussent victorieux, ils n'étoient pas encore maîtres de Québec. Les ouvrages de la haute ville n'avoient point souffert ; la garnison étoit forte, & la place bien pourvue. Les Amiraux Saunders, Holmes, & Darell, se préparerent à attaquer la basse ville, pendant que Townshend se disposa à assiéger la haute. Mais avant qu'il eût fini les batteries contre la ville, il y vit arborer le drapeau de treve, & le lendemain on signa de part & d'autre la capitulation suivante.

*Québec capitule.*

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Articles de capitulation demandés par M. de Ramſay, commandant pour S. M. T. C. dans la haute & baſſe ville de Québec, & Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, à Son Excellence le Commandant général des forces Britanniques.*

Article premier. M. de Ramſay demande les honneurs de la guerre pour la garniſon, & qu'elle ſera conduite à l'armée par le chemin le plus court avec armes, bagage, ſix pieces de canons, deux mortiers. — *La garniſon de la place, compoſée des troupes de terre de la Marine & des Matelots, ſortira avec armes & bagage, tambours battans, meches allumées, avec deux pieces de canon, & ſera embarquée le plus tôt qu'il ſera poſſible, pour être conduite au premier port de France.*

Art. II. Que les habitans ſoient conſervés en poſſeſſion de leurs maiſons, biens, effets, & priviléges. — *Accordé, à condition qu'ils mettront bas les armes.*

Art. III. Que leſdits habitans ne ſeront pas recherchés ſur ce qu'ils ont pris les armes pour la défenſe de la place, parce qu'ils y ont été forcés, comme il eſt d'uſage dans les Colonies des deux Couronnes, où la milice eſt compoſée des colons. — *Accordé.*

Art. IV. Que les effets appartenans à des Officiers ou des habitans abſens, leur ſeront conſervés. — *Accordé.*

Art. V. Qu'on ne forcera point leſdits habitans à quitter leurs maiſons, juſqu'à ce que

leur fort soit décidément fixé par un traité entre les deux Couronnes. — *Accordé.*

ART. VI. Que l'exercice de la Religion Catholique sera conservé; qu'on accordera des saufs-conduits pour les Ecclésiastiques, les monasteres, & sur-tout pour l'Evêque de Québec, qui, déterminé par son zele pour la Religion, & par son affection pour ses diocésains, se propose de rester, & désire qu'il lui soit permis de remplir librement & avec décence les fonctions épiscopales, jusqu'à ce que le sort du Canada ait été décidé par les deux Couronnes. — *Accordé.*

ART. VII. Qu'on s'en rapporte à sa bonne foi pour la remise des munitions de guerre, & qu'on les reçoive d'après l'inventaire qu'il en a fait. — *Accordé.*

ART. VIII. Que les malades, blessés, Commissaires, Chapelains, Médecins, Chirurgiens, Apothicaires, & autres personnes employées dans les hôpitaux, soient traités conformément au cartel établi entre le Roi de France & celui d'Angleterre le 6 Février 1759. — *Accordé.*

ART. IX Qu'avant de livrer les portes à l'armée Angloise, le Général enverra quelques soldats pour être placés comme sentinelles aux églises, aux couvens & autres principaux édifices. — *Accordé.*

ART. X. Que le Commandant de Québec aura la liberté d'avertir le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur général, de la prise de la place, comme aussi qu'il sera permis à ce Général d'en rendre compte aux Ministres de France. — *Accordé.*

ART. XI. Que la présente capitulation sera

exécutée selon sa forme & teneur, sans qu'on puisse s'en dispenser sous prétexte de représailles, ou d'inexécution de précédentes capitulations. — *Accordé.*

Le présent traité a été fait double entre nous, & signé au camp devant Québec, le 18 Septembre 1759.

Charles Saunders. De Ramsay.
George Townshend.

Ainsi, disent les Anglois, fut consommée la prise de Québec, quoique les François eussent encore une armée en campagne sous les ordres de Levi, Gouverneur de Mont Réal, quoique les fortifications de Québec ne fussent point endommagées, & quoique la garnison pût encore communiquer avec l'armée. Les François, ajoutent-ils, n'eurent pas le courage de se défendre; mais par leurs intrigues ils engagerent les Cherokées à dévaster les établissemens Anglois. Lyttleton, Gouverneur de la Caroline méridionale, marcha contre ces Sauvages à la tête de 1100 hommes, & les força à faire la paix; mais à peine étoit-il retourné dans son gouvernement, qu'ils la rompirent. Le Général Amherst envoya contre eux le Colonel Montgommery avec douze cents hommes pour punir leur perfidie; & il détruisit leurs villages. Mais revenons à la capitale du Canada.

Le Brigadier Monckton, qui remplaçoit Wolfe, étant guéri de sa blessure, donna le gouvernement de Québec au Brigadier Murray, avec une garnison de six mille hommes. Le Général Amherst passoit l'hiver dans la province de New-

*Les François assiegent Québec.*

Yorck, d'où il pouvoit aisément passer dans le Canada au printemps, & Lord Colville étoit stationné avec une forte escadre à Halifax dans la Nouvelle-Ecosse, avec ordre de remonter le fleuve Saint-Laurent aussi-tôt après le dégel. Murray, de son côté, prit toutes les mesures possibles pour mettre la capitale à l'abri des efforts des François. Il fit réparer environ cinq cents maisons pendant l'hiver; il remplit tous les magasins; les fortifications furent augmentées; les habitans mal-intentionnés des environs furent désarmés. Enfin il mit tant d'activité dans ses opérations, qu'après avoir chassé les troupes Françoises des ports éloignés, il fit prêter serment de fidélité non seulement aux habitans de Québec, mais encore à ceux de onze paroisses des environs au sud de la riviere. Il falloit, pour qu'il n'éprouvât aucune résistance à cet égard, que Levi & Bougainville eussent perdu tout courage ou toute résolution.

Cependant ils avoient des troupes habituées au climat. Ils avoient des garnisons au Point au-Tremble, à S.-Augustin, au Calvaire, & ils s'étoient pourvus de patins, de fascines, d'échelles, pour tâcher de reprendre Québec pendant l'hiver; mais la vigilance du Gouverneur Anglois déconcerta leur projet. Il surprit leurs magasins, battit & tailla en pieces leurs postes avancés, & les força de différer leur entreprise jusqu'au printemps. Ils avoient un grand nombre de vaisseaux, où ils embarquerent tout ce qui leur étoit nécessaire pour un siége en regle, & lorsque la glace se rompit, ces vaisseaux, chargés de troupes, descendirent le fleuve, débarquerent à Saint Augustin,

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

& repoussèrent, sans presque aucune perte, les postes avancés des Anglois dans la ville.

La garnison étoit elle même dans un état pitoyable pendant l'hiver; la rigueur du froid, le manque de végétaux, la rareté de provisions fraîches y avoient introduit une maladie scorbutique qui fit périr mille soldats, & en avoient mis deux mille autres hors de service, en sorte que les Anglois étoient réduits à trois mille. L'armée Françoise étoit composée de huit bataillons & de quarante compagnies de milice. Murray pensa d'abord à retrancher ses troupes sur les hauteurs d'Abraham; mais le froid l'empêcha de creuser la terre. Alors il se contenta de défendre le cap Rouge & Toulon, où on pouvoit débarquer. Lorsqu'il retourna à Québec, il reconnut les dangers qu'il alloit courir en soutenant le siége; & comptant sur la valeur de ses troupes, il résolut de livrer bataille aux François, quoiqu'ils fussent au nombre de douze mille hommes, indépendamment de cinq cents Sauvages.

*Ils défont le Général Murray à Sillery.*

Le 28 Avril, dès le matin, il sortit avec sa petite armée, & se mit en bataille auprès de Sillery; à la droite, il plaça les régimens d'Amherst, d'Anstruther, de Webb, & le second bataillon de Royal-Américain sous les ordres du Colonel Burton. Le Colonel Frazer commanda la gauche, formée des Montagnards, des régimens de Kennedy, de Lascelles, & de Townshend. Le corps de réserve étoit composé du régiment d'Otway & du troisieme bataillon de Royal-Américain. Le flanc droit fut couvert par l'infanterie légere du Major Dalling, & le gauche par les chasseurs du Capitaine Hutzen, avec cent volontaires sous

le Capitaine Macdonald, & on donna deux pieces de campagne à chaque bataillon.



En descendant les hauteurs, Monckton eut d'abord quelque avantage sur les François, dont un corps s'étoit emparé de quelques éminences; mais le gros de l'armée s'avança avec rapidité & se forma en colonnes. Le feu qu'elle fit contre les Anglois qui chassoient l'avant-garde, fut vif & régulier, & arrêta leurs progrès. Ensuite le centre se déployant, prit les Anglois en flanc à droite & à gauche. Cependant il ne put rompre leur aîle droite, qui fut soutenue par le corps de réserve d'Otway; mais la gauche fut accablée par le nombre, & obligée de fuir devant les François qui se battoient avec une ardeur incroyable. Le désordre de la gauche se communiqua à la droite, & toute l'armée Angloise alloit être investie, lorsque Murray ordonna la retraite. Il perdit le tiers de son monde & toute son artillerie.

*Les Anglois viennent au secours de la place.*

La nuit suivante, les François ouvrirent la tranchée devant la ville; mais ils employerent tant de temps à débarquer leur artillerie, que les batteries ne furent prêtes que le 11 Mai. Murray, de son côté, avoit distribué sur les remparts cent trente-deux pieces de canon. Dans le même temps, Lord Colville avoit fait voile d'Halifax; mais la glace, les brouillards & les vents retarderent sa marche. Le Commodore Swanton étoit aussi parti d'Angleterre avec une escadre; mais au commencement de Mai il s'étoit arrêté à l'isle du Bec, dans le fleuve Saint-Laurent, pour y attendre quelques-uns de ses vaisseaux, qu'il avoit perdus de vue; cependant il

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

avoit envoyé à Québec le *Lowersope*, Capitaine Deane, & il étoit entré dans le port le 9 Mai, avec la nouvelle du secours qui alloit arriver. En effet, le 15 du même mois, le Commedore jeta l'ancre au Point-Levi.

Le lendemain matin, Schomberg, Capitaine de *la Diane*, & Deane, attaquerent deux frégates Françoises & deux vaisseaux armés qui en defendoient un grand nombre d'autres, & ils les prirent ou brûlerent tous. Le Général Levi vit cette mortifiante catastrophe des hauteurs d'Abraham. Il supposa que ces deux vaisseaux Anglois n'étoient pas seuls; en conséquence il se détermina à lever le siége au moment où Murray se disposoit à l'attaquer dans ses retranchemens, pour se venger de sa précédente défaite.

*Et les François se retirent.*

Ce Gouverneur, averti du départ des François, voulut les poursuivre. Les François firent volte-face, & prirent même quelques Anglois. Cependant ils continuerent à se retirer, laissant derriere eux trente-quatre pieces de canon de batterie, dix pieces de campagne, six mortiers, quatre pétards, avec des munitions proportionnées. Levi se retira à Mont-Réal, & se joignit à Vaudreuil.

*Amherst poursuit la conquête du Canada.*

Cependant Amherst, malgré tous les obstacles qui se multiplioient sous ses pas, persistoit toujours à vouloir consommer la conquête du Canada. Il chargea le Colonel Haviland de prendre possession de l'isle aux Noix, dans le lac Champlain, & de là de gagner les bords du fleuve Saint Laurent; ensuite il écrivit au Général Murray de descendre à Mont-Réal avec toutes

les troupes qu'il pourroit réserver de la garnison, & lui-même, à la tête de dix mille hommes, y compris les Indiens, il sortit de la province de New-Yorck, & s'avança par les rivieres des Mohauks & des Oncidas, jusqu'au lac Ontario, d'où il devoit descendre le fleuve Saint-Laurent, & joindre Murray à Mont-Réal. Le 9 Juillet, il arriva à Oswego: il y fut joint par mille Iroquois, sous les ordres de Johnson, & le 10 Août toute l'armée s'embarqua sur le lac. Le 27, il entra dans le fleuve, prit possession de Swegatchie, & investit ensuite l'isle Royale, qui formoit un des postes François les plus importans. Il fit échouer un sloop François, en prit un autre, dressa ses batteries, & força le Commandant à capituler.



*Il s'empare de l'Isle Royale.*

Amherst répara & fortifia cette place, où il laissa une garnison; ensuite il continua à descendre le fleuve, dont les courans rendoient la navigation fort dangereuse. Néanmoins il vainquit tous les obstacles, & il ne perdit que quelques canons, quelques provisions, quarante six bateaux, dix-sept baleiniers, une galere à rames, & quatre-vingts hommes. Enfin il arriva à Mont-Réal le 6 Septembre, après avoir employé deux mois & dix-sept jours dans ce périlleux voyage.

Cependant les François se préparoient à faire une vigoureuse défense; & les Indiens Anglois n'étoient pas moins animés, parce qu'ils avoient vu en plusieurs endroits des marques de la fureur des Indiens François. Ils désiroient avec ardeur le moment où ils pourroient satisfaire leur vengeance. Une famine générale désoloit Mont-Réal, & cette ville, qui pouvoit

*Et après un dangereux voyage.*

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

faire une bonne défenſe contre des Sauvages ; étoit hors d'état de ſoutenir un ſiége régulier contre une armée telle que celle d'Amherſt. Mais il eſt temps de revenir au Général Murray.

Par les Manifeſtes qu'il avoit diſtribués, il avoit déterminé les habitans du côté méridional du fleuve Saint-Laurent à adopter une neutralité. Lord Rollo s'empara de Trois-Rivieres ſans aucune réſiſtance, & déſarma les habitans du nord. Lorſque Murray fut arrivé au village de Sorel, il le trouva abandonné, mais les habitans étoient en armes. » Je ſuis » obligé, écrivoit-il au Secrétaire d'Etat, de » brûler la plus grande partie des maiſons de » ce peuple malheureux. Je prie Dieu que cet » acte de rigueur ſoit le ſeul que j'aye à faire ; » car cette partie de mes deſſeins me révolte «.

Le 24 Août, il arriva à Contecœur, ſitué à neuf milles de Mont-Réal, ſans avoir reçu aucunes nouvelles des opérations ultérieures d'Amherſt ; mais il étoit réſolu, à tout prix, de tenter la conquête de Mont-Réal.

*Il débarque dans l'iſle de Mont-Réal.*

Cependant Amherſt débarqua à la Chine ſans oppoſition, & après avoir pourvu à la ſûreté de ſes bateaux, il marcha à la ville, & ſe mit en ordre de bataille, ayant avec lui deux pieces de douze livres de balle, & quelques autres pieces de campagne. Ses troupes paſſerent la nuit ſous les armes, & le lendemain, 7 Septembre, Vaudreuil envoya Bougainville pour propoſer une capitulation. Cette négociation produiſit une ſuſpenſion d'armes pendant quelques heures, & Amherſt renvoya le Député chargé des conditions auxquelles il vouloit bien l'accorder. Levi

étant arrivé dans ces entrefaites avec ses troupes, essaya d'en procurer de plus favorables; mais ayant été averti que Murray étoit débarqué au dessous de la ville, les propositions d'Amherst furent acceptées le 8 dès le matin.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique. Qui capitule.*

Les principaux articles étoient que la garnison de Mont-Réal mettroit bas les armes, & ne pourroit plus servir pendant la durée de la guerre, de même que toutes les troupes qui étoient au détroit, à Michillimakinac, & dans les autres endroits du Canada, qui étoit regardé comme possession Angloise. Les particuliers qui formoient la milice, devoient s'en retourner chez eux; mais les munitions de guerre devoient être livrées aux Anglois. Le Marquis de Vaudreuil, avec tous les principaux Officiers militaires dont il donneroit la liste, devoit être conduit en France. Enfin l'exercice de la Religion Catholique étoit pemis aux habitans sous certaines restrictions. Ainsi fut consommée la conquête de cette vaste province.

Dès que la capitulation fut signée, le Colonel Haldiman prit possession de Mont-Réal, à la tête des Grenadiers, & l'infanterie légere releva les drapeaux des régimens de Pepperel & de Shirley, qui avoient été pris à Oswego, & déposés à Mont-Réal. Le Brigadier général Gage fut nommé Gouverneur de la place, & on lui donna une garnison de deux mille hommes. Murray s'en retourna à Québec, dont la garnison fut portée à quatre mille. Pendant l'expédition du Général Amherst, la France avoit fait partir le *Machault*, frégate de trente canons, deux gros vaisseaux vivriers, & dix-neuf autres plus petits. Le Commandant de cette escadre ayant appris

*Vaisseaux François détruits dans la baie des Chaleurs.*

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

que la flotte Angloise avoit monté le fleuve Saint-Laurent, fut se réfugier dans la baie des Chaleurs, sur la côte d'Acadie. Le Capitaine Byron en ayant été averti, mit à la voile avec le *Fame*, le *Dorsetshire*, l'*Achille*, le *Scarborough* & le *Repulse*, joignit les François, détruisit tous leurs vaisseaux, deux batteries qui protegeoient les établissemens François dans cet endroit, brûla deux cents maisons, & ravagea toutes les plantations.

*Tout le Canada est soumis & cédé à l'Angleterre par le traité de Paris.*

Ce coup anéantit la puissance du Roi de France dans le continent de l'Amérique. Les Anglois prétendent que si ce Prince avoit employé à l'établissement de la Colonie la moitié des dépenses qu'il fit pour la sauver, jamais elle ne feroit tombée entre les mains des ennemis de la nation.

Le grand objet de la guerre étant rempli par la réduction du Canada, on s'occupa du sort de cette province lors des conférences pour la paix, qui furent ouvertes en 1761 entre les deux Couronnes. Il y avoit à cet égard deux partis en Angleterre. Les uns prétendoient qu'il falloit restituer cette province à la France, & garder les isles qu'on lui avoit enlevées; d'autres prétendoient, au contraire, qu'il falloit garder le Canada & restituer les isles. Quoi qu'il en soit, par le traité de Paris, signé le 10 Fevrier 1763, la France céda à l'Angleterre tout le Canada & la Louisiane, jusqu'au fleuve de Mississipi.

Les dépenses annuelles du Gouvernement pour le Canada, qui ne passoient pas 400,000 livres en 1729, & qui, avant 1749, ne s'étoient jamais élevées

élevées au dessus de 1,700,000 livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. La nation donna en 1750. . . . . . . 2,100,000 l.



| | |
|---|---|
| En 1751. . . . . . . . . | 2,700,000 |
| En 1752. . . . . . . . . | 4,090,000 |
| En 1753. . . . . . . . . | 5,300,000 |
| En 1754. . . . . . . . . | 4,450,000 |
| En 1755. . . . . . . . . | 6,100,000 |
| En 1756. . . . . . . . . | 11,300,000 |
| En 1757. . . . . . . | 19,150,000 |
| En 1758. . . . . . . . . | 27,900,000 |
| En 1759. . . . . . . . | 26,000,000 |
| Les huit premiers mois de 1760. . . . . . . . . . . | 13,500,000 |
| Ainsi en neuf années cette Colonie coûta à la France. . . . . . . . . . . . | 123,590,000 l., dont |

80,000,000 livres étoient encore dues à la paix.

La Cour de Versailles ne crut pas faire un grand sacrifice en cédant le Canada à l'Angleterre, qui sentit l'importance de cette acquisition. Ses Colonies commençoient à lui donner de l'inquiétude, & elle vit que si elles se révoltoient, il lui seroit utile d'avoir une vaste province aux environs. Dès qu'elle en fut en possession, elle y porta l'activité & l'industrie qu'elle met dans tous ses établissemens.

Elle y établit les Loix de l'Amirauté Angloise, ainsi que la Jurisprudence Criminelle de la Métropole. Les peuples ont reçu en même temps la fameuse Loi de l'*Habeas corpus*, qui garantit la liberté civile & la sûreté personnelle, peut-être plus précieuse que la liberté politique. En un mot, la Cour de Londres a donné au Canada le Gou-

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

vernement Anglois autant qu'il étoit compatible avec l'autorité royale, ſans aucun mélange d'adminiſtration populaire; encore ne faut-il pas douter que ſi la Métropole avoit beſoin des ſubſides de ſes nouveaux ſujets, inſtruite par une fatale expérience, on ne la verroit pas toucher à leurs propriétés ſans l'avis & le conſentement des Aſſemblées de leurs Repréſentans.

Quant aux Loix & à la police religieuſe, l'article IV du traité de Paris laiſſoit aux Catholiques la liberté & l'exercice de leur Religion, & ſelon le rit de l'Egliſe Romaine, autant que le permettent les Loix Angloiſes. Les Miniſtres, perſuadés, dit-on, que les Catholiques ſont en général des ſujets plus patiens & plus dévoués à la Monarchie abſolue, que les Proteſtans, crurent devoir protéger le Catholiciſme dans le Canada, & parvinrent à faire accueillir ce ſyſtême au Parlement. Ainſi cette province a conſervé les Loix religieuſes que lui avoit données la France, & eſt toujours ſoumiſe à l'Evêque de Québec.

## *Louiſiane.*

Nous ne parlerons ici que de la partie de cette province qui fut cédée à l'Angleterre par le traité de 1763, & qui a été appelée *Louiſiane*, pour la diſtinguer de la Floride dont elle faiſoit originairement partie.

*La Salle tente a découverte de l'embouchure du Miſſiſipi.*

On a vu les efforts que fit la Salle avec le Pere Hennepin & autres pour découvrir l'embouchure du Miſſiſſipi. Nous allons continuer le récit de ſes travaux.

En 1684, lorſque la Salle ſe préſenta à la

Cour de France pour rendre compte de ſes découvertes ; il éprouva que le Miniſtre Seignelay avoit été prévenu contre lui, d'après les repréſentations de la Barre, Gouverneur général du Canada. La Salle réuſſit à détruire ces préjugés, ſe concilia l'eſtime de ce Miniſtre, & obtint la permiſſion de continuer ſes découvertes, d'eſſayer d'entrer du côté de la mer dans le Miſſiſſipi, & de former un établiſſement ſur ce fleuve. Il employa tout l'hiver à faire ſes préparatifs, & par la commiſſion qui lui fut donnée, il avoit le commandement ſur tous les François & Sauvages établis depuis le Fort-Louis ; qu'il avoit bâti ſur la riviere des Illinois, juſqu'à cette partie de la Floride qu'on appeloit *Nouvelle-Biſcaye*. L'Amiral François qui devoit l'y conduire, eut ordre de lui donner tous les ſecours qui ſeroient en ſon pouvoir.

On conſtruiſit à Rochefort quatre vaiſſeaux de différentes grandeurs, à bord deſquels on embarqua cent ſoldats, une famille Canadienne, trente volontaires, dont quelques-uns étoient Gentilshommes, & un certain nombre de femmes & d'ouvriers. Trois Eccléſiaſtiques & quatre Récollets, entre autres le Pere Zenobe, compoſoient le reſte de l'équipage avec un Bourgeois de Rouen, nommé *Joutel*, qui étoit une eſpece d'aſſiſtant de la Salle.

Les vaiſſeaux deſtinés à cette découverte étoit le *Joli* de quarante canons, Capitaine de Beaujeu, un autre de ſix canons que le Roi donna à la Salle ; l'*Amiable*, vaiſſeau marchand de trois cents tonneaux, qui portoit les proviſions & les bagages de la Salle, & un caïque de trente canons,

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

rempli de munitions & de marchandises. Cette petite escadre avoit à peine perdu la terre de vue, que le grand mât du Joli se rompit, & tous les vaisseaux retournerent à la Rochelle, d'où ils firent voile le 1er. Août, & le 16 ils apperçurent Madere.

Il s'éleva une contestation entre la Salle & Beaujeu. Celui-ci vouloit qu'on s'arrêtât à Madere pour faire de l'eau & renouveler les provisions; mais comme le succès de l'expédition dépendoit du secret qu'on observeroit sur-tout à l'égard des Espagnols, la Salle ne voulut jamais y consentir, ce qui augmenta la mauvaise humeur de l'autre. Lorsqu'ils arriverent à Saint-Domingue, Beaujeu mit à l'ancre au petit Gave, au point le plus occidental de l'isle, quoique la Salle eût, par ordre du Ministre, une affaire à terminer avec Cussy, Gouverneur, qui demeuroit au nord; en sorte que Cussy & deux autres Officiers furent obligés de venir au petit Gave. Ils trouverent la Salle fort malade, sur-tout du chagrin d'avoir perdu son caïque que les Espagnols de l'isle lui avoient enlevé.

La mésintelligence qui ne faisoit que croître entre la Salle & Beaujeu, fit désespérer du succès de l'expédition. Cependant la Salle s'étant rétabli, & ayant fini ses affaires au petit Gave, remit à la voile le 25 Novembre, plus brouillé que jamais avec Beaujeu. Le 12 Décembre, ils entrerent dans le golfe du Mexique, où les vents contraires les retinrent jusqu'au 18. Le 28, ils découvrirent le continent de la Floride; & la Salle ayant été informé que les courans pressoient fortement vers l'est, il ne douta pas que le Missi-

*Il découvre la Floride, & manque l'embouchure du Missisipi.*

ſipi ne fût à l'oueſt; en conſéquence il tourna de ce côté. Le 10 Janvier 1685, il étoit fort près de l'objet de ſes recherches; mais il ne le reconnut point, & s'avança toujours. Quelques jours après, s'appercevant qu'il s'étoit trompé, il vouloit revenir ſur ſes pas; mais Beaujeu ayant refuſé de lui obéir, la Salle conſentit à aller plus loin à l'oueſt; en ſorte que ſans ſavoir où ils étoient, ils arriverent à la baie Saint-Bernard, qui eſt cent lieues plus loin que l'embouchure du Miſſiſſipi. La Salle apperçut une grande riviere, qu'il crut être celle qu'il cherchoit, & après quelques nouvelles conteſtations avec Beaujeu, il réſolut d'y débarquer avec les colons qu'il avoit amenés.

Le 20 Février, il envoya ordre au Capitaine de l'*Amiable* de décharger ſon vaiſſeau, afin qu'il pût remonter la riviere, & il en donna le commandement à un nommé *Belle*; mais le Capitaine refuſa de le recevoir. Cependant quelques hommes qui étoient deſcendus à terre furent enlevés par les Sauvages, & la Salle voulant courir pour les retirer, l'*Amiable* échoua par la faute préméditée du Capitaine. L'équipage fut ſauvé avec une grande partie du chargement, & tout auroit pu l'être, ſi la grande chaloupe n'avoit été détruite exprès (*a*). La Salle n'avoit

(*a*) Joutel publia ſa Relation de ce voyage quelques années après que l'Ouvrage du Pere Hennepin eut paru. Charlevoix a dit beaucoup de mal de ce dernier, parce que rebuté par les mauvais traitemens que les François lui avoient fait ſouffrir, il s'étoit retiré en Angleterre. Cependant il faut avouer qu'il regne dans la Relation

retiré que trente tonneaux de vin ou d'eau-de-vie, quelques barriques de farine & de bœuf salé. Un paquet de couvertures fut chassé sur le rivage par les vagues; mais les Sauvages s'en emparerent. La Salle & ses gens les redemanderent durement, & les Indiens piqués ne voulurent pas les rendre; alors la Salle fit saisir leurs canots. Cette violence irrita les natifs, qui se présenterent armés au camp François pendant la nuit en tuerent quelques-uns, & en blesserent plusieurs, entre autres Moranger, neveu de la Salle.

*Opiniâtreté de cet Officier.*

Il paroît, d'après toutes les relations, que la Salle étoit fier, violent & entêté au dernier degré, qualités peu convenables à une entreprise telle que la sienne. Il faut supposer que Beaujeu, qui regardoit sa qualité de Commandant d'un vaisseau royal comme supérieure à celle de la Salle, aux ordres duquel il étoit pourtant soumis, supporta impatiemment son humeur despotique, & le contraria tant qu'il put. Les aventuriers les plus sensés, dont plusieurs avoient risqué de grosses sommes dans cette expédition, se découragerent par la même raison. Ils attribuoient tous leurs malheurs à l'opiniâtreté de la Salle, qui ne vouloit consulter personne; & quelques-uns des plus considéra-

---

d'Hennepin un air de candeur qu'il est très-difficile de cont[illegible], & que d'ailleurs les faits qu'il raconte, surtout relativement au caractere & aux mœurs des Sauvages, ont été [illegible]ifiés par des Voyageurs plus modernes. Quoiqu'il paroisse qu'il n[illegible] pas être content de la Salle, il lui rend néanmoins autant de justice que Charlevoix.

bles se déterminerent à repasser en France avec Beaujeu, qui alloit y retourner.

La Salle demanda à cet Officier les canons & les boulets qu'il avoit à bord ; Beaujeu, pour ne pas le satisfaire, prétexta que la saison étoit trop avancée, & qu'il n'avoit pas de temps à perdre pour arriver en Europe avant le mauvais temps. Ce ne fut pas la seule mortification qu'il eut à essuyer. Le Capitaine de l'*Amiable* étoit convaincu d'avoir fait échouer son vaisseau exprès, & cependant Beaujeu le reçut avec son équipage dans sa frégate, & il mit à la voile, laissant à la Salle seulement dix pieces de campagne sans un boulet.

Toutes ces contradictions ne le découragerent pas. Il construisit un magasin pour mettre ses provisions ; il le retrancha & le fortifia comme il put. Ensuite il commença un fort. Il chargea Joutel de veiller aux travaux, & lui laissa quatre-vingts personnes ; avec les autres qui n'excédoient pas cinquante, il remonta la riviere dans sa petite frégate, croyant toujours que c'étoit le Mississipi, ou une branche de ce fleuve. Il n'étoit pas fort éloigné, qu'il entendit quelques décharges de mousqueterie. Ce bruit venoit de la Colonie où Joutel, attaqué par les Sauvages, s'occupoit de les repousser. Il revint sur ses pas avec cinq ou six hommes, & informa Joutel qu'il avoit découvert une position bien plus commode pour placer le fort, & que même il l'avoit fait commencer.

Il quitta ensuite Joutel, & rejoignit ses compagnons, auxquels les Indiens avoient volé tous leurs outils. La Salle leur en donna d'autres ;

SECT. XVIII *Histoire de l'Amérique.*

mais ils étoient si novices dans ce métier, que l'ouvrage n'avança que fort lentement. Au commencement de Juin, la Salle envoya ordre à son neveu Moranger d'amener au nouveau fort toutes les personnes qui étoient au premier, à l'exception de trente qu'il devoit y laisser avec Joutel & le Garde-magasin.

A peine ce détachement étoit-il parti, que deux coquins formerent le projet d'égorger Joutel & le Garde-magasin, d'enlever ensuite tout ce qu'ils pourroient, & de déserter. Ce complot fut découvert par un troisieme soldat, que les deux autres vouloient en rendre complice, & Joutel fit mettre les coupables aux fers. Le 14 Juillet, la Salle fit dire à Joutel d'abandonner entiérement le premier fort, & de venir avec tout son monde au nouveau.

La Salle n'étoit pas dans une position brillante. Le fort n'étoit guere avancé, & il n'y avoit que le magasin qui fût couvert. Les colons avoient défriché & semé un peu de terre; mais le produit fut dévoré par les bêtes fauves. Plusieurs des plus considérables aventuriers étoient morts, & les maladies se multiplioient à un point effrayant. La Salle dissimuloit son chagrin, & continuoit à montrer autant de courage que d'industrie. Il donnoit l'exemple aux ouvriers, en travaillant lui-même à la construction du fort; ce qui auroit produit un bon effet, si une sévérité excessive n'avoit pas éteint toute émulation. Il ne leur laissoit pas un moment de repos, ne leur disoit pas une seule parole de douceur, punissoit la moindre faute avec la plus grande rigueur; & la misere, qui ordinairement rend les

*Il maltraite imprudemment les colons.*

hommes ſociables, ſembloit l'avoir rendu inhumain. En même temps le déſeſpoir & le manque de nourriture ſaine jeta tous les colons dans une eſpece de langueur qui en fit périr un grand nombre ; & pour mettre le comble à tous ces maux, l'imprudence de quelques-uns de ſes gens rendit les natifs ennemis implacables du nouvel établiſſement.

SECT. XVIII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Les Clamcoets.*

C'étoient les Clamcoets, nation cruelle & perfide, mais remarquable par une diſſimulation ſinguliere, & qui ſavoit cacher la haine & la ſoif de la vengeance ſous le maſque de la gaîté la plus franche. Ils avoient parmi eux des liqueurs fortes qu'ils fabriquoient eux-mêmes, & qu'ils aimoient avec fureur. Les hommes & les femmes étoient preſque entiérement nus, & ils avoient des uſages, qui leur étoient particuliers. Ils habitoient d'ailleurs un des plus beaux climats du monde.

La riviere ſur laquelle le nouveau fort étoit bâti, fut appelé *la Riviere des Vaches*, parce qu'on en vit un grand nombre ſur ſes rivages. Le pays abondoit auſſi en daims & en chevreuils. Il y avoit quelques lions & quelques tigres ; mais les ours & les loups y étoient plus multipliés. Le petit gibier y étoit ſinguliérement commun, & les rivieres comme les lacs étoient remplis de poiſſon. Des plaines d'une étendue immenſe étoient agréablement coupées par des bois & des rivieres, & elles produiſoient en quantité des herbes médicinales d'une grande vertu, puiſque, malgré l'ivreſſe continuelle dans laquelle ces Sauvages vivoient, ils parvenoient cependant à une extrême vieilleſſe.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Pour balancer ces grands avantages que leur prodiguoit la Nature, le goulu de mer dévaſtoit les rivieres, les ſerpens à ſonnettes ravageoient les plaines. Au reſte, leurs forêts étoient remplies d'un grand nombre d'arbres d'Europe, & d'autres que nous ne connoiſſions pas. Les vignes y croiſſoient ſpontanément, & produiſoient des grappes noires & blanches. On trouvoit à chaque pas des noix d'une groſſeur étonnante, des mûres, des figues, & un fruit que les Eſpagnols appellent *tſonnos*, qui eſt de la groſſeur d'un œuf, & qui eſt délicieux. Quoique le ſol y ſoit très-fertile, il y pleut rarement, & le ſel y eſt très-commun; les natifs le ramaſſoient ſur les bords de la mer & des lacs. La nation qui avoiſine les Clamcoets un peu plus loin, eſt peu connue des Européens; mais elle paroît être une diviſion de celle-ci, parce qu'elle a les mêmes uſages.

*Les Cenis.*

A environ cent lieues, au nord, ſont les Cenis ou Aſſinais, qui ſont beaucoup plus doux. Ils vivent dans des habitations, cultivent la terre, & récoltent du maïs, des féves, des citrons, des melons, & du tabac. Ils élevent beaucoup de chevaux, pour porter le gibier qu'ils tuent lorſqu'ils vont à la chaſſe. Ils font la guerre d'une maniere différente de celle de tous les autres Sauvages d'Amérique. Ils entrent en campagne à cheval avec un arc & un carquois rempli de fleches, qui pend ſur leurs épaules, & à leur bras gauche ils ont un bouclier fait de cuir de bœuf. Les brides ſont faites de crin, ainſi que les courroies des étriers. Ces étriers ſont de bois, & les ſelles ſont de peaux de daim pliées.

Si un priſonnier trouve le moyen d'échapper

& d'entrer dans une de leurs cabanes, il est sauvé, & devient membre de la nation, autrement on le fait mourir dans les tourmens les plus cruels; après quoi on fait bouillir son corps, & on le mange. Les Cenis, dit Joutel, ne peuvent envoyer en campagne plus de cent hommes en état de porter les armes. Leurs cabanes sont rondes, & dans la forme d'une meule de foin; elles sont communément grandes, & il y en a qui ont soixante pieds de diametre. Chaque famille cultive une piece de terre qui environne sa cabane. Outre les cabanes qu'ils habitent, il y en a d'autres construites avec plus de soin, & qui servent aux assemblées de la nation. Leurs meubles consistent en peaux préparées, en nattes, & en poterie travaillée avec art pour leur cuisine, & en corbeilles d'osier, dans lesquelles ils mettent leurs légumes & leurs fruits. Leurs lits, qui sont soutenus par des peaux, sont faits avec des feuilles de roseaux, & élevés de trois pieds au dessus de terre, & couverts de peaux bien préparées, auxquelles ils ont laissé le poil.



Lorsque la saison des semailles est venue, les hommes & les femmes travaillent également, mais en corps séparés. Leurs ustensiles de labourage étoient faits de bois. Les femmes seules sont chargées de la moisson. Leur maniere de vivre est à peu près celle des Clamcoets. Ils n'ont aucune espece de culte; cependant dans leurs cérémonies on remarque qu'ils ont quelque idée d'une Divinité.

*La Salle fait la guerre aux Sauvages.*

La Salle ayant enfin fini son fort, lui donna le nom de *Saint-Louis*, ainsi qu'à la baie de

Saint-Bernard, où il croyoit encore que le Missiſſipi ſe déchargeoit. Il réſolut enſuite de viſiter exactement ce fleuve dans ſa frégate. On étoit alors au mois d'Octobre. Il fit couvrir le fort avec du gazon vert, pour le mettre à l'abri des incendies de la part des Sauvages, qui étoient dans l'uſage de lancer des fleches enflammées. Heureuſement ces Sauvages étoient fort poltrons, deux François ſuffiſoient pour en faire fuir pluſieurs douzaines; cependant, lorſqu'ils pouvoient en égorger un ſecrétement, ils ne manquoient jamais de le faire.

La Salle ne pouvant les corriger, avoit pris le parti de les ſoumettre. Il les avoit attaqués pluſieurs fois, & avoit toujours été vainqueur; cependant il n'avoit jamais pu les déterminer à lui donner des éclairciſſemens ſur le pays, ni à lui prêter leurs pirogues, dont il avoit beſoin pour le voyage qu'il vouloit entreprendre; mais il les avoit forcés à s'éloigner du fort, de ſorte que les colons purent cultiver leurs terres & faire leur moiſſon ſans être inquiétés. Ils firent auſſi des canots qui furent d'un grand avantage pour la Salle. Il partit enfin avec une partie des colons, & laiſſa avec Joutel trente-quatre perſonnes au Fort-Louis, avec ordre de n'y recevoir qui que ce fût, ſans un ordre ſigné de ſa main.

Joutel fut trois mois ſans entendre parler de la Salle. Vers le milieu de Janvier 1686, Duhaut, un de ceux qui l'avoient accompagné, & dont un frere, nommé *Dominique*, étoit reſté au fort, arriva ſeul dans un canot. Joutel ne croyant avoir rien à craindre de cet homme, le

reçut, quoiqu'il n'eût point d'ordre de la Salle. Il informa Joutel que le Gouverneur avoit chargé le Pilote de ſonder l'embouchure du fleuve ; & qu'ayant eu l'imprudence de deſcendre à terre avec cinq hommes, ils avoient tous été maſſacrés par les Sauvages, & que le lendemain, la Salle avoit découvert leurs cadavres à moitié dévorés par les bêtes féroces.

La mort de ce Pilote fut une grande perte pour la Salle. Cependant il ordonna que la frégate avançât toujours dans la baie, pendant qu'il la traverſoit lui-même avec deux canots ; mais ces deux canots ayant coulé à fond, il s'avança par terre ſuivi de vingt perſonnes, juſqu'à ce qu'il rencontra une belle riviere, où Duhaut prétendit les avoir perdus, & que c'étoit en les cherchant qu'il étoit arrivé par haſard au fort Saint-Louis. Vers le milieu de Mars, la Salle arriva très-fatigué avec ſon frere Cavalier, un Eccléſiaſtique, & cinq ou ſix autres perſonnes. Il avoit envoyé les autres, parmi leſquels étoit ſon plus jeune neveu, nommé auſſi *Cavalier*, & qui n'avoit que quinze ans, à la recherche de la frégate, qui contenoit ſon linge, ſon bagage, & ſes effets les plus précieux.

*Et retourne au Fort-Louis.*

Pour encourager les colons, il parut émerveillé des découvertes qu'il avoit faites, & il feignit même d'avoir oublié que Duhaut l'avoit quitté ſans permiſſion. Le lendemain, le jeune Cavalier revint avec ſes compagnons, mais ſans aucunes nouvelles de la frégate, au grand regret du Gouverneur, qui s'étoit propoſé de l'envoyer aux iſles Françoiſes pour prendre des vivres, & enſuite de lui faire côtoyer le

SECT. XVII. *Histoire de l'Amérique.*

golfe du Mexique pour continuer ses recherches. Nous ne pouvons nous empêcher de dire que dans toute cette expédition la Salle montra un courage & une constance romanesques. Sa frégate s'étoit perdue, & voici comment; les circonstances en furent rapportées au fort au commencement de Mai, peu de jours après que la Salle en étoit parti lui-même pour l'aller chercher.

*Il perd sa frégate.*

L'équipage manquoit d'eau, on mit à terre un Officier avec quelques hommes pour en chercher; sur ces entrefaites, le vent fraîchit, & la nuit étant venue, la chaloupe dans laquelle étoit ce détachement ne put point rejoindre la frégate, & il ignora ce qu'elle étoit devenue. Cependant, après avoir attendu quelques jours, l'équipage, affoibli par la soif & par la fatigue, voulut retourner au fort; mais le vent, qui étoit contraire, la fit échouer sur le rivage opposé. Les Matelots n'avoient pas de chaloupe, ils voulurent faire un radeau; il étoit si mal construit que ceux qui oserent s'y embarquer périrent. Les autres en firent un mieux conditionné, avec lequel ils traverserent heureusement la baie; mais ils ne purent jamais remonter la riviere avec ce radeau, & la crainte des Sauvages les empêchoit de s'y rendre par terre. Enfin ils trouverent un vieux canot, qui, après avoir été radoubé, les porta au Fort-Louis.

*Mécontentemens de la Colonie.*

La Salle étoit absent depuis deux mois; ainsi il ne faut pas s'étonner si la Colonie qu'il avoit abandonnée étoit remplie de mécontentement & de murmures. Plusieurs des habitans qui ne pouvoient se résoudre à rester enfermés dans l'enceinte des murailles, furent égorgés par les Sau-

vages. Parmi les plus prudens, ceux qui ne sortoient pas furent la proie des maladies contagieuses; les autres prirent le parti de se retirer parmi les Sauvages, qui leur permirent de vivre comme eux; enfin ceux qui resterent formerent une conspiration, à la tête de laquelle se mit Duhaut, dont le jeune frere étoit avec la Salle.

Joutel, qui commandoit dans le fort, ayant été averti de ce complot, ne perdit pas un instant de vue les conjurés, & trouva les moyens de les contenir jusqu'au retour de la Salle, qui revint au mois d'Août. Pendant ce dernier voyage, il avoit visité le pays des Cenis avec lesquels il avoit contracté alliance, & qui lui avoient fourni cinq chevaux chargés de provisions; mais il n'avoit rien appris sur l'objet de ses recherches, & de vingt hommes qui étoient partis avec lui, il n'en ramenoit que huit. Le frere de Duhaut étoit un des déserteurs; cependant la Salle prétendit qu'il lui avoit donné, ainsi qu'aux autres, la permission de retourner au fort. Ces nouvelles pertes augmenterent le mécontentement des colons; mais la présence de la Salle les contint. Cet Officier, averti que les Clamcoets avoient renouvelé les hostilités, communiqua à Joutel le projet qu'il avoit formé de transférer l'établissement dans le pays des Illinois, où il avoit été très-bien accueilli; en conséquence il se prépara à entreprendre un troisieme voyage pour les visiter.

Une fievre le retint cependant jusqu'au mois de Décembre. Lorsqu'il fut rétabli, il permit à Joutel de venir avec lui, & nomma un autre Commandant à sa place. Il avoit fait précédemment augmenter les fortifications, & rassembler des provisions en abondance pour les colons qui

*Il entreprend un voyage chez les Illinois.*

1687.

devoient rester au fort, & qui n'étoient plus qu'au nombre de vingt, dont deux Récollets & sept femmes. Il partit au commencement de Janvier, accompagné de seize hommes, parmi lesquels étoient son frere Cavalier, ses deux neveux, le Pere Anastase, & Duhaut. Pour la commodité du voyage, la Salle fit charger de provisions les cinq chevaux que lui avoient donnés les Cenis. Il paroît que la nécessité seule le fit entreprendre. En effet, il ne pouvoit plus rester parmi les Clamcoets, & il croyoit remplir son but, qui étoit de s'emparer de la baie Espagnole de Sainte-Barbe, en annonçant seulement qu'il vouloit découvrir le Mississipi.

Après avoir fait très-peu de chemin, il rencontra plusieurs corps de Sauvages; mais il connoissoit si bien l'art de négocier avec eux, qu'il les renvoya fort contens de lui. Il passa plusieurs rivieres; toutefois elles se multiplioient si fort, & en même temps devenoient si larges, qu'il fut obligé de construire un grand canot, qu'il faisoit ensuite porter sur des perches dans les intervalles de ces rivieres. Les pays qu'il traversa étoient singuliérement fertiles, & il en trouva de très-peuplés. Il rencontra sur tout trois grands villages appelés *Taraba*, *Tyakappon*, & *Palouna*. Enfin il arriva chez les Palequessens, qu'on lui dit être alliés des Espagnols.

Parmi ceux qui le suivoient, étoient un nommé *Hiens*, dont le vrai nom étoit *James*, & qui étoit un soldat Anglois, un nommé *Larchevêque*, & un Chirurgien appelé *Liotot*. Comme il étoit impossible que les provisions qu'on avoit emportées fussent suffisantes pour tous nos voyageurs

geurs dans un si longue route, on eut recours à la chasse, d'autant mieux que le pays qu'ils traversoient abondoit en excellent gibier, & ils se diviserent en petits partis détachés. Moranget, valet de la Salle, & un Indien, nommé *Noka*, qui étoit un très-bon chasseur, formoient un de ces partis, & ils rencontrerent celui qui étoit composé de Duhaut, de Hiens & de Liotot. Il s'éleva entre eux une querelle, fondée sur ce que Moranget avoit, dit-on, trompé Duhaut, en lui disant que la Salle avoit tué de sa propre main le jeune Duhaut.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Il paroît que ce dernier détachement avoit formé le projet d'assassiner la Salle, & que ceux qui le composoient ne crurent pouvoir le faire impunément qu'après s'être défait de son valet & de l'Indien chasseur. En conséquence ils les égorgerent pendant qu'ils dormoient. Larchevêque & le Pilote Tessier les aiderent à commettre ce meurtre.

Le désespoir & la rage les engagerent à passer promptement la riviere qui les séparoit de la Salle, pour tuer aussi cet Officier; mais les grosses eaux les retinrent deux jours. Cependant la Salle étoit fort inquiet de ne pas voir revenir Moranget & ses deux compagnons. Il laissa le commandement de son camp à Joutel, & prit avec lui le Pere Anastase & un Indien pour les aller chercher. Lorsqu'il se fut un peu écarté, il tira sur quelques aigles qu'il apperçut, & le bruit apprit aux assassins l'endroit où étoit leur victime. Deux d'entre eux, Duhaut & Larchevêque, passerent la riviere; le premier se cacha derriere des buissons, tira & tua sur le coup

*Il est égorgé.*

le malheureux la Salle. Le Pere Anaſtaſe s'attendoit à ſubir le même ſort ; mais les aſſaſſins lui dirent qu'il n'avoit rien à craindre.

Charlevoix & Hennepin font le plus grand éloge de la Salle, & vantent ſur-tout ſa conſtance, ſon génie & ſon courage. Cependant, à le juger d'après ſes actions, on le regarderoit plutôt comme un fou qui a quelques inſtans de bon ſens. Quoi qu'il en ſoit, ſa perte fut peut-être un malheur pour la France. Il avoit découvert ſur le Miſſiſſipi un grand nombre de nations inconnues ; mais ſon ambition démeſurée l'empêcha de donner aucun détail à cet égard. Ce ne fut que long-temps après que la Cour de France voulut s'en prévaloir, & ſoutenir qu'il avoit pris poſſeſſion de tout le pays arroſé par le Miſſiſſipi, & même de la totalité de celui qui s'étendoit à l'oueſt de ce fleuve.

*Les aſſaſſins ſe ſaiſiſſent de ſes effets.*

Cavalier fut averti de la mort de ſon frere par le Pere Anaſtaſe, & par les aſſaſſins eux-mêmes qui retournerent au camp, & qui dirent à Cavalier comme au Pere Anſelme, qu'ils ne couroient aucun danger, ce qui prouve que le reſſentiment perſonnel leur avoit mis les armes à la main. Cependant Duhaut s'empara du commandement, & de concert avec Larchevêque, ils ſe partagerent les effets de la Salle, qui en tout valoient 50,000 livres. Le mauvais temps empêcha la caravane d'aller chez les Cenis chercher des proviſions juſqu'au 29 Mai. Ce jour-là elle rencontra à cheval trois Sauvages, dont deux étoient nus, mais le troiſieme étoit habillé comme un Eſpagnol. Joutel apprit d'eux, qu'à peu de diſtance il y avoit

un petit établiſſement Eſpagnol. L'Indien, qui portoit l'habit de cette nation, paſſa la nuit avec les François, & le lendemain il les conduiſit dans un village où ils furent très-bien reçus par les anciens, qui leur préſenterent des pipes. Les François y trouverent un de leurs compatriotes qui avoit abandonné la Salle dans ſon premier voyage, & qui y vivoit en Sauvage.

*Sect. XVIII. Hiſtoire de l'Amérique.*

A ſa recommandation, ils furent fêtés autant qu'il étoit poſſible de la part de ces Indiens. Le lendemain, ils échangerent quelques bagatelles pour des proviſions, & comme le village n'en contenoit pas aſſez pour les François, ceux-ci s'en retournerent au camp, & laiſſerent Joutel pour compléter le changement. Celui-ci ſe décida à reſter, eſpérant qu'il pourroit converſer avec deux autres déſerteurs François qu'on lui avoit dit demeurer dans ces contrées, & apprendre d'eux quelques éclairciſſemens ſur le fleuve du Miſſiſſipi, & ſur le chemin qui conduiſoit chez les Illinois.

*Aventures de Joutel.*

Joutel trouva un de ces déſerteurs entiérement nu, & ayant le corps peint comme un Sauvage; ſes mœurs n'étoient guere différentes des leurs. Il ne put rien apprendre de lui relativement au Miſſiſſipi, ſi ce n'eſt qu'il y avoit une grande riviere à quarante lieues de là vers le nord. Joutel demeura convaincu que c'étoit le fleuve qu'il cherchoit, & comme il vouloit quitter les aſſaſſins de la Salle, il engagea le Sauvage François à aller chercher un autre déſerteur de leur pays qui vivoit avec les Cenis, & de le ſuivre enſuite dans le voyage qu'il ſe propoſoit de faire pour reconnoître la riviere

SECT. XVIII. Histoire de l'Amérique.

dont il lui avoit parlé. Le Sauvage François amena bientôt son compatriote, Sauvage comme lui, mais moins barbare. Celui-ci confirma tout ce que l'autre avoit dit de la grande riviere qui étoit au nord-est, & ajouta qu'on y voyoit souvent des Européens. Ensuite Ruter & Grollet, c'étoient les noms des deux déserteurs, lui offrirent de l'accompagner.

Joutel accepta cette offre avec empressement. Ils le laisserent quelques jours, & revinrent avec un cheval chargé de provisions, & tous les trois arriverent au camp le 10 Avril.

Pendant l'absence de Joutel, les meurtriers de la Salle avoient résolu de retourner au Fort-Louis, & d'y construire une barque qui les porteroit dans une des isles Françoises d'Amérique. Leurs compagnons, qui n'avoient point participé à leur crime, devoient partir pour le pays des Illinois. Cavalier, frere de la Salle, étoit à la tête de ce dernier parti. Ayant appris que Duhaut & ses complices alloient chez les Cenis chercher des chevaux pour les conduire au fort Saint Louis, il les supplia de lui donner une certaine quantité de poudre & quelques haches. Après s'être consulté avec ses camarades, Duhaut lui répondit d'attendre quelque temps, parce que s'il ne pouvoit réussir à construire une barque au fort Saint-Louis, il reviendroit le joindre & suivre sa fortune.

*Les meurtriers de la Salle se massacrent mutuellement.*

Quelques jours après, il s'éleva une dispute entre les assassins. Duhaut vouloit qu'on se joignît à Cavalier pour aller chez les Illinois; les autres exigeoient qu'on allât au fort Saint-Louis, & sur-tout qu'on fît le partage des effets de la

Salle. La querelle s'animant de plus en plus, Hiens fendit la tête à Duhaut, & Ruter en fit autant au Chirurgien Liotot; ainsi les meurtriers de la Salle furent punis comme ils le méritoient. Si on en croit Hennepin, Hiens prit le parti de la Salle, & dit qu'il n'avoit tué Duhaut, que parce qu'il avoit assassiné le Commandant.

Joutel, qui venoit d'arriver, & qui fut témoin de cette scene tragique, semble confirmer l'innocence d'Hiens, puisqu'il lui dit de ne rien craindre, parce qu'il savoit bien que quoique lié avec Duhaut, il auroit empêché le meurtre de la Salle, s'il avoit été présent. Les Sauvages qui étoient avec Joutel, montrerent toute l'horreur que leur causoit cet événement extraordinaire; mais Joutel les satisfit, en leur disant que ces deux misérables avoient mérité leur sort pour avoir égorgé leur supérieur & pillé ses effets.

Dans cet intervalle, Larchevêque étoit à la chasse, & Hiens se vanta de le traiter comme il avoit fait Duhaut; mais Cavalier & le Pere Anastase l'appaiserent, pendant que Joutel de son côté fut avertir Larchevêque du danger qui le menaçoit; en sorte, que lorsqu'il revint au camp, on les réconcilia l'un avec l'autre. On délibéra ensuite sur ce qu'il y avoit à faire. Hiens dit qu'il avoit promis aux Cenis de les assister contre leurs ennemis, & qu'il vouloit tenir sa parole; que si tous étoient d'avis de le suivre, on verroit à la fin de la campagne le parti qu'il faudroit prendre.

Comme Hiens & ses associés restoient tou-

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

jours dépositaires des effets du détachement ; on fut obligé d'accepter la proposition qu'il venoit de faire. Lorsqu'on fut arrivé au village des Cenis, Hiens se mit en campagne à la tête des Sauvages avec six François à cheval ; les autres resterent au village. Peu de jours après, ceux-ci furent fort surpris de voir toutes les femmes barbouillées de terre, venir de grand matin dans la cabane où ils logeoient, & danser autour d'eux pendant trois heures. La danse étant finie, le maître de la cabane fit présent à chacune de ces femmes d'un morceau de tabac.

*Les Cenis remportent une victoire.*

*Description de leurs réjouissances à cette ocasion.*

Le motif de ces réjouissances étoit une victoire complette, que les Cenis venoient de remporter sur les Cannohatinnos, peuple féroce, qui, suivant le Pere Hennepin, faisoit bouillir & mangeoit tous ses prisonniers. Lorsqu'ils entendirent les armes à feu des François, ils n'attendirent pas la seconde décharge, & prirent sur le champ la fuite. Les Cenis les poursuivirent, & outre plusieurs prisonniers qu'ils firent, ils tuerent quarante-huit ennemis, tant hommes que femmes. Les vainqueurs revinrent en triomphe avec les chevelures des morts, & firent mourir tous les prisonniers, à l'exception de deux femmes & de deux garçons. On enleva la chevelure à une des deux femmes, & on l'envoya avec une charge de poudre à ses compatriotes, pour leur annoncer que les Cenis se proposoient de leur faire incessamment une autre visite. Quant à l'autre femme, on la conduisit dans un endroit écarté, où il n'y avoit que des personnes de son sexe. Chacune d'elles s'arma d'un court bâton pointu, avec

lequel elles piquerent & battirent cruellement la pauvre malheureuse prisonniere. Elles lui arracherent tous les cheveux, lui couperent tous les doigts; enfin elle perdit la vie au milieu des tourmens. Ces Barbares vouloient, par ce supplice affreux, venger ceux de leurs maris ou de leurs amans qui avoient été tués par l'ennemi. Elles mirent ensuite le cadavre en pieces, & le firent manger à leurs esclaves.

La journée du lendemain fut consacrée aux réjouissances. On nettoya la cabane du Chef, & on en couvrit le plancher avec des nattes, sur lesquelles les anciens de la nation & les François s'assirent. Ceux-ci furent harangués par l'Orateur du village, sur la victoire qu'ils avoient fait remporter à ses compatriotes. Le discours étant fini, on vit paroître une femme qui tenoit dans sa main un large roseau. Elle étoit suivie par les guerriers, chacun desquels étoient précédés par leurs femmes, qui portoient dans leurs mains les chevelures des ennemis tués; les hommes avoient dans une main un arc & deux fleches. Cette procession étoit close par deux jeunes prisonniers, dont l'un étoit à cheval, parce qu'il étoit blessé.

Chaque guerrier, en passant devant l'Orateur, lui remettoit les chevelures qu'il prenoit des mains de sa femme. L'Orateur les recevoit, & après les avoir montrées aux quatre parties du monde, il les jetoit à terre. Après cette cérémonie, on servit le sagamet (a) dans de grands

(a) C'est le mets ordinaire des Indiens. Il est fait avec

SECT. XVIII *Histoire de l'Amérique.*

plats de bois; mais avant que qui que ce fût y touchât, l'Orateur en prit une partie qu'il mit dans un vase plus grand, & le plaça en forme d'offrande devant les chevelures; après quoi il alluma une pipe de tabac & parfuma le tout avec la fumée. Outre le sagamet, on servit aussi les langues des ennemis qui avoient été tués, & les deux jeunes prisonniers furent forcés de manger des morceaux de la chair de la femme qui avoit été immolée à la rage des personnes de son sexe. On faisoit les mêmes cérémonies dans les autres cabanes, & la fête se termina par des chants & des danses.

Les François délibérerent ensuite sur ce qu'ils devoient faire; Hiens dit qu'il ne vouloit point aller chez les Illinois; mais le parti de Cavalier persista dans le dessein de faire ce voyage. Les Sauvages firent tous leurs efforts pour engager les François à rester parmi eux, & ils exagéroient les difficultés & les dangers de l'expédition qu'ils vouloient entreprendre; mais n'ayant jamais pu vaincre leur opiniâtreté, ils leur donnerent les deux meilleurs guides. Hiens, qui étoit toujours en possession des effets de la Salle, & qui même portoit son habit d'écarlate galonné d'or, ce qui en imposoit

*Joutel part pour le pays des Illinois.*

---

le maïs, qui, lorsqu'il a bouilli d'une certaine maniere, peut se conserver long-temps. Ce mets, assez insipide en lui-même, n'est pourtant pas désagréable au goût, sur-tout lorsqu'on le mange avec du sel ou des prunes. On en prépare d'une espece qu'on dit être délicieuse; mais ce n'est jamais celle des Indiens, parce qu'ils y mettent toujours du suif, ainsi qu'à tous leurs ragoûts.

beaucoup aux Sauvages, offrit à Cavalier de lui fournir tous les secours qui seroient en son pouvoir, à condition que Cavalier lui donneroit une attestations signée de sa main, par laquelle il déclareroit qu'il étoit innocent de la mort de son frere.

Le détachement qui alloit partir pour le pays des Illinois, étoit composé de sept François, savoir, les deux Cavalier, oncle & neveu, le Pere Anastase, Joutel, le nommé *Marle*, un jeune Parisien, nommé *Barthélemy*, & le Pilote Tessier. Larchevêque, Munier, & Ruter devoient s'y joindre; mais les habitudes qu'ils avoient contractées chez les Sauvages, les retinrent chez les Cenis. Si on en croit Hennepin, ils avoient chacun un cheval & un fusil. Partout où ils passoient, les habitans se plaignoient beaucoup des Espagnols, contre lesquels ils dirent que vingt nations différentes s'étoient liguées, & ils pressoient avec importunité les François, à cause de leurs armes à feu, de se réunir à eux. Ces Indiens s'appeloient les *Nasonis*. Nos voyageurs les quitterent, & leurs guides les conduisirent vers le nord & le nord-est, à travers des contrées magnifiques, peuplées de différentes nations. Ils passerent quatre grandes rivieres, & arriverent chez les Nabiri ou Neami, & ensuite chez les Cadodacchos.

Quand ils furent à peu de distance du principal village de cette nation, un des guides fut avertir les habitans de l'approche des François; en sorte qu'ils vinrent à une lieue au devant des Européens, les reçurent avec le calumet de paix, les régalerent de tabac, & tenant leurs

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

chevaux par la bride, ils les conduisirent en triomphe dans le village. Ces peuples habitoient un pays si éloigné, que jusqu'à cette époque ils n'avoient pas encore vu un Européen, & ils disoient que les François étoient des esprits qui venoient de l'autre monde. Lorsqu'ils furent arrivés, ils trouverent tous les habitans rassemblés; les femmes leur laverent la tête & les pieds avec de l'eau chaude, & le reste de la nuit, comme le jour suivant, se passerent en réjouissances. Les Cadodacchos paroissent avoir quelque idée de la Divinité dans l'espece de culte qu'ils rendent au Soleil. On voit deux figures de cet astre peint sur leurs habits de cérémonie.

Le 24 Juin, un François, nommé *Marle*, voulut se baigner; il fut entraîné dans un tournant, & fut noyé. Quelques jours après, son corps ayant été trouvé, on le porta dans la maison du Chef du village, dont la femme l'enveloppa dans une natte, & les jeunes gens ayant creusé une fosse, le Pere Anastase l'enterra avec toutes les cérémonies de l'Eglise Romaine, ce qui fut un beau spectacle pour les Sauvages.

Les François ne quitterent ce peuple hospitalier que vers le commencement de Juillet, se remirent en marche, & arriverent chez les Natches. Ce sont les plus doux Sauvages de l'Amérique. Ils adoroient le feu, & comme les Mages Persans, ils veilloient avec soin à ce qu'il ne s'éteignît jamais. D'après quelques traditions qui se sont conservées parmi eux, il paroît que leurs ancêtres avoient autrefois habité les frontieres du Pérou, d'où ils s'étoient éloignés pour éviter

d'être soumis à la domination d'un Prince plus puissant qu'eux. Nous aurons occasion plus d'une fois de parler de ces Indiens.

Nos voyageurs furent bien accueillis chez eux, ainsi que chez toutes les autres nations qu'ils traverserent. Le pays le plus éloigné où ils parvinrent au nord, étoit rempli de castors & d'outardes. Enfin ils atteignirent les Ouidiches, où ils trouverent trois guerriers des deux nations des Cahinnio & des Mentous, qui étoient établies à vingt-cinq lieues de là vers l'est-nord-est, & où on avoit déjà vu des François. Ces guerriers offrirent aux François de les y conduire. Dans ce voyage ils traverserent un grand nombre de rivieres, & reçurent le même accueil de tous les peuples qu'ils rencontrerent. Il y en eut quelques-uns qui parlerent du Capitaine Tonty, & qui leur dirent qu'un plus grand Capitaine encore (c'étoit la Salle) devoit bientôt les visiter.

Le 20 Juillet, ils arriverent chez les Akansas, où ils trouverent deux François, nommés *Delaunay* & *Couture* ; ce dernier étoit Charpentier. Tonty les avoit envoyés au devant de la Salle ; mais après l'avoir attendu fort longtemps, désespérant de le voir revenir, ils s'étoient établis dans ce pays. Les Chefs de quelques nations chez lesquelles nos voyageurs passerent, eurent la complaisance de faire sortir leurs propres familles de leurs cabanes, afin que les François eussent des lits. Ils les appeloient des envoyés du Soleil, qui étoient venus avec le tonnerre pour les défendre contre leurs ennemis. Lorsqu'ils partirent, ces bons Indiens vouloient

charger leurs chevaux d'outardes & de peaux de castor, qui sont fort communs dans ces contrées, & qui sont à très-bas prix ; mais les François les refuserent : ils suivirent pendant plusieurs jours les rives délicieuses de l'Akansa, & reçurent en même temps les Députés de toutes les nations voisines. Lorsqu'ils avoient approché de l'endroit où on leur avoit dit que vivoient les deux François, ils avoient fait feu de leurs fusils ; aussi-tôt ils avoient paru. Après un assez long entretien, Couture leur dit qu'il ne falloit pas parler de la mort de la Salle, parce que le nom seul de cet Officier contenoit un grand nombre de nations voisines, & que c'étoit le moyen d'obtenir d'elles des guides, des canots & des provisions.

Cavalier chargea Couture d'annoncer à ces Indiens que la Salle avoit formé un grand établissement dans le golfe du Mexique ; que les François qui avoient apporté ces heureuses nouvelles alloient au Canada pour y chercher des marchandises ; qu'ils reviendroient bientôt avec un grand nombre d'autres Européens s'établir parmi eux, pour les défendre & les enrichir par un commerce avantageux ; qu'ils espéroient recevoir de la nation les mêmes égards qu'ils avoient trouvés dans toutes les contrées qu'ils avoient parcourues. Les Akansas rendirent à leurs hôtes toutes sortes d'honneurs ; ensuite ils s'assemblerent pour délibérer sur ce que Couture leur annonçoit. Il s'éleva quelque difficulté relativement aux guides que les François demandoient; mais elles furent applanies par les promesses & les présens, auxquels les Sauvages les

plus généreux sont très-sensibles. Cependant il faut avouer que ces présens sont portés au trésor public, de sorte que cette avarice dans les particuliers devient vertu pour la nation en général. Le jeune Parisien, ne pouvant pas aller plus loin, resta parmi les Akansas, & les autres, que Couture accompagna quelque temps, continuerent leur voyage.

*Il arrive sur les bords du Mississipi.*

Le 27 Juillet, ils s'embarquerent à bord d'une pirogue, sur laquelle ramoient quatre Indiens, membres de quatre nations avec lesquelles les François traitoient ; elles ne croyoient pas pouvoir leur donner une plus forte preuve de leur amitié. En descendant la riviere d'Akansa, ils arriverent le même jour au village de Toriman, où ils apperçurent enfin le Mississipi, qu'ils passerent le 29, & avant la nuit ils atteignirent le village de Kappas, où Couture prit congé d'eux.

Le 3 Septembre, ils entrerent dans la riviere des Ilinois, à cent lieues du fort Creve-cœur, & le 14 ils arriverent au fort Saint-Louis, où commandoit Bellefontaine en l'absence de Tonty, employé alors en Canada dans l'expédition contre les Tsonnonthouans. A peine furent-ils débarqués, qu'on leur fit les questions les plus pressantes sur la Salle. Ils dirent qu'ils l'avoient laissé de l'autre côté du pays des Cenis, parce qu'ils craignoient que la nouvelle de sa mort ne leur fît perdre l'affection des Sauvages, ce qui auroit rendu impossible leur voyage en Canada, voyage très-dangereux d'ailleurs à cause de la guerre des Iroquois. Dans ces circonstances, de Boisrondet, Commissaire de Tonty,

Sect XVIII. Histoire de l'Amérique.

devoit se rendre en Canada, & nos voyageurs s'embarquerent avec lui; mais le mauvais temps les força de revenir au fort, & leur fit perdre l'espoir de partir cette année pour la France, & d'obtenir des secours pour ceux de leurs amis qu'ils avoient laissés au fort Saint-Louis de la Louisiane, près la baie Saint-Bernard.

Le 27 Octobre, Tonty étant arrivé au fort, Cavalier lui apprit la mort de la Salle, & lui présenta une lettre de crédit de quatre mille livres de la part de cet Officier. Tonty la lui paya sur le champ en fourrures. Ce ne fut que le 21 Mars 1688 que les voyageurs purent partir, & ils n'arriverent que le 10 Mai à Michillimakinac, d'où ils passerent à Mont-Réal. Ils déclarerent au Gouverneur Denonville, & à l'Intendant de Champigny, qu'ils étoient obligés de passer en France pour envoyer des secours à la Salle (a). En conséquence ils s'embarquerent, & arriverent à la Rochelle. Nous avons cru devoir entrer dans les plus grands détails de ce voyage incroyable, parce que, quoiqu'entrepris par de simples particuliers, la France devoit en tirer un grand avantage.

*D'où il passe en France avec son parti.*

Nos aventuriers étant à Paris, solliciterent les Ministres d'envoyer des secours à l'établissement de la baie Saint-Bernard; mais on jugea qu'il étoit trop tard pour cette année. Cependant les Clamcoets n'avoient pas été plus

(a) Nous ignorons pourquoi ils en imposoient ainsi, puisque d'ailleurs ils avoient fait part de la mort de la Salle à plusieurs Officiers François.

tôt avertis de la mort de la Salle, & de la dispersion de sa suite, qu'ils fondirent sur les habitans du fort Saint-Louis, & qu'ils les égorgerent tous, à l'exception de trois fils d'un nommé *Talon*, d'Eustache de Breman, & d'un Italien, qu'ils amenerent dans leur village. L'Italien, qui étoit venu du Canada à la baie Saint-Bernard, & qui y avoit rendu de grands services à la Salle, eut le bonheur de se sauver par un stratagême on ne peut pas plus extraordinaire.



*Les François du fort St. Louis sont massacrés.*

Au moment où les Sauvages alloient le faire mourir, il leur dit qu'ils lui faisoient la plus grande injustice, parce qu'il les portoit tous dans son cœur, & que s'ils vouloient l'épargner jusqu'au lendemain, il le leur prouveroit de la maniere la plus convaincante. Les Indiens étonnés par cette étrange proposition, lui accorderent le délai qu'il demandoit. Lorsqu'il fallut en venir à l'expérience, l'Italien s'avança vers les Sauvages, & découvrit sa poitrine sur laquelle il avoit appliqué un miroir, où tous les Indiens se virent, de sorte qu'ils lui laisserent la vie.

*Les Espagnols s'alarment du voisinage des François.*

Cependant les Espagnols du Nouveau-Mexique avoient été si alarmés lorsqu'ils apprirent l'expédition de la Salle, qu'ils avoient envoyé cinq cents hommes dans le pays des Cenis, où ils firent prisonniers Larchevêque & Grollet. Quelque temps après, un autre corps de deux cents Espagnols arriva au même endroit, & dans leur chemin ils arrêterent Munier & Pierre Talon. Les Espagnols avoient formé le projet d'établir deux Missionnaires parmi ces Sauvages, &

ſachant que Talon & ſon compagnon connoiſſoient très-bien leur langue, ils les traiterent avec beaucoup de douceur, afin de les engager à reſter avec les Miſſionnaires. Talon les informa qu'il avoit trois freres & une ſœur priſonniers chez les Clamcoets, & les Eſpagnols envoyerent ſur le champ un détachement pour les demander; mais ce ne fut pas ſans peine que les Indiens conſentirent à les rendre, ainſi que l'Italien, parce qu'ils avoient conçu pour tous la plus grande amitié. Auſſi ils retinrent un des freres Talon & l'Italien.

L'année ſuivante, un détachement de deux cent cinquante Eſpagnols ſe les fit reſtituer, & les envoya à Saint-Louis du Potoſi, ville du Nouveau-Mexique. De là on les conduiſit à Mexico, & ils entrerent au ſervice du Vice-Roi. Larchevêque & Grollet furent embarqués pour l'Eſpagne, d'où on les fit repaſſer à Mexico, ſans doute pour travailler aux mines. Il paroît qu'Euſtache de Breman eut le même ſort. Ces détails prouvent la jalouſie continuelle des Eſpagnols à l'égard de leurs poſſeſſions dans le Nouveau-Monde. La douceur du traitement qu'ils firent éprouver aux deux freres Talon, doit ſans doute être attribuée à leur jeuneſſe & à leur expérience, qui les rendoient moins odieux & moins ſuſpects. Cependant les Eſpagnols n'en laiſſerent revenir aucun en France, de crainte qu'ils ne donnaſſent de trop grands éclairciſſemens ſur les mines, le commerce, & les poſſeſſions Eſpagnoles. Huit ans après, les freres Talon étant devenus grands, on les envoya ſervir ſur le vaiſſeau *Vice-Amiral* Eſpagnol. Les

Les François s'étant emparés de ce vaisseau, les Talon recouvrerent leur liberté, & retournerent en France, où ils raconterent leurs aventures. Quant au plus jeune des freres Talon, & à leur sœur, le Vice-Roi les ramena en Espagne lorsqu'il fut rappelé de son gouvernement.

SECT. XVIII. Histoire de l'Amérique.

C'est ainsi que se termina cette expédition de la Salle, qui vouloit former un établissement à l'embouchure de Missisipi, pour contenir également les Espagnols & les Anglois d'Amérique, lorsque ces deux nations auroient été en guerre avec la France. Le Lecteur doit actuellement connoître le caractere de cet Officier. Sa réserve, sa sévérité, ses courses fréquentes, sa mort tragique, furent autant de circonstances qui persuaderent à la Cour de France qu'il avoit découvert des mines plus riches que celles du Pérou, & qu'il ne falloit qu'un peu de courage & de constance pour que les François partageassent avec les Espagnols les richesses de l'Amérique. Il paroît en effet que la Salle avoit des vûes sur les mines de Sainte Barbe, & cependant il ne fit aucun effort pour s'en rendre maître. Il est possible que les guerres continuelles dans lesquelles cette Couronne étoit engagée en Europe, l'ayent empêchée d'envoyer les secours nécessaires; mais quand bien même il les auroit reçus, nous doutons qu'il eût reussi, parce que c'étoit l'homme le moins capable de suivre un plan régulier d'opérations. Après sa mort, la Cour chargea un Espagnol, qu'elle avoit gagné, de réaliser ses projets chimériques; mais ils échouerent, & depuis, le Duc d'Anjou étant parvenu

Réflexions sur l'expédition de la Salle.

à la couronne d'Eſpagne, la France ne penſa plus à cette entrepriſe.

Il eſt certain cependant que ces courſes de la Salle, les viſites qu'il fit aux différentes nations qui habitoient ſur le Miſſiſſipi, rendirent cette contrée très-familiere aux François. Il lui donna, en l'honneur de Louis XIV, le nom de *Louiſiane*, qu'elle porte encore, & quoiqu'il n'ait pas réuſſi à trouver ſon embouchure, il fut démontré après ſa mort, qu'elle étoit, comme il l'avoit dit, dans le golfe du Mexique, & que l'établiſſement qu'on y formeroit ſeroit très-utile à la nation Françoiſe. Cette opinion étoit raiſonnable & bien fondée; mais en 1719, cette nation fut ſaiſie d'une eſpece de frénéſie qui faillit la perdre. Nous allons détailler les cauſes de cette calamité.

*La Cour de France reprend les projets de la Salle.*

Après la mort de la Salle, les Miniſtres parurent quelque temps oublier ſes projets. Iberville, dont nous avons ſouvent parlé dans l'Hiſtoire du Canada, les renouvela après ſon heureuſe expédition dans la baie d'Hudſon en 1697. Il détermina Pontchartrain à découvrir l'embouchure du Miſſiſſipi, & à y former un établiſſement. Ce Miniſtre connoiſſoit la capacité d'Iberville & ſes talens, ſoit comme homme de mer, ſoit comme Officier de terre, ſa prudence & ſon adreſſe. En conſéquence il lui donna deux vaiſſeaux; *la Françoiſe* & *la Renommée*. Il devoit en commander un, & l'autre étoit ſous les ordres du Marquis de Château-Morand.

*Et en confie l'exécution à Iberville.*

Iberville mit à la voile le 17 Octobre 1698. Il toucha au Cap François, s'avança à Léogane, où il eut une conférence avec le céle-

bre Ducasse, Gouverneur de Saint-Domingue, qui avoit fait au Ministre le rapport le plus favorable du grand mérite d'Iberville. Le dernier jour de l'an, ces deux Capitaines remirent à la voile, & le 27 Janvier ils découvrirent la Floride. Ils envoyerent un Officier à terre pour faire du bois & de l'eau, & apprirent qu'ils étoient en face de la baie de Pensacola, où trois cents Espagnols s'étoient établis pour quelque temps, à l'effet de prévenir les François qu'on y attendoit.

Lescalette, c'étoit l'Officier François qu'on avoit envoyé à terre, entra dans le havre de Pensacola, & demanda au Gouverneur la permission de couper du bois & de faire de l'eau. Le Gouverneur, sachant de quelle part il venoit, envoya son Major pour complimenter les deux Officiers François (le traité de Ryswick avoit, à cette époque, rendu la paix aux deux nations), & il leur remit une lettre, par laquelle il leur disoit que les vaisseaux de S. M. T. C. étoient bien venus à faire du bois & de l'eau, & qu'ils pouvoient approcher du rivage autant qu'ils le voudroient, mais qu'il avoit ordre de ne recevoir dans le port aucun vaisseau étranger; que cependant il leur enverroit un Pilote pour les conduire dans la baie, si le mauvais temps les forçoit à chercher un abri.

Le 31, les deux Officiers François ne jugeant pas à propos de forcer l'entrée du port, sortirent de la baie où les courans les avoient entraînés, & Iberville, qui étoit le plus avancé, jeta l'ancre au sud-est de la riviere de la Mobile, célebre par la victoire sanglante que le

SECT. XVIII. Histoire de l'Amérique.

Général Espagnol, Ferdinand de Soto, avoit remportée sur les Sauvages. Le 2 Février, il aborda à une isle qui a environ quatre lieues de circonférence, & un assez bon port. Iberville lui donna le nom de *Massacre*, parce qu'il trouva sur le rivage les squelettes ou les ossemens de soixante hommes qui avoient été dévorés récemment par les Barbares; mais dans la suite on l'a nommée *l'isle du Dauphin*.

Qui entre dans le Missisipi.

Iberville passa ensuite au Continent, où il découvrit la riviere de Pascagoulas, sur laquelle il vit un grand nombre de Sauvages. Les renseignemens qu'il en reçut ne lui laisserent aucun doute sur le voisinage du Missisipi, que les Indiens appeloient *Malbouchia*, & les Espagnols *la Palissade*, à cause du grand nombre d'arbres que ce fleuve entraîne, & qui s'enfoncent dans la vase à son embouchure. Le 2 Mars il y entra, & convaincu qu'il ne se trompoit point, il avertit Château-Morand, qui vint après lui, & qui ensuite retourna à Saint-Domingue. Iberville, en faisant cette découverte, étoit accompagné par son Enseigne *de Sauvole*, de Bienville son frere, & d'environ quarante-huit autres personnes à bord de vingt petites barques.

Lorsqu'il fut arrivé au village de Bayagoulas, il descendit à terre; le Chef des Sauvages vint le recevoir, & le conduisit dans un temple d'une construction curieuse. On voyoit sur le faîte les figures de plusieurs animaux, & entre autres celle d'un coq rouge. On y entroit par une espece de portique de huit pieds de large sur onze de long, soutenu par deux gros piliers attachés à une poutre qui traversoit le haut du portique.

Les deux côtés de l'entrée étoient ornés de figures d'ours, de loups & de plusieurs oiseaux, & au dessus de toutes étoit un chouchouacha, animal dont la tête est de la grosseur de celle d'un cochon de lait. Sa fourrure est grise & blanche, sa queue ressemble à celle d'un rat, & ses pieds à ceux d'un singe. La femelle a sous le ventre un sac, où elle engendre & nourrit ses petits.

La porte du temple avoit trois pieds de hauteur sur deux de largeur, & le Chef ayant ordonné qu'on l'ouvrît, y entra suivi d'Iberville. L'intérieur étoit, comme celui des autres cabanes, en forme de coupole, & avoit environ 30 pieds de diametre. Au milieu il y avoit deux fagots de bois sec; on y mit le feu, & ainsi le temple se remplit de fumée. On dressa un échafaud, & on lui fit voir sur le plancher un grand nombre de paquets de peaux de cerfs, d'ours & de jeunes bœufs, qui avoient été sacrifiées à Chouchouacha, dont la figure étoit représentée dans différens endroits du temple, tantôt en noir, tantôt en rouge.

Dans le village il y avoit un autre temple du même genre; mais il paroît qu'Iberville ne le visita point. Le village étoit composé d'environ sept cents cabanes, habitées chacune par une famille. Ces cabanes ne recevoient de jour que par la porte, & par un trou qui étoit au milieu du toit.

*Il trouve une lettre adressée par Tonty à la Salle.*

De là Iberville s'avança chez les Oumas, où les habitans le reçurent avec une affection singuliere. Pendant qu'il étoit à Bayagoulas, il avoit eu des preuves que Tonty y avoit passé;

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

cependant il soupçonna que le fleuve qu'il parcouroit n'étoit pas le même que celui dont cet Officier avoit donné la description; mais une lettre qui lui fut remise par un Chef Sauvage, fit cesser tout doute à cet égard. Elle étoit écrite par Tonty, & adressée à la Salle, à qui il donnoit le titre de Gouverneur de la Louisiane. Elle étoit datée du village de Quinipissas, le même que Bayagoulas, du 20 Avril 1695.

Dans cette lettre, Tonty informoit la Salle, qu'ayant trouvé l'étendard aux armes de France renversé par la force de la marée, il en avoit élevé un autre à sept lieues de la mer, & qu'il y avoit laissé une lettre dans un arbre. Il disoit que toutes les nations chez lesquelles il avoit passé, l'avoient reçu avec le calumet, & qu'elles craignoient beaucoup les François, même depuis que la Salle étoit parti. » Je finirai, ajoute-t-il, par vous dire que nous » avons été obligés de nous en retourner avec le » chagrin de n'avoir pu vous rencontrer, quoi» qu'un canot ait fouillé les côtes du Mexique » pendant 30 lieues, & qu'un autre ait visité » celles de la Floride pendant 25 «.

D'Iberville, satisfait de ne s'être pas trompé, retourna à la baie de Biloxi, située entre les embouchures du Mississipi & de la Mobile, & il y bâtit un fort à trois lieues de la riviere de Pascagoulas. Il en nomma de Sauvole Commandant, & de Bienville Lieutenant; après quoi il passa en France, pour rendre compte du succès de son expédition. Il repartit presque sur le champ, puisqu'il arriva à la baie de Biloxi

le 8 Janvier 1700. Il y apprit que, pendant le mois de Septembre précédent, un vaisseau Anglois de douze canons étoit entré dans le Missisipi ; que Bienville l'ayant rencontré, observa au Capitaine qu'il n'avoit rien à faire là, & l'exhorta à s'en aller de bon gré, s'il ne vouloit pas y être forcé ; que l'Anglois avoit répondu que ses compatriotes avoient découvert les premiers ce pays, que par conséquent ils y avoient plus de droit que les François ; mais que ne voulant pas pousser plus loin cette discussion, il étoit retourné sur ses pas en menaçant de venir en force.

Iberville fut averti en même temps qu'un autre Anglois étoit chez les Chichacas, où il commerçoit en fourrures & en esclaves, & où il avoit engagé les Tonicas à massacrer un Ecclésiastique. Cette circonstance, jointe aux prétentions du premier, détermina Iberville à prendre de nouveau possession du pays au nom du Roi de France. Ensuite il érigea un autre fort monté de quatre canons sur le bord de la riviere, & il en donna le gouvernement à son frere Bienville ; mais ce fort fut abandonné peu de temps après. Dans ces entrefaites, Tonty arriva avec vingt Canadiens qui s'étoient établis parmi les Illinois.

C'est à cette époque que parut un Pamphlet sur la découverte de la Louisiane & du Missisipi, sous le nom de *Tonty*. Iberville, qui y trouva beaucoup d'inexactitude, en parla à cet Officier, qui le désavoua, & dit que c'étoit un Parisien qui l'avoit fait pour gagner de l'argent. Charlevoix prétend que les Anglois ne cher-

Sect. XVII. *Histoire de l'Amérique.*

cherent à troubler l'établissement François qu'après avoir lu l'Ouvrage du Pere Hennepin (*a*), qui avoit été publié quelques années auparavant. Cependant, comme nous l'avons déjà observé, il paroît que ce fleuve & le pays adjacent étoit connu depuis long-temps des Anglois, sous le nom de *Caroline*, & qu'il faisoit partie de la concession faite par Charles I, la cinquieme année de son regne, à Sir Robert Heath, son Procureur-Général. La Chartre qu'il accorda concédoit tout le continent à l'ouest de la Caroline, depuis la riviere Saint-Matthieu, au trente-unieme degré de latitude nord, jusqu'à la riviere Passo-Magno, au trente sixieme degré de même latitude, & en longitude, depuis la mer Atlantique jusqu'à la mer Pacifique. Les contrées comprises dans cette vaste étendue n'étoient encore possédées par aucun Prince Chrétien, & on joignoit encore toutes les isles Veanis & Bahama, & plusieurs autres, au sud du continent entre lesdits degrés de latitude, & on donnoit à tout ce pays le nom de *Caroline.*

Sir Robert Heath céda ses droits au Comte d'Arundel, qui avoit déjà employé de grandes sommes à peupler quelques parties de ce pays, lorsque les guerres civiles d'Angleterre l'empêcherent de suivre l'exécution de ses projets. Des cessions postérieures firent passer toute la propriété de la Caroline au Docteur Cox, qui en visita une partie à grands frais, & qui présenta ensuite un Mémoire au Roi Guillaume, dans

(*a*) Voyez la Note I.

lequel il prouva inconteſtablement ſes droits. Son fils Daniel Cox, qui paſſa quatorze ans dans ces contrées, ſoutint les prétentions de ſon pere, & en publia un état ſatisfaiſant (*a*).

*Sect. XIII. Hist. de l'Amérique.*

Cependant il eſt vrai de dire que les Anglois n'avoient aucune connoiſſance de ce pays avant que le Pere Hennepin ſe fût réfugié chez eux. Callieres, Gouverneur du Canada, en avoit cette opinion, & le Roi Guillaume III lui-même, ennemi déclaré des François, reconnut néanmoins leurs droits, puiſque malgré l'envie qu'il avoit d'y établir une Colonie, il ſe déſiſta de ce projet. Cette Colonie devoit être composée de réfugiés François. Abandonnés par Guillaume même, après avoir été transportés en Amérique, ils demanderent à Louis XIV la permiſſion de s'établir dans la Louiſiane, & offroient d'y vivre en bons & loyaux ſujets, à condition qu'on leur accorderoit liberté de conſcience. Il eût été ſans doute avantageux d'accepter cette propoſition, & la Louiſiane fût devenue une province floriſſante. C'étoit l'avis des Miniſtres; mais les Jéſuites l'emporterent, & on ſacrifia l'intérêt de l'Etat à celui de la Religion.

*Mauvaiſe politique de la Cour de France.*

Les Eſpagnols, qui euſſent été mieux fondés à réclamer la Louiſiane comme une partie de la Floride, ne ſe crurent cependant pas autoriſés; mais craignant avec raiſon le voiſinage des François, qui auroit pu nuire à leur commerce, ils ſe bornerent plus efficacement à des

(*a*) Cet Ouvrage a été réimprimé en 1762; il contient des détails très-curieux.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

moyens politiques pour se défaire de ces dangereux rivaux. Ils se conduisirent de maniere que tout le commerce des François se trouva concerté entre la baie de Pensacola, la rive orientale du Mississipi, dont toute la côte, ainsi que celles de l'isle du Dauphin, étoient couvertes de sables & la riviere de la Mobile. On blâma dans le temps Iberville de ne l'avoir pas poussé plus loin ; mais on ne réfléchit pas qu'il n'en avoit point le pouvoir, & que quand il auroit été trois fois plus fort qu'il n'étoit, il n'auroit jamais pu tirer un plus grand parti de cette aversion innée que les Espagnols avoient pour tous ceux qui vouloient se mêler du commerce d'Amérique.

Quoi qu'il en soit, Iberville ayant mis la derniere main au fort, remonta le fleuve jusqu'au pays des Natches, où il se proposoit de bâtir une ville, sous le nom de *Rosalie*. C'est pendant ce voyage qu'il fit arrêter un Anglois qui commerçoit avec les natifs, & il l'envoya prisonnier à Québec. Il paroît que ses opérations ne furent pas poussées plus loin, puisqu'il retourna presque sur le champ dans la baie de Bilexi, où il établit le quartier général de la nouvelle Colonie.

*Qui se laisse tromper par celle d'Espagne.*

Cependant il paroît que les Espagnols avoient encore mieux réussi à abuser la Cour de France, qu'Iberville. Les deux Cours étoient alors fort liées, à cause des prétentions de la France à la Couronne d'Espagne ; ainsi il fut aisé à celle-ci d'induire l'autre en erreur par ses Agens secrets. Nous ne pouvons mieux le prouver, qu'en rapportant les deux articles principaux des instruc-

tions qu'on fit paſſer à Iberville. » Un des prin-
» cipaux motifs qui ont engagé le Roi à faire » découvrir l'embouchure du Miſſiſſipi, a été » l'avantage qu'on peut tirer de la laine des » buffles de ce pays. En conſéquence, il faut » apprivoiſer ces animaux ; les faire parquer, & » envoyer les jeunes en France. Quoique les » perles qu'on a préſentées à Sa Majeſté ne » ſoient ni d'une belle eau ni d'une belle for- » me, cependant l'intention du Roi eſt qu'on » continue à en pêcher, parce qu'il eſt proba- » ble qu'on en trouvera de plus précieuſes, & » Sa Majeſté déſire que M. Iberville viſite lui- » même tous les emplacemens, afin qu'il puiſſe » choiſir les lieux les plus commodes pour éta- » blir ces pêcheries «. La France ne tira aucun bénéfice, ni de la laine des buffles, ni des pêcheries de perles. La Louiſiane, qui n'offroit aucun profit ſur ces deux objets, en promettoit d'immenſes du côté du commerce & de l'agriculture. Les Eſpagnols, qui ne l'ignoroient pas, s'efforcerent de faire prendre à la Cour de France une idée peu favorable de ce pays, & Iberville ne le connoiſſoit pas pour en rendre un compte plus vrai & plus conſolant.

Lorſqu'il fut de retour à Biloxi, le Chevalier de Surgeres demanda au Gouverneur de Penſacola la permiſſion d'entrer dans le port. L'Eſpagnol ſuivant toujours la politique de ſa Cour, répondit qu'il avoit ordre d'empêcher les Anglois & toute autre Compagnie de commercer, de s'établir dans le voiſinage du Miſſiſſipi; qu'il lui étoit auſſi ordonné de recevoir les vaiſſeaux de Sa Majeſté Très-Chrétienne ; mais que le

Chevalier de Surgeres devoit lui prouver qu'il étoit vraiment au service du Roi de France, & non d'aucun de ses sujets. Lorsqu'Iberville rendit compte à Pontchartrain de cette entrevue, il lui déclara que ceux qui connoissoient un peu les affaires d'Amérique, étoient d'avis que la Colonie de la Louisiane ne réussiroit jamais, à moins que tous les sujets du Roi n'eussent la liberté d'y commercer. Mais alors le Roi, affoibli par l'âge & subjugué par les Jésuites, s'intéressoit plus à la propagation du Christianisme, qu'à l'encouragement du commerce; en conséquence Iberville eut ordre d'introduire dans la Colonie deux ou trois Missionnaires Jésuites. Cependant l'Evêque du Canada, qui l'étoit aussi de la Louisiane, ayant mis à cette admission des conditions qui déplurent aux Missionnaires, leurs supérieurs leur ordonnerent de se retirer. Ils conserverent néanmoins leur influence sur les Illinois, dont ils avoient la mission exclusive. Ils se vantoient d'avoir rendu cette nation la plus douce, la plus traitable, & la plus attachée aux intérêts de la France, tandis qu'elle étoit autrefois sa plus cruelle ennemie.

A cette époque, Jachereau, Gentilhomme Canadien, avoit commencé un établissement à l'entrée de la riviere Wabash. C'étoit une position singuliérement avantageuse, parce que cette riviere se jetant dans le Missisipi, formoit une communication sûre & prompte entre le Canada & la Louisiane. Il y avoit dans cet endroit un grand nombre de Sauvages Mascontins, & un Jésuite Missionnaire des Illinois s'y rendit pour les convertir; mais ses succès furent peu con-

ſidérables ; il trouva ces Indiens ſubjugués par leurs Jongleurs, & dévoués au culte de leurs Manitous (*a*). Une contagion enleva un grand nombre de ces Sauvages, & les fonctions du Jéſuite ſe bornoient à arroſer ces malheureux mourans, & c'eſt ce qu'il appeloit convertir & baptiſer. Ceux qui réſiſterent à la contagion n'en furent que plus attachés à leurs Manitous ; cependant, quelque temps après, ils commencerent à croire que ceux des Chrétiens étoient plus puiſſans, & un de leurs Chefs choiſit pour ſon Maniton le Miſſionnaire lui même. Il fut le trouver, ſe jeta à ſes pieds, & lui demanda pardon de l'avoir offenſé. Le Jéſuite promit de faire tout pour lui & pour ſes compatriotes ; mais la maladie n'ayant fait que devenir plus meurtriere, preſque tous les Sauvages périrent, & Jachereau fut obligé d'abandonner tous ſes projets de converſion.

*Etat de la Louiſiane en 1701.*

En France, on étoit toujours perſuadé que la Louiſiane renfermoit des mines, & cette opinion étoit fondée ſur quelques découvertes qu'on diſoit avoir été faites par la Salle & Tonty. Avant que ce bruit ſe répandît, les François n'avoient pas fait plus de cas de la Louiſiane, que les Eſpagnols, qui ignoroient auſſi que l'induſtrie & le commerce ſont les mines les plus riches. En Avril 1700, lorſqu'Iberville retourna en France, tous les bâtimens de la Louiſiane ſe bornoient à quelques maiſons éparſes, qui appar-

(*a*) C'étoient des animaux, ou des pierres, ou des arbres, &c. que ces Barbares regardoient comme leurs Divinités tutélaires, ou comme leurs Dieux Pénates.

SECT XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

tenoient à des Canadiens François établis chez les Ilinois ; il y avoit ensuite le fort qui gardoit l'embouchure du Mississipi, un autre où étoit le quartier général à Biloxi, & qui étoit commandé par de Sauvole. Iberville avoit laissé le commandement du premier à son frere Bienville, à Jachereau, & à Saint-Denis, oncle de sa femme, homme actif, qui savoit toutes les Langues des Indiens, & sembloit avoir hérité de tout le courage de la Salle. Dans ces circonstances, un nommé *le Sueur*, parent d'Iberville, découvrit dans le pays des Sieux une mine de cuivre dont il eut ordre d'aller se mettre en possession. Il partit au mois de Septembre; mais le froid étoit si vif, qu'il fut obligé de bâtir un fort sur une riviere qui se décharge dans celle de Saint-Pierre, & où il passa l'hiver. Les provisions diminuant sensiblement, il chassa des buffles, & après les avoir tués, comme il manquoit de sel, il en exposa la chair au froid, qui la corrompit presque aussi-tôt. Ce mets, d'abord fort désagréable, fit naître dans le détachement des flux & des fievres ; cependant au bout de six semaines on s'y accoutuma si bien, qu'on le trouva délicieux & qu'on en mangea jusqu'à l'excès. Les malades se guérirent, & le Sueur comme tous ses gens devinrent gros & gras.

Ils resterent au fort jusqu'au commencement d'Avril. Ensuite ils furent à la mine, & dans l'espace de vingt-deux jours ils en eurent tiré environ trente milliers pesant de minéral, dont ils envoyerent quatre mille livres du plus beau cuivre en France. Cette mine, située au pied

d'une montagne, avoit dix lieues d'étendue ſur un côté d'une riviere, où on ne voyoit aucun arbre, & où les orages & les coups de tonnerre ſe ſuccédoient ſans ceſſe. Malgré ces belles apparences, le Sueur fut obligé d'abandonner ſon entrepriſe. L'année ſuivante, Iberville retourna dans la Louiſiane, & commença un établiſſement ſur la Mobile, dont il donna le commandement à Bienville, qui abandonna l'ancien fort, & en amena avec lui tous les habitans,

*Et en 1702.* Les affaires de cette Colonie ne furent pas plus brillantes le reſte de cette année. C'eſt en vain qu'Iberville alloit continuellement en France ou en revenoit. Le peuple, qui ne croyoit plus aux mines, mépriſoit les autres projets de cet Officier; mais il trouva à la Cour quelques protecteurs qu'il convainquit de l'utilité de la Colonie; en ſorte que lorſqu'il fut de retour en Amérique, il fut mis en état de conſtruire des magaſins dans l'iſle du Dauphin, comme étant plus commode que le fort de la Mobile, pour le dépôt des marchandiſes de France. Bientôt après, il y commença un fort avec des caſarnes & de nouveaux magaſins qui rendirent cette iſle le chef-lieu de la Colonie.

Cependant on ne prenoit aucunes meſures pour la rendre ou commerçante ou agricole. On n'entreprenoit aucune eſpece de commerce, pour jouir du bénéfice qu'il auroit procuré; on ne défrichoit point les terres pour fournir à la ſubſiſtance des habitans, qui ſe contentoient du lieu où les maiſons étoient bâties. Ils vécurent des ſecours précaires qu'on leur envoyoit de France, juſqu'à ce que les Apalaches préférerent leur

voiſinage à celui des Eſpagnols, & vinrent cultiver quelques terres aux environs de la Mobile, ce qui leur fut d'un très-grand ſecours : mais on ne les aſſocia pas à la Colonie, & on ne ſe ſoucia pas non plus de les convertir.

Les choſes reſterent dans cet état de langueur juſqu'en 1708, époque à laquelle Diron d'Artaquette arriva en qualité de Commiſſaire-Ordonnateur. Son premier ſoin fut de faire cultiver des terres ſur la Mobile, ce qui diſpenſa les colons de la néceſſité de ſe joindre aux Sauvages dans la ſaiſon de la chaſſe, ſi quelque accident retenoit les proviſions de France; malheureuſement ces terres étoient mauvaiſes, & le peu qu'elles produiſoient étoit encore ravagé par les ouragans. Alors les colons cultiverent le tabac, & celui qu'ils récolterent étoit très-ſupérieur à celui de la Virginie.

Cependant l'Europe avoit la plus grande idée de cette Colonie; & comme on vit que la France s'opiniâtroit à la ſoutenir au milieu d'une guerre déſaſtreuſe, on conjectura qu'elle en tiroit des ſecours prodigieux. Un Corſaire Anglois envahit en conſéquence l'iſle du Dauphin, & y commit des cruautés inouies, pour obliger les habitans à découvrir l'endroit où ils avoient caché leurs richeſſes.

*Crozat obtient le privilège exclusif de la Louisiane.*

D'Artaquette paſſa en France, & rendit compte de la nature du pays & de l'état de la Colonie; & comme ſon rapport fut très-favorable, le Roi réſolut d'y faire un grand établiſſement. De Muys, Officier Canadien, dont nous avons déjà parlé, fut fait Gouverneur de la Louiſiane, & à ſa mort il fut remplacé par Lamothe Cadillac.

dillac. Crozat obtint un privilége exclusif, en vertu duquel il devoit seul faire le commerce de ce pays pendant seize ans, & il avoit la propriété perpétuelle de toutes les mines, à condition que dans chaque vaisseau qu'il enverroit à l'embouchure du Missisipi, il transporteroit six filles ou six garçons pour peupler le pays. Duclos fut nommé Commissaire Ordonnateur; le Gouverneur & lui furent mis à la tête d'un Conseil supérieur, qui devoit juger pendant trois ans tous les procès civils & criminels.



Crozat avoit demandé qu'on donnât le gouvernement à Lamothe Cadillac, parce qu'il étoit accoutumé à vivre parmi les Sauvages, & sur-tout avec les Illinois, sur lesquels il comptoit beaucoup pour la prospérité de la Colonie. Crozat, en se faisant associer Cadillac, avoit l'intention d'ouvrir un commerce avec le nouveau Mexique. L'Espagne étoit à la vérité soumise à un Prince de la Maison de Bourbon; mais les Espagnols n'en étoient pas moins éloignés de permettre que les étrangers se mêlassent de leur commerce.

Lorsque Cadillac arriva à l'isle du Dauphin, il envoya un vaisseau aux ordres de Joncaire pour commercer à Vera-Cruz. Le Gouverneur lui fournit quelques provisions; mais sans permettre qu'il vendît son chargement, il le força de partir sur le champ. Crozat ne fut pas plus heureux dans la tentative qu'il fit d'un commerce par terre. Les détails de cette anecdote sont intéressans.

Ce fut Saint-Denis qu'on chargea de cette commission. On lui donna des marchandises pour

Aventures de Saint-Denis.

la valeur de 10,000 livres, & on l'envoya commercer chez les Natchitoches. Ce peuple habitoit les bords de la riviere Rouge. A la sollicitation d'un nommé *Penicaut*, Charpentier, qui entendoit la Langue des Sauvages, & qui avoit accompagné le Sueur à la mine de cuivre, une partie de cette nation étoit venue s'établir parmi les Colapiſſas, dans le voiſinage de la Mobile. Il étoit naturel que Saint-Denis, allant dans le pays des Natchitoches, menât avec lui ceux qui s'étoient établis chez les Colapiſſas, & ils ſe déterminerent ſi promptement à le ſuivre dans leur patrie, qu'ils partirent ſans avoir pris congé des Colapiſſas, qui avoient ſi bien exercé à leur égard les devoirs de l'hoſpitalité. Ceux-ci, irrités de l'ingratitude de leurs hôtes, coururent aux armes, les pourſuivirent, en tuerent dix-ſept, & emmenerent priſonnieres un grand nombre de femmes. Ceux qui échapperent joignirent à Biloxi Saint-Denis, qui, en paſſant par le village des Tonicas, engagea le Chef avec quinze des meilleurs chaſſeurs à l'accompagner dans ſon voyage.

Lorſqu'il arriva aux habitations des Natchitoches, dans une iſle de la riviere Rouge, à environ quarante milles de l'endroit où elle ſe décharge dans le Miſſiſſipi, il bâtit quelques maiſons pour les François qu'il ſe propoſoit d'y laiſſer, & leur donna, ainſi qu'aux Sauvages, des uſtenſiles d'agriculture, & des grains pour enſemencer les terres. Enſuite il partit, ſuivi de douze François & de quelques Sauvages, & après s'être avancé à l'eſt, il arriva chez les Cenis. Ils lui fournirent des guides qui le con-

duisirent au sud-ouest, & il fit cinquante lieues avant d'arriver au premier établissement Espagnol, appelé *garnison du Nord*. Il fut très bien reçu, ainsi que ses compagnons, par Don Pedro de Villescas, qui en étoit Gouverneur, & qui leur fit distribuer des logemens. Quelques jours après, Saint-Denis lui fit part du motif de son voyage, & lui dit qu'il désiroit établir un commerce entre les Espagnols & la Louisiane, aux conditions qu'il jugeroit à propos de fixer. Don Pedro envoya sur le champ un exprès au Gouverneur de Caonis, son supérieur, dont la résidence étoit éloignée de soixante lieues. Celui-ci envoya un détachement de vingt-cinq cavaliers, qui, l'année suivante, conduisit Saint-Denis & son Chirurgien Jalot, d'abord à Caonis, d'où il écrivit aux François qui étoient restés à la garnison du Nord, de s'en retourner chez les Natchitoches.

Saint-Denis fut ensuite conduit à Mexico, & dès qu'il y fut arrivé, le Vice-Roi le fit sur le champ mettre en prison, où il resta trois mois. Enfin on lui rendit la liberté, à la sollicitation de quelques Officiers qui connoissoient sa famille, & qui savoient qu'il étoit parent du Gouverneur de la Louisiane. Le Vice-Roi conçut ensuite tant d'estime pour lui, qu'il fit tout son possible pour le déterminer à entrer au service du Roi d'Espagne; mais, quoique pauvre, il se montra supérieur à la séduction. Le Vice-Roi lui fit présent de trois cents dollars, & lui offrit d'appuyer ses prétentions sur Dona Maria, fille de Don Pedro de Villescas, dont il étoit éperdument amoureux. Mais l'ayant toujours trouvé indé-

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

branlable, il lui donna encore cent piastres pour les frais de ses noces, un beau cheval, & une escorte pour le reconduire à Caonis, en lui disant qu'il ne devoit pas espérer de réussir dans le projet qu'il avoit formé d'ouvrir un commerce avec les Espagnols.

Saint-Denis étant arrivé à Caonis, y trouva Don Pedro bien embarrassé. Les habitans de quatre villages Indiens, qui fournissoient ordinairement les vivres de sa garnison, se prétendoient offensés par les Espagnols, & étoient déjà partis pour s'établir ailleurs. Saint-Denis courut sur leurs traces, & leur parla si bien, qu'il les ramena dans leurs habitations, & on défendit aux Espagnols d'y entrer, sous peine de la vie.

*Il épouse une Espagnole.*

Cet important service fut récompensé; il épousa sa maîtresse, &, après avoir resté six mois avec son beau-pere, il laissa sa femme enceinte, & partit pour s'en retourner à la Mobile. Dans cet intervalle, Cadillac avoit envoyé la Loire chez les Natchès pour y former un établissement. Il y trouva quelques Anglois de la Caroline, qui excitoient les Sauvages à faire la guerre aux François. La Loire eut ordre de faire arrêter l'Officier Anglois qui restoit seul chez les Natchès. Il obéit, & envoya le prisonnier à la Mobile. Bienville, qui y commandoit en l'absence de Cadillac, le reçut avec beaucoup de politesse, & ensuite le renvoya. Cet Officier, en revenant, passa par Pensacola, où il fut également bien accueilli du Gouverneur; mais il rencontra enfin quelques chasseurs Tomez qui l'égòrgerent.

Les Anglois avoient un magasin dans un village des Chactaws; ces Barbares le pillerent, &

tuerent tous ceux qui le gardoient. Cette cruauté fut le ſignal auquel les Alibamons & les Sauvages du voiſinage ſe réunirent contre les Anglois, & ils firent une irruption dans la Caroline, d'où ils emmenerent un grand nombre de priſonniers. Le Gouverneur de la Mobile les racheta & les renvoya, en leur diſant qu'il leur arriveroit pis, s'ils continuoient à commercer avec les natifs.



Cadillac étoit alors chez les Illinois. A ſon retour à la Mobile, on répandit le bruit qu'il avoit découvert une mine d'argent. Il reçut une députation compoſée de tous les principaux des nations Indiennes des environs, ſur-tout des Alibamons, qui juſqu'alors avoient été ennemis irréconciliables des François. Ils offrirent de conſtruire à leurs dépens, dans leur village, un fort qui recevroit une garniſon Françoiſe. Cette offre fut acceptée, le fort conſtruit, & la garniſon y entra ſous les ordres de la Tour.

*Confédération des Natchès contre les François.*

Cependant la Loire continuoit ſes négociations avec les Natchès; mais il découvrit bientôt que cette nation n'étoit pas favorablement diſpoſée pour les François. Quatre colons furent égorgés dans ce pays, & la Loire lui-même, ainſi que ſon frere, étoient menacés du même ſort. La Loire l'aîné, ſe tenant ſur ſes gardes, ſonda les Sauvages l'un après l'autre, & ils lui avouerent tous qu'on avoit formé le projet de l'aſſaſſiner dans un certain endroit. Sur cette information, la Loire, qui ſoupçonnoit que cette conſpiration étoit générale parmi tous les Natchès, retourna pour avertir ſon frere du danger qui

SECT. XVI. *Mission de l'Amérique.*

les menaçoit ; la difficulté étoit de l'approcher, mais Penicault s'en chargea.

Lorsque les François furent arrivés à l'endroit où on débarqua pour aller chez les Natchès, Penicault descendit à terre, & dit à la Loire : *Si vous ne me voyez pas revenir vers minuit, je serai mort, & vous continuerez votre voyage.* Armé seulement de son fusil, il s'avança vers l'habitation du jeune la Loire, qui, averti par quelques Natchès, vint au devant de lui, & lui demanda des nouvelles de son frere. Penicault lui répondit qu'il étoit malade. Ensuite il demanda à être conduit en présence des Chefs des Natchès, & dès qu'il y fut arrivé, il lui dit que des huit Natchès qui l'avoient accompagné lui & la Loire, il y en avoit six malades ; qu'en conséquence il avoit été obligé de s'arrêter au lieu du débarquement ; qu'il le prioit d'envoyer le lendemain, de grand matin, trente Indiens pour décharger le grand canot & porter les marchandises au magasin. Le Chef promit de faire ce que Penicault lui demandoit ; en même temps il témoigna quelques craintes que le jeune la Loire ne tombât entre les mains des Yasous, peuple perfide & ennemi des François. Penicault remercia le Chef de son attention ; mais en s'en retournant il avertit le jeune la Loire du vrai motif de sa venue, & lui dit qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre s'il vouloit se sauver. Il y avoit quelque difficulté à le faire, parce que trois Sauvages étoient couchés dans sa chambre ; mais le danger étant pressant, ils ouvrirent la porte pendant que les Sauvages dor-

moient, & coururent au lieu du débarquement; ensuite on fit quelques présens aux huit Natchès qui étoient sur le canot, on les mit à terre, & on continua le voyage.



Rompue.

La Loire arriva avec son monde à un village appartenant aux Tonicas. Le grand Natchès, piqué d'avoir manqué son coup, y avoit envoyé trois Députés pour déterminer le Chef à égorger tous les François qui tomberoient entre ses mains; mais celui ci, indigné de cette proposition, vouloit faire mourir ces Députés, si le Messager François, qui résidoit dans le village, ne l'en eût empêché.

Lorsque la Loire fut de retour à la Mobile, & qu'il eut raconté son histoire à Cadillac, celui-ci résolut de châtier les Natchès. Il leva pour cet effet un parti de cent hommes, dont il donna le commandement à Bienville. En chemin, il apperçut un petit sac attaché à un arbre, & dans ce sac étoit une lettre d'un Missionnaire des Tonicas, qui l'avertissoit qu'un Marchand François avoit été pillé & égorgé par les Natchès. Cette lettre alarma Bienville, qui ne se croyant pas assez fort pour marcher contre ces Barbares, s'arrêta dans la baie des Tonicas, d'où il envoya un Officier au grand Natchès pour lui demander une entrevue. L'Officier revint, & dit que le Chef le suivoit; mais cela étoit faux. Il envoya à sa place un Chef subalterne, avec une escorte d'environ vingt cinq hommes. Bienville le reçut avec pompe; mais lorsqu'ils entrerent dans le fort, il demanda satisfaction du meurtre commis par leurs compatriotes sur cinq François, & que les meurtriers lui fussent livrés. Le Député ré-

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

pondit que le grand Chef pouvoit seul donner la satisfaction qu'il demandoit, & il offrit d'envoyer une partie de son escorte à leur Général; & qu'en attendant sa réponse, les autres resteroient prisonniers dans le fort. Cette proposition fut acceptée, & peu de temps après, les Messagers revinrent avec la tête d'un homme que le grand Natchès avoit mis à mort, & qui cependant n'étoit coupable d'aucun de ces meurtres.

Bienville parut mécontent de ce qu'on ne lui avoit pas livré le coupable vivant, & exigea que les vrais meurtriers lui fussent remis, surtout un Chef qu'il nomma. Les Messagers répondirent que ce Chef étoit le neveu du Soleil, le plus brave de leurs compatriotes, & que, plutôt de le livrer, ils aimeroient mieux laisser détruire leur village. Ils ajouterent que les quatre meurtriers étoient parmi les prisonniers qui étoient dans le fort, & qu'il pouvoit leur faire subir tel supplice qu'il jugeroit convenable. Bienville les fit aussi-tôt venir; & quoiqu'ils niassent le crime qu'on leur reprochoit, on leur fendit la tête sur le champ. Au nombre de ces prétendus coupables, étoit un Chef que ses cruautés avoient rendu si odieux, que depuis long-temps les nations voisines désiroient sa mort.

Après cette opération, Bienville réfléchissant que les Natchès pouvoient couper la communication par eau entre le fort de la Mobile & le pays des Ilinois, résolut de profiter de la terreur dans laquelle il les avoit plongés, & leur proposa les conditions de paix suivantes. 1°. Qu'ils bâtiroient à leurs dépens, & au lieu qui seroit

fixé dans le plus grand de leurs villages, un fort & un magasin, avec les logemens convenables pour une garnison & un Commissaire. 2°. Qu'ils restitueroient tous les effets qu'ils avoient enlevés aux François, & les indemniseroient des pertes qu'ils avoient essuyées dans leur pays. 3°. Que le neveu du grand Chef, dont les François se plaignoient, ne pourroit point sortir du village, sous peine d'avoir la tête fendue.

Les Deputés accepterent ces conditions, & on détacha un Officier François avec vingt hommes pour aller chercher la ratification du grand Chef. Il entra dans le village, tambours battans & enseignes déployées; & les habitans, qui étoient amis des François, les reçurent avec toutes les marques de la joie. Lorsqu'ils furent introduits dans la cabane du Soleil que le grand Chef occupoit, l'Officier François fit la lecture des conditions; le grand Chef les approuva, & dit qu'il attendoit les ordres de Bienville pour commencer le fort. Celui-ci, averti de cette réponse, arriva peu de temps après, à la tête de cinquante hommes, & fut reçu avec les plus grands honneurs. Il marqua l'endroit où il désiroit qu'on construisît le fort, & il laissa un Officier pour veiller aux travaux. Cet ouvrage fut terminé dans l'espace de six semaines. Bienville revint, en prit possession, & lui donna le nom de *Fort de Rosalie*. Les Natchès paroissant entiérement réconciliés avec les François, Bienville retourna à la Mobile; il laissa le commandement du fort à de Pailloux, & nomma du Tisné son Lieutenant.

Cependant Saint-Denis avoit fait part de la réponse que lui avoit faite le Vice-Roi du Mexique à Cadillac, Gouverneur de la Louisiane, & celui-ci n'espérant plus de pouvoir ouvrir un commerce réglé avec les Espagnols, voulut au moins les empêcher de troubler les Marchands François. En conséquence il chargea du Tisné de bâtir un fort dans l'isle des Natchitoches. Il étoit à peine fini, que Tisné fut informé que les Espagnols avoient formé un établissement parmi les Cenis, & qu'ils s'efforçoient de l'étendre jusqu'au Mississipi. Il en rendit compte à Cadillac, qui crut devoir renforcer la garnison du fort Natchitoches.

Toutes ces précautions ne pouvoient faire prospérer une Colonie dont l'établissement étoit fondé sur de faux principes. En 1712, il n'y avoit encore dans la Louisiane que vingt-quatre familles Françoises, dont la moitié étoit composée de Marchands ou d'ouvriers qui ne s'occupoient point de la culture des terres. Tout le commerce se faisoit au fort de la Mobile & dans l'isle du Dauphin, & consistoit en mercerie & en pelleterie. Les Coureurs Canadiens trafiquoient avec les Sauvages, en échangeant les marchandises Françoises contre des fourrures ou des esclaves (c'étoient les prisonniers de guerre). Les fourrures étoient envoyées en France, ou aux Espagnols de Pensacola, & les esclaves étoient employés à l'agriculture ou à scier des sapins, qu'on vendoit quelquefois à Pensacola, mais plus souvent aux isles Françoises, d'où on prenoit en retour du sucre, du tabac, du cacao, & d'autres marchandises de France. On envoyoit

aussi aux Espagnols de Pensacola des légumes de toute espece, du maïs, des oiseaux sauvages, &c. qui étoient payés en argent comptant. Les colons savoient bien que le pays pouvoit produire du tabac, de l'indigo & de la soie; mais ils n'avoient pas assez de bras pour tant d'ouvrage, & d'ailleurs ils n'avoient personne qui connût les procédés de ces cultures.



Il est surprenant que Crozat, avant d'obtenir le privilége du commerce de la Louisiane, n'eût pas pris des mesures pour réformer les abus qui nuisoient à la prospérité de cette Colonie, en y employant des personnes instruites, qui auroient été interessées à la faire prospérer. Mais cet homme étoit absolument incapable d'une entreprise de cette nature; ses connoissances étoient si bornées, qu'il ne vit point que son projet ne réussiroit jamais que lorsque ceux qu'il emploieroit seroient à portée de s'enrichir eux-mêmes, & c'étoit précisément ce qu'il voulut empêcher par son privilége exclusif. Il ne pensoit qu'à sa fortune particuliere, & vouloit tout attirer à lui. Dès qu'il fut en possession du privilége, tous les vaisseaux des isles Françoises cesserent de paroître à la Louisiane. Il défendit aux colons tout commerce avec Pensacola, ce qui les priva du seul argent comptant qu'ils recevoient; & enfin il leur défendit même de commercer avec tout autre qu'avec ses Commissaires. Ainsi ces derniers étoient les maîtres des prix, & ils les fixerent si bas, que les Sauvages aimerent mieux vendre leurs fourrures aux Canadiens & aux Anglois.

*Plaintes de Crozat.*

Cette conduite absurde ne découragea pas

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

moins l'Agriculture ; en sorte qu'en 1714, la Colonie étoit presque entiérement ruinée, & Crozat adressa au Roi des remontrances & des plaintes. Il représenta, 1°. que la foiblesse de la Colonie la faisoit mépriser des Sauvages, qui lui faisoient une guerre continuelle, en sorte que tout le commerce intérieur étoit détruit ; 2°. que les Anglois s'établissoient sur le Missisipi, d'où ils étendoient leur commerce jusqu'au Mexico & à la Nouvelle-Biscaye, pendant que les François étoient concentrés dans le pays stérile de la Mobile & de l'isle du Dauphin ; 3°. que le Gouvernement François ne paroissoit prendre aucun intérêt à la Louisiane ; que cependant la principale affaire de l'Etat étoit de l'encourager & de l'améliorer. » Le commerce maritime, ajoutoit-il, est actuellement nul, & cependant les » vaisseaux marchands seroient une pépiniere de » matelots qui seroient de la plus grande ressource au Roi en cas de guerre. Il est donc » essentiel pour la France d'étendre sa navigation, ce qu'elle ne peut mieux faire que par » les établissemens qu'elle a formés dans le Nouveau-Monde, & qui, si on s'en occupoit sérieusement, occuperoient dans peu d'années » un grand nombre de vaisseaux «. Enfin, comme on observoit à Crozat que la Colonie avoit déchu considérablement depuis qu'elle étoit entre ses mains, il répondit que le Conseil de la Louisiane avoit refusé d'enregistrer ses Lettres-Patentes ; que l'opposition générale qu'il rencontroit étoit fomentée par les Officiers, qui eux-mêmes commerçoient avec les Espagnols.

*Nouvelle constitution de la Louisiane.*

Le Gouvernement François ne s'étant pas

pressé de redresser ses griefs, Crozat rendit son privilége au Roi en 1717. C'est à cette époque qu'on forma cette fameuse association sous le nom de *Compagnie Occidentale* ou *du Missisipi*, sous la direction de l'Ecossois Law, dont le systeme ruina la France & une grande partie de l'Europe. Les Lettres-Patentes qui établissoient cette Compagnie pour 25 ans, furent enregistrées le 26 Septembre; elles portoient, 1°. le privilége de commercer avec le Canada, à condition que les colons défricheroient des terres & formeroient des plantations; 2°. que pendant 25 ans, à compter de la date de l'enregistrement, la Compagnie jouiroit du commerce exclusif, & du gouvernement de la Louisiane; qu'elle auroit à perpétuité, la propriété, la supériorité & la faculté d'établir les Juges dans ladite province, S. M. ne se réservant que l'hommage-lige de la Compagnie, qui au couronnement de chaque Roi de France, présenteroit une couronne d'or de trente marcs. Un Arrêt du 27 du même mois séparoit le pays des Illinois du Gouvernement du Canada, & le réunissoit à celui de la Louisiane. 3°. La Compagnie étoit autorisée à former des alliances, à conclure des traités au nom du Roi avec toutes les nations voisines qui ne seroient point soumises aux Puissances de l'Europe, comme aussi à faire la paix & la guerre. 4°. La Compagnie étoit déclarée propriétaire à toujours de toutes les mines qui seroient découvertes pendant la durée du privilége. 5°. Elle étoit autorisée à aliéner les terres, & à faire construire des châteaux, des forts ou autres édifices qu'elle jugeroit utiles à la défense des établissemens, ensemble à y placer des garnisons, à lever

en France des soldats pour cet effet, à nommer les Officiers qui devoient les commander, comme aussi les Gouverneurs & Commandans qu'elle croiroit convenables.

La Compagnie nomma de l'Epinay pour remplacer Cadillac, & Hubert succéda à Duclos. Ces deux Officiers arriverent à l'isle du Dauphin au mois de Mars.

L'Epinay amena avec lui trois vaisseaux, un grand nombre d'Officiers, & une quantité prodigieuse de provisions, de munitions de guerre & de marchandises de toute espece, qu'on déposa dans les magasins de l'isle du Dauphin. On en excepta le chargement d'un vaisseau qui devoit négocier avec Vera-Cruz.

Ce vaisseau étoit commandé par Golleville, qui, sachant qu'il feroit de vains efforts pour obtenir un commerce libre, jeta l'ancre à Villarica, où clandestinement il vendit au comptant toutes ses marchandises aux Espagnols. Dans cet intervalle, l'Epinay élevoit des fortifications dans l'isle du Dauphin, pour mettre ses magasins en sûreté. Vingt-quatre nations Sauvages lui envoyerent des Députés pour lui présenter leurs hommages.

Au mois d'Août, il y eut un ouragan si furieux, que le seul port passable de l'isle fut engorgé, & que l'isle elle-même fut inondée, ce qui fit périr un grand nombre de bestiaux. Cet accident força l'Epinay à chercher un autre ancrage, & il le choisit à l'isle de Surgeres, appelée depuis l'*isle des Vaisseaux*. Il y avoit un port assez bon, excepté lorsque le vent souffloit du nord ou du nord-est; ce qui arri-

voit rarement. Il y fit construire un petit fort pour la défense des vaisseaux, & transféra l'établissement de l'isle du Dauphin à Biloxi, situé au nord de l'isle des Vaisseaux, quoique cet endroit en fût éloigné au moins de quatre lieues. Cette position devoit favoriser le commerce clandestin avec les Espagnols.



Origine de la Compagnie du Mississipi.

Cependant Law & les Membres de la Compagnie du Mississipi disoient que la Louisiane produisoit des bénéfices prodigieux, & les François enthousiasmés résolurent de tout sacrifier pour la soutenir, en sorte que cette année on jeta les fondemens d'une ville qu'on nomma *Nouvelle Orléans*. Bienville vint du pays des Natchès au fort de la Mobile, pour voir le nouveau Gouverneur, & il l'informa qu'il avoit remarqué sur les bords du Mississipi un endroit très-commode pour un établissement. L'Epinay lui donna quatre-vingts Maçons, avec un nombre proportionné de Charpentiers, pour y élever des édifices conformément au plan qui avoit été dressé. On travailla à cette construction avec beaucoup d'empressement. De Pailloux fut chargé par Bienville de veiller aux travaux, & Blondel succéda à Pailloux dans le gouvernement des Natchès.

Au commencement de Mars 1718, quelques Membres de la Compagnie arriverent à la Louisiane avec Dugué de Boisbriand, qui avoit été nommé Commandant dans le pays des Ilinois. Celui-ci portoit à Bienville la commission de Commandant général de la Louisiane, & de Directeur de la Compagnie, & à Pailloux celle de Major-Général. Boisbriand partit pour le

pays des Illinois, & mena avec lui le Chevalier d'Artaguette, en qualité de son Lieutenant, & Diron, qui avoit été élevé au grade d'Inspecteur général de la Colonie.

Cependant les Chitimaches & autres nations Sauvages qui avoient été autrefois ennemies des François, vinrent s'établir sur les bords du Missiffipi, s'occuperent du défrichement des terres, & furent d'une grande utilité à la Nouvelle-Orléans, qu'ils fournissoient de vivres. En peu de temps les deux rivages furent couverts d'habitans qui vivoient dans la meilleure intelligence avec les Indiens, & qui n'avoient rien à craindre des Anglois.

Au mois de Juin, Bienville ordonna à son frere Chateaugué de prendre possession de la baie Saint-Joseph, qui est à cinquante lieues à l'est de l'isle du Dauphin, & s'il n'y trouvoit pas d'obstacle, d'y bâtir un bon fort. Ce poste avoit appartenu aux Espagnols, & quoiqu'ils l'eussent abandonné depuis dix-huit ans, le Gouverneur de Pensacola écrivit sur le champ à Bienville, que cette baie appartenoit à Sa Majesté Catholique; en conséquence le Commandant François la fit évacuer.

*Les François attaquent Pensacola*

En Février 1719, la France étant en guerre avec l'Espagne, Serigny fut envoyé dans la Louisiane avec trois vaisseaux, avec ordre de s'emparer de Pensacola. Cette baie avoit été découverte par Pamphile de Narvaez, qui y débarqua dans son expédition de la Floride. Ensuite Diego de Maldonado & un Officier subalterne de Ferdinand de Soto en prirent de nouveau possession, & l'appelerent le port d'*Anchusi*. En

1558,

1558, Don Triftan de Luna lui donna le nom de *baie de Sainte-Marie*, auquel on ajouta celui de *Galve*, en l'honneur du Vice-Roi du Mexique, qui portoit ce nom; mais le nom Indien de *Penfacola* l'a emporté & lui eft refté. En 1696, André de Arriola en fut nommé premier Gouverneur, & lorfqu'il en prit poffeffion, il y bâtit le fort Saint-Charles, qu'il garnit de quatre baftions. Il y fit auffi conftruire une églife & quelques maifons.

Lorfque Serigny arriva à la Louifiane, la Compagnie n'avoit aucun port fur la côte feptentrionale de la Floride, & elle ne fut pas fâchée de la guerre qui s'étoit élevée entre les deux Couronnes, pour s'emparer de Penfacola. On délibéra dans un Confeil de guerre, que Bienville & Chateauguoé afsembleroient tous les François & les Indiens alliés, & qu'ils les conduiroient par terre devant Penfacola, pendant que les trois vaiffeaux François entreroient dans la baie. Ce plan fût exécuté très-promptement & avec beaucoup de fecret. Dès que Serigny parut dans la baie, le 14 Mai, Matamoros, Gouverneur du fort, envoya demander du fecours à celui de Saint-Jofeph. Cependant les vaiffeaux François faifoient un feu très-vif, qui dura plufieurs heures. Le Gouverneur Efpagnol, qui ne favoit pas que la guerre fût déclarée, demanda les motifs de ces hoftilités inattendues. Serigny l'en informa, & le fomma de fe rendre. Matamoros n'avoit que cent foixante hommes de garnifon, & ayant appris que le nombre des affiégeans, tant par mer que par terre, montoit à treize cents, il capitula, à condition qu'il fe-

roit transporté à la Havane avec sa garnison ; mais sans armes ni bagage, & qu'il y auroit une suspension d'armes pendant seize jours.

Cette capitulation ayant été signée par les deux parties, Chateauguoé prit possession du fort avec trois cents hommes, & la garnison Espagnole fut embarquée pour la Havane. Avant qu'elle y arrivât, les deux vaisseaux qui la portoient furent attaqués par deux Armateurs Anglois, qui dès qu'ils s'apperçurent que c'étoient des vaisseaux François, leur laisserent continuer leur route.

*La capitulation est rompue par les Espagnols.*

Cependant Don Gregorio Guasco avoit envoyé une escadre sous les ordres de la Torre, contre la Caroline, dans l'espoir d'enlever cette province aux Anglois ; mais lorsque le Commandant apperçut les deux frégates Françoises, il se disposa à les attaquer. Les François étant inférieurs en force, se croyoient en sûreté, d'après la capitulation ; cependant on les emmena prisonniers à la Havane. Le Gouverneur de cette isle abandonna son projet sur la Caroline, pour reprendre Pensacola. En conséquence il mit à bord de l'escadre de la Torre un gros corps de volontaires, qui déjà se croyoient maîtres de toute la Louisiane. Il envoya aussi un vaisseau au Vice-Roi du Mexique, pour le prier d'ordonner à Francisco Cornejo, Commodore de l'escadre de Barlavento, qui étoit alors à Vera-Cruz, de joindre la Torre devant Pensacola. Ce Vice-Roi avoit déjà appris par le Gouverneur de Saint-Joseph, que cette place étoit perdue ; il avoit aussi reçu des nouvelles plus alarmantes, d'après lesquelles les François n'avoient pris Pensacola que pour

pouvoir pénétrer dans le Mexique, & il avoit dépêché des courriers dans tous les ports de la Nouvelle-Espagne, pour assembler tous les vaisseaux à Vera-Cruz. Ensuite il leva autant de troupes qu'il put, & il ne savoit comment les transporter, lorsque Cornejo entra dans le port de Vera-Cruz avec cinq vaisseaux de guerre de la flotte de Barlavento.



Le changement de la destination de l'escadre Espagnole fut si désagréable à ceux qui s'y étoient embarqués, qu'environ quatre cents hommes déserterent ; le Gouverneur les fit remplacer par soixante Grenadiers de la garnison. Le 29 Juin, la Torre mit à la voile avec douze vaisseaux, trois frégates & neuf belandres, ayant à bord environ huit cent cinquante hommes. Lorsqu'il fut devant Saint-Joseph, il envoya un Lieutenant-Colonel au Commandant du fort pour prendre quelques renseignemens sur la situation des François à Pensacola, & il lui fut répondu que cette place étoit dans un état si misérable, qu'elle se rendroit à la premiere sommation.

La Torre continua donc son voyage jusqu'à une lieue de Pensacola, & pendant la nuit il mit à terre cent hommes, qui, sans opposition, se rendirent maîtres de Siguenza, sur le point le plus occidental de l'isle de Sainte-Rose. Presque au même instant, cinquante soldats de la garnison Françoise joignirent les Espagnols, en disant que la place se rendroit lorsque l'escadre paroîtroit, & que tous les François qui y étoient avoient la plus grande envie d'entrer au service de S. M. Catholique.

Les Officiers François avoient commis une

*Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.*

grande faute en se confiant aux colons de leur pays, & en les employant dans cette expédition. La plupart de ces prétendus soldats qui formoient la garnison, étoient des scélérats qui avoient été transportés dans la Louisiane en punition de leurs crimes. Quoi qu'il en soit, le Commandant Espagnol, doutant encore des vraies dispositions de ces misérables, se mit dans une chaloupe, & entra dans la baie pour observer la situation du fort & de deux frégates qui étoient dans le port. A son retour à Siguenza, il ordonna aux belandres d'entrer dans le port & de canonner les deux frégates & le fort. Une frégate fut abordée & prise; l'équipage de la seconde mit le feu dans celle qu'il montoit, & se retira dans le fort, qui ensuite fut investi par toutes les belandres. Le feu continua vivement de part & d'autre. Le soir, le Commandant Espagnol somma Chateauguoé de se rendre prisonnier de guerre, avec menaces que s'il lui donnoit la peine de dresser des batteries, il ne lui feroit aucun quartier. Chateauguoé demanda & obtint jusqu'au lendemain matin pour délibérer sur ce qu'il devoit faire; mais en attendant, les Espagnols s'emparerent de toutes les avenues par lesquelles les Indiens auroient pu s'introduire dans la place.

*Qui reprennent Pensacola.*

Chateauguoé auroit voulu se défendre; mais la garnison déclara qu'elle ne vouloit pas combattre contre un Prince de la Maison de Bourbon, en sorte qu'il fut obligé de se rendre. On lui accorda les honneurs de la guerre, mais on le conduisit en Espagne. La garnison, qui étoit fort peu nombreuse, entra au service du Roi

d'Espagne. Les Officiers furent renvoyés sur leur parole, jusqu'à ce qu'on trouvât un vaisseau pour les transporter à la Havane. La Torre prit possession du fort, qu'il trouva bien pourvu & rempli de marchandises, & il en donna le commandement à Don Juan Pedro de Matamoros, auquel il laissa une bonne garnison.

Le 25 Août, il dépêcha Don Francisco Mendez, Capitaine de vaisseau, au Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, pour lui apprendre ses succès, & cet Officier trouva que Cornejo n'avoit pas encore quitté la Vera-Cruz. Le Vice-Roi, charmé de la réduction de Pensacola, ordonna à Cornejo de mettre sur le champ à la voile, de prendre quelques vaisseaux qui venoient d'arriver de la Havane, & de chasser entiérement les François du golfe de Mexique. Sur ces entrefaites, les troupes de la Torre se mutinerent, parce qu'on les avoit empêchées de piller les François, tandis que c'étoit le seul motif qui les avoit déterminées à s'embarquer dans cette expédition. Il les appaisa en leur faisant quelques présens, & en leur abandonnant le bénéfice qu'il feroit sur cent soixante Negres de la Compagnie du Mississipi, qui s'étoient réfugiés dans un village Indien.

La Torre se prépara ensuite à se rendre maître de l'isle du Dauphin. Il donna à Don Antonio Mendieta le commandement d'un piquet de trois cents hommes, avec ordre d'approcher de l'isle le plus près qu'il lui seroit possible, pour en reconnoître la situation & la force. Mendieta apperçut dans la rade le *Philippe*, vaisseau de guerre commandé par Serigny, sous la protection de quatre fortes batteries. Il visita toute

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

les autres parties de l'isle, malgré un feu très-vif qui l'assailloit de toutes parts, & conjectura qu'il devoit y avoir, pour la défense de l'isle, au moins deux mille hommes, tant François qu'Indiens. Ensuite il entra dans la riviere de la Mobile, & s'empara de quatre vaisseaux François chargés de provisions. Son détachement étoit en grande partie composé de François déserteurs, qui n'ayant aucun pardon à espérer, & poussés par le désespoir, descendirent à terre, & commencerent à piller une maison de campagne. Vilinville, Officier François, que Bienville avoit envoyé avec un parti au secours de Serigny, ayant apperçu les maraudeurs, prit si bien ses mesures, qu'il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui se sauverent au vaisseau; les autres furent ou tués, ou noyés, ou pris. Ceux qui survécurent furent tous pendus.

Pendant que tout cela se passoit sur la Mobile, Don Estevan Berroa avec deux vaisseaux se disposa à attaquer *le Philippe*, & à débarquer dans l'isle le détachement de Mendieta. Il avoit ordre de brûler la ville, d'obliger les Sauvages d'abandonner l'isle, & en général de faire tout ce qu'il jugeroit être utile au Roi son Maître. Il envoya sommer le Capitaine du *Philippe*, dans les termes suivans, que nous insérons pour donner une preuve de la jalousie cruelle des Espagnols, même contre les François, lorsqu'il s'agissoit de l'Amérique.
» Monsieur, je vous envoie mon canot pour
» vous sommer de vous rendre, si vous voulez
» qu'il ne vous arrive aucun mal. Si vous n'obéis-
» sez point, je vous traiterai comme incendiaire,
» & je ne ferai quartier à qui que ce soit de votre

» vaiſſeau. Je n'épargnerai pas même M. Chateau-» guoé votre frere ou votre ami, qui eſt en mon » pouvoir avec la garniſon de Penſacola. L'inten-» tion du Roi Philippe mon Maître, eſt qu'on » traite avec la plus grande rigueur tous ceux qui » ſeront pris les armes à la main; mais ceux qui » ſe ſoumettront éprouveront ſa clémence, & on » leur fournira tout ce dont ils auront beſoin «.

Serigny, pour toute réponſe, ſe moqua de la ſommation. Il avoit reçu un renfort de Sauvages & de François ſous Vilinville & Saint-Denis. Berroa s'en apperçut à la réſiſtance qu'il éprouva, & il dit à Mendieta qui vint le joindre, que l'iſle étant remplie de François & de Sauvages, une deſcente étoit impraticable. Cependant il eſſaya de ſe débarquer dans la petite iſle de Guillary, qui touche à celle du Dauphin; mais les Canadiens & les Sauvages les repouſſerent & leur tuerent vingt hommes. Deux jours après, Berroa vint avec ſon vaiſſeau, un gros corſaire de dix canons, & ſept ſloops à la portée du canon du *Philippe*; les ſloops étoient remplis de ſoldats, & le corſaire, peu de temps après, entra dans le port comme s'il vouloit canonner la ville; mais ayant trouvé les François diſpoſés à le recevoir, il ſe déſiſta de cette entrepriſe, qu'il renouvela cependant quatorze jours de ſuite en quatorze endroits différens. Enfin les Eſpagnols ſe retirerent ſans avoir rien fait.

Il faut remarquer que Serigny n'avoit que quatre-vingts hommes de troupes régulieres, & comme elles étoient compoſées comme la garniſon de Penſacola, il les craignoit plus que l'ennemi; il n'avoit pas en outre plus de deux

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

cents Sauvages, & environ le même nombre de Canadiens & de volontaires. Les Espagnols retournerent à Pensacola avec une perte considérable. On voit par là combien ils étoient dégénérés de leur ancienne valeur. Avec les forces supérieures qu'ils avoient, s'ils étoient restés quelques jours de plus, il étoit impossible que les François ne se rendissent point, parce qu'ils étoient presque tous malades.

Cependant la Torre étoit occupé à fortifier Pensacola pour la mettre à l'abri d'une nouvelle surprise. Il bâtit un fort sur la pointe de l'isle Sainte-Rose, qui commande l'entrée du port, & il employa à cet ouvrage les prisonniers Negres. Ils furent souvent interrompus par les Sauvages; les Espagnols les repoussoient, mais ils ne pouvoient les poursuivre, parce qu'ils couroient avec une rapidité incroyable d'une montagne à l'autre. Ces troubles continuels, & le mauvais succès de l'entreprise formée contre l'isle du Dauphin, convainquirent le Gouverneur qu'il ne pourroit rien faire tant qu'il n'auroit pas de forces plus considérables. Un brigantin de Vera-Cruz lui avoit promis un renfort très-prompt, & le rassura à cet égard. Le fort sur la pointe de Siguenza étoit presque fini, ainsi qu'une batterie de quinze pieces de canon qui défendoit l'entrée du port, & les fortifications du fort Saint-Charles étoient augmentées, mais les maladies & la famine avoient diminué de beaucoup sa garnison. L'assurance d'un prompt secours tranquillisa pendant quelque temps ceux qui survécurent; mais ne le voyant point arriver, ils commencerent à dire qu'il falloit abandonner une

place qui seroit immanquablement forcée de se rendre, si les François venoient l'attaquer; que sans doute les renforts qu'on avoit promis avoient été interceptés, parce qu'il n'étoit pas vraisemblable que les Gouverneurs de la Havane & de la Nouvelle-Espagne manquassent ainsi de parole. Ils avoient précisément assez de provisions pour être transportés à la Havane; & le Gouverneur avoit la plus grande peine à les contenir, lorsqu'enfin on apperçut cinq vaisseaux venant de l'isle du Dauphin. Il n'étoit pas douteux que ces vaisseaux ne fussent François, & que les Sauvages qui avoient quelque temps disparu de la côte, ne les eussent joints: en conséquence le Gouverneur proposa de faire sauter le fort Saint-Charles, pour le rendre inutile aux François, & d'en porter toute l'artillerie & les munitions sur la pointe Siguenza; mais comme il fut seul de cet avis, on ne le suivit pas.

Le lendemain matin, le Général Espagnol crut que ces vaisseaux étoient ou marchands ou transports; mais peu de temps après il vit que c'étoient cinq vaisseaux de guerre. On imagina que c'étoit peut-être l'escadre de Barlavento, sous Cornejo; bientôt le pavillon François les détrompa. Alors le Gouverneur Espagnol envoya Don Bruno Cavallero avec cent hommes pour garder le fort situé sur la pointe de Siguenza, & lui-même il monta à bord de sa frégate, & avec deux autres dont il se fit accompagner, il fut se placer en bataille au milieu du canal. Pendant qu'il faisoit ces dispositions, l'escadre Françoise tourna vers le port, & un grand nombre de Sauvages, aux-

quels quelques François s'étoient joints, donnerent l'assaut au fort-Saint-Charles.

Le Comte de Champmelin étoit arrivé le 31 Août, près de l'isle du Dauphin, avec cinq vaisseaux de guerre & deux frégates appartenantes à la Compagnie. Il observa dans la rade deux belandres Espagnoles qui y avoient été stationnées pour couper toute communication entre l'isle & la Mobile; mais dès qu'elles avoient apperçu l'escadre Françoise, elles s'étoient réfugiées à Pensacola. Aussi-tôt après, Serigny envoya un Exprès à Bienville pour qu'il assemblât le plus grand nombre de François & d'Indiens qu'il lui seroit possible, avec ordre de les envoyer dans l'isle du Dauphin. Le 5 Septembre, on tint un Conseil de guerre, dans lequel il fut arrêté que Bienville investiroit le fort Saint-Charles du côté de terre avec quatre ou cinq cents Sauvages, & que Serigny conduiroit dans le port l'escadre de Champmelin.

Le 7, un Canadien qui avoit été reconnoître Pensacola, rapporta qu'il y avoit huit vaisseaux à l'ancre à l'isle de Sainte-Rose, dans laquelle il avoit apperçu un grand nombre de tentes & beaucoup de monde, & qu'il croyoit que les fortifications étoient bonnes, & défendues par une forte garnison. Le 10, les Indiens Apalaches amenerent un prisonnier Espagnol; mais on n'en put rien apprendre. Le 12, Bienville vint à bord de l'*Amiral*, & la nuit du 13 au 14, Champmelin fit le signal à trois vaisseaux de guerre & aux deux frégates de lever l'ancre & de protéger le débarquement.

La Compagnie avoit envoyé deux cent cin-

quante hommes qui avoient été distribués sur les vaisseaux de guerre, & Bienville avec les soldats & volontaires avoit été joint à Rio Perdido par les Sauvages sous les ordres du Chevalier de Longueville.

Le 15, dès le matin, l'escadre Françoise partit, & le soir du 16, elle fut à deux portées de canon de la barre, au sud du fort. Là Champmelin mit à l'ancre, pour sonder si la barre n'empêcheroit pas ses gros vaisseaux de passer. Les Officiers n'étoient pas tous de cet avis; Serigny offrit même de répondre sur sa tête qu'il y avoit assez d'eau; en conséquence l'escadre avança, & les Espagnols l'accueillirent en faisant un feu très-vif, tant de leurs vaisseaux que du fort. Ils eurent une espece d'avantage, parce que les François n'avoient pas beaucoup de facilité à placer leurs vaisseaux de maniere à leur répondre; mais lorsqu'ils eurent pu se mettre en ordre, ils canonnerent si vigoureusement, que le fort & la batterie de la pointe de Siguenza furent entiérement ruinés, & tous les vaisseaux désemparés, à l'exception de deux.

*Dont les François s'emparent de nouveau.*

Champmelin somma ensuite la Torre de se rendre, ce qu'il fit, ainsi que Bruno, qui commandoit à la pointe de Siguenza. Il somma également Matamoros, Commandant du fort Saint-Charles, de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison, le menaçant de toutes les rigueurs de la guerre s'il faisoit une plus longue résistance, ayant déjà ordonné à Bienville de monter à l'assaut avec cinq cents Sauvages & cent cinquante Canadiens. Matamoros demanda deux jours pour se déterminer; mais la garnison voyant

que la place n'étoit pas tenable, se rendit. Champmelin traita les prisonniers Espagnols avec beaucoup de politesse. Le lendemain, la garnison évacua le fort, & fut envoyée à bord des vaisseaux François avec tous ses effets, hormis les armes. Champmelin prit avec lui les principaux Officiers Espagnols; mais il ne savoit que faire des autres, qui étoient au nombre de douze ou quinze cents, parce qu'ils auroient affamé son escadre. Enfin il en mit six cents à bord du *Saint-Louis*, & les envoya à la Havane. Les François perdirent dans cette occasion six ou sept hommes tués; les Espagnols cacherent le nombre de leurs morts, & on trouva seulement soixante blessés.

*Cruauté des Espagnols à l'égard des prisonniers François.*

Le 24, dès le matin, un brigantin Espagnol entra sans méfiance dans le port de Pensacola, & fut pris par Champmelin. Il étoit commandé par un nommé *Gonzales*, & venoit de la Havane avec les provisions que la garnison de Pensacola avoit attendues si long-temps. Ce vaisseau portoit une lettre de Chateauguoé à Bienville, par laquelle il l'informoit que les Espagnols refusoient de donner aux prisonniers François, soit Officiers, soit soldats, les provisions nécessaires pour leur subsistance; que pour pouvoir vivre, ils étoient obligés de scier des pierres & de travailler aux fortifications. Champmelin s'en plaignit aux prisonniers Espagnols qu'il avoit avec lui; mais pour toute vengeance, il écrivit au Gouverneur Espagnol qu'il étoit instruit de sa barbarie.

Les François mirent ensuite en délibération, s'ils conserveroient ou s'ils démoliroient le fort

de Pensacola. Ils ne savoient s'ils devoient se fier aux soldats qu'ils avoient, pour les y mettre en garnison. On se décida à abattre les deux bastions qui étoient du côté de terre, & à conserver les deux qui étoient du côté de la mer, avec une garnison, consistant en un Officier, deux Sergens, vingt soldats, & douze Sauvages.



Le 3 Octobre, le *Duc de Noailles*, frégate Françoise, arriva à Pensacola, portant ordre de la Cour à Champmelin de passer l'hiver dans la Louisiane, parce qu'on avoit appris que l'Espagne alloit envoyer une escadre dans le golfe du Mexique; mais celle de Champmelin étoit si délabrée, qu'il lui fut impossible d'obéir à cet ordre. Quelques jours après, un Espagnol rapporta qu'étant parti depuis seize jours de la Vera-Cruz, il y avoit laissé six vaisseaux de guerre de cinquante à soixante-dix canons, avec un corps considérable de troupes de terre destinées à chasser les François de la Louisiane. Un vaisseau Espagnol chargé de provisions pour Pensacola, tomba aussi dans les mains de Champmelin, & les dépêches qu'il y trouva confirmoient la déclaration du prisonnier Espagnol.

*Les Espagnols se préparent à reprendre cette place.*

Toutes ces circonstances ne détournerent point l'Amiral François de la résolution qu'il avoit prise de retourner en France avant que les maladies qui avoient fait les plus grands ravages sur son escadre, l'eussent entiérement détruite. Il fut cependant obligé de laisser derriere lui le *Mars*, le *Maréchal de Villars*, & le *Comte de Toulouse*. Ils étoient en si mauvais état, qu'ils n'auroient pu faire le voyage. Champmelin, avant de partir, chargea Saint Denis d'assem-

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

bler les Sauvages, afin qu'il pût les remercier des services qu'ils lui avoient rendus, & de l'attachement qu'ils avoient pour la nation Françoise.

Ils se réunirent en effet, & en présence du Général & de ses Officiers, ils chanterent la chanson de paix & fumerent le calumet. Saint-Denis fit ensuite un discours, dans lequel il les exhorta à rester toujours fideles au Roi de France, si supérieur à celui d'Espagne, leur distribua les présens que la Cour avoit destinés pour eux, & les renvoya fort satisfaits.

*Mais ils y renoncent.*

Le 21 Octobre, l'escadre Françoise alloit mettre à la voile, lorsqu'elle s'empara encore d'une belandre Espagnole. Le Capitaine qui la commandoit, déclara qu'il étoit parti de Vera-Cruz depuis dix-huit jours avec un vaisseau de quarante-quatre canons, trois autres de trente, dix-huit, & douze, & une belandre; que cette escadre, sous les ordres de Cornejo, devoit joindre le Gouverneur de Pensacola, & chasser les François de la Louisiane. Il ajouta qu'il croyoit même que l'isle du Dauphin & le fort de la Mobile étoient entre les mains des Espagnols; qu'ayant perdu l'escadre de vue trois jours après avoir quitté la Vera-Cruz, il ne savoit point ce qu'elle étoit devenue.

Cette nouvelle détermina Champmelin à rester encore quelques jours; mais ne voyant paroître aucun vaisseau Espagnol, il mit à la voile & partit pour l'Europe. Quant à Cornejo, ayant appris dans son voyage que les François avoient pris Pensacola, & que leur flotte étoit toujours dans la baie, il retourna à la Vera-Cruz. A

peine Champmelin étoit-il parti, que le Chevalier de Saujon, autre Officier de marine, arriva à la Louisiane avec une autre escadre qui empêcha les Espagnols d'exécuter le projet qu'ils avoient formé.



*Détails sur la compagnie du Mississipi.*

Cependant Law avoit réussi à transporter tous les priviléges de la Compagnie des Indes Orientales à celle du Missisipi, à laquelle il donna le nom général de Compagnie des Indes, & au capital de 100,000,000 livres, il fit ajouter 25,000,000 livres. En même temps, le Trésorier de la Banque royale eut ordre de lui donner 25 autres millions en billets, pour être employés au commerce de la Louisiane. Quelque temps après, pour récompenser cette Compagnie de l'avance de 25,000,000 livres en especes qu'elle avoit faite au Gouvernement, le Roi lui abandonna pendant neuf ans tous les profits des monnoies d'or & d'argent, & on publia un Arrêt qui autorisoit les Directeurs de la Banque à distribuer en billets jusqu'à la concurrence de 240,000,000 livres, ce qui portoit le capital de la Compagnie à 400,000,000 livres.

La postérité aura peine à croire l'espece de frénésie qui gagna non seulement la France, mais même toute l'Europe. Quoiqu'il n'y eût pas eu encore de dividende, cependant, au mois d'Août 1719, chaque action de 900 livres se vendoit 1000 livres; la folie fut poussée si loin, que la Compagnie offrit de prêter au Roi 150 millions sterling. Cet aveuglement ne pouvoit pas durer long-temps, mais le réveil fut terrible; presque toutes les familles Françoises furent ruinées, & un grand nombre d'étrangers eurent

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

le même fort. Les Gardes du Roi purent à peine empêcher la populace furieuse de mettre Law en pieces, & le conduire en sûreté hors du royaume. Après cette révolution, la Compagnie du Mississipi fut séparée de celle des Indes Orientales, qui reprit ses anciens erremens.

Pendant la durée de sa prospérité, la Compagnie avoit fait construire au moins cent vaisseaux pour le commerce de la Louisiane. Elle fit embarquer dans un le Pere Laval, Jésuite, Professeur Royal d'Hydrographie à Toulon, pour fixer la longitude de l'embouchure du Mississipi. La peste qui ravageoit Marseille s'introduisit dans ce vaisseau. Tous les matelots en furent attaqués, le Capitaine en mourut, & Laval, seul chargé du soin des malades, ne pouvoit pas penser à aller dans le Mississipi, dont il n'étoit cependant éloigné que de quatorze lieues. Les François établis dans le fort situé au pays des Natchitoches, les soutinrent. Vers la fin de l'année, Bienville reçut ordre d'envoyer en France Saint-Denis, qui, en considération de ses services, obtint un brevet de Capitaine & la croix de Saint-Louis, & on le renvoya en Amérique l'année suivante avec des provisions & un renfort.

Dans le même temps, Chateauguoé, qui avoit recouvré sa liberté, retourna dans la Louisiane avec la commission de Lieutenant, & reprit le commandement du fort Saint-Louis de la Mobile. Bienville avoit établi le quartier général de la Colonie à Biloxi, où il avoit fixé la résidence des troupes & des Directeurs de la Compagnie dont il étoit le chef.

Dans

Dans ces circonstances, les colons commencerent à ne plus avoir d'inquiétudes au sujet des Espagnols. Ils avoient appris que deux vaisseaux de guerre de cette nation, qui étoient partis pour contribuer à la réduction de Pensacola, avoient reçu contre-ordre d'après une suspension d'armes qui avoit été conclue entre les deux Couronnes, & dont le premier préliminaire étoit que Pensacola seroit rendue à l'Espagne.

Les malheurs récens de la France augmentoient journellement le nombre des hommes qui venoient s'établir dans la Louisiane; & si les affaires de la Compagnie eussent été bien administrées, il est à présumer que les deux rives du Missisipi, depuis son embouchure jusqu'à la riviere des Illinois, auroient été peuplées. Mais ce penchant irrésistible qu'eurent les Directeurs à commercer avec les Espagnols, en même temps qu'ils vouloient les tenir éloignés de la Louisiane, ruina la Colonie.

*Les projets des François sur la Louisiane échouent.*

Cette année, Bienville forma le projet de faire un établissement dans la baie de Saint-Louis, appelée auparavant Saint-Bernard; mais il chargea de ce soin un homme qui en étoit incapable. Les Sauvages étoient par-tout sur leurs gardes, & ils déclarerent au Chef de cette expédition qu'ils étoient résolus à ne souffrir aucun étranger chez eux. On leur représenta en vain les avantages que devoit leur produire un commerce réglé avec les François; leur réponse fut toujours qu'ils préféroient leur liberté à toute autre considération.

L'Officier trouva cependant le moyen d'attirer quelques-uns de leurs Chefs dans son vaisseau,

& il les amena à Biloxi. Bienville le réprimanda vivement fur cette perfidie, & ordonna que les Indiens fuffent reconduits dans leur pays. Cette tentative éveilla l'attention des Efpagnols; en conféquence, l'année fuivante ils prirent la précaution de bâtir un fort dans la baie de Saint-Bernard.

Vers la fin de Mai 1722, une frégate Efpagnole de vingt-deux canons arriva à Biloxi, ayant à bord un Irlandois, nommé *Wauchop*, Officier au fervice d'Efpagne, qui portoit le traité de paix entre les deux Couronnes. Auffitôt après que les réjouiffances que cette nouvelle occafionna furent finies, le quartier général de la Colonie fut transféré de Biloxi à la Nouvelle-Orléans. Cette tranflation ne fut pas agréable à tout le monde; une Compagnie de Suiffes, ayant leur Capitaine à leur tête, emmena le vaiffeau fur lequel elle étoit embarquée dans la Caroline, laiffant derriere deux Officiers, un Sergent, & quelques femmes dont elle avoit même emporté les habits. Cet échec & plufieurs autres réduifirent la Colonie dans un tel état de mifere, qu'elle fut obligée de demander des fecours à la Mere-Patrie. Les Anglois firent adroitement remarquer cette foibleffe aux Sauvages, fur tout aux Chactas, en leur difant que l'amitié d'une telle nation étoit au moins inutile, & qu'ils devoient y renoncer. Les Chactas étoient alors le peuple le plus nombreux parmi les Indiens de la Louifiane. S'ils avoient abandonné les François, leur exemple eût probablement été fuivi par toutes les autres nations, & la Louifiane étoit perdue.

*Histoire de l'Amérique.*

En effet, les colons périssoient de faim; la nécessité les forçoit à déserter, & ils couroient en foule s'établir dans la Caroline. Ils arrêterent une fois un vaisseau François richement chargé, mais ils ne prirent que les vivres; le Capitaine, nommé *Duclos*, ayant paru étonné de cette modération, ils lui répondirent : Nous ne sommes pas des voleurs, mais des malheureux que la faim pousse au désespoir.

*Un grand nombre de colons vont s'établir dans la Caroline.*

Pour mettre le comble aux malheurs de la Colonie, il s'éleva le 12 Septembre, sur le Mississipi, un orage épouvantable, qui dura depuis dix heures du soir jusqu'à neuf heures du matin, & qui éclata depuis Biloxi jusqu'au pays des Natchès. Il renversa l'église, l'hôpital & trente maisons à la Nouvelle Orléans. Un grand nombre de bateaux, de barques, de canots, furent mis en pieces dans le port, où l'eau crut tout à coup de huit pieds. Toutes les maisons au dessus & au dessous de la ville furent détruites. A Biloxi le dommage fut plus grand encore. Toutes les maisons, les magasins, ainsi que la plus grande partie des fortifications, furent renversées. Les vaisseaux qui étoient dans la rade furent jetés sur le rivage, & un grand nombre de pirogues qui portoient des provisions à la Nouvelle Orléans, furent abîmées, & tous les végétaux furent hachés.

*Ouragan extraordinaire.*

A cette époque, les François étoient en guerre avec les Chichacas. On craignit que l'ouragan ne procurât de grands avantages à ces Sauvages; mais cette appréhension fut bientôt dissipée. Deux Canadiens, pere & fils, tomberent entre leurs mains. Les Chefs, au lieu de les maltraiter, les prirent

*Guerre des François et des Sauvages.*

d'écrire à Bienville, que s'il vouloit pardonner à la nation, elle rendroit les prisonniers. Ils s'adresserent aussi à Dagrave, Officier François, qui commandoit chez les Yasous, lui présenterent le calumet, & le supplierent de vivre en paix avec eux, ce qu'il leur accorda.

Les François croyoient avoir beaucoup gagné en s'attachant les Chichacas, qui, à cause de leur liaison avec les Anglois, étoient très-redoutables. Ils ne furent pas si heureux avec les Natchès, qui les regardoient comme les usurpateurs de leur pays & de leur liberté naturelle, & qui croyoient être dispensés d'exécuter des conditions auxquelles ils ne s'étoient soumis que par force. D'un autre côté, les François croyant avoir châtié assez efficacement ces Sauvages pour les contenir, ne les ménageoient plus, & ne prenoient que peu ou point de précautions pour éviter une rupture.

Les Illinois étoient leurs plus proches voisins, & la France avoit toujours cultivé leur amitié. Boisbriand, qui commandoit dans ce pays, instruit que les Illinois du Rocher & de Pimiteouy étoient assiégés par les Outagamis, envoya pour les délivrer un détachement de cent hommes, & ordonna en même temps à quarante François & à quatre cents Sauvages de venir le joindre à Pimiteouy; mais avant d'avoir fait la moitié du chemin, il apprit que les Outagamis avoient été obligés de se retirer avec perte d'environ cent vingt hommes. Malgré cet avantage, les Illinois, qui avoient à peine perdu vingt des leurs, résolurent d'abandonner le Rocher & Pimiteouy, & d'aller s'établir avec ceux de leurs

freres qui habitoient les bords du Mississipi dans la Louisiane.

Cette réunion étoit très-favorable aux Jésuites, en ce qu'elle diminuoit leurs travaux ; mais elle fut fatale aux deux Colonies de la Nouvelle-France & de la Louisiane, parce que les Outagamis, en s'emparant des postes abandonnés, couperent la communication entre les deux Colonies, & étendirent leurs ravages le long de la riviere des Ilinois.

*Les François sont massacrés par les Indiens.*

Un Officier François, nommé *Saint-Ange*, qui commandoit au fort Chartres, dans le pays de ces Sauvages, surprit en embuscade un parti nombreux d'Outagamis, & le tailla en pieces. Plusieurs autres détachemens éprouverent le même sort ; mais telle étoit la haine qu'ils avoient conçue contre les François, que leurs pertes ne faisoient que les exciter davantage. Ils firent entrer dans leur querelle quelques autres nations jusque-là alliées des François, & en peu de temps ils eurent si bien répandu la terreur dans tous les environs du Mississipi, qu'aucun François n'osoit sortir.

Les Natchès saisirent cette occasion de se déclarer contre eux, & ils prirent pour Général le frere de leur grand Chef. Bienville eût été embarrassé de se défendre avec succès contre une ligue si puissante ; il réussit mieux par la négociation. Deliatte, qui commandoit chez les Barbares, se conduisit si adroitement, qu'il engagea le grand Chef des Natchès à livrer son frere à Bienville. Celui-ci, de son côté, lui pardonna généreusement, & lui accorda son amitié ; ainsi la bonne intelligence parut sincérement rétablie.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Le Pere Charlevoix étoit dans la Louisiane en 1722 ; ce ne fut qu'après son départ que ce que nous venons de dire eut lieu. Dans le compte qu'il rendit à la Cour de l'état de cette Colonie, il déclara qu'il n'y avoit pas assez de Missionnaires ; en conséquence on envoya un certain nombre de Capucins, qui furent distribués dans les différens établissemens François ; mais les missions parmi les Sauvages furent toujours confiées aux Jésuites. On n'en envoya point chez les Natchès, dont l'amitié étoit si précieuse aux François, & Charlevoix attribua à cette négligence tous les malheurs qui arriverent dans la suite. A la même époque, plusieurs Religieuses Ursulines vinrent du Canada à la Nouvelle Orléans pour y élever les jeunes filles des François. Il n'arriva rien de remarquable jusqu'en 1726, que Perrier fut nommé Commandant général de la Lousiane, à la place de Bienville qui revint en France.

*Perrier, Gouverneur.*

La Colonie paroissoit jouir de la plus grande tranquillité ; cependant le Gouverneur ne tarda pas à voir la nécessité de demander un renfort de troupes pour mettre la Louisiane à l'abri du danger qui la menaçoit. Il vit que la terreur seule étoit capable de contenir les Sauvages, & que le mauvais état des forts & la foiblesse des garnisons favorisoient les intrigues par lesquelles les Anglois & les Espagnols cherchoient à exciter les Indiens contre les François. Cependant rien n'annonçoit que ces craintes fussent fondées pendant les deux premieres années de son administration. En 1729, il demanda un renfort de trois cents hommes de troupes régulieres. Il paroît que quel-

ques personnes de la Colonie le desservirent auprès de la Compagnie, car elle lui répondit qu'il ne demandoit des troupes que pour augmenter le nombre de ceux qui devoient lui obéir, & pour faire une guerre de parade. Il répliqua en se plaignant de ceux de ses ennemis qui étoient les auteurs du refus qu'il éprouvoit à cet égard, & sur-tout de ce que la Compagnie avoit supprimé les présens qu'il étoit d'usage de faire aux Sauvages pour entretenir leur amitié. » Nous sommes sûrs, dit-il, de bien vivre avec » eux tant que nous leur donnerons ce qu'ils » demanderont ; & dès qu'ils s'apperçoivent » qu'ils nous sont nécessaires, leurs besoins se » multiplient, à un tel excès que nous devenons, » nous & les Anglois, dupes de ces Sauvages «.

Dans une autre lettre, il dit à la Compagnie, que lorsqu'il est accablé de leurs importunités, il faut leur dire que les secours qu'ils peuvent donner sont très-peu importans. » Alors, con- » tinua-t-il, ils vous suivront jusqu'au dernier » homme. Mais les présens sont toujours néces- » saires, soit pour les engager à embrasser votre » parti, soit pour les tenir en paix «.

*Conspiration générale des Natchès contre les François.*

Cependant un nouvel orage menaçoit la Colonie de la Louisiane, & un accident la sauva d'une ruine certaine. Les Chichacas, excités par les Anglois, avoient formé depuis quelques années une conspiration pour exterminer tous les François. Leurs intrigues avoient été si secretes, qu'aucun des Sauvages amis des François, soit Ilinois, soit Akansas, soit Tonicas, n'en avoient le moindre soupçon. Ils firent entrer dans cette ligue toutes les nations qui n'étoient

pas attachées aux François, & il fut convenu que le même jour, à la même heure, on prendroit les armes, & on égorgeroit les François & leurs alliés, & on avoit fixé à chacun sa part de carnage. Les Chactas du Levant, qui formoient le peuple le plus nombreux du Continent, furent gagnés, quoique de tout temps amis des François, & on négocia pour faire entrer dans la conspiration les Chactas du Couchant. Ils refuserent; mais ils n'avertirent les François du danger qui les menaçoit, que lorsqu'il fut trop tard pour le prévenir.

Perrier ayant appris que quelques Chactas avoient eu une contestation avec d'Artaguette, Commandant du fort de la Mobile, invita les Chefs de la nation à se rendre à la Nouvelle-Orléans pour qu'on leur rendît justice. Ils vinrent, & furent si contens de Perrier, qu'ils résolurent de ne point tenir la promesse qu'ils avoient faite aux Chichacas de détruire les habitations Françoises situées sur la Mobile, mais d'engager les Natchès à se charger de cette commission. L'avarice fut le motif de cette résolution; ils espéroient que les François les appelleroient à leur secours, qu'ils payeroient leurs services, & qu'enfin ils feroient un butin considérable.

La situation de la Colonie favorisoit la conspiration. Le Gouverneur n'avoit aucun soupçon contre les Chichacas; &, en cas de nécessité, il comptoit même sur le secours des Natchès. Les maisons des colons étoient mal bâties, & sans défenses contre une soudaine attaque de la part des Barbares. Tous les forts, à l'exception

de celui de la Mobile, n'étoient faits que de palissades, dont les deux tiers étoient pourries; & quand bien même ils eussent été mieux fortifiés, ils eussent été d'un foible secours pour les maisons isolées & éparses des colons, tandis que les Sauvages en étoient très-peu éloignés. En un mot, les François vivoient dans la plus grande sécurité.

Le 27 Novembre 1729, il se répandit un bruit qui sembloit annoncer quelque dessein hostile de la part des Natchès. Cheper, qui commandoit chez ce peuple, y ajouta si peu de foi, qu'il fit mettre aux fers sept François du voisinage, qui étoient venus demander la permission de prendre les armes pour éviter toute surprise. Il reçut en même temps dans le fort trente de ces Sauvages, & plusieurs autres dans sa maison; ils se mêlerent ensuite dans les habitations des François & dans les atteliers des ouvriers, à la distance de deux ou trois lieues de leur village. Le jour fixé pour le massacre n'étoit pas encore arrivé; mais les Natchès eurent deux raisons de l'anticiper. Ce fut d'abord l'arrivée de quelques bateaux richement chargés de marchandises à l'usage des garnisons Françoises & des autres Marchands; & en second lieu, parce que quelques étrangers de distinction étoient alors chez Cheper, & cette circonstance les autorisoit à prendre les armes, sous prétexte d'aller à la chasse pour régaler les hôtes. Ils en firent la proposition au Commandant, qui l'accepta avec joie, & en conséquence on leur donna des fusils, de la poudre & des balles.

Le 28, ils se disperserent en grand nombre

SECT. XVII. *Histoire de l'Amérique.*

*Ils massacrent le Gouverneur, &c.*

parmi les François, disant qu'ils alloient à la chasse; ils chantoient les louanges du Commandant & de la Compagnie, & se rendirent chacun au poste qu'on lui avoit indiqué. Bientôt après, le signal fut donné par trois coups de fusil bien distincts, tirés à la porte du Commandant, & le massacre commença par le meurtre de cet Officier & de ses deux hôtes. La seule résistance qu'ils éprouverent, fut de la part de la Loire des Ursins, principal Commissaire de la Compagnie, & qui avoit huit François dans sa maison. Huit Natchès furent tués; la Loire ayant perdu six de ses compagnons, fut investi par un parti de Sauvages, dont il tua quatre, mais il succomba sous le nombre.

Les Natchès ne perdirent que ces douze hommes dans cette expédition. Avant de la commencer, ils avoient gagné les Negres des habitans en leur promettant la liberté, & de leur donner pour esclaves les François, hommes, femmes & enfans, qui ne périroient point. Deux cents François furent égorgés dans un instant, & de tout le poste des Natchès, qui étoit le plus peuplé de la Louisiane, il échappa à peine vingt François & cinq ou six Negres, encore étoient-ils presque tous blessés. Cent cinquante enfans, quatre-vingts femmes, & presque autant de Negres, furent faits prisonniers. Parmi les morts étoient le Jésuite du Poisson, Missionnaire parmi les Akansas, qui alloit à la Nouvelle-Orléans, & du Codere, Commandant du poste des Yasous.

Pendant le massacre, le Soleil, c'est ainsi qu'on appeloit le grand Chef des Natchès, étoit assis tranquillement sous l'auvent du magasin des ta-

bacs de la Compagnie. On lui porta d'abord la tête du Commandant, & ensuite celles des principaux François, qu'il fit mettre à part ; mais celles des autres François furent entassées les unes sur les autres, & on livra les troncs aux chiens & aux oiseaux de proie. Ces barbares n'épargnerent que deux ouvriers, un Tailleur & un Charpentier, parce qu'ils pouvoient leur être utiles. Ils ne firent aucun mal aux Negres qui se soumirent ; mais ils égorgerent toutes les femmes enceintes ou qui nourrissoient des enfans à la mamelle, parce que leurs cris les importunoient. Les autres furent traités en esclaves & fort durement. Lorsqu'ils virent qu'il ne restoit plus parmi eux un seul François, ils pillerent les maisons, les magasins & les barques.

Les François qui réussirent à s'échapper, se réfugierent dans les bois, où ils eurent cruellement à souffrir du froid & de la faim. L'un d'eux préférant une mort prompte à de longs tourmens, entra dans une hutte de Sauvages ; mais, heureusement pour lui, elle appartenoit à un Yasous ; il l'accueillit avec la plus tendre amitié, le nourrit, l'habilla, & lui donna une pirogue pour le conduire à la Nouvelle-Orléans. Il le chargea de dire à Perrier qu'il n'avoit rien à craindre de sa nation, qui resteroit toujours fidele aux François, & qu'il alloit lui-même se mettre en campagne avec un parti, pour avertir tous les François qui descendroient la riviere, de se tenir sur leurs gardes.

Il paroît que ce Sauvage n'étoit pas dans le secret de ses compatriotes, car ils étoient entrés dans la conspiration. Le François arriva à la

Sect XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Nouvelle-Orléans peu de temps après que la nouvelle du massacre commis par les Natchès y étoit parvenue. Il trouva les habitans dans la plus grande consternation, & dans une grande inquiétude pour les François établis chez les Yasous. Il les rassura à cet égard; mais on ne tarda pas à savoir qu'on avoit été trompé.

Le 11 Décembre, le Pere Souel, Jésuite, Missionnaire chez les Yasous, qui habitoit le même village que les Corrois & les Offogoulas, fut tué comme il venoit de faire une visite au Chef des Yasous pendant qu'il passoit la riviere. On traita de même un esclave negre qui vouloit sauver du pillage la cabane de ce Religieux. Le lendemain, les Sauvages parurent devant le fort, qui n'étoit qu'à une lieue de leur village. On crut qu'ils venoient complimenter le Chevalier Desroches, qui commandoit en l'absence de Codere, dont on ignoroit le sort. Ainsi on les reçut, & aussi-tôt ils fondirent sur la garnison, composée de dix-sept hommes, & ils la taillerent en pieces. Ils n'épargnerent que quatre femmes & cinq enfans, qu'ils firent esclaves. Un des meurtriers du Pere Souel revêtit la soutane du Missionnaire, & fut avertir les Natchès du succès de leur expédition. Le massacre n'avoit été commis que par les Yasous & les Corrois. Les Offogoulas étoient à la chasse; à leur retour, on les sollicita vivement d'entrer dans la ligue; mais ils reçurent cette proposition avec tant d'indignation, qu'ils quitterent sur le champ le village des Yasous, & furent habiter parmi les Tonicas, qu'ils savoient être inviolablement attachés aux François.

*Aventures d'un Jésuite.*

Le Pere Doutreleau, Missionnaire chez les Illinois, avoit des affaires à la Nouvelle Orléans. Il partit avec les chasseurs de cette nation pour s'y rendre. Le 1er. Janvier 1730, il s'arrêta pour dire la Messe auprès de l'embouchure de la riviere des Yasous. Il étoit habillé, & prêt à la commencer, lorsqu'on vit arriver une pirogue remplie d'Yasous. Ils se présenterent comme amis des François, & leur firent même présent de quelques provisions. Par hasard on vit passer un troupeau d'outardes. Les François tirerent dessus, & n'eurent pas ensuite la précaution de recharger leurs fusils. Les Yasous s'en étant appercus, se mêlerent parmi eux pour assister à la Messe, quoiqu'ils ne fussent pas Chrétiens. L'occasion s'étant présentée favorablement, ils blesserent le Prêtre au bras, & frapperent dans le côté un de ses compagnons. Deux François qui étoient avec lui coururent vers la pirogue, ne doutant pas que le Jésuite ne fût mort; mais en s'éloignant de terre, ils apperçurent ce Religieux avec ses habits sacerdotaux courir pour venir les joindre. Comme ils s'approchoient pour le recevoir, il fut blessé de nouveau par les Sauvages qui le poursuivoient; cependant la pirogue le prit & se sauva.

Lorsqu'elle arriva près du village des Natchès, où les François se proposoient de débarquer, ils virent toutes les maisons brûlées ou renversées, ce qui les engagea à poursuivre leur route. Les Sauvages firent tous leurs efforts pour les attirer à terre; & voyant qu'ils ne pouvoient y réussir, ils tirerent sur la pirogue, mais sans l'atteindre. Les François étant près du village des Tonicas, où ils avoient aussi résolu de ne pas

s'arrêter, une autre pirogue les atteignit : ils se croyoient perdus ; mais ils furent agréablement surpris de la voir remplie de compatriotes. Elle portoit un corps de troupes Françoises, qui alloit châtier les Natchès. On visita les blessures du Pere Doutreleau, & il s'embarqua dans une pirogue qu'on envoyoit à la Nouvelle - Orléans. Il y arriva en effet, & apprit au Gouverneur le massacre des François parmi les Yasous.

*Précaution de Perrier.*

Cet Officier n'avoit reçu que le 2 Décembre précédent les nouvelles certaines du massacre commis par les Natchès. Aussi-tôt il envoya un Capitaine Suisse avec un détachement, pour avertir les François des deux côtés du Mississipi de se tenir sur leurs gardes, & pour construire des redoutes de distance en distance pour la sûreté des esclaves & des troupeaux. Il chargea aussi le Capitaine de visiter exactement les petites Tribus de Sauvages établies sur les bords du Mississipi, afin qu'on ne leur fournît point d'armes. Ensuite il dépêcha un courrier à deux Chefs des Chactas, qui chassoient près de Pontchartrain, pour les engager à venir le joindre. Le lendemain, vint une pirogue du pays des Illinois, dans laquelle étoit un Chactas, qui demanda une audience particuliere. Perrier l'ayant fait introduire, ce Sauvage lui dit qu'il étoit d'autant plus fâché du massacre commis par les Natchès, qu'il auroit pu le prévenir, s'il n'avoit pas cru que ce qu'on lui avoit dit à cet égard fût faux. » La raison, » ajouta-t-il, qui m'a déterminé à n'y pas ajou- » ter foi, fut qu'on m'assura que ma nation étoit » entrée dans cette conspiration : si vous voulez, » mon pere, que j'aille dans mon pays, je re-

» viendrai dans peu, & je vous dirai tout ce qui » s'y passe «.

Perrier l'ayant renvoyé, d'autres Indiens vinrent l'avertir de surveiller la nation des Chactas : il apprit en même temps que deux François avoient été tués sur la Mobile; qu'on n'avoit pu découvrir les meurtriers, mais que le bruit public étoit que les Chactas se disposoient à attaquer le fort & toutes les habitations des François. Perrier auroit voulu cacher aux colons des nouvelles aussi affligeantes; mais elles se répandoient de plus en plus, & la consternation devint si générale, que la terreur s'empara de tous les esprits à la vue de trente Chactas qui vivoient dans le voisinage de la ville, & qu'en conséquence Perrier fit égorger par les Negres.

Le 5 Décembre, il envoya un vaisseau en France pour avertir la Cour & la Compagnie de l'état déplorable de la Colonie, & demander des secours proportionnés aux besoins. Deux jours après, un des Chefs Chactas qu'il avoit mandé, arriva à la Nouvelle Orléans, & lui dit qu'il avoit envoyé sa lettre à ses compatriotes, & qu'il avoit invité tous ceux qui étoient ennemis des Natchès, à marcher contre eux. Il l'avertit en même temps de se tenir en garde contre les petites Tribus. Perrier lui répondit qu'il les soupçonnoit aussi; mais qu'il étoit persuadé que si elles étoient dans la conspiration, c'étoit parce que les Chactas les y avoient engagées; qu'au reste il avoit pris toutes les précautions contre le danger, & qu'il n'étoit pas fâché que les Chactas sussent que la conjuration étoit découverte.

Un Officier François, nommé *Regis*, résidoit

alors parmi les Chactas pour observer tous leurs mouvemens. Perrier ne recevant aucunes nouvelles de lui, envoya de Lusser, Capitaine Suisse, pour remplir sa place, & lui rendre compte des dispositions de la nation. Le 4 Janvier, il apprit que les Natchès avoient visité les Chactas avec le calumet, & cette circonstance augmenta ses inquiétudes; mais le 16 il reçut une lettre de Regis, qui lui apprenoit que les Chactas avoient chanté la chanson de mort; qu'au nombre de sept cents guerriers ils étoient en marche contre les Natchès, & que cent cinquante autres marchoient contre les Yasous pour délivrer les prisonniers François & Negres. Le lendemain, Perrier reçut une lettre de Saint-Denis, qui lui annonça que le poste qu'il gardoit chez les Natchitoches étoit hors de danger.

*Découragement des colons.*

Cependant l'inquiétude regnoit toujours dans la Colonie. Perrier étoit convaincu qu'à la sollicitation des Chichacas, les petites Tribus étoient entrées dans la conspiration, & que le massacre eût été général, si les Natchès ne s'étoient pas trop pressés. Après avoir tout mûrement examiné, il résolut de prendre confiance dans les Chactas, & de les employer à la destruction des Natchès. Dans ces circonstances, deux vaisseaux de la Compagnie arriverent heureusement à la Nouvelle-Orléans, & dès-lors Perrier se détermina à marcher sans délai contre les Natchès; il engagea les Chactas à gagner les petites Tribus, ou du moins à obtenir d'elles qu'elles n'entreroient point dans la conspiration. Cependant ses forces n'étoient pas égales à celles de l'ennemi puissant qu'il avoit à combattre, ainsi qu'on en

en peut juger par la lettre qu'il écrivit au Ministere le 18 Mars.

» Vous ne devez pas, dit-il, juger de mon » entreprise par le petit nombre de soldats que » j'ai à opposer à l'ennemi. Je vois la consternation s'étendre, & la crainte augmenter de » jour en jour. J'ai caché le nombre de nos » ennemis; j'ai soutenu que la conspiration dont » on parloit n'étoit qu'une chimere inventée par » les Natchès, pour m'empêcher de les attaquer. Si je l'avois pu, je me serois tenu sur la » défensive, & j'aurois attendu de nouvelles » troupes de France pour prévenir le reproche » d'avoir sacrifié deux cents François sur cinq » ou six cents que j'ai en tout pour défendre » l'embouchure du fleuve. L'événement a montré que le parti le plus prudent n'est pas toujours celui qu'il faut prendre. Notre situation exigeoit des remedes violens, & si nous » étions hors d'état de faire du mal à nos ennemis, nous devions au moins les alarmer. » Le hasard nous a bien servis, & nous avons » terminé glorieusement une expédition qui » nous laisse enfin un peu de repos. Nous avons » repris environ deux cents femmes ou enfans » avec tous nos Negres, & nous avons forcé » nos ennemis à abandonner leurs forts & leurs » terres. Si nous avions pu retenir nos Sauvages » deux ou trois jours de plus, pas un Natchès » ne se seroit sauvé; mais j'ai pris de si bonnes » précautions, que leur destruction n'est que différée. Cependant ce sont les Chichacas qui sont » nos plus cruels ennemis, parce qu'ils sont entiérement dévoués aux Anglois, qui, quoiqu'en

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

» paix avec nous, ont conduit toute la conspiration. Je n'ai pas jugé à propos de leur faire » déclarer la guerre par les Chactas, qui le désirent ardemment, parce que je n'ai reçu ni » ordres ni secours de France «.

*Perrier fait des préparatifs pour châtier les Natchès.*

Le grand objet de Perrier étoit donc de gagner les Chactas & les autres Sauvages du voisinage du fort de la Mobile. Dès qu'il eut appris les nouvelles du massacre des Natchès, il les communiqua à Diron, qui commandoit dans ce fort, & lui ordonna de sonder les Chactas, pour savoir s'il pouvoit se fier à eux. La difficulté étoit de trouver quelqu'un assez hardi pour oser aller chez ces Barbares dans de pareilles circonstances. Un nommé *le Sueur*, natif du Canada, qui avoit été conduit encore enfant dans la Louisiane, & qui avoit presque toujours vécu parmi les Chactas, se chargea de cette périlleuse commission, & partit pour le fort de la Mobile. Il arriva, après de grandes fatigues, dans leur village, & y fut par-tout bien reçu. Ce fut lui qui les détermina à lever sept cents guerriers pour les envoyer contre les Natchès.

En même temps Perrier fit remonter le fleuve à deux vaisseaux de la Compagnie, jusqu'au village des Tonicas, & il envoya des messagers aux Illinois, pour les informer de ce qui s'étoit passé, & des résolutions qu'il avoit prises. Il fit creuser un fossé profond autour de la Nouvelle-Orléans, plaça des gardes aux quatre coins de cette ville, & forma quatre compagnies de milice, composées des habitans, pour veiller à la défense de cette capitale.

Ces précautions ne lui laissant plus d'inquié-

tudes que pour les établissemens & les maisons écartées, il les fit environner de retranchemens, & fit construire des forts dans les endroits les plus exposés. Ensuite il se mit à la tête de sa petite armée, dont le rendez-vous étoit à la baie des Tonicas. Mais il songea que sa présence seroit plus nécessaire à la Nouvelle-Orléans, parce que si les Chactas se déclaroient contre les François, il étoit à craindre que les Negres du voisinage de la capitale ne se joignissent à eux pour recouvrer leur liberté & partager le pillage : en conséquence il confia la conduite de l'expédition contre les Natchès au Chevalier de Loubois, Major de la Nouvelle-Orléans, dont le courage & l'expérience étoient connus. Le premier effet des dispositions de Perrier fut que les petites Tribus des bords du Mississipi prirent le parti des François, & le Sueur engagea les Sauvages de la Mobile à suivre leur exemple. D'un autre côté, Perrier comptoit sur la fidélité & l'amitié des Illinois, des Akamas, des Offogoulas, des Tonicas & des Natchitoches. Pendant toute la durée de la guerre, ces nations donnerent les preuves les plus signalées de leur attachement pour les François.

*Il charge Loubois de cette expédition.*

Cependant les Natchès ne paroissoient point alarmés de l'orage qui les menaçoit ; ils espéroient attirer dans leur parti les Tonicas, & ils leur avoient envoyé la petite Tribu des Tieux pour leur offrir une portion des dépouilles des François, à condition qu'ils se réuniroient aux ennemis de ces étrangers : mais cette négociation ne réussit point. Le sieur Merveilleux arriva à cette époque à la baie des Tonicas avec un déta-

*Détails de cette guerre.*

chement de troupes Françoises, & il se retrancha pour éviter les surprises. Huit jours après, Loubois arriva avec un renfort de vingt-cinq hommes, & il trouva l'armée en bon état. Il avoit auparavant envoyé un Officier, nommé *Mexplex*, avec quatre hommes, pour prendre quelque connoissance de la situation & des forces de l'ennemi, & pour mieux réussir, il les autorisa à les amuser par des propositions de paix; mais au moment où ils débarquerent, ils furent accueillis par une décharge de mousqueterie qui tua trois de ces hommes, & les deux autres furent faits prisonniers.

Le lendemain matin, les Natchès envoyerent un prisonnier François à Loubois, pour faire de leur part des propositions de paix. Ils demandoient que Brouttin, qui avoit commandé chez eux, & le grand Chef des Tonicas, leur fussent remis comme otages; ils désignoient ensuite les especes de marchandises qu'ils exigeoient pour la rançon des femmes, des enfans & des esclaves qu'ils avoient faits prisonniers. On prétend que leur intention étoit d'égorger les François qui leur auroient porté ces marchandises, & ensuite de vendre les esclaves aux Anglois. Quoi qu'il en soit, Loubois retint le François Député; ce que les Natchès regarderent comme une violation de la foi publique, qui les autorisa à traiter cruellement Mexplex & l'autre prisonnier.

Dans ces entrefaites, le Sueur, à la tête des Chactas, arriva au pays des Natchès, & le 27 Janvier il les attaqua. Leur impétuosité fut telle, qu'ils tuerent quatre-vingts hommes, prirent seize femmes prisonnieres, reprirent cinquante-une femmes ou enfans François, les deux ou-

vriers que les Natchès avoient conſervés, & cent cinquante Negres ou Négreſſes. Cette victoire eût été complette, ſi les Negres, qui s'étoient liés avec les Natchès, n'avoient pas pris les armes contre les Chactas, & ne les euſſent empêchés de s'emparer du magaſin à poudre. On blâma Loubois d'avoir perdu tant de temps dans la baie des Tonicas; & en effet il étoit honteux de laiſſer aux Barbares tout l'honneur de cette expédition.

Tel eſt le récit de Charlevoix; mais dans ce que nous dirons de la ſuite de cette guerre, nous ſuivrons la relation de M. le Page du Prat, qui en fut témoin oculaire. Loubois ne ſe croyoit pas aſſez fort pour attaquer les Natchès avant de s'être joint aux Chactas. Il ne connoiſſoit point le pays qui ſéparoit les Tonicas de ces Indiens, & cependant il avoit négligé d'entretenir une correſpondance avec le Sueur. Impatient de ſavoir ce qui ſe paſſoit chez les Natchès, il avoit envoyé Mexplex & quatre François en qualité d'eſpions, au lieu d'envoyer les Tonicas, qui étoient plus en état de bien remplir cette commiſſion (*a*). Quoi qu'il en ſoit, ces eſpions furent attaqués comme nous l'avons dit. Trois furent tués; des deux autres qui furent pris, l'un fut envoyé en qualité de Député à Loubois, qui le garda, & Mexplex fut brûlé. Il ſouffrit ſon ſupplice avec un courage dont il y a peu d'exemples. Il ne ſatisfit pas même la barbare curioſité des Natchès, qui vouloient ſavoir juſqu'à quel

(*a*) Voyez la Note II.

point il étoit possible de faire pleurer ou rugir un François.

Cependant, lorsqu'ils surent que l'armée Françoise étoit à la baie des Tonicas, ils perdirent toute leur résolution. Le Soleil paroissoit être le seul parmi eux à qui il fût resté un peu de courage & de prudence. Il assembla un Conseil de guerre, & ordonna qu'on y amenât celle des femmes prisonnieres qui entendoit le mieux le langage des Natchès. Entourée de Barbares armés, la crainte glaça sa langue; mais, encouragée par des paroles de douceur, elle reprit ses sens Le Soleil lui demanda si elle croyoit qu'après la maniere dont sa nation s'étoit conduite avec les François, il étoit possible d'espérer une paix sérieuse. La femme répondit qu'oui, ce qui fit beaucoup de plaisir aux Natchès. Le Soleil lui dit que la mort de Mexplex devoit être regardée comme des représailles de celle d'un de leurs Chefs que Bienville avoit fait mourir. La femme répondit qu'il avoit raison; & après quelques autres questions, auxquelles elle répondit d'une maniere satisfaisante, on la renvoya.

Dans ces entrefaites, les Chactas arriverent au nombre de 15 ou 1600 hommes, sous les ordres de le Sueur. Les Natchès méprisoient les Chactas, & il les auroient attaqués sur le champ, s'ils n'avoient craint qu'il y eût avec eux des troupes Françoises; en conséquence ils se tinrent sur la défensive. Plusieurs d'entre eux, qui ne croyoient pas que les François osassent les attaquer, vivoient sans défiance à la campagne, & si les Chactas avoient été un peu plus actifs, ils auroient pu prendre le Soleil & sa femme, qui

eurent peine à gagner le fort. Les Chactas entrerent dans la cabane, & y trouverent plusieurs femmes Françoises, qui, se croyant en sûreté avec les Chactas, alliés de leurs compatriotes, avoient feint de ne pouvoir pas suivre leur Maîtresse dans sa fuite. Les Chactas leur demanderent où étoient les effets du Soleil. Elles répondirent qu'il les avoit fait emporter par ses domestiques ; alors les Chactas les prirent en qualité d'esclaves, pour les dédommager ; ils prirent aussi une vieille femme Natchès, à laquelle ils enleverent la chevelure, & qu'ils firent ensuite brûler à petit feu.



Au mois de Mars, Loubois arriva à l'ancien établissement que les François avoient chez les Natchès. Il y resta campé pendant cinq jours, & il en mit trois pour se rendre au fort, parce qu'il étoit obligé de conduire son artillerie à force de bras. Enfin la tranchée fut ouverte. Quatre pieces de canon montées en batterie firent peu d'effet, parce que le fort n'étoit, pour ainsi dire, qu'une masse de grosses poutres. Les Natchès avoient aussi quatre canons qu'ils avoient enlevés du fort Rosalie ; mais comme ils ne savoient point les employer, ils leur furent d'un très-petit avantage.

*Les Natchès sont assiégés dans leur fort par les François & les Chactas.*

Cependant les Chactas étoient pour les François de fâcheux alliés. On avoit cru d'abord qu'après l'arrivée de la grosse artillerie le siége ne dureroit pas huit heures ; mais voyant combien peu on faisoit de progrès, ces Sauvages ne s'occupoient plus du siége, & ne pensoient qu'à satisfaire leur avarice & leur insolence. Le 15 Février, du Parc, Interprete François, eut ordre de s'avancer avec deux drapeaux dans ses

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

mains, & de ſommer encore une fois les Natchès de ſe rendre. Lorſqu'il fut aſſez près pour être entendu, il dit aux aſſiégés qu'ils pouvoient acheter la paix, en donnant la liberté aux priſonniers François & aux Negres. On lui répondit par une décharge de mouſqueterie, qui lui fit tomber les drapeaux des mains, & qui lui fit prendre la fuite. C'eût été un grand triomphe pour des Sauvages de s'emparer de deux drapeaux François; en conſéquence ils réſolurent de tenter d'enlever ceux-ci, en ſortant de l'autre côté du fort. Quelques priſonnieres Françoiſes, qui par haſard étoient auprès de cette porte, ſaiſirent cette occaſion de ſe ſauver au camp de leurs compatriotes, où elles arriverent malgré une grêle de balles que les Sauvages firent pleuvoir ſur elles.

Cet incident retarda la ſortie, & ils ne réuſſirent pas à enlever les deux drapeaux par le courage & l'activité d'un François, nommé, à cauſe de ſa petite taille, *le Petit Pariſien.* Bravant tout le feu des aſſiégés, il fut les ramaſſer, & les porta à Loubois, qui l'éleva, en récompenſe, au grade de Sergent.

L'Hiſtoire fournit peu d'exemples de la fureur infernale avec laquelle les Natchès continuoient à ſe défendre. Les femmes Françoiſes qui s'étoient ſauvées, déclarerent qu'elles ne l'auroient jamais entrepris, ſi elles n'euſſent pas été perſuadées que ces Barbares enragés leur réſervoient une mort tragique qui leur paroiſſoit inévitable. Ils furent en effet ſi irrités de l'évaſion de ces femmes, qu'ils firent périr les enfans de ces infortunées dans les tourmens les plus recher-

chés ; & enſuite ils expoſerent leurs membres ſur les paliſſades du fort. Cet horrible ſpectacle cauſa plus qu'aucun aucun autre motif leur réduction, en ce qu'il excita une indignation générale parmi les François.

Le 22, les Natchès, au nombre de deux cents hommes, firent une nouvelle ſortie par trois différens endroits, & furent attaquer un poſte des tranchées, gardé par un Officier & trente hommes qui prirent tous la fuite, parce qu'ils crurent que les Chactas trahiſſoient les François. Les Natchès étoient ſur le point d'enlever l'artillerie ; mais le Chevalier d'Artaguette, ſuivi ſeulement de cinq hommes, fondit ſur les Barbares, les repouſſa dans la ville, & reprit poſſeſſion du poſte. Enfin les tranchées étoient ſi près du fort, que les aſſiégés commencerent à trembler. Charlevoix prétend que les François les menacerent de réduire en cendres le fort & tout ce qu'il contenoit, ſi les aſſiégés ne renvoyoient pas ſur le champ les priſonniers. Les Natchès envoyerent Madame des Noyers pour faire des propoſitions ; & Loubois, pour toute réponſe, lui ordonna de reſter au camp. Du Prat dit ſeulement que les Natchès voyant les François ſi près du fort, ceſſerent de tirer, & demanderent un pourparler. Les François ayant auſſi fait ceſſer leur feu, on vit arriver Ette Actal, l'un des aſſiégés. Introduit dans la tente du Général, il dit que les aſſiégés, après avoir tenu pluſieurs Conſeils, avoient arrêté de délivrer aux François les femmes & les enfans qu'ils avoient dans le fort, à condition qu'on accorderoit à la nation une paix durable, &

qu'on la laisseroit vivre tranquillement sans trouble & sans invasion dans ses terres.

*Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.*

Loubois répondit qu'il leur accorderoit la paix telle qu'ils la désiroient ; mais que ce ne seroit qu'après qu'ils auroient exécuté les conditions qu'ils venoient de se prescrire eux-mêmes ; comme aussi après qu'ils auroient rendu la liberté à tous les François qu'ils retenoient en esclavage, & qu'ils auroient restitué tous les Negres & Négresses, avec leurs enfans des deux sexes qui avoient appartenu aux François ; qu'ensuite ils détruiroient leur fort ; & il promettoit qu'après que toutes ces conditions seroient remplies, les François & les Chactas se retireroient chez eux.

*Ils capitulent, & trompent leurs vainqueurs.*

Ette Actal fut renvoyé avec cette réponse, & il en rendit compte au grand Soleil. Elle occasionna bien des débats. Les Natchès insisterent pour ne délivrer que les prisonniers seulement, encore voulurent-ils les livrer aux Chactas, & que cependant les François se retirassent avec leur artillerie ; autrement ils menaçoient de faire brûler tous les prisonniers. Loubois, qui craignoit qu'ils n'exécutassent ces menaces, se retira, & le 25, les prisonniers furent mis entre les mains des Chactas. Comme l'intention de Loubois n'étoit point de laisser échapper les Natchès, le lendemain il parut devant le fort ; mais il fut surpris au delà de toute expression, de le trouver abandonné, en sorte que tout ce qu'il put faire, fut de bâtir un autre fort sur les bords de la riviere.

Cependant les prisonniers François étoient entre les mains des Chactas, qui refuserent de les livrer,

*Les Chactas obligent les François à leur payer la rançon de leurs prisonniers.*

à moins qu'on ne leur payât une rançon exorbitante. Il étoit inutile de disputer avec une nation aussi avide & aussi vicieuse (*a*). Loubois leur offrit une somme raisonnable ; & sur le refus qu'ils firent de l'accepter, les deux partis alloient se battre, lorsque le Chef des Tonicas, qui jouissoit d'une grande considération parmi les Sauvages, détermina les Chactas à se contenter de la somme qui leur étoit offerte, & de livrer sur le champ les prisonniers. Quand il fallut payer, Loubois trouva le moyen de différer jusqu'au lendemain ; &, pendant la nuit, il fit partir sur des canots tous les prisonniers. Le jour étant venu, il fit entendre aux Chactas qu'il n'avoit pas au camp l'argent nécessaire, & qu'ils de-

(*a*) Charlevoix haïssoit singuliérement ces Sauvages, ainsi que les Natchès. On peut conjecturer ses motifs d'après l'anecdote suivante qu'il raconte. Quelque temps avant que les Chactas se fussent ouvertement declarés pour les François, ils envoyerent des Députés aux Natchès pour réconcilier ceux-ci avec les François. Lorsque ces Députés arriverent, les Natchès furent au devant d'eux revêtus, ainsi que leurs chevaux, des chapes, des chasubles & autres ornemens de la chapelle Françoise qu'ils avoient pillée. Les uns portoient des patenes pendues à leur cou ; les autres buvoient de l'eau-de-vie dans les ciboires & les calices ; en un mot, ils employerent tous les vases sacrés aux usages les plus sacriléges.

Cet accueil flatta beaucoup les Chactas, qui étant dans la suite devenus maîtres de ces ornemens & de ces vases, s'en servirent d'une maniere aussi impie que les Natchès. Charlevoix finit une de ses lettres, dans laquelle il parle de cette nation, en disant que l'Amérique n'a jamais nourri de Sauvages plus insolens, plus fiers, plus dégoûtans, plus importuns & plus insatiables que les Chactas.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

voient attendre jusqu'à ce que l'armée fût retournée à la Nouvelle-Orléans. Les Chactas ne répondirent rien ; mais ils vouloient retenir les prisonniers ; & comme ils étoient partis, ils garderent en qualité d'otages un François & quelques Negres.

Cette affaire étant finie, on commença la construction du fort, dont le commandement fut donné au Chevalier d'Artaguette, avec une garnison de cent vingt hommes ; ensuite l'armée retourna à la Nouvelle-Orléans ; & les Chactas, ainsi que les Tonicas, reprirent le chemin de leur pays. Lorsque les femmes Françoises arriverent à la Nouvelle-Orléans, elles étoient dans la situation la plus déplorable. Presque nues, la faim & la fatigue les avoient épuisées ; mais la Chaise, Commissaire de la Louisiane, les habilla, & les rétablit avec beaucoup de soin.

La maniere dont les Chactas s'étoient conduits à l'égard des François, avoit excité une indignation générale dans la Colonie ; cependant ils furent obligés de les ménager. Les Natchès, au lieu d'être détruits, étoient devenus des ennemis plus acharnés que jamais, & on s'attendoit que tôt ou tard ils feroient des efforts pour se venger de la perte de leur pays.

Parmi les Negres qu'ils avoient rendus aux François, il y en avoit quelques uns de ceux qui avoient combattu pour les Natchès ; on les fit pendre ; mais on livra les trois plus coupables aux Chactas, qui les firent périr dans les tourmens les plus cruels, sans doute pour augmenter dans les Negres l'horreur pour ces

Sauvages, & les rendre plus soumis aux François. Les Yasous, les Corrois & les Tioux furent plus malheureux que les Natchès. La nation des Tioux fut absolument exterminée, & des deux autres il resta à peine quinze hommes vivans, qui se réunirent aux Natchès.

*Intrigues des Chichacas.*

C'est à cette époque qu'on commença à s'appercevoir des intrigues des Chichacas. Ils avoient en vain sollicité les Akansas, les Tonicas & les Illinois, d'entrer dans la conspiration générale. Dès que les Illinois eurent appris les massacres commis par les Natchès & par les Yasous, ils leverent deux compagnies, qui se rendirent à la Nouvelle-Orléans pour pleurer la mort des Missionnaires, & offrir leurs services au Gouverneur François. Perrier les reçut avec pompe. Lorsque ces Sauvages prirent congé, ils promirent de défendre toute la partie de la province du Haut-Missisipi.

Perrier reçut ensuite l'avis que les Anglois excitoient les Chactas, par des présens considérables, à faire la guerre aux François. Il en rendit compte à la Cour, & demanda des renforts. Les Natchès continuoient aussi leurs excursions & leurs massacres. Six d'entre eux, qui se disoient Chactas, & qu'on ne pouvoit reconnoître, se présenterent au fort, & y furent reçus. Pendant quelque temps ils le parcoururent tranquillement. Voyant ensuite que la porte n'étoit gardée que par une sentinelle, & que de la garde entiere il n'y avoit que quatre soldats qui ne fussent pas endormis, ils égorgerent la sentinelle, & attaquerent ensuite la grand'garde. Les soldats s'éveillerent, prirent les armes, tuerent cinq Natchès,

*Les Natchès continuent leurs incursions.*

& firent prisonnier le sixieme, qu'ils firent brûler sur le cadre (a).

Vers le même temps, un parti de Tonicas ayant pris une femme Natche, on la conduisit à la Nouvelle-Orléans ; & Perrier la fit livrer aux soldats, qui la mirent au cadre, pour faire voir, dit-on, comment les François faisoient mourir leurs ennemis. Cette femme souffrit cet horrible supplice sans jeter un cri, sans même répandre une larme ; elle se contenta d'annoncer à ses bourreaux que sa mort seroit vengée.

Peu de temps après, une femme Françoise ayant entendu quelques décharges de mousqueterie dans un bois, jeta l'alarme dans la Colonie. Perrier fit prendre les armes aux troupes & aux habitans, & envoya un fort détachement pour reconnoître la cause de ce bruit ; les femmes se réfugierent dans les églises, & à bord d'un vaisseau qui étoit dans la rade ; mais après une exacte recherche, le détachement revint sans avoir rien trouvé, & rétablit la tranquillité parmi les colons.

Cependant les Natchès avoient tué neuf François & dix-huit Negres, & Perrier vit qu'il falloit ou abandonner la Colonie, ou exterminer ces Barbares. Avant de rien entreprendre, il crut devoir détacher absolument les Chactas des Anglois, & il invita leurs Chefs à se rendre à une assemblée au fort de la Mobile. Lorsqu'il débarqua, ces Chefs l'attendoient, &

(a) Ce cadre étoit composé de quatre solives réunies à angles droits. On y attachoit les quatre membres du patient, & on le faisoit brûler à petit feu.

il fut très-flatté de voir qu'ils avoient amené le grand Chef des Caonitas, nation très-liée avec les Anglois, & un Chef des Chichacas.

Perrier venoit aussi de recevoir des renforts de France, & son premier soin fut de s'informer de l'effet que cette nouvelle avoit produit sur les Sauvages. On lui dit qu'ils sentoient bien qu'ils méritoient le ressentiment des François; qu'ils avoient d'abord refusé de venir à l'assemblée, mais qu'enfin ils avoient cédé aux sollicitations des Chactas occidentaux.

*Négociations de Perrier avec les Sauvages.*

Le 28 Octobre, les conférences furent ouvertes par les Chactas qui, dans leurs discours, firent profession de l'attachement le plus inviolable pour le Roi de France; ils insinuerent artificieusement que le parti le plus sage de la part des François, étoit d'oublier tout ce qui s'étoit passé, & de vivre à l'avenir en bonne intelligence avec toutes les nations. Perrier en convint; mais il leur parla sérieusement des Negres qu'ils avoient enlevés aux Natchès, & qu'ils retenoient toujours, quoiqu'ils eussent promis de les renvoyer à la Colonie. Ils répondirent qu'ils étoient toujours dans cette intention; mais qu'il falloit que leurs Maîtres vinssent les chercher, parce que plusieurs de ces Negres avoient été tués en essayant de s'en retourner.

Perrier ayant remarqué quelques semences de jalousie entre les Chactas orientaux & les occidentaux, leur proposa de réunir leurs intérêts sous un seul Chef, & leur dit qu'il avoit jeté les yeux sur le Chef des Castachas, connu par sa sagesse & son courage. Les Sauvages accepterent cette nomination, & Perrier donna à ce

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Chef le titre d'Empereur des Caonitas. Le nouveau Prince se dévoua entiérement aux François.

Avant d'aller plus loin, nous donnerons quelques détails sur les Sauvages de la Louisiane, & nous suivrons l'opinion de du Pratz, qui nous a paru la meilleure.

*Détails sur les différentes nations Indiennes.*

Lorsque l'Amérique fut découverte par Colomb, elle étoit aussi peuplée qu'aucune autre partie du globe; l'arrivée des Européens fut le signal de la destruction des Américains. Outre le nombre de ceux qui périrent par le fer, ou par les bourreaux des Espagnols, des millions d'autres se dévouerent à la mort, pour ne pas survivre à la perte de leur liberté, ou à celle de leurs Souverains. Parmi les Sauvages du Nord, deux ou trois nations guerrieres détruisirent dans le même temps les peuples qui les avoisinoient. Les Chichacas, après avoir exterminé tous leurs voisins, porterent la désolation jusqu'à cinq cent quarante milles de leur pays, & dépeuplerent entiérement le Nouveau-Mexique. Les Iroquois en firent de même à l'est de la Louisiane, & leur exemple fut suivi à l'ouest par les Padoucas.

Aux fureurs de la guerre se joignirent les maladies, & entre autres la petite vérole, qui fit disparoître des nations entieres. Leur maniere de vivre, l'habitude où étoient ces peuples de loger toute un famille dans la même cabane, favoriserent la communication des contagions, & on vit plusieurs Sauvages préférer la mort au désagrément d'avoir leur visage cicatricé par la petite vérole. Les rigueurs du froid n'étoient

pas

pas moins funestes à des hommes sur lesquels la plus légere variation de l'atmosphere faisoit une grande impression, parce qu'ils passoient un long espace de temps enfermés dans leur cabane avec un grand feu.

Les Européens connurent d'abord les Indiens qui sont à l'est de la Louisiane, & ils formoient un grand nombre de nations. Les Apalaches sont les plus orientaux, & ne sont aujourd'hui qu'une très-petite partie de la grande nation qui habitoit les montagnes Apalaches. Au nord de ce peuple, sont les Alibamons, qui aiment mieux les François que les Anglois, mais qui furent négligés à cause de leur grand éloignement. A l'est de ceux-ci, on trouve les Caouitas. Ils commerçoient avec les Anglois dans le temps même où les François furent si puissans dans la Louisiane. Au nord des Alibamons, sont établis les Abeikas & les Conchaes, qui sont probablement le même peuple. Ils sont éloignés des grandes rivieres. Les Cherokes habitent à l'est des Abeikas ; ils mettent les Apalaches à à l'abri des irruptions des Iroquois, & ils eurent la politique de former contre ces Sauvages une ligue qui maintint dans leur pays une assez grande tranquillité. Tous ces Indiens sont les plus libres & les plus indépendans de l'Amérique.

*Apalaches.* *Alibamons.* *Caouitas.* *Abeikas; Conchaes.* *Cherokes.*

Pour décrire les autres Sauvages de la Louisiane, nous remonterons la riviere de la Mobile en partant de son embouchure. La Tribu la plus voisine de la mer est celle des Chatots, très-peu considérable, très-douce, & professant la Religion Catholique. En suivant au nord, on

*Chatots.*

trouve le fort Louis, & au dessus les Thomez, peuple simple & bon, peu nombreux, & Catholique. Au nord de ceux-ci, sont les Taensas, qui n'ont pas plus de cent cabanes ou familles. Cette nation est une branche des Natchès, & conserve avec soin le feu sacré, dont la garde est confiée à des hommes, par la raison singuliere que les femmes ne veulent pas sacrifier leur liberté à cet emploi. Les Mobiliens sont presque à l'embouchure de la Mobile. Toutes ces nations sont dociles & pacifiques. Elles sont trop peu considérables, prises séparément, pour pouvoir rien entreprendre. Elles parlent la langue des Chichacas, qu'elles reconnoissent pour freres.

*Thomez. Taensas.* *Mobiliens.*

*Pachca-Ogoulas.*

Du côté de la mer, à l'ouest de la Mobile, sont les Pachca-Ogoulas, ou la nation du Pain, qu'on appelle communément *Pensacolas.* Ces peuples habitent sur une baie du même nom, & composent un petit village. Les Canadiens François vivent parmi eux en freres ; ils sont si tranquilles, qu'ils n'ont aucune idée de la guerre, & n'ont pas de guerrier chez eux. En remontant la Mobile, entre cette riviere & celle de Pensacola, sont les Chactas, la plus nombreuse de toutes les nations Indiennes de la Louisiane, puisqu'elle a vingt-cinq mille guerriers. Deux raisons ont contribué à cette population ; la premiere, c'est parce qu'ils sont fort laids, & qu'ils se soucient peu de la petite vérole ; la seconde, c'est parce qu'ils ont des dispositions très-pacifiques qui leur font éviter la guerre ; & leur multiplication étonnante fait dire aux Sauvages voisins, qu'ils jaillissent de terre. Les Chactas sont

*Chactas.*

à environ quatre-vingts lieues de la mer. Ils sont éloignés d'environ soixante lieues des Chichacas; mais le passage de l'un à l'autre est impraticable, parce qu'ils sont séparés par des montagnes escarpées. 

Les Chichacas sont forts, bien faits, & guerriers. Ils paroissent n'être aujourd'hui que les débris d'un peuple nombreux & puissant. En effet, leur langue est celle de presque tous les Sauvages de la Louisiane. Les Colapissas sont peu éloignés de la Nouvelle-Orléans; mais ils sont si peu considérables, que les François n'avoient que très-peu de liaisons avec eux. A vingt lieues au dessus de la Nouvelle-Orléans, sont les Oumas, ou la Nation Rouge, que l'usage immodéré de l'eau-de-vie détruisit presque entiérement, lorsque les François s'établirent à la Nouvelle-Orléans. On rencontre ensuite les Tonicas, qui ont été toujours dévoués aux François. En reconnoissance de leurs services, le Roi de France envoya à leur Chef le brevet de Brigadier des armées des Nations Rouges, avec une médaille d'argent attachée à un ruban bleu, & une canne à pomme d'or. Cette nation a une langue particuliere, dans laquelle n'est point la lettre *R*, qu'on ne prononce jamais.

*Chichacas.*

*Colapissas.*

*Oumas.*

*Tonicas.*

Viennent ensuite les Natchès, dont nous avons déjà parlé. En 1720, ils habitoient les bords de la petite riviere qui porte leur nom. Leur principal village, où résidoit leur grand Soleil, étoit situé sur le bord de la riviere, & les autres villages étoient autour de celui-là, à un mille du fort de Rosalie. Parmi ces Indiens,

*Natchès.*

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Grifgras. Thioux.*

vivoit une nation étrangere, que les François appelerent *Grifgras*, & les reftes des Thioux, peuple prefque entiérement détruit par les Chicacas. Suivant la tradition, les Natchès étoient la nation la plus refpectable de l'Amérique feptentrionale; toutes les autres les reconnoiffoient pour leurs Supérieurs & leurs Directeurs. Ils occupoient tout le pays qui s'étend depuis Manchac, à cinquante lieues de la mer, jufqu'à la riviere Wabash, contrée immenfe qui renferme plus de quatre cent foixante lieues. Ils avoient cinq cents Soleils ou Princes, qui tous exerçoient un pouvoir defpotique. Lorfque le grand Soleil mouroit, un grand nombre de fes fujets étoient immolés fur fon tombeau, ce qui avoit également lieu aux funérailles du fils du grand Soleil, ou à celles d'un fimple Soleil. Ces Sauvages ambitionnoient de mourir dans ces occafions. Cet ufage barbare fuffit pour détruire la nation la plus nombreufe. La guerre ne contribua pas moins à dimiuuer celle des Natchès. Leurs Chefs indépendans fe querelloient fans ceffe, & leur pouvoir étoit fi abfolu, qu'un mot ou un figne fuffifoit pour faire mourir ceux qui leur déplaifoient. Mais la circonftance la plus extraordinaire qu'on remarque chez ce peuple, c'eft que le gouvernement n'eft héréditaire pour les mâles que du côté des femmes (*a*).

Au commencement de ce fiecle, ils pouvoient mettre cinq ou fix mille guerriers en

(*a*) Voyez la Note III.

campagne, & avant même leur guerre avec les François, ils pouvoient à peine en lever douze cents, quoique réunis avec les Grisgras & les Thioux.

*Yasous.*

Quarante lieues au nord des Natchès, & à l'est du Missisipi, sont la riviere & le pays des Yasous, qui ne formoient guere plus de cent familles. Les Coroas, les Chactchi-Oumas, les Ousé-Oumas & les Tapoussas touchent à leur village, & sont eux-mêmes très-peu nombreux. Après le massacre des Natchès, toutes ces Tribus se réunirent aux Chichacas. Les Illinois viennent ensuite, sur les bords d'une riviere qui porte leur nom. On les distingue en Tamaroas, Caskaquias, Caouquias, Pimiteouis, & plusieurs autres Tribus. Auprès du village de Tamaroa, il y avoit un établissement de Canadiens François. Les Illinois en général étoient fort attachés aux François, qui les protégeoient contre les Sioux, les Iroquois & leurs autres ennemis. Ils n'étoient point sans courage, quoique par caractere ils aimassent la paix & la tranquillité. Ils sont une des nations qui ne peuvent pas prononcer la lettre *R*.

*Coroas. Chactchi-Oumas. Ousé-Oumas. Tapoussas. Illinois.*

*Renards.*

Au nord des Illinois, sont les Renards, auxquels les François firent la guerre pendant 40 ans. Cette nation est séparée des cascades de St-Antoine par un espace de trois cents milles de désert; ensuite on trouve les Sioux, qui sont peu connus. On croit cependant qu'ils ont un grand nombre de villages à l'est & à l'ouest du Missisipi.

A l'ouest de ce fleuve, sont plusieurs nations qui sont restées libres, & qui n'ont point de

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Tchaouachas Ouachas.*

*Tchitimachas.*

liaison avec aucune nation. Les premiers sont les Tchaouachas, & les Ouachas, Tribus du même peuple. Les Tchitimachas s'étoient séparés des Natchès, & avoient été une nation considérable qui habitoit les bords des lacs au nord des Tchaouachas. Ils étoient très pacifiques & si contens de leur état, que plutôt que de risquer leur tranquillité, ils renoncerent à tous les avantages que la protection des François pouvoit leur procurer. L'un d'eux tua un jour un Missionnaire, & les François leur firent la guerre; mais enfin on leur accorda la paix, parce qu'ils envoyerent la tête du meurtrier.

*Atac-Apas.*

Du côté de la mer vers l'ouest, on trouve les Atac-Apas, ou *les mangeurs d'hommes*, ainsi nommés à cause de l'horrible usage pratiqué parmi eux de se dévorer les uns les autres. Ils ont peu de liaisons avec les Européens, & mangent tous les étrangers qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. Du Pratz, en parlant de ce peuple, raconte l'anecdote suivante.

Le Gouverneur de la Louisiane ayant une dépêche à envoyer à l'ouest de l'embouchure du Mississipi, & sachant qu'un vaisseau étoit arrivé de France dans ce fleuve, fit prier par un brigantin le Capitaine d'envoyer à terre un Officier avec un petit détachement. Le Commandant de ce brigantin avoit avec lui un Canadien nommé *Charleville*, qui connoissoit tous les chemins des Sauvages, & qui récemment avoit tenté de trouver la source du Mississipi; mais les Sioux l'empêcherent de poursuivre cette recherche. L'Officier & un Sergent avec le petit détachement, furent débarqués à la baie de St.

Bernard. Ils trouverent le pays ſi beau, qu'ils réſolurent d'y prendre le divertiſſement de la chaſſe, contre l'avis de Charleville.

Sect. XVIII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Aventure d'un Officier François.*

Le Capitaine du brigantin prévint Beliſle, c'eſt ainſi que ſe nommoit l'Officier qui étoit débarqué, de ne point trop s'éloigner du vaiſſeau, & d'y retourner de bonne heure tous les ſoirs; que le maître Pilote tireroit un coup de fuſil pour l'avertir de revenir, & un coup de canon, s'il tardoit trop, mais que le coup de canon annonceroit que deux heures après on partiroit. Les chaſſeurs s'enfoncerent dans les bois; les vents étant contraires, le bruit du coup de mouſquet qu'on tira du brigantin leur parut venir du côté oppoſé, & ils paſſerent la nuit dans le bois. Le lendemain, on tira un coup de canon, & comme on ne vit paroître perſonne, le brigantin mit à la voile deux heures après.

Les chaſſeurs ſe trouverent donc ſans habitation & ſans aucun moyen de ſubſiſter. Charleville, qui étoit avec eux, les quitta, & on n'en entendit plus parler depuis. Le Sergent périt de faim. Beliſle, qui étoit actif & vigoureux, réſiſta plus long-temps. Il apperçut un rat, le prit & le mangea. La derniere charge de poudre qu'il avoit, fut employée contre un oiſeau qu'il tua; mais le bruit fit accourir les Atac-Apas, qui ſurprenoient avec beaucoup d'adreſſe leur proie humaine. Beliſle fit ſigne à ces Sauvages qu'il s'étoit égaré. Du Pratz obſerve que, lorſque Beliſle vit ces Sauvages, il auroit dû jeter ſes armes, ouvrir ſa main pour les ſaluer, & ſurtout leur montrer un viſage ſerein & riant,

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

qui les féduit presque toujours. Belifle ne prit point ces précautions, & resta quelques mois esclave, sans pourtant qu'il fût question de le manger.

Un jour une nation qui habitoit le Nouveau-Mexique, & qui étoit fort attachée à St-Denis, Officier François, dont nous avons parlé, envoya porter le calumet de paix aux Atac-Apas. Saint-Denis étoit alors Commandant de l'établissement François pour les Natchitoches, & les Députés ayant reconnu que Belifle étoit François, résolurent de le sauver sans en parler à personne. Dans un moment où ils n'étoient pas observés, ils avertirent Belifle comment il devoit s'adresser à Saint-Denis. L'Officier écrivit sur un papier : *Je suis un Officier de la Louisiane, qui me suis égaré avec M. de Charleville ; mes camarades sont morts de misere. Je suis captif chez les Atac-Apas.* Il remit ce papier à l'un des Députés, qui fit cent cinquante lieues, & le porta au poste des François. Le Commandant lui fit des présens ; les Indiens du voisinage offrirent d'aller chercher Belifle, & le Député se chargea de les conduire. Ils partirent sur le champ au nombre de dix, montés sur de bons chevaux & armés de fusils. En arrivant, ils s'annoncerent par le bruit de plusieurs décharges, que les Atac-Apas prirent pour le tonnerre, & dès-lors les Indiens n'eurent aucune peine à enlever l'Officier François. Il monta à cheval sans éprouver aucune résistance, & partit. La femme qui l'avoit adopté fondoit en larmes. Les Sauvages qui le ramenerent furent récompensés ; & Bienville, qui étoit

Gouverneur de la Louisiane, fit aussi des présens aux Atac-Apas, qui vinrent quelque temps après faire une alliance avec les François. Le Chef de l'ambassade dit à Bienville, en montrant Belisle : » Le blanc que tu vois, mon pere, » est ta chair & ton sang. Il nous avoit été » uni par adoption ; ses freres sont morts de faim ; » s'ils eussent été plus tôt rencontrés par ma na- » tion, ils vivroient encore, & auroient joui des » mêmes prérogatives «.

*Bayoue-Ogoulas.* *Oqué-Loussas.*

Les Bayoue-Ogoulas habitent un pays qui porte leur nom ; c'est un peuple mêlé. Les Oqué-Loussas ont été peu connus des François, même de nom. Entre les Sauvages & la riviere Rouge, on ne trouve aucune habitation ; mais vers l'embouchure de cette riviere, est une petite nation appelée les *Avoyels*. Ils vendoient aux François de la Louisiane, des chevaux, de jeunes bœufs, des vaches, au prix d'environ dix-huit livres chacun. Ils les achetoient des Espagnols, qui en avoient une si grande quantité, qu'ils ne savoient comment s'en défaire, & ces animaux multiplierent beaucoup dans la Louisiane.

*Avoyels.*

*Natchitoches.* *Cadodaquioux.*

Environ cinquante lieues au dessus de la riviere Rouge, sont les Natchitoches, toujours amis des François & ennemis des Espagnols. Ils formoient à peu près deux cents familles. A cent lieues du confluent de cette riviere, on trouve la grande nation des Cadodaquioux, qui se divise en un grand nombre de Tribus. Cette nation & celle des Natchitoches ont un langage particulier ; & cependant dans tous leurs villages on trouve des particuliers qui parlent la langue des Chichacas. Sur la riviere Noire, sont les

*Ouachitas.*

Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.

Ouachitas, qui sont aujourd'hui très-peu nombreux, parce qu'ils ont été détruits par les Chichacas.

*Arkansas.*

Les Arkansas habitent les bords d'une riviere qui porte leur nom. Ils sont braves, & excellens chasseurs. Les Chichacas ont souvent éprouvé leur valeur, & toujours avec désavantage, surtout lorsque les Kappas, Tribu des Illinois, & les Mitchigamias se furent joints à eux. Ils ne forment plus qu'une même nation. Cela arrive souvent parmi les Sauvages ; si un peuple foible est attaqué par un autre beaucoup plus fort, le premier se réunit à une nation alliée du second, & s'il est adopté, il n'a plus rien à craindre.

*Kappas.* *Mitchigamias.*

*Osages.* *Missouris.*

Auprès du Missouris, il y a une grande nation, appelée *Osages*. Viennent ensuite les Missouris, qui ont donné leur nom à la riviere, & qui sont éloignés de quarante lieues de son embouchure. Les François avoient parmi eux un poste commandé par le Chevalier de Bourmont. Cet Officier, après avoir rétabli la paix parmi tous les Sauvages du voisinage, quitta un jour sa garnison. Elle fut détruite peu de temps après par les natifs si complétement, qu'il n'échappa pas un François qui pût rendre compte de cette catastrophe. On présuma que les Espagnols avoient excité les Sauvages à ce massacre, dans l'intention de s'établir eux-mêmes chez les Missouris, qui ne sont qu'à quarante lieues des Illinois. Leur dessein étoit aussi d'exterminer les Missouris eux-mêmes ; mais voyant la difficulté de réussir, ils engagerent, à force de présens, les Osages à leur faire la guerre.

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Aventure d'un Jacobin.*

Dans cette vûe, ils formerent à Santa-Fé une espece de caravane, composée d'hommes, de femmes & de soldats. Leur Missionnaire étoit un Jacobin, & leur Commandant un Ingénieur. La Colonie fut abondamment pourvue de troupeaux & de bêtes de somme. Malheureusement ils connoissoient si peu le lieu de leur destination, qu'au lieu d'aller chez les Osages, ils arriverent chez les Missouris, & leur Interprete ne doutant pas qu'il ne fût chez les Osages, leur dit qu'il venoit faire alliance avec eux pour exterminer les Missouris. Le grand Chef, à qui ce discours s'adressoit, ne détrompa pas les Espagnols ; il les accueillit avec une feinte affection. Il dissimula si bien, qu'il engagea ses hôtes à passer quelques jours avec lui, jusqu'à ce qu'il eût pu assembler ses guerriers & consulter les anciens de la nation. Les Espagnols fixerent un jour auquel ils devoient aller prendre possession de leur nouvelle conquête ; mais la nuit qui précéda le jour, les Missouris les égorgerent tous, & n'épargnerent que le Jacobin, qu'ils conjecturerent être un homme de prieres. Ils le retinrent quelques mois prisonnier, & s'amusoient à le voir promener à cheval quand il faisoit beau temps : mais ils furent dupes du Moine ; un jour il fit prendre le galop à son cheval, & disparut.

Après sa fuite, ils porterent les ornemens de sa chapelle aux Illinois, pour les leur vendre, & quand ils entrerent dans le pays de ces Indiens, ils se revêtirent tous de quelques-uns de ces ornemens, & arriverent en procession, chantant le calumet & dansant la danse de paix.

Boisbriand commandoit alors chez les Illinois : averti de cette procession, il fut d'abord alarmé, parce qu'il craignit que les Sauvages n'eussent pillé quelque établissement François ; mais lorsqu'il sut ce qui s'étoit passé, il se rassura, acheta la chapelle, & la fit passer à Bienville, Gouverneur de la Louisiane.

*Canchez. Outhouez. Panis blancs & noirs. Panimabas. Aiaouis. Padoucas.*

Les nations les plus considérables qui habitent les bords du Missouri, outre les Missouris eux-mêmes, sont les Canchez, les Outhouez, les Osages, les blancs & les noirs Panis, les Panimabas, les Aiaouis, & les Padoucas, qui sont les plus nombreux. Au nord de tous ces peuples, sont les Sioux, qui sont errans ; ils habitent les deux côtés du Missisipi, & leur pays s'étend dans des contrées dont jamais aucun Européen n'a eu connoissance. Revenons aux Natchès.

Les Chichacas étoient toujours opiniâtres, & Perrier traita avec beaucoup de hauteur un de leurs Chefs. Il lui dit qu'il dépendoit entiérement de ses compatriotes de vivre heureux & tranquilles, & qu'il reprendroit la tendresse d'un pere, lorsqu'il leur verroit adopter la soumission qu'il devoit attendre de ses enfans. Le Chef ne répondit rien ; mais huit jours après, il voulut se justifier, ainsi que sa nation, en disant que depuis que les François ne commerçoient plus avec elle, elle avoit été persécutée par les autres Sauvages. Perrier répliqua, que lorsqu'ils se conduiroient comme de bons alliés, les persécutions cesseroient. Les Chactas n'étoient pas moins difficiles à ménager. Comme la Compagnie tenoit toujours ses marchandises à haut prix, ils l'avertirent qu'ils pouvoient acheter aux Anglois

ce dont ils avoient besoin, à moitié meilleur marché. Perrier les satisfit à cet égard, pour les empêcher de se lier avec les Anglois; mais pour leur faire voir que ce n'étoit pas par crainte, il refusa de les employer dans l'expédition qu'il méditoit contre les Natchès. Ce fut une grande mortification pour ces Sauvages; mais Perrier croyoit pouvoir s'en passer, parce que Perrier de Salvert, son frere, lui amenoit de France un renfort qui se trouva trop peu considérable.

*Un renfort arrive de France.*

Cependant les Natchès, assistés par quelques petites Tribus, s'étoient retranchés dans trois forts, d'où ils troubloient continuellement la navigation du Mississipi. Perrier voulant gagner les Chactas, leur fit une visite; & à son retour à la Nouvelle-Orléans, il trouva son armée prête à marcher. Il envoya un Officier Canadien, nommé *Coulonges*, aux Akansas, pour leur dire de venir le joindre au nouveau fort qu'on avoit bâti chez les Natchès, & il détacha en même temps un autre Officier, nommé *Beaulieu*, pour aller reconnoître la position de l'ennemi. Le 9 Décembre, Salvert s'embarqua avec deux cents hommes de troupes de la marine, de volontaires & de matelots; & le lendemain, le Gouverneur se mit en marche avec une compagnie de grenadiers & deux de volontaires & fusiliers, en tout deux cents hommes. La milice, sous Benac, consistoit en cent cinquante hommes; en sorte que les troupes employées à cette expédition meurtriere étoient composées de cinq cent cinquante hommes.

*Expédition contre les Natchès.*

Le 20 Décembre, l'armée fut jointe à Bayagoulas par un Chef Colapisse, suivi de qua-

rante guerriers. Le lendemain, le Sueur eut ordre de remonter la riviere Rouge; de là il devoit passer dans la riviere Noire, où on supposoit que les Natchès avoient leur principal établissement, à dix lieues environ de l'endroit où cette riviere entre dans le Mississipi. Le 22, l'armée partit de Bayagoulas en trois divisions. Celle de la droite, composée de troupes de la marine, étoit commandée par Salvert; celle de la gauche où étoit la milice, par Benac, & le Général qui avoit avec lui les meilleurs Officiers, commandoit le centre. Les Negres étoient disposés dans différens bateaux, & les Sauvages formoient un corps séparé. La marche fut retardée par des orages & des tempêtes, & la crue des eaux rendit le courant si fort, qu'il fut impossible de remonter le fleuve.

Le 27, le détachement sous Coulonges & Beaulieu fut attaqué par les Natchès. De vingt-quatre hommes dont il étoit composé, seize furent tués ou blessés; Beaulieu fut tué, & Coulonges blessé. Cette perte devint encore plus grande par la retraite des Akansas, qui s'ennuyerent d'attendre Perrier. Le 4 Janvier, cent cinquante Sauvages de différentes nations joignirent l'armée. Le 9, Benac revint n'ayant rien découvert. Le même jour, les Sauvages & cinquante volontaires, sous les ordres de Delaye, partirent en avant-garde pour aller bloquer les Natchès; mais les Sauvages firent si mal le service, que le détachement fut obligé de retourner sur ses pas. Le Gouverneur, en remontant la riviere Rouge pour entrer dans la Noire, avoit pris toutes les précautions possibles pour

dérober ſa marche à l'ennemi ; mais il n'y réuſſit pas, les Sauvages qui ne connoiſſoient aucune diſcipline, ne pouvant s'empêcher de tirer toutes les fois qu'ils appercevoient du gibier, ce qui arrivoit ſouvent.

Sect. XVIII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Ils ſont aſſiégés.*

Le 20 Janvier, Perrier découvrit le fort des Natchès à l'oueſt du Miſſiſſipi, à environ ſoixante lieues de l'embouchure de la riviere Rouge (*a*). Il étoit ſitué ſur ce qu'on appeloit *la Baie d'Argent* dans un petit lac. Malgré le déſordre des Sauvages pendant la marche, les François arriverent ſans être apperçus, & ils ſurprirent & arrêterent un jeune Natché qui pêchoit, & qui fut conduit à Perrier. Le Général lui promit la vie & d'autres récompenſes ; au moyen de quoi le jeune Natché conduiſit l'armée par le plus court chemin auprès du fort, qui fut ſur le champ inveſti de ſi près, que les aſſiégeans & les aſſiégés pouvoient ſe parler & s'entendre. Le premier jour ſe paſſa en eſcarmouches. Lorſque l'artillerie fut montée, les Natchès firent une ſortie ; mais ils furent repouſſés, & le canon continuant à battre le fort, les Natchès arborerent pavillon blanc. Le feu ceſſa, & un Natché ſortit de la place avec deux calumets dans ſa main. Introduit devant le Général, il demanda la paix, & offrit de rendre tous les Negres qui appartenoient aux François. Perrier exigea que le Chef des Natchès parût devant lui. Le Député répondit que la nation n'y conſentiroit pas, mais qu'elle permettroit

(*a*) Du Pratz, vol. III, p. 318.

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique*

que le grand Soleil eût une conférence avec lui à la tête des tranchées. Perrier lui répliqua de lui amener les Negres, & qu'ensuite il verroit ce qu'il devoit faire.

Peu de temps après, le Député revint avec dix-huit Negres & une Négresse; mais il informa Perrier, que le grand Soleil refusoit de sortir de la place; que cependant il feroit la paix, à condition que l'armée Françoise se retireroit; que dans ce cas, il avoit ordre de promettre que la nation ne commettroit plus aucune hostilité contre les François, & qu'elle vivroit tranquillement dans son ancien établissement. Perrier répondit qu'il n'écouteroit aucune proposition que lorsque le grand Chef paroîtroit; & que si on le forçoit à canonner encore le fort, il ne feroit aucun quartier aux assiégés, & qu'il n'épargneroit ni femmes ni enfans.

Le Député se retira, & revint quelque temps après avec un Natché, nommé *Saint-Come*, qui étoit le fils de la femme Chef, & le successeur immédiat du grand Soleil. Ce Sauvage avoit toujours vécu en bonne intelligence avec les François. Il dit à Perrier, que ses compatriotes acceptoient les conditions qu'il leur imposoit, & qu'il espéroit en conséquence qu'il voudroit bien se retirer; en même temps il chercha à justifier sa nation sur ce qui s'étoit passé. Perrier persista à exiger que le grand Soleil vînt lui parler; il dit à Saint-Come qu'il lui permettoit de rentrer dans le fort, mais qu'il feroit tirer sur tout Natché qui s'avanceroit pour négocier, à moins que le grand Soleil ne vînt avec lui.

Saint-Come

Saint-Come se retira, & une demi-heure après, il revint avec le grand Soleil & un autre Chef, nommé le *Chef du Blé*, qui étoit l'auteur du massacre commis sur des François.

*Le grand Soleil & les autres Chefs se rendent prisonniers.*

Lorsqu'ils furent devant le Général, le grand Soleil commença une longue apologie, dans laquelle il soutint qu'il étoit trop jeune pour qu'il pût avoir eu la moindre part au massacre des François, & Saint-Come confirma tout ce qu'il dit. Le Chef du Blé se conduisit d'une maniere bien moins modérée, & Perrier les fit arrêter & leur donna une garde. Ensuite il ordonna au grand Chef des Tonicas & au Serpent Pointu, qui étoit l'oncle du grand Soleil, & ami des François, d'interroger les prisonniers; mais ils n'en tirerent aucun éclaircissement. Le Sueur fut un des trois Officiers auxquels on en confia le soin. La nuit, ils essayerent de s'échapper. Le Sueur retint le grand Soleil & Saint-Come; mais le Chef du Blé se sauva.

Du Pratz, qui ne dit point que le grand Soleil fut arrêté, raconte qu'une bombe tomba au milieu du fort, & fit beaucoup de ravages parmi les femmes & les enfans, ce qui obligea les guerriers à capituler; mais que pendant la nuit ils s'efforcerent de traverser le camp François pour se réfugier chez les Chichacas; que quelques-uns réussirent, & que le plus grand nombre fut repoussé dans le fort. Ce projet avoit été dressé par le Chef du Blé, qui s'étoit sauvé du camp François & qui étoit rentré dans le fort. A la tête d'un petit nombre d'amis, il traversa heureusement le camp François & se réfugia chez les Chichacas.

Le grand Soleil, instruit de cette évasion, désavoua tout ce qui avoit été fait par le Chef du Blé. Vers la nuit, Perrier exigea que ce Prince envoyât ordre à tous ses sujets de sortir du fort désarmés, avec leurs femmes & leurs enfans. Cet ordre fut donné; mais les sujets refuserent unanimement de l'exécuter. Le lendemain, sa femme, son frere & quelques domestiques se rendirent au camp François. Perrier sachant que la Princesse avoit rendu de bons services aux prisonniers François, la reçut avec beaucoup de politesse; il désiroit sur-tout avoir en sa possession la femme Chef, qui parmi les Natchès étoit plus puissante que le grand Soleil lui-même; en conséquence la femme du Soleil fut plusieurs fois au fort pour l'engager à se rendre; mais elle n'amena que trente-cinq hommes & deux cents femmes qui se soumirent. Charlevoix assure que tout le reste échappa, à l'exception d'une femme qui étoit en couche, & d'un homme; cependant il y a plus lieu de croire, d'après toutes les relations, que tous ceux qui resterent furent égorgés.

*Et sont réduits en esclavage.*

Le 26, Perrier fit mettre aux fers tous les prisonniers, & les fit conduire à la Nouvelle-Orléans, d'où on les transporta comme esclaves à Saint-Domingue. C'est ainsi que finit la nation la plus nombreuse, la plus puissante & la plus illustre de l'Amérique septentrionale.

*Les Natchès irrités.*

Le petit nombre qui s'étoit sauvé avec le Chef du Blé, fut incorporé dans d'autres Tribus. Le Sueur en ayant été instruit, vouloit les aller détruire avec un corps de volontaires; mais Perrier, qui n'avoit que peu de confiance dans ces volontaires, refusa de le lui permettre.

Au mois d'Avril, le grand Chef des Tonicas fut à la Nouvelle-Orléans, & informa Perrier qu'étant à la chasse, il avoit rencontré quatre Natchès qui l'avoient prié de les réconcilier avec les François ; qu'ils l'avoient assuré que ceux même qui s'étoient établis parmi les Chichacas, le désiroient sincérement, & qu'ils vivroient tranquillement dans le lieu qu'on leur indiqueroit, sur-tout si on les plaçoit auprès des Tonicas. Perrier répondit qu'il consentoit qu'ils s'établissent à deux lieues de distance des Tonicas, pour éviter toutes querelles entre les deux nations, & à condition qu'ils s'y rendroient sans armes. Le Chef Tonica oublia si bien ces précautions, qu'à son retour il reçut dans son village trente Natchès, & peu de jours après, le Chef de Blé vint le trouver avec cent hommes, leurs femmes & enfans, après avoir fait cacher cinquante Chichacas dans les roseaux autour du village.

Le grand Chef déclara qu'il ne les recevroit point, à moins qu'ils ne fussent désarmés. Les Natchès ne firent aucune objection à cet égard. Ils demanderent seulement qu'on ne les désarmât pas tout de suite, afin qu'ils ne fussent pas regardés par leurs femmes comme des prisonniers condamnés à mort. Le Tonica eut la foiblesse de céder à cette raison ; il fit distribuer des vivres à ses hôtes, qui danserent tous ensemble jusqu'à minuit. Alors les Tonicas se retirerent dans leurs cabanes, imaginant que les Natchès en alloient faire autant ; mais une heure avant le jour, c'étoit le 24 Juin, les Natchès fondirent sur les Tonicas endormis, & les tail-

*Massacrent le Chef des Tonicas.*

lerent en pieces. Le grand Chef, entendant du bruit, sort sur la porte de sa cabane, & tue cinq Natchès de sa main; mais accablé par le nombre, il fut massacré avec tous ceux de sa suite. Celui qui commandoit sous lui, rallia une douzaine de guerriers qu'il conduisit à la cabane du grand Chef, où il se défendit avec tant de courage, que les Tonicas fuyards eurent le temps de reprendre leurs sens & de venir à son secours; ils tuerent trente-trois Natchès, & en prirent trois qu'ils firent brûler. Du Pratz ajoute que dans cette occasion périrent tous les restes de cette nation.

*Perrier leur fait de nouveau la guerre.*

Perrier, instruit de cette nouvelle attaque, détacha le Chevalier d'Artaguette pour assembler les Indiens alliés, pour poursuivre les Natchès, & pour avertir du Cresnay, qui commandoit dans le fort des Natchès, de se tenir sur ses gardes contre ceux de ces Sauvages qui étoient dans le fort. Cependant le Chef de Blé, après avoir massacré les Tonicas, joignit ce qui restoit de sa nation sur les bords de la riviere Noire, & fut chez les Natchitoches attaquer Saint-Denis qui y commandoit. Perrier lui envoya aussi-tôt, le 21 Octobre, Loubois à la tête de soixante hommes pour le renforcer. Cet Officier n'étoit qu'à six lieues de la riviere Rouge, lorsqu'il apprit que les Natchitoches étant beaucoup moins nombreux que les Natchès, avoient abandonné leur village, dont les Natchès s'étoient mis en possession; & que Saint-Denis ayant reçu un renfort des Assinais, des Attacapas & des Espagnols, avoit forcé les retranchemens des Natchès, en avoit passé quatre-vingt-deux au fil

de l'épée, tué tous les Chefs, & que les Natchitoches poursuivoient les fuyards.

Peu de Natchès survécurent à tant de défaites; mais leur sort fit une si grande impression sur les Chichacas, qu'ils leur donnerent asile, & qu'ils interrompirent même tout commerce avec les François. Les Chichacas étoient alors la nation la plus brave de la Louisiane, & pouvoit mettre mille guerriers en campagne, sans comprendre les restes des Natchès, des Yasous & des Corrois qu'elle avoit adoptés. Ainsi la Colonie se vit menacée d'une nouvelle guerre. Cette crainte fut encore augmentée par le bruit qui se répandit d'une conspiration formée par les Negres, & qui, comme plusieurs autres qui ont eu lieu de nos jours dans nos établissemens d'Amérique, doivent être attribuées à l'amour de la liberté, ou à la soif de la vengeance. Une Négresse & un soldat eurent une querelle ensemble. Le soldat battit cruellement la Négresse, & celle-ci dit tout haut, que dans peu de temps les François ne seroient plus en état de battre les Negres. Sur cette menace, la Négresse fut mise en prison; on l'interrogea; mais jamais on n'en put tirer aucun éclaircissement sur la conspiration dont on croyoit qu'elle avoit voulu parler. Du Pratz ayant été instruit de cette aventure, offrit ses services à Perrier pour découvrir la vérité, & prévenir les suites de la conspiration, si en effet il en existoit une. Du Pratz, en conséquence de la permission qu'il avoit obtenue, se rendit pendant la nuit au quartier des Negres, suivi d'un Negre en qui il avoit confiance, & après avoir ouvert

*Découverte d'une conspiration tramée par les Negres.*

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

la porte extérieure, il alla de cabane en cabane, persuadé que s'il y avoit des cabaleurs, c'étoit dans ce moment qu'ils devoient être assemblés. Il apperçut de la lumiere dans une cabane, & s'en étant approché le plus près & le plus doucement possible, il y vit trois Negres en consultation; l'un disoit aux deux autres: » Prenez-garde à ceux en qui vous vous con- » fierez; vous savez que du Pratz est bien aimé » de nos compatriotes, & nous avons tout » lieu de craindre qu'on ne lui découvre nos » projets «. Du Pratz reconnut celui qui parloit pour être le Chef de ses propres Negres, & celui en qui il avoit la plus grande confiance. D'après ce qu'il entendit ensuite, il jugea que le complot étoit déjà bien avancé, qu'il étoit conduit avec beaucoup d'adresse & de prudence, & que pour l'exécution, ils n'attendoient que d'être joints par les Negres du pays des Illinois. Il reconnut aussi que ces trois Conjurés étoient les principaux Negres de la Colonie.

Du Pratz se retira doucement avec son compagnon, & réfléchissant ensemble sur ce qu'ils avoient entendu, ils jugerent qu'il y avoit huit coupables, dont il en connoissoit personnellement six. Le lendemain matin, il communiqua ses découvertes à Perrier, qui convint de faire arrêter les six Negres la nuit suivante. Du Pratz apprit les noms des deux autres. Il disposa si bien de tous les Negres, qu'en leur assignant des postes différens, les Chefs des Conjurés étoient séparés les uns des autres. On les arrêta ainsi fort aisément, & on les enferma dans différentes

prisons. Le lendemain on les interrogea, & on les mit à la question pour leur faire avouer les détails de la conspiration. D'abord ils s'obstinerent à ne pas répondre; enfin ils avouerent tout. Ils furent rompus, & la femme fut pendue.

*Commencement de la guerre contre les Chichacas.*

Cependant les Chichacas avoient attiré à leur parti quelques Chactas, en sorte que la nation entiere refusa d'envoyer trois cents guerriers au secours des François. Ceux-ci firent mourir trente ou quarante de ces Sauvages, & mirent ainsi les autres à la raison. Les Chichacas s'adresserent ensuite aux Miamis, aux Illinois & aux Akansas; mais ils les trouverent trop francisés. Les Illinois même livrerent à Perrier les trois Députés Chichacas, & Perrier les donna aux Chactas, qui les firent brûler. Il paroît que ces sévérités, quelque nécessaires qu'elles fussent, ne tournerent pas au profit de la Compagnie, puisque, le 23 Janvier, elle remit son privilége au Roi. Le 10 Avril suivant, Salmont, qui faisoit les fonctions de Commissaire à la Nouvelle-Orléans, prit possession de la Colonie au nom de Sa Majesté; mais Perrier resta Gouverneur. Il étoit cependant si las de cette place, qu'il demanda son rappel; il ne l'obtint qu'en 1734, & Bienville lui succéda.

A peine fut-il arrivé à la Nouvelle-Orléans, qu'il se prépara à faire la guerre aux Chichacas. Lorsqu'il fut prêt, il somma ces Sauvages de lui livrer tous les Natchès qui s'étoient réfugiés chez eux. Ils répondirent qu'il n'y avoit plus d'Indiens de ce nom; que ceux qui étoient parmi eux, étoient tous Chichacas par naissance ou par adoption. D'ailleurs, dirent-ils,

quand Bienville donna un asile à nos ennemis, les avons-nous réclamés ? Pourquoi donc lui livrerions-nous les siens ? Bienville, après cette réponse, chargea un Officier, nommé *le Blanc*, de conduire deux chaloupes chargées, l'une de poudre, & l'autre de marchandises, au poste des Illinois, & d'ordonner de sa part à d'Artaguette qui y commandoit, de partir le 10 Mai, à la tête de toutes ses troupes & de tous les Illinois qu'il pourroit rassembler, pour se rendre au pays des Chichacas, & que là il seroit joint par Bienville & le gros de l'armée.

Les Chichacas, avertis du départ de ce convoi, se placerent sur les bords de la riviere, & l'attaquerent, mais sans succès; & le Blanc arriva sain & sauf chez les Akansas. Après y avoir fait rafraîchir son détachement, il laissa fort mal à propos la chaloupe chargée de poudre, & continua son voyage. D'Artaguette, voyant dans la lettre de Bienville qu'on lui envoyoit une provision de poudre, envoya une barque pour la chercher chez les Akansas; mais les Chichacas ayant apperçu la chaloupe, se mirent en embuscade, tuerent à la premiere décharge tout l'équipage, à l'exception de deux hommes qu'ils firent esclaves, & s'emparerent de la poudre qu'on destinoit à leur destruction.

*Les Sauvages s'emparent d'une chaloupe chargée de poudre.*

Bienville étoit dans ce moment au fort de la Mobile avec le grand Chef des Chactas, qu'il engagea à se liguer avec lui, au moyen d'une certaine quantité de marchandises qu'il lui livra, & d'une autre qu'il promit de lui faire remettre à une époque fixe. Après avoir terminé cette négociation, il s'en retourna à la Nouvelle-Or-

léans, pour se dispofer à entrer en campagne. Son armée étoit composée de troupes régulieres, de colons, de Negres libres, & de quelques esclaves. Le 10 Mars 1736, il les réunit dans le pays de Chactas, où il resta jusqu'au 2 Avril suivant. Les Sauvages, qui avoient joint Bienville, ne comprenoient point les motifs de ce retard, & ils auroient probablement quitté l'armée, s'ils n'avoient été retenus par l'espoir de recevoir le surplus des marchandises qui leur étoient dues.

*Expédition contre les Chichacas.*

Enfin l'armée se mit en marche du côté de l'est, les Sauvages par terre, & les François dans trente gros bateaux & quelques pirogues. Le 20, elle arriva à Tomberbec, où les Chactas reçurent leurs marchandises, & où Bienville, quelques mois auparavant, avoit fait bâtir un fort. Quatre soldats de ce fort avoient résolu d'égorger le Commandant, & de livrer la place aux Chichacas. Ces traîtres furent exécutés à la tête de l'armée; mais la procédure dura si long-temps, que l'armée ne se remit en marche que le 4 Mai. Vingt jours après, elle débarqua, construisit un magasin qu'on environna de palissades, où Bienville laissa ses provisions, ses munitions & ses malades, & il partit sous la conduite d'un Marchand François qui connoissoit le pays. Il n'avoit plus que sept lieues à faire avant d'arriver au fort des Chichacas. Les Chactas, au nombre de douze cents hommes, étoient sur les ailes de l'armée, qui s'avança sur deux colonnes. Lorsque Bienville fut à la vue du fort, il envoya deux Chactas pour le reconnoître; ils revinrent sans aucun rensei-

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Les François les assiégent.*

gnement, parce qu'ils avoient été découverts.

En s'approchant, l'armée entra dans une belle plaine, & découvrit le fort construit sur une éminence. Les cabanes qui l'entouroient, étoient toutes fortifiées, & un petit ruisseau couloit auprès. Les Chactas ne virent pas plus tôt le fort, qu'ils pousserent avec fureur leur cri de mort, & coururent avec impétuosité pour l'attaquer; mais ils s'arrêterent lorsqu'ils furent à la portée du canon : les troupes marchoient en bon ordre, & lorsqu'elles furent arrivées à un petit bois qui étoit à la portée du canon du fort, elles y virent flotter les drapeaux Anglois, & on apperçut quatre Anglois qui y entroient. Bienville somma les Anglois de sortir du fort, & les Chichacas de se rendre. La réponse n'ayant point été satisfaisante, il divisa l'armée en trois gros détachemens de quatre cents hommes chacun, & leur ordonna de marcher en bon ordre à l'assaut l'épée à la main. Lorsqu'ils arriverent à l'éminence sur laquelle le fort étoit situé, ils brûlerent quelques cabanes isolées, & forcerent ceux qui les habitoient de se retirer dans le fort.

Les troupes réglées changerent l'ordre de leur marche; la milice vouloit avoir le poste d'honneur; mais la vigoureuse défense de l'ennemi décida la querelle en faveur des troupes régulieres, qui marcherent à l'assaut pendant que la milice resta derriere. Du Pratz dit que le fort étoit composé de plusieurs rangs de palissades si épais, que le boulet ne faisoit aucun effet, & que les ennemis auroient pu détruire la moitié de l'armée Françoise, sans perdre un

ſeul homme, s'ils avoient ſu diriger leur feu. Dans l'intérieur du fort ils avoient conſtruit une plate-forme de bois, couverte de terre, qui les mettoit à l'abri des grenades. Bienville obſerva l'inutilité de cette attaque, qui avoit duré trois heures ſans aucun ſuccès. Il ordonna la retraite. Dans cet inſtant, les Chaĉtas apperçurent un corps de Chichacas qui s'approchoit, tenant des calumets de paix & une lettre; ils crurent qu'elle venoit de d'Artaguette, qu'ils ſuppoſoient priſonnier. Bienville fit tirer ſur eux; quatre furent tués, & le reſte prit la fuite. Les François conſtruiſirent un retranchement, derriere lequel ils puſſent avoir un peu de repos. Ils virent les Chichacas exercer ſur les corps morts des inhumanités ſi incroyables, que Bienville eut la plus grande peine à les empêcher de fondre ſur eux pour en tirer vengeance.



Le lendemain 27 Mai ſe paſſa en eſcarmouches; cependant il arriva une aventure qui mérite d'être conſervée, & qui donnera une preuve de la fineſſe & de la préſence d'eſprit des Sauvages.

Deux Chaĉtas s'étoient approchés du fort plus près que les autres; un Chichaca en ſortit, & ſe coula doucement dans un endroit, d'où, ſans être apperçu il pouvoit tirer ſur eux. Il le fit en effet, tua un Chaĉtas, & l'autre tomba. Le Chichaca courut à lui pour lui enlever la chevelure; mais lorſqu'il n'étoit plus qu'à dix pas de diſtance, le Chaĉtas ſe releva, frappa à mort le Chichaca, & rapporta au camp ſa chevelure en triomphe.

Mais ils ſe retirent.

Cependant Bienville employa les Negres à

faire des brancards pour tranſporter les bleſſés ; & il donna ordre de ſe retirer à une lieue du fort. Un parti de Chactas, prévoyant ce qui arriveroit, ſe mit en embuſcade derriere un petit bois. Peu de temps après, neuf Chichacas ſortirent, & ſe mirent en devoir d'enlever les chevelures des morts. Les Chactas firent feu de leur retraite, tuerent les neuf Chichacas, & apporterent avec pompe leurs chevelures à l'armée. Le lendemain, Bienville arriva avec ſes troupes à l'endroit où il falloit s'embarquer. Là il s'éleva une conteſtation entre les Chactas & les François, & comme elle étoit fomentée par un Chef nommé *la Pantoufle rouge*, le grand Chef le menaça de le tuer, ce qui rétablit la paix. L'armée deſcendit par eau juſqu'au fort de la Mobile, & de là arriva à la Nouvelle-Orléans, où elle fut ſéparée.

*Mort déplorable de d'Artaguette.*

Le Lecteur ſe rappelle que d'Artaguette avoit reçu ordre de ſe rendre avec toutes ſes troupes dans le pays des Chichacas pour le 10 Mai, & que Bienville devoit l'y joindre. D'Artaguette exécuta ponctuellement cet ordre : à ſon arrivée, il envoya trois eſpions pour ſavoir ſi l'armée approchoit ; & juſqu'au 20 du même mois, tous les jours il en envoya d'autres dans la même vûe. Enfin les Sauvages qui l'accompagnoient ſe mutinerent, & le menacerent de s'en aller, s'il différoit davantage d'attaquer les Chichacas. D'Artaguette, obligé de céder, chaſſa ces Barbares le 21 d'un de leurs forts & d'un village. Le lendemain il les chaſſa d'un autre village ; mais en pourſuivant les fuyards il reçut deux bleſſures. Cet accident fit prendre aux Sau-

vages alliés le parti de l'abandonner. Il ne lui resta en tout que quarante-six soldats, deux Sergens & un Jésuite, qui le défendirent avec un courage incroyable pendant long-temps ; mais enfin, accablés par le nombre, & épuisés de fatigue, ils furent obligés de se rendre prisonniers. On les conduisit à un village, où ils furent traités avec beaucoup d'humanité, & où on guérit leurs blessures. Les Sauvages se proposoient, dit-on, de rendre tous ces prisonniers en bon état à Bienville. Ils engagerent d'Artaguette à écrire à ce Général, & ils se chargerent de lui faire parvenir la lettre. On a vu comment Bienville reçut ces porteurs. Irrités de ce traitement, & ayant appris que les François avoient été obligés de se retirer, les Sauvages n'écouterent que leur fureur, & ils firent brûler à petit feu l'infortuné d'Artaguette & ses malheureux compagnons. Un Sergent qui s'étoit fait aimer de son maître, s'évada, & porta à la Nouvelle-Orléans la nouvelle de cette horrible catastrophe.

Bienville voulant réparer son honneur, rendit compte de sa position à la Cour de France, qui ordonna aux François du Canada de l'assister. En même temps il fit remonter la riviere Saint-François par un gros détachement, qui construisit un fort du même nom sur le rivage. Lorsque l'escadre qui lui apportoit un renfort fut arrivée, son armée remonta le Missisipi. Elle consistoit en troupes de la Marine, & en celles de la Colonie. On y joignit une partie de la milice, un certain nombre de Negres & des Indiens alliés. L'armée parvint à la petite

riviere appelée *Margot*, & débarqua à quinze milles du pays des Chichacas. Elle forma un camp fortifié, construisit une maison pour le Commandant du fort, des magasins pour les marchandises & les munitions, avec des casernes, & on nomma ce fort l'*Assomption*.

On fit ensuite des chariots pour le transport de tout ce qui étoit nécessaire au siége, & on pratiqua des chemins pour l'artillerie. Les secours du Canada arriverent, composés de François, d'Iroquois, de Hurons, d'Algonquins, & d'autres Sauvages. Peu de temps après, le nouveau Commandant du poste des Illinois vint le joindre avec sa garnison, un certain nombre de volontaires, & tous les Sauvages voisins qui amenoient plusieurs chevaux. Cette armée resta oisive depuis le mois d'Août 1739 jusqu'au mois de Mars de l'année suivante.

Cette longue inactivité produisit d'abord la famine, & ensuite la mortalité. De l'abondance l'armée tomba dans la plus grande détresse, en sorte qu'on mangea les chevaux qui devoient traîner l'artillerie, & un grand nombre d'hommes périrent d'une maladie contagieuse. Bienville sentit que dans cette position, le parti le plus sage étoit de faire la paix avec les Chichacas. Le 15 Mars, il détacha une compagnie d'infanterie suivie des Sauvages du Canada, & les Officiers eurent ordre de traiter de la paix, si les Chichacas la demandoient.

Ceux-ci n'ignoroient pas que les François avoient reçu des renforts considérables, & lorsqu'ils virent arriver la compagnie détachée avec les Sauvages, ils crurent que c'étoit l'avant-garde

de l'armée qui ſuivoit, en ſorte que ſe voyant hors d'état de réſiſter à tant de troupes, ils firent des ſignaux de paix. Leurs Députés ſortirent du fort, & vinrent avec une contenance triſte ſe livrer eux-mêmes aux François. Ils jurerent qu'ils vouloient être & qu'ils ſeroient toujours amis de la France; que c'étoient les Anglois qui les avoient excités à la révolte; qu'ils avoient rompu avec eux, & ils offroient de livrer deux Anglois qu'ils avoient faits eſclaves. Saint-Laurent, Officier François, demanda à être reçu dans le fort, & il y fut introduit ſuivi d'un petit eſclave. Les femmes ne le virent pas plus tôt, qu'elles s'écrierent qu'il falloit le faire mourir; mais les hommes furent plus modérés. Après quelques conférences, ils réſolurent de le laiſſer tranquille, de faire la paix, & de livrer les deux Anglois.

Du Pratz obſerve que parmi ces Sauvages, en temps de guerre, les hommes n'éprouvent aucune grace. Ils ſont tués ſur le champ de bataille, ou, s'ils ſont priſonniers, on les fait mourir enſuite d'une mort cruelle, tandis que les femmes & les filles ſont faites eſclaves. Il ajoute que ces femmes aimoient mieux être eſclaves chez les François, que de vivre en liberté dans leur pays. Saint-Laurent, ſatisfait des conditions que les Chichacas s'étoient impoſées, leur promit la paix au nom de Bienville; auſſi-tôt ils le conduiſirent hors du fort, & préſenterent le calumet de paix à Coloron, Commandant en chef, qui l'accepta & confirma l'engagement de Saint-Laurent.

Quelques jours après, le détachement re-

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

tourna au camp François ; un nombreux corps de Chichacas l'y accompagna, pour porter le calumet de paix au Général, & lui présenter les deux esclaves Anglois. Lorsqu'ils furent introduits dans la tente de Bienville, ils se prosternerent à ses pieds, & renouvelerent toutes les promesses & toutes les protestations qu'ils avoient déjà faites à Coloron. Ils jeterent tout le blâme de ce qui étoit arrivé sur les deux Anglois, qu'ils lui offroient pour en disposer à sa volonté ; car pour eux ils les regardoient comme des traîtres. Ce traité fut conclu au commencement d'Avril 1740. Bienville l'ayant ratifié, fit des présens aux troupes auxiliaires & les renvoya. En s'en retournant à la Nouvelle-Orléans, il fit démolir le fort de l'Assomption & celui de Saint François, & arriva à la capitale après une absence de dix mois.

*Vaudreuil, Gouverneur de la Louisiane.*

Vaudreuil lui succéda dans le gouvernement de la Louisiane. A peine étoit-il en fonctions, que l'ancienne querelle entre les colons & la Pantoufle rouge se renouvela à l'occasion de quelques hostilités que ce Sauvage avoit commises. Aussi-tôt le Gouverneur publia une défense à tous les François de la Louisiane de fournir des armes ou des munitions à la nation des Chactas, sous quelque prétexte que ce fût. Il envoya en même temps un Député au grand Chef, pour le sommer de déclarer si, comme la Pantoufle rouge, il étoit ennemi des François. Le grand Chef répondit qu'il étoit toujours l'ami des François, & que Pantoufle rouge étoit un jeune fou. Vaudreuil lui envoya un présent, qui, à la grande surprise de ce Chef, ne

ne consistoit point en armes, en poudre & en balles. Il envoya un Député à Vaudreuil pour en demander la raison, & celui-ci répondit qu'il ne devoit point s'attendre à avoir des armes ni des munitions de guerre, parce qu'un présent de cette espece pouvoit être trop dangereux, attendu que tous les Chactas, étant freres de Pantoufle rouge, qui étoit fou, il étoit à craindre qu'ils ne participassent à cette folie. Lorsque le grand Chef eut reçu cette réponse, il fit dire à Pantoufle rouge & à ses sujets, que s'ils ne se hâtoient de faire la paix avec les François, il alloit fondre sur eux avec tous les Chactas. Cette menace produisit l'effet qu'on en attendoit. Pantoufle rouge se réconcilia avec les François, & la tranquillité fut rétablie parmi les colons. Il n'arriva rien de remarquable dans la Louisiane, depuis cette époque jusqu'au traité de paix de 1763.



*Fait la paix avec les Chactas.*

Une longue expérience faisoit redouter aux Anglois le voisinage des François dans le continent du Nouveau Monde. L'attachement que les Sauvages avoient voué aux derniers, étoit funeste aux Colonies Angloises, sans cesse alarmées par de nouvelles incursions. Ainsi ils aimerent mieux restituer l'isle de la Martinique & se faire céder la Louisiane. D'un autre côté, la France avoit employé des sommes prodigieuses à l'entretien de cette Colonie qui lui étoit toujours à charge, & elle crut plus avantageux de rentrer en possession de la Martinique. En conséquence, elle céda à l'Angleterre toute la partie de la Louisiane, à gauche du Mississipi, depuis la source de ce fleuve jusqu'à la mer, vou-

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

lant que la borne du territoire des deux Puissances fût une ligne tirée au milieu du Mississipi, se réservant cependant la Nouvelle-Orléans, & l'isle dans laquelle elle est située. Mais la même année, par un accord fait avec l'Espagne, la France céda à cette Couronne toute la partie de la Louisiane qu'elle s'étoit réservée.

Avant de finir l'Histoire de cette contrée, il nous reste à donner quelques détails sur la nature du sol, les usages & les qualités principales des Sauvages qui l'habitent.

*Détail sur les établissemens François dans la Louisiane.*

*La Mobile.*

Le premier établissement des François fut fait sur la Mobile. Le désir d'avoir entrée dans le golfe du Mexique pour favoriser le commerce de contrebande avec les Espagnols, paroît avoir été l'objet principal des Fondateurs, ce qui leur fit faire peu d'attention à la stérilité du sol, & à l'incommodité du port. Les François établirent un autre poste à Tomberbec, après la guerre des Chichacas, pour couper toute communication aux Virginiens, aux Caroliniens & aux colons de la Nouvelle-Angleterre, qui traversoient souvent les montagnes Apalaches pour faire des ennemis aux François.

*Tomberbec.*

*Pachca-Ogoulas.*

Il y a ensuite l'établissement de Pachca-Ogoulas, qui fut toujours tranquille, parce que les natifs ont un caractere très-pacifique. Quelques Canadiens y vécurent en repos, pendant que le feu de la guerre ravageoit toutes les autres parties de la Louisiane. Il n'y a plus aujourd'hui aucun poste entre celui-ci & la Nouvelle-Orléans, si on en excepte Biloxi, qui est presque abandonné. Le fort de la Balise étoit bâti d'une forme irréguliere, dans une petite isle hors de

la ligne qui borne les possessions Britanniques.

Nous avons déjà parlé de la Nouvelle-Orléans. Cette ville est réguliérement bâtie ; mais elle est située très-désavantageusement, parce que les vaisseaux n'y abordent qu'avec peine, & qu'elle est exposée à des inondations fréquentes & ruineuses. Sur les bords du lac Saint-Louis, il y a un poste qui commande ce lac. Le Bâton rouge est un autre poste qui peut devenir très-important pour un peuple industrieux. On l'a nommé ainsi, parce qu'on trouve dans les environs un cyprès superbe, dont le bois est rouge. Cet arbre vient si gros & si haut, que du tronc on peut faire deux pirogues, l'une de seize & l'autre de quatorze tonneaux. Son bois approche beaucoup de celui du cedre, qui est l'arbre le plus précieux de l'Amérique, & que quelques Auteurs croient incorruptible.

SECT XVIII. Histoire de l'Amérique.

*Le Bâton rouge.*

En remontant la riviere, on trouve un autre petit poste dont toute l'importance consiste dans la construction d'un moulin. Au poste de Pointe coupée, la riviere fait un détour de dix lieues. Les Canadiens, en creusant un petit ruisseau, y firent venir en droite ligne les eaux de la riviere ; en sorte que le premier canal est à sec, excepté dans les inondations. La Nature favorisa si bien cette opération, qu'on dit qu'elle fut consommée par deux Canadiens seuls, dont la pirogue fut emportée par le courant lorsqu'ils eurent fait l'ouverture. Ce poste est actuellement un des plus considérables de la Louisiane. Il y a un fort & une garnison réguliere du côté oriental de la riviere ; les habitans récoltent de l'excellent tabac, & le Gouvernement

*Pointe coupee.*

François y avoit établi des Inſpecteurs pour veiller à la fabrication.

SECT. XVII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Natchitoches.*

A vingt lieues de la Pointe coupée, ou à quarante de la Nouvelle-Orléans, on trouve l'embouchure de la riviere Rouge, & dans une iſle qui y eſt ſituée, il y avoit un établiſſement François protégé par un fort & une garniſon. Cette iſle fut d'abord occupée par des ſoldats François dont l'engagement étoit expiré, & qui y planterent du tabac. Comme il arrivoit que les feuilles ſe couvroient d'un ſable très-fin qui altéroit la qualité de la plante, ils ſe retirerent ſur le continent, où ils réuſſirent ſinguliérement. C'eſt là qu'étoit placé le fameux poſte des Natchitoches, commandé par Saint-Denis; ce qui en prouve l'importance. Il eſt ſi heureuſement ſitué pour la communication avec les Eſpagnols, qu'un grand nombre de François y porterent leurs denrées; mais les Eſpagnols y étoient ſi pauvres, qu'ils ne purent les acheter qu'à crédit.

*Natchès.*

A l'embouchure de la riviere Rouge, ſi on remonte le Miſſiſſipi vers le nord, on trouve le poſte des Natchès. Le fort a deux cents pieds au deſſus des baſſes eaux. On y jouit d'une vue très-étendue. Il y a encore dans le voiſinage quelques Natchès; mais ils ſont ſi obligeans, ſi paiſibles, que les voyageurs ne manquent pas de les viſiter, & ils ſortent toujours enchantés de la douceur de leurs manieres, & ſur-tout de leurs femmes, qui ſont, dit on, fort aimables. On trouvera de très grands détails ſur ce peuple intéreſſant, dans les Voyages de Charlevoix & de du Pratz. A quarante milles au deſſus

de ce poste, on rencontre celui des Yasous, l'un des plus commodes & des plus agréables qui soient sur le Mississipi, avant qu'il fût détruit par les Chichacas. La garnison est composée d'une compagnie de troupes réglées. Il est probable que les Anglois l'ont rétabli. Vingt lieues plus loin, c'est-à-dire, à deux cents lieues de la Nouvelle-Orléans, sont les Akansas à l'ouest du fleuve. Ce peuple aime la guerre, & occupe un pays magnifique. Les Anglois auront besoin de toute leur vigilance pour le contenir.

*Akansas.*

A trente lieues au nord des Akansas, est la riviere Saint-François, où les François avoient construit un petit fort qu'ils firent démolir peu de temps après, ainsi que celui de l'Assomption, qui en est à trente lieues au nord. Les Anglois ont intérêt de les rebâtir, soit qu'ils soient amis des Chichacas, soit qu'ils leur fassent la guerre. Dans le premier cas, ils seront deux bons magasins ; & dans le second, ils pourront efficacement contenir ces Sauvages. Outre ces deux motifs, il en est un autre plus puissant encore. Près de là, sont les torrens de Prud'homme, qui coulent des montagnes voisines, où sont des mines de fer inépuisables, & des forêts immenses qui en rendroient la fabrication facile.

*Les Illinois.*

Le poste des Illinois, le premier que les François formerent, est le plus septentrional de la Colonie ; il étoit situé dans un si beau pays, qu'il étoit presque entiérement occupé par des Canadiens. Ce poste, qui étoit très-considérable, avoit une forte garnison. Outre les forts, il y avoit plusieurs postes garnis de palissades, de

SECT. XVIII *Histoire de l'Amérique.*

distance en distance, pour recevoir les voyageurs & les Marchands qui venoient ou du Canada, ou de la Louisiane, même de la Nouvelle-Orléans. Il est probable que dans la suite les Canadiens auroient abandonné les glaces, les neiges & les bruyeres de leur pays, pour venir habiter les plaines fertiles de la Louisiane. Ils auroient gagné tous les Sauvages de l'Amérique; & défendus par les montagnes des Apalaches, derriere lesquelles ils auroient confiné les Anglois, ils seroient devenus plus puissans que jamais. La cession de ce beau pays a rendu impossible cette conjecture si vraisemblable.

*Mœurs des Sauvages.*

Il est probable que toutes les nations de la Louisiane ne formoient dans l'origine qu'un seul & même peuple, qui s'étendoit jusque dans la Floride. Plusieurs autres que celles des Natchès & des Pachca-Ogoulas conservent le feu sacré, & leur Langue, qui dans la prononciation a éprouvé des révolutions, est au fond la même. Cependant le commerce avec les Européens, leur union avec les Sauvages du Canada, avec les Sioux, avec ceux de la Nouvelle-Espagne, & avec les Apalaches, ont formé dans plusieurs endroits un grand nombre de différentes Tribus, dont les unes sont réduites à quelques familles, & qui ont chacune quelque usage, ou quelque coutume qui leur est particuliere. Il seroit aussi difficile que peu important de faire connoître toutes ces variétés; nous nous contenterons de dessiner à grands traits ces Sauvages en général, & de faire connoître leurs mœurs & leurs usages les plus différens des nôtres.

Les Sauvages de l'Amérique ſont en général bien faits. Ils ont rarement moins de cinq pieds ſix pouces, & ſouvent ils excedent cette meſure. Les hommes ſont plus beaux que les femmes, qui ſont d'une plus petite taille; mais jamais on n'a vu de Nain ni de Naine dans ces vaſtes contrées. Un homme qui n'avoit que quatre pieds & demi de haut fut ſi honteux de ſa petiteſſe, qu'il n'oſa jamais ſe montrer aux Européens. Du Pratz, de qui nous tenons ces détails, ajoute que les enfans des Sauvages ſont très-grands, bien faits & vigoureux, ce qu'il attribue à la maniere dont ils ſont élevés dans leur bas âge.

Dès qu'une femme eſt accouchée, elle court à la riviere, ſe lave, lave ſon enfant, & retourne ſe mettre au lit. Elle met le nouveau né dans un berceau très-ingénieuſement conſtruit; il eſt fait de roſeaux, & ſi léger, qu'il ne peſe pas deux livres. Ce berceau eſt toujours ſur ſon lit, & l'enfant eſt emmaillotté de maniere qu'il a le ventre & la poitrine libres; mais ſa tête eſt attachée avec une courroie de cuir à un petit oreiller rempli de poil d'Eſpagne, qui n'eſt pas plus élevé que le matelas du berceau; c'eſt ce qui rend aux naturels la tête plate.

Lorſque l'enfant a un mois, on lui attache aux genoux des jarretieres de laine, & on met autour des chevilles du pied, des bandes d'étoffe de laine à la hauteur de quatre pouces, & ces bandes lui ſervent de bottines juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à l'âge de quatre ou cinq ans. En cet état, on le laiſſe ramper & aller où il veut. Les enfans ont la peau blanche quand i. naiſ-

*Sect. XVIII Histoire de l'Amérique.*

fent ; dans la fuite on la leur rougit avec de l'huile & d'autres drogues qui lui donnent la couleur de cuivre. On prétend par ce moyen rendre leurs membres plus fouples, & les mettre à l'abri des piqûres des mouches. Les enfans tetent leur mere aussi long-temps qu'ils veulent, à moins qu'elle ne redevienne enceinte. Lorfque les garçons ont douze ans, on leur enfeigne à manier l'arc, & on récompenfe leurs progrès. L'autorité paternelle eft très-refpectée. Le plus vieux de chaque famille eft appelé pere par tous fes defcendans, qui fouvent font très-nombreux, & fa volonté fait leur loi. Si la guerre, le froid, ou la petite vérole, ne les font pas mourir de bonne heure, ils parviennent à un âge très-avancé.

*Education des enfans.*

*Leur grande docilité.*

Les hommes ni les garçons de la même Tribu ne fe querellent jamais, & c'eft une chofe admirable que de voir l'ordre avec lequel ils vivent, quoiqu'ils ne foient guidés que par l'inftinct feul de la Nature. Les peres élevent les garçons, & les meres font chargées des filles ; mais les femmes font les plus occupées. Les hommes vont à la chaffe, à la pêche ; ils abattent le bois & défrichent les terres, & lorfqu'ils ont fini cette efpece d'ouvrage, ils fe divertiffent entre eux. Les femmes ont à prendre foin de leurs enfans, à préparer du maïs pour la nourriture de toute la famille, à faire la provifion du bois à brûler, à faire tous les uftenfiles du ménage, c'eft-à-dire, la vaiffelle, les nattes, & mille autres chofes.

Les enfans des deux fexes, parvenus à dix ou douze ans, font accoutumés à porter des far-

deaux, qu'on augmente à meſure qu'ils grandiſſent, en ſorte qu'ils en portent quelquefois d'un poids étonnant. Cependant on ne leur en donne point de diſproportionnés à leur force. Les parens les marient rarement avant vingt-cinq ans, pour ne pas les énerver, & ſous pluſieurs autres rapports, la tendreſſe avec laquelle ils les traitent eſt vraiment admirable; ils moderent avec beaucoup de ſageſſe tous les exercices auxquels ils ſe livrent, tels que la courſe, la danſe, la nage, la lutte, afin qu'aucun excès ne nuiſe à leur conſtitution, & ne les rende moins actifs & moins vigoureux dans leur virilité. D'un autre côté, on ne les laiſſe jamais oiſifs, pour les maintenir en ſanté. Dès leurs plus jeunes ans, ils ſe baignent tous les matins, l'hiver comme l'été, & de bonne heure on leur apprend à nager, aux filles comme aux garçons. Ils regardent cet article comme une partie ſi eſſentielle de l'éducation, que dans tous les villages un des anciens eſt chargé d'appeler tous les garçons & toutes les filles, même ceux & celles qui n'ont que trois ans, & les meres ſont obligées de les ſuivre & de leur apprendre à nager.

Malgré tous ces travaux, on n'entend jamais une femme murmurer ni ſe plaindre, ſi ce n'eſt lorſque ſes enfans ſont malades. On accoutume les filles au travail dès leur enfance, & on excite leur émulation, en leur diſant que ſi elles étoient pareſſeuſes, elles ne trouveroient qu'un pareſſeux pour mari. Il réſulte de cette éducation, que ces Sauvages, parvenus à leur maturité, ſont au deſſus des plus grandes fatigues, & les ſupportent même avec joie.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Tradition.*

Faute d'autres moyens pour conserver la mémoire des événemens passés, ils ont la tradition dont les vieillards sont dépositaires. Ils prennent la plus grande attention à la conserver pure & sans altération, parce qu'ils ne la communiquent point aux jeunes gens, de peur qu'ils n'en fassent un mauvais usage, ou qu'ils ne l'alterent. Les vieillards ont l'art de connoître les dispositions des jeunes gens, parce qu'ils sont toujours sous leurs yeux; & ils n'initient dans la connoissance des anciennes paroles, c'est-à-dire, la tradition, que ceux qui marquent le plus de raison. Comme chez les Chinois la Noblesse a une Langue différente de celle du peuple, leur maniere de parler est harmonieuse & grave, & ils ne peuvent s'empêcher de rire lorsqu'ils voyent un homme parler comme une femme.

*Religion.*

Ils ont l'idée d'un Etre suprême, qu'ils appellent le *grand Esprit*, dont les perfections, disent-ils, sont si élevées au dessus de celles des autres créatures, que le Soleil & le feu sont supérieurs au feu élémentaire. Du Pratz, qui étoit intimement lié avec les gardiens du temple où on conservoit le feu sacré, nous apprend qu'ils croyoient à un Dieu tout puissant, créateur de toutes choses visibles ou invisibles, & si bon, qu'il ne pouvoit faire du mal à personne; que quoiqu'il eût tout créé par sa volonté, cependant il avoit sous lui des Esprits d'un ordre inférieur, qui par leur puissance formoient les beautés de l'Univers; mais que l'homme étoit sorti des mains du Créateur suprême. Chez les Natchès, ces Esprits sont appelés libres serviteurs ou agens, & cependant

ſont dociles & ſoumis comme des eſclaves. Ils ſont toujours en préſence de Dieu, & prêts à exécuter ſes ordres. L'air eſt rempli d'autres eſprits d'un caractere mal-faiſant, & leur Chef étoit ſi méchant, que le Dieu tout-puiſſant fut obligé de l'enfermer. Depuis, les eſprits qui lui obéiſſoient font moins de mal qu'auparavant, ſurtout ſi on les prie. C'eſt pour cette raiſon que les Sauvages les implorent pour demander la pluie ou du beau temps. Leurs jeûnes ſont fort longs. On a vu le grand Soleil lui-même ſe priver de ſa femme pendant neuf jours de ſuite, & ne manger qu'un peu de maïs dans de l'eau. La maniere dont ils racontent la création de l'homme, répond à ce que nous a tranſmis Moïſe. Dieu prit de l'argile, en forma l'homme, & ſouffla deſſus; la tradition ne dit rien de la création de la femme.

*Gouvernement.*

Le grand Soleil exerce une autorité deſpotique; il eſt maître de la vie & des biens de tous ſes ſujets, & n'a point à craindre les maux qui dans d'autres contrées accompagnent le gouvernement arbitraire; il ne redoute, en un mot, ni trahiſon contre ſa perſonne, ni révolte. Lorſqu'il a prononcé une ſentence de mort, le criminel ſe ſoumet à ſon ſort, ne demande jamais grace, & n'eſſayeroit pas même de ſe ſauver, quoiqu'il le pût. Les exécutions ſe font ſur le champ & dans le lieu où ſe trouve le coupable. Les autres Soleils partagent l'autorité du grand, ſuivant leur degré de parenté. Le Serpent pointu, lors même que ſa nation étoit en guerre avec les François, tua de ſa propre main

trois Natchès qui avoient pris & lié un François son ami.



*Fêtes.*

Ils avoient des fêtes civiles & religieuses. Ces dernieres avoient pour objet de remercier le grand Esprit des bienfaits qu'ils en avoient reçus. Le Souverain établissoit les autres, parce que c'est dans ces occasions qu'il recueilloit ses revenus. Il n'en avoit point de fixes, il demandoit ce qu'il vouloit, & on le lui donnoit sur le champ sans aucune discussion.

Leur année est de treize mois; le dernier jour de chacun, on célebre une fête, qui prend son nom des fruits qu'on récolte dans ce mois, ou du gibier qu'on chasse. La premiere, qui est celle des oiseaux, est solennelle; ils composent dans cette occasion une espece de drame sur un des principaux événemens de l'Histoire. Autrefois il arriva qu'un grand Soleil entendant beaucoup de bruit, sortit promptement de son palais pour le faire cesser. Il tomba entre les mains des ennemis; mais ses sujets le reprirent. Ils ont composé une espece de pantomime sur cet événement, & ils l'exécutent de maniere à faire illusion. Ils se divisent en deux partis, distingués par des plumes blanches & rouges; ils s'attaquent. Le grand Soleil frotte ses yeux comme s'il s'éveilloit d'un profond sommeil; il fond sur les ennemis & en fait un grand carnage. Ceux-ci l'entourent pour l'enlever; mais ses guerriers le délivrent. Les cris de joie, de crainte, de douleur, sont si naturellement imités, qu'on connoît toutes les circonstances de l'action. Nos Comédiens d'Europe ne joueroient pas mieux. Du Pratz, qui a assisté à une repré-

ſentation de cette pantomime, dit que le grand Soleil, quoiqu'âgé de quatre-vingt-dix ans, joua ſon rôle avec plus d'adreſſe & de vigueur que n'auroit pu faire un homme de trente, ſur-tout ſi on conſidere que ce ſpectacle eſt beaucoup plus long que les nôtres. La fête la plus brillante après celle des oiſeaux, eſt celle du maïs ou du blé.

Toutes les politeſſes & les prévenances ſont pour les hommes; les femmes ſont regardées comme les ſervantes de la maiſon. Cependant, dans quelques parties de leur vie, elles ont des plaiſirs. Auſſi tôt que les jeunes gens des deux ſexes ſont parvenus à un certain âge, les parens leur permettent de s'unir ſans aucune cérémonie; mais lorſqu'ils ſont mariés, il faut que les amours ceſſent, ils ſont cenſés ne pouvoir plus diſpoſer de leur cœur. Le mari a le droit de répudier ſa femme, toutefois il en uſe très-rarement. Les femmes ſont ſi habiles dans l'art de ſe faire avorter, qu'elles n'ont jamais d'enfans avant leur mariage, & celui qui doit épouſer une fille, l'eſtime en proportion de la fortune qu'elle a acquiſe par ſes amours avec d'autres hommes. Auſſi, avant d'accorder leurs faveurs, ont-elles ſoin de ſe faire payer par leurs amans.

*Mariage.*

Lorſqu'on veut faire un mariage, les deux jeunes gens ne s'adreſſent point à leurs peres, mais au chef de la famille, qui quelquefois eſt le triſaïeul. Les deux vieillards ſe réuniſſent, & examinent ſi le futur & la future ne ſont point parens à un degré prohibé. Parmi ces enfans de la Nature, les querelles de famille ſont inconnues; & ſi un des parens intermédiaires s'oppo-

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

ſoit au mariage, il n'auroit pas lieu : ainſi une femme n'entre jamais dans une famille, ſi elle n'en eſt connue & aimée. Lorſque les deux vieillards ſont d'accord, on fixe le jour. Alors les hommes vont à la chaſſe, & les femmes préparent du maïs, & employent tout leur art pour orner la cabane du futur époux.

Le jour étant arrivé, l'ancien de la famille de la fille conduit la future à la cabane du jeune homme. Toute la famille, hommes & femmes, les ſuivent en ſilence, ſans aucune marque immodérée de joie. Tous les parens du jeune homme, rangés devant ſa cabane, reçoivent les autres avec de grandes acclamations. L'ancien de la famille de la fille eſt introduit par l'autre dans la cabane, après quoi la cérémonie eſt fort ſimple. Vous voilà, dit le pere du garçon; oui, répond celui de la fille : Aſſeyez-vous, réplique le premier; on s'aſſied, & on garde le ſilence pendant un quart d'heure. Les deux anciens ſe levent enſuite, ordonnent aux deux jeunes gens d'approcher, & leur font un diſcours ſur les devoirs réciproques du mariage. Les deux peres apportent les préſens qu'ils veulent faire à leurs enfans. Le futur dit enſuite à ſa future : Veux-tu me prendre pour ton mari ? Elle répond, de tout mon cœur; aime-moi autant que je t'aime, car je t'aime, & je n'aimerai jamais d'autre homme. Alors le futur poſe ſur la tête de la future le préſent que ſon pere lui a remis, en diſant je t'aime; en conſéquence je te prends pour ma femme, & voici ce que je donne à tes parens pour t'acheter. Il s'attache enſuite à ſon oreille gauche une plume d'un oiſeau particulier avec une feuille de chêne, pour

marque de sa supériorité, & pour faire voir qu'il ne craindra pas les bois, ni les fatigues de la chasse. Il prend dans une main un arc & des fleches, pour montrer qu'il ne redoutera pas les ennemis de la nation, & qu'il sera toujours prêt à défendre sa femme & ses enfans. La fille prend dans sa main gauche une petite branche de laurier, & dans la droite un épi de maïs, que sa mere lui donne au moment où son pere reçoit le présent. Le laurier signifie qu'elle sera toujours douce & propre, & le maïs, qu'elle aura soin de préparer la nourriture de son mari. La fille jette le maïs, & le garçon lui donne la main droite, disant : Je suis ton mari; elle répond : Je suis ta femme. Le mari joint ses mains à celles des parens de la femme, & celle-ci fait la même chose avec les parens du mari. Aussitôt après, le mari montre son lit à la femme, & lui dit : Regarde notre lit, tiens-le en bon état, & prends garde qu'il ne soit pas souillé. La cérémonie étant finie, le reste de la journée se passe en festins, en danses & en réjouissances.

## *Floride Angloise.*

*Expédition de Ponce de Léon.*

Le 3 Mars 1512, Juan Ponce de Léon partit de Porto-Ricco avec trois vaisseaux; & faisant voile au nord, il débarqua le 3 Avril suivant à 30 degrés 8 minutes de latitude nord. Il prit possession de la terre où il débarqua, au nom du Roi d'Espagne, & lui donna le nom de *Floride*, parce qu'il y étoit arrivé le Dimanche des Rameaux. Le 8 du même mois, il vogua vers le sud en suivant la côte, & fut long-temps sans

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

appercevoir les natifs. Enfin il en vit quelques-uns, & se hasarda à descendre; les natifs voulurent lui enlever sa chaloupe, ce qui donna lieu à une escarmouche dans laquelle deux Espagnols furent tués. Quelques jours après, en faisant de l'eau, il prit un Indien qui devint son guide & son Interprete. Enfin il éleva une croix sur les bords d'une riviere, qu'il appela en conséquence *Rio de la Cruz*. Ponce de Léon croyoit que la Floride étoit une isle, & lorsqu'il fut de retour à Porto-Ricco, il en donna la même idée à ses compatriotes.

*Et de Vasquez.*

Les Espagnols ne penserent que huit ans après à profiter de cette découverte. En 1520, Luke Vasquez d'Aylon, avec quelques associés, forma le projet d'enlever quelques Indiens des isles voisines pour travailler aux mines Espagnoles. Il équipa deux vaisseaux, parti du port de Plata, dans l'isle d'Hispaniola, & arriva aux isles Lucayes; de là il s'avança jusqu'à la partie de la Floride, appelée aujourd'hui *Sainte-Hélene*, & qui est à 32 degrés de latitude nord. Les natifs prirent ses vaisseaux, qui avoient toutes les voiles dehors, pour deux poissons monstrueux qui venoient à terre: ils accoururent en foule pour les voir; mais lorsqu'ils virent débarquer les Espagnols, la peur les saisit, & ils s'enfuirent de toutes leurs forces. Les Espagnols en arrêterent deux, qu'ils amenerent à bord; ils les firent manger & boire, les habillerent à l'Espagnole, & les renvoyerent.

Ce bon traitement eut l'effet qu'on en attendoit. Le Roi admira les habits & l'hospitalité des Espagnols, & il envoya aux vaisseaux cin-

quante

quante de ses sujets chargés de provisions, avec ordre d'accompagner les étrangers qui voudroient visiter le pays. Plusieurs descendirent à terre, & le Prince leur fit de riches présens en or, en argent, & en perles. Les Espagnols firent de l'eau, renouvelerent leurs provisions, & inviterent un grand nombre de natifs à venir avec eux à bord. Quand il y furent, ils les firent beaucoup boire, leverent l'ancre, & les emmenerent avec eux. Cette perfidie ne fut pas heureuse. Plusieurs de ces infortunés moururent de chagrin, un grand nombre d'autres périrent avec un vaisseau qui coula à fond; en sorte qu'il n'en resta que très-peu qui arriverent aux mines. Cette infamie mérita à Vasquez la récompense que le Roi d'Espagne accordoit à ceux qui découvroient de nouvelles terres. En 1524, il envoya d'autres vaisseaux dans la Floride, & il s'y transporta lui-même l'année suivante avec trois. L'Amérique ne produisoit pas de denrée plus précieuse que l'homme; Vasquez en perdit cent, qui furent taillés en pieces par les natifs, & un de ses vaisseaux fut naufragé près du cap Sainte-Hélene. Ces pertes, & le chagrin qu'il eut de ne pouvoir les réparer, le firent retourner à Hispaniola, où il mourut.

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Pamphilo Narvez obtint de Charles V la concession de toutes les terres depuis la riviere des Palmes jusqu'aux frontieres de la Floride; cet espace étoit si indéfini, qu'on pouvoit l'étendre aussi loin qu'on vouloit. En 1628, il partit de Cuba avec quatre cents hommes de pied & vingt chevaux, & il arriva à la Floride le 12 Avril. Il jeta l'ancre si près de terre, qu'il distinguoit les

*Et de Narvez.*

cabanes des Sauvages. Lorſqu'il fut à terre, il trouva un uſtenſile d'or que les Indiens en fuyant avoient laiſſé derriere eux ; il en conclut que tous leurs autres uſtenſiles étoient du même métal ; ce qui l'engagea à faire débarquer toutes ſes troupes, & à prendre poſſeſſion du pays au nom du Roi d'Eſpagne. Les Sauvages parurent mécontens de cette cérémonie ; mais telle étoit leur douceur naturelle, que pluſieurs d'entre eux lui offrirent du maïs, ainſi qu'à ſes ſoldats.

Il s'avança dans le pays, & rencontra quatre coffres de bois, qui contenoient des cadavres enveloppés dans des peaux peintes, & ſur ces coffres étoient des pieces de toile ou d'étoffes de laine, & même quelques morceaux d'or, ce qui augmenta l'idée qu'il s'étoit formée de la richeſſe du pays. Il ordonna à ſes troupes de marcher, & ſe fit ſuivre par les vaiſſeaux. On prétend qu'il parcourut toute la côte ſeptentrionale du golfe du Mexique. Le premier Mai, il commença ce voyage long & pénible, malgré les remontrances du Tréſorier. Ses ſoldats eurent beaucoup à ſouffrir de la fatigue ; mais les Sauges qu'il rencontra étoient bons & hoſpitaliers. Un Prince Indien, couvert d'une peau de cerf élégamment peinte, & ſuivi de ſes courtiſans qui ſouffloient dans des cornes, reçut les Eſpagnols dans ſa ville, & les régala avec du maïs & de la venaiſon.

Suivant toutes le relations, les Floridiens étoient en Amérique ce que les Athéniens étoient dans la Grece. C'eſt dommage que les mœurs & les uſages de ces peuples ſe ſoient perdus. Ces nations n'avoient que des connoiſſances très-bor-

nées ; cependant elles s'apperçurent bientôt que l'or étoit le grand objet des invasions des Espagnols, & elles s'accoutumerent à rejeter sur les peuples les plus éloignés le crime de posséder ce dangereux métal. Les natifs chez lesquels Narvez débarqua, prétendirent le tenir des Apalaches, & dès-lors Narvez résolut d'aller chez les Apalaches. Le 25 Juin, il arriva à un de leurs villages, composé d'environ quarante cabanes construites avec toutes les commodités, & même avec élégance. Elles furent pillées, parce que les habitans s'enfuirent dans des marais ; mais le Cacique fut arrêté. Narvez séjourna vingt-cinq jours, pendant lesquels il ne put rien découvrir. Il marcha ensuite pendant neuf jours au sud, continuellement harassé par les Sauvages, & vint à Aute, village situé dans un pays abondant en blé & en toutes les nécessités de la vie. Les Indiens en défendirent l'entrée, ce qui produisit une escarmouche, dans laquelle plusieurs Espagnols furent tués. Enfin Narvez l'emporta, & devint maître du village, où il trouva une grande quantité de blé, de pois, de citrouilles, & d'autres végétaux.

Quand ses troupes furent un peu rafraîchies, il marcha vers la mer Il avoit beaucoup de difficultés à vaincre pour construire des bateaux lorsqu'il avoit des rivieres à traverser. Ils firent des cordes avec les crins des chevaux, & des voiles avec les chemises des soldats. Ils firent huit cents milles depuis la baie de Santa-Cruz, où ils étoient débarqués, jusqu'à l'endroit où ils remonterent dans leurs vaisseaux. Ce fut le 22 Septembre qu'ils se rembarquerent dans l'état

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Qui périt avec presque tout son monde.*

le plus déplorable ; ils suivirent plusieurs baies pour faire de l'eau, ne débarquoient jamais sans être attaqués, & sans perdre quelques hommes. Le Gouverneur lui-même fut blessé. Le Trésorier Cabeca de Vaca fut à peu près le seul qui échappa, & c'est à lui que nous devons le récit de cette expédition. Les troupes que Narvez avoit amenées se réduisirent à quinze hommes, & de ces quinze hommes qui survécurent à leurs compagnons, quatre seulement, parmi lesquels étoit le Trésorier, arriverent au Mexique. On ignore ce que Narvez devint.

*Expédition de Soto.*

On voit que les trois premieres expéditions en Floride ne furent pas heureuses. Cependant Ferdinand de Soto, Gouverneur de Cuba, voulut en entreprendre une quatrieme. Charles V lui donna le titre de Marquis de la Floride, avec la propriété de toutes les terres qu'il pourroit y conquérir. Comme tous les aventuriers Espagnols, il étoit brave, entreprenant, intrépide, & constant. Le 12 Mai 1539, il s'embarqua avec neuf vaisseaux, trois cent cinquante chevaux, & neuf cents hommes de pied. C'étoit l'armement le plus formidable que les Européens eussent encore envoyé dans l'Amérique septentrionale. Le nombre des Matelots étoit proportionné, & la flotte étoit bien pourvue de munitions de guerre & de bouche.

Le 25 du même mois, il jeta l'ancre dans la baie de Spiritu-Santo, & il y fit débarquer toutes ses troupes, pendant que les natifs, en allumant de grands feux, alarmoient toutes les nations du voisinage. Moscosc, qui commandoit sous Soto, mit l'armée en bataille, & s'empara sans résis-

tance d'un petit village où étoit un temple qui servit de logement. Là, les Espagnols perdirent deux Interpretes qui se sauverent dans les bois. Un détachement Espagnol prit quatre des natifs; mais leurs compatriotes les reprirent en attaquant les Espagnols si vigoureusement, qu'ils les forcerent à gagner le quartier général. Un autre détachement attaqua dix ou douze Indiens, parmi lesquels étoit un noble Espagnol, nommé *John Ortez*, qui avoit servi sous Narvez, avoit été fait prisonnier, & qu'on ne pouvoit plus distinguer d'un Sauvage. Il se rendit à ses compatriotes, & engagea les autres Indiens à venir avec lui au camp Espagnol, où ils seroient bien reçus.



*Etonnante aventure d'un Espagnol.*

D'après le récit qu'il fit de ses aventures, il paroît qu'après avoir été fait prisonnier du temps de Narvez, il ne conserva la vie que par la protection de la fille du Chef par lequel il avoit été pris. L'humanité seule avoit dirigé cette Indienne; elle conseilla à Ortez de se réfugier chez un Chef voisin qui le recevroit bien, & elle le conduisit une partie du chemin. Moscoso, c'est le nom de ce Chef, le traita en effet avec douceur, & lui promit de le protéger. Il passa ainsi douze ans parmi ses sujets. Lorsque ce Chef sut que les Espagnols étoient débarqués, il lui conseilla d'aller joindre ses compatriotes, & lui donna l'escorte que l'Espagnol amena au camp. Il reprit son rang d'Officier de cavalerie, & informa Soto qu'à la distance de trente lieues il y avoit un pays très-fertile, gouverné par Paracoxi, le plus puissant Prince du voisinage. Le Général Espagnol y envoya Balthasar de Gallegos avec

trente hommes. Paracoxi, averti de l'approche des Efpagnols, quitta fa capitale, & leur envoya des Députés pour favoir ce qu'ils demandoient, & dire qu'une indifpofition l'empêchoit d'aller au devant d'eux. Gallegos demanda aux Députés fi le pays produifoit de l'or & de l'argent, & ils lui répondirent qu'il falloit pour cela aller à Cale. Gallegos les mit aux fers, parce qu'ils pouvoient lui être utiles dans la marche de l'armée à Cale; mais lorfqu'elle y arriva, cette ville étoit abandonnée par les habitans.



Les Efpagnols prefque affamés y trouverent du maïs en abondance, ce qui les rétablit. Le petit nombre d'Indiens qui y étoient reftés, voulant fe délivrer de ces fâcheux hôtes, indiquerent au Général une province très-fertile, appelée *Palache.* Il s'y rendit contre l'avis de fes Officiers, emmenant prifonnier avec lui le Cacique de Calequien, province dans laquelle il avoit paffé. Les Indiens lui redemanderent fouvent avec beaucoup d'inftance la liberté de leur Chef; le Général la refufa conftamment, & Ortez, qui entendoit leur langage, apprit que les fujets de ce Cacique s'étoient affemblés au nombre de quatre cents dans un bois voifin, pour le délivrer par force. Soto, inftruit de l'endroit où ils étoient poftés, y fondit avec fes troupes; il en tua quarante; le refte fe jeta dans l'eau, mais fut tout à coup invefti par la cavalerie Efpagnole, en forte qu'ils fe rendirent tous, à l'exception de douze, qui aimerent mieux mourir que de devenir efclaves. Ils furent traités fi durement, qu'ils fe révolterent, & quoiqu'armés feulement d'un bâton, ils en tuerent plufieurs;

mais ils furent enfin obligés de se soumettre, & on en livra un grand nombre aux Indiens de Paracoxi qui suivoient l'armée Espagnole, & qui les firent mourir.

*Soto marche à Palache.*

Soto continua ensuite sa marche vers Palache, à travers un grand nombre de villes & de provinces dont les noms sont perdus. Il traînoit avec lui les malheureux Indiens enchaînés, & les forçoit à porter le bagage de ses soldats. Lorsqu'il fut arrivé, il cantonna ses troupes autour de la résidence du Cacique, & on lui fournit abondamment du maïs, des féves, des concombres,& une espece de prunes bien supérieures à celles d'Europe, & qui venoient dans le pays sans culture. Palache est à dix lieues de la mer. Soto envoya de là un Officier pour trouver un bon port, & vérifier si le pays produisoit de l'or. L'Officier trouva un port excellent, & il en partit par ordre du Général, pour aller à la Havane chercher un renfort d'armes & d'ustensiles.

On amena à Soto un jeune Indien prisonnier, qui lui dit que bien loin, vers l'est, il y avoit une province nommée *Yupaha*, où il y avoit beaucoup d'or, & il expliqua si bien la maniere de le fondre & de le raffiner, qu'on fût persuadé qu'il ne pouvoit en imposer. Soto partit en conséquence, & commença un voyage très-pénible, pendant lequel la plupart de ses Indiens périrent de fatigue. L'armée passa à Capuchiqui, de là à Toalli, d'où elle arriva à Achesé. Soto soutint impudemment au Cacique de cette ville qu'il étoit le fils du Soleil. Le 24 Avril, il arriva à Altaroca, & ensuite à Ocuté. Là, il reçut une députation de deux mille hommes chargés de

préfens,& quatre cents autres qui lui étoient donnés pour fon fervice. Soto paffa enfuite à Cofaqui & à Patofa. Le voyage devenoit fi long, que Soto menaça de traiter comme des chiens les Indiens qui l'avoient trompé; Ortez obtint leur grace. Il envoya en vain plufieurs détachemens d'un côté & d'autre pour découvrir l'objet de fes recherches Danhufco, Chef d'un de ces détachemens, revint, & dit qu'il avoit vu une ville à la diftance d'environ trente fix milles, ce qui réjouit beaucoup l'armée.

Femme Cacique

Le 26 Avril, le Général prit poffeffion de cette ville, & apprit qu'il y avoit auprès de là une autre nation appelée *Catifachiqui*, qui étoit gouvernée par une femme. Soto envoya faire fes complimens à la Princeffe, qui chargea fa fœur de venir le remercier. Elle parut bientôt après elle-même dans un canot, fuivie de plufieurs autres; elle lui fit préfent d'un collier de perles très-précieufes par leur groffeur, & pendant tout le temps qu'il refta dans fes Etats, elle lui fournit des provifions d'oifeaux. Son pays étoit beau, & fes fujets plus civilifés que tous ceux que Soto avoit vus jufques-là dans la Floride. Ils étoient habillés & portoient des caleçons. Soto y trouva un port très-fûr & très-commode pour les vaiffeaux de la Nouvelle-Efpagne, du Pérou, &c. & plufieurs Efpagnols défiroient s'y établir; mais comme l'or formoit le feul défir du Général, il refufa d'y confentir: il prétendit que Maldonado l'attendoit à Ocuté, & il fe prépara à fe rendre à Catifachiqui.

Cependant les Efpagnols s'étoient conduits avec tant de cruauté à l'égard des Indiens de la

ſuite de la Princeſſe, qu'elle forma le projet de ſe ſauver : Soto en ayant été averti, la mit aux arrêts, & l'obligea à ſuivre ſon armée à pied comme un priſonnier pendant ſept jours de marche dans un pays déſert, juſqu'à ſon arrivée à Chalagne. La Princeſſe, quoique maltraitée, ne montra ni mécontentement ni répugnance; elle ordonna à ſes ſujets de porter le bagage des Eſpagnols, & diſſimula ſi bien, qu'ayant obtenu un peu plus de liberté, elle trouva le moyen d'échapper, & d'emporter avec elle une petite caſſette remplie de perles d'un grand prix. Soto fut très-fâché de cet événement, parce qu'il ſe propoſoit de la retenir comme garant de la fidélité de ſes ſujets & de ceux de pluſieurs Princes voiſins, qui tous étoient ſes tributaires.

*Soto cherche des mines d'or.*

Cinq jours, après les Eſpagnols arriverent à Quaxalla; de là ils ſe rendirent à Chiaha, où ils trouverent du miel, des pâturages ſi excellens, & de ſi abondantes proviſions, que Soto y reſta trente jours, après leſquels l'armée fut entiérement rétablie de ſes fatigues. Soto étoit toujours altéré d'or; le Cacique d'Acoſta lui dit que la province de Chiſca, vers le nord, produiſoit du cuivre & d'autres métaux plus brilians. C'en fut aſſez pour encourager le Général Eſpagnol. Le 12 Juillet, il arriva à Acoſta. Il y fut reçû avec beaucoup de plaiſir par le Cacique; & il y fit ſon entrée, ſuivi ſeulement de huit gardes Indiens. Dans cet intervalle, ſes ſoldats s'étant amuſés à piller la ville, les Indiens fondirent ſur eux, & ils auroient ſans doute tué Soto lui-même, s'il ne s'étoit joint à eux pour chaſſer les Eſpagnols maraudeurs. Ce procédé de ſa

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

part lui gagna l'estime du Cacique & de la nation. Il en profita pour attirer dans son camp ce Prince & les principaux de sa Cour, & il les mit aux arrêts, en leur déclarant qu'ils ne recouvreroient leur liberté que lorsqu'ils auroient fourni des guides pour son armée, & qu'après que les messagers qu'il avoit envoyés à Chisca seroient revenus sains & saufs.

Ils arriverent le lendemain, & dirent que les chemins étoient si impraticables, qu'il n'étoit pas possible d'arriver à Chisca. Après quoi le Cacique ayant fourni des guides, on lui rendit la liberté, & l'armée marcha à Tali. Le 16 Juillet, elle arriva à Cosa. Le Cacique de cette ville vint au devant de Soto en grande pompe; il portoit un habit de peau de martre, une espece de diadême de plumes, & il étoit assis dans une litiere portée sur les épaules de ses Nobles. Ses autres sujets faisoient retentir l'air de leurs chants, & du son de plusieurs instrumens de musique.

Le 20 Août, Soto passa à Tallimachuse, & ensuite à Stava; de là il arriva à Ullibally, & traversant un pays très-bien cultivé, il parvint à Toasi, & cinq jours après à Tallise, ville considérable. Il marcha ensuite à Piaché, d'où il envoya un Espagnol avertir le Cacique de Tascalucca, que s'il étoit jaloux de conserver sa liberté, il devoit ramasser des provisions pour l'armée. Le Cacique répondit qu'il alloit donner des ordres en conséquence; mais il dépêcha un Messager à Malville, dont le Cacique étoit son tributaire, pour lui faire part de la position où il se trouvoit, & lui ordonner d'envoyer le plus de forces qu'il pourroit rassembler pour le déli-

vrer. Soto fut inftruit de cette précaution du Cacique, qui lui-même le prévint du danger qui le menaçoit, lui confeilla de ne pas aller plus loin, & de le laiffer libre. Soto méprifa tous ces avis & entra dans la ville. Le Cacique s'échappa & fut joindre fon tributaire.

*Il court rifque d'être taillé en pieces.*

Soto eût alors été bien aife de négocier avec un Prince qu'il avoit tant méprifé une heure auparavant. Les Indiens alliés du Cacique prirent les armes, chafferent Soto bleffé de la ville, tuerent cinq des perfonnes de fa fuite, & prirent fes effets les plus précieux, ainfi qu'une grande quantité d'armes. Soto regagnant fon camp, chargea les Sauvages à la tête de fa cavalerie, & les pouffa derriere une paliffade. Enfuite ayant mis fes troupes en bataille, il ordonna de donner l'affaut à la ville. Les Indiens, prévoyant leur fort, avoient renvoyé leur Cacique, avec le butin qu'ils avoient fait fur les Efpagnols, dans une place de fûreté, & ils auroient probablement été vainqueurs s'ils avoient été auffi bien armés que leurs ennemis; mais comme ils étoient nus, les Efpagnols les eurent bientôt forcés, & ils en égorgerent dans la ville environ deux mille cinq cents.

Cet avantage ne répara pas à beaucoup près la perte qu'avoient faite les Efpagnols; on leur avoit enlevé tout ce qu'ils avoient acquis dans leur long, pénible & périlleux voyage. Soto, qui n'étoit plus qu'à fept journées de chemin d'Ocuté, où Maldonado l'attendoit, défendit qu'on parlât de la perte du bagage aux foldats, efpérant que le pays de l'or & de l'argent les dédommageroit amplement de ce qu'on leur avoit

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

pris. Le 18 Novembre, il partit, & après différentes aventures, il arriva le 18 Décembre à Chicocha, où il résolut de passer l'hiver. Soto se lia si bien avec le Cacique, qu'il lui prêta des troupes pour réduire quelques ennemis voisins; mais les Espagnols se conduisirent mal à l'égard des natifs, de sorte que ceux ci prirent les armes, attaquerent les troupes de Soto pendant la nuit, mirent le feu à la ville où elles étoient cantonnées, & tuerent les Espagnols à mesure qu'ils sortoient des cabanes. Si on n'avoit pas mis le feu à la ville, il est probable que l'armée auroit été détruite; les chevaux effrayés firent des efforts pour éviter les flammes, & les Indiens imaginant que c'étoient les cavaliers qui se formoient pour les attaquer, se retirerent après avoir réduit en cendres tout le bagage des Espagnols. Douze de ces derniers furent tués, plusieurs furent blessés ou brûlés; cinquante chevaux périrent dans les flammes, ainsi que quatre cents cochons que les Espagnols avoient importés dans la Floride, & qui y étoient devenus très-gras. Les Indiens étoient si passionnés pour la chair de cet animal, qu'il donna lieu à plusieurs querelles avec les Espagnols. Cependant ceux ci ayant été surpris pendant la nuit, étoient nus, & restoient exposés aux injures du temps. Un soldat inventa une robe tissue avec du gazon sec; elle parut d'abord ridicule, mais faute d'autres on fut obligé de l'employer. Si les Indiens avoient attaqué leurs ennemis dans cette détresse, ils les auroient vraisemblablement détruits; mais ils différerent jusqu'au 15 Mars, & à cette époque les Espagnols avoient repris courage, & ils les

*Son armée est attaquée par les Sauvages.*

repousserent avec perte de quarante hommes. Les Espagnols continuerent leur marche, souvent interrompue par les Sauvages, & arriverent à Alimama, qu'ils surprirent, & dont ils firent la mere du Cacique prisonniere. Soto offrit de lui rendre la liberté, si le Cacique venoit lui-même au camp; mais celui-ci refusa de s'y rendre, à moins que sa mere ne fût relâchée, ce que Soto fut obligé de faire; après quoi il s'avança sans obstacle jusqu'à Rio-Grande. Les Espagnols y firent provision de maïs, construisirent des bateaux, passerent cette riviere, qui est la plus large de la Floride, exposés à une grêle de fleches de la part des Indiens, traverserent la province de Quixo, marcherent à Pacha & de là à Casqui. Soto continuoit à se dire fils du Soleil; le Cacique lui présenta deux malades, & demanda pour preuve de son extraction divine, qu'il les guérît; le Général fort embarrassé les recommanda à Jésus-Christ.

Les Espagnols passerent une autre riviere sur un pont ingénieusement construit, & arriverent dans la province de Pacaha, suivis du Cacique de Casqui & de son armée. Celui de Pacaha voulut d'abord faire quelque résistance dans une petite isle où il s'étoit placé; mais il en fut chassé, & les Indiens de Casqui firent un grand butin. Dans la suite il réconcilia les deux Chefs, & resta à Pacaha pendant quarante jours. Ne pouvant trouver le chemin qui conduisoit à Chisca, il retourna à Casqui, & le 4 Août arriva à Quigate, la plus grande ville qu'il eût encore vue dans la Floride. Le Cacique, qu'il fit

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

prisonnier suivant son usage, lui indiqua la province de Coligoa.

Après avoir fait quarante lieues dans un pays affreux, il passa à Paiisamo, à Tafalicoya, & arriva à Cayas, où il resta un mois. Le Cacique lui offrit un guide pour le conduire à Tulla, où il ne trouva point d'Interprete. Soto, malgré cela, partit avec un détachement de cavalerie & d'infanterie; mais il fut obligé de revenir sur ses pas, parce qu'il sut que les Indiens avoient attaqué son armée. Les habitans de Tulla voulurent d'abord faire quelque résistance: Soto ayant fait couper le nez & la main droite à six d'entre eux, les renvoya au Cacique avec menaces de le traiter lui & tous ses sujets de la même maniere, s'il ne se soumettoit. Cette menace eut l'effet désiré. Soto trouva à Tulla un Interprete. Il sut qu'il n'étoit qu'à quatre-vingt lieues d'Autiamqué, contrée très-fertile & très-peuplée, & située auprès d'un grand lac qu'il imagina être un bras de mer. Il résolut d'y aller passer l'hiver, parce qu'il y auroit une communication avec Cuba. Il passa à Annouxi & à Catamaya, & arriva enfin à Autiamqué. Son armée y fut abondamment pourvue.

*Son armée est réduite à trois cents hommes & à quarante chevaux.*

Le 6 Mars, Soto sortit de ses quartiers; son armée étoit réduite à trois cents hommes de pied & quarante chevaux, dont plusieurs étoient estropiés. John Ortez étoit mort à Antiamqué, au grand regret de Soto. Ce Général se proposa de marcher à Nilco, d'où il espéroit trouver une communication avec la mer. Il passa à Tutelpina, à Tianto & à Guachoya. Là on lui indiqua les

Etats d'un Cacique nommé *Quigaltan*. La peine que se donna Soto pour trouver des espions, & pour s'informer si cette province étoit près de la mer, l'agita tellement, que la fievre le saisit. La maladie devint si grave, que malgré tous les secours qu'on lui procura, il sentit sa fin approcher; il fit assembler tous les Officiers, leur recommanda de se conduire toujours en bons Chrétiens, & les autorisa à nommer son successeur: les Officiers l'ayant modestement refusé, il choisit son Lieutenant Général, Louis Moscoso d'Alvarado, auquel l'armée jura sur le champ fidélité & obéissance.

*Il meurt.*

Moscoso cacha avec beaucoup de soin la mort de Soto aux Sauvages. Il leur dit qu'il avoit fait un voyage au Ciel pour quelque temps, ce qui lui étoit déjà arrivé plusieurs fois. Cependant il délibéra sur le chemin qu'il devoit prendre, c'est-à-dire, s'il devoit retourner par terre dans les établissemens Espagnols, ou s'efforcer de trouver la mer, afin de s'y embarquer pour Cuba. On s'arrêta au premier parti, & le 5 Juin les Espagnols quitterent Guyachoya; ils passerent à Chaguate, à Agnacay, à Mayé, à Naguate, à Missobona, à Lacané, à Mondaca à Soacatino, à Aays, & à Nagiscosa. Toutes ces villes porterent des marques du passage des Européens; les unes furent détruites, les autres brûlées, & toutes à peu près pillées. Les Espagnols, environnés de déserts, eurent l'occasion d'exercer leur patience. Ne sachant plus où aller, ils résolurent de retourner à Nilco, pour de là passer à Cuba. Lorsqu'ils y arriverent & qu'ils voulurent se procurer des vaisseaux, ils s'apperçurent que les habitans n'étoient pas encore revenus de la consternation dans la-

*Moscoso prend le commandement.*

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

quelle ils les avoient jetés, & que leur pays étoit dépourvu de tout moyen de subsistance. Heureusement pour l'armée que les Indiens de Minoya étoient ennemis de ceux de Nilco. Ceux-ci leur indiquerent la province de Minoya, où ils trouverent des vivres en abondance, & des bois pour la construction des vaisseaux. Ils firent sept brigantins, sur lesquels les Espagnols s'embarquerent le 2 Juillet 1543; ils descendirent la riviere au milieu d'une grêle de traits que les Indiens leur lançoient, & qui firent périr un grand nombre de soldats. Enfin, après une navigation de cinquante-deux jours, les débris de l'armée de Soto arriverent à Panico, sur le continent du Mexique, le 10 Septembre (*a*). Ainsi finit cette expédition ruineuse pour ceux qui l'entreprirent, car on ne forma aucun établissement dans la Floride.

*Et se retire.*

*Aventures de Ribaut.*

Cette circonstance fit naître au fameux Amiral de Coligny, l'idée de transporter dans la Floride une Colonie de Protestans François, & il en obtint la permission du Roi Charles IX, qui ne demandoit pas mieux que de se débarrasser des Huguenots de son royaume. L'Amiral confia l'exécution

(*a*) Cette relation est tirée de l'Ouvrage de l'Inca Garcilasso de la Vega, imprimé à Lisbonne en 1605. Quoique son autorité soit authentique, nous observerons que Charlevoix l'a accusé d'avoir exagéré le pouvoir & les richesses des Floridiens. Cependant, d'après les Ecrivains François eux-mêmes, ces Indiens sont fort ingénieux, actifs, & braves. Si leur caractere n'est plus tel, on doit attribuer ce changement aux persécutions des Espagnols; mais le sol est toujours le même, & sous une bonne administration, les Floridiens reprendront les vertus de leurs ancêtres, & deviendront de bons & loyaux sujets.

l'exécution de son projet à un nommé *Ribaut*, de Dieppe, habile Marin, & Protestant zélé. Le 18 Février, il partit de Dieppe avec deux vaisseaux bien montés; il avoit les meilleurs matelots & un corps de troupes de terre, parmi lesquels plusieurs Gentilshommes servirent en qualité de volontaires. Il donna le nom de *Cap François* à la premiere terre qu'il apperçut; ensuite il tourna à droite, & découvrit la riviere du Dauphin & la riviere de Mai, qu'il nomma ainsi parce qu'il y entra le premier de ce mois. Il y fut très-bien accueilli par un grand nombre de Sauvages, & il y érigea une colonne de pierre, sur laquelle il fit graver les armes de France. Il visita ensuite la riviere du Jourdain, qui avoit été déjà découverte par Vasquez. Il donna à tout ce qu'il vit des noms françois; mais il prit souvent des baies pour des rivieres. Etant arrivé à l'embouchure de celle de Sainte-Croix, il y construisit un fort qu'il appela le *Fort Charles*. Il étoit placé au milieu d'un pays délicieux. Un grand nombre de rivieres qui l'avoisinoient, étoient très-abondantes en poisson, & les Sauvages étoient fort doux. Il ne put cependant en engager aucun à le suivre en France; il auroit voulu les présenter à la Cour & à l'Amiral.

*Qui fond une Colonie Protestante dans la Floride.*

Ribaut fit bâtir des maisons autour du fort, & après en avoir laissé le commandement à un de ses Officiers, nommé *Albert*, il reprit la route de Dieppe, où il arriva le 20 Juillet. Pendant son absence, Albert, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu, fit des excursions pour étendre ses découvertes, & visita plusieurs Chefs ou Paraoustis, c'est ainsi qu'on les nom-

moit. L'un d'eux, nommé *Andusta*, se rendit témoin, mais en secret, d'une fête qu'on célébroit en l'honneur d'une Divinité, adorée sous le nom de *Toya*. Elle commence comme une cérémonie funéraire, & finit comme les Bacchanales.

Albert fit toutes les fautes qu'on reproche aux aventuriers. Au lieu de semer les terres & de pourvoir à la subsistance de la Colonie, il parcourut le pays pour découvrir des mines d'or & d'argent. En peu de temps il eut fini ses provisions; ensuite la poudre & les balles lui manquerent. La saison de la pêche se passa; un incendie occidental consuma le peu qui restoit de maïs, & les Sauvages n'étoient pas en état de fournir long-temps à la subsistance de la Colonie. D'un autre côté, Albert étoit dur & fier; il souleva les colons, qui l'égorgerent. Ils mirent à sa place un nommé *Barre*, homme doux & prudent; mais ces qualités n'empêchoient point que les François ne fussent au moment de mourir de faim, & Ribaut ne revenoit pas, quoiqu'il l'eût promis. La nécessité les rendit industrieux; ils firent, tant bien que mal, un vaisseau sur lequel ils s'embarquerent; mais comme ils ne savoient point le gouverner, le voyage fut plus long, & ils manquerent bientôt d'eau & de vivres. On proposa de tirer au sort, & que celui qui prendroit le billet noir seroit tué pour servir de nourriture aux autres. Un soldat, nommé *Lachau*, s'offrit pour premiere victime; il fut égorgé, & presque aussi tôt dévoré par ses compagnons affamés. Au même instant ils furent pris par un vaisseau Anglois sur lequel étoit un François, qui leur dit que les guerres civiles avoient empêché qu'on ne les secourût.

Lorsque Charles IX & l'Amiral furent réconciliés, au moins en apparence, Coligny sollicita fortement des secours pour sa Colonie, & on lui accorda trois vaisseaux bien approvisionnés, sous les ordres de René de Laudonniere, bon Officier, qui avoit servi sous Ribaut. Il amena avec lui des soldats, des volontaires & de bons artisans, tous Protestans. Le Roi lui donna cinquante mille écus. De Morgues, qui étoit de l'expédition, prétend que ce Prince en donna cent mille (*a*).

Le 22 Avril, Laudonniere fit voile du Havre-de-Grace, & il arriva à la Floride le 22 Juin. A son débarquement, il fut presque adoré par un des Princes Floridiens, nommé *Paracousti Saturiova.* Ce Chef étoit fort attaché aux François; il remit à Laudonniere ses deux fils, dont l'aîné étoit très-aimable. En même temps il lui fit la description du pays, lui parla de ses amis & de ses ennemis, & enfin lui expliqua ce qu'il devoit espérer & craindre. Sans s'embarrasser du fort Charles, il fixa sa résidence sur les bords de la riviere de Mai, & engagea le Paracousti à le suivre dans une excursion qu'il vouloit faire sur cette riviere, pour connoître le pays qu'elle arrosoit. Lorsqu'il eut un peu remonté la riviere, il campa & envoya deux Officiers, Outtigny & Darlac, pour pousser ses découvertes plus loin.

(*a*) L'Histoire de ces deux voyages en Floride a été écrite par Laudonniere lui-même. Elle est meilleure que celle de Morgues, qu'on trouve imprimée dans le premier volume de l'*India Occidentalis.*

*Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.*

Ces deux Officiers trouverent dans leur voyage des Indiens indépendans de Saturiova, & qui, revenus de la crainte que la vue des François leur avoit inspirée, les conduisirent à un Paracousti, qu'on leur dit âgé de deux cent cinquante ans, & qui ne paroissoit pas en avoir plus de soixante. Après cette entrevue, les deux Officiers rejoignirent Laudonniere. Comme les mines d'or & d'argent étoient toujours l'objet des recherches des colons Américains, les François s'en occuperent exclusivement à la culture des terres, & Laudonniere favorisa fort mal à propos cette folie. Il présenta un morceau d'argent à Saturiova, en lui demandant d'où venoit ce métal; Saturiova lui indiqua un pays éloigné qui appartenoit à Timagoa, son mortel ennemi. Laudonniere lui offrit des secours pour l'aider à soumettre ce Prince. Saturiova accepta cette offre avec empressement.

*Etablissement du fort Caroline.*

Cependant, soit que Laudonniere se repentît de l'avoir fait, soit qu'il crût pouvoir trouver des mines sans le secours des Sauvages, il décampa, laissa Saturiova, & remonta une autre riviere, rencontra le Paracousti de la province, avec sa femme, ses quatre filles qui étoient très-belles, & il en fut fort bien accueilli. Ce Prince, entre autres présens, lui donna une petite boule d'argent. Cette circonstance confirma Laudonniere dans l'opinion que le pays devoit fournir des mines; en conséquence il assembla tout son monde, & il fut convenu qu'on s'établiroit à l'embouchure de la riviere de Mai, comme plus près du pays des mines. Le lendemain l'escadre y aborda, & on y bâtit le fort

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

Caroline. On lui donna une forme triangulaire : il étoit aſſez fort pour réſiſter à des Sauvages ; mais le lieu où on le plaça, étoit très-ſujet aux orages. Laudonniere prétend que Saturiova ordonna à ſes ſujets d'aider à la conſtruction du fort ; il lui fournit toutes ſortes de proviſions en abondance, & ſes ſujets même donnoient aux François de l'or, de l'argent & des perles, que le Général ordonna, ſous peine de mort, qu'on dépoſât dans le magaſin commun.

*Nouvelles découvertes.*

Lorſque le fort fut fini, Laudonniere envoya un de ſes vaiſſeaux en France pour recruter ſa Colonie, & il détacha Outtigny pour chercher des renſeignemens ſur le pays de Timagoa, & ſur-tout pour apprendre où étoient les mines. Outtigny montra un courage infatigable dans cette recherche. Un de ſes ſoldats lui apporta une fois quelques livres d'argent ; mais il ne put tirer des Indiens aucun éclairciſſement ; tous diſoient que le pays des mines étoit fort éloigné. Ils indiquerent les montagnes Apalaches comme produiſant des mines de fer jaune. Les François conclurent que c'étoit de l'or ; cependant ce n'étoit que du cuivre, mêlé à la vérité avec un peu d'or, que les torrens détachoient & qu'on trouvoit ſur les bords des rivieres. Parmi les nations qu'Outtigny viſita, il remarqua des cérémonies fort ridicules, & que les Chefs portoient le nom de leur province.

Cependant Saturiova rappela à Laudonniere la promeſſe qu'il lui avoit faite, d'être l'ami de ſes amis & l'ennemi de ſes ennemis, & il lui demanda s'il étoit prêt à marcher avec lui contre Timagoa. Laudonniere lui répondit qu'il

n'oublioit point sa promesse ; mais que sa présence étoit encore nécessaire parmi les François ; qu'il n'avoit point de provisions pour une expédition qui devoit entraîner tant de temps, & qu'il ne pourroit être prêt que dans deux mois. Cette évasion fut désagréable à Saturiova, parce que son armée étoit déjà assemblée au nombre de cinq cents hommes ; néanmoins il ne montra aucun ressentiment.

Le moment de partir étant arrivé, Saturiova fit une aspersion d'eau sur ses troupes, & pria long-temps pour obtenir la victoire. Après cette cérémonie, les troupes se mirent en marche vers les Etats de Timagoa. On résolut dans un Conseil de guerre de séparer l'armée, qu'une moitié s'avanceroit par terre, & l'autre par eau jusqu'à la ville qu'on devoit attaquer. Les ordres furent si bien donnés, que les deux parties arriverent en même temps. Tous ceux des ennemis qui firent résistance, furent passés au fil de l'épée, & Saturiova revint avec vingt-quatre prisonniers, soit femmes, soit enfans, dont treize lui échurent en partage. Le lendemain, Laudonniere l'envoya complimenter sur sa victoire, & le prier de lui envoyer deux de ses prisonniers. Son intention étoit de les rendre sans rançon à Timagoa, pour s'en faire un ami ; mais Saturiova refusa nettement de les donner. Laudonniere prit aussi-tôt quarante soldats bien armés, entra dans la cabane de Paracousti, & demanda à voir les prisonniers. D'abord Saturiova lui répondit qu'ils s'étoient sauvés dans les bois ; ensuite voyant qu'il étoit en danger, il les fit venir. Laudonniere les re-

mit à Derlac & à la Vaſſeur, avec ordre de les conduire dans leur patrie; il dit à Saturiova qu'il prenoit ce parti dans la ſeule vûe de le réconcilier avec Timagoa. Il enjoignit enſuite aux deux Députés de gagner Timagoa, d'aller enſuite trouver Outina, Prince très-puiſſant, &, à ce qu'il paroît, Suzerain de Timagoa, & de faire tout ce qu'ils pourroient pour gagner ſes bonnes graces & contracter un traité d'alliance avec lui.



Saturiova fut ſans doute ſenſible à ce traitement, mais il ſentit la néceſſité de diſſimuler; il donna plus que jamais des preuves de ſon attachement à Laudonniere, & promit d'agréer tout ce qu'il jugeroit à propos de conclure avec Timagoa. Le 21 Août 1564, un ouragan, tel qu'on n'en avoit jamais vu de ſemblable, répandit une conſternation générale. Les éclairs étoient ſi fréquens & ſi conſidérables, qu'ils mirent le feu aux forêts, & qu'on dit même que les eaux des rivieres bouillirent; & les poiſſons comme les oiſeaux furent entiérement détruits. Les Sauvages attribuerent ce fléau à l'artillerie des François, & ceux-ci crurent que les Indiens avoient incendié les forêts pour chaſſer les colons de leur pays. Laudonniere eut occaſion de profiter de cette terreur. Un des vaſſaux de Saturiova, qui avoit refuſé de lui remettre ſes priſonniers, lui envoya des Députés pour le prier de rétablir la tranquillité dans la Nature; le Général François répondit que cet orage avoit été ſuſcité pour punir leur Maître de ſon opiniâtreté, & qu'il ſeroit brûlé dans ſa cabane, s'il n'envoyoit

*Ouragan extraordinaire.*

*Attribué aux François.*

SECT. XVIII.

*Histoire de l'Amérique*

pas ſur le champ les priſonniers qu'il avoit demandés. Le Sauvage obéit ; mais ſa frayeur étoit ſi grande, qu'il s'enfuit à vingt-cinq milles, & qu'il ne parut dans ſa province que deux mois après.

Le 10 Septembre, Derlac & le Vaſſeur partirent avec les priſonniers ſous l'eſcorte de dix hommes & d'un Sergent. Ils remirent les captifs à Timagoa, & ſe rendirent enſuite chez Outina, qui les reçut avec les plus grands tranſports de joie. Il étoit ſur le point de partir pour une expédition contre un de ſes voiſins, nommé *Potanou*, & il pria Derlac de l'accompagner. Il y conſentit, & garda la moitié de l'eſcorte, renvoyant l'autre avec le Vaſſeur au fort Caroline, pour demander de nouvelles inſtructions ſur la maniere dont il devoit ſe conduire à l'égard d'Outina.

Ce Paracouſti eſpéroit ſurprendre ſon ennemi ; en conſéquence il n'avoit raſſemblé que peu de troupes, & il fut déconcerté, lorſqu'il vit ſon adverſaire venir à ſa rencontre avec toutes ſes forces. Derlac le raſſura en tuant du premier coup Potanou, ſur quoi toute l'armée ennemie prit immédiatement la fuite. Outina & Derlac pourſuivirent les vaincus, & firent un grand nombre de priſonniers. A leur retour, Derlac trouva un bateau envoyé par Laudonniere, qui le rappeloit à cauſe des troubles qui s'étoient élevés dans la Colonie ; & il partit amplement récompenſé par Outina, des ſervices qu'il lui avoit rendus.

*La Colonie du fort Caroline ſe révolte.*

Parmi les volontaires qui avoient ſuivi Laudonniere dans la Floride, ſe trouvoient plu-

sieurs Gentilshommes de très-bonne famille, qu'il faisoit travailler comme les plus vils artisans. Ils se plaignirent de ce mauvais traitement, comme aussi de ce qu'on ne leur avoit point donné d'Ecclésiastiques, de sorte qu'ils étoient privés de tout Office divin; mais ce qui leur donnoit plus de mauvaise humeur, c'est qu'ils étoient menacés de mourir de faim. Ce mécontentement fut augmenté par les murmures d'un imposteur, qui prétendoit avoir le secret de découvrir les mines d'or & d'argent, secret que Laudonniere n'avoit jamais voulu qu'on éprouvât. Enfin on se mutina au point de conspirer contre la vie du Gouverneur.

Laudonniere, instruit en partie de ces intrigues, fit pendre un des principaux séditieux, & en envoya d'autres en France par un vaisseau qui heureusement étoit au bas de la riviere. Il en restoit encore; pour s'en défaire, il les donna à la Roche-Ferriere, qu'il chargea d'aller continuer les découvertes dans le pays d'Outina, & il garda auprès de sa personne Derlac & Outtigny, dont il connoissoit la fidélité.

Cependant il n'étoit instruit que d'une partie de la conspiration. Des deux barques qu'il avoit fait construire pour approvisionner la Colonie, l'une fut enlevée par treize colons, & l'autre par deux Charpentiers, dont on n'a plus entendu parler. Un Génevois, nommé *Etienne*, & deux François, nommés *la Croix* & *des Fourneaux*, engagerent quelques volontaires, & soixante-six soldats dans le projet qu'ils avoient formé d'aller croiser contre les Espa-

gnols, dont ils partageroient les dépouilles qui devoient les enrichir tout d'un coup. Le nombre des Conjurés augmenta d'une maniere effrayante. Enfin Laudonniere fut un jour saisi dans son lit, où la fievre le retenoit, & les mutins le transporterent à bord d'un vaisseau. Le Général leur fit en vain des représentations sur le danger de l'entreprise qu'ils alloient former; il leur dit que ses instructions portoient de vivre en bonne intelligence avec les Espagnols : tout cela fut inutile; on commença à piller ses effets; le poignard sur la gorge, ils le forcerent à leur signer une commission pour croiser contre les Espagnols dans le golfe du Mexique, & enfin ils l'obligerent à leur donner un Pilote. Ensuite ils s'embarquerent à bord de deux nouveaux vaisseaux, & mirent à la voile le 8 Décembre.

*Les rebelles se font Pirates.*

Ils se proposoient de piller Yaguana, & ils firent les dispositions nécessaires pour paroître devant la place la veille de Noël, pendant que les habitans seroient à l'église. Avant d'être sortis de la riviere de Mai, il s'éleva entre eux une querelle, & les deux vaisseaux se séparerent. L'un fit voile vers Cuba, & l'autre, dont on n'entendit plus parler, vogua vers les isles Lucayes. A bord du premier, étoit le Pilote Tranchant, & il étoit commandé par un nommé d'*Oranger*. Il prit un brigantin Espagnol, chargé de vin & de cassave; ensuite il fut dans la partie occidentale d'Hispaniola, où, dans un port près d'Yaguana, il carena sa prise qui faisoit eau. Il dirigea sa course vers Baracoa dans l'isle de Cuba, & se rendit maître d'une cara-

velle de cinquante à ſoixante tonneaux ; & près du cap Tiberou, il ſaiſit une patache richement chargée, & à bord de laquelle étoient le Gouverneur de la Jamaïque & ſes deux fils. Il fit enſuite voile pour la Jamaïque, qui appartenoit alors aux Eſpagnols ; mais les pirates furent la dupe du Gouverneur, dont ils eſpéroient une forte rançon. Cet Officier écrivit à ſa femme une lettre qu'il montra à d'Oranger, par laquelle il lui recommandoit de remettre au porteur, qui devoit être ſon fils, la ſomme que les pirates demandoient pour ſa rançon ; mais il remit à ſon fils une autre lettre en place de celle-là, & dont le contenu étoit bien différent. On ne tarda pas à s'en appercevoir ; le lendemain matin, les pirates virent leurs deux vaiſſeaux inveſtis par trois vaiſſeaux Eſpagnols d'une force ſupérieure, & qui prirent le plus gros, c'eſt-à-dire, celui où étoit d'Oranger & le Gouverneur de la Jamaïque ; l'autre, à bord duquel étoient vingt-cinq hommes, coupa ſes cables, & tourna vers la côte ſeptentrionale de Cuba.

*Mauvais ſuccès de leurs entrepriſe.*

Le Pilote Tranchant, & ceux de ſes compagnons qui ſervoient malgré eux dans ce vaiſſeau, le conduiſirent, ſans que les pirates s'en apperçuſſent, dans la riviere de Mai, & y mirent à l'ancre. Laudonniere, inſtruit de leur arrivée, parut à la tête de trente ſoldats bien armés, & fit priſonnier tout l'équipage. Quatre des plus mutins, ſavoir le Génevois, la Croix, & des Fourneaux, furent ſur le champ condamnés à être pendus ; mais, à la priere des colons,

*Et leur punition.*

*Histoire de l'Amérique.*

*Autres découvertes.*

il leur sauva la honte du supplice, & ils furent fusillés.

Cependant la Roche-Ferriere avoit fait d'heureuses découvertes. Il avoit visité les Sauvages des montagnes Apalaches, avoit contracté des alliances avec eux, & étoit revenu à la Colonie chargé des présens de ces nouveaux alliés. Ces présens consistoient en plaques d'or & d'argent, en carquois singuliérement travaillés, en fleches ornées d'or, en baudriers faits avec des plumes superbes, en haches, &c. Un soldat, nommé *Gambie*, s'étoit avancé d'un autre côté, & il revenoit avec une grande quantité de marchandises qu'il avoit eues en échange de quelques petites merceries, lorsqu'il fut tué dans un bateau par deux Indiens qui lui servoient de guides.

La Roche-Ferriere apprit au Gouverneur qu'un Paracousti, nommé *Onathaca*, avoit chez lui deux Européens, & Laudonniere ayant fait promettre à ce Prince de payer la rançon des deux prisonniers, on les lui envoya au fort Caroline. Ils étoient Espagnols, & il y avoit si long-temps qu'ils étoient esclaves, que lorsqu'on les présenta au Gouverneur, ils étoient nus, & leurs cheveux pendoient jusqu'à leurs genoux; l'un d'eux avoit caché un morceau d'or qui valoit soixante-quinze livres. Les Espagnols rapporterent qu'Onathaca régnoit sur la partie orientale de la Floride; qu'à l'ouest il y avoit un autre Prince, nommé *Callos*, beaucoup plus riche, & maître de toutes les mines d'or & d'argent de cette contrée; mais que les côtes avoient été funes-

tes à un grand nombre de vaiſſeaux Européens, qui s'y étoient briſés. Ils dirent que cet Indien avoit fait creuſer un foſſé de trois pieds de large ſur ſix pieds de profondeur, & qu'il l'avoit rempli de richeſſes; qu'il avoit dans ſa ville quatre ou cinq femmes de qualité Européennes, avec leurs enfans, qui avoient fait naufrage ſur la côte quinze ans auparavant; que chaque année, au temps de la moiſſon, il ſacrifioit un de ces infortunés captifs, faiſant croire à ſes ſujets que c'étoit ce qui rendoit leurs terres ſi fertiles. Ces Eſpagnols conſeillerent auſſi à Laudonniere de ne pas ſe fier aux Floridiens, qui ne ſont jamais plus dangereux, dirent-ils, que lorſqu'ils donnent les plus grandes marques d'amitié. Ils offrirent de ſe rendre maîtres de Callos, & de faire d'autres découvertes également intéreſſantes, ſi on vouloit leur donner cent hommes.

Quelque temps après, Saturiova renouvela ſes ſollicitations auprès de Laudonniere, afin qu'il lui donnât quelques renforts contre Outina & Timagoa; il demandoit au moins qu'on rappelât les François qu'on avoit envoyés au ſervice du premier. Laudonniere, au lieu de le ſatisfaire, fit tous ſes efforts pour réconcilier les Princes les uns avec les autres, & il contracta des alliances avec pluſieurs Chefs, auxquels il ſe propoſoit d'avoir recours, s'il s'élevoit de nouveaux troubles dans la Colonie. Enſuite il remplit ſes magaſins en faiſant travailler les colons, & il envoya d'Outtigny faire de nouvelles découvertes.

Cet Officier, à ſon retour, parla d'un grand

Sect. XVIII. Histoire de l'Amérique.

lac ( c'étoit ſans doute le même que Soto avoit reconnu dans ſon voyage aux montagnes Apalaches ), ſur les bords duquel le ſable étoit mêlé à des grains d'argent. Il avoit viſité Outina, auquel il avoit laiſſé une partie de ſon détachement. Deux ans après, un des François qui y étoient reſtés, & qui ſe nommoit *Groutaut*, vint au fort Caroline demander au Gouverneur, de la part d'un Paracouſti voiſin, le ſecours néceſſaire pour ſoumettre un de ſes ennemis, & il offroit de mettre les François en poſſeſſion des Montagnes Apalaches. Cette propoſition flatta beaucoup Laudonniere & les colons, qui croyoient que ces montagnes renfermoient des mines; mais la Colonie étoit ſi foible, qu'avant de faire une réponſe, on jugea qu'il falloit attendre l'arrivée des ſecours de France.

*Les François aſſiſtent Outina.*

Peu de temps après, Outina envoya des Ambaſſadeurs à Laudonniere, pour le prier de lui envoyer un renfort de douze ou quinze hommes, parce que Potanou lui avoit encore déclaré la guerre. Le Gouverneur, par l'avis de ſes Officiers, au lieu de douze, lui envoya trente hommes, ſous les ordres d'Outtigny; & dès que ce détachement fut arrivé, Outina ſe mit en campagne avec trois cents de ſes ſujets. Après deux jours de marche, il apprit que ſon ennemi étoit inſtruit de ſon approche, ce qui le déconcerta ſi fort, qu'il eut recours à un Prêtre de ſa nation, pour ſavoir s'il devoit continuer ſa route. Le Jongleur lui aſſura que Potanou étoit à la tête de deux mille hommes, qu'il portoit des cordes pour l'attacher lui & tous ſes ſujets, & qu'en conſéquence il lui conſeilloit

de retourner ſur ſes pas. Il vouloit obéir ; mais d'Outtigny lui ayant reproché ſa lâcheté, il s'avança & vint enfin à la rencontre de Potanou, qui, comme l'avoit dit le Jongleur, avoit deux mille hommes.

*Et battent ſes ennemis.*

Outtigny les attaqua ſur le champ, & ſa mouſqueterie fit un ſi grand carnage des premiers rangs, que le reſte ne tarda pas à prendre la fuite. Outtigny, fâché de ſervir ſous un Prince auſſi poltron, lui laiſſa douze hommes & retourna au fort de Caroline. Il trouva le Gouverneur & la Colonie dans la plus grande détreſſe, parce que les ſecours qu'on attendoit de France n'étoient pas arrivés. Pour les rendre plus malheureux, la riviere ne fournit plus de poiſſon, & le gibier parut avoir abandonné les bois ; en ſorte que les François furent d'abord obligés de manger des glands, & enſuite les herbes & les racines qu'ils trouvoient dans les champs. Cette miſere fut ſuivie des inſultes des Indiens, qui tuerent un des colons & lui enleverent tout ſon or. Laudonniere fit mettre le feu au village qu'habitoit ce Barbare ; les habitans s'étoient ſauvés dans les bois.

*Détreſſe de la Colonie.*

Les colons, livrés au déſeſpoir, preſſerent Laudonniere d'arrêter Outina & de le forcer de leur fournir des proviſions. Le Gouverneur éluda long temps ; mais enfin la faim le détermina, & Outina fut fait priſonnier ; tous ſes ſujets prirent les armes pour le délivrer, & les colons ſe trouverent engagés dans une guerre qu'ils étoient hors d'état de ſoutenir. On entama une négociation, & Outina recouvra ſa liberté au moyen de quelques proviſions qu'il s'engagea à fournir.

*Outina eſt arrêté.*

Mais les ſujets de ce Prince enleverent le convoi pendant qu'on le tranſportoit au fort, & dans l'action qui précéda, deux François furent tués & environ vingt bleſſés. Cette rencontre, qui eut lieu le 27 Juillet, dura toute la journée.

Laudonniere ne ſachant plus que faire, étoit réſolu de s'en retourner en France, lorſque le 4 Août il apperçut quatre vaiſſeaux. On crut que c'étoit le ſecours de France, & la joie reparut dans la Colonie; mais on vérifia que c'étoit une eſcadre Angloiſe, commandée par le Capitaine Hawkins, qui aborda pour faire de l'eau. Touché du ſort déplorable des colons, il leur fournit du pain & du vin, dont ils n'avoient pas goûté depuis ſix ou ſept mois, & leur offrit de les reconduire en France. Laudonniere ſe contenta d'acheter un de ſes vaiſſeaux, ſur lequel il comptoit s'embarquer avec la Colonie. Il étoit à l'ancre & prêt à faire voile, lorſqu'il apperçut pluſieurs vaiſſeaux. Il envoya une barque pour parler au Commandant, mais, à ſa grande ſurpriſe, elle ne revint pas; ſurquoi il rentra dans le fort, réſolu de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Les colons, craignant que ce ne fuſſent des Anglois ou des Eſpagnols qui vouluſſent s'en emparer, aimerent mieux l'abattre que de le défendre, & malgré tous les efforts de Laudonniere, ils commencerent la démolition.

*Arrivée de ſept vaiſſeaux François ſous les ordres de Ribaut.*

Le lendemain matin, le Gouverneur vit pluſieurs chaloupes, chargées de ſoldats armés, remonter la riviere dans le plus grand ſilence juſqu'à ce qu'elles arriverent en face du fort, d'où

d'où les soldats tirerent quelques coups de fusil ; mais ils étoient trop éloignés pour produire quelque effet. La garnison du fort ayant menacé de faire feu du canon, on sut que les vaisseaux étoient sous les ordres de Ribaut. Celui-ci ayant débarqué, raconta à Laudonniere tous les propos qu'on avoit tenus pour le perdre dans l'esprit du Roi & dans celui de l'Amiral ; il lui rapporta qu'on l'avoit accusé de tyrannie & d'indépendance, & qu'on avoit dit au Roi que s'il vouloit conserver la Floride, il falloit envoyer incessamment des troupes pour ôter le commandement à Laudonniere, & qu'autrement les colons ne manqueroient pas de le traiter comme ils avoient fait le Capitaine Albert.

Sect. XVIII. [illegible] de l'Amérique.

Laudonniere se justifia si bien, que Ribaut le pressa de garder le commandement, & offrit d'aller lui-même s'établir ailleurs ; mais Laudonniere persista à vouloir passer en France pour prouver son innocence. Pendant qu'il se préparoit à partir, les Indiens vinrent en foule trouver Ribaut, avec des présens, parmi lesquels il y avoit un gros morceau d'or, qu'ils dirent venir d'une des montagnes Apalaches, & ils offrirent de l'y conduire. Ribaut aima mieux s'occuper à réparer le fort.

*Les Espagnols* [illegible] *en Floride.*

Les choses étoient en cet état, lorsque le 4 Septembre six vaisseaux Espagnols jeterent l'ancre dans la même rade où étoient les quatre vaisseaux François. Cette escadre étoit commandée par Don Pedro Menendez de Avilez, fanatique outré, & qui par dévotion avoit abjuré tout sentiment d'humanité ; d'ailleurs il étoit brave & courageux. Ces qualités l'avoient rendu

Sect. XVIII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

recommandable à Philippe II, qui le chargea d'aller chaſſer les Huguenots de la Floride, & d'y établir de bons Catholiques. Il lui donna en même temps le titre d'Adelantade héréditaire de la Floride avec de gros appointemens. Le plus gros de ſes vaiſſeaux étoit le *Saint-Pelage*, de mille tonneaux. Preſque tout l'armement avoit été fait aux frais de Menendez; le Roi lui avoit ſeulement fourni le *Saint-Pelage*, environ trois cents ſoldats & cent matelots. Il avoit à bord de ſon eſcadre à peu près deux mille ſix cents hommes, parmi leſquels étoient pluſieurs artiſans. Ses ſoldats étoient ſans expérience; mais il pouvoit compter ſur ſes Officiers, qui, dévots comme lui, regardoient cette expédition comme une guerre ſainte.

Menendez n'arriva qu'avec le tiers de ſes forces; le ſurplus fut diſperſé par la tempête; il découvrit la Floride le 28 Août, & en approchant de la côte, il apprit avec peine des Sauvages, qu'il étoit à vingt lieues au nord de l'établiſſement François. Il renvoya quelques-uns de ſes Officiers à Hiſpaniola, pour attendre le reſte de la flotte; mais il réſolut d'attaquer les quatre vaiſſeaux François qu'il vit dans la rade du fort Caroline. Il les approcha de très-près, & dit même à Ribaut qu'il n'avoit rien à craindre; mais tout à coup il ſe mit en bataille, & heureuſement Ribaut, qui s'en doutoit, coupa ſes cables & ſe ſauva.

L'Hiſtorien Eſpagnol (*a*) ne raconte pas ce

(*a*) Don André Gonzalez de Barcia, Enſayo Chronoligico para la Hiſtoria de la Florida.

fait de la même maniere. Il dit que pendant la nuit, les François firent feu sur Menendez ; que celui-ci, dès le matin, déclara qui il étoit, & demanda aux François s'ils étoient Luthériens ou Catholiques ; que sur leur réponse, qu'ils étoient Luthériens, il répliqua : J'ai l'ordre le plus précis de la part de mon Maître, de vous passer tous au fil de l'épée, & je le ferai ; s'il y a parmi vous des Catholiques, je leur ferai grace ; qu'ensuite il voulut attaquer les vaisseaux, mais qu'ils se sauverent, & qu'il ne put jamais les joindre. Il retourna à l'embouchure de la riviere de Mai, & vit les petits vaisseaux rangés sous le canon du fort, & les troupes en ligne sur le rivage, ce qui le détermina à retourner à la riviere Saint-Augustin.

*Mauvaise conduite de Ribaut.*

Cependant les quatre vaisseaux François revinrent dans la rade du fort Caroline, & Cosset qui les commandoit, ayant informé Ribaut de ce qui étoit arrivé, celui-ci assembla un Conseil de guerre. L'opinion générale fut qu'il falloit achever de réparer le fort, & envoyer un gros détachement par terre, pour attaquer les Espagnols pendant qu'ils débarqueroient. Ribaut voulut qu'on les attaquât par mer. Le Conseil s'opposa vivement à cette résolution, à cause des ouragans qui étoient très-ordinaires ; mais Ribaut persista avec opiniâtreté dans son sentiment. Il obligea Laudonniere, qu'il avoit chargé de la défense du fort, à lui donner la plus grande partie de sa garnison & presque toutes ses provisions, & s'étant embarqué, il courut chercher les Espagnols. Laudonniere malade n'avoit plus que cinquante hommes, outre les femmes & les

enfans ; encore même ces hommes étoient-ils si foibles, qu'il y en avoit à peine vingt capables de porter leur fusil.

Menendez étoit occupé à tracer le plan du fort Saint-Augustin, lorsque vers le 10 Septembre il apprit que les François venoient l'attaquer. Il résolut de se tenir sur la défensive à la barre de la riviere. Il est cependant probable qu'il auroit été pris ou détruit, mais il fut sauvé par un ouragan épouvantable, qui chassa Ribaut pere & ses vaisseaux dans la haute mer. Menendez assembla un Conseil de guerre, & après avoir fait dire un grand nombre de Messes, il conclut que cet ouragan étoit un jugement de Dieu contre les hérétiques, & qu'il devoit sur le champ aller attaquer par terre le fort Caroline, & ne faire aucun quartier à la garnison.

*Les Espagnols prennent le fort Caroline.*

Il se mit en conséquence à la tête de trois cents hommes bien armés ; mais les fatigues de la marche firent murmurer les troupes, & elles disoient au Général qu'il les menoit à la boucherie. Menendez persista dans son dessein, & malgré une pluie continuelle, il arriva au fort, & fit consentir les troupes à l'attaquer sur le champ. La garnison, qui dans une nuit si horrible n'imaginoit pas l'ennemi si près, s'étoit allée reposer, en sorte que la place fut surprise ; tous les malades furent d'abord égorgés, ainsi que les femmes & les enfans qui tomberent entre les mains des Espagnols. Lorsque la conquête fut assurée, Menendez publia l'ordre d'épargner les femmes, & les enfans au dessous de quinze ans ; mais de passer tous les autres au fil de

l'épée. Laudonniere eut le bonheur d'échapper; il se réfugia dans les bois.



Les trois vaisseaux François étoient toujours dans la riviere, & Menendez les somma de se rendre, menaçant les équipages, en cas de refus, de ne leur faire aucun quartier. Le jeune Ribaut ayant refusé, le canon du fort le força de se retirer. Laudonniere, avec une douzaine de soldats de sa garnison, joignit Ribaut, & lui proposa d'aller à la recherche de son pere; il répondit que cela n'étoit pas possible, & qu'il étoit obligé de faire voile directement pour l'Europe. Laudonniere, indigné de ces sentimens dénaturés, passa dans un autre vaisseau; mais Ribaut ne voulut jamais lui donner un Pilote, quoiqu'il en eût quatre. Le troisieme vaisseau étoit sans équipage. Laudonniere proposa de le brûler; Ribaut n'ayant pas voulu y consentir, & Laudonniere ne voulant pas qu'il tombât au pouvoir de l'ennemi, y fit passer un Charpentier qui perça la quille; en sorte qu'il coula à fond. On ne sait plus ce que devint Ribaut.

Laudonniere arriva en Europe, fut long-temps malade à Bristol, & en arrivant en France fut fort mal accueilli du Roi, qui étoit plus brouillé que jamais avec l'Amiral de Coligny.

Cependant tous les François ne l'avoient pas suivi; les uns s'étoient retirés chez les Indiens, les autres s'étoient rendus aux Espagnols. Ceux-ci furent tous pendus, & on attacha à l'arbre l'inscription suivante: *On n'a point ainsi traité ces hommes parce qu'ils sont François, mais parce qu'ils sont hérétiques & ennemis de Dieu.* Environ vingt François étoient restés dans les

*Les habitans sont pendus.*

bois ; les Espagnols les chasserent comme des bêtes féroces, & les tuerent tous. Les Espagnols, tranquilles possesseurs du fort Caroline, lui donnerent le nom de *Saint-Matheo*, qu'il a conservé jusqu'à présent.

Menendez ayant tracé le plan d'une église, & nommé Gonzalo de Villaréal Gouverneur de Saint-Matheo, avec une garnison de trois cents hommes, retourna avec trente soldats à Saint Augustin, où il fut reçu en triomphe. Il espéroit toujours que les vaisseaux qu'il avoit perdus de vue dans son voyage, viendroient le joindre ; mais on ignore s'il les revit. Il est probable que l'ouragan dont nous avons parlé, leur fut funeste comme à ceux de Ribaut. Les vents les pousserent dans les détroits de Bahama, & les briserent en morceaux sur les rochers. Les troupes & les équipages se sauverent, mais sans armes ni munitions. Ils ne connoissoient point le pays où la tempête les avoit jetés, & n'avoient que le soleil & les étoiles pour guides ; ainsi ils eurent beaucoup à souffrir. Ils rencontrerent enfin un mauvais sloop dont ils s'emparerent. Ribaut pere en donna le commandement à le Vasseur, avec ordre de regagner la riviere de Mai. Cet Officier revint bientôt dire qu'il avoit vu le pavillon Espagnol flotter sur le fort Caroline. Alors on convint que deux Officiers s'y présenteroient pour s'informer des conditions qu'on devoit attendre du Commandant Espagnol. Celui-ci répondit qu'on avoit donné à Laudonniere & à la garnison un vaisseau qui les conduisoit en France ; que si Ribaut & son parti vouloient se rendre, on leur accorderoit les

mêmes conditions. Ribaut, qui se méfioit des Espagnols, envoya un Officier, & Menendez jura entre ses mains, de fournir aux François un vaisseau pour les transporter en Europe. Rassuré par ce serment, Ribaut & ses compagnons s'embarquerent à bord de quelques barques que les Espagnols avoient envoyées, & ils furent conduits au fort. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils demanderent en vain à voir le Commandant. Un soldat Espagnol vint seul, qui demanda gravement à Ribaut si les soldats François obéissoient à ses ordres? Sans doute, répondit Ribaut. Eh bien, répliqua l'Espagnol, ne soyez donc pas surpris si j'obéis à ceux de mon Général, & en même temps il le poignarda. Outtigny eut le même sort, & en un instant tous les François furent égorgés.

*De Gourgues se propose de venger ses compatriotes.*

Toute l'Europe vit avec un étonnement mêlé d'indignation, l'indifférence avec laquelle Charles IX souffrit cet horrible massacre. Quelque forte que fût sa haine contre les Protestans, la dignité de sa couronne, si cruellement outragée, devoit l'exciter à la vengeance; mais s'il laissa ainsi égorger de sang froid ses sujets, un Gentilhomme François & Catholique, nommé le *Chevalier de Gourgues*, fut moins patient. Il étoit d'une bonne famille de Gascogne, avoit servi avec distinction en Italie contre les Espagnols, qui le firent prisonnier & le mirent aux galeres. Celle où il fut attaché fut prise par les Turcs, & reprise par les Chevaliers de Malte, qui rendirent la liberté au Chevalier. Il se consacra ensuite au service de mer, fit plusieurs voyages en Afrique, dans le Bresil & ailleurs; en sorte

SECT. XVIII. *Histoire de l'Amérique.*

qu'il étoit regardé comme le meilleur navigateur de l'Europe. Ayant appris le massacre de ses compatriotes dans la Floride, il jura de venger leur mort, & de chasser leurs bourreaux de ce beau pays.

Il convertit tous ses biens en argent, & emprunta même des sommes considérables. Ensuite il fit construire trois frégates, à bord desquelles il prit cent cinquante soldats ou volontaires, & quatre-vingts matelots. Ses vaisseaux prenoient peu d'eau, & étoient construits de maniere qu'ils alloient à rames dans un calme, & qu'ils pouvoient aisément remonter les rivieres. Il garda le plus profond secret sur son expédition, demanda la permission d'aller en Afrique pour la traite des Negres, & fit voile le 22 Août 1567. Ayant feint pendant quelque temps de s'occuper de ce commerce sur les côtes d'Afrique, il prit tout à coup le chemin de l'Amérique. Il toucha aux petites Antilles, à Porto-Ricco & à la petite isle de Mona, où il ravitailla sa petite escadre. Ensuite s'avançant vers la Floride, une tempête l'obligea de se réfugier dans le port de Saint-Nicolas, sur la partie orientale d'Hispaniola. Son pain étoit pour la plus grande partie gâté ; mais les Espagnols refuserent de lui en donner d'autre. Lorsqu'il fut sorti de là, une autre tempête l'assaillit, & ce fut avec peine qu'il atteignit le cap Saint-Antoine, à l'ouest de Cuba. C'est là que pour la premiere fois il fit part de son vrai projet à son équipage ; il peignit si vivement la cruauté des Espagnols à l'égard des François, que ses compagnons jurerent de le suivre par-tout où il voudroit les

conduire. Auſſi-tôt il leva l'ancre, & peu de temps après il arriva ſur les côtes de la Floride. Les Eſpagnols ne s'attendoient point à être attaqués. Ils prirent l'eſcadre de Gourgues pour une eſcadre Eſpagnole ; ils la ſaluerent en conſéquence, & pour les tenir dans leur ſécurité, les François répondirent à leur ſalut. La nuit ſuivante, Gourgues entra dans la riviere Tacatacouron, à quinze milles de la riviere de Mai.

*Il arrive dans la Floride.*

Les Eſpagnols s'étoient rendus ſi odieux aux Indiens, que ceux-ci prenant de Gourgues pour un Officier de cette nation, ſe diſpoſerent à l'empêcher de débarquer. Le Général François ſe doutant de leur erreur, leur envoya un Trompette qui avoit ſervi ſous Laudonniere, ſavoit la Langue des Indiens & connoiſſoit Saturiova, qui par haſard ſe trouva là avec le Paraouſti du pays. Le Trompette leur dit que les François venoient renouveler leur ancienne alliance avec eux. Le lendemain, Saturiova eut une entrevue avec de Gourgues, qui le trouva indigné contre les Eſpagnols. En effet, il ſe plaignoit de leur orgueil & de leur cruauté, & il offrit au Chevalier toutes ſes forces & celles de ſes vaſſaux & de ſes alliés, s'il vouloit les attaquer.

De Gourgues parut d'abord n'être pas de cet avis ; il dit qu'il n'étoit venu que pour leur faire une viſite d'amitié ; que ſi les Indiens avoient à ſe plaindre des Eſpagnols, il retourneroit en France chercher des forces plus conſidérables pour les ſecourir ; mais enſuite il feignit de changer de ſentiment, & déclara qu'il étoit prêt à le ſeconder avec le petit nombre de ſoldats qu'il

Sect. XVIII. *Histoire de l'Amerique.*

avoit avec lui. Saturiova, enchanté de cette résolution, fit plusieurs présens à de Gourgues, & lui rendit un jeune François, nommé *de Bray*, qu'il avoit sauvé de la fureur des Espagnols, & qu'il avoit traité comme son fils. Peu de jours après, tous les Paraoustis, alliés ou vassaux de Saturiova, s'assemblerent pour délibérer sur ce qu'il falloit faire. Il fut arrêté que d'Estampes, Gentilhomme François, & Olacatora, neveu de Saturiova, iroient reconnoître le fort Saint-Matheo; mais avant leur départ, Saturiova donna au Chevalier un de ses fils & celle de ses femmes qu'il aimoit le mieux, pour gage de la sûreté de d'Estampes.

Ces deux Députés revinrent au bout de trois jours, & rapporterent que les Espagnols avoient ajouté deux bastions au fort Caroline; que tous les trois paroissoient être en bon état, & défendus par quatre cents hommes; mais que les Espagnols étoient dans la plus parfaite sécurité.

*Il s'empare du fort Matheo.*

De Gourgues conclut que le secret & la surprise pouvoient seuls assurer le succès de son expédition; en conséquence il donna rendez-vous aux Indiens sur la riviere de Somme, que les Sauvages appellent *Suraba*. Ils s'y réunirent en effet, & après avoir juré de ne jamais abandonner les François, l'armée se mit en marche. Malgré les pluies & les mauvais chemins, elle arriva si près du fort, que le Chevalier put l'observer à loisir: il fut un peu alarmé d'abord, parce qu'il vit les habitans en mouvement; mais il vit après que c'étoient des ouvriers qui réparoient une fontaine. A dix heures les François passerent la riviere. De Gourgues divisa son armée en deux

corps ; il donna le commandement de l'un à ſon Lieutenant Caſenova, & ſe mit lui-même à la tête de l'autre. Il s'approcha ſi fort de la plate-forme, qu'un Ingénieur Eſpagnol le découvrit, & fit feu de deux coulevrines. Auſſi-tôt Olacatora ſauta ſur la plate-forme, & tua l'Ingénieur d'un coup de lance. Cette intrépidité déconcerta ſi fort les Eſpagnols, qu'ils ne penſerent plus à ſe défendre, & prirent la fuite ; mais ils furent rencontrés par l'autre diviſion, ſous les ordres de Caſenova ; ainſi la garniſon de ce premier fort, conſiſtant en ſoixante hommes, ſe trouva entre deux feux, & fut taillée en pieces, à l'exception de quelques-uns qu'on fit priſonniers & qu'on deſtinoit à la potence.

Cependant du ſecond fort les Eſpagnols faiſoient un feu vif ſur les François ; mais de Gourgues tournant l'artillerie de celui qu'il venoit d'emporter, leur ripoſta ſi vigoureuſement, que perdant l'eſpoir de vaincre, ils ſe réfugierent dans les bois, où ils furent tous tués, à l'exception de quinze qu'on fit priſonniers. Ainſi il ne reſtoit plus que le fort Caroline à réduire. Comme cette entrepriſe ne paroiſſoit pas aiſée, le Chevalier obligea un vieux Sergent Eſpagnol à lui rendre compte de la force de la place ; & d'après ſon rapport, il vit qu'il ne pouvoit s'en rendre maître que par eſcalade. Les deux jours ſuivans ſe paſſerent à faire les préparatifs néceſſaires. Dans cet intervalle, un grand nombre d'Indiens inveſtirent le fort pour empêcher qui que ce fût d'en ſortir. Cependant un Eſpagnol ſe déguiſa en Indien & ſe mêla parmi eux ; mais il fut reconnu & conduit à de Gourgues.

Il lui donna de si bonnes informations, qu'on peut dire que le Chevalier lui dut en grande partie son succès.

Lorsque tout fut prêt, de Gourgues plaça si bien les Indiens, qu'il étoit presque impossible qu'aucun Espagnol échappât. Quatorze Espagnols firent une sortie; mais à peine étoient-ils hors de la place, qu'ils furent entourés & taillés en pieces. Cet échec découragea les assiégés, au point que, sans vouloir écouter aucun ordre, ils déserterent le fort & se réfugierent dans les bois; mais ils y furent reçus par les Indiens qui y étoient en embuscade, & ils furent tous égorgés. Les derniers voulurent se sauver d'un autre côté; mais de Gourgues se présenta à eux en bataille, & en tua la plupart. Il sauva le reste avec peine des mains des Sauvages; pour compléter sa vengeance, il réunit tous les prisonniers, leur reprocha leur cruauté, leur perfidie & la violation de leur serment, & enfin il les fit tous pendre à un arbre, auquel il attacha l'inscription suivante, à l'imitation de celle de Menendez: *Ces hommes n'ont pas été pendus parce qu'ils étoient Espagnols, mais parce qu'ils étoient des traîtres, des voleurs & des meurtriers.*

*Et fait pendre tous les Espagnols.*

Rien ne pouvoit justifier la conduite de de Gourgues, si ce n'est l'horrible cruauté des Espagnols. En général on a dit que les Espagnols avoient mérité ces terribles représailles; cependant les Loix des nations les blâment lorsqu'elles ont été commises par un simple particulier, au mépris même des Loix de son pays; car il est certain que de Gourgues n'étoit pas autorisé à aller dans la Floride, & moins encore à attaquer

les Espagnols. Cependant il faut au moins louer son désintéressement, puisque cette expédition ne lui promettoit d'autre récompense que celle de venger ses compatriotes. Il savoit, avant de quitter la France, qu'il ne pourroit pas garder le fort, n'ayant ni assez d'hommes pour cela, ni assez d'argent pour les payer & les nourrir.

Satisfait de la gloire d'avoir puni les Espagnols, il se prépara à retourner en France; il démolit les forts, & fit porter l'artillerie dans ses vaisseaux. Les Sauvages parurent affligés de son départ; mais il savoit le cas qu'il devoit faire de leur amitié. Le 3 Mai, il quitta la Floride, & le 6 Juin il fut de retour à la Rochelle, après avoir beaucoup souffert, pendant la traversée, du mauvais temps & de la famine; toutefois il n'avoit perdu que quelques soldats & cinq volontaires.

La Cour d'Espagne, qui avoit été instruite de son expédition, avoit équipé une escadre pour l'intercepter, & il échappa fort heureusement au péril qui le menaçoit. Le Roi d'Espagne, piqué de l'avoir manqué, mit sa tête à prix. Quoi qu'il en soit, à son arrivée il fut accueilli par le Maréchal de Montluc, son ami, qui, charmé de sa valeur & de sa prudence, lui conseilla d'aller à la Cour. Le parti Protestant y étoit le plus fort, en sorte que les Ministres n'oserent pas le mécontenter en punissant de Gourgues comme ils l'auroient voulu. D'ailleurs les Catholiques comme les Protestans approuvoient ce qu'il avoit fait : d'un autre côté, dans les circonstances où étoit la France, l'amitié de l'Espagne lui étoit nécessaire, & elle deman-

doit qu'on traitât de Gourgues comme pirate & comme meurtrier.

*Il est disgracié à la Cour de France.*

Ainsi, lorsqu'il arriva à la Cour, il y fut mal accueilli ; il reçut même des avis secrets qui le pressoient de se retirer, pour se soustraire à la fureur de la Reine mere & de la faction Espagnole qui pressoient le Roi de lui faire faire son procès. De Gourgues s'enfuit à Rouen, où il fut caché par le Président de Marigny. Il étoit si pauvre, qu'il dut sa subsistance à la générosité du Président. Cette persécution ne fit qu'augmenter sa réputation ; & le Roi, honteux d'y avoir consenti, le rappela & lui rendit son estime & sa faveur. On a prétendu que la Reine Elisabeth d'Angleterre lui avoit fait proposer de passer à son service. La différence de Religion nous fait douter de cette assertion ; mais il est vrai que Don Antonio voulant arracher à Philippe II la couronne de Portugal, appela de Gourgues pour commander sa flotte. Il partoit pour aller prendre possession de cette commission honorable, lorsqu'il tomba malade & mourut à Tours.

*Rappelé.*

*Et nommé par le Roi de Portugal Général de sa flotte.*

*Il meurt.*

Après la retraite de de Gourgues, les Espagnols jouirent quelques années de la Floride sans aucuns concurrens, & ils s'occuperent à augmenter leur établissement de Saint-Augustin. Quant à celui de Saint-Matheo, on le laissa dépérir, & il existe aujourd'hui sous le nom de *Saint-Jean*, que les Espagnols ont donné à la riviere que les François appeloient Mai (*a*). La Reine Eli-

---

(*a*) Cet usage de changer le nom des rivieres & des établissemens en Amérique, a été très-souvent pratiqué par

ſabeth étant en guerre avec l'Eſpagne, on lui conſeilla d'attaquer les poſſeſſions de cette Couronne en Amérique ; en conſéquence quelques aventuriers particuliers, en 1585, équiperent une flotte de vingt vaiſſeaux & pinaces, montés par deux mille trois cents hommes d'équipage ou de troupes de terre. Drake, qui la commandoit, attaqua le fort Saint-Matheo, qui fut abandonné par les Eſpagnols. L'Amiral y trouva quatorze pieces de gros canons, & environ deux mille livres en argent. La ſuite des opérations des Anglois dans la Floride ſe trouve dans d'autres parties de cet Ouvrage.



---

les nations Européennes, & a cauſé beaucoup de confuſion dans l'Hiſtoire & la Géographie de cette partie du Monde.

*Fin du Texte du Tome LXXVII.*



# NOTES
## DU SOIXANTE-DIX-SEPTIEME VOLUME.

### NOTE PREMIERE. *Page 376.*

VOICI comme les François parloient dans leurs Gazettes sur leur decouverte du Missisipi.

» Notre établissement à l'embouchure du Missisipi nous coutera encore beaucoup de peines & de soins avant qu'il soit acheve ; cependant il ne donne pas moins de jalousie aux Anglois, qu'aux Espagnols. Ceux-ci avoient dessein de s'emparer de notre fort ; ils s'en approcherent avec deux frégates & trois cents hommes de débarquement, mais ayant trouvé dans la rade deux vaisseaux de Roi, ils se retirerent après avoir fait beaucoup de civilités aux Commandans, & même mangé diverses fois avec eux. Un autre navire Anglois, de douze canons, avoit remonté la riviere jusqu'à trente lieues au dessus du fort ; mais M. d'Iberville l'obligea d'en sortir, & fit en même temps enlever un Anglois qui traitoit avec les Sauvages, nos alliés. Celui-ci étoit venu les joindre par la riviere d'Ohio ; laquelle, après un cours de deux cents lieues, vient se jeter dans le Missisipi, deux cent vingt lieues au dessus de son embouchure. On renvoya cet Anglois à Quebec, avec ordre de le faire repasser en Angleterre, afin d'ôter

d'ôter, par cet exemple, à ceux de sa nation l'envie de revenir négocier dans ce pays-là.

» On a découvert deux autres embouchures du Mississipi, outre celle où est notre fort. Comme tout ce qu'on avoit semé aux environs n'a rien produit, parce que la terre y est seche & sablonneuse, M. d'Iberville en faisoit construire un autre à trente-cinq lieues au nord-ouest de celui-là, sur un bon terrein, où toutes choses croissoient en abondance. On croit que ce nouveau fort n'est qu'à cinquante lieues des mines de Zacatheà ; mais cette découverte étant encore dans son enfance, ne pourra pas si-tôt être utile. Ce Commandant avoit remonté la riviere fort haut, & joint M. de Tonti, qui lui donna plusieurs pelleteries qu'il avoit négociées sur sa route. Il doit rapporter avec lui des peaux de bœuf d'une grandeur extraordinaire, qui ont de la laine, & qui seront d'un grand usage pour les carrosses; mais avant son départ, il devoit aller conclure une alliance avec une nation très-nombreuse, voisine du Nouveau-Mexique, & ennemie irréconciliable des Espagnols, avec lesquels elle est toujours en guerre. Mercure hist. & polit. Août 1700, p. 192.

» On parle d'une découverte qu'onze François firent il y a environ huit ans, & dont on n'a été informé que depuis peu, tant par les avis de Saint-Domingue, où l'un de ces François est enfin abordé, que par ceux de Brest, où il en arriva un autre au commencement du mois dernier. Ils ont tous deux rapporté qu'ayant remonté le Mississipi pour aller dans le Canada, ils virent au nord-ouest une riviere inconnue. Ils la remonterent, & après une navigation de plus de trois cents lieues, ils trouverent des peuples civilisés, fort

humains, & dont ils furent reçus & traités très-favorablement. Ils ne furent pas moins surpris de la magnificence de ces peuples, qui ne se servoient que d'or en toutes choses, & qui en faisoient si peu de cas, qu'ils leur en laisserent emporter autant qu'il en pouvoit contenir dans leur canot; mais en revenant ils furent pris par les Anglois, avec qui la France étoit en guerre. On ajoute que les Anglois n'étant pas contens d'un si riche butin, voulurent savoir où ils l'avoient pris, & d'où ils venoient; & que les François n'ayant pas voulu parler, ils en mirent trois à la question, & qu'ils moururent dans les tourmens sans avoir rien découvert, mais que les autres appréhendant d'être traités de la même maniere, prirent parti avec les Anglois, excepté les deux marqués ci-dessus, qui, quoiqu'échappés par différentes routes, ont néanmoins fait un même rapport.

» Quelques Géographes, à qui la Cour a fait communiquer ce qu'on vient de dire, jugent, par la situation de cette riviere, qui est fort considérable, qu'après l'avoir remontée jusqu'à la source qui doit venir de l'ouest, on pourroit ensuite trouver un chemin pour aller au Japon, qu'ils n'en croient pas fort éloigné. Mercure historique & politique. Mai 1700, p. 523.

„Le fleuve du Missisipi pourroit disputer en beauté avec les fleuves les plus renommés de la terre, sans une barre qu'il a à son embouchure, où l'on ne trouve que dix pieds d'eau, ce qui fait qu'il n'y peut entrer que de petites frégates & des bâtimens plats. Ses bords sont tous couverts de bois de haute futaie qu'embrasse une vigne sauvage, dont les raisins sont très-beaux, mais, à la vérité, peu agréables au goût. Son lit

a deux fois la largeur de la Seine, ſans ſe rétrécir. Son cours eſt rapide, & on le monte en ſerpentant plus de neuf cents lieues au nord-oueſt. On y remarque entre autres deux rivieres conſidérables que les naturels du pays nomment *Ouabache* & *Miſſouri*. La premiere court au nord-eſt bien avant, mais on n'en a encore qu'une connoiſſance imparfaite. La chaſſe & la pêche y ſont également bonnes; on y voit des bœufs à laine d'une groſſeur prodigieuſe, & des chevreuils en quantité, qui donnent autant de profit que de plaiſir.

„ En montant ce fleuve, on rencontre plus de cinquante nations ſauvages, tant ſur les bords qu'aux environs. La plus nombreuſe ne va pas juſqu'à mille hommes. Ces peuples ſont d'une taille avantageuſe; ils ſe font ſouvent la guerre pour la poſſeſſion des femmes. Nous tombâmes, en pouſſant notre découverte, chez une de ces nations qui eut la bonté de nous ſauter ſur les épaules à notre arrivée, en ſigne de paix, & qui pouſſa la civilité juſqu'à nous bercer toute la nuit. Il fallut paſſer par ce fâcheux cérémonial, de crainte de pis. Nous leur vîmes jeter trois enfans dans le feu en ſacrifice au ſujet du tonnerre; ils en auroient même immolé ſept, ſuivant leur coutume, ſi nous ne leur euſſions fait entendre qu'une action ſi barbare irritoit plutôt le Grand-Chef qu'elle ne l'appaiſoit.

„ Ils conſervent encore quelques reſtes de l'ancien Paganiſme, comme de tuer un nombre d'hommes & de femmes à la mort de leur Chef, pour lui tenir compagnie, & c'eſt une grande faveur d'obtenir la permiſſion de ſuivre le mort dans l'autre monde. Ils aſſomment auſſi les vieil-

lards par principe de charité, & ils en conservent soigneusement les os dans un temple en forme de dôme, où un feu sacré brûle nuit & jour pour honorer leurs morts.... J'ignore comment les Espagnols s'accommoderont de notre voisinage. Nous les vîmes paroître, quelques jours après notre arrivée, le boute-feu à la main, apparemment pour nous faire une petite sommation de vider les lieux; mais ayant remarqué que nous étions supérieurs en force, ils prirent le parti, en gens sages, de dire qu'ils venoient nous rendre visite, ce qui fut cause d'une bonne réception de notre part. On raisonna beaucoup sur le pays, sans en pouvoir tirer de connoissance, &c". Merc. hist. & polit. Octobre 1700, p. 419.

---

## NOTE II. *Page* 437.

PEU de temps après avoir massacré les François, les Natchès résolurent de faire subir le même sort aux Natchitoches, en punition de leur attachement pour ces étrangers. Ils prirent avec eux une esclave Françoise, & au nombre de cent cinquante guerriers, ils marcherent au fort, espérant que sous prétexte de vendre l'esclave, on les recevroit dans le fort. Ils s'arrêterent à une petite distance, & envoyerent à Saint Denis, qui y commandoit, le calumet de paix. Le Député lui dit qu'il venoit de la part de ses compatriotes pour le rendre l'arbitre de leurs différens avec les François, & qu'ils avoient amené une esclave Françoise qui confirmeroit la sincérité de leurs intentions. Saint-Denis lui répondit que le nombre de ses compatriotes décéloit leurs projets; qu'en conséquence il n'en recevroit

que dix avec l'esclave Françoise qu'il racheteroit; qu'il lui permettoit de retourner, à condition qu'il rameneroit l'esclave Françoise dont il payeroit la rançon. Saint-Denis n'avoit dans son fort que quarante soldats & environ vingt habitans; mais le Chef des Natchitoches le renforça de quarante de ses meilleurs guerriers.

Les Natchès, irrités de n'avoir pu tromper Saint-Denis, éleverent à la hâte un retranchement, dans lequel, à la vue du fort, ils firent brûler l'infortunée Françoise. Saint-Denis donna des armes aux quarante Natchitoches, & ne laissant que vingt hommes dans son fort, il attaqua les Natchès à la pointe du jour, & en tua soixante sur le champ de bataille, & un bien plus grand nombre dans la poursuite.

---

## NOTE III. *Page* 452.

LE Grand-Chef des Natchès porte le nom de *Soleil*, & comme chez les Hurons, c'est toujours le fils de sa plus proche parente qui lui succede; cette femme est nommée la *Femme-Chef*, & quoiqu'elle se mêle peu du gouvernement, on ne laisse pas de lui rendre de grands honneurs; elle a même, comme le Chef, droit de vie & de mort sur les sujets. Si quelqu'un a le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre, ils ordonnent à leurs gardes de les tuer. *Va me défaire de ce chien*, disent-ils, & ils sont obéis sur le champ.

Leurs sujets, même les chefs des villages, ne les abordent jamais sans les saluer trois fois par une espece de hurlement. On doit faire la même chose en se retirant, & observer de ne jamais leur tour-

ner le dos. Lorſqu'on les rencontre, il faut s'arrêter, ſe ranger du chemin, & jeter les mêmes cris juſqu'à ce qu'ils ſoient éloignés. On eſt obligé de leur porter ce qu'il y a de meilleur dans les récoltes, dans le produit de la chaſſe & de la pêche, & dans le butin fait ſur l'ennemi. Enfin perſonne, pas même leurs plus proches parens, lorſqu'ils mangent avec eux, n'ont droit de mettre la main au même plat, ni de boire dans le même vaſe.

Tous les matins le Grand-Chef devance le lever du ſoleil, & ſort à la porte de ſa cabane; dès que le ſoleil paroît, il ſe tourne vers l'Orient, hurle trois fois en ſe proſternant juſqu'à terre. On lui donne une pipe, qui ne ſert que dans cette occaſion, & il offre au ſoleil les trois premieres gorgées de fumée; enſuite il ſouffle trois autres gorgées de fumée au nord, au couchant & au midi. Il ne reconnoît pour maître que le Soleil, dont il prétend tirer ſon origine. Il exerce un pouvoir abſolu ſur ſes ſujets, dont la vie & les biens ſont à ſon entiere diſpoſition, & il ne leur paye jamais les travaux qu'il leur fait faire.

Lorſque le Grand-Chef ou la Femme-Chef meurt, tous leurs domeſtiques ſont obligés de les ſuivre au tombeau, & ce ne ſont pas là les ſeules perſonnes qui ont cet honneur, car on croit que c'en eſt un, & il eſt fortement ambitionné. La mort d'un Grand-Chef a ſouvent couté la vie à plus de cent perſonnes, & nous avons entendu dire qu'il y avoit peu de Natchès un peu diſtingués qui mouruſſent ſans ſe faire accompagner au pays des ames par quelques-uns de leurs parens, amis ou domeſtiques. Voici ce que raconte un Voyageur, témoin oculaire des funérailles d'une Femme-Chef.

Si le mari de cette femme n'eſt pas noble, c'eſt

à-dire, de la famille du Soleil, il eſt d'uſage que ſon fils aîné l'étrangle; enſuite on dégarnit la cabane de tout ce qui s'y trouve, & on en fait une eſpece de char triomphal, ſur lequel on place les cadavres des deux époux. Immédiatement après, douze petits enfans que leurs peres ont étranglés par l'ordre du fils aîné de la Femme-Chef, ſont placés autour des deux corps. Cela fait, on érige dans la place publique quatorze échafauds ornés de branches d'arbres & d'étoffes ſur leſquelles on a peint différentes figures. Ces échafauds ſont deſtinés pour un pareil nombre de perſonnes qui doivent ſuivre la Femme-Chef dans l'autre monde. Ces perſonnes ſont environnées de tous leurs parens, qui regardent la permiſſion qu'elles ont obtenue de ſe ſacrifier, comme le plus grand honneur qu'on pût faire à leurs familles. On emploie quelquefois dix ans à ſolliciter cette faveur, & ceux à qui elle eſt accordée, ſont obligés de filer la corde qui doit les étrangler.

Elles paroiſſent chacune ſur leur échafaud revêtues de leurs plus riches habits, & tenant une écaille dans la main droite. Leurs plus proches parens ſont à leur droite, & portent une hache d'armes dans leur main gauche, & ſous le bras gauche la corde qui doit ſervir à l'exécution. De temps en temps ils chantent la chanſon de mort, & auſſi-tôt les quatorze victimes deſcendent des échafauds, & danſent toutes enſemble dans la place devant le temple & la cabane de la Femme-Chef. Ce jour & le ſuivant on leur rend les plus grands honneurs; chacun eſt ſuivi de cinq domeſtiques, & on leur peint leur viſage en rouge. Quelques Auteurs ajoutent que pendant les huit jours qui précedent leur mort, les victimes portent

un ruban rouge attaché à une jambe, & que chacun s'empresse de les régaler.

Quoi qu'il en soit, au temps dont je parle, les peres & meres des enfans qui avoient été étranglés, les plaçoient autour de la cabane; les quatorze autres personnes qui devoient mourir se rangeoient elles-mêmes de la même maniere, & elles étoient suivies des parens & amis des morts, qui, en signe de deuil, s'étoient fait couper tous leurs cheveux. Dans cet intervalle, l'air retentissoit de cris si effroyables, qu'on auroit cru que tous les démons étoient sortis de l'enfer pour venir tenir leur sabbat dans cet endroit; ensuite on chantoit & on dansoit. Ceux qui devoient mourir dansoient, & les parens de la Femme-Chef chantoient.

Enfin la procession commençoit; on voyoit d'abord les peres & meres des dix enfans étranglés qui emportoient les cadavres, & marchoient deux à deux immédiatement devant le brancard sur lequel étoit le cadavre de la Femme-Chef, & ce brancard étoit porté par quatre hommes. Les autres assistans suivoient dans le même ordre. De dix pas en dix pas on jetoit à terre les corps des enfans, & les hommes qui portoient le brancard les fouloient aux pieds, en sorte que lorsqu'on arrivoit au temple, leurs petits corps étoient en pieces.

Pendant qu'on inhumoit la Femme-Chef, les quatorze victimes se déshabilloient & s'asseyoient à terre devant la porte, ayant avec elles deux Indiens, l'un à genoux, & l'autre tenant ses mains derriere elles. Les cordes étoient passées autour de leurs cous; leurs têtes étoient couvertes d'une peau de chevreuil, & après avoir avalé trois morceaux de tabac, & bu un verre d'eau, les parens de la

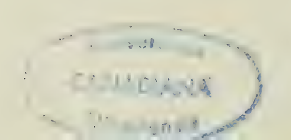
Femme-Chef commençoient à chanter, & tiroient en même temps les cordes jusqu'à ce que les quatorze victimes fussent étranglées; après quoi on jetoit dans un fossé tous ces cadavres, qui étoient recouverts de terre.

Lorsque le Grand-Chef mouroit, si sa nourrice vivoit encore, elle devoit le suivre au tombeau. Il arrivoit souvent que les François ne pouvant empêcher ces barbares cérémonies, obtenoient du moins la permission de baptiser les enfans avant qu'on les étranglât.

Je ne connois point de nation sur le Continent dont les femmes soient plus libertines. Le Grand-Chef & les Officiers subalternes leur ordonnent de se prostituer à tous venans; & quoique filles publiques, elles n'en sont pas moins estimées. La polygamie est permise, & un homme peut avoir autant de femmes qu'il juge à propos; cependant il s'en tient ordinairement à une, qu'il répudie quand il lui plaît, & même on ne voit guere que les Chefs qui usent de cette liberté. Les femmes sont assez bien traitées pour des Sauvages, & elles sont assez propres dans leur habillement & dans leur ménage. Les filles des familles nobles ne peuvent épouser que des hommes du peuple; mais elles ont le droit de changer de mari autant qu'elles veulent, pourvu qu'il n'y eût aucune alliance entre eux. Si leurs époux leur sont infideles, elles peuvent les faire mourir: mais elles ne sont pas sujettes à la même loi; elles ont, au contraire, autant, d'amans qu'elles veulent, sans que leurs époux osent s'en plaindre, parce que c'est un privilége attaché à la famille du Soleil. Les époux se tiennent debout en présence de leurs femmes dans une posture respec-

tueuse; ils ne mangent jamais avec elles, & ils les saluent comme leurs domestiques. Le seul avantage que leur procure une alliance si humiliante, est d'être exempts de travail, & d'avoir quelque autorité sur les valets.

*Fin des Notes du Tome LXXVII.*




a39003 009517912b

